
PHISIOLOGIE
DE
FERNEL



LES VII. LIVRES DE LA PHYSIOLOGIE.

Composez en Latin par Messire IEAN FERNEL, premier Medecin du Roy HENRY II.

Traduits en François par CHARLES DE SAINT-GERMAIN, *Escuyer, Docteur en la Faculté de Medecine, Conseiller & Medecin ordinaire du Roy, Parisien.*

Dediez à Monseigneur le Procureur General, Ministre d'Estat, & Surintendant des Finances.



A PARIS,
Chez IEAN GVIGNARD le Ieune, en la Grand'-Salle du Palais, du costé de la Cour des Aydes, à l'Image S. Iean.

M. DC. LV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

ANAGRAMMA.

NICOLAVS FOVQVETIVS.
O! VNICVS SOL QVI FAVET.



A MONSEIGNEVR.

MONSEIGNEVR NICOLAS FOVQVET.

CHEVALIER VICOMTE DE MELVN ET DE VAVX, PROCVREVR GENERAL du Roy au Parlement de Paris, Ministre d'Estat, & sur intendant des Finances.

MONSEIGNEVR.

Ie n'ay pas eu plustost mis la derniere main à la traduction des sept liures de la Physiologie du tres Docte & Celebre Iean Fernel, qu'à l'instant la pensée

m'est venüe de vous la dedier, & ce pour deux raisons. La premiere & la principale est que ie ne la pouuois pas mettre sous la protection d'vne personne plus Illustre & plus Eminente en vertus & en merite que la vostre, & sous la deffense de laquelle elle peut paroistre au iour, auec plus d'asseurance, & auec moins de crainte des calomnies des ennuyeux & des médisans : Car Monseigneur toute la France voit, connoit & admire les incomparables qualitez desquelles vous estes doüé ; & si ie ne sçauois combien le recit de vos loüanges vous est ennuyeux & desplaisant, & sur tout combien ie me sens foible pour oser en entreprendre l'Eloge, ie prendrois icy volontiers l'occasion de composer vostre panegyrique, mais le reseruant à vne meilleure plume qu'à la mienne, ie me contenteray seule-

ment de dire ; Que ſi voſtre haute naiſſance vous a ouuert le chemin à la vertu & à la gloire, voſtre bon naturel & voſtre inclination vous ont bien-toſt perfectionné en l'vne, & en bien peu de temps fait acquerir l'autre ; ſi bien que maintenant par vos ſages & vos prudens conſeils vous éclattez comme vn brillant Soleil dedans le plus haut degré du Miniſtere de l'Eſtat ; & par voſtre grande intelligence dans l'Adminiſtration des Finances vous faites paroiſtre auec éclat & la neceſſité & la perfection de voſtre prudente Economie & de voſtre iudicieuſe direction, & enfin par voſtre Juſtice & voſtre Equité incorruptible, que vous obſeruez en la fonction de Procureur General du Roy au premier Parlement de France, ie veux dire au Parlement de Paris, vous excellez auec tant d'integri-

té & de ſplendeur, que voſtre nom & voſtre memoire ſeront à iamais dedans le temple de la poſterité. La ſeconde raiſon eſt que depuis pluſieurs années que vous me faites l'honneur de me permettre d'approcher de voſtre Grandeur, i'ay receu tant de bien-faits de voſtre Iuſtice & de voſtre bien-veillance, que ie ſerois le plus ingrat, & le plus indigne de viure de tous les hommes, ſi par la dedicace de quelqu'vn de mes ouurages, que i'ay entrepris pour l'vtilité publique, ie n'en teſmoignois les reſſentimens, que ie ſuis obligé d'en conſeruer à iamais; c'eſt pourquoy ie prends la hardieſſe de vous offrir ce petit preſent, & de vous ſupplier tres humblement de luy accorder la faueur de voſtre protection; & à moy la continuation de vos bontez, & la permiſſion de

me qualifier auec toute sorte de respects & de veneration.

MONSEIGNEVR,

A Paris ce 26. Aoust 1655.

Vostre tres-humble, tres-obeissant & tres obligé seruiteur.

CHARLES de S. GERMAIN.

L'An 1558. Sur la fin du mois de May, & le 52. de son Aage, mourut a Paris Iean Fernel, natif du Diocese d'Amiens, premier Medecin du Roy Henry II. Lequel fut inhumé à Saint Iacques de la Boucherie. Ce Docte personnage ayant employé auec grande loüange plusieurs années à l'estude de la Philosophie & des Mathematiques, enfin se donna tout à la Medecine : Et l'ayant fort heureusement practiquée en traitta toutes les parties par des escrits tout pleins d'vne tres-profonde Doctrine, & d'vne admirable politesse. Si bien qu'encore que la mort qui le preuint, l'aye empesché de les donnér tous au public ; comme aussi de mettre au iour les liures de ses propres obseruations & experiences, tant souhaitez par les plus habiles Medecins : Neantmoins ce que nous en auons, luy a tant acquis de gloire dans toute l'Europe, que la faculté de la Medecine de Paris aura droit à ia-

mais de ſe glorifier d'auoir eſleuó vn ſi grand homme.

C'eſt ainſi qu'en parle le Grand Iacques Auguſte de Thou, dans le vingt-vnieſme de ſon Hiſtoire.

ELOGE
DE
MESSIRE IEAN FERNEL.

Tiré des Eloges des hommes Illustres de France ; composé en Latin par Sceuole de Sainte Marthe, & mis en françois par le sieur Colletet.

LA Ville d'Amiens qui auoit donné naissance à Siluius, & à Tagault son Maistre, fut celle-là mesme qui fit eclore dans la Medecine cette troisiéme lumiere ; mais beaucoup plus éclatante que les autres ; Ie parle de M. IEAN FERNEL, homme rare & presque diuin. Ce grand & admirable Genie eust vn aduantage, qui depuis plusieurs siecles n'est arriué, ce me semble, à pas vn homme du monde, pour Docte & pour Celebre qu'il aye esté : c'est que de son viuant, & en sa presence mesme, il vid lire dans les escoles publiques les diuers

traittez qu'il auoit composez sur toute la Medecine : Et son authorité s'y rendit aussi considerable & eut autant de poids aupres de ceux qui faisoient profession d'enseigner, & d'apprendre cette belle & noble science que la suite des temps en donne aux anciens Autheurs. Certes ce ne fut pas sans raison, car outre la supréme Eloquence dont cét excellent homme estoit pourueu, il auoit vne cognoissance si parfaite, non seulement de la Medecine, mais encore de toutes les parties des Mathematiques, & auoit si puissamment approfondy toute la nature, & découuert tant de rares secrets, qu'il passera tousiours pour vn prodige de sçauoir. Mais ce qui n'est possible pas moins merueilleux en luy, c'est que la fortune, qui est ordinairement la mortelle ennemie de la haute vertu, ne fut pas contraire à la sienne. Comme il prenoit à Paris le soin de visiter, & de guerir les malades, il trauailla si bien dans cette vtile fonction, qu'il se guerit luy mesme de la pauureté. Depuis cela il fut appellé à la Cour, au prés de la personne du Roy

Henry second, qui l'honora de la Charge de son premier Medecin. Charge glorieuse, dont il s'acquitta si dignement, & auec vn si fauorable succez, que l'on creut qu'il auoit eu le pouuoir de donner à la France vn bien que la nature sembloit luy auoir denié ; car ayant banny l'odieuse sterilité de la maison Royale, il fit si bien par les secrets de son Art, qu'il rendit la Reine feconde, ce qui fut cause de l'heureuse naissance de plusieurs Princes, qui augmenterent ainsi la gloire, & estendirent l'Auguste Nom des Valois. Apres tant de signalez seruices rendus au public, & aux particuliers, le grand FERNEL estant desia sur l'aage, & incommodé de maladies, que les soins de la santé des autres luy auoient peut estre causées, mourut de regret & d'ennuis de la perte de sa Chere femme, que la mort luy rauit inopinement le 26. Avril l'an 1558. & ce fut sur ce sujet qu'vn Poëte amateur de la Medecine, composa cette Epigramme qui n'a pas mauuaise grace

en Latin, & que i'ay miſe ainſi, en françois.

Quand la mort m'eut rauy la moitié de moy meſme.
L'autre moitié ſuiuit ſon aymable moitié;
Dans la poſſeſſion d'vne gloire ſupreme.
Ie fis ceder ainſi la gloire a l'amitié.



AV LECTEVR



HER Lecteur la rare & profonde Doctrine du tres Docte & Celebre IEAN FERNEL premier Medecin du Roy Henry I I. a esté tellement estimée & recherchée tant par toute la France, que dedans les Pays estrangers, que ses Doctes Liures de Medecine ont esté imprimez quantité de fois en plusieurs Royaumes & Prouinces de l'Europe, & mesme elle a tant esté desirée par nos François que ceux qui n'entendent pas la langue Latine, ont Procuré & sollicité la traduction de quelques-vns de ses ouurages, mais

comme le premier & le plus ex-
cellent de tous eſt celuy qu'il a fait
de la Phyſiologie ou du traitté de
la nature humaine, qu'il a diuiſé en
ſept Liures, & qu'il dit en ſa pre-
face & en pluſieurs autres lieux,
eſtre le fondement & le principe
de la parfaite connoiſſance de la
Science ou de l'Art de Medecine,
ſans l'intelligence de laquelle l'on
ne peut rien ſçauoir ny cõprendre,
ny auſſi rien exercer & practiquer
en icelle qui ne ſoit douteux &
dangereux, c'eſt pourquoy apres
auoir acheué la compoſition de
mon traitté de l'art de l'accou-
chement ou de l'Eſcole des ſages
femmes, enſemble celuy des fauſ-
ſes couches, mon parfait Mede-
cin Charitable ou la veritable Pra-
ctique de la Medecine, auec ma
Methodica praxis Aphoriſmorum

hippocratis, & enfin la traduction du quatriesme Liure de la Practique de Daniel Sennertus des maladies des femmes ; continuant dans le dessein que i'ay d'employer mes estudes & mes veilles pour l'vtilité publique, i'ay entrepris la traduction de la Physiologie de FERNEL, & de sa Methode generale de guerir les fieures, & enfin du reste de ses œuures. Mais il faut que ie t'aduoüe que i'ay esté tellement pressé par le Libraire & l'Imprimeur, que ie n'auois pas encores cōposé vne demy-feuille, qu'elle estoit mise sous la presse sur mon broüillon faict auec autant de promptitude que ma plume pouuoit couler, & auparauant mesme que i'eusse acheué le reste de la feuille, de sorte qu'il ne se peut pas faire, qu'il ne se soit glissé quelque fautes

en

en la traduction & en l'impreſſion que tu excuſeras, & auſquelles tu ſuppléeras, s'il te plaiſt, par ta bonté; Et ſi ie n'ay point ſuiui FERNEL en ſon éloquence, c'eſt que i'ay eſtimé deuoir plus toſt m'arreſter à faire le veritable Office de traducteur que celuy d'orateur. Neantmoins ſi cette traduction merite vne ſeconde Impreſſion, i'eſpere auec plus de loiſir la rendre plus parfaite, & en fin il m'importe peu d'eſtre expoſé à la cenſure des enuieux & des mediſans, pourueu que ie puiſſe eſtre vtile en quelque choſe au public.

é

Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy, en date du 29. Avril 1638. signé par le Roy en son Conseil, du Moley, il est permis à la vefue Iean le Bouc, Marchand Libraire à Paris, d'Imprimer ou faire Imprimer, vendre ou debiter vn Liure intitulé, *Les Oeuures de M. Iean Fernel*, toutes ou parties mises en François; & ce durant le temps & espace de neuf ans entiers & accomplis, à compter du iour que ledit Liure aura esté acheué d'Imprimer. Et defenses sont faites à tous autres, sous peine de trois mil liures d'amende, d'en imprimer, vendre ny debiter; ainsi qu'il est plus amplement porté par les lettres du Priuilege: lesquelles en vertu du present Extraict, seront tenues pour bien & deuëment signifiées; & à cét Extraict sera adioustée foy comme à l'original, à ce qu'aucun n'en pretende cause d'ignorance.

Enregistré sur le Liure de la communauté le 19. *Aoust* 1655.

Ladite vefue le Bouc, consent & accorde que le sieurs Iean Guignard pere & fils, Marchands Libraires à Paris, ioüissent du Priuilege cy-dessus Mentionné; suiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 21. *Septembre* 1655. Les Exemplaires ont esté fournis.

Fautes suruenuës en l'Impreßion.

PAge 27. ligne 7. & par la ostés ce mot & p. 53. l. 2. atteindre lis. remettre, 62. l. 10. appartient lis. abboutit. 76. l.14. heint lis. cei nt. 99. l.12. colerés lis. colorés. 128. l. 17. vne fluxion lis. par vne fluxion, & en la ligne suiuante ostés le mot de par. 132. l. 15. d'vn lis. vn. 135. l. 15. a lis. la. ibid. l. 21. seniment lis. sentiment. 138. l. 11. tron lis. trou. 143. l. 22. toubent lis. tombent. 145. l. 18. humeurs lis. parties. 149. l. 25. creuse lis. nerueuse. 181. l. 23. seroit lis. est 204. l. 14. pluye lis. playe. 232. eteregenes lis. eterogenes. 277. l. 6. langueur lis. longueur. 281. l. 19. autre lis. au 292. l. 31. elle ostés ce mot 300. l 30. il le faut censer lis. doit estre censé. 301. l. 11. ostant lis. estant. 307. l. 21. & à l'effort lis. & l'effort. 316. l. 14. os lis. ou. 391. l. 12. adopter lis adapter. 470. l. 1. nt lis. sont. 429. l. 3. raisons lis. rayons. 431. l. 12. il ostés ce mot. 483. l 25. c'est ostés ce mot. 527. l 6. aucune du suc. lis. aucune partie du suc. 541. l. 27. vening. lis. bening. 544 l 20. fut lis. faut. 570. l. 5. croysa lis. corysa. 601 l. 25. coup lis. coups 603. l. 6. de l'odorat lis. l'odorat 306. l. 1. vnite lis. vnit. 623. l 19. iuenterée lis. inueterée. 711. l. 2. en lis. de 721. l. 13. offiue lis. oysiue 731. l. 14. la lis. sa 768. l. 21. cops l. corps.

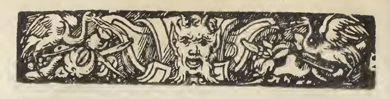


TABLE DES CHAPITRES. DE LA PHYSIOLOGIE, OV DISCOVRS DE LA Nature humaine.

LIVRE PREMIER.

De la deſcription des parties du corps humain.



LIVRE II.

Des Elemens.

LIVRE III.

Des Temperamens.

LIVRE IV.

Des esprits & de la chaleur naturelle.

Et de l'humide Radical

LA PHISIOLOGIE

LIVRE V.

DES FACVLTEZ DE L'AME.

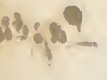
LIVRE V.

Des facultez de l'ame.

ẽ ij

Lapétit

LIVRE VI.



Des fonctions & des humeurs.

les Passions 12. 13 14 chap liur. 6

LIVRE VII.

De la generation de l'homme & de la semence.

FIN.

PREFACE SVR LA MEDECINE.

L'HOMME est le ſouuerain ſeigneur de toutes les choſes compriſes ſous la loy & l'empire de la nature: & encores bien qu'il ſoit participant des choſes diuines, caduques & temporelles, il ioüit de la ſocieté des vnes & des autres, & eſtant enflammé du deſir ardent des choſes hautes & ſublimes, il doit fort peu ſuiure les choſes viles, baſſes & deshonneſtes, qu'il embraſſe toutesfois porté de l'impetuoſité propre & particuliere aux beſtes brutes; & certai-

nement ne ſemble-il pas que ce ſoit choſe execrable & deteſtable qu'vn homme reconnoiſſant eſtre composé d'vne partie celeſte & diuine, ſe laiſſe, ou ſoüiller par la turpitude des vices, ou lier & garotter par les delices & les voluptez, ou accabler par le ſoin & l'empreſſement des choſes mortelles & periſſables; de ſorte qu'eſtant opprimé & perdu, il ne ſe peut iamais ſoulager & s'eſleuer plus haut; c'eſt pourquoy ceux qui pendant le cours de leur vie, ſe laiſſent emporter par les plaiſirs & les delices des ſens, ne paroiſſent point eſtre plus excellens que les Beſtes muettes, parce que les animaux & beſtes irraiſonnables recherchent & ſe preparent les choſes neceſſaires à leur vie, & ils ont vn extreme ſoin tant d'eux meſmes que de leurs petits, comme auſſi de leurs plaiſirs & voluptez; mais c'eſt le propre d'vn homme tres-genereux & tres-ſage, d'eſleuer ſon eſprit enui-

ronné des vices du corps à la contemplation & consideration des choses esleuées, afin qu'autant que luy seul excelle sur toutes ces choses, il se reconnoisse; & bien qu'engagé dans les liens & les embarras de ce corps, par la meditation & les reflexions de son esprit, il se resouuienne de son origine, & d'estre participant de la Diuinité, & c'est là la plus haute perfection de la vie humaine, & la meilleure & la plus diuine façon de viure, & ceux qui se sont autrefois rendus les plus illustres en icelle, doiuent estre iustement estimez des Dieux, & on leur doit rendre des honneurs tres-grands, tant à cause qu'ils ont esté admirables par leur haute sagesse, qu'à cause qu'ils ont apporté des grands & tres-vtiles bien-faits aux hommes, ayant ainsi excité & prouoqué leur courage, à se porter à la gloire; & comme le mouuement & l'intention de leur esprit a esté puissante, & que les

choses ausquelles ils se sont portez estoient differentes; ils ont poly plusieurs genres de disciplines, qu'ils auoient commencé de reconnoistre, en partie pour la necessité, & en partie pour le desir qu'ils auoient eu de les sçauoir; les vns admirans l'harmonie des ouurages de la nature, sa forme, & sa beauté tres excellente, & allechez par la douceur & suauité de tant de belles choses lesquelles estant corporelles, muables & mortelles, tombent sous l'empire de nos sens, & en ayant recherché auec grands soins & diligences extremes, l'origine & les causes, ont composé la Philosophie naturelle. Les autres d'vn esprit plus sublime & tres fortement portez & attentifs vers les choses diuines, ayant consideré autant que la fragilité humaine le pouuoit permettre, les choses en effect eternelles, immuables & separées, & qui ne peuuent estre aucunement comprises par les

ſens, ont produit la Theologie, & la cognoiſſance des Dieux; & quelques autres conduits d'vn mediocre genre de contemplation, ont eſtably les Mathematiques, qui ſont tres-excellentes, & tres-certaines dans la ſubtilité de leurs demonſtrations, & que Platon a eſtimé eſtre prochaines & metoyennes des choſes diuines & naturelles, parce qu'elles ſont eternelles & immuables, mais conſiſtantes dans les choſes corporelles, & ſubjettes aux ſens: & ce ſont là les trois genres de ſageſſe renommez depuis vn tres-grand nombre de ſiecles, nez de la diuerſité des choſes qu'ils conſiderent, & formez par la contemplation d'vn eſprit plus releuê & plus ſublime; car ils ne s'arreſtent point en la connoiſſance des choſes propres & commodes à la vie, ny aux voluptez & plaiſirs, ny enfin aux biens de la fortune & du corps, & ils ne s'abbaiſſent point à des choſes ſi eſloi-

gnées d'vne ſi haute contemplation, mais renfermez dans leurs propres limites, ils ſe cõtournent dedans eux meſmes comme dedans vn cercle, & ne ſont point à ſouhaitter & rechercher pour aucune autre choſe mortelle que pour eux ſeuls meſmes, & ce afin que nous chaßions & banniſsions principalement de nos eſprits, l'ignorance & les erreurs turbulentes; & ceux qui n'ont eu l'eſprit ſi excellent, ny aſſez propre & naturellement diſposé pour s'addonner à la Philoſophie; pour ne pas mener vne vie oiſiue & ſans trauail, ils ont inuenté les diſciplines inferieures, toutes compriſes dans la prudence & dans l'art, eſtant deſtinez pour enſeigner aux hommes les moyens de rechercher ou leurs commoditez, ou leurs plaiſirs & voluptez, portez par le mouuement de l'eſprit nommé practicym, *c'eſt à dire agent. Car tous ceux d'entr'eux, qui ont mis & ar-*

resté toute leur estude pour regler les mœurs des hõmes, & la maniere de bien viure, ils ont ouuert le chemin aux sciences morales, ciuile & œconomique, qui sont gouuernées par la conduite de la prudence: l'on adjouste à icelles l'histoire, qui est la memoire des choses passées, & le recit de l'antiquité & aussi la Geographie, qui est la description des lieux & des peuples, sans laquelle l'histoire n'est point esclaircie ny mise dans son lustre; enfin tous ceux qui ne se sont point estudiez aux actions ny aux mœurs des hommes, mais qui se sont attachez à conduire & perfectionner leurs effects & leurs ouurages, ont inuenté tous les arts.

Premierement, pour exprimer les pensées de l'esprit par la parole (qui est vn veritable effet, parce qu'elle se fait par l'organe de la langue, & qu'il n'y a aucune actiõ qui n'aye besoin de l'aide & de l'assistance d'vn instrument corporel)

ils ont composé la Grammaire, qui eſt vn art de parler correctement; comme auſsi la poëſie qui eſt attachée aux nombres & meſures; & la Rhetorique qui eſt vne doctrine de bien dire, auec ornement & auec affluence; & la Dialectique qui eſt vne methode de bien diſcourir; la Medecine pour conſeruer ou rendre la ſanté au corps humain; l'Agriculture pour la neceſsité des alimens neceſſaires à la vie; & pour la ſtructure des baſtimens l'Architecture a eſté inuentée & perfectionnée, & ainſi les tiſſerans, les forgerons, les orpheures, les cordonniers, les ceinturiers, les boulengers, les bouchers, les potiers, les peintres, les Libraires, & vn nombre preſqu'infiny d'autres artiſans ont inuenté & perfectionné leurs arts pour la commodité des hommes; ainſi les Muſiciens, les Chantres, les ioüeurs de fluſte & autres inſtrumens, les Gladiateurs, les Danſeur, les Chaſ-

Definition de la Medecine

ſeurs,

ſeurs, les peſcheurs, les oyſeleurs, les cuiſiniers, les paſtiſſiers, les maquereaux, les baſteleurs, les ioüeurs d'hazard, ont exercé de certains arts pour les delices & voluptez des hommes, qui ſont ou du tout honteux & infames, ou du moins peu honneſtes. Mais comme toute ſorte de Philoſophie examine & peſe la matiere de la choſe ſur laquelle elle s'occupe, ce ſera le propre de chaque art de produire dans cette matiere, qui ſe ſera de ſoy-meſme & de ſa propre nature repreſentée, quelque effect & faculté, qui ne s'y rencontreroit pas de ſoy-meſme, & ſans ou l'induſtrie ou la main des hommes; car l'art ne forme point la matiere, mais il imprime l'artifice dans la matiere, lequel eſt ou ſtable & ferme, ainſi que dans les maiſons baſties & conſtruites; ou fluxible & paſſager ainſi que dans l'harmonie des inſtrumens de muſique: & voila donc les eſtudes de la Philoſo-

phie, qui eſt la mere des bonnes lettres & des arts, & qui a produit la prudence, & les genres ſupremes des diſciplines, que tant la difference des occupations de l'eſprit, que la diuerſité des choſes qu'elles traittent, a diuiſé en pluſieurs genres de ſciences & d'arts: Et maintenant ſur ce, examinons en particulier combien chaque art & chaque ſcience excelle le plus & eſt plus honneſte, & combien les vnes plus que les autres eſclattent auec plus de ſplendeur & de dignité; l'action de la contemplation de Dieu & des choſes diuines, & des eſprits celeſtes, eſt iugée de tous les hommes pour la plus ſublime, parce qu'elle s'occupe entierement en la conſideration des choſes qui ſont les meilleures, & l'action des beſtes qui ne s'employe qu'en la recherche des neceſſitez de la vie, & qui ſe portent auec toute l'impetuoſité poſſible dedans les plaiſirs & les voluptez, eſt

basse, vile & deshonneste; & si de là nous passons aux actions humaines, celle qui s'occupe en la contemplation de l'homme, paroistra estre la plus noble & la plus liberale & honneste, & tout genre de Philosophie tres-noble & tres illustre, comme toute sorte d'industrie des artisans deshonneste & sordide, dont le trauail & l'ouurage ne passera pas pour vn effect releué de l'esprit; & entre iceux cet art est plus estimé, qui en son genre est le plus noble, & qui sur tous les autres perfectionne l'esprit par vne plus releuée contemplation, au moyen duquel nous sommes rendus plus intelligens & plus sçauans, & nous meritons d'estre appellez sages, & sur tout principalement si cét art ne nous attire point la haine & l'offense des hommes, & s'il n'est pas mediocrement profitable & fructueux tant à tous autres qu'à l'ouurier mesme; quel est donc celuy d'entre les arts

qui ſemble emporter le prix, & auec l'aide duquel renfermé dans les liens de ce corps, nous pouuons paſſer & mener vne vie heureuſe & tranquille? La ſimple connoiſſance & conſideration de la nature ne plaiſt nullement à Marcus Tullius Ciceron, car il ne la croit que faineante, laſche & entierement defaillante, & ſeulement vne action commencée, s'il ne s'en enſuit aucune choſe faite & accomplie, & ſi elle n'eſt propre & diſposée pour l'vtilité des hommes, & pour conſeruer leur ſocieté; & ſi vous ne conſiderez point toutes le commoditez, facultez & richeſſes de tous les arts, vous ne trouuerez rien de meilleur, rien de plus ſouhaittable, ny vn don fait au genre des hommes plus excellent que la Medecine, Car ſi la vie eſt tres chere à tous les mortels, & ſi la lumiere en laquelle nous viuons & reſpirons, eſt à ſouhaitter ſur toutes choſes, & ſi par icelle nous iouyſ-

ſons entre nous d'vne douce & amiable conuerſation, & ſi c'eſt vn tres-excellent don & preſent fait aux hommes, l'art qui la conſerue, qui la maintient, & qui la defend, comment ne peut-il pas eſtre le plus excellent de tous? qu'eſt-ce que l'homme peut plus deſirer & ſouhaitter, que cét art qui chaſſe & bannit bien loin les ennemis les plus cruels du genre humain, c'eſt à dire les maladies & la mauuaiſe ſanté, qui conſerue & qui maintient tres-long temps la vie exempte & libre de toute douleur & de toute langueur? & comme il n'y a aucunes richeſſes, ny aucunes fortunes plus grandes que la bonne & conſtante ſanté du corps; de meſme il n'y a rien de plus facheux, ny plus malheureux que la ſanté qui eſt foible & qui va tomber; c'eſt pourquoy donc qui peut ſubuenir & ſecourir ceux qui ſont tombez dans ce danger & dans ce pe-

ril, bien au contraire qu'il encourre leurs mauuaises graces, qu'il se rend leur tres-cheramy & leur bien-aimé; & mesme comme dit Hippocrates, ils l'honnorent ainsi qu'vn Dieu, leur ayant remis & rendu de si grandes richesses, auec lesquelles on peut aussi acquerir des eternelles fortunes, & dont l'vsage est estimé tres-doux & tres-agreable; Enfin apres s'estre arresté sur les choses que la Medecine considere auec raison, on connoistra auec combien grande & noble contemplation, elle examine & recherche la nature de plusieurs choses: car comme elle discute & explique l'admirable structure ou fabrique & nature de l'homme, de mesme elle recherche & reconnoist la naissance & la defaillance de toutes choses, la composition des elemens, les proprietez & vertus des animaux & des plantes (encores que

non abſolument, toutesfois en tant qu'elles ſont ſalutaires ou peſtilentielles à l'homme) & paſſant plus outre elle conſidere toutes les choſes qui ſe tirent des entrailles ouuertes de la terre, & de là s'eſleuant plus haut, elle obſerue les conuerſions & les roulemens des Cieux & des Aſtres, & les influences qui en prouiennent & qui gouuernent ce bas monde; & dautant que l'on ne peut point acquerir la ſcience & la connoiſſance de ces choſes que par la conduite certaine de la demonſtration & du bon raiſonnement: qui eſt-ce qui niera que les Mathematiques & la Dialectique ouurent le chemin à icelle? & que pour l'acquerir, la Rhetorique & la Grammaire ſont auſsi tres-fort neceſſaires, ſans leſquelles non ſeulement on ne peut pas parler poliment & abondament, mais meſme auſsi correctement: c'eſt pour-

Astrologie

quoy ſi elles ſont neceſſaires, & ſi elles apportent quelque aide & quelque aßiſtance, & ſi elles ſeruent de degrez, & ouurent le chemin à la Medecine, le Medecin les apprendra toutes; et ce dautant (dit Ariſtote) que quand l'on veut ſçauoir la fin de quelque choſe, il faut außi ſçauoir ce pourquoy eſt là fin de la choſe, car qui eſt celuy qui n'eſtimera pas beaucoup le peintre, lequel outre les lineamens de l'ouurage, et diſpoſition des couleurs, ſçait polir le tableau, meſler les couleurs en iuſte proportion, et porter ſon pinceau ſur toute ſorte de differens traits, & au contraire qui ne blaſmera pas et ne condamneras pas celuy là comme vn apprentif & comme vn ignorant, qui n'aura aucune cononiſſance des choſes, ſans leſquelles on ne peut pas en connoiſtre & ſçauoir de plus grandes: Ie dis la meſme choſe de la Medecine, que perſonne ne

tente

tente pas de l'aborder dés ſon premier commeneement, qui ne ſera pas auparauant bien & ſoigneuſement exercé dedans ces diſciplines, & qui n'en ſera pas tres-parfaitement bien imbu; car la Medecine eſt d'vne ſi ſublime connoiſſance qu'elle comprend entierement deſſous ſoy la ſcience de la nature, & des vertus de toutes les choſes qui ſont contenuës dans la ſphere de ce bas monde, afin de s'en ſeruir pour la commodité & ſalut de l'homme ſeul, lequel il doit ſur toutes choſes conſiderer, pour par leur vſage & aßiſtance, conſeruer ſa ſanté entiere & parfaite, & pour la rendre eſtant perduë, encores qu'il n'arriue pas touſiours à ſa fin deſirée, & de là nous la definirõs ainſi. La Medecine eſt vn art deſtiné pour conſeruer la ſanté du corps humain, & pour en chaſſer & guerir les maladies; & dautant que ce que la Medecine conſidere

auec la raiſon, elle le rapporte & le rend propre à l'vtilité des hommes, il eſt conuenable de la nommer l'art vniuerſel; car il ne la faut pas dire, comme quelqu'vn pourra bien eſtimer, qu'elle ſoit en partie ſcience, & art en partie, bien qu'elle ſoit composée de pluſieurs theoremes, leſquels ſeuls en effet contiennent en eux-meſmes la ſcience; mais dautant que de toutes les parties de la Medecine tres bien conioíntes & d'accord enſemble, l'intention & la fin ſeule eſt de pouuoir conſeruer l'homme en bonne & parfaite ſanté, & la rendre entiere au malade; de cette fin elle prendra en general le nom de ſon art; mais parce qu'il eſt important à tout ouurier de bien entierement connoiſtre la matiere qu'il traitte, afin de la pouuoir plus facilement diſpoſer & tourner en toutes les ſaçons & ornemens requis dans l'art; de meſme il faut pre-

mierement que le Medecin connoisse la nature du corps humain accomplie de toutes ses parties, que certainement nous affirmons estre la matiere & le suiet de toute la Medecine, & non pas les maladies & les playes; car tout ainsi que quand le sculpteur imprime l'effigie d'Hercule sur vne piece d'airain encore rude & informe, l'effigie est l'artifice & le dernier ouurage de l'art, & l'airain est la matiere qu'il traite & cizele diuersement; de mesme quand le Medecin d'vn corps malade en fait vn corps sain, l'vnique & mesme corps demeure, qui est le suiet & la matiere, & la santé acquise par l'expulsion de la maladie, est l'espece & la forme, & la cause efficiente d'icelle c'est le Medecin, ou plustost l'art de la santé; car quand elle enseigne les preceptes pour rendre la santé, elle est dite cause efficiente de la santé: C'est ainsi qu'Ari-

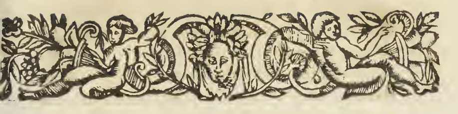
ſtote definit l'art, ſçauoir ce d'où ſeulement procede toute la motion, le Medecin eſt donc également le miniſtre de l'art & de la nature, ſon office eſtant de traitter à propos pour rendre la ſanté, & la fin pour laquelle on taſche de reſtituer la ſanté, eſt la perfection entiere des fonctiõs de la vie; c'eſt pourquoy il eſt du tout occupé en ces deux choſes, de conſeruer la ſanté du corps, & d'en chaſſer la maladie, et il ne peut pas plainement faire ces deux choſes s'il ne cognoiſt auparauant combien il y en a de genres & de differences, leurs cauſes, & par quels ſignes on les peut diſcerner; c'eſt pourquoy on diſpoſera ainſi par ordre les cinq parties de toute la Medecine. Premierement ſera celle Phyſiologie *appellée* phyſiologice, *c'eſt à dire la Phiſiologie ou diſcours de la nature humaine, qui explique entierement la nature de l'homme ſain, toutes ſes facul-*

tez & ſes fonctions : en ſecond lieu, la pathologice , c'eſt à dire pathologie, ou diſcours des maladies , qui enſeigne les maladies & les affections qui outre nature peuuent ſuruenir à l'homme, & quelles en ſont les cauſes & les ſignes : en troiſieſme lieu, la prognoſtice, c'eſt a dire prognoſtique , qui traitte des ſignes des maladies ,par leſquels les Medecins preuoyent les choſes futures, le cours des maladies , & quelle en ſera l'iſſuë : en quatrieſme lieu l'ygeine, c'eſt à dire le regime de viure , qui conſerue par vn bon regime de viure la ſanté du corps entiere & parfaite , & empeſche qu'il ne tombe dans des maladies où il eſtoit proche de tomber , & ordonne aux maladies la maniere de viure propre & neceſſaire : & en cinquieſme lieu , la therapeutice, c'eſt à dire, la therapeutique , qui chaſſe la maladie du corps , par l'vſage & l'ap-

plication des remedes ſalutaires, & qui rend la ſanté, laquelle comme la principale partie compoſe auec conduite & raiſon l'art de toute la Medecine, & fournit pluſieurs remedes, auec l'aide deſquels elle ſecoure & guerit, ou tout le corps, ou chaque petite particule d'iceluy malade. Et partant la Medecine eſt composée des cinq parties, dont les trois premieres ſont occupées dans la contemplation & la ſimple cognoiſſance des choſes qu'elles conſiderent, & les deux dernieres conſiſtent entierement dans l'action, employant tout leur office pour conſeruer la ſanté ou pour chaſſer les maladies; d'où vient que quelques-vns ont reduit ces cinq parties à deux, à la theorie & à la practique, dont celle là accomplit tout ſon deuoir, ou par le regime de viure, ou par la vertu des medicamens, ou par l'ouurage & l'operation de la

main qui s'applique, tranche, coupe & brusle auec ferremens; donc maintenant on fait non trois parties, mais trois especes de la practique, diaiteticе, pharmaceutice, cheirougice, *car l'on estime que la diuersité des maladies a produit tant de diuers genres de guerir: & ayant ainsi dés le premier abord & en general, briefuement & en peu de mots supposé & enseigné ces choses, il faut desormais les expliquer plus exactement chacune en particulier, & premierement expliquer quelle est la nature entiere de l'homme.*

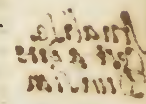




LA PHISIOLOGIE, OV DISCOVRS DE LA Nature Humaine.

LIVRE PREMIER, DE LA DESCRIPTION des parties du corps.

Auec quel ordre de doctrine & de demonſtration il faut enſeigner l'art de Medecine.





QVAND noſtre eſprit eſt libre & deſlié, conſiderant clairement les ſubſtances nuës & apparentes de toutes choſes, il iouyt auec vne tres-claire cognoiſſance, mais renfermé dans le corps comme dans vne priſon, & ac-

cablé dans l'oubly, ainsi que dans vn tres-espais nuage, il est dans vne haute ignorance de toutes choses; & toutefois retenant encores quelques reiettons de sa diuinité, & enflammé comme auec des estincelles de l'aggreable & doux resouuenir des grandes choses, il brusle d'vn perpetuel desir de sçauoir & de connoistre; d'où vient qu'auec grand trauail & grande estude il recherche & recouure beaucoup de choses par l'assistance des sens, & s'arrestant premierement aux choses qui se presentent aux sens, il en recueille enfin auec la seule raison cõceuë dans son esprit, les choses les plus cachées; & ainsi des sens comme par des certains messagers des choses, les principes des sciences & disciplines ont esté autresfois establis, desquels enfin l'entiere & parfaite connoissance des hommes a estè tirée & conduite, & c'est la veritable façon de rechercher les sciences, que les plus excellens Philosophes ont appellé *analysin*, c'est à dire, resolution; au moyen de laquelle on examine & l'on obserue les causes les plus cachées, procedant auec cét ordre, sçauoir ou du tout & du general aux parties & aux particuliers; ou du composé au simple, ou de l'effet à la cause, ou des choses posterieures aux precedentes: & il y a vne autre maniere de composer contraire à celle cy, que la nature principalement suit, & quelquesfois aussi l'art mesme vnissant les parties au tout, les simples au composé, les causes aux effets, les choses pre-

Analise c'est à dire Diuision

mieres aux posterieures, & establit pour premiere chose, ce qui par la resolution auoit esté trouué le dernier: les Philosophes qui ont eu grand soin d'enseigner & de traitter toutes choses tres clairement, & de les confirmer par vne suite certaine de demonstrations, ont commencé leur doctrine & par la resolution.

Ainsi Euclides a enseigné la Geometrie & l'Arithmetique, Ptolomée l'Astronomie, & Aristote la Philosophie, & ont ietté les fondemens solides de leur doctrine, d'où ils ont enfin tiré des choses incroyables au vulgaire, & semblables à des prodiges & à des merueilles, lesquels suiuant à la piste, nous commencerons d'expliquer la Medecine par la description du corps humain, qui est le sujet d'icelle, & qui est le premier & le plus manifeste object qui se presente à nos sens, lequel ayant expliqué iusques à la moindre petite partie, nous passerons en suite aux choses qui ne se peuuent comprendre que par la seule pensée.

L'ordre des sciences



CHAPITRE II.

En quoy le corps de l'homme est different de autres animaux, & ce qu'il a de commun auec eux.

TOut ainsi que les corps des animaux, & principalement de l'homme, a esté creé pour l'ame, non seulement pour luy seruir de demeure, mais aussi d'organe & d'instrument propre & conuenable pour exercer ses facultez, ses vertus & ses fonctions; & tout de mesme, dit Aristote, que l'ame est la plus excellente de toutes les formes, & que la raison est l'art & le reseruoir de tous les arts, dautant qu'elle comprend dedans soy par pouuoir & puissance, toutes les vertus & les facultez de tous les animaux; ainsi son organe est le plus parfait & le plus accomply, & sa cõformation & structure est la plus belle & la mieux disposée & la mieux construite; c'est pourquoy la nature a donné à l'homme vn corps qui est le premier en sa figure, & en sa perfection & commodité de ses parties, & pour luy donner moyen de faire des actions diuines, elle l'a doüé & enrichy de trois choses particulieres qu'elle a dénié à tous les autres animaux. Premierement, elle luy a donné vne figure haute & droite, qui s'esleuant au Ciel & vers son Createur, luy fait ressentir des estincelles celestes, & des tesmoignages

conſtans de ſa diuinité : en apres dans vn grand corps vn cerueau tres-grand & tres-ample, qui eſt le principal ſiege de ſon ame, & de toutes ſes parties ; car comme ſon eſprit eſt doüé d'vn grand nombre de puiſſances & de facultez, il eſtoit conuenable de luy donner vn domicile beaucoup plus ample qu'à tout le reſte des autres animaux, & qui fut renfermé dedans beaucoup plus d'organes & d'inſtrumens ; & en ſuitte elle luy a accordé des bras & de mains eſtenduës, qu'elle n'a pas donné aux beſtes brutes & irraiſonnables, afin de pouuoir facilement prendre & embraſſer tout ce qui agréeroit à ſa volonté ; car encores que l'on puiſſe remarquer qu'il n'a eſté donné qu'à l'homme ſeul, des clauicules & pluſieurs autres parties diſpoſées & conformées tout autrement que dans les autres Animaux, qui ſont toutesfois propres & deſtinées pour l'vſage des trois ſuſdites parties, de ſorte que la ſymmetrie en eſt ſi grande & ſi parfaite, que de l'excellence d'icelle on peut reconnoiſtre quelques marques & quelques ſignes de la ſouueraine ſageſſe du diuin Autheur ; & ce ſont là les attributs accordez à l'homme, dautant qu'il eſt doüé de la raiſon, & lequel a toutes ſes autres parties communes, auec tous les autres animaux parfaits. Car comme la principale action de toutes les parties conſiſte dans le ſentiment & le mouuement, elles ont receu des parties à ce propres & conuenables ; ſçauoir des os, des cartilages, des ligamens,

des nerfs, des muscles, des tendons, &autres parties, dont elles sont nourries, & sur tout des veines & des arteres ; les premieres & les principales parties qui font le sentiment & le mouuement, sont le cerueau, la moëlle de l'espine, & les nerfs ; tout le mouuement & sentiment prend son principe & son origine du cerueau, duquel il se respand dans la moël-le de l'espine, & de là dans les nerfs, qui en prouiennent, par le moyen desquels tout le corps reçoit la vertu de sentir & de mouuoir; & comme il ne seroit aucunement seur ny honneste que l'homme qui est le souuerain seigneur de tant de choses, rampast sur terre, ainsi que les vermisseaux & les serpẽs, la nature luy a donné vn corps haut & éleué, & affermy auec des os, pour luy seruir cõme de puissans ramparts contre tous les efforts externes comme aussi de support, d'appuy, & de force, tout ainsi que seruent aux maisons & edifices les fondemens & les colomnes ; en apres elle n'a pas donné aux animaux vn seul os, car ce n'eut pas esté chose commode & vtile, & iceluy ferme & solide, mais elle les a composé de plusieurs os distincts, afin qu'ils se peussent mouuoir & tourner de toutes parts ; & pour rendre cét ouurage plus artificiel & plus poly, elle a ioint & continué les os auec des articles & iointures, de sorte que l'extremité de l'vn entre dedans le sein, & la capacité de l'autre, & cette structure est appellée par les Grecs *artrosis*, *artrose*, & nous appellons pro-

prement les extremitez ainsi conioinctes, articles ou iointures; mais dautant qu'il y auoit danger que les os estans esbranlez par vn violent mouuement ne fussent separez & disioints, ou quand l'animal ploye & fleschit quelque partie, ou quand il la contourne, l'estend ou la retire quand & comme il luy plaist, qu'ils ne tombassent de leurs lieux & places, elle a lié & attaché dehors aux enuirons, toute l'assemblage & la structure des os auec de tres-forts & solides ligamens, pour empescher d'estre ostez & arrachez de leurs iointures par l'agitation & la violence du mouuement; & le ligament est fort, dur & ferme, insensible, & impassible, elle a renforcé les iointures, quand elle a enduit les cauitez & les extremitez des os, nommées par quelques-vns sourcils auec des cartilages, qui sont d'vne matiere flexible & legere, afin d'estre plus asseurez dans les froissemens & attritions, & d'iceux elle a muny les oreilles, les narines, & les bouts & extremitez des costes, afin qu'ils cedassent en la rencontre des corps plus durs, & qu'ils ne se rompissent point; car tout de mesme que les iointures & les cartilages, ainsi les ligamens n'ont point de sentiment, ne receuant rien du cerueau, ils ne se peuuent point aussi mouuoir d'eux-mesmes; mais les nerfs, qui prennent leur origine ou du cerueau, ou de la moëlle de l'espine, ont les premiers la faculté de sentir & de mouuoir, qui toutefois, dautant qu'ils sont mols,

ne peuuent point estre seuls transportez dedans les os. qui sont des fardeaux tres-lourds & tres pesans ; donc afin de les faire mouuoir il a esté necessaire de faire vn certain instrument du mouuement composé & temperé de tous les deux, qui fust plus ferme & plus dur que le nerf, & plus mol que le ligament, & qui tient le milieu & dans le sentiment & la force, & cela est ce qui a commencé d'estre par nous appellé le tendon, & qui est composé de fibres subtiles & desliées du nerf & du ligament, tissuës & liées ensemble ; & dautant qu'il n'estoit pas seur de respandre par tout le corps des filamens deliez & tendres, & de faire mouuoir de tres-grands os sans auoir vn appuy & vn support, la nature a comme farcy ces parties d'vne substance molle, & elle en a remply les espaces & les fentes, & c'est de la chair simple remplie & fortifiée de fibres, qui sert à l'animal tombant ou se couchant, d'vn coussin doux & mollet, & qui sert d'aide & d'assistance à toutes les parties nobles & principales, crainte qu'elles ne soient offensées par les playes ou les incisions, ou qu'elles ne defaillent point par le chaud ou par le froid ; & ce qui est donc seulement composé des fibres du nerf & du ligament, nous l'appellons tendon ; & ces parties qui de plus ont vne chair enuironnée & entrelacée de fibres, sont appellées muscles, qui finissent presque tous en vn tendon.

Et maintenant si nous voulons considerer

toutes

toutes les choses qui seruent en quelque façon au mouuement, les os en premier lieu sur tout ceux qui sont poussez & meus, & ce qui leur apporte le mouuement sont les tendons, les muscles, les nerfs, & principalement les durs; le principe du mouuement c'est le cerueau, & la moëlle de l'espine; & les parties par le moyen desquelles l'animal se meut, sont les iointures, les cartilages, les ligamens, car il falloit que le mouuement se fist par le moyen de ces parties: mais quant au sentiment il n'en est pas de mesme, parce que comme le mouuement est vne action, & le sentiment plustost vne passion qu'vne action, le sentiment n'a pas besoin d'auoir vne si grande quantité & perfection de parties, que le mouuement; car le sentiment du tact, dont tous les animaux sont participans, demande & requiert des nerfs & des fibres, des nerfs dispersez par tout le corps, par le moyen desquels les qualitez tactiles receuës, sont communiquées par continuation à la moëlle de l'espine, & au cerueau, que nous monstrerons cy apres estre les principes du sentiment & du mouuement; & les autres sens dont les animaux les plus parfaits sont doüez, ont des nerfs par lesquels ils reçoiuent le sentiment; & les parties de chaque organe & instrument tissuës de nerfs, en sont seulement composées à cause d'iceux, d'où il se voit qu'à l homme en ce qu il est animal, le cerueau, la moëlle de l'espine, les nerfs & les autres parties que i'ay obseruées

& mentionnées, seruent au mouuement & au sentiment, de chacun desquels nous parlerons derechef en particulier, commençant par les choses qui sont comme les fondemens des autres : c'est pourquoy desirant faire la description artificielle de l'homme, nous construirons premierement son SCELET, c'est à dire, ses parties seiches, arides & ossées, que nous polirons & perfectionnerons puis apres auec des ligamens, des nerfs, des muscles, des veines, des arteres, de la peau, & enfin de toutes les patties internes, & ainsi par le moyen des simples parties de l'homme verra, qui voudra, sa composition vniuerselle, & beaucoup plus amplement & mieux que s'il consideroit à part les parties les plus composées suiuant l'ordre de la Dissection, car par leur Inspection l'on ne peut rien sçauoir de certain, ny cognoistre & apprendre aucunement les parties simples qui sont respanduës par tout le corps.

CHAPITRE III.

Des Os.

L'Origine & le siege de tous les Os c'est l'espine, que les anciens ont comparé à la quille ou fonds d'vn nauire, qui est le premier ietté dans la mer, auquel comme à son fondement sont annexées & attachées les costes, la

proüe & la pouppe, & comme les mulets par le moyen d'vn bast portent des fardeaux tres-pesans, de mesme en l'homme par son aide & par son assistance la pesanteur de son corps est soustenuë & sousleuée; parce qu'estant necessaire à l'homme pour faire ses actions, de se ployer, fléchir & courber, elle a esté composée & assemblée de plusieurs os, comme des nœuds, que nous nommons vertebres, qui sont toutes supportées & soustenuës par l'os sacrum; toute l'espine est respanduë & estenduë en quatre parties, en l'os sacrum, les lombes, le dos & le col; l'os sacrum, aussi appellé l'os large, semble de premier aspect vn & continu, mais estant long-temps mis & trempé dedans de l'eau ou de l'huile chaude, il se voit estre composé de six vertebres, à l'extremité duquel il pend vn autre os, qui est nommé par les Grecs *coccyx*, & par nous l'os de la queuë, lequel os est composé de quatre os ronds en long, grailes, & en la plus grande partie cartilagineux; au dessus l'os sacrum sont les lombes composées de cinq os, sur lesquelles le dos est situé, consistant en douze vertebres, & tout proche est le col composé de sept os: donc il y a trente vertebres en tout en l'espine; enfin le plus grand & le plus ample de tous est l'os sacrum, apres lequel suiuent tant en grandeur qu'en espaisseur, les vertebres des lombes, qui sont percées par le milieu, & ont vn trou estroit, & les autres d'enhaut d'autant plus qu'elles sont esloi-

gnées de celle qui est la derniere d'embas, d'autant plus elles sont moindres en grandeur, tellement qu'à la racine de l'occiput elles paroissent en vn appetissement continu. En apres leur cauité ou ouuerture interne, par laquelle passe la moëlle, est tres-grande en celles qui sont au plus haut, & elle s'estressit d'autant plus qu'elle descend en bas; & pour dire en vn mot, les vertebres superieures sont fort amples en leurs cauitez, molles & grailes, & au contraire les inferieures; & toutes sont liées & coniointes ensemble auec vn assemblage admirable, & afin que la structure en fust plus seure, elles sont de differente figure: car celles qui sont tournées en dedans vers les parties internes, sont rondes & contournées en rond, legeres & nullement rudes par aucunes tuberositez, mais tout ainsi que des nœuds, d'où elles ont pris le nom de spondyles, posées les vnes sur les autres, elles sont, comme vne colomne, de substance tres-tendre & tres-rare, & interceptées d'espaces vuides. Au dehors elles font plusieurs productions, appellées par les Grecs *apophyses*, qui sont d'vne substance plus condense & plus espaisse, dont l'apparence de la partie externe ressemble à vne espine, car elles ont des eminences au milieu & en trauers de costé & d'autre, les vnes sont en haut & les autres en bas, par le moyen desquelles les vertebres sont liées & attachées ensemble; vne chacune d'icelles, les deux premieres superieures ex-

ceptées, ont des espines en leur partie inferieure tournées en bas, & en leur partie superieure deux autres espines qui s'esleuent en haut: & la tissure & assemblage des vertebres est de telle sorte, afin que les productions tournées en haut ayent des petites cauitez qui reçoiuent les autres productions qui descendent de la vertebre superieure, & aux six vertebres inferieures il est tout apparent qu'vne chacune d'icelles, qui est au dessus, est inserée dans celle qui est au dessous, & les deux premieres ne sont point iointes par aucune apophyse, mais par vne membrane qui les enuironne: & la premiere de toutes n'a point elle seule vne eminence metoyenne, semblable quasi à vne espine, & a vne pointe, que toutes les autres vertebres iusques à la dixiesme vertebre du dos, qui est la dix-septiesme de toutes, ont en bas, comme en haut toutes celles quiluy sont sujettes: & la troisiesme sorte d'espines & apophyses, qui sont dites transuerses, s'auancent des costez de toutes les vertebres, & mesme aussi de l'os sacré en la partie externe, elles sont plus longues aux lombes, mais plus graisles & estenduës, comme pour seruir aux costes, & plus courtes aux superieures, qui finissent en rond au dos, où les costes sont attachées: les six premieres du col sont percées en long, & la septiesme, rarement, & iamais les autres, encore que celles qui descendent aux lombes ayent plusieurs trous en leur partie interne, & comme des pe-

tits passages estroits, par lesquels passent des petites veines, dont on en voit beaucoup de dans les autres : les bouts de toutes les vertebres & de leurs apophyses sont beaucoup enuironnez de cartilages, dans lesquels sont inserez des ligamens gros, durs & forts, pat le moyen desquels les nœuds internes des vertebres sont vnis & attachez ensemble, comme estans liez & attachez tres fortement par ces ligaments, qui sont respandus parmy les susdits nœuds : les parties externes des vertebres ont des apophyses qui regardent en haut & en bas, de sorte qu'estant annexées les vnes aux autres, elles semblent estre toutes ensemble tres-bien disposées, & bien liées & attachées, outre ce toutefois toute l'espine est enuironnée & enueloppée en dehors, auec vn ligament qui est tissu de fortes membranes : c'est assez parlé de l'espine, il faut maintenant traitter de la teste.

Le haut de la teste est couuert du crane, qui est en son sommet en forme de globe & en rond, & en dedans concaue, sur lequel il y a trois sutures, vne en la partie de deuant appellée *coronale*, parce qu'elle commence aux deux temples & monte transuersalement à la cime ou sommet de la teste ; l'autre *lambdoïde*, qui commence de costé & d'autre tout au bas de l'os occipital, & qui s'assemblant en haut fait vn angle, & ressemble à la lettre Grecque *lambda* Λ, & la troisiesme *sagittale*, qui s'estend le long de la teste, & qui fait vn

angle couppant la suture coronale par le milieu : les Grecs nomment cette rencontre qui se fait au sommet de la teste *bregma* ; & ces sutures s'vnissent & ioignent ensemble en forme de scies, & non point auec aucuns ligamens ny cartilage, mais ainsi que des dents d'vn peigne entrelacées ensemble ; au dessus les oreilles il y a deux autres sutures qui sont dissemblables aux susdites, qui sont separées de la sagitale d'vn pareil espace, qui sont dites squameuses ou escaillées, parce qu'elles sont faites en maniere d'escailles de poisson, auec lesquelles les os qui sõt appellez petreux sont ioints ensemble en façon d'escailles de poisson, & cõme disent quelques-vns, en maniere de tuilles ; il les faut ainsi considerer : en la partie posterieure il y a l'os occiput qui enferme ce qu'on appelle le ceruelet, & qui estant circonscrit & borné de la suture lambdoïde, s'estend en bas vers la partie posterieure, il est celuy d'entre tous les os de la teste qui est percé d'vn plus grand trou, par lequel la moëlle du cerueau descend dans le canal de l'espine du dos ; il y a de part & d'autre des sinuositez, dans lesquelles la premiere vertebre est iointe & inserée par le moyen de quelques epiphyses ou appendices ; d'où vient que cét os est plus estroit vers le commencement du cerueau, où il est estroitement lié & attaché par la suture transuersale à peine longue d'vn poulce, à l'os qui est appellé *sphenoïde*, parce qu'il a la figure d'vn coin ; A l'os

occipital les os des coſtez de la teſte ſont appuyez, que l'on a accouſtumé d'appeller les os des temples, & quelquefois les os *bregma*, ces os ſont eſtroitement ioints au ſommet de la teſte de part & d'autre à la ſuture qui paſſe en long ſur la teſte, & deſſous ces os il y en a deux en chaque oreille, qui ſont dits *litoïdes*, c'eſt à dire petreux ou pierreux, parce qu'ils reſſemblent en figure & dureté à vne pierre, en la cauité deſquels on y voit deux os qui sõt ſemblables à vn marteau ou enclume, & de l'vne & de l'autre part il y a vne apophyſe, cõme vn petit ſurion, qui entre au dedans, nommée *ſtyloïde*, dans laquelle il y a vn trou par lequel le ſon eſt receu & porté au cerueau; au dehors il y a deux apophyſes ou eminences qui s'auancent, l'vne qui eſt ſemblable à vne mammelle, qui eſt en la partie poſterieure ſous le conduit de l'oreille, & l'autre eſt graiſle, longue & eminente ſous les temples, & qui eſt iointe à l'os zygoma; le ſixieſme os eſt l'os du front qui eſt double aux ſourcils où il s'eſleue, & qui renferme en deux faces la cauité vuide qui deſcend aux narines; ſa partie ſuperieure eſt bornée par en haut de la ſuture coronale, & ſa partie ſuperieure eſtant recourbée en la cauité des yeux, fait vn grand mur & ſeparation en iceux; cét os eſt fort proche des os de la face, deſquels il eſt borné par vne petite & deliée ſuture, née des deux coſtez des os des temples & petreux, qui diuiſe les cauitez des yeux, & de là ſe ioint à la racine du nez,

où il ſe fait aux ſourcils vne vallée; en apres eſt l'os *ſphenoïde*, qui ſert comme de baſe à ces os & à tout le cerueau qui eſt eſtroit & rare, & toutefois profond en la partie en laquelle eſt ioint l'os occipital, il eſt mis & conioint en ſa partie de deuant à l'os coronal ou du front, au conduit qui deſcend dedans les narines, on remarque en iceluy de part & d'autre pluſieurs trous par leſquels paſſent dans les organes des ſens les nerfs ſenſitifs, & ſous la partie interne il y a deux cauitez, dans leſquelles eſt le rets qui eſt plein d'admiration, & pluſieurs autres parties ſecrettes du cerueau, il ſort d'iceluy des apophyſes qui ſont caues & appellées *pterigoïdes*, parce qu'elles reſſemblent à l'aile d'vne chauue-ſouris, l'vne en haut iointe vers les cauitez des temples, à l'os coronal ou du front, & à celuy qui eſt nommé du nom de la pierre, c'eſt à dire l'os petreux, & l'autre ſemblable à vn canal & a vn tuyau qui deſcendant en bas vers les dernieres dents, termine & borne le palais par ſon extremité courbée. & ſe ioint à iceluy.

Maintenant il faut parler de la face; la face eſt toute diuiſée & ſeparée en deux par cette ligne ou ſuture, qui depuis l'entre-deux des ſourcils paſſant au milieu des narines entre les premieres dents, couppe en deux le palais en longueur; le plus grand os d'icelle eſt celuy de la pôme de la ioüe, dans lequel ſont fichées les racines des dents d'en haut, il ſaillit en dedans vers le palais, & ſa partie la plus eminen-

te s'éleue vers les costez du nez & le grãd coin des yeux, sous les racines des dents maschelieres est renfermé vn grãd espace esleué en haut vers l'œil, qui est muny d'vne substance blanche (que Celsus a proprement appellé la pôme de la ioüe) vers les racines des dẽts incisoires, il y a deux os, qui sont seulemẽt en dedans distincts par des lignes, & de plus deux petits os dans l'entre-deux des narines, & où la leure superieure prend son origine, lesquels quatre os tres-petits n'estans diuisez & separez que par des lignes fort obscures & deliées, nous en auons fait les parties de la maschoire superieure, crainte qu'vne si grande multitude & quantité d'os n'accablast l'esprit de quelque estudiant ; entre l'œil & l'oreille paroist vn os esleué appellé *iugal*, qui est fort dur & qui sert d'aide & de defense au muscle des temples, dont la partie posterieure est iointe à l'os petreux en cette eminence, qui est longue & qui regarde au contraire de l'oreille, sa partie inferieure est liée & attachée à l'os de la maschoire, & sa partie superieure à l'os coronal ou du front vers le petit angle ou coin de l'œil : le nez a deux os quadrangulaires & grands, qui vont depuis le haut du nez en bas de toute sa longueur, aux bouts desquels sont mis des cartilages appellez ailes ; à chaque orbite ou fosse de l'œil il y a trois os, outre ceux qui seruent comme de parois, sçauoir ou du front, ou de la ioüe, ou du zygoma, ou des apophyses qui sortent de l'os

sphenoïde, car les extremitez de tous ces os se rencontrent dans la fosse des yeux, distinguez par des lignes apparentes; le plus grand des trois os susdits, est mis & placé au petit angle ou coin de l'œil, qui est à peine separé par des sutures & des lignes obscures du zygoma, & de la face interne de l'os coronal ou du front; l'autre qui s'y remarque paroist dauantage en la partie inferieure de la fosse, presque depuis le trou de la ioüe, par lequel passe le nerf dans la leure superieure, rentrant en dedans de la largeur du doigt auriculaire; le troisiesme qui est longuet & quadrangulaire, est posé au grand angle ou coin de l'œil, & lié & ioint à costé au bout de la ioüe d'enhaut: entre le palais & la base du cerueau iusqu'aux narines de part & d'autre il y a plusieurs os disioints, qui sont tendres & deliez, mais qui peuuent sembler estre des apophyses ou productions de ce troisiesme os, lesquels estans diuersement conioints ensemble ressemblent à vne esponge, si bien qu'il ne faut pas douter que ce troisiesme os ne soit celuy que les Grecs ont appellé *spongoide*, c'est à dire spongieux. Outre cét os au haut de la racine du nez, il y a vn autre os fiché qui est tendre & large & posé au deuant du grand trou, par lequel le cours se fait du cerueau dans les narines, lequel est percé par diuers petits trous comme vn crible, appellé par les Grecs *ethmoide*, c'est à dire cribleux & qui est different de celuy qui est dit spongieux; au

milieu duquel sort & s'esleue vers le cerueau comme vne verruë tres-dure, & en bas par le milieu des conduits des narines passe vn cartilage en maniere d'vne lame, qui diuise également les narines & les fait doubles, laquelle il nous sera permis d'appeller la cloison ou le mur metoyen des narines, vsant des mots de Macrobe, auquel est adiousté vn cartilage qui fait le bout du nez : en la partie interne du palais il y a vne autre cloison, qui est comme vne certaine apophyse de la pomme de la ioüe, qui fait qu'elle est double ; cét os né de la partie superieure du palais est tres-fermement ioint à l'os sphenoïde, & s'esleuant en haut, & faisant la cloison des narines, diuise la partie interne du palais, & la fait double. Les anciens Anatomistes ont passé ces os sous silence comme s'ils n'estoiét point, & lesquels, parce qu'ils sont fort tendres & deliez, on ne voit point aux testes qui sont puantes & infectes, mais vne diligente & soigneuse purgation, comme aussi vne dissolution faite dans de l'huile toute boüillante les fait voir : deux os ioints tres-estroittement au menton composent la maschoire inferieure, ils s'esleuent de costé & d'autre en leurs extremitez comme deux cornes, le premier des deux reçoit les tendons des muscles des temples, l'autre se ioint dans la petite sinuosité de l'os petreux, qui est le conduit de l'oüie, & qui n'est aussi point renforcé d'aucun cartilage ferme & serré, mais seulement de ligamens

qui laiſſent vn mouuement libre & facile à la maſchoire, ainſi que le gond d'vne porte, afin qu'elle ſoit ſeule mobile de tous les os de la teſte, ainſi par ce denombrement, qui eſt cenſé entier & parfait, il y a vingt-deux os en la teſte, ſix au crane, en apres le ſphenoïde, deux zygoma, onze en la face, & deux en la maſchoire: car on compte deux os en la pomme de la ioüe, autant au nez, & dedans les orbites ou foſſes des yeux ſix, l'ethmoide ou le cribleux vn, dont la cloiſon des narines eſt vne portion, & l'entre-deux du palais eſt l'apophyſe des pommes des ioües au nombre deſquels ſi vous rapportez ceux qui ſont aux racines des premieres dents, & les deux qui ſont poſez au commencement des narines, il y en aura en tout vingt-ſix: en la racine de la langue il y a vn os qui eſt diſtinct de tous les autres, lequel parce qu'il reſſemble à la lettre Grecque υ, eſt appellé *hyoide*.

En apres les deux maſchoires ſont percées de prés à prés par de certains petits trous ou alueoles, dans leſquels vne chacune des dents eſt fichée & enclauée; il y a preſqu'en chaque maſchoire ſeize dents, & rarement dauantage, & quelquefois moins, deſquelles il y en a quatre qui ſont par nous appellées les premieres, & par les Grecs inciſiues, parce qu'elles couppent & tranchent, en apres ſont des deux coſtez les deux canines, & puis en chaque maſchoire quatre maſchelieres, deux deſquelles, ou pour l'ordinaire, les trois der-

nieres & esloignées, qui ont accoustumé de ne venir iamais à quelques-vns, & de naistre à quelques-autres; & qui sont appellées doubles; les premieres & les canines n'ont qu'vne racine, & les maschelieres deux, ou trois, ou quatre, & les inferieures vne moins que les superieures, & telle est le nombre & la structure des os de la teste.

Le thorax ou la poitrine est du tout appuyé sur l'espine du dos, auquel nous auons remarqué & conté douze vertebres ou articles, & partant douze costes de chaque costé. Galien a dit & enseigné que quelquefois il s'en trouuoit vne de manque; & rarement vne de plus, ce que i'estime estre vn prodige & vn monstre: c'est pourquoy à chaque vertebre en la racine de l'apophyse transuersale, il y a vn petit trou vn peu caue & profond, qui reçoit le commencement de la coste, qui est vn peu esleué, & la teste d'icelle, delà la coste tire son origine, qui n'est pas tellement beaucoup loin liée & attachée à l'apophyse transuersale, & en apres se panchant vers les parties de deuant elle se courbe, & quand elle s'est ainsi beaucoup auancée, elle fléchit vers le sternon ou l'os de la poitrine: les sept superieures qui sont entieres & parfaites sont coniointes & attachées au sternon ou l'os de la poitrine par leurs extremitez cartilagineuses, & sont receuës dedans les petites cauitez du sternon, elles sont liées & attachées auec des ligamens deliez des membranes, & qui sont en si gran-

de quantité qu'ils couurent & enueloppent le tout. Et l'os de la poitrine appellé *sternon*, est composé de sept os qui sont attachez ensemble en trauers, tellement qu'à chaque coste entiere il y a vn os de la poitrine qui y respond, en l'extremité de cét os il y a vn cartilage longuet qui pend, qui est nommé par les Grecs *xiphoïde*, c'est à dire la pointe d'vne espée, & des modernes il est appellé vne grenade, & les autres cinq costes n'arriuent point iusques au sternon, mais n'estant que seulement comme commencées & eschancrées, elles finissent en des cartilages, & estant renuersées entr'elles, elles demeurent comme conjointes & adherentes ensemble, d'où elles sont dites fausses & bastardes.

Il faut en apres parler de l'espaule & du bras lesquels estans comme conioints aux costes sont appuyez sur icelles ; l'on appelle toute la partie qui est au derriere de la poitrine, les espaules, ausquelles il y a deux os larges, de figure triangulaire, esleuez en leur partie de dehors, & caues & courbez en dedans, qui sont dits par les Grecs *omoplatai*, & par les Latins *scopula operta*, & quelquefois *scapulæ* : ils sont larges & minces du costé qu'ils sont panchez vers l'espine du dos, d'où estans faits petit à petit plus gros & plus espais ils s'estrecissent, & enfin ils deuiennent aigus en leur extremité, ces os ne sont point conioints à aucun autre os, & surnagent quasi sur les costes posterieures, estant en leur

partie inferieure quelque peu cartilagineux, où ils sont liez & attachez auec des forts muscles & nerfs; leur extremité qui est plus estroite, & que quelques vns appellent le col, finit en vne cauité qui reçoit la teste du bras, & en leur partie interne ils ont vne apophyse petite & pointuë, qui est appellée par les Grecs *coracoïde*, c'est à dire corbiniere, parce qu'elle ressemble au bec d'vn corbeau; ils ont aussi comme vne espine externe & tres-grande qui naist de la superieure partie de l'os, dite *acromion*, laquelle est à l'homme seul mediocre & caue sur sa fin, au lieu où elle reçoit le gosier ou le gauion & les clauicules. En la poitrine il y a vn grand os, qui est le gosier ou le gauion; lequel estant appuyé sur la premiere coste, s'estend à droit & à gauche vers les os des espaules, & qui est ainsi que i'ay dit, lié & attaché aux espines dites *acromion*; il y a deux os au gosier qui sont conioints en trauers à l'os sternon, qui sont inégaux & en figure & espaisseur, & qui sont percez de plusieurs trous ainsi qu'vne fluste.

Maintenant il faut expliquer tous les os du bras, auquel il y en a nombre trois parties, sçauoir l'humerus, le bras & la main; l'humerus est fait d'vn seul & vnique os, qui est graisle au milieu, dur & plein de moëlle, & par tout vn peu gibbeux & courbé, & gros vers ses extremitez & couuert d'vn cartilage, le bout de sa teste est grandelet & rond, & il est emboëtté dedans la cauité de l'espaule, appellée

pellée par les Grecs *Cotyle*, à laquelle il est lié & attache tant en dehors qu'en dedans, auec des ligamens tres-forts, en la partie anterieure de sa teste il y a vne fissure ou fente, par laquelle passe seurement vn gros tendon auec des nerfs dedans le bras; au bout d'embas qui regarde vers le coude il n'est pas rond, mais il est seulement éleué de part & d'autre de deux petites eminences ou apophyses, la superieure desquelles est dite apophyse externe, qui est la plus petite, & l'autre inferieure qui est interne & la plus grande: entre ces deux apophyses il y a deux cauitez, dans lesquelles tourne l'extremité du coude en façon de poulie, & il y a comme deux testes, qui sont tournées en rond, comme aussi deux cauitez, dont la posterieure est plus grande que l'autre: Le bras est fait de deux os, dont le plus grand est nommé en Latin *Cubitus*, & en Grec *Pechys*, c'est à dire le coude, & le plus petit qui est couché sur iceluy est dit radius, & en Grec *Cercis*, c'est à dire rayon, & il a au haut de sa teste, comme vne moyenne apophyse qui s'emboëte aussi dans la cauité du milieu de l'os du bras: il y a aussi deux Apophyses pointuës qui terminent de part & d'autre la teste du milieu, la posterieure qui est la plus grande, quand le coude s'estend, s'insere dans la cauité posterieure du bras, & celle de deuant, quand il se fléchit tout au contraire: le Rayon qui est rond au bout de sa teste, & quelque peu caue, reçoit le petit nœud du bras, & est là

attaché au coude auec des ligamens tres-forts, ce qui aduance au dehors en la iointure est appellé *Ancon*, auquel le fléchissement est contraire, tout ainsi que le iarret au genoüil, le milieu du coude & du rayon est entr'ouuert & disioint, lequel toutesfois se ioint en apres en sa partie inferieure au poignet, & le coude respond au petit doigt, & le rayon au poulce: au coude il y a vne apophyse dite *Stiloïde*, à laquelle est attaché le bout du poignet: quelques-vns appellent la partie brachialle la plus haute partie de la paume de la main, laquelle ils nomment le carpe qui est composée de huit petits os, sçauoir de trois en vn rang, dont l'vn d'iceux est double, & de quatre en l'autre rang, qui sont tous tres-petits, & toutesfois durs & sans moëlle, liez & attachés ensemble par synartrose, auec des ligamens nerueux & cartilagineux, toute sa figure est telle, s'éleuant mediocrement au dessus, elle est courbée en dedans; suit en apres le metacarpe, c'est à dire, la partie inferieure ou basse de la paume de la main, qui est faite de cinq os, qui sont conjoincts au carpe par syrnartrose, de chacun d'iceux pend directement chaque doigt, le poulce excepté qui paroist estre attaché obliquement au metacarpe, chaque doigt est composé de trois os, le poulce excepté qui n'en a que deux, & le nœud du premier entre tousjours dans la cauité de celuy qui le suit; en vn mot, les doigts sont composez & contiennent quatorze os, chaque paume de la

main en atreize, le bras deux, l'humerus vn seul, outre les tres-petits os, qui sont posez dedans les ioinctures, & qui sont nommez Sesamoides, ce qui sera dit des os des parties superieures, maintenant il faut parler des parties inferieures.

L'os sacrum ou sacré a de part & d'autre des branches ou des Apophyses droites, ausquelles sont liez & attachez les os des cuisses qui sont tres-forts, dont aussi les parties, encores bien qu'elles ne soient pas disjointes & separées à cause de leur grandeur, & ont toutesfois plusieurs noms; car les plus hautes parties sont dites les os des hanches, qui soustiennent & defendent les intestins, celles d'embas sont dites les os des cuisses, qui ont en leurs costez des cauitez rondes, d'où ces parties estant conduites en deuant, elles font les os pubis, qui sont percez par de grands trous, & tres-estroitement ioints par le moyen d'vne commissure, en chaque hanche, il y a vne grande & profonde cauité, dans laquelle est emboëtée la teste du femur; car l'os femur ou de la cuisse, ainsi que l'humerus, est vnique, en son bout d'enhaut il a vne grosse teste, laquelle toutesfois est caue en dedans & receuë dedans la boëte de l'ischion ou de l'os de la hanche: de cette teste sortent deux Apophyses, la plus grande qui sort au dehors est appellée par quelques-vns *glouton*, c'est à dire fessier, & par quelqu'autres trochantere, ou rotateur: la plus petite est dite le petit trochanter, le bout d'em-

bas est distinct & diuisé en deux testes, par le moyen desquelles il est attaché à l'os de la cuisse, & en effet toute la iambe en la partie qui est entre le genoüil & le talon, qui est la plus grande & qui retient le nom de l'os de la iambe est cauée au haut de sa teste par deux cauitez, afin de receuoir aussi les deux testes de l'os de la cuisse, & l'autre os de la iambe qui est le plus petit posé en sa partie externe semblable au rayon du bras appellé par les Grecs PERONE, & en Latin *Sura*, ou le petit focile, ne monte point iusques au genoüil, estant beaucoup plus court, qu'il paroist en sa partie inferieure plus long & opposé à l'Apophyse de l'os de la iambe, & toutesfois ces deux os conjoints ensemble dessus & dessous sont diuisez & entr'ouuerts en leur milieu; l'os de la rotule couure & adstreint au dehors au genoüil l'articulation & la conjonction de la cuisse & de la jambe, qui est vn petit os rond & cartilagineux, & qui n'est point inseré & lié auec aucun os, estant comme couché dessus les autres, il est lié & attaché par la force des tendons & des membranes, au derriere duquel est le jarret: & les parties inferieures des os de la jambe, autrement dit grand focile, & du petit focile ne sont pas peu eminentes des deux costez, & desgarnies de chair, elles sont dites malleoles ou les cheuilles du pied, lesquelles pour empescher que le talon ne tombe de costez & d'autres, l'estreignant & le serrant fortement l'asseurent & l'affermissent, & lequel

estant enfoncé de trauers, vous ne pourrez à peine atteindre : & l'extremité voutée de l'os de la iambe est receue en la partie du talon, qui est nommée astragale, elle est éleuée en haut, & qui ressemble presque à vne demie rotule, & qui pour ce est appellée par les Grecs *Tetroros*, c'est à dire, qui a quatre costez, & sur laquelle ainsi que sur vn solide fondement la cuisse est appuyée & soustenuë, & quant au pied il se courbe & s'estend autant qu'il peut sur le quadre de cét os : L'os nommé par les Grecs *Pterna*, & par les Latins *Calx* sert au talon comme d'vne autre base & fondement, lequel est le plus grand, le plus ferme & le plus long de tous les os du pied, qui n'est point du tout ny rond en long ny quarré, mais qui de quarré s'élargit, & qui est en dedans vouté.

Il y a cinq os conjoints ensemble en la partie dite la montagne du pied, que l'on appelle *Tarson*, c'est à dire tarse, ou la grande plante du pied, lesquels sont inégaux, & autant à la basse plante, que les Grecs nomment *Pedion*, c'est à dire auant pied ou plante du pied, qui sont de figure ronds & longuets, & dans les doigts il y a quatorze os, trois à chacun hormis au pouce ou gros arteil, qui n'en a que deux seulement, de sorte que dans toute la structure du pied il y a vingt six os compris, comme en la main, excepté qu'en icelle il y en a vn de plus, entre les jointures tant de la main que du pied sont situez les os *Sesamoides*,

qui sont en effet ronds, & pour l'ordinaire tellement petits, qu'on ne les peut presque voir, tout ainsi que sont ceux que l'on dit estre au cœur, au gosier, en la racine de la langue, & en quelques autres certaines parties : dans tout ce que dessus il me semble auoir descrit & enseigné le nombre de tous les os.

CHAPITRE IV

Des Cartilages, Iointures & Ligamens.

NOus auons enseigné plusieurs choses des cartilages dans l'explication des os qui ont ensemble vne certaine suite & connexité, tellement que maintenant nous ne nous arresterons pas à expliquer leur vsage ny la nature de leur propre substance, ne restant que peu de choses à dire d'iceux, les extremitez ou les bouts de plusieurs os sont enuironnées & terminées par vn cartilage, & il ne se peut pas faire qu'aucune jointure soit enduite de cette legereté, ny estre proprement enueloppée & conjointe par des nerfs ou des ligamens, s'il n'y a quelque matiere qui soit mise entre deux ; outre ceux-là il y en a quelques autres, principalement aux bouts & extremitez des costes, qui sont appellées fausses, ou ils retiennent

la figure des os d'où ils ont esté engendrez, dont cependant que les inferieures concourent conjointement, estant liées attachées ensemble, les superieures son chacunes posées & appliquées en leur lieu & place à l'os de la poitrine: quelques autres enuironnent & comprennent des os : d'autres affermissent le bout ou l'extremité du nez & la rendent molle, comme aussi le Xiphoide qui pend au bout de l'os sternon ou de la poitrine: Il y a vn autre genre de cartilages qui est seul & qui subsiste de soy-mesme, & qui est à peine attaché à aucun autre os; dans lequel genre sont compris les cartilages qui sont aux sourcils des yeux, qui sont appellez tarses: ceux qui sont aux oreilles, au gosier, en l'epiglotte, au larynx, en l'aspre artere des poulmons, en la base du cœur, qui sont tous faits non pour les os, ny pour le mouuement, mais pour la solidité & fermeté des parties du corps, auquel genre on pourroit aussi comprendre vn moyen genre de cartilages, sçauoir ceux qui sont gros, crasses, espais, & qui estant percés remplissent les iointures,

Mais maintenant il faut montrer que l'vnion & la connexité des os se fait en deux façons, en l'vne par articulation ou jointure, & en l'autre par vnion ou liaison: les Grecs nomment celle-là *Artrose*, & celle-cy *Symphyse*, par le moyen de celle-là les os qui n'ont point de mouuement different sont liez & attachez ensemble d'vn lien indissoluble, & rendus

presque comme vn os seul, ce qui se fait, ou estant entr'eux tres-estroittement liez ensemble, sans interposition d'aucun corps, comme quand ils sont mols & rares, ainsi qu'au sternon & au menton, où estans conjoints & vnis ensemble par le moyen de quelque corps ou glu, lequel est ou cartilagineux comme en la poitrine, ou remply de nerf ou de chair : les os qui ont mouuement se ioignent par articulation, lequel s'il est obscur & lent ainsi que dans les costes, l'espine du dos & le metacarpe, qui est nommée par les Grecs *Synarthrose*, comme estant vne plus ferme vnion de la jointure : Galien a voulu comprendre en ce genre la suture ou l'vnion serrée telle qu'est celle du crane, pareillement l'insertion & la commissure des dents, qui peuuent toutefois sembler estre plus proprement rapportées au genre de la *Symphyse* : mais si le mouuement des os est manifeste & facile, comme dans les os de la cuisse, des bras, des mains & des pieds, elle est dite *Diarthrose*, comme estant vne plus lasche vnion de la iointure, encores que la relasche ne soit pas pareille, & de mesme en toutes : au moyen de ces choses, il est prompt & facile de rapporter & de reduire à son genre chacunes des vnions & liaisons des os que nous auons cy-dessus nombrées; maintenant il faut traitter des ligamens.

Nous ne donnons pas à l'instant le nom de ligament à tout ce qui lie les os, mais à vn corps seulement qui est nerueux & fort dur, & qui

n'a point de ſentiment (ſinon peut eſtre vn fort obſcur & petit, qui eſt ſolide & ſans ſang) & qui eſt inſeré de l'extremité du cartilage de l'os en celuy qui luy eſt opposé, & qui n'a pas par tout vne meſme figure & grandeur, mais vne differente, ſelon la conformation & la neceſſité de l'vſage de la partie; & ce qui enuironne au dehors la iointure eſt rarement nerveux, ains preſque membraneux; les ſutures ou commiſſures qui ſont aux os du crane, ſont vnies & iointes enſemble par vne liaiſon & vn aſſemblage en maniere de dents, & non pas auec des ligamens, comme auſſi tous les os tant de la face que de la teſte: mais il y a des ligamens tres-forts qui lient & conjoignent de part en part la maſchoire inferieure vers les racines des oreilles, meſme deux conjoignent & lient la teſte & le col, du bas de l'os nommé petreux vers la premiere vertebre du dos, & en outre il y en a deux autres qui ſont eſtendus preſque du meſme lieu iuſques aux extremitez des clauicules & aux bouts du ſternon, & qui prennent & courrent au derriere depuis l'occiput iuſques au milieu, qui eſt entre les omoplates, qui ſont tous en effect tres-grands, forts, hauts, & de figure ronds en long; & toute l'eſpine du dos eſt enuironnée en dehors par vn ſeul ligament large, fort & nerueux, qui depuis la ſeconde vertebre du col finit au bas de l'os ſacrum & coccyx, tiſſu de toutes ſortes de fibres, & comme plié en ſon progrez ou aduancement:

qui se jette au milieu des vertebres, afin qu'estant meslé auec le cartilage, il les lie ensemble auec vne plus forte vnion : mais des certains plus petits & desliez & lasches ligamens attachent la premiere vertebre auec l'extremité de la teste, il y en a aussi aux testes des costes, lesquels sont estroits en effect, & quelque peu lasches, tels que sont presque ceux qui lient leurs extremitez cartilagineuses : Les os larges des espaules sont conjoints aux vertebres & aux costes qui sont au dessous par des membranes tres-fortes, comme les muscles qui sont entre deux, dans leur cauité qui est au haut du col : la teste de l'espaule est liée par vn ligament, lequel ainsi qu'vne forte & solide membrane, prenant depuis le sourcil de la cauité iusques au haut de l'espaule, enuironne, enueloppe & affermit & la teste mesme & le col ; outre celuy-là il y en a trois qui luy sont proches & ronds, deux comme deux nerfs, & le troisiéme qui est vn peu plus large que ceux-là, & la partie inferieure de l'espaule est iointe & vnie au bras par cette sorte de ligament, qui est commun à tous les articles, & ce dautant qu'ils sortent des extremitez des os qui les lie, les enuironne & les conjoint en dehors ; ce ligament est membraneux & fort, toutesfois lasche & flexible de tous les costez que l'on veut : il y en a vn autre qui le renforce qui est moins large, & qui contient le bras, & l'empesche en se tournoyant de sortir de hors ; il y a au carpe vn ligament

de ce commun genre de ligamens, lequel lie & conjoint le bout du radius au bout du bras, comme aussi l'vn & l'autre au carpe, & qui les enuironne tous largement, & iceluy estant en apres plus estendu en long, ioint & assemble tous les os que nous auons dit cy-dessus estre au carpe, & au metacarpe, puis tous les articles & iointures des doigts sont liez & enueloppez de leurs propres ligamens, dont les derniers s'estendent iusques aux racines des ongles, comme jettant des branches & rejettons.

Dedans la cauité grande, & comme dans la boëtte de l'os de la hanche, la teste de la cuisse est receuë, & y est adherante tant par ce commun genre de ligament, que par vn autre qui est caché au dedans, lequel est du haut de la teste de l'os de la cuisse fiché dedans le milieu de sa cauité; & lequel est fort dur, rond & court, tellement que l'on le peut prendre pour vn nerf cartilagineux : Il y a au genoüil deux ligamens qui leur sont semblables, l'vn qui est large & estendu, & l'autre interne qui est fort, & naist de cette partie, en laquelle les grandes cauitez du tibia se ioignent ensemble, & qui passant au trauers d'vn cartilage percé, se iette au milieu des nœuds du bas de l'os de la cuisse, & ses costez sont enuironnez de deux autres ligamens, qui sont cartilagineux ainsi que des certains nerfs : Il y en a quatre qui à proportion des susdits conioignent & lient le bas de l'os tibia ou de la

iambe, & outre ceux-là il y en a encores trois qui sont situez presque aux enuirons de ces mesmes lieux; les iointures du pied & de ses doigts sont liées & conjointes ensemble tout ainsi que celles de la main, ce qui fait qu'il semble que l'explication des ligamens est toute acheuée; il n'en reste qu'vn seul, lequel naissant de l'os pubis se rend dedans la verge, il est rond & le seul de tous qui est caue ou creux, & qui semble aussi auoir vne fonction differente de tous les autres.

Telle est enfin l'insertion des ligamens, qui lient & attachent auec vne tres-grande force & puissance tant les membres que toutes les parties de nostre corps, ce qui a esté tres-bien montré & reconnu, cependant que nous trauaillions à la composition de ce traitté en la personne du Comte Sebastien, qui ayant empoisonné François Dauphin de France, qui conduisoit l'armée leuée contre Charles V. Empereur, &qui yant esté à Lion attaché & tiré par quatre cheuaux tres-bons & tres-forts, ne pût estre rompu ny deschiré par tous leurs efforts, ny mesme disjoinct ny disloqué, sinon aprés que l'on eust coupé & tranché auec vn bon & fort cousteau les nœuds & les ligamens des iointures: mais il faut maintenant passer à l'explication d'autres choses.

CHAPITRE V.

Des Muſcles & Tendons.

ENcores que la ſubſtance des muſcles ne ſemble pas eſtre ſimple ainſi que celle des os, neantmoins ie veux en traitter en ce lieu, d'autant qu'ils tiennent le premier lieu dans les parties externes, car le muſcle eſt composé des fibres des nerfs propres pour le mouuement, áuſquels il s'eſt accumulé de la chair comme pour fortifier leur fermeté, il y a des veines & des arteres qui y ſont reſpanduës & diſperſées, celles là pour la diſtribution de leur nourriture, & les autres pour la conſeruation de leur chaleur naturelle, en apres toutes ces choſes font enuelop-pées & enuironnées tout au tour d'vne membrane tendre & deſliée, & qui accomplit le muſcle : Il a en ſa longueur trois parties, ſon origine, ſon milieu & ſa fin, leſquelles quelques-vns ont accouſtumé d'appeller la teſte, le ventre, & la queuë, la teſte eſt entierement nerueuſe, le ventre eſt composé de toutes les choſes ſuſdites, & le tendon qui eſt la derniere partie eſt fait des fibres, des nerfs & des ligamens tiſſus & entrelaces enſemble, afin qu'eſtant d'vne nature moyenne il fut plus

dur & plus fort pour le mouuement que le nerf, mais plus mol & plus foible que le ligament, & en apres qu'il fut plus ſenſible que celuy-là, & biens moins que cet autre; tout muſcle n'a pas vn tendon, mais celuy là ſeulement qui deuant mouuoir vn os, s'inſere dedans ſon grand cartilage, ou dedans vn ligament, il a auſſi, ainſi que le muſcle, vne differente figure ſelon la conformation du lieu auquel il appartient, c'eſt pourquoy il ne peut pas y auoir vn meſme & pareil nombre tant des muſcles que des tendons, mais comme aucunes fois il y a pluſieurs teſtes au muſcle, & pluſieurs tendons, & quelquesfois qu'il n'y a qu'vne origine & qu'vn tendon de pluſieurs muſcles: il faut les conſiderer & nombrer chacun à part ſelon leur propre circonſcription de cette façon.

Il y a vn muſcle large & mince qui couvre le front, & qui eſt eſtendu depuis le ſommet de la teſte iuſques aux ſourcils & les racines des yeux, duquel l'on ne ſepare point la peau, ainſi que dans les autres, mais qui luy eſt tellement adherante que tous deux n'ont qu'vn ſeul mouuement, qui eſleue & attire en haut les ſourcils: il y a deux muſcles en la paupiere ſuperieure; car l'inferieure eſt immobile, vn qui du grand angle qui eſt pres du nez ſe iette au milieu du tarſe, par la contraction duquel la paupiere eſt eſleuée en haut, l'autre qui du petit angle arriuant au meſme lieu, ferme l'œil; car certainement à cauſe de la fermeté du tarſe toute la paupiere cede.

Dedans l'orbité de l'œil il y a ſept muſcles, quatre droits, dont la vertu eſt de tirer en haut, en bas, au grand & petit angle ; de plus, il y en a deux obliques qui l'enuironnne, le ſeptieſme enueloppe le nerf optique qui vient du cerueau, & qui luy ſert comme d'vn renfort & d'vn rempart, crainte qu'eſtant tendre & mol, & eſbranlé auec violence, il ne ſe relaſche & ne ſe bouche, & qu'en apres l'œil ne tombe : ce qui a accouſtumé d'arriuer en ſa paralyſie, de la difference des fibres, qu'il iette : quelques-vns ont dit qu'il eſtoit double, & quelques autres qu'il eſtoit triple, encores bien toutesfois que l'vſage de toutes les fibres qui ſont en iceluy ſoit de meſme.

En la maſchoire inferieure le muſcle large ſe reſpand, qui enuironne l'os Petreux & les tempes, puis en apres s'eſtreciſſant il ſe cache ou s'inſere ſous l'os iugal, & s'eſtant eſtendu plus en long non en la fin ainſi que les autres, mais au milieu il iette vn tendon grand & fort, qui s'inſere dedans le haut de la maſchoire, par le moyen duquel elle eſt tirée en haut, & la bouche de l'animal eſt fermée, dedans vne ſi grande force & impetuoſité de mouuement il luy ſuruient vn autre pour aide, qui ſe cachant dedans la bouche, s'eleve en haut derriere les dents maxilaires, il y a auſſi vn muſcle qui ouure la bouche & la maſchoire qui naiſt de la tuberoſité ou boſſette, qui eſt derriere la racine de l'oreille, & en apres qui eſt appliquée à la partie inferieure

de la maſchoire iuſques au menton; ſes extremitez ſont charneuſes, & ſa moyenne partie qui couvre les amygdales eſt membraneuſe, & montre eſtre vn veritable tendon, ſa figure & ſa compoſition n'eſt pas pareille dedans les autres : le muſcle qui enuironne la maſchoire eſt appellé par les Grecs *Maſter*, c'eſt à dire maſcheur, d'autant qu'il a grande force pour maſcher, il eſt triangulaire, ſon extremité eſt fichée aux tempes, il y en a vn large au bas de l'os iugal, vn autre en la maſchoire inferieure : le troiſieſme les aſſemblant comme leur baſe, s'eſtend en la longueur de la maſchoire: & tout ainſi qu'il eſtoit neceſſaire que ſon mouuement ſe fit de diuerſes ſortes, & fut different en maſchant, de meſme il eſtoit conuenable qu'il fut tiſſu & entrelacé de differentes & de toutes ſortes des fibres des nerfs : donc le plus grand muſcle de la maſchoire c'eſt celuy qui touche & arriue iuſques aux tempes, qui en ſecond lieu eſt appellé maſcheur, & en troiſieſme lieu, celuy qui l'ouvre eſt le plus petit, & ſon aſſiſtant ou ſon aide.

Il y a aux deux levres deux muſcles de coſté & d'autre, qui ont des teſtes manifeſtes & apparantes, mais qui paroiſſent peu quand ſe diſperſant dedans la peau ils ſe cachent & ſe perdent, ils naiſſent en effet des jouës, & ils ſont portez obliquement, l'vn dans la levre ſuperieure, & l'autre en l'inferieure, ces quatre ſont d'accord en leur office & fonction & peuuent

uent faire les huict mouuens des leures ; sçauoir quatre droicts, en haut, en bas, à droit, à gauche, & quatre autres, c'est à sçauoir ou quand les levres se separent & se disioignent beaucoup d'ensemble, ou quand elles se ioignent & s'entretouchent l'vne & l'autre, ou quand elles se renuersent, ou quand elles sont tirées en dedans. Il y a vn petit muscle de chaque costé qui naist d'vne mesme origine que ceux là de dessous les tẽpes, qui les ayant vn peu accompagné finit incontinent apres obliquemẽt vers les aisles du nez. Voila donc les muscles qui sont compris en toute la face.

Il y en a plusieurs au col & au chaignon du col qui mouuent toute la teste; de l'Apophyse mastoïde naist de chaque costé vn muscle qui s'estend depuis la clauicule & le haut du sternon, où il accompagne vn grand tendon, ce muscle flechit la teste & le col non pas du tout directement, mais quelque peu obliquement, il y en a quelques vns qui ont accoustumé de n'y en obseruer qu'vn simple, & quelques autres trois, selon la diuersité des fibres. Il y en a deux autres qui sont sous l'œsophage, qui naissant de l'os de la teste s'inserent dedans la premiere & seconde vertebre du col, qui plient seulement en deuant la teste, le col demeurant immobile; & derriere il y en a huit petits qui s'inserent aux enuirons de l'os de la teste, en la premiere & seconde vertebre, & qui affermissent tres fort la joincture, ainsi que les deux cy-deuant des-

crits qui sont sous l'œsophage, quatre d'iceux sont droicts & se mouuent directement, deux obliques, & les deux autres aussi obliques, mais qui sont diuersement situez. Il y en a huit autres prés de ceux-là qui sont respandus depuis l'os de la teste par tout le col, dont les deux d'en haut sont plus larges, de sorte qu'ils peuuent couurir les autres, ils ont plusieurs sortes de fibres qui naissent tous des sept vertebres du col, d'où vient que quelques vns pensent qu'il y en a plus & quelques autres moins que huit ceux-là flechissent la teste derriere, & ces autres mouuent tantost deux, tantost 3 & tantost toutes les vertebres du col: il y a deux muscles en chaque costé du col qui sont grāds & forts, l'vn passe de la seconde vertebre en deuant, & l'autre de la premiere en derriere, & flechissent la teste à droict & à gauche d'vne moyenne conuersion: c'est donc l'office de ces muscles de mouuoir la teste & le col, que l'on compte en vne façon tantost vingt quatre, & en vne autre vingt huict.

En apres les trois cartilages qui composent le larynx contiennent plusieurs muscles, car il y en a quatre qui lient le premier au second, & vnissant celuy-cy à celuy là ferment la partie inferieure du larynx, les quatre autres ioignent le second au troisiesme, par la contraction desquels la partie superieure est ouuerte. Par le moyen de deux autres le premier est attaché au troisiesme, dont la fon-

ction est de fermer la partie superieure. Il y en a deux autres à la base & à la racine d'eux tous, qui seruent d'assistans aux susdits outre ceux-là il y huict autres qui enuironnent le larynx, qui le lient aux corps voisins, & qui quand il en est de besoin, l'estendent & le resserrent, il y en a quatre dans le gosier, deux qui de la poitrine montant en haut, attirent en bas le gosier pour conduire l'aliment, & les deux autres en haut, dont la situation est contraire. Il y a huict muscles qui lient & qui affermissét l'os qui est à la racine de la langue nommé hyoïde, deux qui naissent de la maschoire inferieure, deux sous le menton, les autres de l'apophyse qui est à la racine des oreilles. Il y en a aussi deux en la langue qui sont couchez sur les costez, deux de la partie superieure de l'os au milieu de la langue, entre l'vn & l'autre. Il y en a deux autres qui s'estendent en long, qui sortent des costez de l'os, deux autres ont presque vne semblable naissance, que la machoire inferieure produit. La langue est tournée de tous costez, & fait tous ses mouuemens naturels par ces huit muscles, outre lesquels il y en a vn neufiesme qui est sans compagnon, qui sort de l'os que les Grecs appellent hyoide, qui attire & qui fait rentrer la langue en dedans, & le mesme estant relasché & estendu pousse & fait sortir la langue en dehors ce qui n'est point accordé à aucun des autres muscles, de pouuoir faire des mouuemens contraires, car l'action

d'vn chacun est simple, par laquelle il est attiré à l'origine de son chef & de son nerf, mais comme il n'y a point aucun nerf inseré au dedans en l'extremité de la langue qui la pousse en dehors, il est plus probable & plus à propos d'attribuer cette sortie à ce muscle, que d'aduoüer auec quelques vns qu'il y a dedãs nous vn certain mouuement volontaire, dont il n'y a aucun muscle ny aucun nerf qui en soit l'autheur. Iusques icy nous auons conioinctement denombré les muscles qui sont au dessus les clauicules, maintenant il faut separement expliquer les autres qui restent & qui sont contenus en l'vne & l'autre partie du corps.

Il y a des muscles en la poitrine respandus au dehors, qui l'esleuant luy seruent pour attirer l'air, dont il y en a vn qui du haut des espaules abboutit à la premiere coste. Vn autre à la sixiesme, & outre ceux là il y en a trois qui sortant du col & qui se respandant aux parties anterieures de la poictrine, l'estendent & l'eslargissent beaucoup. Il y en a vn autre qui naist des parties superieures des espaules partie posterieure, qui estant separé comme en trois doigts, & inseré au milieu des costes où principalement elles se courbent, estend & eslargit toute la poitrine. Et dans ces muscles il y a de part & d'autre vingt & deux muscles qui sont posez & situez entre les costes, c'est à sçauoir deux en l'espace de l'entre-deux de chacune, dont l'interne l'es-

leuant attire l'air en dedans, & l'externe l'abbaissant & le resserrant, le pousse au dehors. Il y a toutesfois quelques Anatomistes qui ont enseigné que les vns & les autres estant attirez vers leur principe resserrent & contraignent le thorax & la poitrine, quelques-vns ont enseigné suiuant la diuersité de leurs fibres qu'il y en auoit quatre, tellement qu'il y a en tout entre les costes quatre-vingts huit muscles. Il y a quelques certains autres muscles dont la vertu & l'action est d'abbaisser & resserrer la poitrine, dont il y en a vn, qui courrant par le dos abboutit par ses fibres aux racines des sept.costes superieures, lequel pour cette raison plusieurs comptent pour sept. Vn autre penetre par les clauicules aux extremitez des cartilages, iusques à ce qu'il arriue & s'insere dans le muscle droit de l'abdomen, leur contraction abbaisse & resserre les extremitez des costes.

Mais des muscles qui mouuent seulement les espaules il y en a vn grand & large, qui s'estend depuis l'os de la teste le long du dos, & vn autre qui est tendre & deslié, qui l'accompagnant tousiours, attire les espaules en haut. Deux autres la tirent en arriere, dont l'vn naist des vertebres du col, & l'autre des vertebres du dos. L'vn abboutissant du commencement du dos en la teste de l'os large, l'attire aux costez du col, & le gresle inseré au mesme lieu, mais qui naist de l'os occipital se tourne vers les parties de deuant. Et celuy

que nous dirons tout maintenant esleuer aussi l'espaule, leue en haut l'espaule & celuy-là tire en bas, qui sortant du dedans du thorax, se respand dans les parties inferieures de l'espaule & pareillement il abbaisse les espaules. D'autres plus grands muscles couurent ces muscles, dont les tendons portez dedans l'espaule, sont les autheurs de ses differens mouuemens Vn mediocre se conduit des mammelles en la teste de l'espaule, & l'attire à la poitrine Vn autre des parties superieures, estant estendu en mesme lieu que l'espaule, est attiré aux parties superieures de la poitrine, Vn autre grand naissant de toute la poitrine forme la figure des mammelles, & abboutit à la partie interne & du milieu de l'espaule, ce muscle est gemeau, dont seulement la partie inferieure estant meuë, pousse l'espaule en bas, & la superieure l'esleue plus en haut, & toutes deux estant bandées, l'attirent esgalement à la poictrine. Sous la partie inferieure de celuy là, il en naist vn autre; par lequel l'espaule est aussi flechie. Proche d'eux tous est le muscle biceps, ou à deux testes, dont l'vne des deux testes sort de la clauicule interne, & estend l'espaule, & la plie mediocrement. L'autre née de l'os large des espaules, l'estend pareillement & la plie conioinctement en dehors Et toutes deux estant egalement bandées ce muscle s'estend en droite ligne, & il n'est point aussi plié ailleurs. Prés de celuy-là il y en a vn autre qui sort de la te-

ſte de l'os large,dont l'office eſt d'eſleuer tout le bras, mais vn autre inferieur, le replie egalement vers la milieu du dos. Suiuent en apres deux autres muſcles qui naiſſent de l'os large inferieur, & puis en apres vn autre inferieur à ceux là, qui eſt conduit conioinctement aux parties poſterieures & inferieures. Enfin il y en a vn certain petit ſous les aiſſelles, par le moyen duquel l'eſpaule touche aux coſtés ſans aucun renuerſement. Il y a donc en tout treize muſcles en la iointure de l'eſpaule, qui eſtant fichés dans l'os de l'eſpaule la contournent diuerſement.

Tous ceux qui meuuent le bras (pluſieurs l'appellent le coude,comme les Grecs *Olenem*) enuironnent de toutes parts l'os de l'eſpaule, dont deux interieurs le flechiſſent, & dont en effect le plus grand eſt reſpandu de la partie interne de l'eſpaule dedans la region de deuant du rayon, & l'autre plus petit eſt du haut de l'eſpaule tourné en dedans vers le coude, & eſt aſſis ſur l'autre obliquement en forme de la lettre X. Ces muſcles, eſtant pareillement bandés & eſtendus, flechiſſent entierement le coude, mais ils le tournent en haut ou en bas, ſi l'vn eſt plus eſtendu que l'autre. Il y en a deux externes qui leur ſont oppoſez & qui ont vne ſituation oblique, par l'attraction deſquels le coude eſt entierement eſtendu. Il y en a auſſi quatre qui ſont plantez tout au tour du coude, qui naiſſans de la partie inferieure de l'eſpaule ſont

en plus grande partie dans le Rayon. Et tous estant obliquement situez le renuersent. Deux d'iceux qui tournent le rayon en deuant, sont plongés iusques au fond, & ceux qui le plient en ar iere, sont en effect situez en dehors.

Dedans le bras il y a deux sortes de muscles, les vns mouuent le carpe, & les autres mouuent les doigts; de ceux qui seruent à mouuoir le carpe, il y en a deux qui le flechissent en dedans, qui sont situez en la region interne du bras, l'vn est là estendu vers le petit doigt, l'autre vers le grand doigt: deux autres l'estendent, & enuoyent des tendons de la partie externe du bras, sçauoir celuy-là dessus le petit doigt, & cét autre dessus le poulce, & les mesmes tendons des muscles portent le carpe tant en deuant qu'en arriere, neantmoins toutesfois meu en deuant: la nature en apres leur a donné vn cinquiesme muscle pour aide qui respand du bras exterieur vn double tendon au milieu du carpe, l'vn qui est sur le doigt index, l'autre sur le petit doigt. Mais de ces muscles du bras, qui seruent pour mouuoir les doigts, il y en a trois qui sont appuyez les vns sur les autres en la partie interne, & qui tiennent la moyenne region: le plus grand & le plus interne de tous est estendu au dessous des autres, qui enuoye aux quatre doigts des tendons comme des brides, par le moyen & l'assistance desquels le premier & le troisiesme article d'vn chacun est flechy & plé, & l'autre qui luy est conjoint iette des

fibres dedans les seconds articles ou iointures. Le troisiesme & plus grand & le plus proche de la peau respand vn tendon deslié & large dessous toute la peau interne de la main, afin qu'elle soit plus prompte à toute sorte d'action,& qu'elle aye vn sentiment plus aigu & plus exquis. Il y en a quatre dans le coude externe au milieu, qui esleuent les doigts, vn estend quatre doigts, & il est donné à vn chacun son tendon, dessous celuy là vn autre penchant vers la region inferieure du bras, enuoye & iette des tendons aux costez du petit doigt, & du doigt nommé le medecin, & au dessus il y en a deux autres, vn desquels se respand dans le poulce, & l'autre dans l'index, & le doigt du milieu par les fibres des tendons. La vertu & la fonction des trois derniers est de tirer les cinq doigts en trauers & en deuant.

Il y a sept muscles qui couurent le haut de la main, qui sont tous apparens en leur face interne, d'iceux il y en a deux grands, l'vn sous le poulce, l'autre sous le petit doigt, où la paulme est plus esleuée & plus eminente. Ces muscles aident ces tendons dont nous auons parlé, l'office desquels est d'eslargir beaucoup les doigts les vns des autres, le troisiesme qui est au milieu entre le poulce & l'index, le tire à l'index. Les quatre autres sont ioincts & liez ensemble auec des ligamens & des tendons flechissants vers les racines des doigts, & respandent des fibres des-

liées dedans les doigts, par le moyen desquelles ils les renuersent en arriere. Outre ceux-là l'on en compte onze autres petits dessous le tendon large & deslié de la paulme de la main, desquels il y en a deux qui abboutissent au premier article de chaque doigt. Des trois autres qui restent il y en a vn au premier du poulce, & deux au second. Par ces liens, ces mouuemens que nous auons expliqué, sont affermis & rendus plus prompts & plus forts.

Comme le dos n'est pas fait d'vn seul os, ainsi de mesme vn seul muscle se respendant de part & d'autre depuis la teste iusques à l'os sacrum, ne le peut pas mouuoir, mais comme il estoit necessaire que chaque vertebre se pliat separement, il sort des interualles de chacune (si vous en exceptez la premiere) de part & d'autre vn muscle à chacune, leurs fibres sont conduites obliquement afin qu'estant coniointement bandées, elles esleuassent le dos & leurs vertebres. & qu'elles les flechissent de toutes parts, tantost vers les parties posterieures. tantost vers les costes. C'est pourquoy l'on en compte depuis le dos de part & d'autre vingt-trois externes, & d'internes qui courbent l'espine du dos en deuant & en arriere, de part & d'autre deux, l'vn conduit depuis la teste & estendu depuis les cinq vertebres superieures du col & du thorax accompagne l'œsophage, l'autre est couché sur les lombes, passant depuis la der-

niere vertebre de la poitrine iusques à l'os sacrum.

L'on compte huict muscles dans le ventre inferieur, sçauoir deux droits tirant en long, deux transuersaux, quatre obliques, ils sont tissus & entrelacez en cét ordre, depuis la peau & la graisse : deux des obliques suiuent prochainement, & ceux qui naissent de part & d'autre de la quatriesme & cinquiesme coste, & qui sont entrelassez ensemble en façon de dents de peigne auec leurs muscles, sont portez obliquement par le moyen d'vne membrane desliée, & enfin ils sont appliquez à l'extremité estroite de l'os pubis. Les droits suiuent ces muscles depuis la cinq ou sixiesme coste au dessus l'os Xyphoïde ou le sternon, tirant directement vers l'os pubis. Et tout proche de ces muscles il y a deux autres muscles obliques qui sont au dessous, qui sont portez au dehors depuis les os des hanches iusques dans les fausses costes du costé opposé. Tous les transuersaux inferieurs sont esleuez au dehors de part & d'autre depuis les flancs iusques proche les muscles externes des lombes, ils couurent le ventre en façon de membrane, desquels enfin ils finissent en la partie opposée.

En l'homme chaque testicule est appuyé par deux muscles qui sortent du bas ventre, & en la femme d'vn seul, parce qu'elle a ses testicules en dedans. Il y a vn muscle qui enuironne en rond le col de la vessie, dont la

vertu & la fonction est de fermer le passage ainsi qu'vne porte & de retenir l'vrine. Et quand elle a cessé de couler, de pousser fortement afin qu'il n'y en reste point. Il y a quatre muscles en la verge, deux aux costez, qui estant bandez eslargissent & dilatent le passage pour l'effusion de la semence, & deux au dessus qui sont nais de l'os pubis, & qui esleuét la verge & aident à l'action naturelle. Il y a en tout quatre muscles qui accomplissent l'anus, vn rond qui est conduit en rond, dont l'office & la fonctió est de resserrer l'anus, c'est pourquoy les Grecs l'ont appellé *sphincter*. L'autre cein̄t l'anus en trauers, mais qui le resserre beaucoup plus laschement que le precedent; il y en a deux obliques au dessus le rond qui passent de part en part, par le moyen desquels l'anus estant relasché est tiré en haut.

Et puis en apres ceux qui mouuent la cuisse sortant de l'os de la hanche, sont implantés dans l'os de la cuisse, dont les vns estendent la cuisse; & les autres la tirent en haut, & les autres l'enuironnent; entre ceux qui l'estendent, il y en a vn qui couure tout l'article ou la iointure de la cuisse en la partie posterieure, qui sort auec trois testes, car il abboutit en deux tendons attachez derriere la teste de l'os femur. Apres celuy-là vn autre des parties externes de l'os des hanches est ietté en la plus grande partie du grand *Trochanter*, qui estend, & qui tire en dedans l'os de la cuisse, apres celuy là vn troisiesme abboutit du mes-

me os dans le grand trochanter dans les parties cachées, qui estend mediocrement la cuisse & qui la fait tourner. Le quatriesme fait la mesme chose, estant enuoyé en bas de l'os sacré dans les parties posterieures du trochanter. Le cinquiesme le plus grand de tous ceux qui sont dans tout nostre corps, enuironne tout l'os de la cuisse, & le ceint iusques au genouil, lequel a plusieurs fibres, les vnes posterieures naissent de la hanche, les autres de l'os pubis, & les vnes & les autres cependant qu'elles estendent l'article ou la ioincture, appuyent & affermissent la cuisse. D'autres plus hautes que celles là attirent la cuisse en dedans, les plus hautes de toutes l'attirent en deuant & en haut. Et ceux qui ont accoustumé de flechir & plier la cuisse sont plus petits que ceux là, l'vn superieur & droit est diuisé en deux testes, abboutissant à l'extremité du petit trochanter par le moyen d'vn seul tendon, l'autre qui est fort proche de celuy-là, mais plus bas & inferieur. Le troisiesme sortant de l'os pubis partie anterieure, est obliquement tendu tout au tour de la cuisse, qui conduit en haut se penchant conioinctement en dedans Le quatriesme de la teste de l'os des hanches se rend dans le genoüil par des nerfs bien desliés, montant en sa rotule. D'ont l'office & la fonction est non seulement de flechir & de plier la cuisse, mais aussi de porter en haut toute la cuisse.

Deplus il y a vne autre sorte de genre de

ces muscles qui mouuent la cuisse en dedans dans lequel genre outre deux autres, lesquels comptans i'ay desia dit qu'ils naissoient de l'os pubis, il y en a vn seul qui est tendu toute au tour de la cuisse de cette partie de deuant. & qui abboutit dans la teste interne du genouil, & sur tout il y en a deux qui l'enuironnent, l'vn naissant des parties occultes ou cachées, & l'autre des parties superieures de l'os pubis, qui s'assemblent ensemble en la cuisse, & qui l'enueloppent tout à l'entour, & abboutissent enfin dans les parties posterieures de la cuisse dans le grand trochanter, quelques vns de ces muscles, d'esquels i'ay peu auparauant parlé peuuent faire le mesme mouuement, encores bien que plus foiblement, ceux-là couurent & enuironnent la cuisse dont les tendons estant portez & estendus iusques en la cuisse, la mouuent: il y en a dix en nombre, les trois les plus grands qui sont situez en la partie de deuant sont directement portez au genouil, c'est à sçauoir vn seulement abboutit à la rotule, & deux autres en vn tendon large, qui contient & lie la rotule auec les os qui sont au dessous, & de là estant descendu il estend & tire en haut toute la cuisse Il y a vn muscle de part & d'autre qui les accompagne, l'vn interne s'auançant de la commissure des os pubis dans le costé de la cuisse, & l'autre externe va des parties externes de la cuisse dans l'autre costé de la cuisse, le mouuement de ces

muſcles eſt oblique. Trois autres rangés en ordre rempliſſent par derriere l'eſpace du milieu qui eſt entre ces muſcles, dont les reiettons eſtant conduits à la iambe, chacun les retire en ſa region ou en ſon lieu. Le neufieſme eſtroict & grand ſort de l'os des hanches, eſtant conduit en la partie la plus eſleuée du jarret & inſeré en la teſte de l'os tibia, l'eſtend entieremét. Le dixiéme & le plus petit de tous ſitué dans le iarret, plie & flechit le gnouil.

Il y a des muſcles qui naiſſent dans la cuiſſe, qui mouuent le tarſe du pied & la plante du pied. Il y en a trois en la premiere partie, vn eſt mis en l os tibia, duquel il ſort vn tendon diuiſé en deux, qui eſt conduit de part & d'autre au poulce du pied, l'autre eſt enueloppé dans le gras de la iambe, dont le tendon ſe va rendre dans la racine du petit doigt. Ce ſont là les muſcles qui eſtant egalement eſtendus mouuent le pied en haut. Et l'autre faiſant ſon action, le mouuement eſt tourné obliquement. Entre ces muſcles il y en a vn autre plus petit, qui paſſant directement par le milieu de la iambe, eſt porté à quatre doigts, & qui eſtant reſſerré les eſtend. Il y en a vn autre qui accompagne celuy là, qui eſt diuiſé en trois. C'eſt pourquoy encores bien qu'il y en aye trois principaux, conferant toutesfois les reiettons & les vſages de tous, l'on peut beaucoup mieux en compter ſix ou ſept.

En la partie poſterieure il y en a trois qui finiſſent dans le grand tendon, celuy qui

abboutit premierement au talon, mais qui de là en apres sortant se respand dans toute la peau de la plante du pied, tout ainsi que celuy dont il a esté parlé dans la paulme de la main. Le quatriesme se glissant tout au fond, se iette en cette partie qui est deuant le poulce. Le cinquiesme situé au dessous d'eux se respand dans le talon, qui est puis en apres communiqué à toute la plante du pied, & sur tout au doigt du milieu, & à celuy qui est le plus proche du poulce. Le sixiesme qui est inseré entre les os de la cuisse, se respand par deux tendons comme deux liens aux deux doigts qui surpassent les autres. Ces deux derniers plient les iointures du pied. Outre ceux là toutesfois il y en a d'autres situez dans le pied pour le mesme vsage, ausquels trois sortes de mouuemés ont esté donnés. Car dans la plante du pied, qui correspond à proportion au metacarpe de la main, l'on en compte dix, deux desquels sont situés aux costés de chaque doigt, qui estant conioinctement & également bandés & estendus les plient & les flechissent également, & qui estant retirés inegalement, les conduisent en dedans obliquement. Il y en a quatre dans le tarse, qui ressemblent au carpe, dont les tendons abboutissent dans le milieu des iointures des doigts, excepté le poulce; & là l'on en voit deux autres qui sont estendus pour flechir & plier quelque peu le poulce. La partie superieure du pied en à dix qui sont

situés

situés aux racines des doigts, qui estant attachez deux a deux aux costes de chaque doigt, le peuuent esleuer ou en haut également, ou le renuerser de costé & d'autre, selon que leur extension sera differente.

CHAPITRE VI.

Quel est l'vsage des parties internes, par le moyen & l'assistance desquelles nous viuons, & nous sommes nourris, & qu'elle est leur necessité.

Les parties du corps que nous auons cy-dessus expliquées, sébleroient estre assez suffisantes pour faire toutes les fonctions tant naturelles qu'animales, si cette force de l'esprit qui meut & qui agite toutes choses par ses mouuemens, pouuoit estre arrestée & contenuë en icelles. Et ce feroit vne tres-belle chose si l'homme estant seulement composé de ces parties & du cerueau, auoit le sentiment, le mouuement & l'entendement sans aucun ayde n'y assistance des visceres & des intestins. Mais d'autant que cette faculté sensitiue & mouuante ne peut pas subsister sans la faculté vitale, laquelle comme en temperant toute sorte de corps par le temperament & la moderation de sa chaleur, conserue

toutes choses : de mesme elle donne & communique à vne autre faculté principale situeé dedans le cerueau son esprit comme sa matiere tant pour conseruer, que pour faire ses fonctions : c'est pourquoy il estoit à propos qu'il y eut vn cœur comme estant le principe de la generation des esprits, & que d'iceluy les atteres en fussent produites par le moyen desquelles les esprits fussent respandus par tout le corps, & que les poulmons fussent ptoches de luy, dont la mollesse est tres-propre pour attirer l'air & l'esprit, & qu'il fut enfin enuironné du diaphragme & des muscles de la poitrine, par le moyen desquels ils peussent se dilater, s'abbaisser & resserrer. Et enfin d'autant que toute leur substance & celle de tout le corps est continuellement dissipée & resoluë tant par la chaleur naturelle qui est dedans nous, que par l'air qui nous enuironne & par autres causes, & qu'elle ne peut pas estre bien long-temps maintenuë & conseruée, si elle n'est reparée par des alimens conuenables, à cause de sa dissipation & resolution continuelle. D'où vient que les parties nutritiues sont tres-propres & commodes, & que le corps en a tres-grand besoing & necessité. C'est pourquoy il y a en tout trois regions des parties internes du corps, qui sont enuironnées comme auec des hayes propres & particulieres. La superieure qui est dans le cerueau, & qui est le siege du sentiment & de la raison, la moy-

enne qui eſt compriſe dans la poitrine, & qui eſt le domicile de l'eſprit & de la vie, & l'infime & baſſe region qui eſt contenuë depuis le diaphragme & l'abdomen, qui eſt l'officine de la nature & des parties nutritiues. Car ainſi la prouidence eternelle de Dieu a mis en vn lieu bas & a chaſſé bien loing comme en la ſentine du corps, ces parties deſtinées pour receuoir les ordures & les immondices; crainte que le cœur & le cerueau, qui ſont le ſiege des principales facultez & du ſentiment, ne fuſſent gaſtés & troublés par leurs mauuaiſes & puantes vapeurs.

Ce lieu donc eſt comme la cuiſine des nobles & principales parties, en laquelle il y a des certaines parties qui ainſi que des cuiſiniers preparent les alimens, & les viandes pour les autres parties, au ſeruice deſquelles elles ſont deſtinées. Entre icelles le foye eſt la principale partie, auquel l'eſtomach ou le ventricule fournit & enuoye les viandes cuites en partie; Il y a pluſieurs autres parties miniſtrantes qui iettent dehors la cuiſine leurs excremens & leurs immondices; & enfin pluſieurs paſſages par leſquels ces excrements ſont mis dehors, & ſe fait la diſtribution du plus pur aliment: Car l'œſophage qui va depuis les racines de la langue iuſques dans le ventricule, luy donne & luy enuoye tout ce qu'il reçoit. Et celuy-là cuit & prepare le tout pour le foye, les inteſtins ou les boyaux, mettent & pouſſent dehors les excre-

mens qui ont esté engendrés & faits par les alimens, & les veines qui sont dites mesaraïques portent au foye tout ce qui est de plus pur, afin qu'il le conuertisse derechef en sang par vne autre coction. D'où les excremens superflus qui en sont faits & engendrés, sont attriés en diuers lieux. Car la rate attire & s'assimile ce qui estoit dedans le sang comme la lie & le limon, & la vesie du fiel la bile qui en est separée, les reins l'humeur liquide, qu'ils respandent puis apres dedans la vesie. Et pour faire ces actions & ces fonctions, ils ont des conduits & des passages qui abboutissent du foye directement en eux, & qui sont conioints & attachez ensemble. Il estoit donc conuenable que tant & telles parties, comme aussi celles qui sont dediées a la generation & qui sont appellées genitales, fussent comprises & contenuës dedans le bas ventre, lesquelles encores bien qu'elles ayent chacune vne action qui leur est propre & particuliere, elle la rapportent neantmoins à la commune commodité & vsage du foye : & le foye est distiné pour la necessité & le seruice du cerueau ; & toutes enfin pour les actions & les vsages des sens & des parties mouuantes, afin qu'il se puisse veoir vn tres-grand accord entre toutes les parties, & vn concours conforme de toutes pour faire la seule & principale action animale : bien plus comme ces parties ne sont point du tout simples, mais composées d'vn certain nombre

d'autres, & de leur propre ſubſtance, de grandeur, de conformation, de ſituation, de connexité & de communication, par chacune d'icelles il eſt donné & communiqué au tout vne certaine commodité, par le moyen de laquelle ou ſon action eſt renduë plus propre, & plus parfaite, ou elle eſt conſeruée ſaine & entiere. Car il n'y en a aucune qui aye eſté faite en vain: mais ayant recognu la fonction propre de chaque inſtrument l'on pourra ſans aucune peine n'y difficulté quelconque recognoiſtre ce à quoy elles ſeruent, dautant donc qu'en ce lieu nous n'expliquons pas les fonctions & les vſages des parties, mais l'hiſtoire pure du corps, ayant premierement parlé de ces choſes pour vn plus grand & pour vn plus ample denombrement des parties, nous expliquerons en particulier qu'elle ſubſtance a chaque partie interne du corps, qu'elle eſt la compoſition de ſes parties, qu'elle figure & conformation elle a, qu'elle grandeur, qu'elle ſituation, & qu'elle accord & connexité propre pour faire ſes actions.

CHAPITRE VII.

Des parties internes renfermées dedans le bas ventre.

LA circomscription externe comprend & mesure le ventre, qui s'estend depuis l'extremité du sternon de costé & d'autre par les extremités cartilagineuses des costes, (les Grecs les appellent *hypocondria*, & les latins *pracordia*, c'est à dire les intestins) & les flancs & les aines, & enfin iusques à l'os pubis. Ce qui le couure & le cache au dehors, nous l'appellons tout abdomen, les Grecs *Epigastrion*, qui est composé de peau, de graisse, de huit muscles & du peritoine. Car la membrane interne ceint & enuironne tous les muscles tels que nous les auons expliqués en leur lieu, qui delà est dite peritoine, dautant que sortant de part & d'autre de l'espine du dos, elle est coniointe & annexée au nombril, & aux premieres parties du ventre, & enfin au diphragme mesme & à l'os pubis, & estant estenduë elle comprend & enuironne tout ce que le ventre inferieur contient. Car encores bien qu'elle soit desliée, neantmoins elle est tres ferme & elle a beaucoup de force, crainte que soustenant & arrestant le poids des intestins, & estant separée elle ne se rompe

acilement: elle est pareillement molle, afin qu'elle puisse en quelque façon s'estendre, quand le ventre s'enfle pour qu'elle cause que ce soit. Le peritoine est composé de deux membranes, que l'on voit estre manifestement separées aux parties posterieures vers l'espine du dos; & en la partie du deuant du ventre, elles sont tellement coherantes & impliquées ensemble, qu'elles ne semblent n'estre qu'vne mesme.

En la capacité du ventre descouuerte l'on voit premierement *l'omentum*, c'est à dire la coëffe, lequel les Grecs ont appellé *Epiploon*, d'autant qu'il surnage quasi, & qu'il est au dessus les intestins, il est renfermé dans deux petites membranes nées du peritoine, rempli d'vne graisse ferme, & au trauers duquel vn grand nombre de veines & d'arteres desliées se respandent. Son premier principe & son origine est aux enuirons de l'espine du dos sous le diaphragme, d'où sortant comme d'vne autre extremité il est attaché au fond du ventricule, d'où il tombe incontinent couurant le bas ventre, & delà se repliant il est ioint auec l'intestin colon, auquel lieu il couure le ventricule, afin qu'estant ainsi double il aye la veritable ressemblance d'vne bourse, & estant estendu sur le bas ventre, & la premiere region des intestins ou boyaux, comme vne certaine couuerture, il conserue & fomente leur chaleur naturelle.

Apres auoir osté & coupé l'omentum les

intestins ou les boyaux paroissent, entortillés en plusieurs tours, & continus depuis l'estomach ou le ventricule, car il se voit vne particuliere & commune entrée par son orifice dans le ventre inferieur, & vne sortie par le fondement, qui comme deux portes conuiennent ensemble par la continuation d'vn passage commun. Dautant que l'estomach ou le gosier descend depuis la bouche iusques dans le ventricule, lequel les Grecs appellent autrement *oisophagon*, c'est à dire œsophage, & nous nous l'appellons le gosier, il est de figure grand comme quelque boyau, qui estant descendu par les parties internes du col, & à l'instant porté sous les poulmons, finit en la cinquiesme vertebre du dos; delà s'esleuant quelque peu, incontinent apres qu'il s'est esleué il penetre dans le diaphragme, & enfin il se ioint à gauche tout au haut du ventricule; d'où l'on peut veoir que l'œsophage est comme vne certaine voye & passage qui va directement au ventricule pour aualler le boire & le manger: & celuy là est comme vn commun reseruoir & la premiere officine de la coction.

Le ventricule a aussi pour cét vsage vne grande & ample capacité interne, & pareillement vne figure ronde & en façon de globe, afin de pouuoir renfermer & embrasser dedans soy beaucoup de choses; neantmoins toutesfois à cause de l'insertion des conduits & des passages il se respand en vne mediocre

longeur. Il est situé dessous le diaphragme, & il prend son origine depuis le sternon en l'espace du milieu du corps, sinon qu'il panche legerement à gauche. car sa partie superieure se tourne & se renuerse sur tout de ce costé là, & sa partie inferieure beaucoup plus à la droite. Toute la partie posterieure est appuyée contre l'espine du dos, auec laquelle elle est adherante vers la premiere vertebre des lombes; & son orifice que les anciens ont accoustumé d'appeller son cœur, ne luy est pas attaché, mais au diaphragme comme luy estant pendant & suspendu: & il ne leur est pas seulement ioint. mais aussi enfin à toutes les parties voisines par son lien & sa connexité, sçauoir au foye, à la rate, aux intestins ou boyaux, au cœur & au cerueau, & ce par la communication & l'entremise des membranes, des veines, des arteres, ou des nerfs En sa partie d'embas en laquelle il se cache à gauche sous les fibres du foye, il y a vne sortie vers les intestins ou les boyaux nommée *pilore*, dautant que comme vn portier il arreste les alimens qui descendent du ventricule. La nature l'a fait plus estroit en sa partie superieure, d'autant que bien souuent estant fameliques nous auallons des morceaux qui sont durs & qui ne sont pas bien du tout maschés. Mais il ne sort rien du ventricule, & il n'en descend point aucune chose qu'elle n'aye esté (si en effet elle la pû estre) bien & exactement brisée & maschée. Il y a

en dedans deux tubercules glanduleux qui sont ioints au pilore, lesquels quand ils s'approchent & le touchent de plus prés, ferment & bouchent le passage & la sortie, & l'ouurent quand estant reslachés ils s'esloignent & se disioignent, non pas en effet par nostre volonté & arbitre, mais seulement par vne naturelle impulsion.

Delà les intestins ou les boyaux prennent leur principe & leur mouuement qui son continus iusque à l'anus ou fondement par plusieurs tours repliés & par vn tres-long contour. Ils sont en effet faits pour porter dehors & purger le corps des excremens, & la nature a preparé & accommodé vne si grande circomuolution entrelassée de tant de tours & contours pour l'entiere & parfaite fonctiō de la distribution, crainte que l'aliment descendant incontinent dedans l'estomach & le ventre insatiable ne nous suffoqua, & que nous ne fussions point trop souuent contraints & suiets de vacquer à l'expulsion des des excremens & ordures, comme estant chose indigne de la dignité de l'homme. C'est pourquoy dans vne si grande longeur de chemin il ne peut pas à peine sortir dehors aucune portion de l'aliment, qu'auparauant elle n'aye esté iointe & approchée à l'orifice de quelqu'vne des veines mesaraïques afin que delà tout ce qui est vtile & propre pour nourrir le corps soit porté & attiré dedans le foye.

En apres il n'y a qu'vn seul corps continu en toutes les intestins, qu'vn seul & mesme vsage, tellement que pour ce ils peuuent sembler n'estre qu'vn, sinon qu'ils sont diuisés par leur figure, leur grandeur, leur substance & leur situation, c'est pourquoy les anciens les ont compris dans le nombre de six; celuy qui naist prochainement de la partie inferieure du ventricule, est le plus estroit & le plus menu de tous, il est nommé *Ecphysis*, c'est à dire naissance, saillie, & duodenum, c'est à dire long de douze doigts, & nullement entortillé d'aucuns tours, qui se cache sous le foye & la veine porte.

Proche de luy est le Ieiunum qui a pris ce nom dautant qu'il se voit estre tousiours vuide, car il iette dehors sans aucun delay tout ce qu'il reçoit, estant à cela prouoqué & irrité par l'acrimonie de la bile qui y affluë, estant mediocrement enuelloppé & contourné il se renuerse à droit vers l'espine, beaucoup plus longuement & plus laschement que le duodenum.

Le troisiesme est nommé *Eileon*, qui a pris son nom des iles ou des flancs, il est en effet deslié & gresle, mais toutesfois le plus long de tous. Il a quantité de tours & de circomuolutions, d'où il a pris le nom d'Ileon, c'est à dire entortillé, & ayant plusieurs tours & contours, lequel estant situé sous le nombril vers les flancs & les hanches de c[illegible] autre, occupe tous les lieux les

plus eminents de tout le ventre, duquel est faite vne tres-grande distribution de l'aliment dedans le foye.

Le quatriesme est le Cécum, c'est à dire Aveugle duquel les excremens du ventre prennent premierement leur espece & leur nom, car cependant que les alimens ont esté demeurans dans les intestins gresles, la substance la plus pure & la plus vtile en a esté tirée & succée; & les restes sont les excremens, lequel nom on leur donne premierement, quand ils sont arriués dans cét intestin. L'on l'a pour ce appellé cécum, dautant qu'il n'a point vne entrée opposée à la sortie, mais il les a si proches tellement que pour l'ordinaire elles semblent estre iointes en vne: car ressemblant en figure à vn certain petit ventre longuet, il est appuyé sur le rein droit du long de la hanche.

Apres celuy-là suit le boyau Colon qui se glisse premierement vers la veine caue du foye, où touchant la vesie du fiel, & estant quelquesfois attaché aux flancs, il contracte vne amertume & vne couleur jaune, d'où s'aduançant quelque peu il s'attache au fond du ventricule, delà se portant vers l'hypocondre gauche, il est couché sous la rate, incontinent il est porté en arriere, & attaché au rein gauche, d'où enfin estant plus lasche il paroist plus esleué vers la hanche senestre.

En apres vient le sixiéme & le dernier qui descend vers l'os sacrum, & qui va directemét

au fondement, d'où il est appellé Rectum, c'est à dire intestin droict, & par plusieurs il est nommé le ventre. Le seul Colon au dessus tous les autres estant diuisé comme en plusieurs cellules s'enfle, excepté en la partie ou il est attaché au rein gauche ; car il se voit en cét endroit estre leger, & fait beaucoup plus estroit qu'au reste d'iceluy, & lequel estant porté vers la hanche gauche, est manifestement distingué de l'intestin droit, par le moyen d'vn certain estrecissement, comme si c'estoit vn lien qui le serra bien fort. Les excremens ayant demeuré long-temps dedans le colon, ou bien plutost s'arrestant à cause des contours & plis du passage, prennent leur forme : & estant puis en apres d'iceluy tombez dedans le ventre, qui est plus grand & plus ample, ainsi que l'vrine dedans la vesie, ils sont quelque peu de temps retenus, iusques à ce que le muscle, qui enuironne & qui ferme le fondement estant relasché, nous voulions les mettre & pousser dehors. Ainsi l'on peut en peu de mots expliquer l'vsage, la figure, la grandeur, & la situation du gosier, du ventricule & des intestins ou boyaux : mais il faut ainsi en particulier examiner la composition, le nombre & la substance de ces parties.

Vne membrane double ceint & compose le gosier, le ventricule & tous les intestins, desquelles l'interne est nerueuse & membraneuse, & l'externe est plutost charneuse, ses

fibres estenduës en long & directement abboutissent depuis le ventricule iusques au gosier mesme, tellement que l'on peut estimer la tunique ou membrane interne commune au ventricule, au gosier & à toute la bouche. La membrane externe tant du ventricule que du gosier produit des fibres en trauers, mais dans le ventricule plus corporelles & plus materielles, & dans le gosier membraneuses & nerueuses, au milieu d'entre ces tuniques, le seul ventricule a des fibres qui sont respanduës & qui sont diuersement tissuës, lesquelles estant obliquement esparses & diffuses defaillent entierement au gosier mesme. Enfin & l'vne & l'autre produit les fibres dedans les intestins en trauers, & en rond, & il n'y en a point là du tout aucune autre, si puis en apres l'on voit vne autre tunique externe enueloper & enuironner en dehors ces tuniques, qui ioint ensemble les fibres qui sont au dessous, & qui sont tranuerses, il ne la faut pas certainement rapporter à la propre substance d'icelles, mais à celle du peritoine, duquel les autres visceres, ou entrailles ont aussi communement receu les membranes qui les enuelopent, & qui les enuironnent. De là il semble qu'il faut conclure, qu'il faut mettre le gosier au nombre des parties du ventricule, & nullement les intestins, & que celuy-là estoit conioint auec le ventricule, mais qu'il n'en naissoit point, & n'en sortoit en façon quelconque. Les in-

testins superieurs, que nous auons enseigné estre trois, sont entierement membraneux, & la membrane interne des inferieurs est remplie de beaucoup de chair, & en outre vne grande quantité de graisse les enduit en dedans, afin que par son moyen & son aide les excremens du ventre descendissent plus prõptement en bas, comme par vn passage glissant, & bien qu'elle soit commune à tous les intestins, toutesfois elle est dedans les gros intestins beaucoup plus espaisse, & en bien plus grande quantité, que dedans les intestins gresles.

Tous les intestins sont communement ioints & vnis ensemble, par le *mensenterium*, qui est aussi dit *meseraion*, c'est à dire mesentere, par lequel ils sont attachez comme auec vn propre lien aux vertebres des lombes. Le mesentere peut sembler auoir tiré d'iceux son premier origine, & il leur est adherant & attaché du long des lombes & de l'os sacré iusques à l'extremité du fondement, car ayant là pris ses productions des membranes du peritoine, il se respand incontinent plus au large, tellement qu'enfin les intestins, estant comme entrelassez, sont ioints ensemble par plusieurs tours & contours ; car ses membranes sont tousiours doubles tant qu'estant estenduës elles composent le mesentere pour lier & attacher ensemble les intestins. Entre icelles il y a quantité de veines qui y sont seulement inserées

& respanduës, qui vont directement depuis les intestins comme des conduits iusques aux portes du foye, & lesquelles pour ce l'on appelle mesarées ou mesaraïques. Il y a aussi plusieurs arteres qui sont entrelassées auec icelles, qui sont respanduës depuis le tronc de l'aorte, qui est couché sous les lombes, iusques aux intestins. Il y à la aussi comme plusieurs reiettons de nerfs, qui proceddent de la sixiéme coniugaison ou paire du cerueau, entre les espaces des vaisseaux & des nerfs il y a de la graisse qui les occupe & qui les remplit, en laquelle pour les diuisions & separations des vaisseaux, il y a plusieurs glandes, partie pour empescher la separation des vaisseaux, partie pour humecter les intestins par leur moiteur; c'est pourquoy si vous ostés du mesentere les vaisseaux les nerfs & les membranes, vous verrez le reste tout rempli de graisse & de glandules.

Dessus le mesentere vers les premieres vertebres des lombes est placée la chair appellée *pancreas*, qui est remplie de grande quantité de glandules, par le moyen desquelles & de son corps elle appuye & soustient les rameaux deislez des veines, des arteres & des nerfs qui y sont, car elle s'estend depuis le diaphragme en bas iusque aux reins, & de costé & d'autre iusques à la region du foye & de la rate Elle comprend & embrasse estroitement l'intestin duodenum & la veine porte qui y est appuyée en trauers, & ses rameaux

qui

qui trauersent dedans le ventricule & la rate, & enfin les conduits & les canaux des arteres & les nerfs desliés, autant qu'il s'en rencontrent là C'est assez auoir parlé de ces choses, il faut maintenant traiter du foye & des autres visceres ou entrailles.

Les voyes & les passages qui sont conduits & dirigés des intestins au foye, sont en effet les veines mesaraiques, qui du ventre portent là l'aliment. Car nous le tenons pour la premiere & la principale officine de la nutrition, d'autant que par vne vertu & vne faculté qui luy est naturelle, il fait & engendre le sang; car son action propre & particuliere est appellée par les Grecs *Aim tosis*, c'est à dire sanguinification: les hommes ont le foye grand principalement les goulus qui sont nés pour leur ventre, il est en effet caue en dessous, & au dessus en dehors il est haut & esleué, il est diuisé presque en cinq fibres (les Grecs les appellent *Lobous* c'est à dire l'obes) encores bien que le considerant nous l'auons veu souuentefois solide & nullement diuisé & separé par aucunes fibres, il est situé en la region ou partie dextre du corps, au dessous le diaphragme, esloigné d'iceluy de la largeur d'vn doigt, crainte qu'il ne luy fut nuisible euentillant les intestins ou les entrailles comme vn soufflet. Il est doucement posé dessus le ventricule, & il embrasse par les fibres toute sa partis la plus esleuée non seulement la droite, mais aussi

celle de deuant, il pend & il est soustenu du diaphragme, des intestins droits, & de l'espine du dos, ausquels comme aussi au ventricule il est adherant par des membranes moyenes & de la veine caue, & enfin à peine y a il aucune partie en nostre corps, auec laquelle il n'aye communication par le moyen des veines & des arteres. Il est couuert d'vne membrane tres-desliée, en laquelle vn petit nerf deslié, doüé de sentiment sortant de la sixiéme coniugaison ou paire du cerueau, est respandu; il est remply de plusieurs arteres, mais d'vne tres grande quantité de veines, comme en estant le principe & l'origine, lesquelles sa chair (que les Grecs appellent *Parenchyma*, c'est à dire paranchyme, ou effusion, ou amas de sang pris & caillé) appuye & affermit, qui est certainement la propre & particuliere substance de ce viscere, sa masse & son corps, est l'ouurier & l'autheur de *l'Amatoseos*, c'est à dire de la sanguinification. Il ressemble & il a la forme d vn sang bruslé par grande chaleur, & d'vn sang aride, dessechê & congelé, son humidité & sa vapeur en estant exhalée.

En apres pour le plus souuent la vesicule du fiel, pend de la plus grande fibre ou lobe du foye en la partie caue & courbée du foye, qui est en effet vne vesicule composée d'vne simple tunique ou membrane tissuë de toutes sortes de fibres, le receptacle ou le reseruoir de la bile purgée & euacuée du foye, car il y

a deux conduits destinès pour porter la bile qui abboutissent en icelle, l'vn du lieu où la veine porte entre dans le foye, par lequel elle attire a soy la bile: l'autre à la fin du duodenum & au commencement du ieiunum, & aucunesfois descendant iusques au fond du ventricule, où la trop grande abbondance de la bile est enuoyée & poussée. Les intestins ou boyaux ont accoustumé d'estre irrités & prouoqués par icelle comme par vn aiguillon à ietter dehors les excremens, & iceux excremens d'estre colerés d'vne couleur iaunastre. Nous auons quelquesfois obserué cette vesie estre remplie de petites pierres noirastres, dures & solides.

La rate est posée sous le diaphragme en la partie senestre de l'autre costé opposé du foye, elle a vn conduit comme vn certain passage qu'elle prend de la cauité d'iceluy, par lequel elle attire l'immondice & l'ordure crasse, & fangeuse des sucs, & les humeurs melancholiques qu'elle renferme dedans soy. Elle est de figure longuette & presque quadrangulaire, aucunesfois ronde & ressemblant à vne langue de bœuf, au lieu ou elle enuironne le ventricule: elle est en dehors concaue & esleuée. Elle n'est par en tous d'vne mesme grandeur, comme aussi elle n'est pas tousiours d'vne mesme couleur, mais elle est facilement differente selon la diuersité des natures. Car ce viscere s'enfle & se gonfle par la grande affluance des humeurs, lesquelles

elle boit & s'enimbibe par sa rareté lasche: les singes n'en ont qu'vne bien petite, & presque point du tout; l'on l'a quelquesfois veu surpasser le foye en sa masse & en grandeur; ce qui a fait que par l'aduis de quelques Medecins elle a esté censée, aider au foye pour la confection du sang. Elle est cachée sous les fausses costes, & elle est couchée en long sous le ventricule, auquel ainsi qu'a l'omentum elle est liée & attachée; elle est suspenduë en la partie caue, & non pas au diaphragme, comme le foye, mais au peritoine par des membranes gresles & desliées, duquel aussi sort vne membrane qui la couure & l'enuelope en dehors, & en laquelle il passe vn petit nerf deslié qui est le iuge & l'arbitre des qualités tactiles. Il y a des veines qui s'inserent au dedans, par lesquelles vn suc noir est attiré & comme épuisé de la partie caue du foye. En outre plusieurs arteres & icelles tres-grandes & amples, prouenantes de l'aorte en mesme temps qu'elle sort du diaphragme, par l'esprit & la chaleur desquelles elle attenuë & subtilise l'humeur melancholique qu'elle a attiré, elle la change & conuertit en vn aliment propre & vtile pour elle: car elle est nourrie d'icelle mais estant subtile, toutesfois noire & épaisse. Ce qui reste de sa nourriture, qui est en effet crasse & épais, & ressemblant à la lie du vin, elle le respand dans l'orifice du ventricule par l'extremité d'vne sienne veine qui s'y va rendre & qui

y abboutit. Le corps de la rate est rendu spacieux, & estendu par le moyen de ces vaisseaux, car il n'est pas vn simple chair, mais vn *paranchyma*, c'est à dire parenchyme ou effusion ou amas de sang pris & caillé, rare mol, fongeux, & lasche, destiné pour receuoir des immondices ou excremens.

Parenchime.

Maintenant la suite des choses nous appelle à traitter des reins & de la vesie. La grande veine caue est couchée sous les vertebres des lombes, qui estant là descenduë de la partie caue du foye, est puis en apres esparse & respanduë dedans les cuisses & dans toutes les partiesde dessous,comme des rameaux; sur icelle de costé & d'autre les reins sont situés, estant destinés pour attirer la serosité du sang (que les Grecs appellent *Ouron* & nous vrine) car ils sont mis vn peu au dessous du foye,duquel principalement ils la tirent : le droit est presque tousiours plus esleué que le gauche, encores bien que quelquesfois il soit plus abbaissé. Ils sont tous deux couchés sur les muscles internes du dos que les Grecs nomment *Psoas*, c'est à dire lombaires, estant sous ces vastes parties qui sont entre les extremités des costes, & l'os de la cuisse, qui pour ce sont appellées des Grecs *Ceneoes*, c'est à dire vastes, car ils sont attachés à iceux, estant liés par vne tunique qui vient du peritoine, qui les couure & les enuellope, leur donnant pareillement vn certain sentiment

obscur. Or là nature les a fait doubles, afin que l'vn estant empesché l'escoulement des humidités ou des eaux qui sont en tres-grãde abbondãcededans nous ne cessatpoint. L'on a remarqué en quelqu'vn qu'il n'en auoit qu'vn naturellement, mais que ce qui auoit defailly au nombre, auoit esté esgalé & recompensé par son admirable grandeur & grosseur, & aussi y en ayant deux, il estoit tres raisonnable qu'ils fussent plus petits En la partie qui regarde la veine caue ils sont sinueux & enfoncés, & au dehors vers les iles gibbeux, longuets, & recourbés comme en forme d'vne ligne oibe, & afin que par vne trop grande lascheté ils ne laissassent point respandre en grande abbondance l'vrine qu'ils ont receuë, ils ont esté faits d'vne substance dure épaisse & condense: ils sont enuellopés tout à l'entour d'vne graisse espaisse & condensée; Il y a vne veine enuoyée à chacun (que les modernes ont appellée emulgente) des prochains ramaux de la veine caue, qui est inserée en la partie caue; ils ont pareillement des arteres, qui naissent de la grosse artere qui est liée & annexée aux lombes, & les plus gros rameaux des vns & des autres de ces vaisseaux se cachent & se perdent dedans la substance des reins Au milieu il y a vn canal qui est caue, & enuellopé de sa propre membrane, & qui est proprement le couloir ou le tamis pour laisser couler l'vrine; car il ne faut pas estimer auec plusieurs qu'il diuise

dans les reins ecanal qui est au milieu, mais les reins renferment en apres dedans leur substance comme pour leur aliment, le sang le plus liquide qu'ils ont attiré & succé par les veines emulgentes.

Delà ce qui ressemble entierement à l'eau ou à la serosité tombe & coule dedans la cauité interne par la membrane du couloir, & incontinent apres il descend dedans la vesie par le *Oureteres*, ainsi les Grecs appellent les conduits & les passages de l'vrine, qui s'auancent par vne reflexion fort tortueuse, & qui vont se rendre en bas à la vesie. Ils sont en effet grands & forts, & neantmoins ils n'ont qu'vne simple tunique ou membrane ainsi que les veines (pour ce ils sont appellés par plusieurs veines blanches) ils n'ont point toutesfois aucune communication auec les émulgentes, & ils ne sont point liés par aucune societé; mais ils sont du tout semblables à la vesie, à la propre substance de laquelle ils ressemblent entierement. Ils sont estendus depuis les reins iusques dans les hanches, d'où ils sont incontinent renuersés dans les costés de la vesie, & ils entrent dedans iceux, mais non pas en effet directement, ains obliquement, car ils fendent la membrane dedans laquelle, comme si elle estoit double, il s'inserent au milieu, crainte que si l'entrée estoit droite, l'humeur qui seroit tombée dedans la capacité de la vesie, ne peut facilement estre poussée & reiettée en arriere, & remonter.

C'est pourquoy la vesie est le reseruoir de l'vrine, où comme dedans vne certaine petite bouteille elle est gardée, iusques à ce que selon nostre desir & volonté nous la iettions dehors. Elle est de figure ronde, afin qu'elle fut renduë plus capable de contenir l'vrine, elle est cachée sous l'os pubis & iettée dans la capacité des hanches; elle est tachée & liée à l'intestin droit, & elle luy est adherãte & à l'os des hanches par l'entremise des membranes que le peritoine produit. Elle a vne membrane de ce genre qui l'enuironne au dehors, que nous auons dit cy dessus estre commune à tous les visceres ou entrailles. Car la propre substance de la vesie est vne simple membrane, mais qui est tissuë de trois sortes de fibres : plusieurs veines vont en icelle, par lesquelles elle prend sa nourriture, & pareillement des arteres desliées qui respandent là les esprits vitaux. Il y a là vn canal apparent qui est desia tout flestry & qui ne sert plus, qui est nommé par les Grecs *Ouracos*, c'est à dire ouraque, qui de la parties la plus esleuée du fond s'auance dans le nombril Autresfois quand l'enfant estoit dedans le ventre de sa mere, & qu'il n'urinoit pas encores pour lors par sa partie honteuse, l'vrine couloit en grande abbondance de la capacite de la vesie dedans le nombril. Le col par lequel nous rendons l'vrine est charneux, comme estant enuironné du muscle que nous auons dit cy-dessus estre appellé

Sphincter. dont la fonction est de boucher la sortie, afin que l'vrine ne s'escoule contre nostre volonté. Le col de la vesie est court à la femme, mais plus long à l'homme, dautant qu'il s'estend iusques à l'extremité de la verge.

Suiuent en apres les testicules appellés par les Grecs *Didymi*, c'est à dire *Gemeaux*, que l'on compte entre les premiers instrumens de la generation, par ce qu'en iceux la faculté *Spermatice*, c'est à dire seminale y reside. Ils sont de substance mols, & ressemblent fort à des glandes, dans iceux principalement reside cette vertu & cette faculté. Ils paroissent & se monstrent au dehors renfermés dedans leur propre enuellopoir qui pend des aines, lequel est apellé *Scrotum* ou les bourses, & par les Grecs *Oscheon*.

Il y a deux conduits qui sont comme des tuyaux qui y abboutissent (quelques vns les ont appellez vaisseaux spermatiques ou seminaires) dont la naissance est du tout dissemblable, car le droit sort de la veine-caue, vn peu sous le rein, & le gauche de la veine senestre émulgente. Du lieu de leur naissance ils descendent par vn long & lent destour dedans les isles ou les flancs, affermis de deux membranes, ils ne sont point appuyés & adherans aux lombes comme les conduits de l'vrine, dautant qu'ils deuoient s'auancer hors le peritoine sur l'os pubis. Chaque veine à vne artere qui l'accompagne, qui a ainsi

que le vaisseau mesme tant vne semblable naissance, qu'vne semblable production de. sorte que la droite procedde en mesme temps de la grande artere, & la gauche de l'artere emulgente. Il y a aussi des petits reiettons de nerfs qui prouiennent de la sixiesme paire du cerueau, qui courrent au dessous & au trauers du diaphragme. Et ces vaisseaux descendent insensiblemant dés le lieu de leur naissance aux costés, & puis en apres ils s'esleuent vers les isles ou les flancs, & dessus l'os pubis, & enfin ils descendent dans le scrotum par les aines enuelopés par tout d'vne double tunique du peritoine. On les voit pour l'ordinaire iusques au milieu de leur production estre rouges, estans remplis d'vn sang pur & syncere, desorte qu'on les prend pour des veines : mais vn peu apres qu'ils se sont auancés, tout ce qui est renfermé dedans eux se blanchit, comme estant le premier commencement de la semence qui en doit estre faite. Ils n'entrent point au dedans du corps des testicules, mais ils sont vnis d'vn entrelassement fort deslié au dessus l'Epididyme.

l'Epididyme est vn enuelopoir bien molet, lequel estant appuyé aupres de la teste du ventricule, occupe le milieu d'entre luy & le vaisseau spermatique, de cét entrelassement dont i'ay parlé les vaisseaux remontent & retournent incontinent vers l'os pubis. Et là estant comme precipités ils sont portés dans la descente spacieuse des hanches, iusques à ce

qu'ils soient ioints de part & d'autre au col de la vesie, ils l'accompagnent enfin iusques à la racine de la verge virile, ou ils s'unissent ensemble en vn mesme canal, qui est different du canal de l'vrine, mais aussi tous deux l'accompagnent iusques à ce qu'ils soient arriués au milieu de la partie honteuse ; ils concourrent en mesme lieu, de sorte qu'enfin à l'extremité de la verge virile il se voit estre vnique.

Ces vaisseaux par lesquels nous eiaculons la semence au dehors des testicules, encores bien qu'ils soient continus auec les vaisseaux qui sont appellés spermatiques, changent toutesfois leur nom, & sont nommés par les Grecs *Parastatai*, c'est à dire parastates, & par nous comme assistans. Il y a donc deux conduits ou deux sortes de vaisseaux aux testicules, les vns sont deferans, & les autres eiaculatoires. Mais afin que toute leur progression soit mise & representée aux yeux de tous comme dans les grands theatres, il ne sera pas hors de propros de remarquer icy quelque chose d'iceux & du petitoine, que i'ay souuent monstré dans les dissections, auoir esté passée & obmise par les anciens.

Tout le peritoine est double, dont l'vne de ses tuniques est sous la veine caue, la grande artere, & les reins, l'autre de dessus les couure tous, tellement qu'entre les doubles membranes & toutes les productions qui les enuironnent de toutes parts, ils sont tres seurement respandus & dispersés, c'est

pourquoy la membrane externe du peritoine, que i'ay dit estre sous les reins, quand elle arriue plus pres de l'os pubis, se repliant & se renuersant, fait comme vn certain canal plus large, par où passent les vaisseaux spermatiques deferans, & repassent les vaisseaux eiaculatoires parastates: delà elle descend dedans le scrotum, ou s'eslargissant plus amplement, elle enduit & enuironne toutes ses parties internes. Vous diriés que l'autre tunique du peritoine qui luy est continuë en la partie anterieure du ventre, luy est tres-fort adherante, car elle n'en est diuisée & separée qu'aux enuirons de l'os pubis, par ce qu'elle ne monte point vers iceluy mesme, mais estãt arrestée aux confins & extremités du ventre elle embrasse & enuironne seulement ses parties internes; d'où l'on peut recognoistre que le peritoine n'est point percé en aucun endroit, afin que les vaisseaux spermatiques descendent dedans le scrotum comme par vn certain trou; ce qui toutesfois est l'opinion affirmée par Galien & par tous les autres; mais il faut necessairement que dedans toute enterocele & epiplocele la membrane interne soit rompuë, & l'externe seulement relaschée. Mais maintenant ie reuiens à l'ordre de mon discours, pour expliquer les parties de la generation telles qu'elles sont dans la femme.

L'autre instrument & comme le iardin de nostre generation est la matrice, qui de sa

propre & particuliere action reçoit la semence, la conçoit, & la fomente iusques à ce que le fœtus soit parfait & accompli Aux filles vierges elle est tres petite, & dans les femmes, encores qu'elles ayent porté des enfans, sinon quand elles sont grosses, elle n'est pas beaucoup plus grande & plus grosse qu'elle ne puisse estre comprise dedans la main. Elle est contenuë & enuelopée d'vne simple tunique ou membrane, mais qui est crasse, espaisse, charneuse & tissuë de toutes sortes de fibres fortes, afin que quand il est besoin, elle se puisse dilater amplement, sa figure est ronde, si ce n'est qu'en son col elle est vn peu longuette, elle est semblable à vne poire vn peu grandelette. Elle est située en la capacité des hanches, qui sont plus grandes & plus amples aux femmes qu'aux hommes, comme deuant estre en vn lieu bas, & tres-proche l'os sacrum, cõme aussi fermer & embrasser l'intestin droit ou rectum, sur lequel la matrice est sitée: il y a au dessus la vesie, qui touche de prés l'os pubis. La matrice donc est liée & attachée à la vesie, & à l'intestin rectum par des petits ligamens qui prouiennent du peritoine, & pareillement aux gros os des hanches, mais toutesfois auec des ligamens lasches, qui abboutissent à ses cornes. L'on appelle ainsi les grandes productions, qui estant semblables à des cornes courbées & repliées, & estant courbées de costé & d'autre depuis l'entrée de la matrice sont renuersées en haut vers les flancs & les os des hanches.

En leurs extremités le s testicules de la femme sont adherans, plus pressés ou plus plats, plus petits, plus mols & plus humides que ceux des hommes ; ils sont ceints & enuironnés des vaisseaux spermatiques, dont l'origine est semblable & pareille à celles des hommes, ils sont toutesfois appuyés sur les muscles des lombes, & ils n'excedent point la capacité du peritoine, dautant que les testicules mesmes ne sont pas aussi dehors. C'est pourquoy leur passage est court & bref, mais non pas droit ains sinueux & tourtu, & ayant plusieurs tours & contours, autrement que dans les hõmes afin que la briefueté du passage fut recompensée par la grande quantité de ses tours & replis. Il y a vn conduit qui depuis les testicules passe par les cornes dedans la capacité interne de la matrice, par lequel Galien soustient fortement que la semence est là enuoyée & iettée. Mais des hommes qui ont esté estimés tres-illustres & celebres en nostre temps, & d'autres ayant suiuy le tres ancien Hierophile, ont esté de cette opinion qu'il y auoit vn canal ou vn conduit de l'enuelopoir des testicules dedans le col nerueux de la matrice, aux enuirons de son orifice interne; quelques autres veulent qu'il y ayent des passages qui aillent depuis les testicules iusques dans le col & la capacité de la matrice, à l'opion desquels ie me souscris.

Il y a plusieurs veines & arteres qui sont esparses & respanduës dedans le corps de la

matrice, qui prennent leur origine & leur naiſſance des rameaux tant de la veine que de la groſſe artere, qui vont de coſté & d'autre aux hanches & aux cuiſſes, d'iceux donc il y en a quelques rameaux, qui ſe reſpandent dedans le corps de la matrice pour ſa nourriture & d'autres qui abboutiſſent dedans ſa capacité, par vne embouchеure & vne ſortie apparente. Nous les nommons cotyledons, & les Grecs *Cotyledonas*, par leſquels s'eſcoule aux temps arreſtés & determinés le ſang menſtruel, & l'aliment eſt porté au fœtus dans les femmes groſſes, en vn autre temps ils ſont ioints enſemble, & principalement ils ſont fort reſtrecis en celles qui ſont mortes, deſorte qu'apeine les peut-on recognoiſtre auec les ſens. Quelques-vns des rameaux ſuſdits ſont portés dedans le col de la matrice, par leſquels dedans les filles leurs menſtruës ſortent quelque peu.

La matrice eſtant coupée du long en deux il paroiſt deux capacités, la droite & la gauche qui ne ſont point ſeparées par aucunes membranes, qui ſont vuides & tout legeres, & tellemét eſtroites qu'a peine elles ne pourroient pas y comprendre vne groſſe feue. Il y a vn conduit commun qui va d'icelles à l'orifice de la matrice qui eſt tres-eſtroit, & qui eſt ſemblablable à la glande, qui eſt en l'extremité d'vn teſticule grandelet.

En apres ſuit le col qui eſt compoſé en partie de muſcles, & en partie de membranes &

de nerfs, de telle longeur qu'il finit dehors aux parties honteuses des femmes. Il est situé au dessous la vesie, & bien auant entrelassé par le moyen d'vn muscle commun. C'est pourquoy dedans les femmes il y a trois orifices, le superieur tres estroit qui est vers la vesie, celuy du milieu qui est vers la vulue, & celuy d'embas qui est vers le siege. Plusieurs enseignent qu'enuiron aumilieu, le col de la matrice est diuisé & fermé dedans les vierges par vne membrane bien desliée tissuë & remplie de petites veines, qui a accoustumé de se rompre au premier congrés auec effusion de sang. D'où vient qu'elle est appellée par les Grecs *hymen* & *hymeneion*, c'est à dire le pucellage, mais plus tost i'estime que les costés du col de la matrice, en celles qui n'ont point encores experimentés la compagnie de l'homme, sont ioints ensemble & seulement comme s'ils estoient collés, & agglutinés, lesquels sont beaucoup disioints & separés par le premier congrés.

Au dehors dans les parties honteuses est l'orifice de la vulue ou de la matrice qui est cartilagineux & entrelassé de petites peaux ridées, qui empeschent que l'air trop froid n'y entre;au milieu de sa fente il y a vne caruncule musculeuse, qui est nommée par les Grecs *Nymphe* & *Clitoris*, qui ressemble au prepuce de la verge virile. Nous expliquerons amplement toutes les choses qui ont accoustumé d'arriuer au fœtus quand il est dedans la matrice,

trice, lors que nous examinons sa conformation. C'est pourquoy il me semble auoir assez expliqué la description du ventre inferieur.

CHAPITRE VIII.

Des parties vitales.

LE ventre moyen du corps est destiné pour le cœur & la vie ou les actions vitales, comme estant son domicile & son siege, car les poulmons sont crées pour seruir au cœur comme de couuerture, & pour temperer sa chaleur & sa ferueur par l'attraction de l'air froid, ce ventre est circonscript ou compris depuis le gosier ou les clauicules iusques au dessous du diaphragme aux enuirons du dos, des costes & de la poitrine. Car le *Diaphragme*, que nous appellons la ceinture, & la cloison transuersale, outre qu'il est le premier instrument de l'inspiration, & qu'il aide à l'expulsion des excremens, il diuise aussi la region du cœur, du bas ventre & des intestins comme vne paroy interposée. Et c'est en effet vn muscle rond, dont la teste est inserée dedans les extremités des costes, ou il est fort charneux, son milieu est membraneux & fort semblable à vn tendon. Il est lié & attaché au sternon ou aubrechet, & passant aux enuirons des costes courtes (appellées par les Grecs, *Nothai*, c'est á dire fausses

ou baſtardes] il eſt obliquement renuerſé en arriere & pareillement en bas vers la douziéme vertebre du dos Il y a trois grand canaux qui paſſent au trauers, l'œſophage, la groſſe artere, & la veine caue. Il eſt nourri & il vit par le moyen des veines & des arteres qu'il reçoit des parties prochaines, au milieu il reçoit des nerfs petits & deſliés, donc nous parlerons cy-apres plus amplement. Vne membrane forte & puiſſante le couure de part & d'autre, mais en effet le peritoine au deſſous & au deſſus celle qui ceint & qui enuironne les coſtes. Car c'eſt elle qui enduit & qui couure en dedans toute la capacité du thorax, & entre laquelle & les coſtes, vne humeur s'eſtant amaſſée, ſe fait la pleureſie : eſtant donc premierement eſtenduë au deſſous de part & d'autre depuis l'eſpine du dos au trauers des coſtes, elle couure auſſi tout le diaphragme, & eſtant eſleuée au milieu du creux de la poitrine, & faite double dedans la rencontre des coſtes, elle deſcend incontinent apres directement en l'eſpine du dos, ſeparant en deux les poulmons, c'eſt pourquoy cette double membrane diuiſe toute la capacité de la poitrine, que l'on peut appeller entrecloiſon, par le moyé de laquelle ſi l'vne des deux cauités reçoit quelque indiſpoſition ou incommodité, l'autre puiſſe demeurer ſaine, ſauue & entiere. Elle appuye & affermit auec vn ferme lien les groſſes veines, les arteres & les nefs, & puis en apres au meſme lieu l'œſophage,

les poulmons & enfin le cœur, où elle les soustient depuis l'os de la poitrine, crainte que pendans ils ne tombent par leur poids dans eux mesmes, & vers l'espine du dos.

Si l'on fait vne exacte & soigneuse separaration des membranes adherantes, l'on voit dans icelles le *Pericarde*, qui y est caché, lequel est vne membrane qui enuirõne le cœur, & que nous appellons son enuelopoir & son estuy. Il est de substance nerueuse, ferme & dure, qui est le seul de tous qui est né de la teste du cœur, car la seule membrane succingente donne naissance à toutes les autres membranes qui sont dans le thorax, comme leur origine & leur principe. Il ressemble en figure à celle du cœur, estant neantmoins quelquefois plus grand que luy, car il ne luy est pas prochainement attaché, mais en n'est separé par vn espace vuide, autant que la pulsation du cœur le requiert: mais toutesfois afin qu'il ne sembla pas estre fait en vain, la nature a ietté en cét espace vne humeur subtile & semblable à l'vrine, afin que d'icelle le cœur fut tousiours moite & humecté, crainte qu'il ne brusla à cause de sa chaleur & de son ardeur continuelle.

Le cœur est situé tout droit aux viuans dedans le milieu du pericarde, n'estant point oppressé en aucune de ses parties. La teste que l'on appelle fort bien sa base, car il est de figure pyramidale, est située sous le sternon vers la cinquiesme coste, la pointe aiguë s'a-

uance vers le costé gauche au deuant de la poitrine, où on sent vne grande & apparente pulsation ou battement en mettant la main dessus. Il est tellement enuelopé des plus grandes fibres ou lobes des poulmons, qu'il semble estre tout plongé & comme enseueli en iceux. Tous les animaux qui sont timides & paresseux ont vn cœur plus grand, & les autres l'ont petit & mediocre. La chair du cœur est dense & épaisse qui a tres-grande force, & qui à peine peut souffrir; car ainsi le requeroit la vertu boüillante de sa chaleur naturelle, & la continuelle agitation du mouuemét necessaire, car son mouuement n'est pas en nostre puissance, & nous n'auons pas le pouuoir de luy commander, se faisant & s'accomplissant par les loix de la nature & non pas, ainsi que celuy des muscles par nostre volonté. D'où il se voit manifestement que le cœur n'est point vn muscle, n'y aussi fait & composé de plusieurs muscles. Il est tissu de fibres estenduës de toutes parts, afin de faire & d'accomplir toutes sortes de mouuemens. Dans lesquelles toutesfois il y a beaucoup plus de force que dedans les muscles, comme ayant esté faites de la semence, & ne prouenans pas des petits filets des nerfs ou des ligamens, comme il sera cy-apres euident. Il estoit conuenable que cette substance du cœur fut nourrie d'vn sang crasse & épais qui ne fut pas encores attenué & subtilisé, lequel pour ce luy porte le rameau qui naist de

la veine caue qui n'estant pas encores entré dedans le ventricule droit du cœur, l'enuironne dehors tout à l'entour.

En apres tous les animaux qui ont vn poulmon, ont deux ventricules dans le cœur, le droit & le gauche, dedans les poissons, comme estāt muets, & n'ayāt point de poulmon, il n'en paroist, & il ne s'en voit qu'vn seul, le droit est mediocrement caue ou creux, ceint d'vne paroy desliée, le gauche est plus profond & qui aboutit iusques au sommet du cœur, il est enuironné d'vne paroy plus espaisse, parce qu'en celuy là deuoit estre contenu vne grande quantité d'esprits subtils & attenuez, dont le cœur est l'origine & le principe, & en cét autre il y a assez de sang plus espais & plus condensé pour nourrir les poulmons & peu d'esprits.

En l'vn & en l'autre ventricule il y a des fibres charneuses de nerfs qui s'y rencontrent, & en chacun vn canal ou vne veine, car la veine caue montant du foye au costé droit au trauers du diaphragme, enuoye de sa paroy gauche vn rameau large & ample mais court. Il y a encores au mesme ventricule du cœur vne autre veine qui sort & qui monte dans les poulmons, par laquelle monte le sang qui est lors attenué & subtilisé pour seruir d'aliment propre & conuenable aux poulmons. La nature l'a muny d'vne double membrane, crainte, qu'estant simple, à cause de sa subtilité il ne s'escoula de costé & d'autre, de là elle est nom-

mée veine arterieuse, elle n'a en effect aucune communication auec la veine caue, & d'autant que la double n'a point de continuité, ou qu'elle n'est point adherante auec la simple, il falloit donc qu'elle proceda toute du cœur, car tous les vaisseaux qui sortent du cœur sont composez d'vne double tunique, & ceux qui y sont inserez d'vne simple membrane. Il va des poulmons vn vaisseau dedans le ventricule gauche du cœur, par lequel vn esprit froid attiré de l'air passe des poulmons dedans le cœur. Et d'autant que ce vaisseau porte l'air & l'esprit, il est dit artere; neantmoins parce que cét air estant trop crasse & espais n'est pas encores changé en esprit vital, vne seule tunique luy estoit suffisante, c'est pourquoy elle est appellée artere veineuse. De ce mesme ventricule sort la grosse artere dite *Aorte*, qui est respanduë dans tout le corps, qui estant faite pour la garde d'vn esprit tres-subtil, est composée d'vne double tunique, qui n'a aucune communication auec l'artere veneuse. Car dedans la naissance de la grosse artere quelques animaux, comme les cerfs & les daims, ont vn os comme leur racine & leur base, ce que Galien dit se trouuer aussi dedans tous, sçauoir dans les plus petits comme vne membrane, dans les mediocres comme vn cartilage, dans les plus grands comme dans les elephans, les bœufs & les hommes, comme vn os cartilagineux.

Plusieurs enseignent que le cœur a des oreil-

les, &que de sa teste saillent de costé &d'autre des oreilles.car il leur a semblé bon d'appeller ainsi les membranes nerueuses posées au deuant l'entrée des ventricules, dont la fonction est premierement d'appuyer l'artere veneuse, & la grosse veine, car les petites & desliés ne pourroient pas qu'à peine autrement soustenir l'impetuosité de la pulsation ou du pouls. En apres aussi elles ont esté ainsi faites, afin que le cœur attira à soy plus promptement le sang & l'esprit, & qu'il se prepara par son euentillation, c'est à sçauoir estans agitez & enflez, comme aussi abbaissez l'vn apres l'autre ainsi que des soufflets.

En apres considerons & contemplons icy vn secret admirable de la nature qui se voit dedans les parties appellées valuules, qui sont en effet des membranes situées en l'extremités des canaux ou des vaisseaux, dont la dilatation bouche leurs extremités, & leur contraction les ouure, il y a dedans ces vaisseaux ou ces canaux qui entrent dedans le cœur & qui y portent des matieres, des membranes qui sont tournées en dedans, afin que de tout ce qui y est entré,rien n'en puisse resortir. La veine caue a trois membranes pour valuules, & l'artere ueneuse deux, qui enuironnent la superficie interne. Dans les deux vaisseaux qui sortent du cœur, il y a vne composition differente de valuules, en ce qu'elles regardent au dehors, & ce qu'elles sont ouuertes, afin que ce qui est vne fois sorti du

cœur ne retourne point en iceluy ; il y en a de mesme en la grosse artere, & dans l'artere veineuse, c'est à sçauoir trois en l'vne & en l'autre.

La nature donc a ainsi ordonné, que lors que le cœur se dilate ses fibres droites estant à soy retirées (lequel mouuement est appellé par les Grecs *Diastole*) attire les matieres, sçauoir dans le ventricule droit le sang de la veine caue, du gauche l'air des poulmons, par lesquelles en effet les valuules estant pour lors abbaissées se ioignent & se collent ensẽble, afin de ceder à la matiere qu'lles ont attiré, & estant estenduës par d'autres elles sont ouuertes, crainte que pareillement le cœur ne iette rien hors de soy. Et incontinent apres les fibres transuerses estant retirées, le cœur est resserré (ce qui a accoustumé d'estre appellé *systole*) il enuoye & respand hors de soy les matieres qu'il a receuës, sçauoir l'esprit du ventricule senestre dans la grosse artere, du droit le sang attenué par la veine arterieuse dedans les poulmons, & pour lors les valuules de ceux là sont abbaissées, les autres estant droites & esleuées. C'est auoir assez parlé du cœur.

Le poulmon est l'officine de la respiration, il se meut sans aucune ou bien petite intermission de temps, il porte & rend en mesme temps l'esprit qu'il reçoit reciproquement, l'ayant attiré il le prepare & le dispose pour le cœur, ainsi que le ventricule digere

& prepare les viandes pour le foye, à l'arriuée duquel la chaleur naturelle estant éuentillée est rafraichie, & l'esprit vital est nourri & fomenté comme de son aliment. C'est pourquoy la chair des poulmons est faite molle, legere, rare semblable à vne esponge, & tres-propre pour attirer & receuoir l'air, de figure semblable à vn ongle de bœuf. Il est d'vne telle grandeur & largeur, que dans les viuans il remplit toute la cauité de la poitrine, mais il est petit flasque & abbatu en vne personne morte, desorte que si l'on le fait enfler auec vn chalumeau, il ne peut pas auoir vne grandeur & amplitude si vaste qu'il auoit en vne personne viuante. Il est appuyé sur les vertebre du dos, & attaché à l'os de la poitrine par le moyen du diaphragme, qui le diuise en deux parties, sçauoir dont l'vne est appuyée dans les costes dextres, & l'autre dans les costes senestres. Il y a en chacune des fibres ou lobes fort apparentes, outre lesquelles vne certaine plus petite comme estant vn reietton des autres, est en la partie dextre comme vn lict dessous la veine caue qui va aux clauicules & à l'œsophage

Le poulmon est enuelopé d'vne membrane déliée par laquelle le pus ou la sanie amassée de dans la capacité de la poitrine par suppuration ou autre affection puisse s'escouler & passer estant comme succée & attirée, & delà par les petits conduits des arteres aux plus grands, & enfin à l'aspre artere, pour estre

iettée dehors en touſſant & crachant. La chair du poulmon eſt ſouſtenuë & coherante enſemble par le moyen de trois ſortes de vaiſſeaux entrelaſſés enſemble ainſi qu'vn rets, la veine arterieuſe ſortant du ventricule droit du cœur ſe reſpand dedans toutes les parties ; l'autre veneuſe, qui receuant de toutes ſes parties des petits rameaux comme des racines, eſt inſerée en vu tronc dedãs le ventricule gauche du cœur; enfin l'aſpre artere, qui prenant ſa naiſſance du goſier, & eſtant premierement diuiſée par deux chemins en deux parties, & incontinent apres diuiſée en des plus petites, & enfin en des tres-petites court & ſe reſpand dedans tout le poulmon : c'eſt pourquoy les extremités de ces trois vaiſſeaux ſont ainſi par la diuiſion rendus grelles & deſliées, tellement qu'eſtant du tout abſorbées elles ſe cachent dedans le poulmon, & l'on ne les voit eſtre continues en aucu nendroit; c'eſt pourquoy l'air attiré par l'inſpiration dedans les poulmons, remplit premierement & ſeulement les aſpres arteres, & il ne deſcend pas incontinent dedans les veines legeres, que nous auons appellé veneuſes; mais delà eſtant reſpandu dedans la ſubſtance des poulmons il ſe digere, & eſtant deſia aſſez preparé par l'attenuation, le cœur eſtant dilaté l'attire & le ſucce par les conduits des arteres veneuſes. Donc comme de la bouche il eſtoit porté par un droit chemin dedans le ventricule, ainſi il eſt conduit dedans les poulmons par vn au-

tre chemin, tellement que pour ce l'vn les peut bien appeller gosiers qui se fendent en deux chemins.

Proche les vertebres du col au dedans l'œsophage est caché, qui est le passage du boire & du manger; & au dehors de la partie anterieure & au deuant le nœud de la gorge luy est adherant en long, on l'appelle en Grec *Tracheia arteria*, c'est à dire trachée artere, par laquelle l'air seul est conduit, elle ressemble entierement à vn siflet court & tres propre pour pousser dehors la voix. dont vne partie est composée de membranes & l'autre de cartilages, il y a des cartilages ioints ensemble par le moyen des membranes interposées qui l'enuironnent en demy rond en façon de la lettre C. Bien plus au dedans Il y en a vne autre espaisse qui est estenduë sur icelles, dont les fibres sont droites, & vne autre au dedans qui couure & qui enuironne ainsi qu'vne couuerture, toute l'artere ausquelles aussi des petites veines estant appuyées sur icelles respandent & fournissent leur aliment. Il estoit certainement conuenable que la trachée artere fut ainsi composée, & qu'elle fut ouuerte pour attirer & pousser dehors l'air, & pour fournir vne voix douce & excellente au larynx; car estant plus molle elle eut rendu vne voix discordante & desagreable, & estant plus seiche vne voix grande & semblable à celle d'vne trompette. C'est pourquoy autant que cette trachée artere est au dessus les clauicules, elle n'a point de ronds ou de

cercles parfaits & entiers; car tout ce qui aboutit à l'œsophage en la partie posterieure, est ceint & enuironné d'vne seule membrane, afin qu'elle cedda & donna passage aux viandes plus grossieres qui deuoient descendre dedans le ventricule, mais autant qu'elle est portée dedans les poulmons sous les clauicules, elle n'est point adherante à l'œsophage, c'est pourquoy elle a des cercles cartilagineux parfaitement ronds.

Le sommet de la trachée artere est appellé Larynx, qui est le propre instrument de la voix, il est composé de trois grands cartilages, dont le plus grand semblable à vn bouclier des anciens, s'aduance au dehors, & se presente au toucher, elle est en effet ferme & dure, & membraneuse en sa partie posterieure. Sa capacité interne (car elle est longue & ample) renferme deux autres cartilages plus petits qui sont apposés à la partie posterieure, & tellement liés ensemble par des ligamens nerueux, que le larynx composé de ces trois cartilages, semble estre du tout cartilagineux, & auoir vne figure ronde. Son extremité interieure iointe à la trachée artere, est beaucoup plus ouuerte que la superieure, & c'est principalement ce qui rend la voix douce & aggreable. Mais d'autant que le larynx n'est pas vn simple cartilage, il peut certainement se dilater & se resserrer, s'ouurir & se fermer selon nostre desir & volonté. Car il se ferme en l'interclusion & en la comprehension de

l'air, il ſe reſſerre & ſe reſtreſcit quand la voix doit eſtre pouſſée dehors; mais eſtant du tout relaſché il s'ouure cependant qu'il ſe fait vne ſimple inſpiration & reſpiration.

¶ La nature luy a donné pluſieurs ſortes de muſcles pour faire des mouuemens ſi differens & diuers, que nous auons cy-deſſus compté eſtre au nombre de vingt, ſçauoir douze propres, & huit communs, ſix d'entre eux nés des parties baſſes & inferieures, attirent & pouſſent en bas les cartilages du larynx, & pour ce ils ont des petits filamens de nerfs qui leur ſont enuoyés des parties inferieures, mais comme l'origine commune de tous les nerfs internes eſt le cerueau, l'on a remarqué que ceux là auſſi deriuoient quelque peu, de la ſixiéme paire qui va à la poitrine auec ceux qui vont à l'orifice du ventricule, & delà ſe replioient aux ſix muſcles du larynx cy-deſſus mentionnés, d'où ils ſont appellés nerfs recurrens; car au meſme lieu d'où ils retournent, le gauche enuironne la groſſe artere, en la partie du cœur d'où il ſe plie & ſe renuerſe vers le dos : & le droit eſtant porté en haut embraſſe ce rameau de l'artere qui va en l'aiſſelle droite : & ces nerfs eſtant attachés comme à leurs racines, & repliés & renuerſés en haut font vn mouuement ſemblable à celuy qui ſe fait dans les machines de l'Archytecture par le moyen des poulies.

Il y a vne membrane cartilagineuſe, lon-

guette & semblable aux fistules de la langue, d'où elle à pris le nom de *Epiglotte*, qui ouure & qui bouche l'entrée d'en haut du larynx, crainte qu'en maschant & en auallant il ne tomba & ne coula quelque chose en iceluy, (autrement il seroit tousiours descouuert) elle est en grandeur beaucoup plus ample & plus large que l'entrée du larynx, afin de le fermer & le boucher plus fortement: quand nous inspirons ou respirons elle se leue en haut & quand les viandes de scendent en bas elle est couchée sur le larynx, crainte qu'il n'en coule quelque chose en grande quantité & abbondance dedans la trachée artere. Car il y en descend quelque peu & sur tout de la boisson qui toutesfois n'incommode pas, mais que l'on croit estre vtile quand elle arrouse & humecte les poulmons: pour cette raison dautant que de costé & d'autre il y a des petites glandes au larynx, qui par leur humidité imbibent & humectent les parties inferieures. C'est pourquoy donc elle ne se ferme pas si estroitement en mangeant, que quand l air est renfermé, car pour lors l'épiglotte est en tant abbaissée pour boucher le larynx, qu'il ne puisse sortir dehors le moindre air qui y est renfermé; & d'autant que l'Epiglotte fait cela, & pareillement par ce qu'elle tempere l'air attiré & repoussé par son accés & sa sortie, delà elle fait toutes les modulations & les resonnemens de la voix, elle est estimée le premier instrument de la voix.

Enfin la langue est située en la bouche qui est l'autheur & la moderatrice de la voix claire & distincte, & messagere de nostre pensée & de nostre volonté. Elle iuge & discerne les saueurs estant doüée du sens exquis & plaisant du goust. Sa substance est rare & lasche afin d'estre facilement imbibée d'humidité qui est le vehicule des saueurs, c'est pourquoy elle est enueloppée d'vne membrane desliée, qui est aussi commune à toute la bouche Elle est composée de neuf muscles mis & situés de tous costés, qui sont separés à droit & à gauche par vne ligne metoyenne, afin que cét instrument ainsi que tous les autres instrumens des sens, fut double. Et d'autant qu'elle est extremement tournoyante & mouuante, crainte que peut estre estant indomptable elle ne se deslia & ne s'eschapa plus que de raison dedans le langage, elle est liée & arrestée par vn ligament qui est mis au dessous ainsi qu'vne bride.

En apres elle est composée de deux grandes veines & d'autant d'arteres, & pareillement de deux paires de nerfs; l'vn plus dur, qui estant respandu dedans les muscles, fait les mouuemens, & l'autre mol destiné pour discerner & distinguer les saueurs. Ce genre de nerfs se respand en grande partie en la membrane externe qui l'enueloppe. La langue en sa racine, auquel lieu elle est plus large, & adherante au gosier, est appuyée & soustenuë sur un os ferme & solide comme sur vne base

& vn fondement, qui est nommé par les Grecs *Hyoide*, qui ressemble à la figure de la lettre Y. Elle a de costé & d'autre des glandes que nous appellons d'vn nom particulier amygdales, & par les Grecs *Paristhmies* qui ont vne vertu & vne faculté de ietter continuellement de la saliue, afin d'humecter la langue, le larynx, l'artere & mesme les poulmons. Entre icelles il y a vne caruncule ronde qui pend de l'extremité du palais qui conduit la voix comme vn archet pour la rendre douce & aggreable, appellé par les Grecs *Gargareon*, & par quelques-vns d'vn nom feint *gurgulio*, mais proprement elle est nommé columella, c'est à dire petite colomne, qui quand elle est enflée & enflammée vne fluxion d'humeurs, prend le nom par de luette.

En apres le palais s'estend iusques aux premieres dents, auquel ainsi qu'à la langue est donnée la vertu & la faculté de discerner les saueurs : il est aussi necessaire que les autres parties de la bouche pour la voix, il est raboteux par plusieurs aspretés (Pline les appelle canneleures) par le moyen desquelles il prepare les viandes pour la coction. Ce sont là les choses qui sont contenuës dans la bouche & la capacité du ventre moyen, dont i'auois resolu de traitter en ce lieu, car nous auons expliqué en leur propre lieu les dens comme estant des os; c'est pourquoy il est

temps

temps de porter nostre discours sur les parties internes de la teste.

CHAPITRE IX.

De la Teste.

LE cerueau est le chasteau & le domicile de l'esprit humain, le siege des pensées & de la raison, la source & l'origine de tout le mouuement & sentiment ; Il tient & occupe la superieure partie du corps, regardant en haut & vers le ciel ; car comme l'Autheur de tout ce monde, & cét esprit conducteur de toutes choses est resident dedans le ciel au lieu le plus haut, de mesme il estoit conuenable que le cerueau qui est le chasteau de nostre ame, fut situé au lieu le plus esleué du corps. Et d'autant que c'est vn viscere tres-excellent, & qu'il pouuoit estre subiet aux iniures externes, ou qui arriuent du dehors, il a esté enuironné par la prouidence de la nature d'vn os pour luy seruir de couuerture, que nous auons cy-dessus appellé crane. Il est enuelopé de toutes parts par des membranes, dont l'interne est nommée meninge crasse ou dure mere, elle est adherante aux sutures du crane auec grande quantité de filaments, qui delà estant sortis dehors & respandus plus amplement, composent l'autre membrane externe,

(appellée par les Grecs *pericraneos*, c'est à dire pericrane) qui est immediatement subiette à la peau musculeuse de la teste. Cette meninge dure & espaisse est donnée au cerueau comme vne deffence contre la rencontre du crane, l'autre qui est au dessous est desliée & molle, & le propre enuelopoir du cerueau, qui luy est iointe immediatemẽt & qui est plus profondement plongée & enfoncée dedans plusieurs lieux, tellement qu'elle enduit les cauitez internes du cerueau, mais les meninges estant redoublées & descenduës plus auant distinguent premierement & entierement le cerueau du ceruellet, que les Grecs nomment *parencephalis*, & en apres elles diuisent & separent seulement par en haut le cerueau mesme situé en la partie du deuant en partie droite & en partie gauche, afin que toutes les trois parties du cerueau soient separées de membranes doubles, & que toutes soient enueloppées par icelles dessus & dessous.

Dessous ces membranes on voit le cerueau qui est fort grand dans l'homme, d'autant qu'il est le siege d'vn tres-grand nombre de vertus & de facultez. La partie du deuant double, comme i'ay dit, est creuse ou cauée par des ventricules doubles cachés au dedans, qui sont en effet tres grands & tres-amples, mais beaucoup plus dans les personnes viuantes que dans les personnes mortes, à sçauoir d'autant qu'en icelles toutes

choses se resserrent & se restrecissent : prenant leur commencement des premieres parties du cerueau, ils s'estendent presque iusques au milieu, d'où estant quelque peu reflechis, ils se destournent vers la partie basse, où est la base du cerueau. & l'os qui est nommé sphenoïde, parce qu'il a la figure d'vn coin. Là se rencontrent les canaux des ventricules, au lieu qui est appellé par les Grecs *Choane*, c'est à dire entonnoir, ou *Puelos*, c'est à dire bassin, au dessous de luy sous la dure meninge ou la dure mere, il y a vne glande ronde, qui est manifestement caue. Incontinent apres l'os *sphenoïde* reçoit & soustient cette glande comme sa base, cét os est percé à droit & à gauche, au dessous duquel sont immediatement iusques au palais les os qui sont appellez *spongoïdes*, c'est à dire spongieux, Toutes les superfluitez donc qui s'amassent auec le temps dedans les ventricules, s'escoulent petit à petit dedans le bassin par les conduits des canaux, de là dedans la glande, où elles arrestent quelque peu de temps iusques à ce que distillant par les trous du sphenoïde dedans l'os spongieux & dedans le palais, elles soient iettées & poussées dehors. Car dedans les cauitez des uentricules il y a des petits rameaux de veines & d'arteres qui sont portez du haut du cerueau pareillement auec la meninge desliée ou la pie mere, qui estant entrelacez & liez ensemble, composent ces plis, qui sont nommez *choroïdes*, d'autant qu'ils

enuironnent & remplissent au dedans les capacitez Comme aussi des parties inferieures, & du retz mesme admirable sortent & passent par les trous dont i'ay parlé tout maintenant des arteres dedans le corps du cerueau, comme aussi dedans ses ventricules, qui sont liés & attachés, cõme i'ay dit auec ces plis. Car il y a des arteres du col des rameaux portées en haut qui estant passées iusques à la base du cerueau, & arriuées à ses capacitez qui sont au dessous l'os sphenoide, & qui estant à l'instant dispersées en plusieurs arteres tres desliées, composent & bastissent sans estre aucunement attachées à aucune membrane par vn lien & vne entretissure bien differente d'vn lacis semblable à vn rets, qui est appellé par les Grecs *plegma dictyoïdes*, c'est à dire rets, qui ne passe pas du tout l'os sphenoide, mais qui est mis entre luy & la dure mere Toutes ces arteres desliées s'assemblent enfin en deux grosses, qui estant descendues par les trous de l'os sphenoide & de la dure mere, passent dedans le corps du cerueau & dedans ses ventricules, estant dispersées en la maniere que i'ay dit tout maintenant.

En apres la separation & la diuision du cerueau de deuant, que i'ay dit estre faite en long, n'arriue pas iusques au ceruellet, mais elle s'arreste vers le milieu, de sorte qu'il y a vn concours des deux parties de deuant en vn certain qui est au milieu, & iceluy seul & vnique, Ainsi presque de mesme les ventricules qui sont cachés sous ces parties de deuant

concourrent & s'assemblent en vn certain troisiesme par l urs propres conduits, beaucoup plus petit qu'eux, lequel n'est point enuelopé d'aucune membrane, mais qui subsiste par sa seule dureté, comme vne voulte ou vne chambre. d'où il est no mmé *Camarion* & *psalloeides*, c'est à dire vne voulte.

Le ceruellet, qui est separé & diuisé du cerueau par les meninges doubles, est couuert de l'os occipital; il est en effect plus dur & plus sec que le cerueau donc l'extremité descendant par l'espine du dos, passe iusques à l'extremité de l'os sacré, de laquelle prouiennent les nerfs durs, ainsi que les rameaux procedent du tronc de l'arbre, Il y a en iceluy vn ventricule qui est plus petit que ceux de deuant, mais qui toutesfois est plus grand que celuy qui est nommé voulte; il est en son commencement beaucoup ample & en son extremité il est restresci en pointe: du ventricule du milieu il sort vn canal qui est enuelopé d'vne membrane propre, qui seul ioint ensemble le cerueau auec le ceruellet par les meninges percées : à son entrée il y a vne glande situèe qui est de substance differente, a celle du cerueau, & qui est estimée estre l'appuy des veines & des arteres qui sont respanduës dedans le cerueau, elle est nommée *conarion*, les parties qui sont à droit & à gauche de ce canal, s'enflent & se grossissent tellement que pour l'ordinaire elles s'entretouchent, & pour ce, estant ainsi que les fesses

d'vn homme estenduës en long, elles sont nommées *gloutia*, c'est à dire les fesses sur icelles de costé & d'autre il y a vne membrane desliée & forte qui y est attachée, qui couure le dessus du canal Sur cette membrane il y a vne epiphyse couchée en long qui est semblable à vn vers, d'où elle est appellée *Scolecoïde*, qui est en effect plus dure que le reste du cerueau, & qui est composée deplusieurs petites parties qui sont liées & accouplées ensemble auec des membranes desliées, afin qu'elle se puisse allonger & resserrer ainsi qu'vn vers. Son dos est ioint aux fesses & à la membrane qui la lie & assemble, d'autant qu'elle remplit presque par sa grosseur la distance des fesses. C'est pourqvoy quand ce vers s'estend en long & s'allonge en la longueur du canal, il deuient pour ce plus deslié, il est couché entre les fesses, & il bouche le canal, & estant retiré dedãs soy & fait plus large & plus ample, il ne peut pas descendre entre les fesses, au contraire estant replié dedans soy, il tire & sousleue ensemble en arriere la membrane qui conioint les fesses : c'est pourquoy il ouure autant le canal qu'autant qu'il se retire en arriere.

Voila l'histoire de toutes les parties du cerueau, dont les actions & les fonctions sont ainsi faites en commun, les premiers ventricules sont les plus grands de tous, ils reçoiuent & amassent les ordures les plus crasses & les plus espaisses (car les subtiles passent pour les futures & sont iettées dehors) les-

quelles, d'autant que le cerueau eſt ample, froid & humide, s'amaſſent là en grande quantité de toutes les parties prochaines; d'où elles diſtillent tantoſt pardeuant dans le grand os des narines, lequel auec la membrane adherente eſt percé comme vne eſponge, tantoſt par le baſſin ou l'entonnoir, & les trous qui ſont au deſſous dedans le palais, encores bien que la glande qui leur eſt appoſée retarde la celerité de leur cours.

Il y a encores vn autre vſage plus excellent pour lequel la nature a deſtiné les vẽtricules, quand elle enuoye dans les ventricules de deuant des eſprits vitaux reſpandus du cœur dedans le rets admirable, qui ſont à preparez & qui y eſtãt puis en apres conuertis par la vertu naturelle du cerueau en eſprits animaux, ſont enuoyez & reſpandus dedans tous les ſens & dans le ventricule du milieu, & enfin dedans le dernier, deſorte qu'ils ſoient ſuffiſants pour faite les fonctions du ſeniment & du mouuement. Il en eſt de meſme des fantaiſie ou des imaginations que les images & les phantoſme des choſes cõpriſes par les ſens ont eſleué dedãs les ventricules. Car cy-apres nous expliquerons les conduits que la nature a produit des ſens externes au dedans.

Aux parties du deuant du cerueau il y a deux tubercules éminens qui reſſemblent aux bouts des mammelles, qui ſont appoſez au ſommet des narines ſemblable à l'os ſpongieux. Au deſſous d'eux ſortent des pro-

ductions desliées & longues pareilles à des nerfs mols, que les anciens n'ont iamais mis au nombre des nerfs, neantmoins ils leur ont donné l'odorat & la vertu de iuger des odeurs, afin qu'elle ne sortit pas seule du cerueau entre les autres vertus du sentiment, afin que quand les premiers ventricules du cerueau abbondent & sont remplis d'vne grande quantité d'excremens morueux, les tubercules ou bossettes distillent dedans les narines qui sont au dessous, tellement que l'on puisse connoistre qu'il y a des conduits qui descendent des ventricules dedans eux.

En apres les propagations des nerfs qui vont des ventricules dedans les instrumens des nerfs, sont telles. La premiere de toute est enuoyée & affichée dedans les yeux, dont les nerfs sont gros, & entre les autres fort creux ou caues, appellez par les Grecs *Opticoi*, c'est à dire visuels, ils sont mols & amples, par lesquels est porté l'esprit visuel. Il y en a deux, les yeux estans nez en differens lieux, mais qui au milieu de leur chemin s'assemblét en forme de croix de Bourgongne, qui estant à l'instant diuisés chacun est porté à son œil. L'autre propagation de nerfs est des nerfs mouuans les yeux, lesquels encores bien qu'ils soiét situés sous les nerfs optiques, semblent neantmoins estre inserés apres eux, toutesfois en leur naissance ils vont & s'approchent beaucoup plus prés des parties de deuant du cerueau, d'où vient qu'ils ont ac-

coustumé d'estre estimez les premiers par quelques-vns. Et ceux qui sont dispersés dedans les muscles, qui enuironnent & qui mouuent les yeux, sont en effect desliés, durs & forts.

La troisiesme coniugaison ou paire, est destinée pour le goust, elle est composée des sa premiere origine de plusieurs nerfs desliés, & presque cóme comprimés & resserrés en vn, dont plusieurs estans respandus dedans la tunique externe de la langue luy donnent & luy communiquent le sens du goust; & ces nerfs naissent de la partie de derriere du cerueau, selon laquelle est la situation de la langue; & des autres vne partie se va rendre en la maschouire superieure, & l'autre partie en la maschoire inferieure, mais par vn chemin beaucoup different, il y en a vn seul qui se va rendre en la maschoire inferieure, qui auec des rameaux qui donnent le goust à la langue, est premierement enuoyé en bas, l'os en effect estant ouuert & la dure mere; & qui à l'instant se cachant d'eux, & estant rendu plus dur & plus ferme, comme deuant donner & faire le mouuement, se porte dedans ce muscle de la tempe qui est nommé mascheur. D'où il se diuise & s'esquarquille directement dedans la maschoire inferieure en plusieurs petits filamens; dont les vns se respandent dedans les racines des dents, & les autres dedans les genciues & la leure inferieure. Ceux qui se vont inserer dedans la mas-

choire superieure, & qui sont aussi-tost attirés aux sieges des yeux, passent auec les nerfs durs qui mouuent les yeux, & tombent par leurs trous, & estans puis en apres transportés sous les yeux à l'os de la pommette, qui est fort esleué, le percent, afin qu'estant delà fendus & diuisés, ils soient dispersés dedans les genciues & les dents superieures, en la peau qui est estenduë sur la face & en la leure superieure. Et cependant qu'ils sortent par le tron de l'os de la pommet, ils iette vn de leurs ramaux desliés dedans le trou, qui va dedans l'os du nez au grand angle de l'œil, lequel delà estant descendu dedans la cauité des narines, se respand en cette membrane qui est commune aux narines, aux palais & à la bouche.

La quatriesme paire ou coniugaison prend prochainement son origine apres la troisiesme, dont les nerfs sont en effect plus desliés que ceux-là, mais aussi plus durs. Car encores qu'en la premiere naissance des vns & des autres ils soient vnis & adherans ensemble par le concours qui est entr'eux, desorte qu'ils semblent estre confus ensemble passer & prouenir d'vn mesme trou du crane toutes-fois à l'instant qu'ils ont vn peu ainsi passé la quatriesme coniugaison, s'en separant, elle court dedans le palais & en la tunique qui est estenduë dans la bouche.

La cinquiesme coniugaison contient des nerfs qui sont deux à deux tres-proches, &

qui sont entre eux tres fort conioints ensemble, de sorte que plusieurs les estiment estre vniques & seuls, encores bien toutesfois que leur origine soit entierement differente. Le premier donc de ceux qui sont doubles de part & d'autre, est nommé le nerf auditif, d'autant qu'il s'insere dedans l'entrée de l'oreille dure comme vne corne, il est si estroitement enuelopé de la dure mere, que quelques vns pensent qu'il en prouient & qu'il en préd son origine L'autre descend dedans le trou estroit & sinueux par des destours de l'os petreux, lequel trou est appellé aueugle : & sortant dehors vers l'oreille & estant fait plus dur, il se respand dedans le muscle de la tempe, dedans les ioues, & dedans les parties voisines de l'oreille, deuant aider à la troisiesme propagation ou paire des nerfs, que i'ay dit se respandre dedans la tempe & la maschoire inferieure.

La sixiesme (qui donne le sens du tact aux parties internes du corps) procede derriere celle-là de la partie de derriere du cerueau, & sort du crane par vne extremité ouuerte de la suture à laquelle la lettre A luy a donné le nom, elle a dés le commencement de sa naissance plusieurs petits rameaux, lesquels la nature pour leur seureté a lié & conioint ensemble comme en vn par vne membrane qui les enuelope ; c'est pourquoy encores bien qu'ils semblent n'estre qu'vn à ceux qui les regardent auec negligence, toutesfois il y en

a veritablement autant dés l'instant de leur premiere naissance, qu'il y a en tout de parties, dans lesquelles ils doiuent estre despartis & diuisés, & ceux qui les regardent plus soigneusement en voyent douze & mesme aussi dauantage. Quand ils passent par le cerueau, ils semblent tous estre presque conioints ensemble, & vnis auec les arteres qui sont là; mais estant aduancés plus auant ils sont diuisés en deux parties. Les vns enuelopés de membranes passent au dedans par les racines des costes, & delà descendant en bas se couchét sur les muscles internes des costes, & courrent ainsi iusques à ce qu'ils soient arriués à l'extremité de l'os sacré. En ce lieu par le cours du chemin presque tous les intestins ou les entrailles & visceres qui sont situées sous le diaphragme, sçauoir la rate, les reins, la vesie, les testicules & tout le peritoine, reçoiuent d eux des certains petits filamens, par lesquels ils sont doüés du sentiment. Car il estoit conuenable qu'ils reçeussent prochainement ce sentiment de nerfs du cerueau. En apres dans leur descente & leur passage la moëlle de l'espine leur respand des nerfs durs des lieux prochains, afin que par le meslange des deux elle confirma auec l'attouchement & la constance & la fermeté de leur force. Les autres nerfs de cette paire descendent à l'œsophage, auquel ils sont liés & attachés de part & d'autre, & pareillement ils s'inserent en l'orifice du ventricule abbaissé, & dans

tout le reste de son corps iusques à son fonds, & se dispersent tant qu'ils soient reduits en petits filets. Cette paire & coniugaison de nerfs est pure, & nullement meslée auec les nerfs durs ainsi que la precedente. Il n'est point du tout respandu aucun filament de cette coniugaison dedans le Diaphragme ; mais dans les autres parties, sçauoir l'œsophage, la trachée artere, les poulmons, le cœur & le foye, il y a de certains filets, qui en passant s'y inserent & s'y rendent, de sorte que ces principales parties qui en son gouuernées, sont doüées & ornées de ces purs nerfs qui prouiennent du cerueau, & qui par vne communication continuë sont conioints ensemble. Il y a quelques certains rameaux de cette coniugaison, si-tost qu'elle s'est quelque peu aduancée dans la capacité de la poictrine, qui se replient aux muscles du larynx, & ces nerfs sont les nerfs recurrents, desquels i'ay parlé cy-dessus assés suffisamment.

La septiesme & derniere coniugaison naist de l'extremité du cerueau, où la moëlle de l'espine descend ; delà elle se separe d'auec la sixiesme paire, & se respand en sa plus grande partie en des filets internes des muscles de la langue, lesquels elle entrelasse en plusieurs façons. La plus petite partie de cette coniugaison est rapportée dans les muscles droicts du larynx : & l'autre partie qui n'est pas petite est enuoyée dedans les premiers & les muscles larges, qui leuent en haut les espaules : &

enfin vne autre dedans ceux qui enuelopent les amygdales & le gosier. C'est pourquoy il semble estre tres à propos de dire que cette coniugaison est la paire des nerfs qui mouuent la langue, dont l'origine mesme monstre qu'elle est entierement plus seiche & plus dure que les autres. Voila toutes les origines & les productions des nerfs qui naissent du cerueau, donc maintenant, afin qu'il ne manque rien à expliquer de ce qui appartient à la teste, i'estime qu'il est temps de parler icy des instrumens des sens.

L'oreille a tousiours vne entrée dure pour l'ouye & sinueuse par plusieurs anfractuositez & destours, crainte que le son entrant dedans tout soudainement & tout à coup ne blessa le sens. Car la dure mere enuelope & couure le passage le plus profond, & le nerf auditif se respand dedans cette mesme membrane qui estant opposée en trauers au trou reçoit le son qui y est porté auec le coup & l'air, & le transporte dedans le cerueau qui est le commun principe du sentiment. Hors l'oreille les parties cartilagineuses qui paroissent & que l'on appelle oreilles. , font plusieurs plis & sont exposées aux injures externes, crainte qu'inopinement il n'entra rien dedans, & que les voix estant arriuées, ne s'escoulassent, & ne fussent vagabondes; la partie superieure & la plus dure est dite aisle, & l'inferieure qui est molle, fibre, ou lobe.

Le néz est seulement en l'homme plus esle-

né & plus eminent en la face, par lequel les narines sont cachées comme par vne couuerture; il est le passage des odeurs & de l'air,& le rüisseau de l'excrement morueux qui doit estre mouché; car par ce passage vne partie de l'air attiré & espuisé passe & monte dedans le cerueau, & vne autre partie estant attirée descend dedans la trachée artere & dedans les poulmons. Les narines sont esgalement diuisées par le cartillage qui est entre-deux, estant estendu depuis la partie d'embas & les estrecissemens du haut du néz, & les parties superieures du palais: Car cette partie est toute percée d'vne grande quantité de trous, par lesquels les superfluitez & excrement du cerueau coulent, sçauoir dedans les narines par l'os qui est appellé spongieux, & dedans le palais par celuy qui est nommé cribleux, encores bien qu'ils monstrent auoir vn passage commun ouuert des narines dedans le gosier, ou delà quand nous n'y prenons pas garde, plusieurs choses toubent.

De costé & d'autre sont les yeux qui sont les parties les plus precieuses du corps, & qui sont posés ainsi que des sentinelles au plus haut lieu, d'où regardant plusieurs choses, ils font leur office, & voyent de loin les choses qui peuuent nuire, ou profiter. A cause d'eux (si l'on croit Galien) la teste a esté mise en vn lieu haut & esleué, parce qu'il falloit que le cerueau fut proche des yeux en vn si haut lieu,

& dautant que les productiõs des nerfs optiques sont courtes : ils sont comme les autres sens doubles en la partie de deuant en laquelle nous auons accoustumé de marcher, cachés & enfoncés dedans des fosses creuses, & tres bien enuironnés de toutes parts de parties hautes & esleuées. Et premierement en la partie superieure sont les sourcils, & en l'inferieure sont les os de la pomme de la ioüe mediocremẽt esleués, & le nez est situé au milieu comme vn mur metoyen entre les deux yeux, à droit & à gauche les os des tempes. Ils sont couuerts des paupieres tres molles au toucher, crainte qu'elles n'offensassent la prunelle, desquelles celles d'embas sont fixes & immobiles, ainsi de mesme que les ioües sont placées entre les os de la pomme, elles ferment les prunelles superieures, crainte qu'il n'y tombe quelque chose en passant, & les ouurent auec tres-grande celerité. Aux extremités des paupieres il y a les cils, qui sont attachés à vn dur cartilage qui est nommé *Tarsos*, c'est à dire tarse. Il y a en iceluy des poils attachés & droits dont les yeux sont munis comme d'vn certain rempart contre les incommodités de la poussiere, les Grecs appellent ces poils *Bleph. rides*. Ils ont esté faits lubriques & mobiles, afin de pouuoir facilement tourner leurs regards de quelle part ils voudroient, & pour ce ils sont enuironnés de part & d'autre de sept muscles, desquels il y en a vn qui tire en haut, vn autre en bas,
deux

à droit & à gauche, deux autres les enuelopent, & le septiesme les appuye & les lie. Ils sont composés de quatre tuniques & de trois humeurs. La premiere tunique est appellée *Epipephycos*, c'est à dire née contre & adherente, par l'entremise de laquelle l'œil est retenu & adherent. L'autre semblable à vne corne est nommée *ceratoïde*, c'est à dire cornée; la troisiesme vuée, & en Grec *ragoïde*. La quatriesme *Arachnoïde*, par ce qu'elle est semblable à vne toile d'araignée La premiere des humeurs est *L'hydatodes*, ainsi appellée acqueuse, l'autre *Hyaloïde*, c'est à dire vitreuse par ce qu'elle est semblable a du verre fondu. La derniere *Chrystalloïde*, c'est à dire Chrystaline.

L'on obserue la composition de toutes ces humeurs estre telle. La tunique adherante ou coniontiue couure les parties posterieures de l'œil, & reçoit tous les muscles, elle n'aist du pericrane, la cornée luy est tres-fort adherente, enuironnant tout l'œil de toutes parts, laquelle bien qu'elle prouienne de la dure mere du cerueau, est toutesfois plus dure & plus ferme qu'elle. Elle se presente à la rencontre des choses externes, & elle est en effet transparente, afin que par icelle on peut veoir. Là l'humeur qui prend le nom de l'eau ou du blanc d'vn œuf est renfermée, que la tunique vuée enuelope toute. Et d'autant que cette tunique est presque toute adherente aux parties posterieures de la cornée, &

qu'elle est tres-forte esloignée des parties de deuant, cette humeur qui est icy renfermée, coule presque toute en deuant. La tunique *Ragoïde*, ou vuée a vn trou au milieu en la partie de deuant, comme vn grain de raisin, qui est appellé en latin *Pupula*, & en Grec *Core*, & *Glene*, c'est à dire le rond de l'œil, la fenestre de l'œil, en laquelle est la prunelle par laquelle nous voyons ; car par iceluy sortent au dehors les images des choses & les esprits ; elle naist de la pie mere, *l'Arachnoïde* enuelope prochainement tout à l'entour la ragoïde, elle est de couleur noire, & remplie des veines & d'arteres ainsi que l'arriere-faix de la matrice, elle est née du nerf optique s'estãt bien estendu & dilaté, & qui a apporté auec soy quelque chose du rets qui est appellé *Choroide*. C'est pourquoy il est éuident qu'entre ces tuniques. Il n'y a rien du tout entre deux. Et toute la capacité qui reste, est remplie par l'humeur vitrée qui est en tres-grande abbondance, laquelle est en effet semblable en épaisseur a du verre fondu ; dedans laquelle pour ce l'humeur christalline est ferme & stable & comme surnageante, n'estant point separée par aucune tunique. Cette humeur est mise au milieu de l'humeur vitrée, mais en sa partie de deuant, opposée entierement à la prunelle, afin qu'estant en ce lieu elle occupa le milieu comme le point de tout l'œil, cette humeur est la plus dure de toutes, & ressemble à la glace congelée ou au chy-

stal, sa figure n'est pas du tout ronde, mais elle est plus plate au lieu qu'elle regarde la prunelle. Elle est nourrie de l'humeur vitrée, & la vitrée par les veines deriuées du cerueau auec l'Arachnoïde, cecy sera dit du sens de la veuë.

Le goust est contenu tout au tour de la bouche & de tous costés, pour l'vsage, & la conseruation de la santé, & par ce qu il est le iuge du boire & du manger, & dautant que la langue & le palais sont ses instrumens ou ses organes. Il semble qu'ils ont esté cy-deuant assez suffisament expliqués en leur lieu. Le tact ou l'attouchemét est également respandu par tout le corps, duquel pourtant ie ne puis pas premierement expliquer les propres instrumens, que la propagation de tous les autres nerfs n'aye esté enseignée.

CHAPITRE X.

Des nerfs.

IL me semble maintenant auoir expliqué toute la composition des parties dissimilaires & des organes de tout le corps, tellement que l'on peut estimer que toute leur description a esté faite & enseignée, retournant à present à l'explication des parties similaires, i'expliqueray & enseigneray premierement

celles dont toutes les autres ont besoin de leur ayde & de leur assistance, & qui sont gouuernées par vne fonction & vne action commune; qui sont les veines, les arteres, & les nerfs, desquelles en effet il a esté cy-dessus parlé seulement en passant, & comme on a accoustumé de dire par maniere d'acquit, mais maintenant nous expliquerons leur entiere & parfaite propagation, tellement que l'esprit du lecteur se pourra rassasier. Et afin que ie ne m'esloigne pas du chemin commencé, ie continueray icy le traité des nerfs que i'ay vn peu cy-deuant entrepris. La moëlle de l'espine du dos s'espand du cerueau comme le tronc de la racine, qui prenant la substance du cerueau, est ou sa partie, ou certainement son vicaire, qui est d'autant plus dure qu'elle se prouigne le plus. Car comme la premiere partie du cerueau est de toutes parts molle & tendre, & la posterieure est autant dure qu'elle se respand. Ainsi la nature a fait descendre tous les nerfs sensitifs de la partie de deuant, & les mouuans, sçauoir comme estant plus durs & plus propres pour soustenir les efforts des mouuemens, & estant aussi beaucoup plus forts, de la partie posterieure, & de la moëlle de l'espine du dos; car il est a propos que chaque chose naisse de son semblable, & à peine peut-il sortir quelque chose molle d'vne chose dure, car encores bien que quelque chose dure procede d vne chose molle, ce n'est pas cer-

tainement dés à l'instant de sa premiere naissance, mais se desseichant par la longueur du chemin ou de la partie de nature fort seiche, par laquelle elle passe, elle est renduë plus dure & plus ferme qu'elle n'estoit pas, car il a esté ainsi cy-dessus enseigné que plusieurs nerfs mouuans sortoient de la troisiesme coniugaison & les recurrens de la sixiesme paire, qui par la grande longueur de leur chemin, prenoient la nature&la vertu des nerfs mouuans ; toutesfois l'on ne les peut pas mettre entre les nerfs qui sont parfaitement durs, d'autant qu'ils sont fort esloignés de leur force & vertu, tellement que pour ce, il est constant & asseuré que le ceruellet & la moëlle de l'espine du dos est le principe & l'origine de tous ceux qui sont parfaitement durs, desquels ie pretends maintenant traicter amplement.

La moëlle passant iusques à l'extremité de l'os sacré par le tuyau de l'espine, est enueloppée de deux membranes, qui naissent des meninges du cerueau, & qui donnent le mesme vsage que les meninges;Sur icelles il y a encores vne troisiesme membrane forte & creuse qui les enuironne,crainte que lors que l'espine du dos se flechit, la moëlle aussi estant fleschie ne se rompit, en apres suiuent les nœuds des vertebres, qui sont entr'eux liés & conioints ensemble par leurs ligamens ; lesquels en outre sont couuerts en dehors d'vne autre tunique qui les lie tres-fortemét. Le passe

icy sous silence vne humeur tenace & gluante de laquelle les vertebres sont abbondamment remplies; pour estre plus disposées au mouuement, La moëlle donc se prouigne comme vn tronc par plusieurs rameaux, se respandant dedans tous les membres pour le mouuement & le sentiment, ils sortent de chaque vertebre deux à deux en la façon que nous dirons tout maintenant.

La premiere & la principale coniugaison qui sort de là, sont nerfs desliés qui estant nais de la moëlle, passent par des trous cachés de la premiere vertebre, d'autant qu'il ne seroit pas seur qu'ils sortissent comme font les autres par les articles & les iointures, parce qu'estant desliés ils se romproient par le mouuement frequent, & comme ils sont petits ils ne sortent point hors les muscles estant couchés sur cette vertebre.

La seconde coniugaison enuoye des gros nerfs en la partie qui est située aux costés entre la premiere & la secōde vertebre, dont la plus grande partie se respand aux enuirons des oreilles & au derriere de la teste depuis le bas iusques en haut, l'autre partie qui reste s'insere dedans tous les muscles qui sont aux enuirons, & est entrelacée en la premiere coniugaison.

Des trous qui sont entre-ouuers de costé & d'autre entre la seconde & la troisiesme vertebre, il en sort vn autre coniugaison, qui s'insere aux muscles qui mouuent les maschoires,

& en ceux qui flechiſſent la teſte en arriere, & cette coniugaiſon eſt la troiſieſme,

La quatrieſme qui eſt meſlée auec elle, eſt enuoyée dans les muſcles qui ſont communs à la teſte & au col, dont la fonction eſt de flechir la teſte en arriere, & en outre en ceux qui mouuent les maſchoires, & enfin dans les parties qui ſont ſituées derriere les oreilles, or elle ſort de ce trou qui eſt entre la troiſieſme & la quatrieſme vertebre

La cinquieſme à l'inſtant qu'elle eſt ſortie de la prochaine iointure ; vne de ſes parties eſt meſlée auec la quatrieſme, & diſtribuée ainſi de meſme qu'elle, & l'autre partie auec la ſixieſme.

La ſixieſme ſortant au deſſous la cinquieſ- vertebre, s'eſtend beaucoup vers les eſpaules, & puis en apres ſe ioint de part & d'autre aux prochaines, & enuoye en ſoy des petits filets deſliés dans tous les vertebres du col, & meſme auſſi eſt inſerée & entrelacée au nerf du diaphragme, elle ne l'augmente & ne l'amplifie pas peu. Car les nerfs qui doiuent mouuoir le cerueau naiſſent tous de la moëlle du cerueau, & quantité (comme il a ſemblé bon à pluſieurs) de la quatrieſme coniugaiſon. Ils s'inſerent profondement au milieu du Diaphragme qui eſt cenſé nerueux & le principe du muſcle, & ils ſont appuyés en ce paſſage par le moyen du diaphragme, ou de la membrane qui eſt au milieu de la poictrine, il y a deux autres nerfs qui ſont liés & conioints

auec eux dans leur commencement, qui toutesfois estant delà à l'instant esleués au dedans sous le sternon, où l'os de la poictrine, & enfin au haut du diaphragme se vont rendre en l'os sternon, dont l'origine est pareille à celle des precedents.

La septiesme coniugaison sortant sous la sixiesme vertebre, s'estend en sa plus grande partie dedans le bras, & les autres fibres sont entrelassées & conjointes auec les prochaines, estant respanduës dedans la teste, dedans le col & le diaphragme.

La distribution de la huictiesme coniugaison est presque semblable, dont il y a plusieurs scions & productions dedans le coude & le bras qui y sont tous absorbés, & qui ne passent pas plus auant, neãtmoins il n'y en a aucune d'icelle qui soit portée dãs le diaphragme.

La neufiesme qui est née apres la huictiesme vertebre, court toute dedans les extremités de la main, excepté que la precedente se la ioignant se l'attire presque à soy, & que quelque chose d'icelle se va rendre dans le muscle prochain, qui estant le premier & le principal en la poictrine occupe l'espace du milieu entre la premiere & la seconde coste, c'est pourquoy cette neufiesme production estant arriuée aussi du coude qui est tout degarny de chair, crainte qu'elle ne soit en danger, elle se cache entre les tumeurs & les nœuds des os, & delà elle est seurement iettée dans la main en trois branches, à sçauoir l'vne au dedans dans les petits

doigts. l'autre dedans les grands doigts; & la troisiesme flechie dans la partie externe du haut de la main: En apres nonseulement celle-là, mais aussi la huictiesme & la septiesme quand elle est portée par l'espaule, court au dedans par vn chemin tres-asseuré, munie & fortifiée par vne grande quantité de grands muscles.

En apres suit la dixiesme coniugaison, qui doit estre censée, la seconde du cerueau, tout de mesme que celle dont il a esté cy deuant immediatement parlé, doit estre dite la premiere, Car si la huictiesme vertebre est la premiere vertebre du dos, il faut par consequent estimer que cette coniugaison qui sort sous elle, est la premiere coniugaison du dos & du thorax. C'est pourquoy de chaques liaisons des vertebres du dos, sortent chaques coniugaisons des nerfs dans les muscles prochains, tant en ceux qui sont situés entre les costes, que dans les muscles externes, qui courrent le long de l'espine; que les Grecs appellent *Rachitai*, c'est à dire de l'espine, En apres les extremités de ces nerfs s'estendent bien plus amplement, cependant que ceux qui sont sortis des racines de costes vrayes estant diuisés & separés en des filets tres-desliés se respandent dedans les espaules, dans les muscles qui sont aux enuirons de la poictrine, & enfin dedans les autres parties de la poictrine; & ceux qui sont nais des fausses costes se vont rendre dedans les muscles de l'abdomen.

Tous les nerfs qui sortent des lõbes, se vont rendre en partie dans les muscles externes posterieurs, & en partie dans les interieurs, dans lesquels sont aussi meslés des nerfs que nous auons dit estre là enuoyés de la sixiesme coniugaison du cerueau. Les quatre qui passent de costé & d'autre par l'os sacré, chacun va de son trou dedans toute la cuisse. D'où l'on peut reconnoistre que les coniugaisons qui prouiennent de la moëlle de l'espine sont en tout vingt neuf, sçauoir huict du col, douze du dos, cinq des lombes, quatre de l'os sacré, il y en a quelques vns qui sont de cette opinion qu'il en sort cinq de l'os sacré, tellement qu'il y en a en tout trente. Auicenne fait, aussi sortir vn nerf sans pair de l'extremité de l'os coccyx ou de la queuë, mais certainement il le faut mettre au nombre des ligamens, car l'on ne remarquera point aucune autre coniugaison separée outre celles que nous auons iusques à present enseignées.

Ils sont ainsi distribués, sçauoir les nerfs qui sont sortis des deux dernieres vertebres d'embas des lombes, comme aussi les quatre de l'os sacré, estant presque tous assemblés cõme en vn faisceau en la partie posterieure, en laquelle la hanche a vne fente ample & large, sont iettés dedans les cuisses derriere la iointure, estant couuerts & cachés par le muscle large. Et à l'instant qu'ils ont donné chacun leur rameau aux muscles qui sont en ce lieu, selon que leur dignité & leur grandeur

le requiert. D'où incontinent quelques autres diſperſés dedans les cuiſſes ſont portés en bas en dedans, qui ſe vont rendre dans les parties inferieures du pied; & quelques autres dans les parties externes, qui ſe rendent dans les parties de deſſus & du deuant du pied, & d'autres ſitués au milieu & diuiſés dans les muſcles du gras de la iambe ſont abſorbés. La nature a ſoigneuſement pris garde à cette choſe (ſi elle a conſideré quelque autre choſe) de les conduire enuironnés d'os, de cartilages & de ligamens ainſi que des deffences & des remparts; mais toutesfois tous ceux qui ſortent des lombes & de l'os ſacré, ne paſſent pas ainſi incontinent en bas par les parties poſterieures, mais pluſieurs ſortent de leurs rameaux petits & deſliés par le grand trou de l'os pubis, d'autres dedans les petits muſcles qui ſont aux enuirons du ſiege, de la veſie, de la verge, & des teſticules, d'autres dans les membranes du peritoine, de la veſie & de la matrice, & d'autres ſont diſperſés dedans la peau qui enuironne la cuiſſe iuſques au genouil. Voila l'vniuerſelle & l'entiere explication des nerſs.

CHAPITRE XI.

Des Veines.

I'Eſtabliray icy pour vne hypotheſe que le foye eſt l'origine des veines, dont toutesfois i'en eſclairciray cy-apres la verité par pluſieurs raiſons. Pluſieurs veines ſe diſperſant de ſa partie caue dedans le ventre & dedans les boyaux, ſe fendent ainſi que les racines d'vn arbre. Mais il ſort de ſa partie gibbeuſe vne groſſe veine, qui ainſi qu'vn tronc d'vn arbre reſpand grande quantités de rameaux par tout le corps; dont la vertu & la faculté eſt de diſtribuer du foye l'aliment par toutes les parties du corps, non ſeulement ainſi que des canaux & des conduits, mais qui ſont auſſi doüés des facultés de la coction. Outre les autres facultés elles ont ſur tout vne tres-grande faculté attractiue, pour raiſon dequoy elles ont toutes en leur ſimple tunique ou membrane, des fibres eſtenduës en long. & c'eſtoit aſſés qu'elles euſſent vne ſimple tunique pour contenir & renfermer le ſang comme eſtant craſſe & eſpais, & il n'eſtoit pas à craindre qu'il ſe reſpandit delà; & maintenant elles ſont toutes diuiſées & ſeparées en la façon ſuiuante.

La veine Porte

Il ſort de l'entrée & de la partie caue du foye vne groſſe veine (on l'appelle la veine porte) de laquelle comme d'vn certain com.

mencement pluſieurs petits rameaux ſont enuoyés de leur tronc comme des racines dedans le ventre & les inteſtins ou boyaux, & premierement on en voit deux dés leur premier commencement,l'vn plus petit & qui eſt le ſuperieur, qui auec l'artere ſa compagne, ſe va toute rendre par pluſieurs conduits dedans le ventricule, quelques-vns dedans le duodenum, & quelques autres dans les parties ſuperieures & droites. L'autre rameau qui eſt beaucoup glus gros ſe plongeant tantoſt ſous le boyau duodenum, & tantoſt ſous le ieiunum, & paſſant dedans, ſe va rendre dedans le meſentere; mais auparauant qu'il y arriue il eſt appuyé ſur la partie dite pancreas, auquel certainement ſont adherans & le duodenum, & le canal qui va à la veſie du fiel, & les autres vaiſſeaux qui ſont en ce lieu là. De là eſt enuoyé vn vaiſſeau à la rate, qui doit eſtre eſtimé le ſecond de tous, duquel en paſſant grande quantité de veines petites & deſliées comme des cheueux deſcendent dedans le fonds du ventricule, & le reſte d'iceluy s'inſere dedans la ſubſtance de la rate eſtant diuiſé comme en pluſieurs petits filets, qui toutesfois ſortant de la rate s'aſſemblent derechef en deux rameaux, l'vn ſe va rendre en l'orifice du ventricule, en la partie la plus eſleuèe, & l'autre ſe renuerſe en la partie feneſtre de l'omentum. Le troiſieſme rameau qui ſort du tronc ſe reſpand premierement dedans le pancreas, delà incontinent apres paſ-

sant par la racine du mesentere qui est adherante à l'espine, court par vn long traict dedans les hanches senestres, & estant diuisé en plusieurs petits rameaux, arrouse toute la production de l'intestin colon, tellement que pour ce, il semble que tout ce tuyau abboutit à luy, & certainement en cette deduction il y a vne artere qui l'accompagne.

Apres ce rameau il y en a vn autre qui va du costé droict, & qui passant par le pãcreas, est respandu dedans le boyau duodenum, qui est opposé en la partie contraire à la vesie du fiel, celuy là n'est pas plus obscur que les precedens, il enuoye plusieurs surions en la partie droite de l'omentum, qui en effect se respandent du pancreas. Le reste de la souche, au lieu où desia elle atteint au mesentere, se glisse par vn cinquiesme rameau plus obscur ou plus petit que les susdits, dedans toute la partie senestre de l'omentum, & quand il s'est desia quelque peu aduancé il se fend tout en deux, & derechef l'vn & l'autre en deux, & enfin tous en plusieurs petits rameaux desliés, dont la plus grande partie se respand dedans tous les intestins gresles & dans le cecum mesme, par plusieurs petits scions, & sa plus petite partie se termine estant enuoyée dedans les glandules du mesentere. Et telle est la propagation des veines du mesentere qui s'assemblent toutes comme les racines en leur tronc, estant ioinres en vne aux portes du foye, & enfin si tost qu'elle est entrée dedans le foye,

elle iette en iceluy plusieurs rameaux, & certainement presque vn à chaque fibre, mais qui estant puis apres diuisés en vne tres-grande quantité de petits filets, & estant espuisés se perdent dedans toute la substance du foye.

Et celle qui sort de sa partie gibbeuse est certainement fort grande & ample, & pour ce, elle est nommée caue; elle sort aussi par la partie interne du foye, d'vne tres-grande quantité de petits rameaux respandus comme des racines, & neantmoins elles ne sont point continuës à celles que ie disois tout maintenant estre distribuées des veines portés dans chaques fibres, & elles ne se ioignent point à icelles en leurs extremités, & il n'y a point aucune autre chose quelconque qui soit commune entr'elles, outre la substance du foye. la veine caue

En apres la veine appellée des Grecs *Coile*, c'est à dire caue, qui dés à l'instant de sa sortie de la partie gibbeuse, se fend en deux gros rameaux, l'vn monte en haut par le diaphragme dedans le cœur, l'autre se replie en bas du long des vertebres des lombes, & celuy-là n'est pas en effect couché sur l'espine du dos, mais estant appuyé du diaphragme, du mediastin, du cœur & d'vn fibre du poulmon, passant au milieu du thorax, monte en haut aux clauicules & au gosier, & dans ce traict il iette vne tres-grande quantité de rameaux; premierement deux dans le diaphragme, qui estant puis en apres diuisés en tres grand nombre se respandent au loing & au large, d'iceux sortent immediatement des veines des-

liées comme des cheueux qui se vont rendre dans le mediastin & dans l'enueloppoir du cœur, dont les extremités ne sont pas en petit nombre, dedans les parties du deuant du thorax & dedãs le brechet. Et la veine caue estãt tée plus haut & estant desia au cœur, elle iette vn rameau que l'on voit enuironner le dehors du cœur, & qui se perd estant respandu dedans sa masse, comme estant celuy par lequel la substance la plus dure du cœur se doit nourrir, & non pas du sang renfermé dedans ses ventricules lequel elle a rendu plus subtil & plus pur par le moyen des esprits. Au dessus il y a vne autre veine beaucoup plus grosse qui descend dedans l'oreille droite & le ventricule droit du cœur, il a semblé bon à plusieurs de l'appeller non pas vne veine, mais plus proprement vne membrane produite de la paroy gauche de la veine caue, qui enueloppe & couure le ventricule droict. Elle ne penetre pas plus auant dedans le corps du cœur, & elle ne retient pas dés son commencement la forme de veine, mais incontinent qu'elle est arriuée au cœur, elle degenere en sa substance & elle se cache du tout en icelle. Ce qui certainement a esté la raison & l'argument qui a fait que les Aristoteliciens ont estimé que toutes les veines prenoient leur naissance du cœur.

De ce rameau droict de la veine caue sort vn nouueau genre de veine, qui estant montée dedans les poulmons est ainsi que les arteres enueloppée d'vne double membrane, de

laquelle

laquelle nous auons cy deuant enseigné la propagation. Vn peu au dessus l'oreille droite du cœur la veine caue iette vne autre sorte de rameau, qui est seul & sans aucune compagnie [delà il est appellé par les Grecs *Azygos*, c'est à dire sans pareil] & qui estant premierement descendu dans la cinquiéme vertebre du dos, court incontinent apres au long de l'espine au bas du diaphragme. L'on voit en plusieurs dissections qu'il est deriué de la veine caue auparauant qu'il arriue au cœur, & que passãt par l'espine, il iette de part & d'autre des rameaux dedans toutes les interualles des costes, excepté seulement les deux ou au plus les trois premieres d'enhaut, que nous monstrerons cy apres estre nourries des veines qui sont produites d'ailleurs.

Ces rameaux iettent dés leur racine & leur naissance des surgeons dedans les muscles externes du dos, & s'estant aduancés plus outre au long des costes, sortent & paroissent enfin hors le thorax. Le reste de la veine caue montant au gosier se mesle à droit auec le mediastin dedans lequel elle respand vne grande quantité de petite veines desliées, & incontinent elle se couche dessus la cinquiesme & la plus petite fibre du poulmon tout ainsi que sur vn coussin, mais auparauant que d'arriuer au gosier, tout le tronc de la veine caue se fend, en la glande qui se voit en ce lieu-là tres-grande, en deux gros rameaux, qui montent incontinent aux aisselles. Ils se

plient là en dedans au haut du thorax, n'estant pas encores montés au dessus les claui-cules Ils passent & vont dans les aisselles par cét espace qui est entre les clauicules & la premiere coste du thorax : delà à bon droit ils ont accoustumés d'estre dits veines internes. D'icelles n'estant pas encores sorties dehors, prouiennent dans le cours du chemin plusieurs reiettons de costé & d'autre ; & premierement du lieu où la veine caue se diuise en deux rameaux, des petites veines desliées se vont rendre dedans la glande qui est proche, & adiointe ; & des le premier commencement de ces rameaux, il y en a d'autres plus petits & deliés, qui se vont inserer dedans l'os de la poitrine, & courrent sous iceluy iusques au sternon, dans lequel trait ils respandent en chaque espace du deuant des costes des petits rameaux, dont chacun se rencontre à chacune autre veine, que nous auons dit ietter dehors des extremités de la veine sans pareille. Et pour lors les extremités de l'vne & de l'autre veine (encores que celles-là soient internes) sortent hors le thorax, se respandant tant dedans les mammelles, que dedans les muscles externes. Et en outre de ces gros rameaux mesmes, des grosses veines se fendent en diuerses façons dedans les trois espaces d'enhaut des costes, & presque des mesmes lieux d'autres veines se vont incontinent rendre dedans les espaules, & dedans des certains muscles internes du col.

Apres lesquelles d'autres sortent, qui estant respanduës dedans l'espine du col, se glissent par des trous internes des six costes d'enhaut, iusques à ce qu'elles soient arriuées à la teste. Les gros ramaux donc de la veine caue iettent ces branches auparauant de sortir de la capacité du thorax.

Mais incontinent que l'vn & l'autre est sorti du thorax, il se diuise derechef en quatre reiettons, dont l'vn se va rendre dedans ces muscles externes, qui vont depuis l'espaule iusques dans le milieu de la poitrine, & au dessus les mammelles: l'autre dedans les glandes des mammelles, & tous deux sont certainement petits & desliés, le troisiesme se iette dedans ces muscles qui sont sous les espaules, il est le plus gros de ceux qui se voyent en ce muscle; le quatriesme le plus gros de tous artouse & nourrit les parties externes de la poitrine, d'où il est enfin conduit aux extremités des costes. Il y a des petits rameaux de cette souche qui se rencontrent aux extremités de ces veines, que nous auons dit sortir du bas & des parties internes du thorax. Vn peu cy-apres il sera dit qu'elles productions & propagations, cette veine interne fait dedans le bras apres qu'elle est sortie de l'espaule.

Et maintenant les veines, qui montent au dessus du gosier dedans le col & la teste, estãt manifestes & apparentes, retournons à cette diuision de la veine caue, que nous auons cy-

dessus dit se faire prés la glande sous le gosier. De ces rameaux donc de la veine caue que i'ay dit qui se iettoient dedans les aiselles comme deux grandes branches, au lieu ou elles sont proche des clauicules, il sort de costé & d'autre vne grosse veine, qui se va rendre dedans le col ; & auparauant cette veine il y a vne autre rameau plus proche de la glande, qui sort, & qui estant conduit par le dedans du col, est vnique à chaque costé de la gorge. C'est pourquoy il y a quatre branches qui montent en haut de cette region qui est sous les clauicules, lesquelles on a accoustumé d'appeller lors premierement *Iugulaires*, lors qu'elles sont inserées dedans le col, & qu'elles sont sorties au dessus des clauicules.

D'icelles il y en a deux, qui estant pareillement montées en haut & respanduës dedans le gosier, le destroit de la gorge. & le dedans de la bouche, sont dites iugulaires internes, dautant qu'elles sont tousiours plus profondement cachées, & les autres qui sont sous la peau sont dites iugulaires externes & euidentes. Et incontinent apres chacune d'icelles dés le commencement de leur sortie au dessus des clauicules, est en effet dedans quelques parties du corps, du tout simple, & dedans d'autres elle se fend en deux branches dont l'vne monte directement dedans la teste en la partie du deuant du col ; & l'autre est en effet dés son commencement toute au tour pliée, la clauicule estant comme en bas fle-

chie, & incontinent elle monte en haut, tantost seule, & tantost conioincte auec l'interne.

Plusieurs ruisseaux coulent d'icelle, à sçauoir l'vn qui se iette par plusieurs petits reiettons dedans les muscles prochains, & l'autre plus gros & plus tortu, qui s'esloignant insensiblement des clauicules descend en l'espaule par dehors; c'est pourquoy on a accoustumé, de l'appeller la veine espauliere & externe; encores bien que n'estant point du tout espuisé il ne se perde point là, mais s'estendant plus au long il tasche d'aller au ply du coude; d'où il est éuident que la veine espauliere n'a pas moins de societé & de communication, & mesme bien plus pour l'ordinaire auec la veine caue, qu'auec les veines du col & de la teste; bien plus nous auons souuentesfois tres-soigneusement remarqué qu'elle sort & naist comme vn rameau de la veine interne; & qu'incontinent qu'elle est sortie du thorax, elle court à l'aisselle, afin qu'estant pour ce diuisée elle ne iette point aucun autre rameau que la veine interne.

Le troisiesme rameau estant produit est estendu depuis la veine externe du col, & descendant dedans les muscles des espaules se perd.

Le quatriesme inferieur est enuoyé au mesme lieu dedans vn grand muscle, se rencontrant souuent auec cette veine que nous auons cy-dessus dit se porter de la basilique dedans l'espaule.

En apres le reste de cette veine externe iugulaire, au lieu ou elle se iette vers les oreilles, estant differement diuisée & separée, enuoye des rameaux en la face & aux tempes, d'autres aux enuirons des oreilles & vers le derriere de la teste, & d'autres dedans le cerueau. Ainsi elles semblent s'estendre plus au long de tous costés, de sorte que les veines droites concourrent au sommet de la teste auec les senestres, celles du deuant auec celles du derriere, se rencontrant en leurs extremités ou embouchеures.

Mais les rameaux qui sont portés au dedans, ont leur voye & leur entrée à la racine de l'oreille, au milieu où la maschoire inferieure se ioint à la superieure, auquel endroit il y a vn grand passage dedans le cerueau. La iugulaire interne montant en haut en la gorge est vne de chaque costé, & quand elle s'est desia esleuée iusques à la maschoire, elle iette & enuoye plusieurs rameaux des rameaux qui sont sortis & respandus de l'externe, & dont quelques-vns meslés dans cette confusion se vont rendre dedans la gorge, & quelques autres dedans ces muscles, qui enuironnent profondement le larynx, quelques autres dedans la langue, & quelques autres dedans le palais & les parties qui enuironnent la bouche.

Delà sortent au dessus du palais chaques veines internes, suiuant les parties internes du col, iusques à ce qu'elles soient arriuées

à la base de la teste, dedans lequel passage elles respandent des rameaux dedans les parties qui sont entre le palais & la base, dont les extremités se terminent enfin dedans les narines. Et presque du milieu il sort vn petit rameau entre la premiere & la seconde vertebre du col, & incontinent apres vn autre au derriere de la teste & vers la premiere & la plus haute vertebre, qui toutesfois estant descendu delà se dissipe en quelques-vns dedans le pericrane, aux autres il se cache en dedans tout entier dedans l'os occipital par vn grand trou, se respandant par les meninges au sommet de la teste. Cette veine a accoustumé d'estre appellée par quelques-vns la veine poupe.

Les autres iugulaires se vont rendre dedans le cerueau par les sutures qui ioignent ensemble l'os occipital & l'os sphenoïde ou basilaire, & incontinent apres de la base du milieu elles vont au lieu où la dure mere estant replyée diuise & separe le cerueau du ceruellet, & ainsi estant appuyées par la fermeté de cette duplication, elles montent au haut de la teste comme au sommet d'icelle, où il y a vne place vuide, que nous auons dit cy-dessus estre appellée pressoir: bienplus les veines que i'ay dit estre portées & esleuées au dedans à la racine des oreilles, estant à l'instant dispersées en plusieurs petits rameaux, & passant par les costés par vne voye qui est au milieu entre le crane & la dure mere, s'assemblent toutes

de part & d'autre dedans le seul pressoir. Car ce lieu est celuy dedans lequel est portée en grande partie la nourriture du cerueau, d'où puis apres par des ruisseaux tres-deliés, qu'a peine i'ose maintenant dire veines, elle est respanduë dedans la substance du cerueau; bien plus ces ruisseaux diuisés tres-delicatement prés la glande du cerueau vont dedans ses premiers ventricules, où estans meslés auec des petites arteres desliées, ils bastissent & composent le lacis *Choroïde*, qui a pris son nom du chorion, c'est à dire d'vne des membranes qui enuelloppent l'enfant, & telle est l'entiere diuision des veines dedans la teste & dedans le cerueau; maintenant il faut retourner à celles qui sont directement portées dedans le bras.

veine basilique apellee interne du bras

La veine basilique qui est aussi appellée la veine interne du bras & Axillaire, incontinent apres qu'elle est sortie de l'aisselle, elle enuoye vn rameau dedans le muscle large de l'espaule, & presque dedans tous ceux qui sont aupres de luy, lequel est presque là tout disposé, tout le reste tantost simple, & tantost double descend aux parties inferieures obliquement, & passant sous la peau court au nœud du coude; mais auparauant que d'y arriuer il enuoye vne veine manifeste & apparente, au ply du milieu du coude, de laquelle a accoustumé de naistre en quelque façon celle que nous appellerons tout maintenant mediane. Delà le tronc de la veine basili-

la veine mediane

que s'eſtend plus au long, & pendant l'eſpace de ce chemin reſpandant des rameaux dedans les muſcles internes du coude, elle ſe va rendre ſous la peau au carpe, où elle ſe diuiſe en pluſieurs veines, & icelles certainement non pas obſcures & petites, dont la diſtribution ſe fait iuſques dedans les petits doigts : entre leſquelles eſt ſur toutes les autres remarquée & nommée de pluſieurs noms celle qui eſt entre le doigt dit le Medecin & le petit doigt.

La veine Cephalique eſt vne autre veine du bras qui eſt auſſi externe & eſpauliere, elle deſcend en tournoyant des clauicules par le muſcle du col dedans l'eſpaule, d où incontinent par vn droit chemin elle va en bas, & reſpand pareillement des petites veines deliées dedans les parties par où elle paſſe. Et quand elle eſt prochainement arriuée au nœud du coude, ſe diuiſant en trois elle enuoye vn rameau dedans ces muſcles ſuperieurs du bras, vn autre obliquement dedans le ply du coude, qui ſe monſtrant manifeſtement s'aſſemble, & s'unit auec vn autre, que nous auons maintenant dit eſtre auſſi là enuoyé de la baſilique : Et par le concours d'icelles il ſe fait vne certaine veine mediane, qui eſt la plus groſſe de toutes les veines qui ſont dedans le coude.

La veine Cefalique

Le reſte de la production fait vn troiſiéme rameau qui paſſant par l'extremité du coude deſcend dedans le carpe, & ſe reſpand par

plusieurs petits rameaux iusques dedans les grands doigts de la main : entre lesquels se remarque la veine qui est inserée entre le poulce & l'index, que l'on appelle la veine de la teste. En apres la veine mediane descendant du ply du bras monte au rayon, & sortant en dehors, se fend en deux rameaux, l'vn desquels descendant en bas mesle aussi ses rameaux auec ceux de la basilique, & l'autre esleué en haut se mesle & s'entrelasse auec les rameaux de la Cephalique.

Telle a accoustumé d'estre la distribution des veines dedans le bras & les mains, qui toutesfois se voit en plusieurs estre differente, & souuentesfois en vn mesme homme dissemblable dedans le bras droit & le bras gauche; bien souuent il n'y a point de veine mediane, & il y en a dans lesquels la Cephalique, ou la Basilique ne paroissent point, & l'on à quelquesfois remarqué que celle qui est au poulce deriue de la Basilique, & celle qui est au petit doigt prouient de la Cephalique. Car il se voit vne si grãde diuersité de nature dans les choses ausquelles l'on n'est point contraint par aucune loy de necessité; Or est il que dedans les veines (comme dedans les plantes) la propagation des rameaux qui se prouignent n'est pas tousiours necessairement vne & de mesme.

Apres auoir laissé ces choses il est maintenant tẽps d'expliquer la propagation des veines inferieures. La veine caue si tost qu'elle

est sortie de la partie gibbeuse du foye, enuoye vn gros rameau aux parties inferieures & aux lombes, mais auparauant que d'y arriuer, ce rameau qui en est aussi pendãt & cõme attaché, renuoye d'autres petits rameaux tres-deliés dedans les bourses & les enuelopoirs des reins, comme aussi dedans les corps qui luy sont adherans de part & d'autre, & incontinent qu'il est couché sur les lombes, il iette dedans le corps des reins les veines, que i'ay dit estre appellées par les modernes émulgentes, desquelles des petites fibres deliées se vont souuent rendre dedans lesdits enuelopoirs.

De la veine émulgente senestre sort le vaisseau semencier ou spermatique, qui se va inserer par plusieurs plis dedans le testicule senestre, mais il n'en est pas de mesme du vaisseau dextre, car il a accoustumé de sortir du gros tronc de la veine caue mesme. Puis en apres quand ce tronc est paruenu sous les reins, il respand à droit & à gauche des petites veines deliées dedans les muscles transuersaux de l'abdomen, & dedans toutes les parties vastes du ventre, qui sont entre les fausses costes & les os les plus hauts des hanches; outre lesquelles il y en a d'autres qui passent de costé & d'autre en chaque vertebre des lombes, se conduisant par les trous des vertebres, par lesquels nous auons dit que les nerfs sortoient dehors, comme aussi d'icelles il y en a d'autres enuelopées d'vne

membrane deliée qui se vont rendre dedans la moëlle de l'espine ; & d'autres plus grosses dedans ces muscles qui sont couchés en dehors dessus l'espine, qui delà pareillement sont au loing & au large respanduës dedans les parties externes & posterieures du corps.

Mais la mesme veine caue, quand elle est arriuée & descenduë à la derniere vertebre & au commencement de l'os sacré, se fend toute en deux fort gros rameaux qui doiuent descendre obliquemét dedans les cuisses; mais auparauant que d'y arriuer, ils enuoyent plusieurs paires & coniugaisons de veines dedans les lieux prochains; sçauoir la premiere en arriere dedans les muscles internes des lombes nommés *Psoas*, c'est à dire lombaires ; la seconde, petite dans les parties prochaines du peritoine ; la troisiesme dedans l'os sacré & les muscles qui sont estendus par dessus la quatriesme dedans le siege & l'intestin droit, entre lesquelles l'on compte celles qui sur toutes sont nommées hemorrhoides, encores bien qu'entre icelles, qui sont presque sept, il y en a vne qui a accoustumé de sortir du milieu de la diuision des rameaux de la veine caue. La cinquiesme coniugaison descend dedans la vesie & dedans son col, & la mesme enuoye dedans les femmes aucuns rameaux dedãs le fonds de la matrice, & d'autres en sa partie inferieure : & en son col, qui enuironnent aussi en quelque partie les te-

sticules mesmes. La sixiéme est portée dedans les muscles droits de l'abdomen, par lesquels puis en àpres elle se va rendre dedans le cartilage du thorax, & la region inferieure des mammelles, se rencontrant aux emboucheures de ces veines, que i'ay dit vn peu cy-deuant estre descenduës de l'aisselle dedans les parties externes du thorax: d'où l'on recognoist que les veines qui sont portées & enuoyées à la matrice & aux mammelles, sont deriuées d'vne mesme, où des premieres racines qui sont prochaines entre-elles. La septiesme est conduite dedans l'os de la poitrine & ses muscles; La huictiesme estant descenduë de la commissure des os de la poitrine se va rendre dedans les parties genitales tant de l'homme que de la femme. La neufiesme est inserée dedans les muscles internes des cuisses. La dixiesme montant dessous la peau des aines par la region des iles ou des flancs, se rencontre auec les veines qui sont tirées en bas en dehors par les costés du thorax.

Les autres conduits des gros rameaux se vont rendre chacun en leur cuisse, & sous l'aine est enuoyée vne certaine production dedans les muscles du deuant de la cuisse, dedans lesquels estant respanduë elle se perd toute. Il y en a vne autre qui court dessous la peau par les parties internes de la femme, elle est en effet grosse & apparente, de laquelle vn grand nombre de petits ruisseaux sont au dedans conduits dans les parties qui sont au dessous.

La veine au desus du genouil

Cette mesme veine vn peu au dessus du genouil se fend & se diuise en trois, elle enuoye directement vn rameau par la region du deuant & interne de la iambe dedans la malleole ou la cheuille du pied qui est au dessous, où il est clair & apparent, & qui a accoustumé d'estre dit la veine saphene. Elle iette vn autre gros rameau par le iarret dedans les muscles cachés & posterieurs de la cuisse, où il se perd par vn grand nombre de rameaux qui en sortent. Le troisiesme est enuoyé par les parties posterieures de la cuisse; & puis en apres il descend sous la peau par le dehors de la iambe dedans la malleole qui est au dessous, & ayant passé plus auant, il se va rendre dessus & dessous dedans les petits doigts du pied. Et celuy du milieu qui descend par le iarret dedans le gras ou le mollet de la iambe, se fend presque en deux, & iette presque deux branches, ou rameaux, l'vn aux parties inferieures, & l'autre aux parties superieures, qui sont de part & d'autre entrelassés auec les rameaux des veines qui s'y rencontrent. Voyla tout ce qui sembloit deuoir estre dit de la distribution & du nombre des veines, car celles qui vont du nombril dedans la cauité du foye, sont fannées, & il ne les faut plus compter du nombre des veines: comme aussi celles qui ont accoustumé de naistre & de se respandre dedans l'arriere-faix ou les membranes qui enuelopent l'enfãt dedans le ventre de sa mere, ne doiuent point estre censées parties du corps.

CHAPITRE XII.

Des Arteres.

LA description des arteres, n'est pas beaucoup differente & dissemblable de celles des veines. Car estant les conduits & les canaux de l'esprit vital respandu par tout le corps, elles doiuent estre portées en toutes les parties du corps ; mais neantmoins la propagation des arteres est moins frequente que celle des veines, dautant que le sang le plus espais ne peut pas à peine passer dedans les petites parties qui sont fort esloignées sinon par les canaux des veines ; & que l'esprit beaucoup plus subtil que le sang estant tombé des extremités des grosses arteres peut passer par les conduits occultes & cachés des parties dedans ses parties plus esloignées, sans auoir aucun besoin pour cela de l'aide & de l'assistance de l'artere ; delà vient que tousiours vne veine accompagne l'artere, si ce n'est lors que la diuersité de leur naissance ne permet pas qu'elles se puissent ioindre : car il n'y a aucune veine qui accompagne l'artere qui descend du cœur du long de l'espine du dos, n'y aussi celles dont est composé le rets admirable. Mais pareillement chaque veine n'a pas vne artere pour compagne, tant par ce que leur differente origine ne le permet pàs

bien souuent, qu'à cause que les veines sont principalement respanduës sous la peau dedans plusieurs petites parties, qui n'ont aucune necessité d'arteres. C'est pourquoy la nature a donné par tout ou elle a pû aux principales & aux plus grosses veines des arteres pour compagnes ; cy-apres il faut enseigner & brieuement monstrer comment elle le fait en chacun en particulier.

Du ventricule senestre du cœur il sort vn gros vaisseau qui est estimé le tronc & la souche de toutes les arteres, car les arteres iettées d'iceluy dedans les poulmons,& qui sont ainsi que les veines composées d'vne simple tunique ou membrane, seront tenuës pour estre de ses racines ; c'est à sçauoir estant comparées aux veines, qui portent & conduisent la nourriture du mesentere dedans les veines portes du foye, car ainsi ces arteres fournissent au cœur l'air qu'elles ont attiré du ciel dedans les poulmons.

En apres ce tronc, dont ie viens presentement de parler, aussi tost qu'il est sorti du cœur, enuoye deux arteres qui l'enuironnent l'vne en sa moyenne region, & l'autre en sa base & aux enuirons de son ventricule droit ; incontinent il se fend tout en deux rameaux & iceux dissemblables, dont celuy qui est le plus gros est enuoyé dedans la cinquiesme vertebre du dos à gauche, pour arrouser toutes les parties inferieures, & l'autre plus petit monte dedans les parties superieures,

res, dautant qu'elles sont beaucoup moins amples, iceluy donc estant appuyé sur le poulmon se va rendre à la gorge, & par le chemin il iette vn rameau dedans l'aisselle gauche, duquel sortent aussi des rameaux, l'vn desquels se iette dedans les espaces des trois premieres costes d'en haut,& puis estant sorti dehors duthorax,dedans les muscles posterieurs de l'espine : l'autre se va rendre dedans la poitrine & les mammelles se respandant iusques aux extremités des cartilages des costes ; le troisiesme est conduit dedans les trous des six premieres vertebres du col, pareillement auec vne artere qui l'accompagne dedans les membranes de la moëlle. Le reste de ce rameau se iette & se respand dedans l'espaule & dedans le bras gauche, suiuant beaucoup la veine basilique.

Le plus gros rameau de cette souche montant au gosier se replie de la gauche à la droite, & quand il est arriué à la grosse glande qui est nommée *Ganglion*, c'est à dire la phagoüe, il enuoye vn rameau à la iugulaire interne senestre, & vn autre à la droite; d'autant que les veines iugulaires externes, n'ont point d'arteres qui les accompagnent, ainsi de mesme que les Cephaliques, que nous auons dit se rendre par l'espaule dedans le bras ; enfin le reste de cette artere, qui n'est pas encores sorti au dessus les clauicules, se va ietter dedans l'aiselle droite, respandant en passant des rameaux pareils à celle

que nous auons dit qui descendoit à gauche. D'où il est éuident que le rameau droit de l'artere est beaucoup plus esleué que le gauche.

Apres que les deux arteres carotides ont passé audessus les clauicules auec les veines iugulaires internes dedans le col, elles montent directement en haut, pendant lequel chemin elles iettent des petits rameaux dedans les trous de chaque vertebre, qui estant entrelassés dedans les membranes de la moëlle, sont pareillement auec elles portées dedans la teste. Et les carotides mesmes sont diuisées en deux à l'extremité de la maschoire, de sorte qu'vne partie de chacune est portée en arriere dedans les parties posterieures, & l'autre partie est enuoyée aux parties du deuant & regarde au contraire.

Bien plus d'icelle il s'en fait en outre deux rameaux, l'vn se respand dedans la gorge & dedans les muscles internes de la maschoire, & l'autre sortant au dehors prés l'oreille dedans les muscles des tempes, qui puis apres montant au sommet de la teste s'entrelasse & se mesle auec les extremités ou les emboucheures de l'artere opposée; la partie que ie disois descendre dedans les parties posterieures, iette aussi pareillement deux rameaux fort gros, dont celuy qui est le plus petit passe par l'extremité de la suture nommée lãbdoide dedans le crane à la base du ceruellet, dispersant toutesfois dedans ce passage des pe-

tits rameaux dedans les parties prochaines.

Le rameau le plus gros passe en partie par ce trou qui est au bas de l'oreille dedans le crane, estant en effet là conduit où se fait la duplication de la dure mere, & en partie il est porté en haut à l'os sphenoïde & à la base du cerueau, diuisé en plusieurs petites arteres deliées, qui estant diuersement inserées & entrelassées ensemble sans aucune membrane, composent le rets admirable, qui est couché sur la base du cerueau, & caché dedans l'os sphenoïde, & en apres de ce rets d'arteres comme des racines concourrant en leur souche, il en sort deux arteres, qui montent par les trous de la dure mere dedans le cerueau, desquelles estant à l'instant renduës plus desliés & dispersées, quelques-vne se iettent dedans le corps du cerueau, & l'enuironnent ; & quelques autres se vont rendre dedans ses ventricules, qui conioinctement auec les fibres des veines & des arteres, descenduës du haut du pressoir, composent le lacis Choroïde. Voilà toute la distribution de l'artere dedans les parties superieures.

Il court vn autre rameau de toute l'artere, depuis la cinquiesme vertebre du dos, dedans laquelle elle estoit descenduë du cœur, au long de l'espine du dos iusques à l'os sacrum qui panche tousiours vn peu à la gauche, afin de faire place à l'œsophage dedans le thorax, & à la veine caue passant par les lombes. Le premier rameau d'vne si grande pro-

duction est enuoyé dedans cette region du poulmon, qui remplit l'espace qui est au milieu entre la cinquiesme vertebre & la base du cœur, dont les extremités sont attirées en haut dedans la trachée artere. En apres d'autres rameaux sortent de costé & d'autre dedans chaque vertebre, dont quelques-vnes des productions sont enuoyées dedans les interualles des costes, & sortent au dehors dedans les muscles, qui sont couchés en dehors au deuant du thorax; & quelques autres sont presque diuisées en deux, qui iettent leur plus grande partie dedans les muscles externes de l'espine du dos, & l'autre partie de costé & d'autre dedans la moëlle de l'espine, par les trous que nous auons dit que les veines sortoient, & que les nerfs se iettoient au dehors.

Et quand desia l'artere est arriuée dedans le diaphragme, elle iette deux rameaux en iceluy, l'vn à droit, l'autre à gauche. En apres elle enuoye au ventricule, au foye & à la rate à chacun son rameau, & respand presque des mesmes lieux d'autres rameaux dedans les intestins ou boyaux par le mesentere; & non pas beaucoup loing d'icelles deux autres gros rameaux se vont rendre dedans les reins, qu'il a plu à quelques-vns nommer arteres emulgentes, desquelles descendent des petits filets deliés dedans l'estuy des reins: apres iceux suiuent les rameaux des arteres qui se vont rendre dedans les

testicules ; celle qui va au gauche a accoustumé de naistre toute ou de l'artere émulgente, ou certainement de prendre quelque chose d'icelle ; & celle qui s'insere dedans le testicule droit du gros tronc, encores bien qu'elle prenne quelque chose de l'emulgente droite ; elles courrent & enuironnent les testicules conjointement auec les veines spermatiques. Ainsi que i'ay dit cy-dessus des veines, de mesme aussi maintenant ie dis qu'elles ont des arteres qui les accompagnent, qui sont enuoyées de chaque vertebre des lombes aux iles ou aux flancs & dedans les muscles de l'abdomen.

Il peut estre assez manifeste & euident que le tronc de l'artere estant en sa plus grande partie espuisé par plusieurs productions de ses rameaux, est desia beaucoup attenué & diminué quand il arriue à l'os sacrum, où il se fend tout en deux rameaux, qui sont enuoyés dedans les cuisses qui sont au dessous, comme aussi quand la veine caue, comme estãt plus petite & deliée, seroit iusques en ce lieu couchée sur la grosse artere : icelles estant là premierement diuisées dedans les cuisses, il y a des rameaux d'arteres, qui sont conduits auec les veines pour leur appuy & deffense. Il y a vne artere des premiers rameaux des cuisses de part & d'autre, qui est en effet toute seche & aride, dedans les adultes, & qui ne sert plus, qui passe dedans le nombril. Delà aussi courrent des certaines productions d'ar-

teres qui sont pareillement distribuées auec les veines dedans l'os large, & dedans les corps qui luy sont adioints; mais sur toutes les grosses arteres paroissent, qui se vont rendre dedans les muscles internes des lombes, dedans la matrice de la femme, & dedans la partie genitale de l'vn & de l'autre sexe, dedans la vesie & dedans le siege

Toutes cellesqui sont en apres portées dedans les cuisses, estant plus profondement respanduës auec les grosses veines, passent dedans les parties internes & profondes, & s'estant dispersées & consommées par plusieurs rameaux, qui ne sont point en aucun lieu sous la peau comme les veines. Car comla necessité des arteres nous estoit plus grande que celle des veines, il estoit plus seur qu'elles fussent plus profondement situées & cachées. & qu'elles fussent moins respanduës par plusieurs productions. Par ces choses donc il est clair & manifeste, qu'elle ressemblance les veines & les arteres ont entre-elles, & en quoy elles sont differentes, maintenant il faut rendre nostre discours entier & accompli, & lier nostre traité du reste des parties similaires, auec les choses qui ont esté expliquées cy-dessus.

CHAPITRE XIII.

Des membranes & de la peau.

LES membranes apportent vne si grande vtilité au corps & leur necessité est si grande que la nature n'a point laissé aucune partie, qu'elle ne l'aye couuerte, enueloppée & fortifiée d'vne membrane. Car l'on voit soit vn os, soit vn cartilage & vn ligament, soit vn muscle & vn tendon, adioustés y les nerfs, les veines, les arteres, les intestins, & enfin tous les visceres reuestus de certaines propres membranes, & estre dedans icelles comme renfermés, l'on les a en effet nommées proprement tuniques ou membranes de leur vsage & fonction, d'autant qu'ainsi que des couuertures elles enuironnent & finissent en particulier toutes les parties, outre lesquelles choses quelques-vnes d'icelles bornent & terminent les parties, quelques autres les soustiennent, les lient & vnissent ensemble, lesquelles ont le nom commun de membrane. L'on ne peut point aucunement raporter en ce genre les deux tuniques desquelles le ventricule ou l'estomach est composé, comme aussi celles dont sont composés les intestins, ou les boyaux, & la matrice, l'vne & l'autre vesie, les veines & les arteres, lesquel-

les, mais faute de nom, ont accoustumé d'estre appellées tuniques ou membranes, & ce que les Grecs nomment *Chiton*, c'est à dire tunique ou membrane, est toutesfois chose bien differente de la nature de celles dont nous parlons, car celles là composent la propre substance du ventricule, de la matrice & des autres parties que i'ay dites; mais celles-cy reuestissent, distinguent & soustiennent les parties desia entierement formées: celles là sont faites des propres productions de leurs fibres, par le moyen desquelles elles font les mouuemens naturels de l'attraction, de la retention ou de l'expulsion: ces autres n'ont point aucun genre de fibres, mais estant par tout semblables à elles-mesmes, elles n'ont point aucun mouuement naturel, & n'ont seulement que le sentiment.

Leur derniere & effectiue difference est que le ventricule, les intestins, la matrice & le reste des choses de cét ordre, estant composées de leurs propres tuniques comme de leurs substances, sont neantmoins en outre couuertes & reuestuës de ce genre de membrane, afin qu'elles soient fortement iointes & vnies ensemble, qu'elles se soustiennent, & qu'elles soient doüées d'vn sentiment plus certain. Donc les membranes que nous appellons en ce lieu proprement membranes sont en effet tendres & legeres, afin de ne pas surcharger de leur poids les parties qu'elles enuelopent: toutesfois épaisses & fortes, de sorte

qu'elles puiſſent deffendre des iniures externes, & contenir la ſubſtance des parties, afin que ſe reſpandant elles ne diſſipe pas.

L'on voit en icelles vne tres grande difference, ſelon qu'eſt differente la nature des parties aux auſquelles elles ſont adiointes. Car les vnes ſont ſimples, tendres & tranſparantes, les autres ſont doubles, craſſes, épaiſſes & fortes; elles tirent chacunes leur figure de la conformation du lieu & de la partie auſquelles elles ſont appropriées. Et entre icelles les plus excellentes ont vn nom propre des parties principales qu'elles couurent & enuelopent, & des autres il y a peu qui ayent vn nom propre. Celle qui enuelope en dehors le crane eſt nommée *Pericrane*, laquelle eſt en effet double & tres-forte, & toutes celles qui couurent ſeparement les os des pallerons de chaque coſté, des eſpaules, des bras, des mains & des autres parties, ſont confuſement & communement nommées *Perioſtia*, c'eſt à dire perioſte. Vne certaine membrane propre enuelope & couure vn chacun des muſcles, laquelle eſt ſimple & beaucoup plus mince & deſliée que le perioſte dont tout le genre entier n'a point encores eu aucun nom, & entre les membranes internes celles qui enuelopent le cerueau, ſont appellées meninges; deſquelles l'vne eſt plus épaiſſe & plus dure, & l'autre eſt plus mince & deſliée, dont les productions enuelopent toute la moëlle de l'eſpine du dos, &

les propagations des nerfs produites & tirées d'icelle : sur lesquelles il y en a encores vne troisiesme plus ferme & plus forte qu'elles, qui enuironne en dedans le canal de l'espine : comme aussi vne quatriesme qui couure & lie en dehors toute l'espine.

Les quatre tuniques qui composent la structure de l'œil, ont leurs propres noms, tels que nous les auons expliqués en leur lieu. Celle qui contient tant en dedans qu'en dehors la trachée artere & qui lie & vnit ensemble ses cartilages n'a point de nom propre, pareillement celle qui enduit la gorge, & l'œsophage, & en apres celle qui enuelope ou les poulmons, ou le foye, ou la rate, ou enfin les reins. Mais celle qui separe par le milieu le thorax estant descenduë dedans les poulmons, nous l'auons appellé la membrane separante & metoyenne, & l'appellera qui voudra auec festus le mediastin, de la partie d'embas de laquelle naist le pericarde, & d'enhaut la membrane qui enuelope de part & d'autre les costes appellée par les Grecs *Hypezocos Hymen*, c'est à dire membrane succingente, ou la pleure.

Ainsi presque de mesme du peritoine (qui est la membrane double du bas ventre) sortent d'autres membranes plus tenuës & minces, qui enuelopent tant le diaphragme, que toutes celles qui couurent & enuelopent le ventricule, les intestins ou les boyaux, le foye, la rate, les reins, la vesie, la matrice,

l'omentum & le mesentere, lesquelles n'ont point à part aucun nom propre.

La premiere origine de toutes les membra-branes vient de la substance & de la masse des parties qu'elles enuelopent, de laquelle vn excrement gras & épais sortant au dehors aux enuirons d'icelle & se dessechant, cependant que le fœtus se forme, il s'assemble & se forme en membrane : elle reçoit sa force & toute sa faculté sensitiue des petits filets des nerfs sensitifs qui sont dispersés, & entrelassés dedans elle auec vne admirable contexture, tellement que pour ce plusieurs ont faussement estimé que toute la substance de la membrane estoit tirée & produite des nerfs.

En apres ce qui confirme ce qui a esté dit c'est que nous voyons que les nerfs sensitifs qui prouiennent manifestement de la sixiesme paire du cerueau, descendent & dedans la membrane dite Mediastin, & dedans celle qui enuelope les costes, comme aussi les autres qui vont dedans la membrane qui couure le ventricule, le foye & la rate, & sur tout dedans le peritoine, duquel enfin toutes les parties inferieures reçoiuent leurs membranes.

L'on remarque que la distribution des membranes se fait presque ainsi aux os & aux muscles, mais toutesfois qu'elle se fait des fibres des nerfs, que leur enuoye la moëlle de l'espine : de sorte que de ces choses l'on peut recognoistre que la substance des membranes

encores bien qu'elle ne descoule pas toute des nerfs, reçoit toutesfois d'eux toute la faculté de leur sentiment. C'est assez auoir parlé de la nature des membranes.

Il semble que la peau n'a pas vne nature qui en soit dissemblable, estant ainsi que les membranes dés la premiere conformation condensée & épaissie de la semence, afin d'enueloper & d'enuironner tout le corps, & qui est dautant plus épaisse que les membranes, que la masse de tout le corps est plus grande; mais qui est en effet vn peu plus rare & deliée, & percée par des pores petits & frequents, afin de donner passage aux exhalaisons des parties internes, estant d'vne nature moyenne entre la membrane & le nerf, elle peut estre estimée estre en quelque façon composée de pareilles productions d'iceux; mais certainement sa propre substance à pris son origine telle que i'ay dit de la semence, dedans laquelle toutesfois les extremités ou les bouts des veines & des arteres abboutissent, afin d'y respandre la nourriture & l'esprit. En ce mesme lieu sont portés les petits filets des nerfs des parties qui sont au dessous, qui se voyent estre respandus en plusieurs lieux par vne longue production, par le moyen desquels le sentiment est donné à la peau.

Sur celle qui est la vraye & parfaite, il y en a vne autre qui luy sert comme d'vne couuerture mince & deliée, que nous appellons la superficie ou la fleur de la peau, & la petite

peau, & les Grecs *Epidermis*, c'est à dire epiderme ou surpeau; elle est en effet plus épaisse que la vraye peau, qui est engendrée de ces excremens deseches & non pas de la semence, laquelle quand par les brusLures il s'esleue quelque ampoulle, nous voyons manifestement se separer du vray cuir, ou bien quand il s'est fait quelque escorcheure.

La peau couure tout le corps d'vne contexture continuë, si ce n'est où elle est percée pour donner entrée ou sortie au corps, comme dedans les oreilles, les narines, les yeux, la bouche, la partie genitale & le fondement Elle n'a en effet que bien peu de communication auec les parties qui sont au dessous, mais elle leur est seulemẽt adherante, estant comme suspenduë par les fibres des nerfs, des arteres & des veines, de sorte que partant elle en peut estre presque toute separée.

La peau est tellement iointe au front auec son muscle qu'elle suit tout son mouuement volontaire, & pareillement celuy presque de toute la face; car à peine la iugerés vous, estre autre que la superficie de la face du muscle fort desfechée & quasi torrefiée. Mais toutesfois dedans les leures il n'y a pas seulement cette vnion, mais vn si grand meslange, que l'on ne peut point recognoistre separement n'y le muscle n'y la peau, celle qui est engendrée dedans les paulmes des mains, & les plãtes des pieds est presque de ce mesme genre, tant afin pour accomplir leur fonction

de prendre, elles se peussent plus commodement flechir de tous costés, que pour estre douées d'vn sentiment plus exquis; Ailleurs, comme i'ay dit elle n'est point du tout en aucun lieu meslée auec les parties de dessous.

CHAPITRE XIV.

De la chair, & des parties molles.

IL me semble auoir maintenant expliqué toutes les parties simples, solides & dures de tout le corps, il ne reste à present que de parler des parties molles qui sont les parties charneuses. Et afin que ie ne m'esloigne pas en ce lieu de l'vsage commun des noms, il me semble à propos de comprendre tout ce genre des parties molles sous le seul nom de chair ou de charneuses. L'on ne la peut point rencontrer en aucun lieu simple, & qui subsiste de soy, mais estant surnée & enuironnée de fibres tres-solides, elle designe par le nom de chair toute la masse qui est ramassée de soy par sa force & sa quantité.

L'on a accoustumé de diuiser tout ce genre en trois differences, l'vne est la chair des muscles qui est proprement dite chair, l'autre des glandes, & la troisiesme des visceres, que nous auons dit estre appellée par les grecs *Parenchyma*, c'est à dire amas de sang pris

& caillé. La chair des muscles est toute humectée & moite de sang, dont elle est abbondament remplie, & dont elle est estimée auoir tiré son origine ; car elle ne peut point sembler estre autre chose que sang, qui s'amassant aux enuirons des fibres & remplissant & comme farcissant l'espace vuide qui est entre eux, les fortifient & les contient, afin qu'ils ne soient point en peril par les mouuemens. C'est pourquoy il me semble l'auoir assez expliqué, ayant enseigné le nombre & le sommaire de tous les muscles : si ce n'est peut estre que quelqu'vn estime qu'il en faut encores establir de certaines autres differences, d'autant que l'vne est humide, molle, lasche, rare ou sponpieuse, & l'autre au contraire est seche, dure, restrainte, épaisse ou condensée. Car certainemét il ne faut pas estimer que celle qui remplit ou les genciues, ou les grands angles des yeux, comme aussi la glande qui est à l'extremité de la verge virile, encores bien qu'elle soit plus pure, soit d'vn certain autre genre different.

En apres il y a vn tres grand nombre de glandes, lesquelles estant condensées & ramassées d'vne matiere grasse & épaisse, neantmoins elles paroissent estre differentes par cette diuersité, que les vnes sont plus rares que les autres, & que toutes n'ont pas vne mesme & semblable nature de substance Delà vient que leur vsage est different, & distingué par vne grande diuersité, toutes celles qui

sont plus épaisses & condensées outre leurs autres vsages, elles sont mises dedans la fente tant des veines que des arteres pour estre leur appuy. Et celles qui par leur mollesse ressemblent en quelque façon à vne esponge, la nature les a destinées pour engendrer ou pour receuoir des certaines humeurs. Celles qui sont situées en la racine de la glande sont nombrées dans ce genre, elles iettent continuellement de la saliue par vne certaine action & fonction; & en apres celles, qui sont de costé & d'autre au larynx, & qui sont beaucoup plus grandes humectent continuellement la langue, la bouche & les parties de dessous d'vne humeur liquide, nous auons dit cy-dessus qu'elles estoient nommées par les Grecs *paristhmies*, c'est à dires amygdales.

L'on rapporte aussi à ce genre celles qui sont dedans les mammelles frequentes, lasches, gonflées, sur tout quand elles sont remplies de laict, autrement elles sont épaisses, condenses & resserrées. Les glandes des testicules leur sont fort semblables, dont toutesfois il est plus croyable que la substance approche plus de la nature des visceres. Mais entre celles du premier genre sont en effet dedans le cerueau celle qui est appellée *Conarion*, & la glandule percée qui est dessus la base dedans la cauité du bassin; en apres les parotides, qui sont proche les oreilles, & celle dite *Ganglion*, & par les Grecs *Thymos*, c'est

c'est à dire la phagoüe, qui est située sous le gosier au haut du sternon ; & en outre les grosses qui sont sous les aiselles, comme aussi celles dont est rempli en grande partie le *Pancreas* ; & pareillement les lactées, duquel nom l'on appelle les glãdules humides qui son respanduës dedans le mesentere; & en apres celles qui remplissent la capacité des aines ; & enfin plusieurs autres par lesquelles sont appuyées les productions des vaisseaux dedans les bras & dedans les cuisses, que i'ay estimé estre plus enuieux qu'vtile de rapporter icy toutes en particulier. Et mesme aussi il n'est pas vtile de remarquer leur figure ou leur grandeur, laquelle, estant accordée à chacune en particulier, est distinguée en differentes sortes.

En apres la difference est bien plus grande en ce que l'on appelle Parenchyme, non seulement en la figure & en la grandeur, mais aussi en la substance, qui ne se peut pas rencontrer semblable & d'vne mesme sorte, en plusieurs, & qui est certainement composé dés sa premiere naissance d'vn sang respandu & escoulé, d'où vient qu'il semble estre tres-bien dit affusion ou espanchement : mais il n'est pas fait comme dedans les muscles du seul & pur sang, ains ou du tout, ou en plus grande partie de la semence : & tout ainsi que deuoit estre la nature & la necessité de chaque viscere, de mesme sa substance est diuersement composée.

Le seul Parenchyme du cœur approche de prés à la chair du muscle, mais toutesfois auec cette difference, qu'il est plus dur & beaucoup plus sec, & qu'il est par la vertu de la semence enuironné de trois sortes de fibres, & la chair du muscle n'en est pas de mesme.

Apres celle du cœur suit la propre substance du foye, que plusieurs estiment ressembler à vn sang caillé & bruslé, encores bien toutesfois qu'il soit euident qu'il ne se puisse pas faire, que ce qui est le principe de la generation du sang, soit aussi mesme du tout pris & condensé du sang. Car de quel sang, dautant qu'il n'y en a aucun, non pas mesme le maternel, qui puisse estre adiousté & assimilé au corps du fœtus, qui est dedans la matrice, qui n'aye esté fait par le moyen & la fonction du foye mesme? les reins & les testicules encores qu'ils semblent estre de la nature des glandules, neantmoins ils ne doiuent point estre rapportés & mis dans ce genre de Parenchyme, comme ne donnant point de force & ne seruant point d'appuy aux arteres & aux veines ainsi que les glandules, mais ils ont vne tres-grande vertu & telle qu'il a esté donné à chaque viscere de la semence dés le premier cõmencement de nostre naissãce. Mais la substance de la rate approche plus prés qu'eux de la nature de la chair, & en apres celle des poulmons; de sorte que pour ce l'on ne doit pas douter qu'ils ne soient dans le genre du Parenchyme. Mais la question & la

controuerse est bien plus difficile touchant la moëlle de l'espine du dos & le cerueau, desquels d'autant qu'ils sont mis au nombre des parties principales, l'on raporte les premiers commencemens de leur naissance à la semence, & qu'ils doiuent estre nombrés entre les parties similaires. Donc pour ne pas faire en iceux vn genre different contre les l'opinion de tous les anciens, il faut necessairement les mettre dedans tout le genre de la chair.

Et il ne sert de rien de dire qu'ils sont de nature froids, car encores bien que l'on ne iuge pas que toute la chair des muscles,& ainsi de mesme des intestins, & de plusieurs visceres soit chaude, neantmoins toutesfois il ne faut pas estimer que tout le genre soit tel: dautant que l'on voit outre le cerueau & la moëlle de l'espine du d'os, vn grand nombre de glandules, qui sont tant dedans le cerueau, que dedans autres lieux, qui sont froides. Cy-apres il sera plus amplement traité de la chair des veines, des arteres, des intestins & des autres parties que l'on a ccoustumé de remarquer estre propre à chacune d'icelles. Comme aussi il y a plusieurs choses qui se presentent icy remplies de quantité de difficultés, lesquelles toutesfois,ie n'ay point resolu d'expliquer en ce lieu, dautant que ie ne suis point encores tombé dedans les disputes; deuant cy-apres les enseigner chacune en leur lieu.

Mais neantmoins i'ay estimé deuoir icy

en dernier lieu remarquer & preuoir à vne difficulté qui se pourroit cy apres faire, sçauoir que toute partie spermatique n'estoit pas à l'instãt vne partie solide, tout ainsi que toute chair n'estoit pas produite & faite du sãg:mais si dans les differences des parties il faut mettre les repugnances de la partie solide, la molle sera opposée, laquelle plusieurs ont dit auoir la forme de la chair, la sanguine à la spermatique, la composée à la simple, la dissimilaire à la similaire, l'instrumentaire ou organique à l'informe; de toutes lesquelles il sera parlé en leur lieu de chacune en particulier.

CHAPITRE XV.

De la graisse, de la moelle, des ongles, & des cheueux.

IL croist en la membrane & en la peau vne grande quantité de graisse, laquelle est engendrée d'vne portion du sang grasse & tenace, qui est froide, & qui tombant des veines, & estant à l'instant raspanduë dans les membranes froides, & exanges ou sans sang, s'endurcit comme se congelant, tout ainsi que l'huile crasse & épaisse s'endurcit par le froid. D'où vient qu'elle est en abbondance dedans les corps bien froids de leur nature, & qu'il n'en naist que fort peu dedans les corps fort

chauds :& qu'elle a accouſtumé de ſe fondre & de ſe diſſiper par les chaleurs, par les exceſſiues peines & trauaux, & par la faim & l'abſtinence. Elle deuient blanche par la nature des parties auſquelles elle eſt appoſée & adherante.

Et d'autant donc que tant la nature du ſang, que du lieu ſur lequel elle tombe, luy donne ſon principe & ſon origine, leur difference certainement produira leur grande diuerſité. Tellement que l'vne ſera plus craſſe & plus ſeche que l'autre, ou plus tenuë & plus molle. La diuerſité de leur nom les à preſque du tout diſtinguées de genre, de ſorte que l'on a accouſtumé d'appeller celle-là ſein, d'autant qu'elle eſt plus craſſe & plus terreſtre & l'autre graiſſe parce qu'elle eſt plus humide & plus liquide; D'où vient que Pline dit que les beſtes qui portent des cornes qui ſont en partie dentelées, & qui ont des talons aux pieds, ont grande quantité de ſein, & celles qui ont le pied fourchu & les pieds coupés en forme de doigts, & qui ne portent point des cornes abbondent en graiſſe. Car la nature de celles-là eſt plus humide & plus tempemperée, ainſi qu'eſt certainement celle de l'homme dont le corps eſt tout enduit & imbu d'vne graiſſe pure & ſyncere Mais toutesfois elle n'eſt pas par tout ſemblable, ains elle eſt diſſemblable ſuiuant la vertu & la nature de la partie.

Le ventre inferieur, comme eſtant en gran-

de partie membraneux & bien esloigné de la fontaine de la chaleur, est rempli de grande grande quantité de graisse, qui est plus dure & plus seche que celle principalement qui enduit & qui enuironne les reins; les parties qui sont cachées sous la poitrine ont moins de graisse amassée & elle est plus molle, telle qu'est celle que l'on a accoustumé de veoir aux enuirons du pericarde, & de la base du cœur. Et presque par cette mesme raison celle, qui s'est amassée aux enuirons des muscles & de la peau des cuisses & des parties inferieures, se voit estre plus dure & plus seche, que celle qui enduit les muscles & la peau du thorax & des bras; mais neantmoins elle ne se plaist pas en des lieux tres-froids n'y tres-secs, d'autant qu'elle participe quelque peu de la chaleur: delà vient que les meninges du cerueau n'en sont point enduites, ny remplies, comme aussi rarement les membranes qui reuestent les os.

Ainsi de mesme les hommes qui sont de nature ou tres chauds, ou tres-froids, & tres secs n'amassét point de graisse, & ils n'ont point dedans les veines vne matiere propre & disposée pour l'engendrer, mais ceux qui s'esloignent de la mediocrité dedans le froid & l'humide, en ont bien plus grande abbondance, & dautant que tout leur sang est disposé à estre changé en graisse, la chaleur tres-grande du cœur ne peut pas empescher sa concretion aux enuirons du pericarde, &

combien moins donc dedans les autres parties. C'est pourquoy en iceux la qualité de la matiere se change beaucoup plus promptement en graisse, la chaleur du cœur & des autres parties ne la pouuant pas resoudre Ceux qui sont de nature mediocre ont vn sang de mediocre condition, & toute la plus grasse portion d'iceluy qui s'escoule dedans les parties charneuses & chaudes se resoud & se dissipe toute par la force de la chaleur; & celle qui est portée dedans les membranes, par leur froideur se gele & se glace presque. Maintenant il faut traiter de la moëlle.

La moëlle s'amassant dedans les grandes cauités des os, n'y consiste pas moins que la graisse; mais celle qui est contenuë dedans le canal de l'espine du dos, se durcit sur tout, & ce dautant plus qu'elle est descenduë plus loing du cerueau, dont elle est comme vne certaine souche & vne portion qui en est estenduë plus au long. Et de plus elle ne se fond & elle ne se dissipe point par aucune vertu du feu, ains bien plus-tost elle s'endurcit & se rend plus ferme & solide Mais la moëlle de tous les autres os ne se respand pas moins que la graisse liquefiée & fonduë par la chaleur: d'où l'on peut recognoistre combien leurs genres sont entre eux differens.

C'est pourquoy les animaux qui ont deu auoir des os tres-forts & tres solides comme les Lions & les Aigles, ont en iceux vne tres-grande cauité, ce pourquoy auec leur dureté

ils ont vne certaine legereté propre pour le mouuement; mais qui toutesfois n'est pas vuide, ains remplie d'vne grande quantité de moëlle, qui est là cachée & produite de la commune nourriture des os qui y affluë par les veines déliées qui y abboutissent; & qui puis apres petit à petit & auec beaucoup de temps se preparant & disposant se blanchit, & s'espaissit, iusques à ce qu'elle soit propre pour nourrir les os, telle que l'on la voit en grande quantité dedans les os des espaules, des bras, des cuisses & des iambes. Et les autres os dedans lesquels il n'y a point de grandes cauités, soit dautant qu'ils sont graisles, soit dautant qu'ils sont moins necessaires pour le mouuement, renferment dedans leur petites cauités vne humeur, qui est en effet plus liquide & plus fonduë que la moëlle mais qui toutesfois luy ressemble en quelque façon. Le cerueau & la moëlle de l'espine ont, ainsi que i'ay dit, vne autre sorte de substance.

En apres les ongles & les poils encores bien qu'ils ne soient pas du nombre des parties similaires, ils ont toutesfois vne consistence, & vn propre vsage, tellement qu'il en faut icy quelque peu parler. Les ongles sortent des extremités ou des bouts des doigts comme la fin de ces tendons qui abboutissent aux extremités des doigts Car il sort tousiours d'iceux vn certain excrement & ordure, qui affluant aux racines des ongles est fait leur matiere

s'accroissant continuellement. Ils ont esté faits larges & mediocrement durs pour donner vne fermeté à l'extremité des doigts, afin de pouuoir prendre les plus petites choses.

Ainsi de mesme les cheueux prennent leur naissance de l'excrement des humeurs épaisses & fuligineuses, qui sortant dehors par dés pores petits & estroits de la peau, demeure condensé & épaissi au passage, tellement qu'il ne se peut pas facilement purger & vuider, mais vne autre vapeur estant derechef esleuée en haut touche & pousse cette autre, & vne autre en suite cette autre, & apres beaucoup de temps plusieurs estant amassées sur les autres forment & composent vn certain corps estroit & serré à cause de l'estrecissement du passage ; lequel enfin estant fortement poussé par son semblable, est ietté au-dehors, ayant pour lors la forme d'vn vray cheueul, & ainsi comme s'accroissant il s'augmente & grandit tousiours.

Ils ne viennent pas égalément en tous lieux, mais principalement en ceux où la peau est beaucoup seche & chaude, car les lieux froids & humides ne sont point du tout propres pour les engendrer & les retenir. Et où la peau est seche & dure comme en la teste & au menton ils viennent plus longs & plus durs ; & dedans le genre des animaux presque en ceux qui ont le cuir épais & dur, comme sont les cheureuils & les porcs.

Les racines des ongles & des cheueux sont

bien petites & molles ; & ce qui paroist de la peau, est fort & dur. En l'homme les cheueux s'engendrent en partie auec luy, & en partie apres. Ceux qui sont engendrés auec luy sont principalement ceux de la teste, mais proprement ceux des paupieres & des sourcils, que la nature conserue tousiours en vne pareille grandeur telle qu'ils estoient en leur naissance, & afin qu'ils ne s'accreussent pas elle les a fiché en vne peau tres-dure, & semblable à vn cartilage. Ils sont aussi stables & esleués non seulement pour la beauté, mais afin d'estre opposés au deuant des yeux ainsi comme vn rempart, afin qu'il n'y entre rien du dehors au dedans, où qu'il n'y tombe rien de la teste. Ceux qui s'engendrent puis apres sortent premierement en l'os pubis & au fondement, & incontinent apres aux autres parties, & enfin aux hommes au menton : & ceux là en effet ainsi que tous les autres qui sont dedans le reste du corps sont engendrés tant pour la beauté que pour seruir de couuerture. En iceux donc ie finis, d'autant qu'il semble que toutes choses ont esté expliquées & tres-plainemét enseignées, desquelles l'admirable fabrique & structure de tout le corps & des membranes est faite ; & ainsi est tissuë l'exacte & la soigneuse description & histoire des parties du corps.

CHAPITRE XVI.

La maniere de la dissection.

LA description des parties du corps humain a esté telle en son cours & en sa fin qu'elle a expliqué chaque partie en particulier; premierement les similaires ou les simples, & puis en apres les composées, car ainsi nous auons estimé que toutes choses seroient plus claires si à l'imitation de la nature, de la cognoissance des simples nous prenions celle des composées. Quiconque desirera comprendre clairement ce qui a esté cy-deuant descript, & se le representer euidement deuant les yeux, qu'il passe souuent sur les traces que ie luy monstre, & qu'il apprenne sur vn cadaure la dissection des muscles, & en apres des os dessechés & liées proprement ensemble par leurs iointures, & sur vn autre cadaure des visceres internes; sur vn autre des veines commençant par le foye, & sur vn autre des arteres commençant au cœur, & enfin sur vn autre des nerfs qu'ils poursuiura soigneusement & exactement depuis le cerueau & l'espine dedans chaque sens & membranes, car c'est la maniere sommaire & principale qui conduit à la recherche de la cognoissance exacte des parties du corps. Mais plusieurs desirent que l'on leur mon-

ftrent sur vn seul & mesme corps toutes, ou certainement tres grande quantité de choses, dont pour satisfaire maintenant à leur desir, ie commenceray de dire en quel lieu, ou en quel ordre, auec quel industrie (sans rompre n'y deschirer, ou confondre aucunes parties, qui sont diuersement attachées & meslées ensemble) l'on les peut monstrer & faire cognoistre.

Le cadaure sera choisi de bonne habitude de chair, d'aage entier & cōstāt, de structure mediocre & proportionnée, non corrompu, & accomply de toutes ses parties, non mort n'y de maladie, n'y d'vne pluye, mais pendu, ou estouffé sous des couuertures ou dedans l'eau, l'on le mettra sur vne table tournoyante haute & esleuée, au milieu d'vn theatre qui sera bien ouuert, les assistans estant tous assis à l'entour, les dissecteurs & administrateurs bien disposés & preparés, ayant en main & à propos des rasoirs, bistories, crochets, sondes, scies, tarieres, maillets, aiguille, fil, seaux, & esponges.

Celuy qui preside à la dissection ayant premierement monstré la dignité du corps humain, comme il excelle par dessus tous le autres animaux, & l'ayant diuisé en trois ventres & aux membres, il expliquera leurs situations externes, & les noms que les anciens tant Grecs que Latins leur ont donné. Et ayant ainsi fait sa preface il commencera à l'instant de parler de toute la peau du corps,

& de la graisse qui est au dessous; & cependant qu'il fera cela, il commandera d'ouurir & de descouurir le ventre inferieur, & de couper auec vn rasoir la peau depuis le milieu de l'os sternon iusques à l'os pubis, & en apres en trauers du costé droit des flancs au costé gauche, tellement que la commune section des lignes tombe au nombril. Apres auoir leué la peau, mais sans auoir touché au nombril, il faut monstrer les deux sortes de peau, l'Epiderme plus condense, & la vraye peau encores bien qu'elle soit plus crasse, toutesfois elle est plus rare & percée de plusieurs trous frequents, & aussi tost la graisse qui luy est adherante se monstrera.

Apres auoir expliqué ces choses il faut monstrer l'explication des muscles de l'abdomen ainsi qu'il a esté enseigné en la page 75. pendant ce téps les assistans ou seruiteurs separeront ses muscles chacun en leur ordre, se gardant de toucher aux veines qui montent directement de l'os pubis dans les mammelles. Ensuite il faudra traiter du peritoine ainsi qu'il a esté dit en la page 86. & 87. lequel les dissecteurs laisseront seul & nud, ayant osté tous les muscles de l'abdomen, ou du moins ils le couperont ainsi que la peau en deux lignes, ses extremités estant renuersées sur les hanches & sur les hypocondres, afin que le ventre inferieur estant lors tout descouuert se face veoir. Il faut en apres expliquer brieuement le nombril, & cependant les assistans separeront & purgeront les

vaisseaux du nombril, & d'autant que ces choses sont en grand nombre separées en diuers lieux, afin qu'elles ne perissent pas par la dissection des intestins ou boyaux, il les faut separer, & pancher les veines qui aboutissent en la partie du foye vers l'hypocondre droit, & les arteres & les conduits qui se vont rendre au fond de la vesie vers le penil ou l'aine.

Ayant ouuert le ventre inferieur l'on voit l'omentum ou la coëffe qui surnage, & ayant raporté ce que nous en auons cy-dessus dit en la page 87. l'on le proposera double, & son adhesion au ventricule & à l'intestin colon; & à l'instant l'on l'ostera, d'autant que l'on ne peut pas encores cognoistre son origine, comme aussi celle des veines. Et auparauant de passer plus outre, il est a propos de considerer icy la situation des intestins & de tous les uisceres, afin que n'estant point encores separés de leur lieu & de leur situation naturelle, l'on puisse remarquer qu'elles parties, sont au dessous & leur correspondent, & en quels lieux de la peau, ce qui n'est pas de petite importance en l'art de la Medecine.

En apres ayant expliqué la nature & la description des intestins ou des boyaux comme il a esté dit depuis la page 90. iusques à la page 96. les dissecteurs lieront en deux lieux auec fils passés dedans vn aiguille celuy que l'on appelle Rectum au lieu ou il s'esleue vers la hanche senestre, & le couperont au milieu

des deux ligatures, & incontinent ils separeront & decouseront quasi du mesentere tous les intestins petit à petit auec vn bistori, se gardant bien de toucher au mesentere quoy qu'il soit tres grand. Il faut ensemble considerer leurs situations, leurs adhesions, & les insertions d'vn chacun des vaisseaux qui sont en grand nombre, desquels afin que peut estre il ne s'escoule pas du sang outre mesure, ils sera bon de lier la veine qui se va rendre aux veines portes du foye, sans mesler aucune autre chose. Et quand on sera arriué fort pres de l'intestin ieiunum, il le faudra aussi lier de deux ligatures auparauant qu'il se iette & se cache sous la veine qui abboutit aux veines portes, & le couper au milieu, & à l'instant les transporter delà dedans vn seau, où quiconque le desirera, pourra considerer sans danger & sans peine la substance, la figure, les tuniques, les fibres & toutes les autres choses des intestins qui auront esté ostés. Ce fait les visceres ou les entrailles se monstrent tout à nud, mais toutesfois afin de les voir plus clairement, il faut épuiser & absorber auec des esponges tout le sang qui s'est escoulé des parties cachées dedans la capacité du ventre, & l'exprimer dedans des seaux.

Il faut apres cela expliquer le mesentere auec les sept veines qui se vont rendre dedans les veines portes, lequel cependant sera estendu & suspendu par les assistans, afin de faire veoir clairement toutes les choses qui sont

dites. Apres luy suit le pancreas qui est situé au milieu entre le mesentere & le ventricule, apres lequel il faut monstrer & traiter du ventricule, que quelques-vns remplissent d'eau iettée dedans par la bouche & l'œsophage, afin qu'il se face mieux paroistre par son enfleure, & qu'il soit en sa situation naturelle. Et apres que tous l'auront consideré, il sera à propos de poursuiure au pylore qui est conduit en la partie inferieure, & delà au ieiunum qui court par le pancreas dedans les embouchures du mesentere. En apres ayant remis toutes choses dedans leur lieu autant qu'il s'est pû faire & sans les auoir offensées, il sera temps de parler de la vesicule du fiel, & de la faire veoir à l'instant leuant doucement les fibres ou lobes du foye; comme aussi son conduit qu'il insere par le pancreas dedans la substance de l'intestin ieiunum.

Sous ces choses l'on apperçoit manifestement vne veine qui estant descenduë des veines portes par le pancreas & respanduë sous le ieiunum se va rendre dedans le mesentere, comme aussi sa distribution en sept rameaux cy-dessus descrite: mais principalement le rameau qui va de ce gros tronc dedans le ventricule & la rate accompagné de son artere, qui venant de l'aorte vers la region du diaphragme se iette dedans le foye. Si le corps est maigre & attenué, toutes ces choses que i'ay dit se monstreront d'abbord aux yeux, mais s'il est gras & replet, il faut doucement

oster

oster auec le bout du doigt la graisse qui est premierement au tronc qui ua aux veines portes, & en apres à chacun de ses rameaux, afin de ne rien deschirer & que rien ne perisse. Et apres que ces choses auront esté assez veuës ; laissant le pancreas sans y toucher, il le faut oster & entierement extirper le mesentere, sçauoir coupant la veineporte sous le lieu que l'on aura lié, & conduisant le rasoir vers la racine du mesentere, qui est adherante du long à la grosse artere ; ce qu'ayant fait l'on pourra veoir l'artere & le nerf, qui des lombes se respand dedans le mesentere, & ensemble les premiers commencemens de l'omentum;Il faut icy soigneusemẽt prẽdre garde de ne pas picquer ny couper aucun des vaisseaux qui sont au dessous, & qui sont fort gros & amples & couchés sur les lombes, crainte qu'il se vuide. En apres il faut épuiser le sang qui est recement tombé & dessecher entierement tout le corps.

Suiuant cét ordre apres auoir consideré le foye & la vesie du fiel, il faut incontinent contempler la rate, & toutes les choses que l'on a accoustumé de dire d'eux en particulier, & les monstrer à part plus amplement; mais toutesfois pour ne pas offenser l'vnion & la societé par laquelle ces choses sont iointes auec les superieures, l'on ne les peut pas encores bien commodement couper & oster ; ou si peut estre nous y sommes contrains par quelque raison, il faut premierement lier

tres-estroitement tous les vaisseaux qui sont aux enuirons, & principalement la veine caue incontinent qu'elle est sortie du foye.

En apres il faut parler des reins & des conduits de l'vrine, & alors les dissecteurs couperont auec vne bistorie vne grande quantité de petites membranes qui sont en ce lieu là, comme estant des productions tant du mesentere que de l'omentum, & la membrane superieure du peritoine (que i'ay enseigné estre composé d'vne double membrane) & la graisse qui est iointe & proche les reins, les prenant & tenant auec des crochets; car ainsi toutes choses, estant nuës & descouuertes, paroistront plus claires & manifestes, la grosse artere & la veine caue qui est proche d'elle, les nerfs estédus de part & d autre dans les muscles des lombes, & enfin toutes les productions d'vn chacun, qui se vont rendre tant dedans les reins, que dedans les testicules & la vesie. Et d'autant que suiuãt cét ordre il faut parler des reins & des conduits de l'vrine, il faut lier tant la veine emulgente que l'artere, & plus tost la droite que la gauche, par ce que de celle là est deriué le conduit de l'vrine. Ayant ainsi dissequé ces vaisseaux l'on coupera & l'on extirpera le rein droit en sa partie la plus esleuée, afin que le conduit qui est caché au dedans, se voye pour lors, & ayant delà passé vne sonde dedans l'insertion du conduit, l'on puisse cognoistre la maniere par laquelle l'vrine est poussée & iettée dehors.

Et puis venant à traiter de la vesie, l'on coupera la peau depuis le bas du ventre à droit par la racine du penil iusques à l'extremité du scrotum, l'os du penil estant nud & descouuert l'on le separera auec vn rasoir rebouché mis dedans le milieu de la commissure cartilagineuse frapant plusieurs coups dessus auec vn marteau de plomb, les os des hanches estãt renuersés en arriere auec grande force & violence, & iceux estant separés & eslargis & l'os mesme du penil estant reduit dans l'aine gauche, toute la vesie paroist, & toutes les autres petites parties qui sont proches.

Il est maintenant temps d'expliquer les vaisseaux spermatiques & les testicules, & de poursuiure, en la partie gauche que nous auons reseruée en son entier, le mesme vaisseau qui vient de l'emulgente par le milieu des membranes du peritoine iusques à la hanche gauche. Delà l'on ostera le testicule droit du scrotum, & l'on l'ouurira entierement, afin que toutes les choses qui sont au dedans soient plus clairemẽt veuës: & en apres il faut monstrer que les parastates retournent au dedans au col de la vesie, & qu'ils se viennent rendre dedans le conduit de la verge, & enfin toutes les choses que nous auons enseigné en leurs lieux. Et pour oster ces choses il faut lier & couper les veines emulgentes, & oster les reins, aussi le conduit de l'vrine, les vaisseaux spermatiques, les testicules, la verge & la vesie, mais toutesfois se gardant bien,

sur tout autant qu'il se pourra faire, d'offenser la veine caue & l'aorte. S'il afflue de quelque part grande abbondance de sang, ou il faudra incontinent lier le lieu, ou le coudre, & vuider auec des esponges tout le sang qui s'escoulera.

Et en apres si c'est peut estre le corps d'vne femme que l'on dissequé, apres auoir expliqué tout ce qui se doit dire de la matrice, leuant mediocrement seulement la vesie, l'on monstrera manifestement en ce lieu sa situation, ses cornes, ses testicules, l'insertion des conduits, le col, l'orifice double, & enfin l'insertion de toutes les veines qui y sont portées de costé & d'autre. Et apres que les assistans auront osté la matrice auec les autres choses il restera seulement l'intestin droit, dans les hemorroïdes duquel deriuées des rameaux de la veine caue, il sera a propos d'y arrester son esprit & ses yeux, & iceluy estant enfin osté il ne restera rien dedans le ventre inferieur sinon les veines & les arteres: C'est pourquoy ie serois d'aduis laissant ces choses de passer en apres aux parties vitales: & cependant que les dissecteurs seront occupés sur icelles leurs seruiteurs descharneront & denueront les cuisses, afin que les rameaux des veines, des arteres & des nerfs, & les muscles qui y passent soiét chacun en leur lieu & en leur ordre plus clairement mis deuant les yeux de tous les assistans, en l'administration desquelles choses ie ne voudrois pas que l'on tint vn

autre ordre que celuy qui a esté cy-deuant par nous enseigné.

Il faut donc premierement oster la peau du thorax, sous laquelle sont les muscles, les mammelles, les glandules & les costes, qu'il faut expliquer & descrire ; delà il faut passer en la capacité interne, conduisant le rasoir depuis le Xiphoide au trauers l'os de la poitrine iusque au haut du gosier, afin que les costes estant pliées & renuersées en arriere, l'on puisse diuiser les membranes metoyennes ou succingentes, ou de la pleure (que nous auons dit estre doubles) & separées chacune en leur lieu. Et si cela semble estre trop difficile à faire, & trop lubrique & glissant, car l'autre façon de dissiquer est trop vieille, en laquelle ayant coupé de costé & d'autre les extremités cartilagineuses des costes, on ostoit tout l'os de la poitrine ; ce que faisant il faut bien prendre garde, que la veine caue qui est au gosier, ne soit offensée & coupée: & conioinctement l'on monstrera les nerfs, qui passent & s'attachent fermement aux parties internes de l'os, & ensuite l'on prendra & l'on tiendra auec vne sonde en long, & auec vn autre sonde en trauers la membrane succingente ou de la pleure, autrement elle tomberoit ; ces choses estant ainsi bien disposées, l'on pourra rapporter & clairement monstrer toutes les choses qui sont renfermées dedans la capacité du thorax.

Premierement le diaphragme né des extre-

mités des costes, & à icelles dessus & dessous ioint & annexé, & en apres l'adhesion des membranes metoyennes sçauoir la pleure & le mediastin & leur mutuelle societé & vnion. Lesquelles estant ouuertes, il conuient descrire & contempler les poulmons, comme ils embrassent le cœur, & remplissent toute sa capacité: lesquels aussi, qui voudra les pourra enfler & eslargir, faisant entrer de l'air dedans son orifice auec vn soufflet, & outre sa situation il comprendra aussi soigneusement les mouuemens qu'ils font estant viuans, & en apres on ouurira le pericarde au dessus, prenāt garde à l'humeur qu'il renferme; & incontinent apres cōmençeant l'explication du cœur, l'on obseruera sa situation & de tous les vaisseaux, tant qui s'inserent dedans luy, que ceux qui de luy se vont rendre dedans les poulmons: & encores bien que celuy qui preside à l'explication de la dissection aye peut estre icy acheué par son discours celle des ventricules du cœur, de ses valvules, de leur substance & de leur grandeur, toutesfois l'on ne doit pas encores couper le cœur, n'y aussi separer aucune autre chose là située, ou sous le diaphragme, crainte que l'vne d'icelles estant rompuë ou deschirée, sa veritable & sa naturelle constitution ne perisse conioinctement C'est pourquoy l'on differera pour puis en apres parler plus amplement de ces choses, comme aussi de plusieurs autres.

Maintenant il se presente la consideration

vtile de la veine caue, que le seruiteur ou l'assistant, leuant doucement auec la main le poulmon droit, monstrera passer en haut par le diaphragme de la partie gibbeuse du foye, & de ce costé droit monter au gosier, & dedans son chemin ietter des reiettons dedans le diaphragme & le pericarde, & arrouser par vn de ses rameaux le circuit du cœur, & de sa paroy gauche entrer & enuironner son ventricule droit ; & vn peu au dessus la veine azygos ou sans pareille ou compagne, s'aller rendre dedans la cinquiesme vertebre du dos, qui courrant incontinent en bas nourrit les huict costes inferieures de part & d'autre par plusieurs petits rameaux.

Gardant cette mesme constitution dedans toutes choses, il est a propos de parler des nerfs qui sont là enuoyés de la sixiesme paire du cerueau : & de ceux en apres qui se iettent de part & d'autre de la moëlle de l'espine du dos dedãs chaque espace des costes Car pour lors l'on les pourra clairement recognoistre, comme aussi ceux certainement qui se vont rendre de part & d'autre aux parties inferieures par les racines des costes, & ceux qui se vont inserer au milieu du diaphragme au trauers de la pleure, & enfin ceux qui sont fichés dedans le cartilage Xiphoïde au haut du diaphragme au trauers la cauité du sternon. Et ceux qui entrent coniointement auec l'œsophage dedans le ventricule, paroistront cy-apres plus clairement.

En apres il faut passer en la partie opposée, & leuer pareillement le poulmon gauche, & ensemble l'on raportera la distribution des arteres du cœur, & l'on regardera la distribution de son gros tronc dedans l'espine, & sa diuision en deux gros rameaux qui sont portés en haut & en bas. Et afin que toutes ces choses soient plus clairement veuës d'vn chacun, cependant que l'on parlera des productions des arteres & des veines, il faut nettoyer le gosier & la gorge, iusques aux parties internes de la bouche, & couper la maschoire inferieure, mettant le couteau en cette commissure du menton, qui est estroite & resserée, & qui est entre les premieres dents. Et si cela ne se peut pas faire facilement, il faut briser la maschoire en vn lieu plus foible, ou la dissequer auec vne scie; & lors que toutes choses seront mises à nud & à descouuert, alors toute la distribution tant de la veine caue, que de l'artere, qui se fait en la phagoüe dedans les aiselles, dedans les espaules, & enfin dedans le col mesme, se verra plus clairement. Mais si l'on veut en la fin traiter de leur productions il faut que les assistans ou seruiteurs les descouurent à loisir dedans les bras les vnes apres les autres: mais toutefois il faut auparauant par vne certaine precaution lier tous les rameaux incontinent qu'ils sont sortis de leurs troncs.

Les nerfs recurrens viennẽt maintenãt en leur rang qui sont de part & d'autres manifestement

des rameaux des arteres qu'ils enuironnét, repliés en haut vers le larynx. Apres eux sont la gorge, le larynx, l'Epiplotte, les Amygdales, la langue, & tous les nerfs & les veines qui y abboutissent: ensuite la luette, le palais & les dents, dont la consideration n'est pas moins euidente, que l'explication en est brieue & prompte. Ayant monstré ces choses ainsi confusement & en general, sans les deschirer ny les oster aucunement, il conuient enfin les oster toutes auec industrie & addresse, & ensemble les examiner derechef en particulier, tant qu'ils soient entierement & de toutes parts euidentes & comme exposées en vne lumiere tres-claire. L'on coupera donc en premier lieu & la veine caue & l'aorte sous la phagouë, ayant toutesfois premierement lié comme i'ay dit tous les rameaux qui sont là dispersés, & sur tout ceux qui sont enuoyés dedans le col & la teste. En apres la veine caue qui est située au milieu du diaphragme & du cœur, comme aussi l'artere aorte sera coupée, l'ayant premierement liée de part & d'autre auec des liens ou fils dedãs le gros tronc des à l'instãt qu'elle sort du cœur & descend dedans l'espine. Puis en apres l'on separera petit à petit le haut de la langue & la trachée artere de l'œsophage, & enfonçant le rasoir au commencement de la membrane succingente ou de la pleure, l'on la separera toute iusques à la rencontre du diaphragme : & ensuite ayant tiré & osté la langue, & la trachée artere, in-

continent les poulmons suiuront, & pareillement le mediastin, le pericarde, le cœur, & tous les vaisseaux que nous auons dit qui y aboutissoient: & resteront seulemét l'œsophage & le rameau de l'aorte qui est couché sur l'espine du dos. Apres auoir osté ces choses l'on doit plus exactement considerer leur substance, comme aussi leur figure, leur grandeur, & le nombre de leurs parties, & sur tout la composition & constitution des ventricules du cœur, des valuules & des vaisseaux qui sont dedans les poulmons; lesquelles, cependant que l'on dissequera les autres choses, l'on pourra faire boüillir dedans vn grand chauderon pour estre examinées & expliquées piece à piece en la premiere assemblée des spectateurs.

Et afin que les autres visceres qui restent soient plus parfaitement & entierement ostés, il faut couper la veine caue au lieu qui est au milieu entre le foye & les reins: & puis apres on coupera l'œsophage, mettāt la bistorie dessous, ensemble les nerfs qui luy sont adherans, & qui pour lors se monstrent tres-clairement; & incontinent portant le rasoir au trauers le commencement du diaphragme, l'on le coupera premierement, & puis apres les ligamens du ventricule, du foye, & de la rate, puis prenant l'œsophage plusieurs choses suiuent incontinent, sçauoir le ventricule, l'intestin ou le boyau ieiunum, le foye, la rate, & vne grande portion de la veine porte & de

la veine caue : & dans cette operation il faut arrester son esprit sur les arteres & sur les nerfs qui sont enuoyés de la moëlle de l'espine du dos en plusieurs lieux dedans ces visceres : & quand ces choses seront ostées , il faudra soigneusement & tres exactemét rechercher & examiner en chacune en particulier leur substance , leur figure, leur grandeur, & le nombre de leurs parties : mais l'on ne peut pas bien certainement veoir leur situation & leur connexion sinon lors que toutes les parties sont dedans le corps , n estant point encores separées de leurs places

Tous les visceres estant enfin ostés, l'on voit l'aorte estre seule couchée sur l'espine du dos iusques aux reins, dedans laquelle l'on pourra veoir plusieurs trous par lesquels passét ces arteres, que nous auons dit estre enuoyées dedãs diaphragme, le ventricule, le foye la rate, le mesentere, & les reins, toutes lesquelles choses sont en effet tres proches entre elles au lieu où commencent les lombes. Il se presente icy certainement vn lieu & vne occasion fort belle pour la dissection des veines, & des arteres distribuées dedans tous les membres, ie n'estime pas toutesfois qu'il la faille faire autrement ny en aucune autre maniere, que celle qui a esté cy-dessus par nous enseignée : c'est pourquoy il faut maintenant parler de la Teste.

Apres ses cheueux & sa peau, plusieurs ont accoustumé d'expliquer les os du crane & tou-

tes ses sutures, & pendant que cela se fait l'on incise tout le crane auec vne scie par plusieurs coups & efforts, & incontinent l'on l'oste petit à petit, tellement que l'on voit les fibres qui se vont rendre des meninges dedans le pericrane par les sutures ; & en apres ayant commencé de parler des meninges, & ayant osté auec des crochets la dure mere, l'on la coupera depuis le front iusques à l'occiput, en laquelle, afin que l'on voye les veines estre plus enflées & plus apparentes, l'on conseruera les veines & les arteres du col, les liant auec des liens bien serrés. Sous icelle il faut pareillement oster auec des crochets & monstrer clairement vne autre meninge qui est tenuë & mince ; & apres il faut premierement faire veoir comme toutes deux iointes ensemble sont plongées entre les parties du deuant du cerueau, & comme estant accouplées ensemble, elles separent le cerueau d'auec le ceruellet. Apres ces choses la description du cerueau estant accomplie, l'on coupera petit à petit sa partie d'enhaut presque iusques au milieu, tant qu'ayant osté la portion superieure de la moëlle, ses premiers vẽtricules internes, & le lacis choroïde qui est en eux, se monstrent ; & iusques à ce que ayant leué petit à petit la voute qui couure le ventricule du milieu, l'on puisse veoir le conduit vermiculaire qui passe d'iceluy dedans le ceruellet, & que l'on puisse veoir auec les yeux les fesses qui y sont de costé & d'autre. Et au-

parauant de passer plus auant, il faut expliquer & monstrer les septs coniugaisons ou paires de nerfs chacune en particulier, sçauoir leuant doucement & alternatiuement les costés du cerueau, d'autant qu'elles demeurent long tẽps sans se corrompre. Mais le rets admirable, cõme aussi certainemẽt les Epiphyses vermiculaire, & les fesses se fletrissẽt & s'affaissent apres trois ou quatre iours dans les cadaures, & principalement des personnes qui ont esté estranglées, de sorte qu'à peine l'on les peut veoir. Mais il faudra rechercher dedans vn animal fraischement mort, le lacis choroïde vers les premiers ventricules du cerueau, iusques à la fosse & à la base du cerueau, de laquelle quand la dure mere aura esté ostée, la glandule se fera veoir, sous laquelle, & sous vn os tendre & mince qui est comme la superficie de l'os sphenoïde, l'on voit plus clairement ce lacis admirable en son entier.

Et enfin ayant descouuert le ceruellet l'on voit vn ventricule, & sa propagation dedans la moëlle de l'espine du dos, comme aussi les extremités des veines & des atteres qui sont là apportées des parties inferieures. Si puis en apres il semble bon de fendre en long toute l'espine, l'on verra certainement bien clairement toutes les productions des nerfs qui en sortent, lesquelles, quelqu'vn desirant poursuiure auec les muscles par vne certaine suite iusques à la fin, il coupera le corps à ce destiné,

suiuant entierement l'ordre, que i'ay cy-dessus enseigné des nerfs & des muscles.

Il n'y a aucune peine, n'y aucune industrie à considerer les organes des sens, bien plus toute la composition des yeux ne se peut pas moins cognoistre dedans des yeux de bœufs, que dedans des yeux d'hommes. C'est pourquoy ie mets icy fin à cette chose, d'autant qu'il semble que la principale & la generale maniere de faire la dissection a esté assez & autant qu'il faut expliquée : car ie semblerois vouloir en vain pour suiure l'explication de chaque chose en particulier, laquelle vn chacun sans aucun ayde & comme l'on dit par sa propre industrie, & auec la moindre meditation se peut acquerir.

CONCLVSION.

NOvs auons ietté les fermes & solides fondemens de l'art de Medecine, quand ayant descript toute la dissection de tout le corps humain, nous auons proposé & mis deuant les yeux toutes ses parties en particulier; dont si la cognoissance est affermie par la foy & la fermeté des sens, l'on acquiert lors en quelque façon la vertu & la faculté où des communes & euidentes notions, ou de celles que les geometres ont accoustumé non pas de demonstrer, mais de demander, que l'on leur accordent, desquelles puis en apres

l'accés à la demonstration leur est facilement ouuert & manifeste. Si de plus l'on considere son vtilité & son profit, la dissection explique vne matiere qui luy est suiete, dedans laquelle toutes choses prescriptes par l'art doiuent estre occupées & examinées. Car comme ceux qui se remettent en memoire les choses qui ont esté faites, ne les peuuent pas bien conceuoir dedans leur esprit, si premierement ils n'ont ou veu de leurs yeux les lieux & les regions ou elle sont arriuées ou s'ils ne se les sont en quelque façon depeintes: Ainsi certainement s'il faut enseigner toutes les choses que l'on a accoustumé de traiter en l'art de la Medecine, il faut necessairement auoir la cognoissance du corps humain, dedans lequel nous contemplions toutes choses, & nous les voyons de l'esprit toutes au fond. Et toute la cognoissance des choses est errante & vagabonde, & la memoire est legere & peu stable, qui n'est pas arrestée & appuyée par ce moyen, comme par son appuy & son fondement. Car en effet les choses sont beaucoup plus constantes & fermes que les parolles, & à tous ceux ausquels les sens de l'esprit se perdent ou par maladie, ou par l'aage fort aduancé, ou par la longueur du temps, ceux là perdent premierement la cognoissance & la memoire des noms que des choses: d'où vient que la ressouuenance ayant grande force & vertu de dedans les choses & de-

dans les lieux, ce n'a pas esté sans cause & raison que les anciens ont par eux enseigné l'art de la cognoissance & de la memoire. C'est pourquoy tout ainsi qu'il faut apprendre la Geographie pour la cognoissance & la foy de l'histoire, de mesme il faut apprendre la description du corps humain, pour sçauoir & pour pratiquer l'art de la Medecine.

Fin du premier Liure de la description des parties du corps humain



LIVRE II.
DES
ELEMENS.

PREFACE.



Eux qui estant peu & legerement versez en la Philosophie, qui est la mere de tous les arts, entreprennent d'apprendre ou d'enseigner l'art de Medecine, estiment auoir assez & beaucoup fait, si apres auoir leu & consideré l'anatomie du corps humain ils s'employent à l'instant dans la connoissance & la cure de tou-

tes les maladies; leſquelles ſe diſpoſant ainſi pour abbreger & ſe rendre l'art facile & court, ſe iettent precipitament dedans vne abyſme perpetuelle d'obſcurité, & s'oſtant ainſi la lumiere de l'eſprit, ils couurent leurs yeux d'vne nuict & de tenebres tres-epaiſſes; Car Le Raison *la raiſon eſt la lumiere de l'Eſprit, laquelle eſt telle, que ceux qui la mépriſent ne peuuent cognoiſtre les cauſes des choſes, n'y rechercher & recognoiſtre ce qui eſt de veritable, n'y iuger ce qui eſt faux en aucune d'icelles; mais eſtant pour iamais priués de cette excellente clarté, ils ſont attirés en haut & en bas par vn effort vain, temeraire & aueugle, & ayant compris dans leur eſprit vne cognoiſſance confuſe, inutile, vagante & ſans liaiſon des choſes, ils heſitent en toutes comme ſi elles ne faiſoient que de naiſtre, n'ayant rien d'arreſté, rien de certain & de conſtant, & demeurant touſiours dans le*

doute en vn mesme lieu, & duquel ils peuuẽt estre par la moindre occasion iettes dehors; mais ceux qui poussés d'vn grand & puissant desir de bien philosopher, tacheront de passer sur les pas & les demarches des hommes illustres, & celebres sur lesquelles leur vestiges sont demeurez empreints & grauez, ayant premierement pris cognoissance des choses qui tombent soubs les sens, ils en seront imbus d'vne rude & imparfaite cognoissance, mais poussant plus outre par la consideration & la meditation de leur esprit ils arriuerõt à tel point, qu'ils recognoistront la source & l'origine des choses, comme ayant recherché & examiné leurs principes & leurs causes, de là ils penetreront petit à petit plus auãt, & iusques enfin qu'ils arriueront par leur meditation à tel poinct que leur esprit demeurera entieremenr satisfait & content, comme estant arriuez au plus haut de sa perfection; partant le

corps humain ayant esté par l'anatomie diuisé en ses parties qui sont apparentes aux sens, il faut cy-apres d'icelles passer, à celles qui se cognoissent seulement par la pensee, & profonder plus auant & voir de quels élemens vne chacune desdites parties est composée, & quel est le meslange des elemens, quel est leur temperament, & quelles vertus & facultés sont cachées en icelles, & par quel esprit, & par quelle chaleur elles sont conseruées, & quand par la resolution ces choses auront esté recognuës, puis apres par la composition on recognoistra quelles sont les causes efficientes de toutes choses, & quelles humeurs en sont engendrées, quelles sont les fonctions de chacune d'icelles, & quel est l'Office de toutes; & ainsi on comprendra toute la Phisiologie, qui enseigne par l'effet de la demonstration la cognoissance de la composition naturelle de l'homme.

CHAPITRE I.

La diuision du corps humain en parties simples & composées.

LE corps humain est composé & fait tant par la continuité & la suite des parties, que par l'assemblage de toutes les parties bien accordant & conspirant à vn mesme effet, & ce corps n'estant point simple, il est basty par la structure de plusieurs parties de differente sorte, & de figure bien diuerse, lesquelles ne sont pas seulement disiointes & separées en plusieurs lieux, mais aussi les vnes sont faites des autres & quelques vnes sont plus grandes que les autres, selon que l'estat, la condition & la faculté de chacune d'icelles a semble le requerir ; c'est pourquoy l'on peut diuiser & disioindre le corps humain en la teste, au thorax ou la poitrine, au ventre, & aux membres desquels il se voit estre composé, & ces mesmes parties sont derechef diuisées en d'autres parties ; par exemple, la teste est diuisée en la face, aux yeux, au front, au nez, aux oreilles, & en plusieurs autres parties le thorax en la poitrine, aux costez & aux poulmons, le ventre en l'abdomen, & aux entrailles qui sont au dessous, les membres aux cuisses & aux bras

entiers, & iceux en l'humerus, au coude & aux mains, & en apres ces parties sont encores diuisées en des plus petites parties, par exemple, la main aux doigts & en la paume de la main, les doigts sont aussi diuisez en d'autres parties, comme en la peau, veines, arteres, chair, nerfs, tendons, ligamens, cartilages, membranes & os; & pareillement celuy qui considerera au fonds les autres membres, il reconnoistra qu'vn chacun d'iceux est diuisé en toutes ces parties, & certainement en plusieurs autres, au delà desquelles mesme la plus exacte & curieuse obseruation des sens ne pourra rien connoistre. Ces parties sont de toutes parts semblables entr'elles, & n'ont qu'vne mesme & entierement pareille substance, d'où vient qu'Aristote les a premierement appellées *omoiomere*, c'est à dire, d'vne mesme nature, que l'on peut aussi nommer simples; à sçauoir dans lesquelles consiste la diuision du corps humain, comme estant les plus petites parties qui tombent sous les sens, lesquelles estant ainsi considerées sont les dernieres de toutes, mais si on les considere en la composition, elles sont les premieres; car par la conionction d'icelles les autres parties sont faites, qui sont appellées *anomoiomere*, c'est à dire, de dissemblable nature, de sorte que plusieurs leur donnent ce seul nom, sçauoir aux vnes de similaires, & aux autres de dissimilaires, & en apres celles là premieres & simples, & les

autres composées, dautant qu'elles sont faites pour les autres, & qu'elles seruent comme de matiere en la composition & constru-ction des parties dissimilaires, & dans les parties composees il y a cette distinction, que les vnes sont moins, & les autres sont plus composées: il y a aussi cela à considerer, soit quand on examine les fonctions & les offices des parties, ou pour quelles actions & operations les parties du corps ont esté faites, que toute cette partie par le moyen de laquelle nous pouuõs operer, & executer vne action commune à tout le corps, est dite instrument ou organe, & comme vn aide pour faire quelque chose: & en apres selon la difference & l'ordre des actions & des fonctions; l'on fait plusieurs differences d'instrumens, & ainsi nous disons que tout le corps est l'instrument de l'ame, & l'œil de de la vision, le ventricule de la digestion, de l'empoignement la main & du marcher les pieds: en cela le doigt est moins instrument que la main, & la main que le bras, & le bras moins que tout le corps, mais dautant que l'organe est fait non pour soy-mesme, mais pour l'action qu'il doit faire, pour faire son ouurage, il doit auoir vne certaine preparation & instru-ction, dont il a pris le nom d'instrument. La bonne disposition & conformation de la figure est tellement propre & necessaire à chaque partie, qu'icelle luy estant ostée, elle perd l'estre & la qualité d'instrument, car tout ce

qui eſt rude, imparfait & informe, n'eſt pas digne du nom d'inſtrument, mais bien ce qui eſt vn corps bien formé, bien diſpoſé & bien propre pour operer quelque action ; c'eſt pourquoy ſi on conſidere exactement la raiſon des noms, à l'inſtrument, c'eſt à dire à la partie bien formée & inſtrumentaire, eſt oppoſée la partie informe, & imparfaite, les parties *omoïomeres*; c'eſt à dire ſimilaires ſont oppoſees aux parties *et regenes*, c'eſt à dire diſſimilaires, & l'oppoſition de celles-là eſt en leur ſubſtance, & des autres en leur figure ; d'où l'on peut veoir que ceux là confondent les genres des choſes, & troublent toutes choſes, qui oppoſent (pour parler ainſi) la partie ſimilaire à la partie inſtrumentaire, tout ainſi que s'ils diſoient que le blanc eſt contraire au doux, car ſi à des meſmes choſes on attribuë des proprietez qui appartiennent à des choſes de diuers genres, il eſt euident que ce ne ſont pas choſes contraires, tellement qu'encores que les veines, les arteres, & pluſieurs os ſoiént de ſemblable nature, toutesfois ils ſont tous appellez des inſtrumens à cauſe de la forme de leur figure, & la raiſon de l'inſtrument n'eſt pas d'eſtre fait de pl ſi urs differentes parties, d'autant que les artiſans font pour l'ordinaire vne hache toute d'vne piece, mais qu'il ſoit fait d'vne figure propre & conuenable pour agir & pour operer ; & auſſi il n'eſt pas neceſſaire que chaque petite particule ſimilaire du corps, ſoit appel-

lée du nom du tout,dans laquelle erreur quelques vns estant tombez, & voyant que la moindre petite partie d'vne veine & d'vne artere, n'estoit point appellée n'y veine, n'y artere ont estimé qu'elles estoient des parties dissimilaires, ignorant que ces noms estoient donnez non à raison de la substance seule, mais de la substance faite & construite d'vne certaine figure, il est donc necessaire que les fragmens ou les moindres petites parties ayent vne semblable substance à celle des parties entierès; & pour ce il ne faut pas aussitost leur donner le mesme nom; donc pour resoudre cette difficulté, toute partie du corps qui paroistra estre de diuers genre, il la faudra à l'instant reputer estre instrumentaire, car la nature l'a ainsi disposé, d'adiouster à la composition des parties dissimilaires la figure & la conformation, mais il ne faut pas ainsi dire reciproquement que la partie qui est instrumentaire est à l instant de diuerse nature & dissimilaire.

CHAPITRE II.

Que c'est que partie du corps, & combien il y a proprement de parties simples & similaires.

LE corps humain a & contient plusieurs parties simples sans lesquelles il ne peut pas ny long temps n'y conuenablement estre conserué, comme les esprits, le laict, la semence, le sang, les bonnes & vtiles humeurs, & les excrementitielles qui en prouiennent & qui sont renfermées en de certains reseruoirs; en apres les os les cartilages, les ligamens, les tendons, les membranes, les nerfs, les veines, les arteres, la peau, la chair, comme aussi la graisse, la moelle, les cheueux, & les ongles, & toutes ces parties sont en effet simples, mais non pas de sorte que l'on leur puisse egallement donner le nom de partie; car la partie est vn corps adherant à son tout, ioüissant d vne vie commune auec iceluy, & fait pour son action & son vsage, c'est pourquoy nons ne disons point que le sang, qui est dans les veines, & que les humeurs qui sont respanduës par tout le corps, soient des parties, comme aussi les esprits qui sont portez dans les arteres par le mouuement impetueux du cœur, nous ne les disons point estre

corps, & les autres encores qu'ils soient des corps tout ainsi que les humeurs des yeux, toutesfois ils ne sont point arrestez en aucune part, mais ils vaguent & flottent comme estant renferméz dedans vn vaisseau ; & si par hazard quelque humeur s'amasse au dedans, & s'attache au ventricule où à la rate, toutesfois parce quelle n'est pas veritablement coniointe à iceux, & qu'elle ne reçoit pas vne vie commune qui la conserue, elle ne peut pas estre censée partie, comme aussi ny le callus, ny les verruës, ny les nœuds, & pareillement on ne dira point, qu'vne tumeur produite de la chair, encores bien qu'elle se nourrisse, & quelle viue, soit vne veritable partie, parce qu'estant outre la nature, & vn monstre ou prodige, elle ne donne point aucune fonction, ny elle n'apporte aucun vsage au tout, mais bien plutost de l'incommodité: de mesme il ne faut point simplement & absolument dire & appeller la moitié de l'œil vne partie du corps, d'autant quelle seule ne fait point aucune fonction, ny aucun office, ce qui en est encores vne autre marque & tesmoignage, qu'elle n'est point bien appellée vn organe, ny *omoiomere*, c'est a dire similaire, au nombre desquels ils faut mettre vn simple petit fragment d'vn os ou d'vn nerf; & ayant desia establi & compris ces choses sous ces loix, il faut examiner de prez : sçauoir si les cheueux & les ongles sont ou peuuent estre dits parties du corps : quant aux

cheueux, ils sont en effet engendrez & produits de la matiere du corps humain, & ils sont tres fermement adherans au tout, & sont bornez par de certaines limites, & certainement ils n'ont point esté donnez aux hômes pour leur estre inutiles; toutefois dautant qu'ils ne sont pas tellement conioints au corps, qu'ils iouyssent d'vne vie commune auec iceluy, ils ne sont point censez parties du corps; car ils ne viuent point ainsi que les os ou les racines, & ils ne sont point nourris d'vn aliment amassé & attiré au dedans, & ils ne croissent point en largeur & profondeur, ainsi qu'ils font en longueur, mais vne certaine matiere en lieu d'aliment (car à proprement parler, ce n'est pas vn aliment) estant apposée & iointe à leurs racines, tout ainsi qu'aux pierres qui sont dans les entrailles de la terre, ou comme à vne maison quand on la bastit; ce qui sera euident parce que nous dirons cy apres de la nutrition; toutefois on peut à cela obiecter plusieurs choses

Premierement aux enfans les ongles croissent conioinctement auec les doigts tant en longueur qu'en largeur, comme aussi en profondeur, & puis ils deuiennent auec l'aage plus espais & plus durs; ce qui se voit pareillement dans les cheueux, qui estant plustost aux personnes plus aagees qu'aux enfans plus longs, sont aussi plus espais, & plus forts; en apres les ongles & les cheueux ne croissent point sans fin, ains d'vn accroissement finy

& borné, tout ainsi que les racines, ce qui fait foy qu'ils croissent d'vne veritable nutrition ; & s'ils s'augmentoient, leur estant seulement apposé à leurs racines, vne certaine matiere, dautant qu'elle est continuellement suggerée & portée (ce qui est bien tesmoigné, parce qu'estant rasez & couppez ils renaissent tousiours;) ils deuroient enfin croistre & grãdir sans fin par cette cõtinuelle adionction de matiere : or est il que nous voyons le contraire, estant bornez par des limites d'vn certain accroissement, ainsi que les plantes, qu'il ne leur est pas permis d'outrepasser ; c'est pourquoy l'on voit en iceux cõme dans les plantes, que l'aliment entre dedans toute leur substance, qui dans le premier aage nourrit & accroist, & enfin l'accroissemẽt cessant il nourrit seulemẽt; ces raisons ne sont que peu pressantes, mais encores plus, parce que les cheueux ou les ongles estans couppez en tout aage, & mesme en l'aage decrepit & fort auancé, ils croissent derechef ; & en apres parce que dans les personnes hectiques, seiches & arides, desquels le reste du corps non seulement ne s'augmente & ne croist plus, mais mesme aussi s'espuise entierement, se fond & se liquefie, eux seuls se respandent & grandissent ; mais non seulement en iceux, mais mesme aussi dans les corps morts, dans lesquels il est tout euident qu'ils croissent, non pas par l'aide & l'assistance de la nature qui attire, mais par la vertu de l'excrement qui

redonde & qui sort seulement de leur racine, & cét aliment fort preparé & disposé, poussé par la force de la chaleur, ce qui se void en ce qu'ils ne croissent pas tousiours dans les corps morts; & ce qui fait qu'aux enfans aduançans sur l'aage ils croissent en largeur, c'est la largeur des parties desquelles ils sortent; & ce qui les rend plus espais, c'est qu'ils prouiennent d'vn excrement qui est enfin deuenu plus sec & plus bruslé: & quant à ce qui est qu'estant arriuez à vne iuste grandeur, ils ne peuuent plus s'estendre & grandir dauantage, encores bien qu'ils ayent force matiere mise & apposée à leur racine; c'est vne des choses qui peut faire admirer la prouidence de Dieu & de la nature.

Quant à ce qui est de la moëlle qui est dans le canal de l'espine du dos, l'on n'en peut pas dire autre chose sinon qu'elle est vne partie du corps de mesme que le cerueau, dautant que non seulement elle a vn vsage, mais aussi elle a vn office particulier, & de plus elle a vie, par l'aide de laquelle elle attire l'aliment qui est renfermé, mais celle qui est dans les petites cauitez des os, comme elle paroist estre vne humeur liquide, aussi elle n'est pas vne partie du corps, mais l'aliment de l'os, lequel estant premierement engendré du sang, il quitte & change incontinent sa nature, & est insensiblement & enfin conuerty en la nature de l'aliment de l'os; pareillement celle qui remplit les plus grandes espaces vui-

des des os, comme des cuiſſes & des bras, encores qu'elle ſoit plus ferme & plus ſolide, elle eſt toutefois l'aliment de l'os, tout ainſi qu'vn certain aliment qui eſt né auec iceluy, & qui luy eſt donné dés ſa naiſſance, & ce dautant que la ſolidité de l'os ne peut pas facilement permettre qu'il y en entre de dehors au dedans d'iceluy, car la moëlle par la force & la chaleur tiede de l'os, blanchit & ſe cuit, & eſtant attirée elle eſt inſenſiblement conuertie en la nature de l'os : ce qui reſte donc de ſurabondant dans leur cauité pour la neceſſité future, c'eſt vne moëlle qu'Ariſtote a appellée vn excrement cuit (c'eſt ainſi que l'on appelle le ſuc qui eſt ſuperflu dans le corps) non toutefois inutile & qui doiue eſtre reietté : c'eſt pourquoy ceux-là ſe ſont trompez, qui pour accorder des differentes opinions ont diuiſé la partie de la moëlle en deux parties, en vne vtile, & en vne autre inutile, & toute la moëlle en partie alimentaire, & en partie excrementitielle, laquelle afin qu'elle ne defaillist pas trop toſt eſt ſubſtantée par l'aide d'vn aliment qui decoule du dehors: ce qui ſe voit en ce que celle, qui pendant la ieuneſſe eſtoit de couleur rouge & ſanguine, deuient blanche auec l'aage, & graſſe ainſi que tout le reſte du corps ; enfin l'os n'a point vne veritable nutrition, & il n'attrait point le ſang & ne le conuerty point en ſa ſubſtance, dautant qu'il n'a point de vie, ny de ſang, ny aucune autre humeur.

Quant à la graisse, il en est de mesme, & peut estre il y a plus de raison de dire qu'elle n'est pas partie du corps, car il est euident qu'elle est engendrée de la plus grasse portion du sang, laquelle est produite de la bonté de l'aliment & de la coction qui affluant incessament n'est pas conuertie en la substance charneuse de l'animal, & qui s'amassant insensiblement & estant desia escoulée des veines, est condensée & espaissie par le froid, & enfin est faite graisse; donc le froid estant sa cause efficiente, comment peut elle estre vne partie du corps?ce que nous confirmons, car l'humeur qui est encores dans les veines n'est pas vne partie du corps, comment donc estimer qu estant hors les veines, condensée & espaissie par le froid, elle deuienne partie du corps? & si ces raisons ont lieu, le grumeau de sang congelé dedans le ventricule, s'il luy est seulemét adherant, semblera pareillement estre vne partie du corps: en la chair la raison en est differente, parce qu'elle est engendrée ainsi que les autres parties, non pas d'vn sang congelé, condensé & espaissi, mais changé & conuerty en sa substance; il y a encores vne autre raison, sçauoir que la graisse ainsi que la moëlle, est d'vne autre nature de celle des autres parties, car dans vne extréme inanition, & defaut d'aliment & de sang, elle est changée & conuertie en aliment vtile aux parties: or il n'y a aucune partie qui en nourrisse vne autre, & l'vne n'est point faite la

nourriture

nourriture de l'autre : en apres toutes les parties tant ſimples que compoſées ſont renfermées en leur propre terme & limite, laquelle (encore qu'elles ne deuiennent point plus grandes) elles conſeruent touſiours de meſme, ſi ce n'eſt qu'elles ſoient indiſpoſées contre nature : & la graiſſe & la moëlle ne ſont point finis & terminez par aucune borne & limite qui leur ſoit propre & particuliere, ou par quelque figure, mais ſeulement ils ſont bornez & circonſcripts par les bouts & les extremitez des parties prochaines; d'où l'on peut connoiſtre que l'on ne peut pas mettre au nombre des parties les cheueux, les ongles, ny auſſi la moëlle, ny la graiſſe. Ie ſçay bien qu'Ariſtote a diuiſé les parties ſimples en parties molles & humides, & en parties dures & ſolides; & en celles-là il a compris le ſang, la moëlle, la ſemence & le laict, auquel lieu il a donné le nom de partie à tout ce qui eſt contenu dedãs le corps; mais quant à nous, nous les examinerons plus exactement, afin que l'on en puiſſe retirer du profit & de l'vtilité en l'art de guerir les maladies: donc les parties qui reſtent, & qui doiuent eſtre vrayement cenſées parties ſimples, ſont les ſuiuantes, l'os, le cartilage, le ligament, la membrane, le tendon, le nerf, l'artere, la veine, la chair & la peau; c'eſt aſſez auoir parlé des differences des parties, c'eſt pourquoy il faut retourner au diſcours d'où s'eſt faite cette digreſſion.

CHAPITRE III.

Ce que c'est qu'Element, quelles parties sont aux Medecins les elemens du corps, & quels sont les choses qui en doiuent estre dites principes.

ENcores bien que toute la masse du corps paroisse estre bastie d'vne differente composition, toutefois par la section elle est diuisée en parties ; & lesquelles parties que les sens apperçoiuent estre simples, sont comme en retrogradant les dernieres, lesquelles neãtmoins nostre esprit & nostre raison nous monstrent estre les premieres & d'origine & de composition ; c'est pourquoy il faut les estimer les elemens du corps. Car l'Element est vn corps simple, duquel est premierement composé quelque chose ; ce qui est simple est ce qui se reconnoist le dernier & le plus petit dans la diuision, ou s'il a quelque grandeur ou quelque masse, il ne se peut toutefois partir en d'autres especes ; par la liaison des parties simples est fait le composé, lesquelles seules nous appellons Element, & qui ont esté les premieres, & desquelles a commencé l'origine & le progrez de la composition ; la

forme & cette matiere que nous conceuons estre informe & nuë, precedent la partie simple, mais parce qu'ils ne sont point corps, nous les auons separez de la nature de l'Element; car en effet ces choses sont principes, qui chacune en particulier separées ne subsistét point, & qui par leur cócours & leur meslange composent vn corps, & dans les corps composez il s'y rencontrent tant les principes, que les Elemens; mais les Elemens sont corps composez des principes qui subsistent d'eux-mesmes, & qui sont dans tout le genre; car les principes sont censez estre tres-simples & incorporels, ils ne sont point dans tout le genre, & separez ils ne subsistent point, & par leur mutuel meslange ils font vn corps; partant les parties du corps que nous auons dit estre de mesme nature, si nous croyons à nos sens, elles sont les Elemens de nostre corps, & les premieres qui nous sont representées; & l'on establira pour ses principes la semence & le sang maternel, & non pas les choses qui le composent, mais bien celles qui font le corps; & celuy-là est comme sa matiere, & cette autre comme sa cause efficiente, à sçauoir dautant, comme il sera dit en son lieu, qu'elle forme toutes sortes de parties; & celuy là dira faussement qui affirmera qu'ils sont les elemens du corps, dautant qu'ils ne le composent point, & ne sont point conseruez en iceluy, mais ils sont bien ses causes & ses principes; & c'est en cette sorte qu'il faut

dire que les principes des plantes, sont la semence & le suc attiré de la terre, les Elemens, la racine, le bois, la moëlle & l'escorce; mais parce que nous auons pensé qu'il ne falloit pas estimer de toutes choses par le moyen des sens, mais bien par la raison de l'esprit, il ne sera pas hors de propos de rechercher l'ordre des parties qui sont semblables ; & estant les Elemens qui nous sont mis deuant les yeux, il faudra examiner s'il n'y a point autres choses qui auparauant eux ne puissent pas estre apperceus par nos sens, & pareillement sçauoir si en iceux ne sont pas comprises ces quatre natures vulgaires des choses, la terre, l'eau, l'air & le feu.

CHAPITRE IV.

Pour quelles raisons la terre, l'eau, l'air & le feu sont dits les Elemens de toutes choses.

S'Il y a dans la nature des Elemens communs de toutes choses, qui se meslent dans leur generation, il faut necessairement & en verité qu'ils soient plusieurs, & en quelque façon contraires & sujets à passion, car ce qui est vnique & simple, n'a rien dont il soit fait, dautant qu'il ne peut pas souffrir passion de soy-mesme, ny aussi s'il y a plusieurs choses

qui soient d'vne mesme & semblable nature, elles n'agiront point l'vne contre l'autre, mais elles se fomenteront mutuellement, comme n'estant qu'vne mesme chose. Bien plus, si par hazard ils se presentent à icelles des qualitez contraires, si elles ne sont pareillement en des substances sujettes à passion & changement, ces choses par leur rencontre n'en seront aucunement changées, mais les substances demeurant en leur entier, il n'en sera point fait aucun composé qui leur soit dissemblable ; donc par ces argumens & ces raisons comme forcez à coups de bastons, il faut bien croire que cette vertu & ce concours confus & turbulent des atomes immutables & volans dans vn vuide a esté exilée & bannie de le nature & du monde ; c'est pourquoy tout ainsi que les bois, les pierres & les animaux reçoiuent du changement, de mesme ces choses sont facilement changées ; du mélange desquelles toutes choses ont tiré leur commune origine & naissance ; & si elles sont facilement muables, il faut necessairement qu'elles ayent des qualitez qui soient tres-fortes & tres-puissantes, par la repugnance & le combat desquelles non seulement ces qualitez en demeurent émoussées, mais aussi que les substances des corps qui leur sont adiointes & proches, en soient entierement changées & conuerties, mais quelles sont ces qualitez tres puissantes? toute sorte de qualité qui est infuse dans le corps tom-

be ſous l'vn des cinq ſens, & comme chacune meut ſon ſens, de meſme il luy reſpond auec vne certaine proportion; d'où vient que le ſens du tact eſtant le premier, & beaucoup corporel, les qualitez qui le touchent ſont les premieres & les plus corporelles de toutes, ce qui fait auſſi que par icelles nous reſſentons ou des plus grandes douleurs ou des plus grands plaiſirs; c'eſt pourquoy non la blancheur, ou la noirceur, non la douceur ou l amertume, ny celles qui meuuent les autres ſens mais les ſeules qualitez qui touchent le ſens du tact, ſont les tres fortes & tres-puiſſantes; d'icelles les vnes ſont premieres, & les autres en ſont engendrées & produites; les premieres ſont la chaleur, le froid, l'humidité & la ſeichereſſe, & celles qui en ſont produites ſont celles qui ſe rencontrent dans vn corps mol, dur, craſſe, mince, leger, aſpre, qui ſont differentes, & comme de plusieurs formes; car l'on tient que l'origine d'icelles eſt prouenuë des premieres, qui ſont les premieres & les plus puiſſantes de toutes,

Les Elemens donc par le concours deſquels toutes choſes ſont engendrées & croiſſent, s'ils ſe trauaillent beaucoup les vns & les autres par pluſieurs conuerſions & changemens, ils doiuent poſſeder leſdites qualitez, & dans tous corps où elles ſont naturellement en ſupréme degré, ces corps ſont les premiers Elemens de toutes choſes; qui ſont

la terre, l'eau, l'air & le feu, car la supréme chaleur est le feu, qui est comme vne certaine ferueur, & vne exuberance de chaleur; l'air est chaud & humide comme l'haleine, dont l'humeur qui se respand deçà & delà, est vne certaine fluxion ou vn escoulement qui se respand dans toutes les choses de ce monde, remplissant tres-promptement par sa legereté subtile le lieu qui nous enuironne: l'eau est vne certaine liqueur froide, tout de mesme que la secheresse de la terre est vne certaine stable & constante pesanteur, ausquels elle sert de base & de fondement, & est bornée par ses limites, dautant que les autres elemens ne peuuent estre contenus que par vn autre externe; c'est pourquoy encores que les choses qui sont trempées par l'eau soient bien plus moites que celles qui sont humectées par l'air, toutesfois il ne faut pas estimer que cela arriue à cause de la tres grande quantité d'humeur qui s'y rẽcontre, mais c'est que cette humeur estãt en vne substance plus crasse & plus fluxible, quand elle entre dans les conduits & les passages des corps, elle s'y arreste, & y estant retenuë elle s'y attache & les meut bien plus long temps, & les rend plus moites, ce que l'air ne peut pas faire à cause de sa subtilité; mais cette moiteur dont ie parle icy, n'est pas l'humeur que nous recherchons, ny en apres encores que le feu desseche extremement, il ne faut pas de là iuger qu'il soit plus

sec que la terre, car il ne desseche pas de soy-mesme, mais par le moyen de la chaleur, en tant que par sa chaleur il espuise & dissipe l'humidité des corps : l'air tout ainsi que le feu desseche par accident le linge moite, comme les bains frequens en esmouuant & faisant secher la sueur en abondance, l'attirent ; car ces qualitez suprémes ont esté données de telle sorte aux quatre natures des choses, que comme il n'y a rien de plus chaud ny de plus leger que le feu pur, de mesme il n'y a rien de plus sec ny de plus pesant, non pas mesme le plomb, ny l'or, & la force d'aucun medicament ne surmonte point la froideur de l'eau pure & nette, non plus qu'aucune humidité celle qui est en l'air ; en apres elles sont en vn si haut degré en iceux, qu'ils ne peuuent le moins du monde s'augmenter, mais bien se relascher ; ce qui fait voir que ces qualitez encore qu'elles soient en vn souuerain degré, elles ne sont pas toutefois infinies, parce que ce qui est infiny n'est point diminué en luy ostant vne partie finie ; en apres il y a en chaque element vne autre qualité qui est plus foible & remise, qui est en effet simple, mais qui ne remplit point tout le degré de son genre. Il y a au feu vne secheresse qui est compagne de la chaleur, en l'air vne chaleur, en l'eau vne humidité, en la terre vne froideur qui accompagne la secheresse, & en iceux toutes les qualitez qui sont contenuës sous vn mesme nom,

ſont auſſi compriſes ſous vn meſme genre, & & encores qu'elles ſoient differentes dans les corps où elles ſont, toutesfois elles ſont voiſines & conformes tant en leur nature qu'en leur propre mutation ; c'eſt pourquoy ces quatre grandes & principales natures qui rempliſſent tout le monde ſont les premiers commencemens de toutes choſes, dont nous deuions faire la recherche.

CHAPITRE V.

Que le corps de l'homme, ainſi que toutes les autres choſes ; eſt lié & composé de l'aſſemblage des quatre Elemens.

Si les quatre Elemens ſont les premiers commencemens des choſes, & d'iceux les penetrant en haut & en bas, de coſté & d'autre, la nature du monde en eſt continuée, il eſt neceſſaire que par leur viciſſitude tant le corps de l'homme que de toutes les autres choſes ſoit fait, & que d'iceux ainſi que des premiers commencemens des choſes il en ſoit composé ; ce qui deuant eſtre bien euident par la ſimple propoſition de ce faite & auancée, toutefois par l'induction, la choſe nous eſtant comme miſe deuant les yeux, la

verité en sera plus amplement reconnuë; c'est vn sentiment constant & vne opinion certaine de tous, que la totalité du corps est premieremét composée de parties de diuers genres, & en apres ces parties dissemblables sont perfectionnées & renduës entieres par la structure & la composition des parties qui sont entr'elles semblables; maintenant il faut monstrer que ces parties consemblables naissent du concours & du meslange des quatre premiers elemens: Et en effet elles ont cy deuant pris leur origine de la semence, ce qui sera cy apres tres-bien monstré & prouué par demonstration, & elles ont conjointement pris croissance par le moyen du sang maternel, qui a seruy en lieu d'aliment. Il est hors de toute controuerse que la semence des parens a esté faite de leur sang preparé. si bien que quiconque l'a consideré, il n'a point douté que toute la substance des parties a esté produite du sang ou de prés ou de loin: par le nom de sang nous appellons la masse composée des quatre humeurs, qui est renouuellée par le boire & le manger, qui estoient enfin ou des chairs des animaux, ou des poissons, ou des grains de la terre, ou des fruicts des plantes qui ont esté engendrez en leur temps par le concours & le meslange des quatre elemens, en la sorte que nous a fort bien descrit Lucretius en son 2. liu en ces termes: Ainsi que par les pluyes des saisons la terre humide se change premierement en feüilles,

& les herbes des prés en bestes brutes propres pour nostre nourriture ; de mesme les bestes brutes se changent en nos corps & nature, & souuentefois les forces des bestes feroces sont augmentées par nos corps, & les corps des grands oyseaux.

Et il n'y a rien qui puisse estre nourry, comme aussi estre engendré d'vn simple element, les plantes qui ont esté produites de la terre, elles n'ont pas tiré toutes choses d'icelle, mais si elle doit donner aux plantes leur aliment, il est necessaire qu'elle soit humectée ; c'est de là que l'agriculture a inuenté, à ce contrainte par la necessitè, la conduite des petits ruisseaux pour arrouser les champs & les campagnes, & si vous iettez de l'eau pure sur la terre, vous ne ferez rien autre chose que de la boüe : il faut donc si on leur prepare vn aliment conuenable, mesler & temperer par deux natures plus crasses deux autres contraires, & ainsi l'eau pure ne nourrit point les poissons, mais celle qui est conioinctement meslée auec la terre, l'air & le feu ; d'où vient que nous voyons que la nature des choses est ainsi dispofée, que la vertu & la substance des deux autres elemens, penetre en la terre & dans l'eau, & que l'air & le feu penètrent dans les choses basses & inferieures, d'où il estoit conuenable que plusieurs choses prissent leur naissance ; c'est pourquoy les corps de toutes choses sont deriuez de ces premieres natures, & les semences des cho-

ses, les vns en effect incontinent & prochainement, & les autres apres vne tres longue suite de choses, de sorte que la naissance de plusieurs corps estant interuenuë, il semble incroyable qu'ils soient deriuez des simples natures ; & mesme aussi la mort & la destructiõ de toutes choses s'en retourne au mesme lieu, car la nature faisant la mort & la destruction des choses, elle resoult chaque chose dans le mesme estat duquel elle auoit esté produite. Quand les hommes meurent ayant rompu les liens de leur corps, tout ce qui est dissipé de la chaleur naturelle, s'enuole & se rend dans la nature du feu, & la substance de l'esprit, se resout en partie dans le feu, & en partie dans la region de l'air qui nous enuironne, & l'humeur coulante est derechef faite eau, ou exhalaison qui approche fort de la nature tant de l'eau que de l'air, & les parties les plus solides dans lesquelles il y a vne plus grande fermeté, apres que l'humeur aura esté insensiblement épuisée : enfin estant resoutes, elles sont reduites en cendre & en terre, & la comparaison des autres choses n'est pas beaucoup dissemblable dans leur mort & dans leur fin ; & c'est ce que l'admirable Hippocrates a le premier reconnu, inspiré d'vn esprit diuin, auparauant que toute la Philosophie fust inuentée : sçauoir enseignant que l'homme mourant chaque chose s'en va en sa premiere nature, & s'en retourne dans les natures desquelles elle estoit composée ; car

quelque peu auparauant il auoit dit que l'homme ne pouuoit pas estre composé d'vne seule chose, parce qu'il est affligé de douleur, mais par le temperament du chaud, du froid, de l'humide & du sec, par lesquels noms, il semble qu'il a compris les quatre choses que nous auons dit estre les premiers commencemens des choses, & non pas seulement leurs qualitez.

CHAPITRE VI.

Contre l'opiniō des plus modernes qui estiment que dedans nous il n'y a que les seules vertus & qualitez & non pas les substauces des Elemens.

NOvs voyons chez plusieurs des plus modernes que cette opinion puerile & veritablement inutile a eu cours, par laquelle mesprisant l'ancienne Philosophie ils ont dit que dedans nous les qualitez seulement des Elemens, non les substances estoient conseruées, & que de dire qu'il y a en nous du chaud, du froid, de l'humide & du sec, c'estoient des noms non de substances, mais de qualité ; que les quatre natures des choses ne se trouuoient iamais en aucun lieu pures & sinceres, & exemptes de mixtion, & aussi

que celles qui nous enuironnent, si elles seruent à la generation de quelque chose, elles ne retiennent pas leurs especes, mais qu'elles s'euanouissent & disparoissent incontinent qu'vne nouuelle forme du composé s'ensuit de la mixtion d'iceux: tellement que pour destruire entierement ces opinions comme estant du tout absurdes, il les faut examiner en particulier & l'vne apres l'autre; donc on entend par le nom de chaud, froid, humide & sec tantost des qualités & tantost des corps ausquels elles sont coniointes; & ces corps où ils excellent par ces supremes & premieres qualités, ou bien ils les posseddent en degré mediocre, ceux qui sont composés d'icelles en degré mediocre sont en differents ordres, car nous disons & que le pain, & la chair, & le vin & le poiure, & vne infinité d'autres choses sont chaudes, de mesme que le cartilage, la membrane, le nerf & l'os sont secs; & ceux qui ont des qualités excellentes & supremes ne sont pas en si grand nombre, mais en tout quatre, la terre, l'eau, l'air & le feu, ausquels nous auons dit qu'il y auoit vne exuberance de qualités; si donc qu'elqu'vn par ces noms entéd & veut signifier autre chose que les Elemens, il demeurera entierement troublé & confus dans vne si grande diuersité de choses, c'est pour quoy il est croyable que les celebres Autheurs par ces noms simplement prononcés ont seulement entendu les corps qui excelloient en leur

genre, & puis qu'il a esté dit que les corps de toutes choses estoient composez de la mixtion & temperature du chaud, du froid, de l'humide & du froid, qui est donc celuy qui est tellement aueugle dans la contemplation des choses, qu'il conçoiue dans son esprit des qualitez pures ? pour asseurer que les corps sont composez des qualitez ? & quant à ce qu'ils disent qu'il n'y a point en aucun lieu de pures natures, c'est chose bien ridicule & qui approche de la folie ; car les choses qui nous paroissent, encores qu'elles soient peut-estre toutes impures, toutesfois il est necessaire qu'en quelque lieu il y en ayent des pures, qui soient les principes, & comme les fontaines desquelles elles ont esté produites ; car c'est vne forme, vne regle & vn decret de la nature, de conduire toutes choses auec vn tres-bon ordre : or est il qu'il estoit tres-bon & tres conuenable que les choses impures procedassent des choses pures, les imparfaites des choses parfaites. Or la nature a pû faire ainsi toutes choses tres-bonnes, & mettre à part les Elemens du monde, ainsi que le Ciel, qui est-ce qui empesche donc que ces choses soient de la sorte, si elles le peuuent estre ?

Au milieu du monde est posée la terre simple, tres-pesante, tres-seiche, & entierement exempte de toute humidité : dans la partie concaue du Ciel & en sa superficie interieure le feu est situé tres-leger & tres-ardent, non toutefois luisant, clair & esclattant comme le

nostre qui est vne certaine fumée allumée ; car comme il est tres subtil, il n'a rien de solide meslé auec luy, c'est pourquoy il ne peut pas luire, car la lumiere esclatte non dans vn corps tres subtil, mais espais & enflammé, & c'est pour cette raison que toute action est faite par quelque cause efficiente corporelle ; & quelques vns ont dit qu'il ne brusloit point, & qu'il n'eschauffoit point beaucoup: & les chóses qui sont au milieu de ces espaces souffrent des changemens turbulens des extremes, par le meslange desquels elles sont renduës plus impures ; & si par le meslange les extremes n'ont point deposé leur substance, il est euident qu'iceux estans demeurez en leur entier, leur substance leur a esté renduë & conséruée ; car ceux que nous prenons pour estre tres-suprémes & les premiers, ce ne sont point des veritables Elemens, toutesfois dautant qu'ils approchent fort de ceux desquels ils sont cy deuant sortis & emanez, leur nature est censée estre pareille & semblable, & ce que disent ceux qui enseignent que les formes des Elemens s'éuanoüissent & disparoissent, quand par la composition ils ont esté assemblez en vn, combien cela obscurcit-il & soüille toute la splendeur & l'esclat de la Philosophie ? car ils estiment qu'il se fait la mesme chose dans le meslange des Elemens que dans la simple mutation des choses ; dans lesquelles vne nouuelle forme est introduite dedans vne matiere qui luy est subjette,

&

& la vieille en est chassée & retirée ; en apres quand par le meslange & le temperament des Elemens vn corps est renouuelé, leurs formes neantmoins demeurent en iceluy : tellement que, si par leur mistion il naist vne herbe, leurs substances sont en icelle conseruées, & quand puis apres cette herbe est par la coction changée en sang & enfin en chair, encores que la forme de l'herbe se perde vne nouuelle en estant née, neantmoins toutesfois les formes des Elemens ne sortent point, mais elles demeurent stables tant que la nature du composé sera constant, encores bien qu'ils n'y demeurent pas tousiours en vne mesme proportion : ainsi des personnes trescelebres l'ont enseigné, & tout le premier Hippocrates, au liure de la nature humaine, qui dit en ce lieu, que chacune des choses qui ont concourru en la generation retiennent la mesme force dans le corps qu'elles y ont apporté, & que toutes choses dans la mort retournent au lieu d'où elles sont venuës, ce qu'elles ne pourroient pas en façon quelconque faire, si elles n'auoient retenu leurs premieres natures; Aristote est aussi de cette opinion au 5. liure de la Metaphysique, où en plusieurs lieux definissant l'Element, il a accoustumé principalement par tout de remarquer & de repeter, que ce qui est premierement dans le composé, est-ce dans lequel les corps sont enfin resous ; bien plus, en vn autre lieu au 3. liure du Ciel, chapitre 3. il affir-

me hautement que dans la chair & dans le bois, & dedans autres choses semblables, le feu & la terre y sont par leur faculté, & (comme on a accoustumé de parler) par puissance, & qu'iceux sont desdites choses manifestement separez, & si leurs substances eussent esté perduës & évanouies, comment eut-il peut-estre fait, qu'enfin elles en eussent esté separées, & c'a esté vne estrange & prodigieuse opinion, que celle par laquelle, quand les plus modernes & les plus ieunes n'ayans pas pû aucunement conceuoir l'ancienne doctrine des Philosophes, & la raison & nature de la mistion, se sont temerairement esloignez & retirez de leurs opinions; donc afin que personne ne soit plus iamais trompé par cette sorte de captieuse probabilité, il faut expliquer plus amplement toute la vertu & la nature de la mistion ou meslange.

CHAPITRE VII.

Recherche plus exacte de la mistion ou meslange des Elemens.

TOutes sortes de corps qui se peuuent diuiser en des parties tres-petites & subtiles, sont tres-propres pour la mistion, tels que sont les corps mols, tendres, fragiles, liquides, subtils; & au contraire, les durs fer-

mes, solides, secs & crasses, resistent plus que tous les autres à la mistion; & il ne se peut pas faire que ceux-là se puissent bien veritablement mesler, s'ils n'ont de la contrarieté entr'eux par leurs contraires qualitez, par le moyen desquelles les agens & les patiens reçoiuent des mutations & des conuersions: car nous ne pensons pas que ny la blancheur de la ligne ny la sçience de Medecine se meslent dedans le corps; donc les choses qui sont contraires, & qui ont receu dans vne matiere commune des qualitez repugnantes, si elles peuuent estre facilement diuisées & separées, elles sont tres propres tant par leur substance, que par leurs qualitez à la mistion, & elles feront vne mistion, quand elles auront esté assemblées, infuses & temperées en portions en quelque façon égales & pareilles, car pour lors par la force & l'effort mutuel de leurs qualitez repugnantes, toutes leurs substances seront tellement rompuës & brisées, & les qualitez seront tellement émoussées & confuses par la mistion, qu'enfin elles ne conserueront point ny leurs substances ny leurs qualitez pures & entieres, & lesdites substances ne serōt point en façon quelconque dissipées ou esteintes, mais leur trop grande violence estant reprimée, elles seront reduites en vne moindre temperature, & de là est fait vn corps consemblable, qui est en effet desia simplement vnique, car les contraires qui dans la mistion n'ont point esté

vnis par energie, c'est à dire par effect, ou par acte, mais seulement par puissance, restent & demeurent; & de cette sorte donc se fait parfaitement la mistion, qui est vn assemblage de diuerses & differentes choses en vne; l'eau infuse dans l'eau, ou le vin infus dans vn mesme vin ne se meslent point, car encores qu'il se fasse vne entiere confusion de leurs substances, ils demeurent toutefois entiers & nullement émoussez, & parce qu'ils n'estoient point contraires, ils ne se sont point changez l'vn l'autre.

Pareillement si vous meslez ensemble des grains de millet & de moustarde, ou bien aussi vn diamant, vn saphyre, & vne perle reduits en poudre tres subtile & deliée, vous ne ferez point vne autre mistion que celle qui sera apperceuë par les sens, ce qui sera plustost vne certaine disposition & vne certaine composition faite de plusieurs tres-petites & subtiles parties.

En apres, si on trempe de la laine ou vne esponge dedans de l'huile ou quelque autre liqueur, encore que non seulement au sens, mais mesme en effet elles soient confuses, & qu'il n'y ayt aucune, mesme iusques à la plus petite partie de l'esponge qui ne soit trempée & moüillée de la liqueur, toutefois dautant que ces choses ne concourrent & ne font point vne mesme chose, mais qu'elles retiennent separément leurs propres natures entieres & sans aucune attaque, elles ne sont point

meslées d'vne naturelle mistion : bien plus si les substances des quatre Elemens estant tres-parfaitement meslées ensemble, estoient conioinctes, si elles n'estoient par la force & la puissance de leurs qualitez contraires émoussées & temperées, elles ne seroient vnies en vn : d'où vient que Empedocles ayant affirmé & enseigné que les Elemens estoient meslés par la seule opposition de leurs petites parties ; Aristote l'a iustement & auec des fortes raisons & argumens combattu & refuté : & partant par les loix & moyens que i'ay cy-deuant obseruez, l'vnion des choses differentes sera faite, & de plus si elles y concourrent auec pareilles forces & vertus ; car encores bien que le reste ne s'y accorde pas, si le dernier ne s'y rencontre, ce ne sera pas vne mistion, mais vne generatiõ, & quand les forces & vertus des contraires sont extraordinairement dissemblables, ce qui est le moins & le plus foible est surmõté par le plus grand & par le plus puissant, qui le conuertit & le change en sa nature ; car nous ne disons point qu'vne bouteille d'eau soit meslée auec mille bouteilles de vin, ny le bois auec le feu, n'y l'aliment auec le corps ; mais bien que ces choses sont peries, & qu'il en est nèe vne nouuelle ; donc si les choses qui sont meslées & temperées, ne demeurent & ne subsistent pas, il n'y aura aucune connexité, mais quelqu'vne perissant, vne autre sera engendrée, d'où il est manifeste que c'est autre cho-

se d'estre meslé, & d'estre engendré, & que c'est autre chose que la mistion, & autre chose que la generation, & que cette opinion ne se peut deffendre qui enseigne que les substances des Elemens perissent, & que leurs seules qualités sont retenuës dedans la mistion.

CHAPITRE VIII.

Sçauoir si les substances des Elemens, ou leurs seules qualités se meslent toutes ensemble les vnes & les autres dedans le composé.

MAintenant donc qu'il est desia tres-euident que les substances des Elemens meslez ensemble sont dans la mistion, il est à propos d'examiner comment se fait proprement leur mistion & leur liaison; plusieurs suiuant l'opinion de Plotinus ont estimé que toutes les substances se mesloient toutes ensemble, & se penetroient entierement toutes les vnes & les autres, dautant que voyant que les sueurs sortoient de nostre corps & de nostre peau, sans toutefois la percer ny la couper; & en apres que la laine trempée dedans de l'eau, en demeuroit toute moüillée. ils n'ont point douté d'affirmer que dans la

mistion vn corps estoit par l'autre entierement penetré, & meslé auec iceluy de tous costez. & qu'vne matiere estoit confonduë en vne autre matiere, & vne masse en vne autre masse, car ils ont dit que la matiere de l'eau estoit en celle de la laine, non pas seulement renfermée comme dedans des certains espaces vuides, mais bien comme estant respanduë en toute la substance d'icelle, car elle est entierement moite, & elle n'a aucune partie qui ne soit remplie de cette liqueur : & en cette façon ils ont soustenu que non seulement les qualitez des quatre Elemens, mais aussi leurs substances estoient meslées ensemble dedans la composition des parties similaires.

Mais il est bien difficile de conceuoir, & c'est vne chose qui est au dessus la portée de nostre esprit, comment ces choses peuuent ainsi estre; car quand dans les corps moüillez la liqueur penetre la substance d'vn corps plus solide, il est manifeste & euident, & aduoüé de tout le monde, que la plus grande partie de l'eau est iointe à tout le corps qui en est moüillé ; car la laine moüillée occupe vn lieu bien plus grand & plus spacieux, ce qu'estant, il s'ensuit necessairement que l'vne des deux matieres est placée & située en vn autre lieu, mais dans les corps ausquels il ne se remarque pas vne plus grande masse, par exemple, dans les cendres trempées auec de l'eau, ou dans la peau qui suë, il est necessaire qu'il

y ait ce que l'on appelle les pores & les passages tres-estroits qui y soient cachez, dans lesquels l'air ou quelque esprit plus subtil ou quelque autre matiere qui y estoit auparauant s'exhale, & faisant place donne entrée à la liqueur.

En apres s'il ne s'y rencontre point aucun espace entre deux, comment croirons nous qu'il se puisse faire qu'vn autre corps penetre dedans vn corps solide & de toutes parts inaccessible, s'il ne s'y fait des incisions & sections de tous costez, par lesquelles le passage soit ouuert? & si de cette sorte les substances des corps se meslent toutes ensemble, ils sont du moins diuisées & coupées iusques à la plus petite partie d'icelles, tellement que la plus moindre petite partie du corps de l'vne touche iusques à la plus moindre petite partie de l'autre, & c'est certainement vne chose qui a accoustumé de sembler estre indigne de la Philosophie, de croire qu'il y aye dans la nature des choses, vne qui soit tellement petite qu'elle ne puisse se diuiser; & enfin tout corps est infiny dans la diuision, & l'on ne peut pas arriuer par icelle iusques à sa derniere & extreme partie & indiuiduelle: & si mesme on y pouuoit arriuer, les substances des corps, par vne continuelle fraction & diuision faite, seroient reduites en sections & diuisions, & estant comme reduites à rien, elles se destruiroient mutuellement elles-mesmes,

Mais enfin quand vn petit corps est meslé

auec vn plus grand corps, comment pourroit il estre tellement estendu & diuisé, qu'il peut estre respandu par tout celuy qui est plus grand, & que chaque partie indiuiduelle du plus grand, se peut ioindre & mesler auec chaque partie indiuiduelle du plus petit? c'est pourquoy il ne se peut pas faire, mais mesme il ne se peut pas conceuoir que les substances des corps se penetrent mutuellement les vnes & les autres, & qu'elles soient du tout situées & placées en mesme lieu; & il ne se peut pas faire qu'estant respanduës en vne plus grande masse, elles se puissent ramasser & entrelacer dans de tres petites sections & diuisions.

Et ces raisons ont peut-estre tellement pressé Auerrohes, qu'il a esté contraint, pour ne pas auancer vne chose non seulement feinte & controuuée, mais mesme aussi semblable à vn songe, & afin de defendre cette sorte de mistion des substances, de priuer les formes des Elemens de la dignité & de tout le genre des substances parfaites, pour les transferer non dans la categorie des qualitez, mais dans vn certain genre metoyen & inoüy: & de dire qu'elles pouuoient s'estendre & se relascher, estant également respanduës dans vne mesme matiere, & pareillement s'estendre & relascher ainsi que les qualitez; la legereté & le peu d'importance de cette opinion ayant esté par nous refutée en vn autre lieu, ne demande pas icy vne plus grande

dispute; c'est pourquoy passant sur les flots & les ondes des opinions legeres, il nous faut retirer en vn port tranquille & asseuré.

La mistion ne mesle point ensemble les substances des Elemens toutes les vnes dans toutes les autres, mais seulement elle mesle & confond ensemble leurs qualitez, afin qu'elles soient égalemét meslées & confuses ensemble dans la masse de tout le composé, Car premierement quand les quatre simples natures du monde concourrent ensemble comme en quelque façon en forces égales, elles se diuisent en des petites parties, mais non pas aussi trop petites, & elles se conioignent en cét ordre & maniere qu'enfin chacune est iointe & adherante à vne autre & de diuers gére, & l'on ne peut pas rien remarquer auec les sens qui ne soit composé des quatre portions ou parties d'icelles. Ce qu'estant supposé, les petites parties retiennent chacunes leur forme entiere telles qu'elles auoient auparauant la mistion, car les substances ne reçoiuent point d'intention, ou de l'estenduë, & de la remission ou de la relasche; mais les qualitez contraires des Elemens se meslent ensemble toutes les vnes auec toutes les autres, & par vne mutuelle repugnance elles se reduisent les vnes & les autres à vne certaine temperature & moderation; & par leur mistion & confusion il se fait vn certain semblable genre de temperament, qui est respandu par toute la masse du composé: car encores

bien que les ſubſtances ne puiſſent pas eſtre temperées *cat'olon*, c'eſt à dire vniuerſellement & entierement, mais ſeulement eſtre liées & conjointes enſemble, auec vne continuelle oppoſition, toutefois la miſtion des qualitez eſt conſommée & parfaite, & quand elle eſt entiere & accomplie, il s'eſt fait vn temperament qui eſt également reſpandu dans tout le compoſé, & vne forme s'y eſt incontinent introduite, & pour lors il s'eſt fait vne veritable vnion de diuerſes & differentes choſes en vne meſme choſe.

Mais dautant que le tout ſubſiſte par ſa forme & par la vertu d'icelle, il eſt bon & conuenable qu'il ſoit fait vn compoſé vnique & ſimple par vne ſeule & ſemblable forme, & les petites portions & parties des Elemens qui reſtent apres que ce corps ſimple eſt produit & engendré, demeurent en effet toutes entieres en leurs formes, non toutefois libres, ains impliquées & liées, & comme entrelacées par la mutuelle repugnance des qualitez, comme auſſi par la preſence d'vne forme plus digne & plus excellente; d'où vient qu'elles ne peuuent pas faire paroiſtre leurs premieres & leurs naturelles vertus, & que le feu ne peut pas bruſler, & l'eau beaucoup rafraiſchir; elles ſont donc dedans le tout compoſé par puiſſance, & de ſorte que le temperament eſtant diſſout par la mort, elles retournent dedans leur centre, & leurs parties ſont renduës & remiſes dans

leurs propres Elemens, & sans estre plus liées & forcées elles sont mises en liberté, & elles reprennent leurs premieres vertus ; & les portions & parties des Elemens estant meslées & temperées de cette sorte, il est fait la matiere qui est subjette à la forme simple de tout le composé : & cette forme ou perfection est en tout tellement semblable à soy-mesme, que non seulement les plus petites particules qui peuuent tomber sous nos yeux, mais les fragmens mesmes des Elemens, que nous conceuons estre separez & nullement meslez auec d'autres substances, representent la forme & l'espece de tout le composé.

Le composé est donc vn chacun d'iceux, & ce qui a receu le temperament du tout, c'est donc pourquoy il n'y a rien qui empesche que l'espece de tout le composé passe & penetre dedans toutes ses parties ; & il n'y a point de faute de dire qu'elle est doüée de deux formes, l'vne desquelles y est actuellemẽt & presentement, & l'autre pour vn temps chassée, & ancienne y reside seulement par puissance ; donc les choses qui estoient diuerses auparauant ou differentes, le feu, l'air, l'eau & la terre, quand ils cõcourrent dans la composition d'vn corps semblable, ils portent & representent vne mesme & semblable espece, & il se fait vne vnion de toutes en vne & mesme chose ; cecy nous seruira d'vne premiere course de dispute, comme estant seulement munis d'armes legeres, en laquelle nous

auons expliqué de ſorte toutes les natures ſimples des choſes, que d'icelles nous en auons fait & baſty toute la compoſition des parties *omoiomeres*, c'eſt à dire ſimilaires, ou de ſemblable nature.

Fin du 2. Liure des Elemens.





LIVRE III.

DES TEMPERAMENS.

CHAPITRE I.

Ce que c'est que Temperament, & comme Auicenne l'a mal definy.



Vx extremitez & confins des Elemens, est tres-prochainement iointe & annexée la proprieté du temperament, qui est vne certaine propagation & production de la mistion; pour la connoistre & l'expliquer il faut obseruer la suite continuë des choses, tellement qu'il faut commencer de parler derechef de la nature des Elemens, & principalement de celle dont tout presentement & entierement nous venons peu auparauant de traitter : les

ſimples natures du monde, afin d'eſtre conſeruées entieres & parfaites dans la miſtion, & afin que peu de choſe ne fuſt point conioint à beaucoup, & des petites à des grandes, & que par la rencontre des choſes foibles & debiles, celles qui eſtoient de grande force & vertu s'augmentaſſent pluſtoſt que de ſe confondre, elles ont deu en quelque façon eſtre égales; & il ne faut point meſurer cette égalité à la grandeur de leur maſſe & de leur eſtenduë, ny à leur peſanteur ou à leur poids, & parce qu'il y a en nous vne plus grande abondance de terre que des autres Elemens; mais à la force & vertu de leur puiſſance, à laquelle il faut rapporter ce que toutes choſes ont receu; car l'on ne conſidere point cette vertu & cette faculté que par la conſideration des qualitez actiues & principales qui ſont dans les Elemens meſlez enſemble; & icelles tres-rarement concourrent entierement, & le plus ſouuent en quelque façon egalement, à ſçauoir en vne certaine mediocrité, qui n'eſt pas certainement indiuiduelle & ſinguliere, mais qui eſt bornée & limitée par vne largeur definie, en l'eſtenduë deſquelles bornes & limites, la miſtion eſt contenuë & conſiſte, & hors deſquelles deçà ou delà eſt la corruption, & la diſſipation; le concours donc des qualitez principales qui ſe rencontre dedans les bornes & limites de cette mediocrité, tout ainſi qu'elle engendre la miſtion elle produit en meſme temps & incontinẽt le tẽperament.

definition,

Le temperament est non la mistion mesme, mais la raison ou l'estat & la nature de la mistion : on le peut aussi definir l'harmonie & le concert des principales qualitez qui sont dans les Elemens meslez ensemble ; car comme dans le chant & dans les cordes d'vn instrument, les sons sont distincts par des longues interualles des lieux, ou en effect conioints, mais dissemblables, & nullement distincts en égale proportion, ne font point vn concert, si les premiers ne sont bien temperez & d'accord auec les derniers, & si ceux qui sont au milieu correspondant également aux deux extrémes, ne remplissent les oreilles d'vn son doux & agreable ; de mesme les qualitez des Elemens entre eux disioints & separez, s'assemblant ensemble ne composent point le temperament, s'ils ne se lient & se conioignent mutuellement les vnes & les autres par vne certaine mediocrité moderée & concordante : & partant les premiers principes & commencemens des choses de soy & absolument considerez, ne sont point le temperament, ny aussi leur mistion, mais la mediocrité & temperature des Elemens meslez ensemble ; encores bien qu'en effect & en leur subjet la mistion des Elemens & leur proportion soient tres-proches & tres-semblables, elles sont toutefois differentes en raisons & natures.

Il y en a quelques-vns qui font cette difference entre le temperament & la mistion

que

que la mistion est principallement propre aux Elemens, & le temperament aux qualités ; mais quant à nous encores que nous voyons bien que ces choses se suiuent d'vn certain ordre, elles sont toutesfois iointes de sorte, que ny la mistion ne peut estre faite sans l'aide & l'assistance des qualités actiues, n'y le temperament sans la substance de tous les Elemens ; car si quelqu'vn meslant & conioingnant ensemble de l'eau & du feu en proportions en quelque façon esgales, il s'ensuit vne moderation & temperature par la vertu & force mutuelle des qualités contraires & repugnantes, elle ne reçoit pas à l'instant la nature & la condition du temperament, ainsi que la confusion faite de ces deux Elemens, n'est pas censée vne exacte veritable mistion ; car ce n'est pas vn temperament parfait, mais commencé & defectueux, celuy qui est fait par la connexion & la liaison de deux, ou de trois Elemens seulement ; tout de mesme qu'est le genre de plusieurs choses qui sont iettées d'enhaut, que les grecs appellent *meteora*, c'est à dire meteores ; partant le temperament est vn certain concert ou accord des principalles qualités resultant de la mistion de tous les Elemens.

Auicenne ne recognoissant pas bien la nature du temperament, & ne la comprenant pas assez bien dans son esprit, il a inuenté vne definition tres-absurde d'iceluy, par laquelle il affirme que par la mutuelle action

des premieres qualités, il resulte vne cinquiesme qualité qu'il dit estre simple & qui restant, toutes les autres estant peries dedans la mistion, accõplit & perfectionne par puissance les vertus de toutes les autres, & qu'elle les contient & comprend comme dedans son sein & sa liaison ; mais ce qui fait sur tout veoir combien cette opinion est absurde, & combien elle est repugnante en soy mesme, c'est qu'il ne se peut pas faire que toutes les qualités demeurent euanouies par l'action, & qu'enfin celle la demeure, qui estant la plus forte, a donné commencement au combat: mais qu'il soit ainsi, & accordant, que ce temperament estant produit, que toutes lesdites qualités se soient euanouyes ; quelle repugnance des contraires demeurera il lors dedans le corps qui aura esté engendré? S'ils ne s'en rencontrent pas plusieurs en iceluy, & icelles contraires, comment se pourra il faire changement du temperament dans chacun des aages? & quelle sera la cause conjointe de la maladie, de la vieillesse, & de la mort? ioint que quand le corps se resoudra par la dissolution, les simples natures ne pourront pas se retirer dedans leur centre commun douées de leurs qualités ; car d'où reprendroient elles les qualités qui ayant desia esté resolues & euanouyes, ne sont point demeurées dedans le composé? c'est pourquoy prendre cette nouuelle qualité pour le temperament comme c'est vne cer-

taine pure vanité d'opinion, qui a long-tẽps & beaucoup trauaillé les esprits foibles de plusieurs, ainsi nous suiuant l'exẽple des tres-illustres Philosophes, nous recognoistrons & confesserons que comme les substances des Elemens demeurent dedans le composé, de mesme aussi leurs qualités y restent entierement, & qu'en la mistion & accord d'icelles consiste le temperament.

CHAPITRE II.

Que les contraires concourrent en vn mesme, & d'où il faut prendre les vertus de chacun d'iceux.

L'On ne peut pas certainement estimer combien elles ont accoustumé d'estre diuersement composées & conointes, auparauant que d'auoir examiné en particulier, combien sont grandes les vertus de chacun d'iceux; Auerrhoes ainsi qu'il est presque iniurieux contre tous, de mesme il a accusé faussement Galien d'erreur, par ce qu'il a esté de cette opinion que les premieres qualités demeureroient dans le temperament, laquelle voulant corriger en changeant peu de choses, il peut sembler vouloir peruertir toutes choses, estimant que tant les especes que les qualités des Elemens se repriment & ren-

ferment dedans la miftion à quelque certaine mediocrité ; nous auons examiné & monftré en vn autre lieu combien il a failly dans cette remiffion des formes & des efpeces ; mais maintenant s'il dit que les qualitez premiéres conduites dans vne certaine confufion fe peuuent mutuellement reduire en vne mediocrité pourquoy non pareillement ne fe peuuent elles pas faire perir & euanouir les vnes & les autres ? car elles font certainement mediocrement, ainfi qu'extremement contraires entr'elles ; ie fçay qu'il s'eft femé vne certaine opinion commune parmy les modernes ou les nouueaux venus, par laquelle ils infiftent & preffent auec grande chaleur, fouftenans que les qualitez contraires concourrent conuenablement & proprement, mais eftant en effet remifes en leurs degrez, mais que les qualitez premieres ne le peuuent faire en façon quelconque ; & toutefois ils ne rapportent aucunes preuues de cela ; car fi les qualitez remifes font également entr'elles contraires ainfi que font les premieres, & fi non feulement les qualitez extremes font contraires aux extremes, mais auffi les moyennes aux moyennes, pourquoy celles-là plûftoft que les fuprémes s'vniront-elles en vn mefme compofé ? Par exemple, la chaleur au quatriefme degré, & le froid remis en pareil degré, quand ils font meflez enfemble ils produifent la tiedeur, & il eft conftant qu'il fe fait de la forte s'ils concourrent

en leurs ſuprémes degrez ; car l'eau qui eſt meſlée en égales portions d'vne eau tres-boüillante & également gelée, ſe tiedit incontinent ; tout de meſme que ſi elle eſtoit temperée & meſlée d'eaux qui fuſſent entre elles mediocres & temperées ; car qui eſt celuy qui oſera ſe porter à tel poinct d'imprudence, de dire que dans cette tiedeur les qualitez ſuprémes, ou premieres, ou extrémes, ſont à l'inſtant abolies ? Car Ariſtote ne confirme il pas manifeſtement que les choſes moyennes naiſſent & ſont engendrées par la liaiſon & le concours des choſes extrémes, & qu'en cela ſeulement elles ſont differentes des choſes qui cauſent priuation, qui ſont dites par les Grecs *ſteretica*, c'eſt à dire priuãs? vous ne iugerez pas que la tiedeur ſoit autre choſe qu'vn meſlange & confuſion du chaud & du froid en pareille proportion : partant ſi c'eſt l'opinion de Galien, que les ſuprémes & premieres qualitez des Elemens concourent enſemble dedans la miſtion & le temperament, elle n'eſt pas deſtinée & priuée de tres bonnes raiſons & fondemens ; mais outre les raiſons cy deſſus mentionnées, elle eſt ſouſtenuë & defenduë par cette raiſon qui eſt, que deuant eſtre en quelque façon égales, elles ne ſe peuuent pas beaucoup les vnes & les autres changer & combattre ; c'eſt pourquoy elles demeurent telles qu'elles eſtoient preſque dedans les purs & ſimples Elemens, auec cette ſeule difference, que

maintenant estant confuses & meslées toutes les vnes & les autres, elles possedent vne mesme & commune matiere & quant à ce que nous voyons qu'Aristote a enseigné que dedans la mistion les suprémes & premieres qualitez perdoient par le concours leur grande & supréme force & vertu, & qu'elles estoient reduites iusques à vne telle & certaine moderation, il faut que nous entendions cela estre entierement dit de leurs forces & vertus; car encores que les qualitez ne soient en façon quelconque reprimées, au contraire toutefois par le meslange & la mistion estant, comme liées, elles sont empeschées de pouuoir faire paroistre leurs suprémes & premieres forces & vertus, & leurs extremitez ont esté remises & émoussées, de mesme que nous disons que des contraires ne peuuent pas estre & consister en vn mesme subiet, & ce d'autant certainement qu'ils ne se peuuent pas dominer & exceller conioinctement en vn mesme lieu & sujet; & qu'aucune chose ne peut pas prendre son nom de deux contraires, mais de celuy là seulement dont la force & vertu excelle & est la maistresse.

" Apres que les qualitez ont concourru & esté pendant vn long espace de temps dissemblables, il ne faut pas douter qu'aussi tost apres que la plus foible est surmontée par la plus forte & la plus excellente, ou la plus puissante, qu'elle ne soit incontinent en vn

mesme & semblable estat. Comme aussi les qualitez qui ont esté meslées dedans la mistion & le temperament, estant en quelque façon semblables, encores que dans les commencemens elles ne se destruisent pas les vnes & les autres manifestemẽt, par la lãgueur toutefois & le grand nombre des iours, elles deuiennent en dissemblable proportion; & ainsi se fait par les aages le changement de temperament, & nous portons dans nous-mesmes la cause coniointe & connaturelle de nos maladies, de la vieillesse & de la mort; la cauillation & sophistiquerie d'Auerrhoes nous a porté insques icy à desduire ces choses, lesquelles bien qu'elles ne soient pas outre la question, nous ont toutesfois diuerty en vn assez long discours : mais on reconnoist de là combien sa contestation a esté mensongere, controuuée & peu considerable, en ce que, soit que dans la mistion nous ayons arresté que les suprémes & premieres qualitez, ou seulement la moitié d'icelles demeurent, il demeurera toutefois vne mesme proportion en toutes parts, & vn mesme temperament: car en telle proportion quelconque qu'elles seront en leur entier, elles seront de mesme en leur moitiè (s'il faut ainsi parler) mais ie trauaille peut-estre plus longtemps qu'il n'est de besoin, il faut retourner d'où nous auons laissé nostre discours.

Les Elemens qui sont conioints ensemble dedans le corps mixte, produisent l'espece

du temperament, non par la pesanteur de leur masse, ny par l'ordre ou le degré de leurs qualitez, lequel est dans tous supréme, mais par le meslange & la confusion de leurs forces & vertus, or leurs forces & vertus suiuent l'ordre de la qualité & leur masse dedans la substance, mais ny l'vne ny l'autre separément, ains elles sont faites & composées de toutes les deux; car la chaleur qui est dedans vn petit feu, est au mesme degré que celle qui est dedans vn plus grand feu, toutefois elle eschauffe moins, parce qu'elle n'a pas vne pareille masse & quantité; & au contraire vn fer chaud & ardant, encores qu'il aye vne chaleur moindre que celle qui est dans la flamme, elle brusle toutefois auec bien plus de vehemence & bien plus fortement, parce qu'elle est dedans vne substance espaisse & massiue: donc ce qui a vne chaleur grande & intense, n'eschauffe pas aussi plus fortement, que ce qui en a vne plus petite & plus remise; & pareillement ce qui a vne chaleur respanduë & plus ample, n'eschauffe pas plus amplement, que ce qui n'en a qu'vne plus resserrée & plus estroitte; mais il faut considerer & estimer la force & la puissance de leurs vertus des deux parties, ainsi que ie l'ay dit cy dessus: & d'autant que cela estoit tres-penible & tres difficile pour pouuoir estre compris par l'esprit & la pensée, les Medecins ainsi que les Philosophes en ont laissé la confirmation aux sens, comme à des Iuges entiers & incorru-

ptibles, estimant raisonnablement que par l'attouchement les forces & les vertus de toutes choses se pouuoient reconnoistre par leurs effects & leurs operations.

CHAPITRE III.

Combien il y a de differentes sortes de temperamens & quelles elles sont.

Apres auoir ainsi examiné les vertus des temperamens, si puis apres on les confere vnies & coniointes ensemble dedans la mistion, elles feront paroistre les differences des temperamens; les quatre natures ayant esté vnies & coniointes ensemble auec égales vertus, de sorte qu'il s'y rencontre vne pareille portion du chaud & du froid, de l'humide & du sec, il sera fait le temperament que l'on appelle le temperament iuste & temperé, qui est la reigle & la loy des autres; & tout autre qui decline de celuy là, & qui consiste en des vertus dissemblables & inégales entre elles des Elemens, il sera dit temperament intemperé & immoderé & intemperie; & il est du tout necessaire que dedans cette dissemblable coniončtion & liaison que l'vn d'iceux excelle sur les trois autres, ou à tout le plus sur deux, mais trois ne le peuuent iamais: puis donc qu'il y a quatre choses desquelles

le temperament est absolument composé, l'excez de chacune d'icelles, produit quatre simples temperamens; le chaud dans lequel la chaleur predomine sur le froid, l'humide & le sec y estant en égales portions, le froid dans lequel la froideur surmonte & surpasse, l'humide dans lequel l'humidité tient le premier lieu, le sec dans lequel la sechéresse est plus forte que l'humidité, les autres qui sont contraires y demeurant en égales portions; il y a aussi deux temperamens qui sont doubles & qui sont produits par l'excez de deux simples temperamens; car comme il y a deux oppositions renfermées en quatre bornes & limites, & que les deux extremitez de l'vne d'icelles ne peut pas remporter le dessus sur les autres, il arriue necessairement que plusieurs n'excellent pas au dessus de deux; & par la mesme raison il se fait qu'encores que l'on compte six differentes coniugaisons ou liaisons, elles ne peuuent toutefois estre que quatre seulement: sçauoir chaud & humide, chaud & sec, froid & humide, froid & sec, lesquelles coniugaisons on appelle les quatre temperamens composez.

Le nom fait donc les genres des temperamens, qui suiuent les differences & les proprietez de la mistion, dont l'vnique est le temperament tres-bien temperé qui tient le milieu des extrémes, estant composé d'égales portions d'eux tous; il y a huict

ſortes de temperamens intemperez, quatre ſimples, & autant de compoſez ; le temperament tres bien temperé qui eſt vnique, indiuiſible & exempt de toute latitude, eſt conceu comme vn poinct, les autres qui declinent & s'eſloignent d'iceluy, ſont eſtendus au long & au large, car toutes les choſes que nous diſons eſtre chaudes ne ſont pas eſloignées de la mediocrité d vne pareille diſtance, & elles ne ſont pas toutes en vn meſme & pareil degré, ou froides, ou humides, ou ſeches.

En apres dans les temperamens compoſés ou dans les qualités qui predominent il s'y renconrre vne pareille diſtance, ou l'vne excelle & ſurmonte les autres ; car nous appellons vne choſe chaude & ſeche, ſoit que ces qualités ſoient en pareil degré, ou que le chaud predomine le ſec, ou autre contraire que le ſec preuale ſur le chaud, d'ou l'on conclud que y ayant huict temperamens intemperés, de la plus grande ou moindre diſtance d'vn chacun d iceux il en peut naiſtre des differences ſans nombre, des proprietés deſquels ſont faites & conpoſées d'vne infinité de natures & proprietez tant des parties ſemblables, que des corps ; ce qu'a tres bien enſeigné & deſcrit Lucretius en ſon liure 2. ſçauoir que dans toutes choſes les qualités des Elemens ne doiuent pas eſtre en pareil degré, & ailleurs au liure 4. les ſemences ſont meſlées enſemble dans les choſes en pluſieurs fa-

çons, les grains & les fruits, les arbres & les animaux sont composés par des mesmes choses, mais ils sont mesles d'autres choses & d'vne autre façon.

Si dedans la mistion les qualités se rencontrent estre conformes & prochaines, le temperament qui en sera fait sera ferme & constant & de longue durée; sinon si elles sont discordantes, il sera inconstant & entierement changeant; celuy que nous auons defini estre mediocre [par ce que dans la supreme qualité des choses, aucunes d'icelles peut à peine surmonter & dissiper l'autre] il conserue & soubstient le plus long-temps de tous son espece, & il est beaucoup moins offensé tant par soy mesme, que par les causes externes; en apres toutes choses qui luy sont voisines & prochaines, mais qui se sont esloignées d'iceluy, & separées d'vne plus grande distance, se corrompent & resoluent bien plus promptement; le temperament chaud & humide subsiste bien moins que tous les autres dedans son estat [encores bien que peut estre iceluy seul dure pendant nostre vie beaucoup plus d'années que les autres] tellement que plusieurs ont estimé qu'il ne pouuoit pas mesme subsister; car comme l'humidité est continuellement & sans aucun petit moment de temps d'intermission dissipée par la force de la chaleur, il s'ensuit que le temperament chaud & humide est & subsiste bien peu de temps en l'estat de temperament simplement chaud; &

que puis apres il est changé en temperament chaud & sec ; & demeurant sous cette espece, l'humidité estant consommée & épuisée la chaleur manquant d'alimẽt & de nourriture, languissant & defaillant petit à petit, le temperament sec luy succede absolument ; & par iceluy la chaleur estant desia beaucoup abbatuë & respanduë elle deuient seche, & ainsi suit le temperament sec & froid qui est presque le dernier de tous.

CHAPITRE IV.

Ce que c'est que le temperament de iustice & de poids, & que l'vn & l'autre se rencontre dans la nature des choses.

LEs quatres simples principes & commencemens des choses cy-dessus mentionnés, occuppent les extremitez extremement contraires de toutes les substances qui sont dedans le monde, & au milieu d'iceux sont constitués tous les autres corps qui s'engendrent & qui se corrõpent tant des animaux que des plantes, & de toutes les choses inanimées ; & celuy qui sera iustement au milieu, & composé des extremes en vne iuste & exacte qualité & en pareilles forces & vertus meslées en-

semble, il sera dit & appelle *eucraton* c'est à dire temperé : dautant qu'iceluy tiendra le milieu & dans toute sa substance & veritablement & entierement en son poids, [ainsi que l'on a accoustumé de parler] mais si dans tout le genre, ou des corps mixtes, ou des vegetaux, ou des animaux, ou dedans l'espece de chaque animal, les extremités sont constituées, hors desquelles rien de semblable ne peut subsister, nous comprendrons auec la pensée de nostre esprit vn certain milieu de toute la latitude conceuë, lequel dautant qu'il est esloigné de ces extrémes d vne égale distance, sera composé *eucraton*, c'est à dire temperé, & *simmetron*, c'est à dire, conuenable, proportionné & modeté, mais non pas en effect simplement, ains selon leur genre & leur espece; & ce temperament est du tout temperé comme au niueau de la Iustice, qui a receu vne égalité conuenâble, belle & proportionnée à son genre, par laquelle il demeure parfait & accomply en toutes ses proportions & parties; & qui se maintient & comporte sainement en son entier & conuenablement à sa nature, & qui fait & accomplit incorruptiblement & parfaitement ses offices & fonctions ausquels il est de sa nature destiné, car il y a vne autre mediocrité & vn autre temperament dans les corps inanimez, & vn autre dans les plantes, vn autre dans les animaux, & derechef dedans les animaux le temperament de l'homme est autre, & autre

celuy du lyon. autre celuy du cheual, & autre celuy du chien; car le lyon n'est pas de mesme temperament que celuy de l'homme.

En apres, dautant que l'on a accoustumé d'appeller ce téperament intemperé, qui est esloigné de la mediocrité & du milieu, c'est pourquoy d'iceluy, ainsi que du temperé il y en a plusieurs differences; par exemple, supposons que le lion soit froid en son espece, lequel toutefois dedans le genre des animaux & dedans, toute la substance des choses, & mesme peut-estre estant comparé à vn autre plus froid que luy, est chaud, qui pourra vrayement dire que celuy là est vne substance en effet chaude, & vn animal chaud, & que le lyon soit froid l affirmant aucunesfois simplement, & aucunesfois comparatiuement; car ce qui est esloigné du milieu de toute la substance, est simplement intemperé, n'ayant pas vne pareille portion des extrémes; mais comparatiuement on confere vn genre à vn genre, de cette sorte l'animal est plus chaud, & la plante est plus froide, ou l'espece à l'espece; & ainsi le lyon est chaud & l'homme est froid, ou les particuliers aux particuliers, ou qui sont dans vn mesme ou dans des differens genres, dautant qu'il n'y a rien qui empesche d'enoncer d'vne mesme chose des choses contraires, veu que l'homme comparé au lyon, est froid, & à la fourmy, chaud, partant on a accoustumé de faire autant de

differences du temperament temperé, que de l'intemperé : ceux qui ne distingueront pas les difficultez qui y sont enueloppées, seront contraints de tomber en plusieurs rencontres espineuses & de s'embarasser en des labyrinthes fort difficiles & fascheux.

Le temperament appellé temperé est confirmé par le sentiment & l'opinion de tous les Medecins, qui ne doutent nullement qu'il se rencontre tant dans toute sorte de genre, que d'espece ; mais quant au temperament, que l'on estime estre vrayement & presque au poids temperé; Auicéne & Auerrhoës & tous ceux qui ont suiui les Arabes soustiennent fortement & qu'il n'est point, & qu'il ne peut estre admis au rang des choses de la nature, comme estant vne chose repugnante ; car ils estiment qu'il ne se peut pas faire, qu'aucun corps mixte soit composé de pareilles portions des contraires, d'autant qu'aucune action, ny aucune repression suffisante pour la moderation ou aucun temperament ne peut estre fait par leur concours & leur assemblage ; De là Auicenne a esté de cette opinion qu'aucun temperament [c'est à sçauoir vne cinquiéme qualité nouuellement produite par le meslange des Elemens] ne pouuoit estre fait de toutes parts & sans aucune exception qui soit metoyen, mais qu'il falloit qu'il fut necessairemét plus incliné vers quelqu'vn des extremes; mais la chose est bien autrement; par ce que si les supremes & premie-

res

res qualitez des Elemens, comme aussi leurs substances ne perissent pas dedans la mistion, mais estant conseruées composent & produisent le temperament, il n'y a rien qui empesche qu'icelles estant meslées en égales portions, il ne soit produit vn temperament extrémement temperé, iceluy consistant en vne égalité de proportion; car encores bien qu'en cette égalité il n'y aye pas vne si forte & mutuelle action des qualitez, qui cause ou l'abolition ou la repression des contraires, elle est toutefois si puissante qu'elle peut confondre & vrayement mesler ensemble des contraires pareils en vn temperament, dautant que la moderation & la temperature des contraires requiert bien moins de force & d'inegalité, que la resolution & la corruption d'iceux; c'est pourquoy le temperament parfaitement & au poids temperé peut estre dans la nature, ce qui est manifeste & euident, tant par ces raisons, que parce que quand quelque chose vient d'vn temperament froid & humide en vn chaud & sec, il faut necessairement qu'il passe par cette mediocrité ou ce temperament temperé au poids; & il sera manifeste & euident aux yeux de tout le monde, en quel lieu & comment ce temperament subsiste, à l'instant que i'auray expliqué le principal moyen de reconnoistre la nature du temperament.

CHAPITRE V.

Que le tact ou l'attouchement de l'homme est la loy & le iuge pour reconnoistre le temperament.

QViconque pretendra estimer le temperament du corps composé, du meslange des portions des Elemens, il entreprendra de reconnoistre vne chose remplie de plusieurs difficultez, & tirée des choses tres obscures; car les vertus des simples sont cachées & occultes, de telle sorte que la foiblesse de nostre esprit peut bien douter & craindre de pouuoir trouuer combien il y a de portion de chacun d'iceux dedans les composez; & s'il s'en peut descouurir quelque chose de certain, cela ne se peut faire que par la seule assistance des sens, par le moyen desquels les especes & notions des choses sont imprimées dedans nos esprits; car tout ce que nous connoissons par nostre esprit, nous en auons pris l'origine par l'aide de nos sens; tout ainsi que nous connoissons les couleurs par l'accoustumance qui s'en fait dans nos yeux, & que voulant iuger des odeurs nous nous en rapportons a l'odorat, & ainsi i'estime qu'il

ne faut dénier nostre foy & croyance à l'attouchement, pour ce qui regarde les qualitez premieres & principales qui tombent sous le sens du tact ou de l'attouchement, mais il faut croire à chaque sens, en ce qui est des choses qu'il aura ressenty, quand il sera question de iuger du propre obiet de chaque chose, comme à son guide & à son parfait messager : si quelqu'vn peut estre, mesprisant la fidelle fermeté, constance & authorité des sens, demande & recherche des demonstrations de tous les obiets, par lesquelles il se persuade que le cygne est blanc, le corbeau noir, le feu chaud, & la glace froide : celuy là certainement reduit dedans le desespoir de pouuoir connoistre quelque chose de certain, tombera dans le doute & l'ignorance de toutes choses, c'est ce qui se voit tres-bien remarqué dedans Lucretius au 1. liure, quand il dit en ces vers,

Quels iuges plus certains peut on iamais auoir
Que nos sens tres fidels faisant bien leur deuoir,
Pour le vray & le faux parfaitement connoistre.

Car ayant osté les sens, qui sont comme des certains fondemens des sciences, il ne restera plus rien d'où l'on pourra prendre & tirer le commencement de la demonstration. Ce qu'enseigne pareillement le mesme Lucretius audit liure 1. & au 4. liure en ces vers.

Par les sens tous premiers tres-bien vous
trouuerez
La notice du vray estre creé, & sçaurez
Qu'on ne peut refuter des sens la connois-
sance,
Lesquels s'ils ne sont vrais, toute nostre
science
Est fausse & mensongere auec nostre
raison.

Et dautant que leurs iugemens sont comme des notions generales de nostre esprit, ainsi appellées par les Geometres, si on leur propose quelque chose pour en tirer la demonstration, alors toute sorte de bonne doctrine tombera entierement dedans le trouble & la confusion, & necessairement par les choses dernieres les superieures seront liées & conjointes ensemble. Donc ce qui est en la chose mesme par energie, c'est à dire par acte & vertu, ou comme on a accoustumé de dire ce qui est par acte ou actuellement chaud, froid humide, ou sec, se peut reconnoistre par le tact ou l'attouchemẽt, mais non pas par le tact ou l'attouchement du lyon, ou du cheual, ou du chien, mais de l'homme seul qui excelle au dessus de tous les animaux; tant par sa dignité & son excellence, que par la mediocrité & la perfection de son temperament; car celuy qui donne plustost au chien ou à l'asne qu'à l'homme, qui est le plus prudent & le plus sage de tous les animaux, la science de connoistre & de discerner, outre qu'il se monstre

ſtre ridicule, il nous oſte la connoiſſance des choſes & la donne aux aſnes, par leſquels nous ne pouuons iamais eſtre inſtruits; car comme dit Ciceron attendrons nous iuſques à ce que les beſtes parlent? & ne ferons-nous pas contens de l'authorité & du conſentement de tous les hommes? partant qui que ce ſoit ne diſe point que nos ſens ſont trop petits, & ne nous priue point de la connoiſſance entiere des choſes, quant à nous, nous commettrons la connoiſſance & le iugement du temperament, du tact, ou du toucher, à la prudence & à la tres excellente nature de l'homme qui ſera la loy & la reigle de tous, & principalement d'vn homme d'vne tres-bonne habitude & diſpoſition, & qui ſoit bien temperé ſelon le iugement de tout le monde; ou s'il ne l'eſt pas du tout, au moins qu'il ſoit ainſi certainement eſtimé & arriué comme en vn certain degré de iuſtice, & enfin qu'il ſoit tel qu'il diſcerne ce qui eſt le plus chaud de tout ce qui tombe ſous les ſens, comme le feu, qui eſt le plus chaud de toutes les choſes du monde, ou l'eau qui eſt extremement boüillante, & que la neige ou la glace eſt la plus froide de toutes les choſes; & qu'il puiſſe reconnoiſtre que ce qui ſera compoſé par le meſlange de pareilles ſortes & proportions d'iceux, comme eſtant au milieu des extrémes, ſera ainſi temperé en chaleur & froideur & que mettant ſa main en iceluy, elle n'en ſoit aucunement affectée ny eſmeuë par

aucun sentiment; & en apres qui puisse discerner & recognoistre que la terre, ou la cendre, ou telle autre chose semblable qui soit du tout seche & aride, estant arrousée d'vne égale quantité d'eau; & la touchant & maniant puis apres, qu'elle n'est ny dure ny molle; d'ou il faut recognoistre que le tact ou l'attouchement d'vn homme parfaitement bien temperé leur est semblable & qu'il est vn veritable moyen ou milieu de toute sorte d'excés, de chaud, de froid, d'humide & de sec.

Mais ce sens du tact ou de l'attouchement d'autant qu'il est également dispersé & respandu par toute la peau, & qu'elle ressent les efforts & les attaques des choses externes, il est euident qu'elle doit estre aussi estimée le véritable milieu de tous les extremes, & entierement exempte de tout excés, & principallement celle qui couure la main, & sur tout les doigts, c'est pourquoy l'on rapporte & remet en icelle la iuste estimation & la reigle de la cognoissance & du iugement de parfaitement discerner les temperamens; pourueu qu'elle ne soit en rien changée par les choses qui se presentent au dehors, comme sont la chaleur & la froideur, & qu'elle n'aye aucun changement en sa nature, & disposition, & qu'elle ne soit point couuerte d'aucun callus ou durillon comme il se rencontre dedans les mains des fossoyeurs, car la peau qui seroit ainsi affectée & disposée elle pourroit causer de l'erreur par vn mauuais & faux iugement;

c'eſt ainſi que l'enſeigne Lucretius au liure 4. en ces vers.

Enfin ainſi que dans l'art de l'Architecture
Si la reigle premiere eſt fauſe en ſa nature
Ou mauuaiſe de ſoy, où bien ſi le compas
Eſt trompeux ou fautif, qu'on ne s'eſtonne pas
Si tout eſt malconſtruit, & s'il eſt neceſſaire
Que tout le baſtiment ſoit du tout à refaire
Eſtant tres-mal conduit, de trauers & penchant
Enfin preſt à tomber ſur le premier paſſant;
Non pour autre raiſon que la reigle premiere
Eſtoit fauſſe, mauuaiſe & du tout menſongere.

C'eſt pourquoy il faut ſe rapporter à la peau dans le iugement & l'eſtimation du tact ou de l'attouchement, mais à celle qui aura touſiours eſté telle que la nature l'aura formée, parce qu'à l'inſtant il ſera plus euident & manifeſte qu'elle aura receu en ſa compoſition cette temperature, où ce temperament,

CHAPITRE VI.

Du temperament de chaque partie du corps humain.

TOut de mesme que premierement par le iugement & l'estimation du sens du tact ou de l'attouchement, ainsi puis apres par la cognoissance de la substance & composition des parties du corps humain on recognoist leurs temperamens ; le sang est chaud de toute sa nature, & d'iceluy est presque faite toute la chair, laquelle partant nous peut seruir comme de loy en la composition des parties ; l'on remarque aussi dans nous des certaines choses qui sont tellement froides que personne n'en peut douter, du genre desquelles sont les os, les cartilages & toutes les choses exangues ou qui sont sans sang, qui sont d'autant plus froides qu'elles ont moins de sang & de chair ; entre ces deux choses la peau tient entierement vn certain milieu, & est également mistionnée des deux, le nerf estant comme doüé de sang & de chair, car il est fait d'vne chair molle, & d'vn nerf dur, & c'est de là qu'elle a pris le milieu d'entre le dur & le mol, l'humide & le sec ; & c'est ce qui fait qu'estant separée d'vne pareille distance des extremes de chacune opposition, qu'elle est temperée d'égales portions d'iceux, & non pas seulement iceux

estant composez, mais mesme aussi leurs portions estant entierement meslées les vnes & les autres ; c'est pourquoy comme par le iugement du sentiment, ainsi par la structure & composition la peau semble estre temperée d'vne mediocre temperature, & de cette sorte par la comparaison d'icelle nous mesurons & iugeons des temperamens des autres semblables parties

Les esprits sont les parties les plus chaudes de toutes celles qui sont dedans nostre corps, & apres eux le cœur est moins chaud, puis le sang, apres le sang la simple chair, en suite le foye, la rate, apres la rate les reins, & puis suit la peau qui est temperée ; apres icelle la graisse incline vers le froid, puis le cerueau, la moëlle de l'espine du dos est plus froide que le cerueau, & les nerfs mols sons plus froids qu'elle, & apres iceux suiuent les nerfs durs qui sont propres pour faire les mouuemens, puis la veine, puis l'artere, puis la membrane, le tendon est plus froid qu'eux tous, en suite le ligament est plus froid, puis le cartelage ligamenteux, en apres le cartilage, auquel l'os est fort proche, puis les cheueux, & en dernier lieu la pituite qui est la plus froide de toutes les choses qui sont dedans nostre corps ; les qualitez qui sont d'vne autre opposition, sont ainsi de leur nature.

Les cheueux sont les plus secs de toutes les choses, & apres iceux suiuent en leur rang, celles-cy, sçauoir l'os, le cartilage, le cartila-

ge ligamenteux, le ligament, le tendon, la membrane, l'artere la veine, le nerf destiné pour le mouuement, & apres iceux vient la peau qui est temperée, delà passant à l humide suit le nerf destiné pour l. sentiment, en apres le cœur est plus humide que luy, puis les reins, le foye, la rate, la chair simple; apres iceux suit le poulmon, apres luy la moëlle de l'espine du dos, puis le cerueau ensuite la moëlle des os, & proche d'icelle suit la graisse, en apres le sang, & enfin la pituite laquelle comme elle est la plus froide de toutes les choses qui sont dedans nos corps, de mesme elle est la plus humide, & cette derniere suite des choses humides & seches est confirmée par le iugement du tact ou de l'attouchement, à laquelle conuient entierement la composition de la substance; car comme pendant que nous viuons la vertu du froid n'est pas tellement forte & puissante dedans nous, qu elle puisse par icelle faire durcir chose quelconque, & que la chaleur n'y est pas aussi si extreme qu'elle puisse liquefier les choses qui sont épaisses & condensées, tout ce que l'on reconnoistra estre mol par l'attouchement, sera aussi humide, & ainsi donc, qu'il y aura dedans nous vne chaleur de vie moderée, le tact ou l'attouchement sera le iuste estimateur, iuge & arbitre de l'humide & du sec. & en apres par vne autre opposition par laquelle, suiuant l'exemple des anciens, nous auons discuté, & examiné les temperamens

des choses, nous n'auons point mesuré & iugé de toutes choses ny par l'attouchement, n'y par la composition de la substance, mais nous auons iugé & estimé vne chacune d'icelles estre tantost de ce temperament, & tantost de cét autre, & aucunes fois de tous les deux.

Le cœur est estimé par le seul attouchement estre tres chaud d'autant qu'apres auoir ouuert la poitrine d'vn animal, & ayant mis les doigts dedans le ventricule senestre du cœur on ressent ce lieu estre le plus chaud de tous les lieux du corps de l'animal, mais si l'on regarde à sa substance, l'on reconnoistra que le cœur estant composé d'vne chair simple est beaucoup froid; les veines & les arteres d'autant qu'elles sont eschauffées par l'attouchement des esprits & du sang qui sont contenus en icelles, pourroient estre censées ainsi que le cœur estre chaudes, par leur composition, toutesfois elles sont mises entre les parties froides, parce qu'elles sont exangues ou qu'elles n'ont point de sang; & en apres si vous considerez ou la composition du poulmon, ou sa nourriture chaude & bilieuse, ou sa proximité & son adhesion auec le cœur, certainement vous le iugerez estre & plus chaud, & beaucoup plus sec que le foye; pourquoy donc Galien l'a il iugé estre humide, si ce n'est peut estre à cause de l'introduction qui y est faite de l'air froid, & de la fluxion des eaux qui y descend, & enfin il a entiere-

ment iugé de son temperament par ces excremens la graisse est censée froide par concretion la substance toutesfois de laquelle estant propre & disposée pour estre enflammée monstre qu'elle a de la chaleur, Aristote a dit que le cerueau estoit tres froid par la composition de sa substance ; mais Galien prenant l'attouchement pour en estre le iuge, & ayant reconnu qu'il estoit offensé & lesé estant refroidy par toute sorte d'air qui l'enuironne, il a soustenu qu'il estoit chaud ; c'est pourquoy il ne faut point rien asseurer de certain du temperament des parties, sans y apporter de la distinction.

CHAPITRE VII.

Du temperament de tout l'homme, & que tout viuant n'est pas chaud.

NOus exprimons le temperament des parties dissemblables ou dissimilaires & de tout l'animal par vne certaine imitation de la composition des parties semblables ou similaires : n'est-il pas vray que l'os, le nerf, & les autres choses semblables demeurent dedans nous en leurs entieres substances, & que pareillement aussi les elemens ne sont point confus & meslez ensemble, en la mistion, par laquelle ils se changent mutuelle-

ment l'vn & l'autre ; & toutesfois par le moyen de chacun d'iceux chauds & froids, il est conuenable qu'il se respande par tout le corps tant des certaines humeurs & vapeurs, comme aussi des esprits, qui puis apres affectez de differentes qualitez, & de differens temperamens s'vnissant & se confondant en vne mesme chose, se temperent enfin les vns & les autres, & qu'il en soit fait comme le seul temperament du tout, non toutesfois simple, mais composé par le concours & le meslange de plusieurs : ce qui fait clairement voir l'erreur de ceux qui proposent que cela est vne qualité simple, bien qu'il soit euident & manifeste que chaque partie similaire a & retient son propre & son naturel temperament, & que par la mutation ou changement d'iceux il n'est point fait vn simple composé du tout, & de cette commistion s'esleuant des vapeurs, & des esprits ils se respandent dedans les extremitez du corps & dedans la peau mesme, & la disposent de sorte, qu'estant douée de cette moderation & temperature, elle est de mesme temperament que tout le corps : & ce d'autant qu'elle n'a point receu aucune constitution ou disposition accidentelle des causes externes : ce qui fait qu'ayant seulement esgard au seul attouchement de la peau, on peut iuger du temperament de tout le corps.

Tout de mesme donc qu'il a esté cy-deuant monstré que la peau tenoit le milieu en toute la substance, ainsi ie pense que l'on verra clai-

rement & euidement par ces raisons, qu'vn homme qui sera t mperé selon la Iustice, tels que l'on en voit plusieurs, se trouuera estre aussi temperé comme au poids en toute sa substance ; ioint à cela que chaques parties temperées considerées separement, estant conferées au commun, si on compare les chaudes aux froides & les humides au seches, il se fera dans le tout vne certaine egalité, & l'on reconnoistra que l'homme est temperé par la compensation de ses parties, & pour l'ordinaire les sens en reconnoissent de tels qui ne sont esloignez du milieu que d'vne certaine bien petite distance ; car vn homme tres-parfaitement & entierement temperé de mesme qu'il ne peut pas subsister beaucoup long-temps comme dans vn moment, ou dans vn poinct, ainsi nous le formons & le supposons plus tost par la pensée que par l'effet comme la reigle & le modelle de tous les autres : & il est euident qu'il y en a quelques-vns qui declinent d'iceluy, & quelques autres qui luy sont superieurs, & ceux là sont par exemple chauds, & les autres froids & partant tout viuant n'excelle pas en chaleur: mais afin de faire voir ces choses plus clairement, il est à propos de les remettre sur l'enclume & de les battre & rebattre.

Le temperament de l'homme que nous auons expliqué & enseigné il le faut censer estre composé & estre fait de la premiere temperature de toutes les parties, & par l'af-

fluence des esprits tant errans que fixes; & ce d'autant que le propre temperament de chaque partie causee par le meslange des quatre Elemens, n'est pas autre dans l'animal viuant que tout presentement mort; car s'il est mort ayant esté en vn instant suffoqué, les parties du corps qui restent n'ont pas pû ainsi en vn moment de temps perdre leurs temperamens, & il ne s'est pas pû faire que des Elemens se fussent si promptement éuanouis d'autres en ostant tout fraischement engendrés & produits, & qu'il s'y soit introduit vne nouuelle proportion ne s'estant point encores changés par vne mutuelle affection ou combat; c'est pourquoy chaque petite particule, ainsi que d'vn corps mort, de mesme d'vn corps viuant semble estre froide, & si on considere le temperament qui est fait par le meslange des premiers Elemens, on recognoistra qu'il retient plus de la terre que des autres Elemens: d'où l'on voit & cognoist que la chaleur qui se respandant par tout le corps gouuerne & modere toutes choses, & par l'aide & le moyen de laquelle la vie y subsiste, & par l'esloignement de laquelle la mort arriue, est differente des temperamés des parties & qu'elle ne prouient point d'eux: & de cette façon il y a dedans les plantes vne certaine chaleur qui leur est propre & naturelle, par le moyen & l'assistance de laquelle elles se nourrissent, elles croissent, & s'engendrent, & laquelle enfin perissant toute l'action aussi de la

nature se meurt encores bien que les choses qui restent sçauoir les feüilles, le bois & l'escorce, de mesme qu'elles retiennent leur ancien nom, ainsi elles conseruent leur temperament qu'elles ont receu du meslange des Elemens ; car comme par icelle se fait toute l'action de la nature, l'on dit que le chaud predomine, & qu'il excelle dedās les actions; & que non seulement la fourmy ou la salamandre ; mais aussi & le pauot & la mandragore sont chauds, d'autant qu'ils ne se nourrissent, & ne croissent point si ce n'est par le moyen d'vne chaleur qui excelle & predomine ; & c'est en cette sorte qu'Aristote au liure de la longeur de la vie, estime que tout animal est de sa nature chaud & humide, & telle que la vie mesme est estimée, & qu'estant mort il est froid & sec ce qui a esté ainsi confirmé par le iugement des sens.

Mais maintenant le temperament du corps que nous examinons, n'est pas ny celuy cy, ny celuy là, mais il est en quelque façon composé de tous les deux, car nous ne considerons pas seulement la chaleur de la vie ou vitale qui est l'operatrice des fonctions ou actions afin que d'icelle tout viuant soit censé estre chaud ; ny aussi seulement cette premiere & vrayement materielle composition resultante des Elemens, par laquelle chaque chose est froide, mais cela est le propre & parfait temperament qui est entierement composé & accomply de la premiere mistion des Elemens ;

Elemens, & de l'esprit chaud, & boüillant; ce qu'il faut recognoistre estre le temperament de tout le corps par le seul attouchement; lequel prenant pour iuge nous estimerons que toutes les plantes sont en effet & actuellement froides, & que des animaux aucuns sont en toute leur espece chauds, autres froids, & que l'espece de l'homme tient le milieu entre toutes, en laquelle celuy-cy est chaud, & celuy là est froid, & vn autre tient le milieu, & est comme vne certaine reigle de tous les autres; car en effect celuy qui est au milieu des extrémes est composé de pareilles & égales portions de la terre, de l'eau, de l'air & du feu, si maintenant par le nom d'air & de feu, nous comprenons non seulement les choses qui sont en effect des Elemens, mais aussi nostre esprit connaturel, & nostre chaleur celeste, comme nous obseruons auoir esté fait par les celebres & illustres tant Philosophes que Medecins, qui estiment que l'ame ne se peut pas separer du corps, que conioointement le corps ne soit destitué de son naturel & propre temperament.

CHAPITRE VIII.

Comme l'attouchement ne discerne point simplement les temperamens des parties internes.

SI à l'exemple des parties entieres, nous recherchons vn peu plus profondement les temperamens des parties internes, chacunes d'icelles se trouueront estre froides dans leur composition, & y suruenant les esprits, & la chaleur qui est la compagne de la vie, elles seront renduës chaudes; & par la composition des deux, les vnes seront chaudes, & les autres seront froides, & quelques autres ainsi que la peau seront temperées; mais, dira quelqu'vn, si l'on donne a toucher les parties internes d'vn animal viuant, quelque partie que l'on touchera, soit le cerueau, soit l'os, ou soit la pituite, l'on la reconnoistra par l'attouchement sans contredit quelconque estre chaude, c'est pourquoy si on le prend pour iuge des parties internes, il les iugera confusement estre chaudes; & en effet nous ne remarquons rien au dedans qui empesche qu'en touchant il ne paroisse plus froid que la peau; mais il faut resister & respondre à cette obiection, & rechercher & examiner la resolution de la question obscure

& difficile. Car quand on touche au dedans on sent toutes les parties internes estre chaudes, & toutefois elles ne sont pas toutes en particulier de leur temperament chaudes, dautant qu'elles n'ont pas dedans icelles vne chaleur qui leur soit naturelle & innée auec elles, mais qui est la plus grande part accidentelle ou receuë d'ailleurs, car il leur suruient outre leur premier temperament qu'ils ont receu des Elemens, & outre la chaleur des esprits, desquels nous auons dit que le temperament entier & parfait de chaque petite particule de l'animal viuant estoit fait, vne autre chaleur du voisinage & proximité du cœur & des vapeurs, qui a quelque ressemblance à celle qui nous vient par le feu, ou pour auoir beu de tres fort & excellent vin; mais dautãt qu'elle ne remplit pas la substance des parties, elle n'est point du tout comprise au rang des temperamés, sans cela le pericarde ou l'enueloppoir du cœur qui est tout membraneux, seroit d'vn temperament plus chaud que la chair du pied ou de la iambe, & pour ces raisons i'estime qu à peine il se peut faire que le seul attouchement puisse iuger & discerner le propre temperament des parties internes; & ce dautant qu'il ne se rencontre point estre pur & sincere, mais beaucoup meslé & confus d'vne chaleur externe & accidentelle, mais toutesfois qu'il peut estre bõ iuge s'il est ioint auec la raison qui en examine la substance, la composition & la stru-

ćture, mais il eſt bien ſeul ſuffiſant pour iuger du temperament de tout le corps entier & parfait, tant de tous les autres animaux que de l'homme, & c'eſt en cela principalement qu'il eſt bon & propre iuge.

CHAPITRE IX.

Que le temperament naturel eſt changé par pluſieurs cauſes, & par quel moyen cela arriue.

LE corps humain eſtant paſſible, & ſujet à eſtre offenſé, il a accouſtumé de ſouffrir & d'endurer pluſieurs indiſpoſitions & affećtions par diuerſes ou differentes cauſes, ſoit qu'elles ſoient paſſées, ou qu'elles ſoient antecedentes, ou prochaines, ou continentes; car pour l'ordinaire il eſt auſſi beaucoup eſchauffé pour auoir trop mangé, ou trop beu du vin, par vne trop vehemente chaleur, par les bains & par le trop grand exercice; tout de meſme qu'il eſt trop refroidi par des cauſes contraires, & toute la diſpoſition qui eſt cauſée au corps par ces cauſes ſe reſpand par toutes ſes extremitez, & y demeure changeante & inconſtante, de ſorte que ſi elle y eſt laiſſée ſeule de ſa nature elle ſe paſſe & s'enfuit tres-promptement, & tout auſſi toſt elle s'éuanoüit entierement, comme n'eſtant qu'vne

diſpoſition accidentelle & eſtrangere ; c'eſt pourquoy s'en allant & diſparoiſſant le corps retourne en ſa premiere conſtitution, car le temperament eſt vne ferme & conſtante habitude du corps, eſtant certain qu'il ne change point cette ſorte de temperament ; mais ſi peut-eſtre il ſe rencontre & arriue vn continuel effort de ces cauſes effectiues ou externes, & vne continuelle adheſion d'icelles, il arriue en effect qu'enfin le temperament, & la proportion meſme des Elemens ſe change, ce qui arriue preſque en cette façon : Premierement par la force des cauſes externes, les eſprits qui vaguent dedans noſtre corps, ou l'air qui y eſt reſpandu s'eſchauffe dedans des lieux cachez & profonds, c'eſt à ſçauoir ſi les cauſes externes ont pû cauſer de la chaleur, de là la chaleur gaigne & monte inſenſiblement aux humeurs & à la plus ſubtile ſubſtance, & en apres elle paſſe & occupe la plus ſolide maſſe du corps, & a l'effort des cauſes externes continuant, il faut neceſſairement que chacunes en ſon rang des plus petites parties & portions des Elemés froides ſoient abbatuës, & qu'eſtant miſes hors leur premiere diſpoſition & conſtitution, elles ſoient changées en vne contraire plus chaude ; leſquelles eſtant changées, tant qu'elles retiennent encore leur eſpece, le temperament ne demeure point encores en rien changé, car c'eſt vne chaleur qui eſt ſeulement accidentelle, eſtrangere & ſuruenuë depuis peu ; mais

quand par la lõgueur du temps il s'est fait vn grand changement dedans les parties les plus foibles (car elles ne resistent pas toutes également à leurs aduersaires) que plusieurs portions & fragmens des Elemens froids, leurs formes perissant, sont conuerties en la nature des Elemens chauds; pour lors incontinent le temperament de tout le composé est changé; mais en apres les causes en ayant esté ostées, & le corps n'estant plus offensé par leur force & vertu, toutes les parties qui auoient esté eschauffées outre mesure, & qui toutesfois n'auoient pas encores esté despoüillées de leurs formes, retournent d'elles-mesmes au premier estat de leur temperament, & celles-là demeureront chaudes, desquelles la forme a esté changée & qui est perie, & c'est pourquoy donc par le moyen de ces causes il sera suruenu au tout vne chaleur ferme & stable, & selon la quantité d'icelles la proportion de la chaleur aura esté augmentée, & vn autre temperament aura esté introduit, & tout ainsi que par ces causes externes, de mesme encores plus promptement & plus facilement par le long vsage du boire & du manger, sçauoir ayant esté d'vne chaleur trop grande & immoderée, le temperament du corps sera changé en vn temperament plus chaud; à quoy suit en passant vne plus subtile & vne plus ingenieuse meditation & consideration.

Car comme le corps humain est composé

de plusieurs petites parties differentes, sçauoir quelques-vnes plus molles, comme la chair, le nerf, quelques autres plus solides, comme la membrane, le cartilage, l'os, toutes celles d'entre ces parties qui sont plus passibles quittent les premieres leur temperament, mais les parties fermes & solides ne peuuent point estre priuées & despoüillées de leur estat & disposition naturelle qu apres vne grande longueur de temps, & par vn tres grand effort des causes : mais qui plus est estant tissuës de certaines fibres tres fermes, dans lesquelles il y a pour l'ordinaire beaucoup de fermeté & de force, ainsi ie pense ou qu'elles ne peuuent point iamais estre abbatuës par aucune violence, ou si peu & si mediocrement qu'à peine en tout leur aage elles puissent receuoir aucun grand & considerable dommage & preiudice ; c'est pourquoy ayant suiuy l'opinion de quelques vns, i'establis en icelles vn temperament donné dés le commencement de la naissance & le premier de chaque corps, dont la force & la fermeté est si grande, que de quelque façon que se fasse la mutation ou le changement, soit par vne longue habitude des contraires, ou par le cours des aages, en iceluy donc le temperament naturel & premier a tousiours vne grande propension & inclination, & le corps se ressentant tousiours de sa premiere nature, retourne beaucoup plus promptement & facilement du lieu d'où il s'est esloi-

gné ; ce qui fait que celuy qui eſt intemperé dés ſa premiere naiſſance, encores bien que par l'aſſiſtance de l'art de la Medecine il ſoit remis en vne certaine mediocrité il n'eſt pas toutefois iamais temperé, ny auſſi du tout ſemblable à celuy qui eſt dés ſa premiere naiſſance temperé, mais ſeulement il en a vne certaine reſſemblance & vne copie d'iceluy : & meſme auſſi ſi vous ſuppoſez deux perſonnes de different temperament, qui toutesfois ſemblent eſtre arriuées par le moyen de certaines cauſes en vne meſme conſtitution & condition de corps, neantmoins elles n'ont pas du tout pour agreable & ne prennent pas plaiſir à vne meſme choſe ; ce qui fait voir ſans doute, qu'il eſt reſté en elles des diferés principes de nature, dont ils en retiénent encores maintenant des marques qui ne ſont pas petites ; Ce qu'Hippocrates ayant tres-attentiuement & ſoigneuſement conſideré ; il a compris & enſeigné tout ce qui en eſtoit dans vn ſeul Aphoriſme, au liure 2. Aphor. 25. dans lequel il a dit, que dans les maladies ceux là eſtoient bien moins en danger, à la nature deſquels la maladie eſtoit conuenable, ou à leur aage ; ou à leur habitude, ou au temps, que non pas ceux auſquels elle n'eſtoit pas conuenable, nous enſeignant clairement par là que nous auions vn autre temperament par l'aage, & vn autre dés noſtre naiſſance, qui eſtoit noſtre meſme nature, vn autre du temps & de la couſtume de viure, leſ-

quels encores qu'ils soient differens, & pour l'ordinaire repugnans, consistent toutefois en vn mesme corps, mais en effet en d'autres parties, tellement que celuy-là est le temperament de la chair & des parties les plus molles, & cét autre est seulement & entierement celuy des fibres.

CHAPITRE X.

Ce que c'est que l'aage, combien il y a de differences d'aages, & comme par leur progrez le temperament se change.

TOut ainsi que plusieurs incommoditez nous enuironnent continuellement, par l'effort desquelles nous sommes portez de costé & d'autre, de mesme il est né en nous, & dés nostre naissance nous portons dans nous la cause qui nous contraint de changer nos temperamens pendant le cours de nostre vie, c'est là cette cause de la mort & de la corruption, c'est cette misere intestine, qu'aucun art, & qu'aucune humaine industrie n'a pû fuir, & non pas mesme retarder : car quand Æsculape mesme assisteroit quelqu'vn qui seroit bien temperé dés sa naissance, & qu'il le preserueroit des causes exter-

nes, & des choses qui se prennent au dedans, tellement sain & sauf, qu'il n'en souffrist point aucun dommage ; nonobstant celuy-là de soy-mesme & de sa propre nature se diminuëroit & se consommeroit de plus en plus, iusques enfin qu'il expireroit le dernier souffle ou souspir de sa vie, mais cependant qu'il courre à ce terme, il est necesseaire qu'il endure & souffre pendant cét espace de temps plusieurs changemens ; ceux qui les ont premierement distinguez & qui les ont mesurez par les espaces & interualles des années, les ont pareillement appellez les aages ; de sorte que l'aage est le cours de la vie dans lequel la constitution du corps se change amplement de soy-mesme & de sa nature : & toute sorte de changement qui arriue, ou par la grandeur, ou par la couleur, ou par la sortie du poil, ne fait point la difference de chaque aage ; mais celuy là seulement qui suruient au temperament & en la premiere constitution & cause de toutes les fonctions.

En apres ny le changement mesme du temperament par les causes externes, ou par vne chaleur tres-grande & excessiue, ou par la violente chaleur du temps & de la saison, ou par l'habitude & la maniere de viure intemperee, n'est point ce qui distingue les aages mais seulement la cause qui est interne & qui estant tousiours presente, est la cause de la mort ; c'est pourquoy ils ont distingué & fait les differēces des aages

qui ſont entre eux fort diſſemblables par le changement meſme qui s'y rencontre.

Dans le commencement de la vie comme tout animal eſt nouuellement engendré de la ſemence & du ſang, qui ſont choſes fluxibles & humides, ainſi il peut eſtre tres-humide, & en iceluy la chair eſt bien humide & muceuſe, les nerfs, les ligamens, & meſme les os ſont ſi tendres & ſi flexibles, qu'ils ſuiuent facilement du coſté que l'on les veut mener ou tourner; puis de iour en iour deuenant plus grand, il ſe ſeiche & deuient aride de plus en plus, tellement que quand il eſt arriué à l'extreme vieilleſſe, les os ſont non ſeulement arides & ſans aucune humidité, mais auſſi la chair eſt nerueuſe & dure; partant celuy qui s'auançant inſenſiblement, deuient inſenſiblement ſec & aride, & autant qu'il eſtoit proche de ſa naiſſance, autant il eſtoit humide, d'autant plus auſſi qu'il s'approchera de l'extremité de ſa vie, d'autant plus il deuiendra ſec & aride; d'où il faut conclure que le temps qui eſt au milieu des extremes, eſt auſſi participant de l'humidité & de l'extreme ſechereſſe, & qu'il tient le milieu, & c'eſt l'opinion de tout le monde qui confirme le cours des animaux de l'humide au ſec.

Mais l'autre oppoſition eſt, qu'à l'inſtant que l'animal eſt né, il abonde en tres-grande chaleur, que l'on eſtime demeurer immuable iuſques au milieu du cours de la vie; de là elle languit inſenſiblement iuſques à l'extremité,

de la vie qui est la plus froide de tous, & qui est desia sẽblable à la mort, & ce qui est au milieu de cette oppositiõ, n'est point du tout cõtraire au commencement, mais extremement à l'extremité. Car ainsi Galien examinant par l'attouchement chaques aages, ayant consideré mille fois des enfans, des ieunes & des adolescens, en outre qu'il estoit fait vn mesme enfant, ieune & adolescent, il a reconnu que celuy-là n'estoit pas en rien plus chaud que l'autre, ny vn enfant plus qu'vn homme en la fleur de son aage, & vn homme en la fleur de son aage plus qu'vn enfant : & comme ceux qui sont venus apres luy ont suiui son opinion, ainsi nous ne la reietterons point, ayant esté confirmée par tant de siecles, encores qu'à peine puis-ie conceuoir, que celuy qui examinera par l'attouchement les enfans, les adolescens, & les hommes en la fleur de leur aage, il n'en trouue aucun qui soit en rien changé par l'espace de tant d'années escoulées, soit en son temperament, ou en son attouchement; ou s'il luy est arriué quelque changement, comment a il pû se seruir de l'attouchement ainsi que d'vn ferme & & constant iuge pour distinguer les aages ? dedans le liure suiuant il sera plus amplement traitté de ces choses.

Mais maintenant si nous diuisons le cours de toute nostre vie, & ioignant les extremitez des deux oppositions, si nous donnons à chaque aage son temperament, il arriuera

certainement que le premier commencement de nostre vie sera chaud & humide, & la fin froide & seche, & le milieu sera exactement sec & humide, toutefois il ne paroistra pas encores mediocre en chaleur & froideur, mais bien celuy qui suiura apres ; & si nous ne recherchons & n'examinons point vne si parfaite & vnique temperature, mais telle que les sens en puissent iuger, cét aage qui precede vn petit moment de temps le poinct du milieu de nostre vie, & qui d'iceluy s'estend en vn espace de temps vn peu plus grand, sera censé temperé ; & tout ce qui precede cét aage moyen excelle en chaleur & en humidité, mais non pas également, car le premier commencement de nostre vie est chaud & tres humide ; ce qui suit apres a vne pareille chaleur, & beaucoup moins d'humidité, de sorte qu'encores bien qu'il ne soit pas sec, & non pas mesme dessseché à moitié, toutefois si on le compare au premier commencement, il sera pour l'ordinaire iugé estre sec; & ce qui s'estend depuis le milieu iusques à l'extremité de la vie, est du tout froid & sec, mais auec cette difference que la derniere partie & l'extremité de nostre vie est sur tout froide & seche, parce que celle qui la precedoit estoit plus temperée en froideur & siccité.

Il y a donc en tout le cours de nostre vie cinq aages qui sont doüez de leurs temperamens : le premier de tous est l'adolescence,

qui s'estend presque iusques à l'aage de vingt-cinq ans, qui est ainsi nommé, parce qu'en ce temps-là les corps sont fort abondans en humidité & la plus grande & la plus moindre quantité d'humidité fait plusieurs differences en icelle, l'aage des enfans iusques à la troisiéme ou quatriesme année est la plus humide de tous : en apres la puerilité qui dure iusques à dix ans ; puis la puberté qui s'estend iusques à dix-huict ans, & l'adolescence qui porte le nom du tout, dure iusques à vingt-cinq ans : le second aage de la vie, qui est appellé l'aage florissant, c'est la ieunesse, qui s'estend iusques à trente-cinq os quarante ans, auquel la beauté, la ferocité ou le courage est propre & conuenable, elle est chaude & peu humide, & c'est pourquoy en comparaison de l'aage passé, elle a accoustumé d'estre estimée chaude & seche : à icelle suit l'aage constant & meur, qui est par tout en soy semblable & temperé, qui dure à peine iusques à cinquante ans, & de là en apres l'aage qui suit iusques à soixante ans est graue, pesant & precipité, & la premiere vieillesse qui rend nostre corps sec & froid, mais toutefois moins froid : le dernier de tous qui ferme & finit la vie, c'est l'aage decrepite, qui est tres-froid & tres sec, que l'on a accoustumé d'appeller la derniere vieillesse; d'où l'on voit & l'on reconnoist manifestement l'erreur de ceux qui ont attribué en quelque partie aux aages de la vie le temperament mesme & les

quatre differences des temperamens ; car absolument parlant, il n'y a point aucun aage chaud & sec, dautant qu'il ne se peut pas rencontrer vne chaleur naturelle abondante en temperament où la secheresse predomine, ny aucun aage, non pas mesme la vieillesse, qui soit froide & humide, parce que l'on prend le tempérament de la propre substance & commoderation des parties, & non pas de la grande abondance des humeurs & des excremens superflus ; & le nombre des années causant pour le plus souuent le changement de ces sortes de temperamens ; nous auons limité les aages, encores qu'autrement pour l'ordinaire ils passent d'autres bornes & limites, sçauoir ou quand le cours de la vie doit estre plus bref & plus court, ou quand il doit estre prolongé plus long temps, & peut-estre iusques à la centiesme année : que quelqu'vn donc aye receu dés sa naissance quelque temperament que ce soit, il est necessaire qu'à proportion du cours des aages qu'il le change, par exemple ; si peut-estre il a apporté en naissant vn certain temperament, & qu'en apres aucune cause externe ne le change pas, ses ans s'auançant, de soy mesme & de son propre effort & mouuement, il sera de sorte disposé, qu'en sa puerilité & en son adolescence il sera chaud & humide, & en son aage florissant plus chaud & plus sec, en son aage meur & constant absolument temperé, & dans les années suiuantes il deuiendra plus

froid & plus sec : & encores que ces choses se comportent de la sorte, toutefois il faut estimer cét enfant estre temperé, parce qu'entre les enfans il tient le milieu ou la mediocrité, & de mesme vne personne de douze à quatorze ans & vn adolescent, comme aussi vn ieune & vn constant, & enfin vn vieillard estre temperé, ce qui semble deuoir estre ainsi dit cõparatiuement parlant ; mais absolument & simplement nõ tous & chacun des aages, ains seulement celuy qui est meur & constant, sera temperé ayant receu vne pareille portion des extremes ; par cette consideration toute l'enfance est simplement chaude, comme toute la vieillesse est froide & seche.

Celuy en apres qui sera né chaud & sec, sera & viura entre les enfans chaud & sec, & il retiendra en quelque façon dans tous ses aages, la forme & l'espece de ce temperament naturel, de sorte que lors qu'il sera paruenu à l'aage de vieillesse il continuëra & perseuerera d'estre chaud & sec entre les vieillards; toutefois tant qu'il est dans l'enfance il est simplement chaud & humide, & quand il est deuenu vieil, il est froid & sec, mais au milieu de son aage il est simplement chaud & sec : & ainsi se fait qué le temperament qui est propre à vn chacun, & qui est engendré dés le principe de la nature, subsiste & esclatte purement tel au milieu de nostre aage, qui est le plus temperé de tout, & qui est à vn chacun le plus fauorable, c'est pourquoy les tempera-

temperamens prennent leur origine & leur ſource, tant dés noſtre premiere naiſſance, que de l'aage qui l'accompagne inſeparablement, & dautant que celuy qui prouient de la nature, a accouſtumé d'eſtre dit ſeulement comparatiuement, & celuy qui procede de l'aage ſimplement, il s'enſuit que dans le iugement des temperamens il faut auoir beaucoup plus d'eſgard à l'aage qu'à la nature, & que l'eſpece du temperament qui eſt faite par le cours de l'aage, doit eſtre preferée en excellence & au nom, à celle qui a eſtè donnée par la nature & dés la premiere naiſſance; c'eſt aſſez auoir parlé de ces choſes.

CHAPITRE XI.

Qu'il ne faut point dire qu'il y aye aucun temperament bilieux, ſanguin, pituiteux ou melancholique.

IL a eſté monſtré & prouué par de tres-bonnes raiſons que la compoſition premierement des parties ſimilaires, & en apres de celles de tout le corps, a eſté faicte par la vertu des Elemens, de ſorte que pour cela il doit eſtre manifeſte & euident, que toute la nature & raiſon du temperament eſt premie-

rement deuë aux Elemens, & qu'ayant esté receuë d'eux, elle leur doit estre referée, & qu'elle consiste en iceux, comme estant ceux qui perfectionnent & accomplissent toute la substance. Au liure precedent nous auons enseigné, & cy apres il sera plus plainement & plus amplement monstré que les humeurs & superfluitez mesmes excrementitielles ne sont point parties du corps, mais qu'elles sont seulement contenuës en iceluy, & pource qu'elles sont appellées par Hippocrates parties contenuës; c'est pourquoy l'on ne peut point prendre & estimer le temperament du corps & de ses parties, ny des humeurs, ny de ses superfluitez, & en apres il n'est point permis de leur quantité & abondance predominante, de donner à qui que ce soit le nom de temperament; ce qui fait que ceux-là s'embarrassent & se iettent dedans des difficultez inexplicables, qui sans faire aucun choix des noms & des choses, disent que celuy-là par exemple, est d'vn temperament bilieux, & cét autre d'vn temperament sanguin, pituiteux ou melancolique, dautant que ces noms ne sont pas des noms des temperamés, mais des noms des humeurs qui predominent; car celuy-là qui a beaucoup de tres-bon sang, doit estre dit à bon droit estre sanguin, ainsi que celuy auquel abonde la bile iaune bilieux, & la bile noire melancolique, & enfin la pituite pituiteux; les trop grandes abondances d'hu-

meurs ne correſpondent pas touſiours aux temperamens qui leur ſont proches & confins, dautant que l'on voit ſouuent des perſonnes blanches & molles, & qui ſont froides au toucher, qui vomiſſent & reiettent tous les iours vne grande abondance de bile, comme auſſi des perſonnes veluës, noiraſtres & grailes qui n'abondent aucunement en cette ſorte d'immondices l'on en voit en apres beaucoup qui ſont dés leur naiſſance d'vn temperament froid & ſec, que vous ne iugerez toutefois pas eſtre aucunement melancoliques, ny remplis des ordures de la bile noire: & qui plus eſt, des vieillards en vne extreme vieilleſſe, dont le temperament propre à leur aage eſt froid & ſec, qui toutesfois n'amaſſent & n'abódent aucunemẽt en melancolie; mais s'ils ont quelque humeur ſuperfluë & nuiſible, c'eſt principalement de la pituite, ce qui fait que tout le móde dit & affirme que les vieillards pour la trop grande quantité de ſuperfluitez excrementitielles dont ils abondent, ſont pituiteux; d'où vient que pluſieurs eſtans trompez par l'affinité des choſes ont eſtimé qu'ils eſtoient auſſi d'vn temperament froid & humide, leſquels neantmoins ont eſté tres-bien refutez par l'argument & la demonſtration precedente, par laquelle il a eſté monſtré que l'on ne pouuoit receuoir aucunement par l'aage ce temperament, mais qu'incontinent que l'animal eſtoit né, par le nombre & la longueur des années, ſon corps

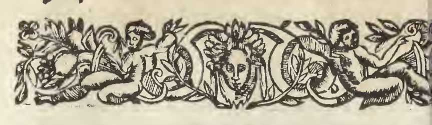
estoit rendu plus sec. Ioint à cela que par la force des causes externes, & beaucoup plus que par la differente substance & faculté des alimens il s'amasse & croist dedans nous aucunefois de la bile ou iaune ou noire, & aucunesfois de la pituite, dont l'on ne peut pas attribuer la source & l'origine à la constitution du corps comme à sa cause efficiente; & ie vous prie, qui est celuy qui sera si fol & si mal aduisé, que d'attribuer le temperament à cette humeur, qui est quelquesfois entierement contre nature, & qui n'a aucune affinité & connexion familiere auec le corps? partant encores que l'humeur qui est dés le premier aage respandu dans les vaisseaux, monstre vne espece du plus pur sang, elle est puis en apres par l'aage suiuant, par l'ardeur & secheresse du corps, changée en la nature de la bile iaune, & dans le troisiesme aage il se fait vne certaine moderation & temperature de toutes les humeurs: au quatriesme aage l'humeur melancolique surabonde, & enfin dans le dernier de tous les aages l'humeur pituiteuse à cause de la foiblesse & debilité de la chaleur & de la coction; mais toutesfois dautant que pour le plus souuent l'effort & la violence des causes externes renuerse & peruertit cét ordre, & que la disposition du corps comme aussi des humeurs, n'est pas tousiours de mesme, mais aucunesfois differente, c'est pourquoy il ne faut point definir & determiner le temperament du corps par les hu-

meurs, mais par la propre diſpoſition & conſtitution d'iceluy.

Il n'eſt pas auſſi ſeant à vn expert & habile Medecin d'approprier au corps les noms qui ſont propres & conuenables aux humeurs; donc nous ne permettons point de dire qu'il y aye aucun temperament ſanguin, comme auſſi aucun temperament bilieux, melancolique ou pituiteux, bien qu'aucunefois nous appellons tres bien vn homme bilieux, aucunesfois ſanguin, pituiteux ou melancolique; il me ſemble certainement auoir acheué maintenant toute l'explication ou diſpute des temperamens, à laquelle il faut ioindre les ſignes pour les connoiſtre, qui ſeront plus commodement transferez & expliquez en vn propre & particulier traitté:

Fin du 3. Liure des Temperamens.





LIVRE IV. DES ESPRITS ET DE LA CHALEVR NATVRELLE.

CHAPITRE I.

Qu'il y a dedans nous & dedans tous les viuans vne certaine chaleur & qu'elle est diuine.



Vand nous auons tres-profondement examiné & consideré toute la nature de l'homme, nous auons en effet premierement diuisé par l'anatomie son corps composé iusques en chacunes

de ses plus petites parties ; & de là considerant la composition d'icelles, si aucune y estoit, nous auons reconnu que chacune estoit composée des premieres & simples natures des choses, de la terre, de l'eau, de l'air & du feu, & que du meslange d'iceux il en estoit produit plusieurs differences des temperamens, dont la proprieté particuliere residoit en chaque partie ; & n'estant pas encores hors de cette speculation, il faut de plus examiner de prés ce qu'il y a dauantage qui soit plus profondement adherant & attaché à chaque partie, afin d'en auoir vne plus grande connoissance, telles que sont ces choses qui sont si celebres chez les plus anciens Medecins, sçauoir la chaleur naturelle, les esprits, l'humide radical, comment chacune d'icelles subsiste, d'où, & par quelles forces & vertus elles sont gouuernées ; & dautant que la chaleur seule paroist manifestement plus à nos sens que tous les autres, commençant par icelle, comme estant la plus notoire, nous noüerons les autres choses par vne certaine suite, comme estant inserées les vnes dedans les autres.

C'est vne loy commune & generale au genre des animaux ordonnée par la nature, qu'ils viuent par la force & vertu de la chaleur naturelle ; car premierement cependant qu'ils viuent ils sont remplis d'vne chaleur temperée & moderée, & estant morts, cette chaleur estant du tout esteinte ils sont refroi-

dis, ce qui est mesme reconnu par les sens seuls, & ce qu'il n'est point necessaire de confirmer par aucune autre demonstration, mais seulement par la seule excellence & authorité des sens, ou comme par vne certaine notion de l'esprit; car encores que dedans les plantes leur chaleur soit moins manifeste & euidente, toutefois celuy qui examinera de prés les ouurages & les effets de la nature, il reconnoistra qu'elles ne sont pas moins conseruées par cette salutaire chaleur que les animaux, & que d'icelle prouient la conseruation & le salut de toutes choses; car c'est vne constante & certaine opinion, que toutes les choses viuantes ont vie, ou viuent par le moyẽ de la chaleur qui est renfermée en icelles, & que par son moyen & son assistãnce elles attirent leur nourriture, elles la digerent, & elles en sont nourries & sustentées, qu'elles s'augmentent & engendrent; & de plus que les animaux ont le sentiment & le mouuement; & que tant plus leurs operations seront parfaites, d'autant plus qu'elles auront vne chaleur plus grande, plus forte & plus abondante: & si cela ne peut estre persuadé par aucune raison, il ne faut que considerer & regarder l'excellence du soleil, lequel estant le conducteur, le prince & le moderateur du monde, & esclairant par sa lumiere toutes les choses viuantes, les fomente & les conserue par le moyen de sa chaleur temperée & moderée, & les excite à faire les opera-

tions susdites:& si ces choses estant fomentées par vne chaleur externe agissent, & en sont empeschées par la froideur, n'est-ce pas vne tres-bonne raison qui monstre qu'il y a quelque chaleur dans elles qui est l'operatrice de leurs ouurages, & qu'elle est sur tout beaucoup semblable & conuenable à la chaleur du soleil? c'est donc pourquoy Aristote a tres-bien dit & a laissé par escrit à la posterité, comme vne chose commune & vulgaire, que la vie consistoit en la seule chaleur, & que sans la chaleur, ny les animaux, ny les plantes ne viuent point, & qu'il a defini la mort estre l'extinction de la chaleur naturelle; & partant à son imitation c'est le sentiment commun de tous les Philosophes, que la vie est definie par la chaleur, & la mort par l'extinction de la chaleur, & que pour le peu qu'il y aura de chaleur dedans le corps, il iouyra du bon-heur de la vie, & il fera encores bien qu'obscurement les fonctions susdites, & le froid de la decrepite vieillesse qui domine dedans le temperament, ne peut pas surmonter les forces de cette chaleur.

Par le moyen de cette chaleur les serpens viuent, que l'on dit toutesfois estre de temperament froid, par icelle le pauot, la mandragore, & toutes les plantes froides ont vie, d'où ie reconnois maintenant qu'il se peut faire que cette chaleur, comme ayant quelque connexité & ressemblance, soit au dessus de la nature des Elemens, car il ne peut estre rien

fait par celuy des contraires qui est dissemblable & plus foible, en presence de celuy qui est plus excellent, mais toute l'action du mixte est attribuée à ce qui predomine, comme à la cause qui est la maistresse: or dedans le temperament des plantes susdites, la chaleur est abbatuë & plus petite que le froid, c'est donc pourquoy elle ne peut pas par sa vertu & ses operations surmonter le froid, & l'on ne peut pas aussi luy attribuer comme à la cause efficiente les fonctions de la vie: partant s'il y a quelque chaleur qui fasse les fonctions de la vie; comme certainement il y en a, ce ne peut pas estre celle qui est la moindre & la plus petite dedans la mistion, partant il faut que cettte chaleur vitale & naturelle prouienne d'vne source & d'vne origine beaucoup plus excellente, & qu'elle ne ressemble point à la nature de l'Element du feu, comme nous l'auons plus amplement monstré en vn autre lieu: de là vient qu'Aristote au 1. des Dialogues, porté par vne tres-excellente & tres rare pensée de son esprit, semble definissant la mort, n'auoir pas opposé à cette chaleur de la vie, le froid comme son contraire, mais son extinction qui est la priuation d'elle-mesme.

Comme donc il n'y a rien de contraire à la lumiere, & que les tenebres qui luy sont contraires, sont la priuation d'icelle; s'il y a vne moindre petite lumiere qui esclaire le corps, nous le disons estre illuminé: i'en dis

de mesme de la chaleur vitale, qui estant dedans le corps, tant peu que ce soit, le gouuerne & le regit, & le fait appeller chaud; & celuy qui voudra plus plainement connoistre son essence, qu'il se mette deuant les yeux le soulphre & l'arsenic, lesquels estans treschauds & tres-remplis de l'element du feu, tellement que pour l'ordinaire ils nous bruslent, toutesfois ils sont priuez de cette chaleur vitale, tout ainsi que toutes les choses inanimées; ce qui est vn argument & vne raison qui conuainc & fait voir qu'elle n'est point ignée, & que cette chaleur dont nous parlons ne procede point de la mistion des Elemens; en apres le cadavre d'vn animal mort, encores qu'il retienne la structure & la figure des parties & du tout, toutesfois il n'a pas la moindre petite partie de cette chaleur, or il en auroit si elle estoit née des Elemens, dautant que dedans chacunes parties d'iceluy, il reste & reside encores la mistion des quatre Elemens; d'où l'on peut reconnoistre que la chaleur par le moyen de laquelle il auoit vie, n'estoit prouenuë de la premiere mistion des Elemens, mais bien d'ailleurs d'vn principe occulte & caché.

CHAPITRE II.

Qu'il a esté donné à tous les viuans vn certain esprit qui contient la chaleur naturelle & vitale.

D'Autant donc que la chaleur n'est pas atachée & inserée à la masse du corps par vn lien & vn attachement indissoluble, mais qu'elle en peut estre separée & diuisée, il faut de necessité qu'elle soit hors de la masse du corps, & comme quelque chose estrangere suruenuë & prise du dehors; & comme la simple chaleur comprise dedans le genre & la categorie de la qualité ne peut pas passer & vaguer par tout le corps sans siege & vehicule, ny estre respanduë vn moment de temps deçà & delà, de sorte que nous la voyons estre dispersée par toutes les arteres dans chaques parties, il me semble qu'il a esté necessaire qu'elle fust contenuë dedans quelque corps fluxible & coulant, & n'y ayant aucune humeur qui fust propre & conuenable à cela, tellement qu'elle peut se transporter dedans le corps auec vne si grande promptitude & celerité, c'est pourquoy il a fallu qu'il y eust vne matiere tres-subtile, tres prompte & tres-legere, en laquelle fut mise & posée cette chaleur, qui luy fust amie & familiere; & comme

cette sorte de matiere est aërée, ou si vous voulez mieux parler, celeste : à tres forte raison il a fallu qu'en vne telle matiere fust mise & située la chaleur vitale, & qu'elle fust tousiours enflammée & bruslante, ainsi que la flamme celeste, & qu'en icelle la chaleur vitale resida perpetuellement, de sorte que l'vne ne peut pas estre diuisée de l'autre: & Platon a plus rarement appellé cette matiere remplie de chaleur, esprit, & plus souuent du nom de feu; comme aussi quelquefois Aristote a souuent appellé la chaleur vitale, esprit, & quelquefois la chaleur & la chaleur naturelle; prenant aucunesfois son nom de sa subtilité & vistesse, & aucunesfois de ses vertus & de effects : & plus clairement Hippocrates qui n'a en aucun lieu douté de l'appeller esprit, & dautant qu'estant doüé de tres-excellentes vertus, l'on ne le peut toutefois voir des yeux; ainsi ils ont accoustumé de le nommer & vn air, & vn vent, & vn souffle, & toute sorte de substance qui ne tombe point sous nos yeux; & certainement à son imitation les Stoïciens ont enseigné que l'esprit consistoit en effet d'vne tres-claire, transparante & inuisible substance, s'estant toutefois en cela trompez qu'ils ont dit qu'il estoit de la substance tant de la nature que de l'ame, ne profondant, & n'examinant pas aucune chose de plus diuin.

Mais pour expliquer plus clairement la necessité & la substance des esprits, il faut repe-

ter & rapporter les sentimens des anciens Philosophes, entre lesquels premierement les Academiciens reconnoissant qu'il ne se pouuoit pas faire que des natures tres-fort dissemblables se peussent ioindre & vnir ensemble, ils ont estimè que nostre esprit fait & creé par le souuerain Auteur de toutes choses, auparauant que de passer & d'estre mis dedans nostre corps condense, crasse & espais, estoit reuestu d'vn certain corps clair, pur & semblable à vn astre, ainsi que d'vn simple vestement; lequel estant immortel & eternel ne pouuoit iamais estre diuisé ny separé de nostre esprit, & sans lequel il ne seroit point en ce monde.

Et en apres outre ce corps ils ont donné à l'esprit vn autre corps, qui estoit en effect subtil & simple, mais toutefois plus impur, moins clair & resplandissant que le precedent, & qui n'auoit pas esté fait & creé par le souuerain Createur, mais qui auoit esté cõposé du meslange des Elemens sur tout tres-subtils, & auquel luy donnant vn nom, ils l'ont appellé aërien & celeste, & nostre esprit estant desia reuestu de ces deux corps, qu'il estoit ietté dedans ce troisiesme corps mortel & caduc, ou bien plustost comme vn banni dedans vne prison noire & tenebreuse, & fait hoste, & habitant de la terre, iusques enfin ayant rompu sa prison il s'en retourne prompt & libre dedans sa patrie, pour estre habitant & citoyen des dieux.

Alexandre Aphrodisæus confirmant cette vnion du corps & de l'esprit, dit que cét esprit que nous auons proposé est interposé entre eux comme vn lien tres-propre & conuenable, lequel concilie & contient des natures differétes par son interposition & moyen; car cét esprit estant familier & propre à l'vn & l'autre extreme, veu qu'il n'est point du tout sans vn corps, peut bien estre mis & inseré dedans vn corps, en effet crasse & espais; mais comme il est aussi plus subtil & plus resplandissant, il peut estre pareillement vny auec l'autre, & ainsi participant en quelque façon des deux, il assemble & conioint la nature incorporelle auec la nature corporelle, l'immortelle auec la mortelle, la pure auec l'impure, & la diuine auec la terrestre.

Encores que ces choses monstrent que l'vnion de l'esprit & du corps, ne se fait point sans le lien & le moyen de l'esprit qui y est interposé, neantmoins il est à propos d'accommoder & d'approprier ces mesmes choses aux autres parties caduques de l'ame; car la partie de l'ame née mortelle, encores qu'elle soit impure & nullement syncere & pure, ainsi que l'esprit, toutesfois elle precede par vn long interualle de temps, l'estat & l'estre de ce corps terrestre, espais & condense, tellement qu'elle ne peut point estre liée & conioincte à iceluy sans vn lien & vn milieu; C'est pourquoy Aristote au 2. liur. de la generation des animaux, a tres-bien dit que dedans la se-

mence & le corps escumeux, il y auoit vn esprit, & dedans cét esprit que la nature y estoit contenuë, qui respond par proportion à l'Element des estoilles ; monstrant en effet clairement que cét esprit estoit interposé entre le corps. & cette diuine nature comme vn certain lien & milieu ; & il n'a pas seulement attribué à l'esprit ; mais aussi à chaque partie de l'ame caduque & mortelle son esprit propre & particulier ; il affirme aussi que toute la faculté & la puissance de l'ame participe d'vn autre corps, & que celuy-là est plus diuin que ceux que l'on appelle Elemens, & que comme selon leur noblesse & leur bassesse, les ames estoient entre elles differentes, de mesme que la nature de ce corps estoit different ; c'est pourquoy si nous pesons d'vn iugement meur & certain les raisons, tant d'Aristote que des autres ; il sera manifeste & euident que chaque partie de l'ame est appuyée d'vn certain esprit comme d'vn solide fondement, par le moyen duquel, & elle reside dedans le corps, & elle fait toutes ses fonctions.

L'esprit donc est vn corps celeste, le siege & le lien de la chaleur naturelle & des facultez, & le premier instrument de toutes les fonctions ; & celuy qui n'aura pas encores bien entierement reconnu sa substance & son estat, considerant la composition & structure de nostre corps, qu'il voye les arteres, & qu'il regarde dedans les ventricules du cœur, & du cerueau, & les voyant estre vuides & presque

que nullement remplis d'aucune humeur, que toutesfois il ne les estime pas auoir esté faits si grands par la nature en vain, & par hazard; mais les touchant de l'esprit, ie pense qu'à l'instant il reconnoistra par sa reflexion, qu'ils ont esté remplis d'vn esprit subtil, tant que l'animal a esté viuant, & lequel toutesfois mourant, estant tres subtil & leger s'est euanoüy & s'est disparu sans auoir esté apperceu, pour lequel fomenter & entretenir, nous attirons l'air par l'inspiration, qui donne & sert non seulement au corps de rafraischissement, car il le pourroit assez d'ailleurs rechercher & receuoir, mais aussi d'aliment & de nourriture; parce que la masse epaisse & condense du corps, n'a point aucunement besoin d'vn tel secours, comme estant sustentée & nourrie d'vn aliment plus crasse & plus epais, faite & composée par la mistion des quatre elemens: c'est pourquoy il a fallu que l'air fut attiré & humé pour estre ioint à toute sorte de substance qui est dedans nous, & qui luy est semblable, & qu'il luy seruit comme de nourriture, & s'il n'y auoit point dedans nous aucune substance subtile & spirituelle, certainement à peine y auroit-il aucune necessité qui nous obligeroit d'inspirer.

CHAPITRE III.

Que l'on recognoist dedans nous, par l'exemple des corps qui s'enflamment vne matiere tant de la chaleur, que des esprits.

IE n'estime pas qu'il soit mal à propos & hors mon dessein de monstrer & d'esclaircir cette matiere & ce traité par des exemples, lesquels encores qu'ils soient pris du commun toutefois ils donneront vne tres entiere foy à la chose; dedãs le feu il y a vne tres-grande ferueur & vne tres grande abondance de chaleur, & sur tout en la flamme, qui est proprement nostre feu, & qui est ainsi appellé, & laquelle est vne fumée ou vn corps aërien enflammé, qui n'est point separée des deux, mais qui est accomplie par leur iõction & leur vnion; car la fumée est comme sa matiere, à laquelle vne chaleur flambante suruenant se fait la flamme; & vn air propre & conuenable, & nullement crasse ny trempé d'vne trop grande humidité, enuironnant la flamme, la conserue & la maintient, & lequel si nous le renfermons dedans vne certaine closture ou haye, desorte qu'il ne puisse pas librement affluer & sortir, nous voyons à l'instant que la

flamme qui est estroitement renfermée s'estouffe, & s'esteint; dautant que non seulement l'air est necessaire ou pour rafraichir la flamme; ou pour receuoir sa vapeur fuligineuse, fumeuse & bruslée, par ce que l'air épais & humide, bien que toutes-fois il ne puisse pas fomenter & entretenir la flamme, seroit assez propre pour faire l'vne & l'autre chose; il s'ensuit donc que pour ce l'air subtil & pur est necessaire à la flamme afin de luy seruir comme d'aliment, & par son souffle libre vn autre, & vn autre suruenant, il luy soit presenté comme estant sa nourriture; mais aussi il me semble qu'il faut porter nostre esprit & nostre pensée au feu qui est renfermé dedans des cucurbites medicinales ou dedans vn espace estroit, car ce qui fait plainement voir que ce feu absorbe vne grande partie de l'air qui l'enuironne, c'est que lors que l'on en ouure les moindres petites fentes, incontinent & soudainement il y entre dedans, & il s'y engouffre auec tres-grande force vn air nouueau, sçauoir afin de reparer celuy qui auoit esté auparauant épuisé, ce qui fait cognoistre que la flamme estant comme vne substance fumeuse, ainsi elle est fomentée & nourrie par l'air qui l'enuironne.

Mais outre ce il luy est donné vn troisiéme aliment & soustient d'vne certaine matiere fort grasse pareille à l'huile qui est dedans vne lampe, lequel en effet est le plus promptement & le plus vistement enflammé de tous

les corps, d'autant qu'il est contenu dedans vne substance tres subtile & qui est remplie de beaucoup d'air & d'esprits; en apres suit la graisse, puis les autres corps qui luy ressemblent en quelque façon; car d'autant plus qu'vn chacun d'iceux approche le plus prés de la nature de l'huile, d'autant plus il est reconnu estre plus propre & disposé pour estre enflammé : & plus il en est esloigné, plus il est à ce impropre & inhabile, ce qui fait que tout corps qui peut estre enflammé, participe en quelque façon de la nature de l'huile, & pour ce seulement il est enflammé, & tout corps qui n'est point huileux, il ne nourrit & ne fomente point la flamme.

Ie sembleray en ce lieu aduancer quelque chose de grand & qui a esté inouï parmy les anciens, mais qui est toutesfois tres-veritable, & confirmé par quantité d'experiences faites en ce siecle, car il n'y a aucun corps qui puisse estre enflammé duquel on ne puisse par l'art tirer de l'huile : & il n'y a point de graisse, de cire, de poix, de resine, de terebenthine, ny enfin aucune sorte de bois ou de plante, aucune racine aucune fleur, aucun fruit, aucune semence, & dedans les animaux aucune partie, soit vn os, soit vn nerf, soit vne membrane ou la chair, & rien enfin qui aye eu vie dedans les plantes & les animaux, qui ne puisse de soy produire & couler de l'huile, quelqu'vn en effet plus abondament & par sa seule compression, & quelqu'autre bien

moins & auec plus grande industrie ; & nous reconnoissons aussi que toutes choses qui ont vie peuuent estre enflammées, comme aussi que les choses inanimées qui peuuent estre enflammées, sont pareillement d'vne nature proche & semblable à celle de l'huile ; car ceux qui examinent de prés les natures des metaux, appellent le soulphre la graisse & l'huile de la terre, lequel estant cuit par vne chaleur temperée & moderée, s'amasse & se congele: donc tous les corps qui viuent & qui se nourrissent, contiennent & ont dedans eux vne humeur qui est semblable à la graisse & à l'huile.

Mais outre cette humeur ils sont remplis d'vne autre humeur, qui n'est aucunement propre & disposée pour estre enflammée, mais qui est beaucoup plus subtile & coulante que la precedente, qui prouenant des alimens, est inserée dedans des recoins cachez & estroits des corps viuans, & qui en effect par la coction, a desia receu du changement & des forces, mais qui toutefois n'est pas encores entierement conuertie en leur substance, laquelle humeur nous appellerons humeur alimentaire.

Apres celle-là suit l'humeur aqueuse, qui est differente, & par le moyen de laquelle les parties terrestres du corps sont iointes ensemble comme auec de la glu, & qui est commune à toutes les choses qui sont composées de la mistion des Elemens ; toutes les choses

inanimées, soit pierres, soit metaux, sont conseruées & maintenuës par cette humeur, mais l'humeur alimétaire ou celle qui est semblable à l'huile, ne l'admet aucunement, ains ces humeurs sont seulement proprement attribuées aux choses qui ont vie, d'où l'on reconnoist qu'elles sont les premieres à conseruer & maintenir la vie & la chaleur naturelle.

Celuy qui voudra reconnoistre ces trois sortes d'humeurs, qu'il cõsidere des branches coupées des bois dedans les forests; car quiconque mettra dedans vn bain marie, ou dans vne chapelle distiller des rameaux ou des branches d'arbres, ou des plantes toutes fraisches & verdoyantes, ou de la cire, ou de la poix raisine, il verra que par la force & vertu du feu qu'il aura mis dessous, il en sortira premierement de l'eau, & puis apres de l'huile, lequel on ne pourra point tirer & extraire qu'auparauant elles n'ayent esté entierement bruslées & consommées; car c'est la coustume de les ramasser estant toutes seches, & de tirer & extraire l'huile d'icelles: mais aussi si quelqu'vn iette dedans le feu vn bois verd & tout fraischemēt coupé, il verra premierement qu'il ne s'allumera que tres-difficilement, & ce dautant qu'il est rempli d'vne grande abondance d'eau & d'humidité qu'il auoit tiré de la terre pour sa nourriture; & c'est cette eau & cette humidité qui a accoustumé de sortir par ses bouts & ses extremitez

quand il est eschauffé, laquelle estant dessechée & consommée, le reste de sa substance est promptement allumé & enflammé, parce qu'il demeure la plus pure graisse qui ressemble à l'huile, & qui n'est point meslée ny moüillée d'aucune autre liqueur;& ayant esté toute consommée par le feu, alors il n'en sort & ne s'en exhale plus aucune flamme: & toutefois dedans les charbons qui seront au dessous, il y aura de plus sa substance ferme & solide, ayant quitté l humeur tenace & gluante qu'il auoit receu de la mistion des Elemens, laquelle estant enfin consommée & dissipée, il ne reste seulement que de la cendre tres seche & tres aride.

La longueur du temps cause aux arbres presque la mesme chose, lesquels estant hauts & esleuez dedans les forests se dessechent de vieillesse, car premierement l'humeur alimentaire qu'ils ont attiré de la terre manque & defaille, & quand dedans iceux l'humeur semblable à l'huile domine, ils peuuent alors estre tres-promptement allumez, mais apres vne grande longueur d'années passées cette humeur s'espuise tellement, qu'ils ne peuuent en façon quelconque estre allumez & bruslez, & ce sont bois que le vulgaire appelle bois pourris, qui ne contiennent plus que de l'eau & de l'humidité: & enfin cette humeur se desseche, lequel estoit cõmme de la glu, destiné pour lier & vnir ensemble les parties terrestres du bois, puis en apres sa so-

lidité & fermeté estant dissoute la pourriture s'y introduit, qui est la derniere consommation de toutes choses.

Toutes les autres sortes de plantes, comme aussi les fruicts, les semences, les petites particules des animaux ressentent ou reçoiuent par la longueur du temps presque les mesmes mutations & changemens ; donc si nous rapportons le tout à son principe, dedans tout corps qui bruslant s'enflamme, soit que ce soit du bois, soit que ce soit vne lampe, soit que ce soit toute autre chose, la matiere qui est proche & voisine de la flamme, c'est vne certaine vapeur fumeuse qui en est esleuée, ainsi qu'vn souffle & vne exhalaison, dedans laquelle la plus grande ardeur & chaleur est vne certaine espece & perfection de la flamme qui est fomentée & entretenuë par vn continuel concours de l'air ambient, ou qui l'enuironne, & en outre l'exhalaison & la vapeur est produite & esleuée de sa substance huileuse, qui est l'aliment & l'entretien de la flamme, & cette substance huileuse est dedans la matiere la plus espaisse & la plus solide du bois, ou de la lampe, lesquelles ont esté autrefois toutes deux entretenuës & conseruées par l'humeur alimentaire, qui ne les laissant pas dissiper & resoudre les a reparé, & les ayant amassé en plus grande quantité & abondance, les a augmenté & accreu.

CHAPITRE IV.

Demonstration qui fait voir que l'humide radical est la matiere en laquelle est tant la chaleur naturelle que les esprits.



SI nous rapportons à ces choses celles qui sont de nostre corps, les esprits que nous auons monstré estre dedans nostre corps, parce qu'ils sont d'vne subtile & celeste substance meslée & confuse dedans nostre chaleur naturelle, correspondent en quelque portion à ce qui est proprement dit & appellé flamme; car ny cette chaleur n'est pas seule, ny aussi cete subtile substance que nous conceuons separément par la pensée, mais ce qui est fait & composé de l'vnion & de l'assemblage de tous les deux, sera vrayement & proprement dit & appellé esprit, lequel est nourry & substanté d'vne humeur grasse & semblable à l'huile, & qui n'est point cette graisse dont nous voyons plusieurs parties estre enduites & enuironnées, mais qui est bien vn autre dissemblable & aërienne, qui est inserée dedans la substance des parties similaires, & qui ne se voit point du tout, & qui toutefois, comme nous auons remarqué

cy-deuant, en est peut-estre tirée & separée par l'art & par l'industrie ; cette humeur est le fondement & la premiere substance tant des esprits que de la chaleur naturelle laquelle pour ce nous appellerons cy apres l'humide radical, ou l'humeur la premiere née : car c'est la premiere & la commune de tous les viuans, dans laquelle les esprits remplis de chaleur resident premierement & de soy, & de telle sorte, que l'vne ny l'autre ne peuuent pas subsister & durer long-temps, sans l'aide & l'assistance de cette humeur : & il y a dedans chaques particules des parties similaires vne humeur de cette sorte, que cy-deuant nous auons montré par bonnes raisons auoir esté donnée à tout le genre des choses viuantes ; laquelle Aristote a plainement expliqué, quand il dit au liure De la longueur de sa vie, chapitre 2. Il y a en quelques-vnes des choses viuantes, vne chose chaude & grasse, qui fait conjointement qu'elle n'est pas facilement desséchée, ny aussi facilement refroidie; & en quelques autres elle est d.. üée d'vn autre suc. Ce sont ses propres termes : car il est certain que non seulement cette humeur grasse, mais aussi ces trois humeurs susdites, conseruent & maintiennent tant nostrè chaleur naturelle, que toute la substance des parties solides; l'os (duquel nous nous seruirons premierement pour exemple) tant qu'il est dedans l'animal, il est nourry & il contient dedans soy la force & la vertu de la chaleur

naturelle. il est moüillé & humecté par l'humeur alimentaire, & il est remply d'vne humeur qui se respand dedans ses espaces petits & estroits; mais estant osté & separé de l'animal, il cede aux ardeurs du feu & il est par luy tres-promptement bruslé, à cause de cette humeur grasse qui est propre & disposée à estre bruslée & enflammée; & quand il est desia consommé par le feu & par la flamme, il reste encores sa fermeté & sa solidité, & ce par le moyen & la vertu de ladite commune humeur qui est comme la glu; & dedans toutes les autres parties similaires la chose est presque tout de mesme.

Toutes les humeurs donc des parties estant de trois sortes, sçauoir l'humeur elementaire, radicale, ou la premiere née, & l alimentaire; il y en a deux qui remplissent toute leur substance; & la troisiesme est suruenante & en quelque façon estrangere: c'est pourquoy l'animal estant encores viuant, celle-là peut bien estre absorbée & desseichée, & non pas iamais entierement les deux autres, ny mesme leur plus grande partie ne peut pas estre desseichée; car auparauant que cela arriue, sa propre matiere ayant esté retranchée, les esprits & la chaleur se gastent & se corrompent, & l'animal meurt; parce que sa matiere est dissipée, qui est le propre siege des esprits & de la chaleur, qui maintient & qui conserue les esprits, comment se peut-il faire que la substance des esprits & que la chaleur persi-

stent & demeurent plus long temps? mais en ceux qui se portant bien, & qui estant en bonne santé, sont tellement offensez par la force & la violence d'vn froid insupportable, qu'ils en meurent sur le champ, la chaleur qui est en eux renfermée s'esteint, y restant encores en quelque façon la matiere des esprits: en apres quand il suruient à vn homme vne grande defaillance de cœur, elle dissipe dans peu de temps coniointement la substance & des esprits & de la chaleur naturelle, sans qu'il soit faite aucune diminution de l'humeur radicale; au contraire, l'ordre naturel des choses ne souffre pas que la dissipation d'icelle soit faite, la substance des esprits demeurant, ou qu'elle soit dissipée & resoute, la chaleur naturelle y restant; l'humeur radicale ou premiere & innée que i'ay dit estre l'humeur propre des choses viuantes, en tant que c'est vne certaine portion de nostre substance receuë dés le premier instant de nostre naissance, est differente de l'humeur alimentaire, & de l'humeur aqueuse, parce qu'encores que l'vne & l'autre soit née auec nous, toutesfois celle là est commune à tous les corps, mesme inanimez, & elle n'a aucune societé, vnion, ny connexité auec la chaleur naturelle, & les esprits, mais cette autre en a beaucoup, comme estant leur siege & leur entretien & conseruation: c'est pourquoy c'est celle là que l'on appelle pardessus toutes l'humeur naturelle, & que quel-

ques-vns nomment d'vn nom propre, qui peut estre n'est pas mal conuenable, sçauoir l'humide radical: & quãt à nous comme nous l'appellons ainsi premiere née, nous la pouuons aussi nommer l'humide vital & salutaire, parce que c'est le fondement & l'aliment des esprits & de la chaleur naturelle, comme aussi de toute la vie.

CHAPITRE V.

De la triple substance de la partie similaire, & des autres differences des humeurs.

NOus iugeons par les sens que la partie simple appellée similaire n'est point composée, & qu'elle est en tout semblable à soy mesme, & que sa premiere stucture & composition est faite de la mistion & temperature des Elemens, mais toutes fois cette temperature n'est pas si iuste & si également respanduë dedans toutes ses parties, que quelques-vnes ne participent plus ou moins des autres Elemens, non seulement par la pensée de l'esprit, mais aussi [si quelqu'vn y prend garde soigneusement & exactement] par les sens l'on y peut remarquer vne certaine diuersité, d'où vient que si on recherche vne facile & vne soigneuse distinction &

difference des choses, l'on recognoistra que chaque partie similaire est composée de certaines autres substances, & qu'elle est faite des quatre premieres & simples natures : & d'autant que nous n'appellons pas encores ces substances parties du corps, l'vsage ne permet pas que l'on dise que la partie similaire soit composée, estimant seulement cette composition estre celle qui est faite de quelques certaines autres parties ; car toutes ces trois substances sont dedans la partie similaire sçauoir la solide, la charneuse, & la spirituelle, car ie me seruiray des termes visités par les nouueaux Medecins.

La substance solide est le premier lineament & le fondement ferme & constant qui donne au tout sa force & fermeté, & sur laquelle les autres substances sont posées & appuyées comme sur leur fondement, & de toutes parts sur leur base, & laquelle est enuironnée & enueloppée par celle qui est nommée charneuse, & qui remplit les espaces vuides d'entre les fibres, comme bouchant des creuasses & des fentes, & de là elle a accoustumé d'estre tres-bien dite la masse de la partie, à laquelle il est donné vn nom commun de chair, mais dont la substance est fort differente : car celle qui naist pres des fibres des muscles, on a accoustumé de l'appeller proprement chair : & celle des visceres comme du cœur, du foye, des reins, de la rate, & du poulmon, les grecs l'ont appellé *parenchyma*, & nous amas & con-

flux de sang, & toute celle des intestins ou boyaux, du gosier, du ventricule où de l'estomach, de la matrice, de l'vne & de l'autre vesie, des arteres, des veines, des nerfs & des membranes, elle prend aussi vn nom commun, tellement que chaque partie similaire a sa chair propre : cy-deuant nous auons assez bien traité & expliqué la substance spirituelle, sçauoir ayant dit qu'elle estoit tres-subtile & celeste, & qu'elle accomplissoit & perfectionnoit l'essence de la partie similaire, & premierement & sur tout qu'elle estoit dedans la substance solide, & qu'elle estoit l'operatrice de toutes les fonctions.

Mais pour esclaircir d'auantage toutes ces choses, & afin qu'estant comme liées & annexées aux precedentes elles conuienent ensemble, pensons & disons que la substance solide est de plus composée d'autres substances, sçauoir de la crassitude de la terre [ie prendray en passant ce mot de columelle] dont la fermeté & la solidité est maintenuë par l'humeur aqueuse, puis apres par l'humide radical, que nous auons appellé le fondement de la chaleur naturelle & des esprits, En icelle donc l'esprit naturel [qui est vne substance celeste cy-deuant & peu auparauant mentionnée] à pris racine des la naissance dans les parties, dans lesquelles il est appuyé & fondé, d'où sortant comme d'vne source ou d'vn seminaire il se respand aussi dedans la charneuse, & ainsi portant auec soy la chaleur & la nature, il penetre toute la partie similaire : donc

toutes les substãces que l'on remarque dedans la partie similaire du corps, sont la charneuse & la solide, dedans la solide est cette crassitude de la terre, l humide radical, & l'esprit naturel ou donné des la naissance; dedans la crassitude terrestre outre la substãce terrestre, il y a cette humeur aqueuse gluante & tenace, par le moyen de laquelle les parties sont vnies & liées ensemble, & cette crassitude terrestre est ferme & solide.

Et afin de ne pas laisser rien que l'on puisse desirer sans en parler, comme ayant esté passé sous silence, qui donne la parfaite cognoissance des parties similaires, portant nostre esprit en la consideration d'vne autre chose qui luy est fort semblable, nous comparerons à ces humeurs les quatre humeurs proprement appellées secondaires ou secondes recogneuës par tous les plus doctes & les plus excellens Medecins.

La crassitude qui est premierement dedans la substance solide de la partie similaire contient dedans soy l'humeur aqueuse, laquelle estant commune à tous les corps, ne doit point estre mise dans ce nombre: & cette humeur premiere née ou cét humide radical qui nous est naturelle, & qui est propre aux choses viuantes, & le siege de l'esprit naturel, n'est point dedans la substance solide, laquelle Auicenne semble legerement & inconsiderement confondre auec l'humeur aqueuse, de laquelle les parties ont leur fotce & leur solidité.

dité. Mais des humeurs secondes il n'y a que celle-là seule qui est appellée la substance charneuse, laquelle estant comme vne liqueur condensée & congelée & adherante aux fibres solides, est faite la masse de la partie similaire, & laquelle on voit manifestement dans les chairs, quand on les fait excessiuement rostir au feu, se liquefier, couler beaucoup & tomber en tres-grande abondance sur les charbons.

L'autre humeur est celle qui estant comme la plus prochaine nourriture de la partie, luy est desia attachée & agglutinée ; & en apres suit celle qui n'est pas enores agglutinée, mais qui est respanduë comme vne rosée dedans la substance de la partie, & qui luy estant propre luy est apposée ; puis apres est l'humeur qui est contenuë dedans les petites veines & arteres, qui de là dans peu de temps doit couler de leurs bouts & extremitez dedans les lieux & espaces vuides des parties, & il est constant que cette humeur est vne portion du plus pur sang qui a esté tres-parfaitement elabourée par plusieurs coctions, & de laquelle la partie similaire sera nourrie ; c'est pourquoy ces trois posterieures ne peuuent point appartenir à la substance des parties similaires, encores bien que par vn different changement elles seront enfin conuerties en la nature du corps : le sang qui est contenu dedans les grandes veines, n'est point aucunement du genre de ces humeurs secondes,

mais il reçoit ces quatre premieres & principales humeurs, qui ſont en effet des veritables ſucs, & deſquelles il ſera parlé en leur lieu.

Mais maintenant ſi nous changeons & peruertiſſons l'ordre preſcript & ordonné, du ſang qui eſt renfermé dedans les grandes veines, les quatre humeurs ſecondes ſeront faites par vne certaine ſuite & conſequence, car quand le ſang eſt arriué aux bouts & extremitez des veines & des arteres, il eſt lors appellé l'humeur premiere; & ſeconde quand tenant lieu d'aliment elle eſt coulée & affluée en la ſubſtance des parties & leur eſt appoſée; & troiſieſme quand s'amaſſant aux enuirons des fibres des parties, elle leur eſt attachée & agglutinée, & enfin quatrieſme quand elle eſt deſia aſſimilée & changée en leur propre chair: partant cette ſeule quatrieſme humeur ſeconde eſt de l'eſſence de la partie ſimilaire.

CHAPITRE VI.

Ce que c'eſt que la chaleur naurelle, & quelle eſt ſa ſubſtance.

AFin que l'ordre des choſes & la compoſition de la ſcience ſe ſuiue, il faut nous appliquer de tout noſtre eſprit & de toute noſtre attention en l'explication plaine & entiere de cette quatrieſme humeur, & mon-

ftrer plus amplement pour quelle raison nous auons prouué auec tant & de si forts raisonnemens qu'elle estoit dedans tous les viuans, & de combien grande importance & consequence elle estoit dans nostre entreprise : tout ce qui a vie est contenu, regi & conserué par vne chaleur salutaire qui est respanduë en iceluy ; & comme cette chaleur est vne qualité, toutefois elle est toute diuine & celeste, & elle subsiste dedans vn esprit celeste. Car comme sans son aide & son assistance le corps seroit autrement froid, tout ce qui est chaud, il faut necessairement qu'il contienne dedans soy vne tres-grande & tres-forte chaleur, laquelle si elle estoit accompagnée d'vne pareille secheresse, elle nous brusleroit beaucoup : or elle ne nous brusle point, il faut donc necessairement qu'elle soit meslée & penetrée d'vne humidité temperée, & que la chaleur & l'esprit des choses viuantes soient contenuës dedans vne humidité propre & conuenable, qui est sa matiere qui luy est sousmise & indissoluble, tout ainsi que dedans les corps qui sont propres & disposez pour estre bruslez & enflammez, il y a vne certaine humeur aërienne qui est le siege, la nourriture & l'entretien de la flamme ; mais dautant qu'il y a plusieurs ordres & genres d'humeurs, & plusieurs differences dedans nous, il faut maintenant examiner qui est celle qui peut estre le siege & le fondement de cette salutaire chaleur ; il est euident par ce

qui a esté dit cy deuant, que les deux dernieres sortes d'humeurs, sont seulement des alimens, & non pas encores des parties du corps, c'est pourquoy il est aussi aisé de reconnoistre que la substance de la chaleur naturelle que nous recherchons & examinons, n'est point aucune d'icelles ; ny de plus, que ce n'est point l'humeur aqueuse de laquelle la crassitude des parties solides a pris subsistance, comme estant la commune de tous les corps : il reste donc que la substance de la chaleur naturelle, est ou ce qui est appellé la substance charneuse, ou cét humide radical lequel estant tres-profondement adherant, nous auons appellé & vital & premier né, qui a quelque ressemblance à l'huile, & il est beaucoup plus conuenable & plus approchant de la verité que la chaleur de la vie soit bien plustost mise en celle-là qu'en cette autre ; car cét humide radical ou premier né, est permanent & constant, confirmé en la substance solide, & qui ne peut estre diminué sinon par le cours des années & de l'aage, la substance charneuse comme elle paroist souuent en tout aage s'accroistre & s'augmenter, ainsi elle semble decroistre & s'attenüer ; cét autre, ou cét humide radical, s'il reçoit quelquesfois de la diminution, il n'est point reparé, celle là estant espuisée par la maigreur, croist puis apres en vne grande masse & quantité : car la grandeur ou la masse de la substance charneuse est faite differen-

te, encores que pour ce l'animal n'en soit pas accreu ou augmenté; c'est pourquoy si la chaleur naturelle qui donne la vie, nous doit seurement regir & gouuerner iusques à la fin, il faut donc aussi qu'elle demeure dedans l'humide radical ferme & stable.

La consideration aussi de nostre origine, monstre que la chaleur vitale est conioinctement deriuée auec l'humide radical de la semence, & la substance charneuse du sang maternel : car quand par la premiere conformation du fœtus les parties similaires sont formées, le corps mesme de la semence s'estend premierement en des premiers commencemens rudes & informes, & en apres en vne forme accomplie & parfaite, car lors que ces commencemens rudes & informes se formoient, on pouuoit remarquer que le corps de la semençe monstroit par ces lineamẽs des certains premiers traits des parties similaires, qui n'estoient que comme des fibres & des petits filets tissus ainsi que des toiles subtiles d'araignées : donc la certaine & veritable solide substance des parties similaires est faite de la pure semence, à laquelle affluant & abordant puis apres insensiblement le sang maternel, & remplissant de tous costez les fibres ou les petits filets, & s'y amassant & croissant, la substance charneuse est faite du sang, laquelle estant affluée & dispersée dedans les espaces vuides, est la masse des parties similaires, & toute sorte d'estat & de con-

dition que cette substance la plus solide a receu dés sa naissance, elle la retient de mesme pendant tout le cours de la vie ; car les fibres faits de la semence humide & liquide, encores que par la longueur du temps ils se dessechent de plus en plus, iusqu'à ce qu'ils soient arriuez à l'extreme vieillesse, qui est tres-seche & tres-aride, neantmoins ils retiennent tousiours quelque chose de cette humidité qu'ils ont contractée & receuë de la semence, laquelle cõme elle est en tresgrande abondance dans les enfans nouueaux nez, & de trois à quatre ans, & en tres petite quantité dedans les vieillards, elle est ainsi mediocre dedans les aages du milieu: & pour le peu que ce soit qui reste caché en l'extreme vieillesse, elle a tiré auec soy l'esprit & la chaleur de la semence, lesquels elle & la substance solide retiennent pour iamais & indissolublement ; d'où l'on peut conclurre que la substance charneuse des parties similaires a esté faite par le sang ; & la solide, & tout ce qui est dedans sa composition, soit la crassitude, soit l'humide radical, soit l'esprit, soit la chaleur naturelle, tout cela a esté fait en son temps de la semence, & qu'estant comme vne certaine portion d'icelle, elle participe beaucoup de la nature de la semence : de là il est manifeste & euident que la substance de la chaleur naturelle que nous recherchons, & qui est en effet cette excellente conseruation de la vie, n'appartient point à la substance charneuse

qui est faite du sang, mais à l'humide radical & premier né, qui a receu son principe & son origine de la semence : donc s'il en faut donner quelque definition, la chaleur naturelle est l'humide radical ou premier né rempli de toutes parts de l'esprit & de la chaleur naturelle, c'est à sçauoir cét humide dans lequel est dés nostre naissance l'esprit & la chaleur naturelle, & dans laquelle elle est tenuë & conseruée saine & saufue, partant la chaleur naturelle est contenuë conjointement dedans ces trois choses, encores que quelques-vns par le mesme nõ l'appellent l'esprit inné ou né auec nous, mais plus rarement, & non assez proprement; c'est assez auoir parlé de ces choses, il faut maintenant parler de la nature.

CHAPITRE VII.

Ce que c'est que la nature chez les Medecins, & quelle est sa substance.

LA nature que les Physiciens proposent generalemtnt & vniuersellement, l'expliquant icy particulierement & estroitement, nous l'a definissons estre la premiere vertu, & la cause qui est de soy nostre creatrice & nostre conseruatrice; car la nature de l'homme est celle qui ne poursuit aucune au-

tre chose, & qui estant attachée à l'homme seul, qu'elle a formé, le regit & le conserue le plus long-temps qu'elle peut : car crainte qu'elle ne semble l'auoir creé en vain, elle assiste pendant toute sa vie l'ouurage qu'elle a fait, elle ne l'abandonne iamais, mais conduisant son gouuernement elle conduit & excite toutes les parties de faire chacune son office, & sa fonction, tellement qu'elle-mesme doit estre estimée la cause de toutes les actions : mais celuy qui considere de prés quelle est sa substance, il luy vient premierement dedans la pensée la vertu & la force de la chaleur, à laquelle on a accoustumé d'attribuer manifestement la cause de toute sorte d'effet ; mais la qualité pure de la chaleur, encore qu'elle soit diuine & du tout celeste, neantmoins elle ne sera point l'operatrice des fonctions : & quand elle est augmentée par l'intention, elle ne fait point incontinent des fonctions plus parfaites & plus accomplies, si la substance de la chaleur ne reçoit pareillement de l'augmentation ; c'est pourquoy il faut necessairement que le nom & la definition ne soit pas seulement appropriée à la chaleur seule, mais aussi à sa substance : ce que tous les Philosophes n'ont iamais attribué à l'accident, ains à vn autre principe d'vne chose composée,

L'on ne peut pas attribuer le nom de la nature, si ce n'est confusément & par vne trop large appellation, à toute sorte de chaleur moderée, qui est mise & constituée ou de-

dans le sang, ou dedans la substance du corps, & l'on dira & appellera plus proprement la nature l'esprit naturel, ou donné dés la nature quel qu'il soit; toutesfois s'il faut proprement parler, la substance de la nature c'est la chaleur naturelle, telle que nous l'auons descrite cy deuant; car cette chaleur a formé l'animal dés le commencement, l'a augmenté, & comme la cause de toutes les actions naturelles elle l'a nourri: la nature donc tout ainsi que la chaleur naturelle comprend trois choses, l'humide radical, l'esprit & la chaleur, toutes lesquelles choses ont esté en effet produites & engendrées de la semence en vn mesme temps de la naissance. Quand les anciens disent que la nature & que la substance des corps estoit faite & accomplie tant de l'esprit que de l'espece charneuse, comme aussi des parties solides mesmes coniointes ensemble, ils remarquent plustost les vertus par le moyen desquelles ces choses sont soustenuës, qu'ils n'appliquent pas proprement le nom de la nature, dautant que la substance charneuse n'est point en elle contractée de la semence, & celle qui est la veritable nature, & qui estant toute faite de la semence, a formé l'animal, elle le gouuerne pendant tout le cours de sa vie. Celle aussi qui est purement dite la nature n'est pas née auec la chair, mais elle luy est donnée de la substance solide qui luy est particuliere.

La nature du corps, qui est la chaleur na-

turelle, consiste dedans la crassitude de la partie solide comme dedans sa matiere, afin que l'on reconnoisse que cette solide & seminale substance ainsi que toutes les autres, est faite de la matiere & de la nature; en apres ces mesmes principes ne sont pas simples & exempts de toute composition, ainsi que ceux dont les Physiciens traittent exactement; mais encores qu'ils soient peut-estre iugez simples par les sens, toutefois ils sont censez par la pensée estre faits des premiers Elemens qui sont premiers qu'eux; car la crassitude qui est la matiere & le sujet, est en effet beaucoup composée des Elemens condensez & terrestres, mais non pas toutefois entierement exempte des plus subtils; la nature qui est en elle forte & vigoureuse, est accomplie & perfectionnée par l'humide radical, l'esprit & la chaleur naturelle, qui ont receu dedans leur composition beaucoup d'air & de feu, mais toutefois quelque peu de terre & d'eau, & de ce du tout le moins; tellement que chez le Medecins il n'y a point du tout aucune substance qui ne soit composée de la temperature des quatre Elemens. De là vient qu'il est encores en quelque façon permis d'appeller la nature le premier temperament du corps, qui est fait & engendré à l'instant dés la premiere naissance du meslange des Elemens & de la chaleur diuine; tous ceux làs'arrestent, dans la premiere cause de toutes les fonctions, qui renfermez ainsi que de-

dans les bornes & les limites de la nature caduque, ne considerent & ne recherchent rien autre chose qui soit au dessus plus diuin, & non pas mesme la substance de l'ame, & ceux-là donc estiment que la nature est le temperament qui est mis & constitué dedans l'esprit & l'humide radical, dautant qu'il predomine en chaleur, ils l'appellent aussi la chaleur naturelle ; la nature a aussi accoustumé d'estre nommée de tant de sortes de façons & de noms : car ce qui a fait qu'Hippocrates a expliqué quelquefois par ce nom le meslange ou la mistion de quatre Elemens, & quelquefois la forme & la figure du corps, c'a esté qu'outre l'vsage c'estoit la maniere & la coustume de parler. Ayant desia enseigné ces choses, il faut commencer à expliquer plus amplement le traitté de la chaleur naturelle & des esprits, desquels nous auons proposé de parler en ce Liure.

CHAPITRE VIII.

Comme la chaleur naturelle par le declin de l'aage souffre du changement en son estat.

LA substance de la chaleur naturelle est abondamment chaude & humide, & d'autant plus plainement & amplement qu'el-

le participe plus de la chaleur & de l'humidité, elle est du tout telle dedans la semence & dedans les premiers principes de nostre naissance meslez ensemble, qui ont vne grande abondance de chaleur & d'humidité naturelle, tellement qu'elle ne peut point estre iamais en vn autre & en plus grande abondance & quantité; l'aage qui est proche de la naissance, a vne si grande abondance de ces choses, & telle qu'aucun aage suiuant ne la peut surpasser, ou par art ou par industrie, & non pas mesme en auoir vne pareille à celle qu'elle auoit receu dés la premiere naissance, & l'animal ne peut pas conseruer par le plus exquis, & le plus exact regime de viure que ce soit, ce qu'autrement il pourroit perpetuer & maintenir pendant des siecles d'aages infinis: en apres encores que ces choses soient excessiues dedans l'aage des enfans, toutesfois nous disons qu'elles sont temperées, & que cette substance de la chaleur naturelle est bien temperée & moderée; car la chaleur qui est en elle, encores qu'elle soit tres grande, neantmoins dautant qu'elle est trempée d'humidité, elle est entierement douce & benigne, & nullement viciée d'aucune acrimonie, ainsi de mesme encores que l'humidité soit beaucoup abondante & grande, toutefois elle ne se respand & ne s'escoule point, mais elle est renfermée par la chaleur; pareillement les choses qui sont tres excessiues, sont toutefois parfaitement temperées

iusques à vne certaine & conuenable moderation ; si bien qu'aux enfans de trois ou quatre ans, & aux nouueaux nez, l'humidité qui est abondante, est temperée en quelque façon d'vn pareil esprit & d'vne pareille chaleur, de là l'aage s'aduançant par la force de la chaleur, les membres se desséchent insensiblement ; & pareillement aussi la force & la grandeur s'en ensuiuent, ne s'estant pas aussi en effet dispersé peu d'humidité dedans l'accroissement.

Hippocrates au liure de la Nature humaine, estant de cette mesme opinion, dit que tout corps qui s'augmente & qui prend force, il faut necessairement qu'il soit chaud, & que ces choses luy arriuent par la force de la chaleur ; mais que quand desia les os, les nerfs & les membranes ne peuuent pas suiure ny estre conduits plus auant, tout l'accroissement cesse, & pour lors il y a vne tres-grande force dedans les membres & de tres-grãdes vertus & facultez, pour l'operation des fonctions animales ; ce qui certainement fait voir qu'en l'aage florissant, l'humide radical est desia rendu plus sec ; & en apres que cét aage tient le milieu entre les extremes, n'estant point comme la vieillesse dessechée par vne grande secheresse, ny aussi comme l'aage des enfans trop abondans en humidité ; & bien que dedans cette mediocrité il n'y aye pas assez d'humidité pour l'accroissement, il y en a toutefois assez pour conseruer en quel-

que façon la chaleur naturelle,& l'esprit,autãt qu'elle e na receu dés les premiers commẽcemens de la naissance, car ils estiment qu'il y a vne pareille chaleur dedãs vn petit enfãt que dedans vn adolescent; parce qu'autant que ce continuel flus de la substance de la chaleur en a dés le premier commencement de l'aage dissipé : autant l'adolescence a engendré & a apporté de qualité & d'acrimonie, parce que la matiere estant deuenuë plus seche, toute sorte de chaleur a accoustumé de faire paroistre ses forces auec beaucoup plus de vehemence; donc par cette vicissitude, dautant que la substauce a esté diminuée & perduë. la qualité s'est augmentée, les sens ont peut-estre iugé qu'elles auoient vne pareille chaleur; mais aussi il y a vne tres-grande abondance de chaleur naturelle dedans vn enfant, laquelle est douce, & semble à vn souffle ou haleine : de sorte qu'Hippocrates ayant égard à la substance, estime que l'homme au premier iour de sa naissance est tres-chaud, & la substance de la chaleur en vne ieune personne ne peut pas estre qu'elle n'aye esté reduite à vne certaine petitesse & diminution, ce pourquoy il est veritablement moins chaud: mais si l'on a égard à la qualité, il a vne chaleur acre & intense.

L'enfant qui est tres chaud, il est pareillement bien temperé & tres bien disposé à faire toutes les fonctions de la nature; mais en cõparaison d'icelui,le ieune adolescẽt est esti-

mé estre intéperé, lequel a acquis & contracté vne chaleur acre & ignée, & que l'on appelle accidentelle & estrangere ; non pas qu'elle soit prise du dehors, ou qu'elle soit suruenuë (car elle en a esté de son propre mouuement & violence, enleuée & emportée) mais dautant qu'ayant excedé les bornes & les limites d'vn enfant bien temperé, & estant hors d'icelles, elle n'a pas de pareilles forces ainsi que cét autre, pour faire les fonctions de la nature ; c'est pourquoy les enfans excellent en chaleur naturelle, & les ieunes adolescens en chaleur accidentelle & estrangere, & beaucoup plus dauantage ceux qui ont esté trauaillez de la fieure, car la chaleur naturelle n'est pas égale comme elle estoit en son premier estat, & bien moins plus grande : mais il faut maintenant retourner à nostre premier discours.

Par la tres-grande vigueur de l'aage, la qualité & l'acrimonie de la chaleur se diminuë & se fane insensiblement, & petit a petit elle tombe iusques à ce qu'en fin dans l'extreme & derniere vieillesse elle se perd & se corromp de langeur & de secheresse : & tout ce qui sert comme de nourriture & d'entretien à la chaleur, cela par la force & vigueur de l'aage s'enflamme & se brusle tout; desorte que la chaleur estant extremement acre, & deuorant & consommant tout elle ne peut plus aucunement s'estendre, d'où vient donc que dautant que la substance de cét humide radi-

cal & donné dés le commencement de la naiſſance, eſtant par trop conſommée & diſſipée n'eſt pas aſſez propre & puiſſante pour fomenter & entretenir vne telle & ſemblable chaleur, il faut neceſſairement que cependant que l'humide radical ſe conſomme inſenſiblement, que la chaleur pareillement ſe diminuë & s'eſteigne, & comme dit Hippocrates; lors que le corps commencera à ſe deſſecher, penchant & tombant en ruine, il ſoit fait plus froid, & ſur ſes derniers iours, d'autant plus que l'homme deuiendra ſec & aride, qu'il ſoit neceſſairement rendu plus froid, afin que dedans ſa nature il ſoit au dernier iour de ſa vie tres-froid : donc par cette raiſon tantoſt la ſubſtance de la chaleur naturelle, tantoſt la qualité par le cours & le progrés de l'aage penchant & tombant en ruine, ſe conſomme & ſe diſſipe enfin.

En apres d'autant que la nourriture & l'entretien de la chaleur eſtant eſpuiſée, ſe reſtreint conioinctement, ſi elle eſt la cauſe qui conſomme ſa nourriture & ſon entretien, comme certainement elle eſt, il paroiſt incontinent que la meſme chaleur eſt faite la cauſe de ſa perte & de ſa ruine : car elle ſe reſiouit & elle s'entretient fauorablament par le commerce de l'humide radical, duquel encores bié qu'elle ne deſire point la perte & la ruine, neantmoins elle en eſt neceſſairemẽt la cauſe, car l'humide eſtant oſté & conſommé, il faut par conſequent que la chaleur periſſe & ſoit diſſipée:

dissipée ; ce qui fait que cependant que cette chaleur pretend estre naturellement conseruée & perfectionnée, elle se consomme, se perd & dissipe soy-mesme, & sa perte & sa ruine qu'elle ne pretend point, elle la fait & la cause neantmoins ; mais dautant qu'il n'y a rien qui aye esté engendré & qui subsiste dedans la nature, qui de soy & premierement trauaille à sa perte & à sa ruine, & qui ne souhaitte de viure tres long-temps, & de subsister d-dans la nature des choses, partant la chaleur de soy & de son dessein ne sera point la cause de sa perte & de sa ruine, mais ainsi que l'on a accoustumé de dire par accident & par l'interuention d'vn autre, car faisãt quelqu'autre chose, à sçauoir cette chaleur consommant l'humide, elle se consomme & se dissipe soy-mesme ; c'est pourquoy nous n'auons point vne autre cause de nostre generation & de nostre mort ; mais la mesme cause qui nous a engendré & qui nous conserue, celle-là en fin termine par la mort le dernier iour de nostre vie.

Mais quelqu'vn obiectera icy, si l'excessiue & la tres grande force & vigueur de l'aage fait paroistre en touchant vne chaleur tres-forte & tres acre, & la vieillesse vne chaleur lente, petite & paresseuse, il faut necessairement qu'au milieu du cours que l'on remarque vne certaine moderation de la chaleur, & telle qui a esté monstrée & confirmée estre dans le precedent traitté des tem-

peramens : pourquoy donc & pour quelle cause cét aage des enfãs ne le sera il pas pareillement, ou peut estre ne le faudra-il pas plus conuenablement mettre entre les temperez?

Certainement à present la nature & la raison du temperament nous est bien autre & differente qu'elle n'estoit pas pour lors; car en ce lieu là nous iugions des temperamens par l'attouchement & l'ordre de la qualité, & icy nous les mesurons par l'abondance & la quantité de la substance; car celle qui arriue à l'aage florissant, se fait paroistre au toucher estre vne chaleur temperée, mais aussi qui est petite, c'est à dire, qui n'est point semblable à celle que l'on souhaitte & que l'on loüe extremement en toute la vie, & telle qu'est celle qui est en tres grande abondance en l'aage des enfans; ce qui est tres-propre & conuenable pour faire les fonctions de la nature; car cét aage a tres-grande quantité & abondance de cette humidité, qui est lors tres agreable à la nature, comme aussi estant voisine de la chaleur, qui cause la temperature & donne aide & assistance pour faire les fonctions: mais l'autre plus seche, dautant qu'elle consiste dedans vne chaleur accidentelle & estrangere, laquelle est neantmoins reconnuë au toucher estre mediocre; partant encores que la chaleur naturelle soit forte & en son entier, elle est continuellement temperée, toutefois il n'en est pas de mesme au contraire, sçauoir que celle-là qui est reconnuë & iugée par l'at-

touchement temperée, soit la naturelle & familiere à nostre nature.

Il est icy à propos de contempler & de considerer dedans nostre esprit vne chose qui est tres digne, d'estre connuë, sçauoir la societé & l'vniõ de l'humide radical & de la chaleur naturelle: leur vnion & leur societé est si cõuenable, si accordante & si conioincte qu'ils se secondent tousiours mutuellement l'vn l'autre, & de sorte que l'on ne peut rien faire sans l'aide & l'assistance de l'autre; car en effet encores qu'il y aye en quelque façon vne pareille chaleur en vn ieune qu'en vn petit enfant nouueau né, ou de trois à quatre ans: toutefois le ieune enfant est plus foible & plus lent dedans les fonctions de la nature, que celuy qui est nouueau né ou dans les commencemens de son aage, & ce dautant que son humidité estant en quelque partie espuisée, il est fait & deuenu plus sec & plus aride; ce qui est vne raison du tout manifeste & euidente que l'humide radical ne contribuë pas moins que la chaleur naturelle à faire les fonctions de la nature, mais certainement le changement qui arriue dedans les aages, monstre que ces choses sont differentes; quand il se voit & remarque que l'vn subsistant l'autre se consomme & se dissipe insensiblement; à cela sert aussi que l'humide radical est comme la nourriture & l'entretien de la chaleur, car la chaleur est conseruée & maintenuë par son moyen; & cette chaleur comme estant la cau-

se principale, l humide est sujette à la chaleur en lieu de matiere, & plustost il souffre qu elle; ceux ausquels par la grande force du froid, la chaleur naturelle s'esteint tout à coup (ce qui a accoustumé d'arriuer en hyuer dans la saison des vents d'Aquilon à ceux qui voyagent dans les Alpes) l'humide radical demeure presque tout; car qu'a il pû perdre si promptement par vne mort si soudaine & si inesperée? mais au contraire l'humeur radical ne peut point disparoistre & estre dissipé & resolu la chaleur naturelle restãt; & ceux qui consommez & abbattus d'vne extreme vieillesse meurent par la necessité de la mort, en ceux-là l'humide radical se dissipe conjointement auec la chaleur naturelle, afin qu'il n'en reste chose aucune, ou certainement bien peu, & non pas assez pour conseruer la chaleur; & ceux qui meurent d'vne mort prematurée estans deuenus secs & arides par vne fievre hectique, souffrent presque la mesme chose.

CHAPITRE IX.

Comme la chaleur naturelle est changée par les saisons de l'année, & ses diuerses appellations.

HIppocrates a estimé qu'il nous arriuoit vn semblable changement & mutation

en nostre chaleur naturelle par les differentes saisons de l'année, que celle que nous causoit le cours des aages ; car en hyuer il y a dedans nous vne tres grande abondance de chaleur, mais en Esté estant dispersée elle s'exhale & s'en va ; dautant qu'en hyuer le froid de l'air qui nous enuironne touchant nos corps, repousse au dedans la chaleur naturelle auec le sang & l'esprit dont elle est la compagne, & resserrant les pores de la peau, il renferme & resserre tellement la substance de la chaleur qu'il n'en peut rien ou bié peu sortir, & ainsi ramassant la chaleur naturelle dedans les parties internes, elle deuient beaucoup plus forte qu'auparauant, au contraire en Esté dautant que la chaleur grande de l'air ouure & relasche les pores de nos corps, elle attire au dehors & les esprits & les humeurs internes, il faut necessairement qu'il s'exhale & se dissipe la substance de la chaleur qui est semblable à celle de l'air, & qu'il n'en demeure que bien peu au dedans ; mais le Printemps & l'Automne apportent quelque certaine moderation en ces choses, & ainsi donc les saisons de l'année, augmentent ou diminuent la substance de la chaleur, & elles changent de sorte sa qualité, que l'Esté tres-chaud rostit par son ardeur le peu de sa substance qui reste dedans nous, & fait que de temperée qu'elle auoit esté cy-deuant, outrepassant de beaucoup les bornes de la nature, elle est renduë estrangere : en Hyuer par la rigueur du froid la sub-

stance de la chaleur n'en est pas renduë plus froide, mais elle retient son premier estat principalement dedans les corps qui ont grande abondance de sang & de chaleur, mais les animaux exangues ou qui n'ont point de sang (comme sont les animaux qui demeurent cachez dedans des trous ou tanieres pendant l'Hyuer) comme ils sont offensez par le froid plusieurs ainsi meurent, leur chaleur estant esteinte, & mesme toutes les parties internes ainsi, que du moins celles qui sont externes sont refroidies, de mesme tous ceux qui ont vn corps foible & imbecile, ou ils demeurent sans sentiment & mouuement comme desrompus & abbatus, ou bien entierement ils meurent.

Mais maintenant si quelqu'vn compare le changement de la chaleur qui se fait par les saisons de l'année, auec celuy qui a esté causé par le declin des aages, il reconnoistra que dedans l Hyuer qui est la derniere, ainsi que dedans le commencement de la naissance ou de l aage, la chaleur naturelle est en tres grande abondance, & qu'au Printemps il y en a vne mesme quantité que dans l'enfance & l'adolescence, que l'Esté correspond à proportion à l aage florissant, & qu'en Automne il y a peu d- substance de la chaleur naturelle, à cause de l'exhalation & épuisement qui en a esté fait pendant l'Esté, mais que celle-là est moins acre qu'en Esté, d'où vient que l'on peut comparer l'Automne à l'aage qui decli-

ne & qui est desia auancé : vers la fin de l'Automne & le commencement de l'Hyuer il y a peu de chaleur dedans nous, laquelle dautant que pour lors nostre corps est lasche & ouuert, est promptement refroidie, & est faite semblable à celle qui entretient petitement la vieillesse decrepite.

La difference des regions ou pays cause presque vn semblable changement ? car dautant plus qu'elle est auancée vers le Midy, & la Zone qui est bruslée par ses ardeurs du Soleil, d'autant moins les habitans ont de substance de la chaleur naturelle ; mais sa qualité est plus acre, au contraire d'autant plus que la region est située vers le Septentrion, d'autant plus les habitans abondent en substance de chaleur naturelle, & elle est bien temperée, si ce n'est peut-estre dans les regions qui approchent des extremitez & confins de la terre, dans lesquelles à cause du trop grand froid, à peine y a-il aucun animal viuant.

Il se rencontre icy vne question qui est vn peu difficile à resoudre, sçauoir comment il se peut faire que la chaleur naturelle puisse estre plus grande & plus abondante en Hyuer qu'en Esté, & plustost alors la substance des parties solides qui a esté engendrée de la semence ne sera-elle pas augmentée ? dautant que par le continuel flus de nostre substance, nostre corps est insensiblement & petit à petit dissout & abbatu, & que nous ne pouuons pas éuiter la necessité de nostre vieil-

lesse & de nostre mort qui est née auec nous, certainement il ne se peut pas faire qu'il ne se fasse continuellement vne certaine dissipation de la substance de nostre chaleur naturelle, non seulement en ces plus grands cours d'aages, mais aussi en tout temps & saison de l'année tant chaude que froide; car encores bien que l'air qui nous enuironne dissipe moins en Hyuer qu'en Esté, toutefois nostre chaleur naturelle ne consomme & ne dissipe pas moins son aliment & sa nourriture, & si peut-estre la chaleur estant repoussée & renfermée en dedans, augmente la coction, & fait en plus grande abondance de bon suc pour la nourriture des parties, & repare la partie ou portion de l'humide radical qui a esté consommée par le flus continuel, il est neantmoins manifeste & euident, que tout ce qui suruient en cette reparation, est de beaucoup esloigné de l'integrité & de la perfection de ce qui a esté dissipé & consommé, & qui auoit esté autrefois engendré de la semence; autrement l'animal seroit fait immortel; ce qui fait que tous les iours il est dissipé de plus en plus de la substance de la chaleur naturelle, & qu'elle ne peut point estre en aucun hyuer plus abondante qu'en l'esté passé, tout de mesme qu'en l'aage florissant l'on ne peut point acquerir par les plus excellens alimens qui soient vne pareille chaleur naturelle à celle qui se rencontre dedans l'aage de l'enfance.

Hippocrates toutefois enseigne en la sect. 1. Aphor. 15. qu'en hyuer & au printemps les ventres sont tres-chauds, & que pour lors la chaleur naturelle est en grande abondance, puisque donc ce seroit vn crime de s'esloigner du sentiment de ce pere de la Medecine, il semble qu'il faut aussi interpreter & entendre l'intention de ses parolles & de son bien dire, sçauoir qu'il n'a pas en ce lieu là par la chaleur naturelle, entendu parler de la pure substance que les parties solides ont receu de la semence, & de celle qu'il auoit dit en l'Aphorisme precedent qui estoit en tres-grande abondance en l'aage de croissance, mais bien de celle qui a desia esté faite plus impure & augmentée par le moyen d'vn excellét aliment, ou de toute la substance doüée d'vne chaleur douce & moderée, soit qu'elle soit partie de nostre corps, ou non; en ce sens le sang & les esprits des arteres & la masse mesme du corps sont la substance de la chaleur naturelle, tout de mesme que nous auõs dit qu'ils estoient quelques fois contenus sous vn mesme nom & appellation : & de cette sorte chacun peut bien parfaitement estimer qu'il y a aussi plus de chaleur naturelle dedans les enfans de quatorze à quinze ans & les adolescẽs, que dans les nouueaux nez & de cinq à six ans: mais toutefois cette chaleur est impure, & n'est point semblable à la chaleur naturelle, qui nous a esté donnée dés nostre premiere naissance de la semence, c'est pourquoy la

substance de la chaleur naturelle est de deux sortes l'vne qui est plus pure & qui est celle des parties solides, qui a esté tirée de la semence, l'autre plus impure qui a esté faite & qui a esté augmentée par la nourriture dedans les enfans desia vn peu auancez dans l'aage, comme aussi tout corps liquide qui est remply d'vne chaleur mediocre, soit que ce soit du sang ou des esprits car il ne se peut pas faire que sous vn mesme nom l'aage des croissans, & l'hyuer aye de la chaleur en grande abondance : quiconque donc parle de la sorte il faut necessairement qu'il vse d'omonymie.

CHAPITRE X.

Les differences tant de la chaleur naturelle que des esprits, & qu'estant dedans toutes les parties, & prouenans d'ailleurs, ils sont regis & gouuernez.

MAintenant il est manifeste & euident que chaque partie similaire est doüée de sa chaleur naturelle & de son esprit propre & particulier tant que l'animal est viuant, & que sans leur ayde & leur assistance il ne peut iamais estre ny subsister; les parties similaires n'ont pas toutes vn mesme tempera-

ment; car l'os est plus froid & plus sec que le nerf, comme aussi la membrane est plus froide & plus seche que la chair, & dautant que le temperament de la partie composée procede du meslange des parties simples dont elle est composée, il s'ensuit necessairement que ces substances que nous auons dit auoir esté données à chaque partie similaire, ont vne differente forme & substance en vne partie & en vne autre, & qu'il ny a pas vne mesme sorte de temperament en toutes; c'est pour quoy l'esprit qui est dedans l'os est different de celuy qui est dans le nerf, comme aussi est celuy de la chair; de mesme l'os a vn autre sorte d'humide radical, & vne autre substance de chaleur naturelle, & le nerf vne autre, la chair vne autre, & pareillement chaque partie similaire; car il y a en ces parties vne difference non seulement à cause de la diuersité de leur substance : mais aussi à cause du temperament produit de la temperature des premiers Elemens, dont elles sont faites; & quiconque cõsiderera attentiuemẽt les fonctions des parties, & que l'os ne peut point engendrer ny reparer la substance du nerf ny le nerf la substance de la chair, ny au contraire, ayant recogneu la difference de ces fonctions qui les a fait entierement differer en espece, i'estime qu'incontinent il fera vne pareille difference entre les causes qui les ont produites: & dautant que ces causes sont les esprits & la chaleur naturelle par lesquelles nous auons

dit que la ſubſtance de la nature eſtoit renduë parfaite & accomplie, il s'enſuit qu'autant qu'il y a de ſortes d'eſprits naturels, & qu'autant qu'il y a de differẽtes ſortes & d'humides radicaux, & de chaleurs naturelles, & de natures, il y a de differentes ſortes de parties ſimilaires, tellement qu'à chaques parties ces choſes leurs ſont propres & particulieres, & nullement données & attribuées à aucune des autres parties.

Les parties du corps qui ſont les principales ſçauoir le foye, le cœur, & le cerueau elles excellent, & en nature, & en eſprit fort & puiſſant, afin que non ſeulement elles ſe puiſſent gouuerner & regir elles meſmes, mais auſſi afin qu'elles produiſent comme d'vne abondante ſource & fontaine d'autres eſprits & qu'elles les enuoyent par tout le corps par des conduits propres & particuliers : & des eſprits propres & particuliers à chaques parties dõt elles en ſont nourries & entretenuës, & par iceux eſtant portées & excitées à faire & à exercer leurs vertus, facultés & fonctions, elles en font continuellement & conſtament l'Office & la fonction : d'où l'on recognoiſt qu'outre les eſprits naturels qui ſont ſtables & fixes en chaque partie, il y en a de plus de trois ſortes d'errants & vagues qui y influent, l'vn naturel qui ſortant du foye ſe reſpand par le moyen des veines dedans toutes les extremités du corps : l'autre vital qui eſt continuellement enuoyé du cœur par les arteres, & le

troisiesme animal qui est engendré dedans les ventricules du cerueau, & qui delà est porté par les nerfs dedans les parties qui sont dispo-sées & destituées pour auoir du sentiment & du mouuement, & lequel est en effet contenu dedans les ventricules du cerueau & les conduits des sens, tout de mesme que l'esprit vital est dedãs les arteres, ce qui est desia du tout constant entre les Medecins, mais il n'est pas encores bien recognu par les sens que l'esprit naturel procede du foye.

Si toutesfois il y a quelque certitude dedans la demonstration, il ne faut pas se rapporter en toutes choses au tesmoinage des sens, & les raisons d'Aristote cy-dessus mentionnées feront veoir, s'il y a dedans le foye vne commune & influante faculté naturelle: & que d'iceluy l'esprit naturel en prouient, qui est le vehicule qui luy sert pour estre respanduë & distribuée : car le sang n'est pas bien propre & disposé à faire cette fonction, sçauoir d'autant qu'estant trop crasse il n'a pas vne moyenne substance entre le corps & la faculté, partant les trois principales facultés gouuernent tout l'animal par le moyen d'autant d'esprits qui seruent de vehicules, & qui sortant chacuns de leurs fontaines sont respandus & distribués dedans tout le corps par leurs propres conduits.

Il n'y a aucune partie dedans nous qui puisse retenir ou la chaleur, où l'esprit fixe & stable donné des la naissance sans la vertu &

l'assistance des esprits influans : car elles seroient dans peu de temps gastées & corrompuës si elles estoient priuées des vertus & facultés de leurs principes, c'est pour quoy dautant que des parties du corps, les vnes sont principales comme le cerueau, le cœur & le foye, adioustés y s'il vous plaist les testicules: & les autres sont engendrées d'icelles, & sont comme seruantes à leurs vertus & facultés comme les nerfs, les arteres, les veines & les vaisseaux spermatics & seminaires, & les vertus & facultez naturelles de toutes les autres parties sont gouuernées & regies par les vertus & facultez influentes qui en procedent, aucunes plus manifestement comme le muscle, d'autres plus obscurement, comme l'os, le cartilage, le ligament, car encores bien que dedans ces parties il n'y aye point de veine inserée qui y porte le sang, ny aucune artere qui y porte l'esprit; neantmoins il est assez euident par leur continuelle nourriture que ces choses y sont conduites; car sans leur influence elles ne pourroient point aucunement subsister & auoir vie : partant il n'y en a aucune qui soit gouuernée par elle-mesme, si ce n'est peut estre que quelqu'vn veüille que cela s'entende ainsi; sçauoir qu'elles ne sont point gouuernées par des conduits manifestes & apparens, ainsi que les muscles & les visceres internes:& lesquels comme ils ont receu des esprits & des forces en plus grande abondance; De mesme aussi ils ont besoin de

veines, d'arteres & de nerfs, par le moyen desquels leur gouuernement & leur entretien est manifeste & euident; & par ces choses on reconnoist encores manifestement & euidemment que tant l'esprit vital que l'esprit naturel sont respandus & dispersez par tout le corps, & qu'ils passent plus outre & au delà que ne fait pas la veine ny l'artere, car ils n'ont pas besoin par tout de leur aide & de leur assistance; mais que l'esprit animal ne peut point estre contenu, ny produire ses vertus & ses facultez ailleurs que dedans les nerfs ou leurs petits filets & surions: ce qui en effet a esté auec tres-bonne raison prescrit & ordonné par la nature, dautant que chaque partie a besoin de la nourriture & de la vie, mais non pas du sentiment & du mouuement.

CHAPITRE XI.

Que l'esprit naturel est fait la matiere de l'esprit vital & animal, & comment les esprits & les autres substances innées des parties sont nourries.

LEs esprits fixes & innez, & les substances des parties solides ont accoustumé d'estre

conseruées & nourries de cette sorte, la plus pure portion de l'aliment & la plus aërée, par la coction est changée & conuertie en la substance la plus pure du sang qui est semblable à vne vapeur, laquelle prenant force & vertu tant de l'esprit inné ou naturel du foye, qu'estant entierement remplie de son abondance, est faite l'esprit naturel, qui est d'autant plus excellent que tout le reste du sang, qu'autant que la vertu & la faculté naturelle qui luy est donnée dés la naissance, excelle la masse ou le corps du foye, & autant qu'il en est porté & enuoyé dedans le cœur par la veine caue conjointement auec le sang, il est derechef par le moyen de la chaleur naturelle, plus exactement élabouré & changé presque en vne espece d'air, & du ventricule droit du cœur, il passe par des conduits communs & tres-estroits dedans le ventricule gauche, ou estant temperé par l'air attiré par les poulmons, il se fait vne certaine matiere à laquelle est donnée la chaleur & la vertu & faculté vitale, & qui produit l'esprit vital qui est respandu & dispersé par tout le corps par le moyen des arteres, & la portion ou la partie d'iceluy qui est portée & enleuée au cerueau par les arteres du col, estant pour la troisiesme fois élabourée dedans le rets admirables, il est incontinent porté & enuoyé dedans les ventricules du cerueau par vn autre rets appellé choroide, où il reçoit de l'aliment & de l'augmentation par l'air attiré & élabouré par

les

les narines, & par la vertu & faculté propre & particuliere de l'esprit inné du cerueau, par vn certain changement & conuersion il est fait esprit animal & presque celeste, bien propre & disposé pour le mouuement & le sentiment, & enfin pour faire toutes les fonctions animales.

La vapeur donc engendrée du sang dedans le foye, si elle est la matiere & l'aliment de l'esprit vital, & puis en apres de l'esprit animal, elle doit estre mise & comptée la premiere au nombre des esprits; & autant que l'esprit naturel est different de l'esprit vital, autant certainement l'esprit vital est different en subtilité de l'esprit animal; car l'esprit naturel est semblable à vne vapeur, l'esprit vital à l'air, & l'esprit animal est celeste, & si nous appellons l'esprit vital & pareillement l'esprit animal, pourquoy ne donnerons-nous pas vn pareil nom à l'esprit naturel? & la difference qui est dedans la substance des esprits, fait veritablement qu'ils ne sont point d'vne mesme & semblable nature, qu'est-ce donc, ie vous prie, qui empeschera qu'ils ne soient & & ne participent d'vn mesme genre & d'vn nom?

Il sera donc d'iceux ainsi constant & certain que celuy qui est appellé esprit naturel, est doüé par dessus les autres de cette particuliere fonction, qu'apres qu'il a esté le vehicule de sa propre faculté, il est fait puis apres l'aliment de l'esprit qui est inné ou donné dés

la naissance à chaque partie similaire, & ainsi il est conuenable que chaque substance d'iceluy soit conseruée & nourrie d'vn propre & conuenable aliment : en apres dedans cette humeur qui est tombée des orifices des veines dedans les espaces vuides des parties ainsi cõme vne certaine rosée, tout ce qui est le plus crasse & le plus espais, c'est la crassitude de la substance solide, qu'elle attire & prend pour son aliment, & tout ce qui y est de plus subtil & leger, & qui participe de la nature de l'huile, nourrit & substante l'humide radical ; & la vapeur qui en est esleuée conioinctement auec l'esprit naturel, contient l'esprit inné de chaque partie, & pareillement la transmission par le diastole de l'air qui nous enuironne ; & toute autre substance qui est en la partie similaire, elle l'attire & la dispose pour son aliment, qui tient le milieu dans l'humeur influante entre la vapeur & la plus crasse substance ; c'est pourquoy le sang seul est suffisant & capable de nourrir toute la partie similaire, mais chaques choses sont accommodées & appropriées à chacunes d'icelles, comme il sera plus amplement monstré cy apres en son lieu.

Fin du 4. Liure des esprits & de la chaleur naturelle.



LIVRE V.

DES FACVLTEZ DE L'AME.

CHAPITRE I.

Ce que c'est que l'ame.



Par ce qui a esté dit cy-deuant, il a esté tellement monstré & explique tout ce que la nature a engendré dedans nous proche & semblable au corps terrestre & massif & tout ce qu'elle a conioint ensemble comme dedans vn mesme accord soit qu'il deust estre veu & apperceu, ou qu'il deust estre caché & inconnu par les sens, que ie croy qu'il ne reste plus rien à dire, qui fasse plus amplement paroistre

l'excellence de sa composition & de sa structure; mais dautant que nous sommes dedans l'explication non du corps seul, mais aussi de l'homme qui est composé du corps & de l'ame, & que le traitté du corps est desia fini & expliqué, maintenant il semble à iuste raison qu'il faut monstrer & enseigner le traitté de l'ame & de ses parties : C'est à sçauoir si on a quelque desir de connoistre & de discerner la nature de l'homme.

La connoissance de l'ame est tres obscure & difficile, & à laquelle l'on ne peut pas facilement atteindre, comme n'estant point manifeste & apparente, c'est pourquoy s'eschappant ainsi de la connoissance de nos sens, nostre esprit la peut seulement connoistre par les fonctions & les operations qu'elle produit: tout ainsi qu'il a accoustumé d'examiner & de reconnoistre toutes sortes de causes occultes & cachées par leurs effets qui sont manifestes & euidens à nos sens : c'est pourquoy cependant que l'homme est viuant, il fait plusieurs fonctions & operations, ausquelles estant mort il ne peut pas le moins que ce soit arriuer : ce qui est certainement vn tesmoignage que le corps n'est point la cause efficiente de ces actions & de ces fonctions, mais qu'il y a quelque chose dedans vn homme viuant qui est plus excellente & plus puissante que dedans vn homme mort : & par le moyen de laquelle il est propre & dispofé pour faire & exercer ces actions & ces fon-

ctions : il y a en effect dedans l'homme quelque habilité & quelque cause efficiente des actions, & enfin la vie mesme qui est proprement vne certaine action & vne fonction d'vn homme viuant ; mais c'est vne fable & vne chose plaine de superstition, d'estimer suiuant l'exemple & l'opinion des anciens Philosophes que l'action soit l'ame, qui s'en va hors de nostre corps quand nous dormons, & qui y retourne quand nous sommes éueillez, si ce n'est peut estre qu'estant allée plus loin dans vn excessif assoupissement, elle ne puisse plus retourner.

C'est pourquoy les actions estant dans le genre de ces accidens qui s'escoulent & qui se passent incessamment, tout ainsi que toute sorte de mouuement, & dautant qu'elles ne sont iamais fermes d'elles mesmes ; il faut necessairement qu'autant de fois que nous voyons des actions estre faites, que nous conceuions dedans nostre esprit vne cause superieure d'icelles, laquelle elles suiuent comme l'ombre fait le corps ; & partant il y a dedans nous vne certaine stable & constante cause des actions de la vie, laquelle estant presente la vie & toute action est faite & accomplie, & qui se retirant la vie se dissipe & se perd coniointement, & de laquelle cependant que l'on n'en peut point connoistre quelque peu autrement la substance, tous disent en effet que c'est l'ame, tellement que l'ame est le principe & la cause des fonctions du corps viuant ; &

aussi il n'importe pas si quelqu'vn dit que c'est la perfection d'vn corps organique, car le corps qui est viuant, est tousiours naturel & organique, dautant qu en tant qu il vit, il vse certainement d'aliment, & il luy a esté donné des organes propres & disposez, tant pour faire la coction que pour la distribution de l'aliment, sans lesquels il ne peut point vser d'aliment ny viure : partant puis que tout corps viuant est organique, tout ce qui luy donnera la vie & les actions vitales, il le faut estimer estre l'ame, car c'est la perfection du tout.

CHAPITRE II.

Les genres de l'ame, combien & quelles sont ses parties & ses facultez.

LA forme du corps viuant c'est l'ame, qui a la vie pour compagne, comme sa propre & particuliere action, & tout ce qui sera resident en elle, elle le rendra pareillement animé & viuant, & il aura l'ame comme pour sa veritable essence, & la vie comme sa propre & particuliere fonction ; d'où vient que la parfaite difference qu'il y a entre les choses animées & les choses inanimées par l'ame & les genres ou les ordres des ames, est vraye-

ment reconnuë par les differences des ames, mais neantmoins dautant que pour l'ordinaire laissant à part l'obscurité de l'essence, nous passons à ses propres & particulieres fonctions qui sont plus manifestes, c'est pourquoy par le moyen d'icelles nous conceuons bien pour l'ordinaire ses differences; ainsi les plus excellens Philosophes ont defini l'ame par la vie, & par les differences de la vie, ils ont fait plusieurs genres d'ame, lesquels suiuant en ce lieu & commençant par le plus bas genre ou ordre des choses viuantes, & poursuiuant par tous les degrez iusques à la nature de l'homme par les fonctions de la vie, nous conceurons dedans nostre esprit, que quelques corps viuent par le seul benefice de la nature, lesquels sont dits estre nez de la terre, & d'autres ont le sentiment, & d'autres sont doüez de raison & d'intelligence, & partant qu'il y a trois differences des choses viuantes, la naturelle, la sensitiue & l'intelligente ou raisonnable & qu'il y a aussi trois especes d'ames appellées de mesmes noms, qui sont l'ame naturelle, l'ame sensitiue, & l'ame intelligente ou raisonnable, ausquelles correspondent les genres des choses viuantes, tirées ou engendrées de la terre, sçauoir la plante, la beste brute & l'homme, car ces choses sont proprement de la condition des genres inferieurs, dautant qu'estant disioints & separez ils subsistent separement, & qu'ils ne peuuent pas iamais conuenir ny estre vnis

en vn mesme ; & dautant aussi que d'vn chacun en particulier le nom de l'ame est enoncé.

Et certainement l'ame qui est dedans les semences & les plantes est l'ame naturelle par laquelle les plantes sont dites estre animées, bien qu'elles ne soient pas encores des animaux, & l'ame qui est dedans les bestes brutes est aussi l'ame sensitiue, qui ne les fait pas seulement animées, mais aussi animaux; & en fin il n'y á qui que ce soit qui ne dise que l'ame intelligente de l'homme est vne ame : or elles sont de sorte separées & disiointes, que l'ame intelligente de l'homme n'est point l'ame sensitiue, & que l'ame sensitiue qui preside dans les bestes brutes n'est point l'ame naturelle, comme l'homme n'est point vne beste brute, ny vne beste brute vne plante, autrement les especes des choses tomberoient dedans vne grande confusion, bien plus l'ame intelligente & l'ame sensitiue, où l'ame sensitiue & l'ame naturelle, ne peuuent pas resider conioinctement en vn mesme subiet ; dautant que certainement plusieurs formes de substances ne peuuent pas estre residentes en vne mesme matiere & subiet, & que l'on ne peut pas appeller vne mesme chose beste brute & plante, ny beste brute & homme. Ce sont donc là les trois genres distincts de l'ame, car le defaut des noms fait que l'on appelle de mesmes noms & les parties & les facultez de l'ame ; d'où vient que les liures sont souuentesfois remplis de tres-grandes

difficultez, car ainsi nous disons que tout ce qui est intelligent est incontinent sensitif, c'est à dire doüé de la faculté de sentir, & que ce qui est sensitif, est aussi orné des facultez naturelles, tellement que ces noms sont noms, non des formes principales, mais ou des parties ou des facultez.

Ie desire que l'on appelle les parties de l'ame, celles qui estant vnies & ioinctes ensemble, concourrent toutes en vne entiere & parfaite substance, ausquelles separément l'on ne peut pas proprement adopter le nom du tout, lesquelles nous auons dit tout maintenant estre trois, l'intelligente, la sensitiue, & la naturelle, elles sont en quelque façon comprises dedans le nom, comme elles sont parties de l'ame & non pas comme genres, & estant separez en diuers sieges, elles sont des genres.

Aristote semble auoir bien comparé les parties de l'ame aux figures Geometriques, entre lesquelles la premiere est la triangulaire, laquelle n'est composée d'autres premieres qu'elle, ny aussi d'vn angle en vn autre angle la ligne tirée en long ne peut point estre diuisée: apres la triangulaire est la quadrangulaire, ainsi que la pentagulaire contient la quadrangulaire & la triangulaire, comme donc dedans la figure pentagone, qui est vne simple figure, les figures quadrangulaire & triangulaire sont comme parties par puissance seulement, & non pas en effet (car nons ne

disons pas que la figure triangulaire & quadrangulaire, mais que la pentagulaire seulement a le nom & la forme de la figure, autrement elle ne seroit pas simple, mais elle seroit composée de plusieurs figures) ainsi de mesme il faut sans doute quelconque dire que l'ame intelligente qui est dedans l'homme est vne ame simple, dont les parties sont l'ame sensitiue & naturelle, & qu'en effet elles n'y sont pas par energie ou actuellement, mais seulement par puissance.

Telle est la nature de l'ame des parties, la faculté appetitiue feignant dedans la pensée, & portant par le mouuement dedans le lieu, ce ne sont point ny genres ny parties de l'ame, mais les facultez d'vne mesme partie, sçauoir de celle qui est appellée sensitiue; ces facultez ne distinguent point les ordres & les degrez des animaux, de sorte que quelques-vns ayent le sentiment, qui n'ont aucunement le mouuement d'vn lieu à vn autre, mais elles sont tellement entr'elles iointes & disposées, qu'elles ne peuuent point estre en façon quelconque diuisées & separées, & sont toutes adherantes ensemble à chaque animal; le tact ou l'attouchement estant seulement commun à tous les animaux, car ce qui est premierement doué du sentiment, il est incontinent participant du plaisir & de la douleur, & il peut distinguer les choses pestilentielles des salutaires; & par vn certain desir se porter aux choses qui luy sont propres & salutaires, d'où

vient que tout ce qui n'est point doué d'aucun sentiment, il semble estre à l'instant orné d'vn certain appetit; car quand la chose saine & salutaire estant reconnuë par les sens, est rapportée au sens commun, alors on en ressent vn grand plaisir & contentement lequel puis apres excite l'appetit, & ainsi l'animal estant poussé par l'apprehension & l'appetit, il est attiré & meu de sorte qu'il tasche de comprendre, tenir & iouyr de la chose desirée, ce qui fait que la partie de l'ame qui est douée du sentiment, a pareillement les facultez de la fantaisie, & de l'appetit & du mouuement: c'est pourquoy les plus parfaits animaux, mesme aussi les mousches & les vers, & tout le genre des insectes, cõme aussi les huistres, & les conches & les esponges & les choses qui sont douteuses entre les plantes & les animaux, que les Grecs appellent *Zoophyta*, c'est à dire, qui ont la nature des plantes & des animaux, & que quelques-vns ont commencé d'appeller plantanimaux; neantmoins encores que ces choses viuent en vn lieu stable, toutefois estant picquées, elles se resserrent dedans elles, & elles s'ouurent & s'eslargissent dans la rencontre des choses qui leur sont agreables; ce qui est vn signe certain qu'elles sont douées du sentiment & du mouuement, mais comme le sentiment & l'appetit est beaucoup obscur & caché en icelles, ainsi de mesme le mouuement est incertain & confus; tellement que pour cette raison

Aristote à quelquesfois esté de cette opinion qu'elles estoient priuées du mouuement & que des choses qui ont du sentiment quelques vnes se mouuoient d'vn lieu en vn autre, & quelques vnes ne se mouuoient point C'est pourquoy la faculté appetitiue, la faculté imaginatiue, & la faculté motiue d'vn lieu en vn autre, ne sont point aucunement des certains genres d'ame, mais comme elles resident tousiours en l'ame sensitiue, elles appartiennent à vn mesme genre, dont elles peuuent bien estre dites les vertus & les facultez.

La faculté est cette vertu & puissance que l'ame produit comme de sa source, & qu'elle employe pour faire ses fonctions, ce qui est pareillement de mesme, comme si on la disoit estre vne proprietée née auec l'ame, & qui luy est donnée dés sa naissance, & laquelle est en effet vn accident, mais tellement intime & interne à l'ame, que plusieurs estiment qu'elle est son essence, d'où vient que chaque partie de l'ame est assez souuent appellée du nom de faculté; mais celuy qui aura vn soing particulier de la connoissance parfaite & exacte des noms & des choses, il adaptera le nom de faculté non à l'essence de l'ame, mais aux vertus & facultez qui procedent d'icelle; & encores que l'vsage iournalier & ordinaire rapporte les actions receuës à la faculté, neantmoins nous estimons qu'elles sont premierement produites de la substance de l'ame, qui excite conioinctement les facultez à faire

leurs fonctions, car la seule substance de l'ame se monstre & se fait paroistre par plusieurs vertus & facultez tout de mesme qu'vne pomme, qui estant seule en effet, respand diuerses qualitez; sçauoir l'odeur, l'espece, & la couleur; la pierre d'aimant, a la vertu par laquelle elle se tourne & regarde vers le pole du Ciel, & vne autre vertu par laquelle elle attire à soy le fer. L'Aloës a la vertu & la faculté de purger, & de fortifier l'estomach, & comme aussi de reünir & de cicatriser les playes; c'est pourquoy quand vne mesme essence de l'ame produit de soy plusieurs actions & fonctions, elle dispose en cela plusieurs facultez, tellement que pour chaque action il y aye sa faculté propre & particuliere, & qu'il n'y ayent pas plusieurs actions d'vne mesme faculté: c'est pourquoy y ayant vn pareil nombre d'actions & de facultez, il sera permis de nombrer autant de differences des vnes qu'il y a de differences des autres & d'autant que de chacune en tant qu'elle est vne & qu'elle se comporte d'vne mesme façon il n'y a qu'vn seul mouuement, si l'ame qui est vne simple substance fait par plusieurs differens mouuemens plusieurs differentes actions, elle y enuoye & y communique aussi des vertus & des facultez differentes comme des instrumens necessaires, par le moyen desquelles se monstrant estre differente, elle produit des differens effets; & l'on reconnoist bien aussi que ces facultez ne sont point ny la substance de

l'ame, ny aucune de ses parties, d'autant qu'elles ne se dissipent & ne perissent iamais, tant que la substance de l'ame demeure en son entier ; car la vertu & la faculté de croistre apres l'aage de vigeur & de croissance se perd & s'abolit ; & celle qui auoit esté stable & constante en l'aage florissant a par l'aage vn certain terme & vne certaine fin, encores bien qu'il reste & demeure vne mesme substance de l'ame : bien plus toutes les choses qui ont esté engendrés d'elles mesmes & sans aucun concours de la semence, mais comme d'vne certaine pourriture, & tous les animaux qui ont esté engendrée des differentes semences meslées ensemble de differens animaux, comme le Mulet, le Leopard, encores bien qu'ils soient doüez d'vne ame sensitiue, toutesfois ils sont priuez de la faculté d'engendrer, & s'ils ont quelque semence, elle est du tout sterile, & nullement feconde ; d'où l'on peut reconnoistre que la faculté est en cela principalement differente de la partie de l'ame, qu'elle peut estre separée & diuisée de la substance de l'ame, & qu'aucune partie d'icelle ne peut point estre separée & diuisée que toute l'ame conioinctement ne se perde & ne se resolue entierement, & encores que la faculté soit née auec l'ame, neantmoins elle est vn accident, qui luy est adherant, & la partie de l'ame est vne substance & comme vne certaine portion d'icelle, celle-là subsiste estant separée & diuisée ou dedans les plantes ou dedans

les animaux, mais celle-cy estant separée & diuisée, elle ne peut iamais subsister sans estre adherante à l'ame de laquelle elle depend.

CHAPITRE III.

Combien il y a de facultez en la premiere partie de l'ame, qui sont appellées naturelles.

D'Autant qu'il a esté monstré que l'on recõnoist les facultez par les actiõs, & que de la differente quantité des vnes l'on compte le nombre des autres; l'on peut facilement nombrer combien il y a de facultez de chaque partie de l'ame, & combien il y a de differences en icelles : toute action est accomplie & se manifeste par vne certaine effection, & cette effection est vne motion de l'agent : il faut necessairement qu'il y aye quelque agent qui soit premier, ou peut estre qu'il y en ayent plusieurs, dont toutesfois il y en aye vn seul qui soit comme la premiere & la principale cause: l'ame est de cette sorte, laquelle cõme elle excelle en vertus & en effets sur tout ce qui est dedans nous, elle vse de ses propres & particulieres facultez comme des causes adiuuantes, & des instrumens tant corporels qu'incorporels en toutes les actions qu'elle fait : & les facultez sont, aussi les causes prochaines & con-

tinentes des actions, la connoissance de l'obseruation des quelles plusieurs ont estimé estre tres necessaire au Medecin, c'est pourquoy nous les examinerons & les expliquerons tres-soigneusement & exactement.

De toutes les parties de l'ame celle-là est estimée estre la premiere qui est commune à toutes les choses viuantes, sçauoir la nature & la partie de l'ame dite naturelle, qui seule regist & gouuerne les plantes : l'on remarque en icelle trois fonctions, comme aussi trois actions dedans tout le genre des plantes & des animaux, qui ne sont point deffectueux, comme le Mulet, sçauoir la generation, la nutrition, & l'augmentation : & les actions sont en la plante qui naist & qui s'esleue de la semence, ou dedans le fœtus qui est dedans la matrice, & qui se forme en la plante ou l'animal croissant & s'augmentant & qui est conserué en vie sain & entier : il y a en iceux trois facultez efficientes qui y president appellées la generatiue, la nutritiue & l'augmentatiue; car pendant le temps que la femme porte en son ventre le fœtus, encores bien que ces facultez trauaillent toutes à faire vn mesme ouurage, toutesfois la faculté generatiue y tient le premier lieu & l'enfant estant né elle demeure languissante, & elle s'abolit incontinent que les dents viennent, & bien que depuis la naissance il ne semble pas qu'aucune partie s'engendre, neantmoins cette faculté demeure entiere & parfaite, sçauoir pour engendrer

gendrer seulement les dents, puis en apres la faculté augmentatiue domine, tant qu'il soit arriué iusques à vn certain terme & maniere de grandeur, & pendant tout le reste du temps de la vie, la seule faculté nutritiue regne & preside, laquelle comme elle est la compagne & la conseruatrice de toute la vie, estoit seulement dans ces premiers aages de la vie leur ministrante & leur seruante, tout ainsi que dedans la matrice celle qui domine en la croissance, estoit vn aide & vne assistante à la faculté generatiue ; c'est pourquoy la premiere nature de la semence est dés son commencement doüée de ces trois facultez, qui de là en sont appellées naturelles : & ce sont les differentes, vertus d'vne seule & mesme partie de l'ame qui se monstrent & qui se produisent par leurs propres actions.

Mais si le fœtus estant dedans la matrice a ces trois facultez, & deux estant né iusques à tant qu'il soit paruenu à sa iuste grandeur, & vne pendant le reste du cours de sa vie, en quel lieu se sont elles enuolées ? sont elles entierement peries, ou bien sont elles puis apres en iceluy faineantes & oiseuses & comme en repos ? certainement il demeure vne mesme substance des facultez iusques au dernier iour de la vie, & elle n'est point aucunement priuée de ses vertus & facultez, car pour qu'elle raison l'animal estant engendré & né la faculté generatiue, doit-elle perir ? & qu'es ce qu'il la ostée ? mais d'autant que cette pre-

miere nature de la semence pour produire ses facultez, elle a besoin de quelque corps propre & conuenable & de l'assistance de la chaleur, elle ne peut sans son aide & son assistance faire la moindre petite chose ; car certainement quand l'integrité & l'accomplissement du corps sera deffaillante & deffectueuse, ou quand il manquera de matiere necessaire pour l'action, alors elle cessera & mettra fin à son ouurage ; car comme quand l'aimant estant frotté auec de l'oignon, ne peut pas attirer le fer, nous disons qu'il est priué de la faculté d'attirer le fer, ou du moins qu'il en est empesché, & comme celuy auquel est tombée vne cataracte dessus les yeux, est dit & appellé aueugle, la faculté de voir luy ayant esté ostée, ou certainement empeschée ; de mesme aussi vn veillard estant desseché & consommé de vieillesse il a vn corps du tout affoibli & abbatu, & qui n'a pas la faculté de croistre & d'engendrer de nouuelles parties, & la partie naturelle de l'ame qui est en iceluy, si par hazard elle est blessée & offensée, elle est donc pour ce interdite & empeschée par les vices & les defauts de son corps.

Mais à present il faut examiner & expliquer quelles & combien de parties il y a qui sont suiettes à chaques facultez naturelles ; la generation est vne motion ou vn mouuement qui conduit & se termine à vne nouuelle substance, car cependant que quelque sorte de substance que ce soit se change & se conuertit en

vne autre ; comme la semence en os, ou en cartilage, ou en nerf, elle subit necessairement vn changement & vne mutation en sa propre substance, car autrement elle demeureroit vne mesme substance, & elle mesme est conioinctement conformée en vne propre & conuenable figure à sa nature; & par ces deux facultez sa generation est faite & accomplie, sçauoir par le changement & la conformation de sa substance : & partant donc dautant qu'il y a pour chaque action vne certaine faculté efficiente, certainement en la faculté generatiue ; il y en aura deux, sçauoir la commutatrice & la conformatrice (il faut en effet par l'vsage y remarquer ces choses) non pas comme des especes, mais comme deux parties auec lesquelles elles est absolument parfaite & accomplie, l'vne produit de la semence la substance de chaque partie telle que nous la voyons, & l'autre luy donne la figure, l'assemblage, & la propre & conuenable situation qui luy est necessaire pour ses propres vsages & fonctions ; & partant autant qu'il y a dedans nous de substances des parties similaires, autant il faut du tout compter & nombrer d'especes de cette partie commutatrice, desquelles chacune a pris & receu sa substance par vne certaine commutation ; car l'vne accomplit l'essence de l'os, & l'autre l'essence du nerf, & pareillement chaque faculté engendre la substance de chaque partie, a laquelle on peut bien attribuer

le nom de la nature de la partie : & presque en cette façon vn chacun pourra faire plusieurs differences de la partie conformatrice. de sorte que chacune preside à son instrument auquel elle a donné sa propre figure & situation, car toutes ces facultez sont rapportées & appartiennent à la faculté commutatrice, qui sont les deux parties de la seule faculté generatiue, car nous auons dit que sa propre & particuliere fonction estoit de faire & parfaire toutes les parties en particulier, & tout l'enfant mesme, & la faculté qui produit & qui fait dedãs nous en l'aage de l'adolescence la semence, & qui la fournit pour la composition du fœtus, elle ne merite pas d'estre dite generatiue, autrement la vertu & la faculté qui engendre ou le sang ou le laict, seroit dite & appellée generatiue ; car celuy qui fournit la semence n'est pas proprement le geniteur, dautant qu'il ne fait & ne forme pas là les parties du fœtus, il semble donc que c'est assez auoir abondamment nombré toutes les facultez qui seruent à la faculté generatiue.

En apres suit la faculté nutritiue qui change & conuertit l'aliment pris & preparé en la substance du corps, & qui le rend semblable à iceluy, car dautant que la substance de nostre corps est par vn flus continuel incessamment dissipée par plusieurs & differentes causes, & que les alimens ne permettent pas qu'il soit trop tost consommé & vieilly, c'est donc certainement le propre office & le particulier e

fonction de la faculté nutritiue de reparer quelque chose de ce qui a esté perdu & dissipé, & qui soit en effet ou semblable à ce qui a esté escoulé, ou qui soit plus ou moins copieux & abondant; l'action par laquelle cela se fait est la nutrition, c'est à sçauoir vne conuersion & vne assimilation de l'aliment pris & preparé en la substance du corps, qui est en effet de trois sortes, la premiere conserue le premier estat du corps, la seconde trenche & incise, & la troisiesme engraisse & rend le corps gros & gras, il faut necessairement que tout animal cependant qu'il vit qu'il se nourrisse, soit qu'il soit sain ou qu'il soit malade, car cette vertu & faculté nutritiue n'est iamais oisiue ny en repos, tellement qu'il est constant qu'elle est du tout naturelle.

L'on peut toutefois obiecter qu'il n'y a rien qui soit assimilé & rendu semblable au corps qu'il ne soit entierement changé & conuerty; or cette commutation est la nutrition, donc la nutrition ne sera rien autre chose que la generation, en laquelle de l'aliment comme de sa matiere, il en est engendré vne certaine portion de la substance du corps; mais il arriue bien que quand ou l'os ou le muscle se nourrit, qu'il est fait quelque chose, neantmoins il n'est point fait aucune chose que ce qui estoit cy deuant; car auparauant il y auoit vn os & vn nerf, & il ne s'est pas fait simplement vne mutation en iceux, ny aussi en leur substance qui se soustient de soy-mesme par ses propres

vertus & facultez, & qui est vnique, mais en celle-là qui est faite la partie d'vn autre : il y en a quelques-vns qui ne font pas mal à propos cette difference, que la nutrition est vn mouuement à la matiere, qui est premierement ornée & perfectionnée, la forme estant auparauant existente, & que la generation est vn mouuement à la forme; partant nous appellons la commutation qui est simplement & de soy faite à la substance, generation ; & celle qui est faite à la substance adherante à vn autre qui est desia de soy existent, nutrition.

La faculté augmentatiue est cette faculté qui estend & qui augmente le corps de tous costez, & son action est l'accroissement, c'est à sçauoir l'augmentation & l'estenduë du corps de toutes parts: & ce que ie dis du corps, il ne le faut pas entendre de chaque partie, car si quelqu'vne se dilate & s'enfle par le moyen d'vne plus grande quantité de chair, ou d'vne enfleure ou tumeur, elle ne croist & ne s'augmente pas incontinent, mais toute la raison ou la nature de l'accroissement appartient seulement aux parties solides sur tout aux os, lesquels croissans, tout l'animal croist pareillement, encores bien qu'il soit de soy mesme tout maigre & tout descharné; & ils s'estendent de quelque part que ce soit, quand ils sont estendus en longueur, comme aussi conjointement en largeur & profondeur, ce qui est vn ouurage seul de la na-

ture, car il n'y a aucune partie qui puisse dilater le corps, quelque tendre & flexible qu'il soit, d'vne entiere & parfaite continuation de toutes parts; mais s'il est estendu & tiré en longueur, il faut necessairement que la largeur & profondeur en soient rendus plus estroits: or cela proprement s'augmente & croist, qui desia a esté fait & produit, & qui a desia l'accomplissement & la perfection de sa forme, car si aussi on tend à icelle (tout ainsi que quand on bastit vne maison) ce n'est pas veritablement vne augmentation, mais vne certaine constitution ou structure, & si elle excede & surpasse sa premiere espece (comme quand l'humeur aqueuse estant resoluë par la rare faction se change en air) c'est vne perte & vne corruption, & non pas vne augmentation: Bien plus, si l'eau est subtilisée par rarefaction, & de sorte qu'elle retienne encores sa forme & son espece, elle n'est point pour lors censée s'augmenter & s'accroistre, mais bien estre rarefiée, parce qu'elle ne retient & ne conserue pas son ancienne solidité & fermeté; donc ce qui s'augmente est desia parfait & accomply en sa forme & en son espece, & il ne la change point par l'augmentation, mais conseruant la premiere continuation & solidité de son corps, il est estendu & augmenté de toutes parts, par ce que dessus l'on reconnoist manifestement combien il y a de difference entre la generation ou la corruption & l'augmentation, car en celles-là il se

fait vn mouuement & progrez à vne nouuelle substance, & en celle-cy à vne grandeur & à vne plus grande masse, & ce qui s'engendre c'est ce qui n'est point, & ce qui n'a point encores d'espece, & ce qui s'augmente est ce qui a vne forme parfaite & accomplie; & si ce qui se doit augmenter doit conseruer sa premiere solidité, il faut necessairement qu'elle soit fortifiée par la nutrition & par l'apposition de l'aliment; de sorte que ce qui est accreu & augmenté s'estant estendu en vne plus grande masse & grandeur, en reçoiue de la force & de la fermeté, & l'augmentation a tant d'affinité & de proximité auec la nutrition, qu'elle ne peut point sans son aide & son assistance estre parfaite & accomplie.

On pourra peut estre estimer & dire en ce lieu que pendant l'aage de l'adolescence que le corps est obeissant & flexible, que la nutrition est plus grande & plus abondante que l'augmentation que nous proposons: Auicenne ayant suiuy cette opinion, a estimé que l'accroissement ne se pouuoit pas faire si l'on ne prenoit vne plus grande & vne plus abondante nourriture, que la dissipation qui se faisoit de la propre substance; mais nous voyons bien souuent tant des ieunes enfans & des adolescens, qui estant beaucoup tourmentez & abbatus de fieures & de longues maladies, sont extremement dessechez & amaigris, qui neantmoins cependant ne laissent pas de croistre, & comme ils mangent &

nt tres-peu nourris, ils font bien connoistre que l'augmentation n'est point vne plus grande & vne plus abondante nutrition, & qu'elle ne l'accompagne pas touſiours; & bien plus, dautant que chaque corps a vn certain terme determiné de croiſtre, auquel il n'arriue pas ſinon petit à petit & en de certains eſpaces de temps, comme auſſi dautant que pluſieurs demeurent en meſme eſtat encore qu'ils faſſent tres-grande chere & qu'ils deuiennent gros & gras, ſans arriuer iamais à vne plus grande & plus belle hauteur; ce qui deſcouure manifeſtement que la faculté nutritiue eſt beaucoup differente de la faculté augmentatiue non ſeulement de nom, mais auſſi de fonctions & d'actions: la faculté augmentatiue ne s'occupe pas ainſi que l'autre ſur l aliment, mais ſur les parties ſolides du corps, eſtant ſa propre & ſa particuliere fonction de les eſtendre & dilater de toutes parts, autant qu'elles le peuuent ſouffrir; & leſquelles eſtant augmentées & accreuës, puis apres la faculté nutritiue taſche d'appoſer, de ficher & d'aſſimiler l'aliment, non ſeulemẽt autant qu'il s'en eſt eſcoulé, mais auſſi plus amplement & plus abondamment, tant qu'elle aye remply abondamment les eſpaces qui ſont les plus vuides & les plus amples, & qu'il conſerue la premiere force & ſolidité d'icelles.

CHAPITRE IV.

Que la faculté nutritiue a besoin de l'aide des quatre facultez.

AFin d'accomplir le nombre des facultez naturelles, retournant à la faculté nutritiue, il faut icy rapporter celles qui luy sont comme auxiliaires & qui luy seruent comme ses ministrantes; sçauoir l'attractiue, l'expultrice, la retentiue, & la concoctrice, par le moyen desquelles le corps est nourry & substanté, car il n'y a aucune, non pas mesme la plus petite partie du corps, qui ne reçoiue la benignité & la douceur de l'aliment, & il n'en approche pas de soy & meu de sa propre impetuosité, tout de mesme que nous allons au barreau ou en public de nous-mesmes & de nostre propre volonté & mouuement, car ainsi il ne seroit iamais porté aux parties superieures, mais il tomberoit tout sur les parties inferieures qui sont au dessous du foye par sa pesanteur & son fardeau, tout ainsi qu'vn ruisseau ou vne riuiere, c'est pourquoy il faut qu'estant meu & agité par le mouuement & l'effort d'vn autre & d'vn estranger, il soit là poussé & enuoyé, ou qu'estant alleché il y soit attiré, mais si de l'estomach ou du foye, estant poussé par tout le corps il est respandu

par le moyen des veines, l'vtile pareillement auec l'inutile y affliiera confusement, & ce qui est bon propre & familier à chaque partie y sera porté & enuoyé; il reste donc que chaque partie a la vertu & faculté attractiue, laquelle attire à soy de la masse du sang par le moyen d'vne douceur & benignité qui luy est propre & particuliere, ce qui luy est bon propre & conuenable; car dautant que la diuersité des parties du corps est tres grande, & que toutes ne sont pas nourries par la douceur d'vn seul & d'vn mesme aliment, & quelles n'ont pas les mesmes delices, il y a vne certaine vertu & faculté en chaque partie, laquelle attire & succe ce qui luy est bon & ce qui luy est agreable, ainsi la plante attire de la terre vn suc agreable, ainsi la pierre d'aimant attire le fer & ainsi les medicamens purgatifs attirent chaque humeur du corps par la ressemblance des natures & de substances.

Et s'il y a necessairement à chaque partie vne faculté attractiue qui soit née auec elle, il faut aussi de necessité qu'il y aye conioinctement vne certaine faculté expultrice, qui chasse dehors ce qui est inutile & superflu; car comme chasque chose par le desir & l'amitié qu'elle à auec vne chose qui luy est bonne & agreable, de mesme il est à propos & conuenable qu'estāt meuë & poussée de haine & d'auersion, qu'elle chasse & certainement qu'elle iette dehors tout ce qui luy est nuisible & contraire, elle attire aussi afin de conioin-

dre à soy toute ce qui luy est propre & conuenable, & pour ioüir de sa douceur & de sa bonté, & enfin pour se l'approprier & l'assembler à soy mesme; ce que faisant, elle le contient & le conserue (car autrement elle n'en iouiroit iamais) & cependant qu'elle le retient vn peu plus long-téps, elle le digere par sa propre chaleur naturelle, elle le change, & le cuit, c'est pour quoy outre la faculté attractiue & expultrice; on peut necessairement y remarquer la faculté retentiue, & la faculté concoctrice.

Il y a vne autre demonstration qui fait voir la necessité de ces facultez, si nous considerons dedans nostre esprit & dedans nostre pensée chaque sorte où genre d'aliment, comme le pain, la chair, le fruit ou le vin, nous recognoistrons qu'ils sont de beaucoups differens dans la nature de nostre corps, & qu'ils ne peuuent pas estre changés & conuertis en nostre substance, & nous estre assimilés sans auoir esté plusieurs fois changés en plusieurs differentes sortes & façons; & ils ne peuuent pas estre du tout changés par la seule coction, dautant que pour benings & familiers qu'ils soient: ils ont vne partie propre & disposée pour nourrir nostre corps, & vne autre qui est impropre & de differente nourriture; & il faut ietter dehors du corps cette partie, crainte qu'elle ne gaste & ne corrompe les sucs bons & salutaires; c'est pour quoy il est tres-necessaire qu'il y aye dedans nous vne

certaine vertu & faculté, qui chasse & mette dehors cette si grande malignité; car toute ce qui reste de l'aliment vtile, & qui est propre & conuenable pour la nourriture du corps, s'il n'est porté & enuoyé en chaques parties, il ne les peut point nourrir, or il n'est point porté ny enuoyé en icelles de son propre mouuement, partant il faut necessairement qu'il y soit attraict ou attiré, & y estant attiré & adioint, s'il n'y est comme adherant y ayant esté quelque temps retenu, il ne peut point estre cuit; car ce qui est continuellement enleué de part & d'autre, n'est pas facilement cuit & digeré, cela ne se pouuant pas faire en vn moment de temps; c'est pourquoy il est necessaire qu'il y aye dedans nous vne vertu ou faculté qui retienne l'aliment, & en tout qu'il y aye quatre facultez naturelles qui resident en chaque partie, qui soient coadiutrices & ministrantes à la faculté nutritiue.

Mais ie vous prie ne faut il point y en adiouster & y en rapporter d'autres? car quand l'aliment est desia coulé en la partie, premierement il y est apposé puis apres il y est agglutiné & adherant, & enfin il y est parfaitement assimilé, & il ne se peut point faire aucune parfaite nutrition, qu'elle n'aye esté preuenuë par l'agglutination, & auparauant icelle par l'apposition, qui sont des differentes fonctions, qui sont manifestes & euidentes par leurs effets & actions, & enfin elles ne procedent point d'autres; mais seulement des facultez

susdites : car l'apposition est la fin de l'attraction, & pource chaque partie attire l'aliment afin de se le ioindre ; & apposer, & l'agglutination suit tant la retention que la coction, car il faut que lors que l'aliment se condense & s'espaissit par la coction, qu'estant retenu il y soit affiché ; & enfin l'assimilation qui est la derniere & comme la fin de toutes les fonctions naturelles est parfaite & accomplie par le moyen de la faculté concoctrice ; car cette faculté est la derniere à laquelle toutes les autres tendent. C'est pour quoy auec iuste raison elle a deu par dessus toutes les autres estre appellée la faculté nutritiue, toutes les autres luy seruant d'aides & de ministres, & toute la nutrition est parfaite & accomplie par quatre facultez naturelles seulement.

CHAPITRE V.

Q'outre ces quatre facultez, il n'y a pas aucune autre certaine faculté naturelle appetitiue, l'vne pour cognoistre, & l'autre pour discerner.

IL n'y a pas vne petite dispute entre le Philosophes & les Medecins, sçauoir s'il y a dedans les plantes vne faculté appetitiue qui les poussent d'attirer : & tous sont merueilleu-

ſement bien d'accord qu'il y a dedans les choſes vn certain naturel appetit, & que comme les animaux ne vont & ne marchent s'ils ne ſont meus & pouſſés par l'appetit animal, de meſme que les plantes, & les petites particules de noſtre corps, n'attirent & ne repouſſent rien, ſi elles ne ſont meuës & excitées par cét appetit où auerſion naturelle, & que pour ce elles attrayent & attirent ce qui leur eſt bon, propre & agreable, par ce qu'elles en ont l'appetit & le deſir, & qu'elles chaſſent & repouſſent ce qui leur peut eſtre nuiſible & contraire, d'autant qu'elles l'ont en haine & en auerſion, enfin toute la diſpute conſiſte, ſçauoir s'il faut dire & recognoiſtre qu'il y aye vne certaine faculté appetitiue dedans les plantes & les choſes qui ſont ſeulement regies & gouuernées par la nature, ainſi que dedans les animaux.

Quant à moy i'eſtime qu'elle n'eſt point du tout neceſſaire, mais que toute faculté qui attire la meſme appete ce qui eſt bon, propre & ſalutaire, car cette choſe eſt bonne & agreable par ce qu'elle eſt ſemblable, & la reſſemblance excite l'amitié, l'amitie le deſir où l'appetit, & l'appetit l'attraction & ainſi preſque de meſme toute faculté expultrice, a auerſion & degouſt pour les choſes nuiſibles & mortelles par ce qu'elles ſont contraires, ennemies & diſſemblables

Mais de là n'aiſt vne autre queſtion beaucoup plus difficile, ſçauoir ſi les plantes reſſentent

& recognoissent ainsi que nous par quelque sentiment les choses qui leurs sont salutaires où mortiferes ; il y en à beaucoup qui estiment qu'elles sont conduites par vne certaine naturelle cognoissance tout ainsi que les petites particules de nostre corps, & qui leur attribuent vne vertu ou faculté de pouuoir recognoistre & discerner les choses qui leur sont bonnes & salutaires d'auec celles qui leur sont mauuaises & mortiferes, & ils appellent cette faculté qui discerne & qui distingue les choses douces & agreables d'auec les choses facheuses & désagreable, vn certain sentiment, mais non pas certainement comme la veuë, l'ouïe, l'odorat, le goust & l'attouchement, mais vn certain propre & naturel sentiment qui discerne & iuge seulement ce qui peut estre propre ou non pour nourrir ; c'est pour quoy ils n'estiment pas que seulement l'estomach, le foye, & chacune de toutes les parties de nostre corps, soient affectées & touchées de sentiment & de plaisir par le moyen des choses douces & agreables, mais aussi les plantes, & que si ces choses leur manquent, qu'incontinent elles les appetent ou desirent, & par ce qu'elles les desirent elles les attirent, pour iouir enfin des choses appetées & desirées, & en receuoir & ressentir le fruit du plaisir & de la volupte.

Platon a esté de cette opinion, duquel il est constant qu'il à quelques fois appellé les plantes animaux, mais Aristote est d'vn con-

traire sentiment, estimant que c'est assez qu'il y aye dedans toutes les plantes la vertu & la faculté attractiue residente qui attire les choses bonnes, propres & conuenables, par le seul appetit naturel sans aucune cognoissance des choses bonnes & vtiles, & qu'il ne peut auoir dedans les plantes aucune faculté, qui distingue & qui discerne ce qui est propre & conuenable d'auec ce qui est contraire & mauuais; mais que c'est vne chose qui appartient seulement à vne faculté plus releuée, que l'on appelle le sens commun; & cét appetit, ainsi qu'il est propre & particulier à toutes les autres choses, sçauoir aux choses lourdes & pesantes de tomber en bas, & aux choses subtiles & legeres de monter en haut; & ainsi presque de mesme qu'en la pierre d'aimant, & dans les medicamens purgatifs, il y a vn appetit naturel d'attirer ce qui leur est semblable & familier, de mesme il y a dedans les plantes vn appetit naturel d'attirer de la terre vn suc bon, propre & conuenable; & ce qui meut & pousse cét appetit ce n'est pas vn sentiment ny vne cognoissance, mais le defaut & le besoing de la chose qui est bonne, familiere & agreable; donc la conuenance & la ressemblance des substances engendre l'amitié, & quand il y aura defaut & indigence de ce qui est semblable & agreable, elle excitera & poussera l'appetit naturel, l'appetit l'attraction, & la faculté attractiue iouira d'iceluy estant en effet present, & ne s'y estant rencontré aucun em-

peschement ; & partant il ne faut point introduire vne faculté de cognoistre & de discerner par le conseil & la prudence de laquelle les plantes & les parties de nostre corps semblent estre regies & gouuernées.

Il ne faut point resoudre autrement la controuerse & la difficulté qu'il y à touchant la faculté separatrice où discretice, car nous sommes tous d'accord qu'il faut que les reins separent la serosité d'auec le reste du sang, & que la nature dedans les maladies apres plusieurs coctions separe les humeurs & chasse celles qui sont superfluës, au temps que se font les crises, & enfin qu'il faut que la coction precede, & que la separation suiue, & puis apres l'éuacuation, afin que la crise soit bonne, mais cette separation & secretion n'est pas vne action de quelque propre & particuliere faculté, ains ou de la faculté expultrice ou attractiue, car la faculté qui dedans les maladies apres que la coction faite, separe & diuise dedans les grandes veines les humeurs pures des impures ou pourries, c'est la faculté expultrice mesme qui ne peut chasser dehors, que ce qui a esté auparauant separé & diuisé d'auec les autres humeurs : & la faculté qui separe les humeurs superfluës du sang du foye, c'est la faculté attractiue qui reside dedans la rate, & dedans le vessicule du fiel ; & celle qui separe la serosité du sang c'est la faculté mesme attractiue des reins. Et ainsi chaques parties separent par la mesme faculté,

par laquelle elles attirent de la masse du sang qui est dedans les grands vaisseaux, ce qui leur est bon, propre & conuenable, c'est pour quoy la secretion n'est pas vne action d'vne propre & particuliere faculté, mais le commencement ou de l'expulsion, ou de l'attraction.

CHAPITRE VI.

Qu'il y a des facultez naturelles plus fortes & plus puissantes dedans les vnes que dedans les autres parties, & que dedans icelles il y a des certains instrumens propres, destinés & determines pour leurs fonctions.

LEs parties du corps sont conjointes ensemble auec vne tres grande vnion & conionction, afin que toutes ensemble conjointement elles seruent à l'vtilité du tout, & afin que comme d'vn mutuel effort elles concourrent toutes à son seruice & pour son vsage ; il y a deux sortes d'actions que l'on appelle naturelles, les vnes sont propres particulieres & destinées à chaque partie, comme à l'os, au cartilage, & à toutes les autres parties, car il n'y a dedans nous aucune

partie, mesme la plus petite que ce soit, qui ne se nourrisse & ne se conserue soy mesme, les autres sont communes propres & destinées pour le seruice de toutes les autres parties, telles que sont celles qui sont dedans l'estomach & dedans le foye, outre celles qui leurs sont propres & particulieres, qui sont nées & destinées pour le seruice & l'vtilité de tout le corps & de toutes les parties : ainsi la faculté d'attirer l'aliment est manifeste en L'œsophage, & ainsi l'estomach comme aussi le foye, outre leurs facultez propres & particulieres, ils ont encores toutes les facultez communes, entre lesquelles la faculté concoctrice excelle par dessus toutes les autres; de mesme dedans les intestins où les boyaux la faculté expultrice paroist sur toutes les autres; & la concoctrice est moindre, & les deux autres y manquent; les reins ont vne vertu & vne faculté tres-grande d'attirer les vrines des veines qui n'est pas petite pour les pousser & ietter dehors, les autres facultez y defaillant; ainsi enfin la vertu & la faculté retentiue est tres-grande & tres-forte dedans la matrice, pour pouuoir porter & retenir vn enfant neuf mois entiers, comme aussi la faculté attractiue de la semence & de fortifier le fœtus n'y est pas petite, mais il n'y a aucune faculté concoctrice, c'est pourquoy ces parties, comme quelques autres qui sont & qui font non seulement vne fonction particuliere & priuée : mais aussi vne fonction publique seruent d'in-

ſtrumens & ont des fibres propres pour les fonctions, auſquelles elles ſont premierement deſtinées & inclinées.

Il y a trois ſortes de fibres, les vns ſont droites & eſtenduës en long, les autres ſont tranſuerſes qui ſont conduites & qui entrecoupent les droites & font des angles droits & pareils, & les autres ſont obliques qui entrecoupent obliquement les fibres droites & font des angles inegaux ; mais encores bien que les parties dans leſquelles reſident principalement la faculté concoctrice, n'ayent point beſoing de fibres, ains ſeulement de la chaleur naturelle, les autres toutes-fois qui font leurs fonctions par vn certain mouuement en ont neceſſité ; ſçauoir la faculté attractiue de fibres droites, l'expultrice de fibres tranſuerſes, & la retentiue de fibres obliques : car tout ainſi que dedans les muſcles les fibres eſtant retirées ſelon noſtre volonté, & comme reduites vers leur origine, font le mouuement, de meſme les inſtrumens naturels en retirant leurs fibres droites & les accourſiſſant par le ſeul inſtinct de la nature, ils attirent l'aliment, & retirant leurs fibres tranſuerſes & eſtreciſſant la largeur de la partie, ils pouſſent & iettent dehors tout ce qu'il y a dedans eux, enfin bandant & faiſant agir les fibres obliques ſans accourcir n'y retrecir la partie, & gardant vne certaine égalité & fermeté naturelle, ils retiennent toutes choſes ſans rien attirer ny expulſer ; & partant à chaque inſtrument de la

nature, il a esté donné ces trois facultez comme aussi ces trois sortes de fibres aucunes-fois dedans vne simple tunique ou membrane comme dedās la matrice, & aucunes fois double comme dedans l'estomach, & à ceux ausquels il n'a esté dōné qu'vne seule de ces vertus & facultés, comme aux intestins (encores bien qu'ils ayent deux tuniques ou membranes) il n'ont qu'vne sorte de fibres; c'est pourquoy on recognoist la difference des fibres, par le nombre des facultez residentes en chaque partie, recogneuës par la diuersité de leurs fonctions; comme aussi au contraire la diuersité des fibres recogneuës par les fonctions, fait cognoistre combien il y a de facultez en chaque partie, comme du gosier, de l'estomach, des intestins où boyaux, des arteres, des veines, de la matrice, des deux vessies, & des autres, s'il y a plusieurs autres instrumens de la nature.

Mais les parties qui n'ont que des facultez propres & particulieres, & qui n'ont point des fonctions publiques, comme les os, les cartilages, encores quelles ayent toutes les sortes des facultez naturelles necessaires pour leur nourriture, elles n'ont pas toutes-fois aucun besoing des fibres, mais elles font & operent toutes leurs fonctions par leur propre vertu & faculté qui leur est naturelle, & enfin l'estomach & les intestins ne se seruent pas de leurs fibres seulement pour se nourrir & se conseruer, mais pour l'attraction & la

retention de leur propre Alimét, où pour l'expulsion des excremens superflus ; ainsi il me semble auoir desia entierement expliqué par ce que dessus tout ce qui est de la nature des principales facultez naturelles, comme aussi auoir obserué le nombre de toutes les autres choses dont elles se seruent, c'est pourquoy il est temps de parler des differences des facultez animales.

CHAPITRE VII.

Des facultez externes du sentiment.

IL y a deux premieres & principales sortes de facultés animales que les plantes n'ont pas, & qui sont seulement données aux animaux, & dont ils ont esté nommés animaux, les vnes participent auec la raison, & les autres n'en approchent point du tout, estant seulement portées par l'impetuosité des sens ; l'ame sensitiue qui domine au dessus des facultez naturelles dedans les bestes brutes, & qui y tient le principal commandement & administration, elle est certainement toute simple en son essence, & en tout semblable à elle mesme, & elle n'est pas composée comme le corps de parties differentes, autrement elle ne seroit pas vne & d'vn mesme genre, l'animal toutesfois par l'effet & l'assistance d'elle seule, voit, fleure, oit, gouste, touche &

manie, comme aussi il se meut, il recognoist la difference des choses, il a l'imagination, il sommeille & il se souuient; & ce sont là les fonctions d'vne seule & mesme essence, toutesfois elle ne se fait pas tousiours paroistre d'vne mesme & semblable sorte & façon, mais selon que les organes & les instrumens du corps sont diuersement disposés pour produire des actions, ainsi se monstrant aucunes fois estre autre, elle se produit diuersement; d'où vient que les actions de ces offices & fonctions estant ainsi distinctes & diuisées, de sorte qu'elles peuuent chacunes en particulier & separement subsister, & vne estant meuë & excitée, il faut necessairement que les autres se facent paroistre incontinent, ou qu'vne d'icelles perissant, toutes les autres pareillement perissent; & c'est auec tres-bonne raison que chaque partie a vne certaine propre & particuliere faculté, & qu'il y a autant de facultés sensitiues, que nous auons nombré de differēces de fonctions: nous diuiserons donc ainsi toutes les facultez animales, les vnes seront effectrices de la raison, & les autres du sentiment; & de celles qui dominent dedans les bestes brutes, les vnes sentent les choses externes, les autres mouuent d'vn lieu en vn autre, & les autres cognoissent: en apres de celles qui sentent les choses externes, il y en a cinq, sçauoir voir, odorer, ouir, gouster & toucher; & l'animal par la faculté qu'il voit, il n'oit pas, il ne fleure pas, il ne gouste

& il ne touche pas, & pareillement il ne se peut pas faire au contraire; car il y a autant de differences entre ces facultez, qu'il y a de diuersité d'organes ou d'instrumens, & des obiets vers lesquels elles sont occuppées.

Tout ce que nous sentons, est, ainsi que tous les autres corps, composé de matiere & de forme, l'instrument ou l'organe est comme la matiere du sentiment, & le sentiment est comme la forme & l'espece, la vision qui est la faculté de veoir est comme la forme dedans l'humeur crystalline de l'œil, qui estant claire & transparante, est le premiere organe de la vision, elle est enuironnée d'humeurs & enuelop pée de tuniques ou membranes, qui luy seruent, afin que la vision en soit meilleure & plus parfaitement faite & accomplie; car l'œil voit simplement par le moyen de l'humeur crystalline, mais la vision est entierement & parfaitement faite par le moyen de l'organe, & sous ce sens tombent principalement les couleurs qui sont residentes dedans les extremités des corps; car luy seul sur tous les autres, les connoist & les discerne toutes; & nul autre des autres sens; c'est pourquoy nous definissons la faculté visuelle, celle qui estant dedãs l'œil reçoit les couleurs sans matiere par vn milieu en effet esclairé; & comme on voit que chaque sens est comme separé & disioint premierement de l'autre, & qu'à vn chacun il est donné sa part & portion de l'esprit pour faire sa fonction & son ministere,

l'on pourra suiuant la definition de la vision, faire & approprier la definition des autres.

Le principal instrument de l'oüie est vn certain air fort subtil qui est mis dedans les oreilles dés la naissance, & qui est enueloppé d'vne membrane, & situé tout au fond des oreilles, où abboutissent les nerfs auditifs qui naissent du cerueau ; ces nerfs enuironnent cét air naturel, & cét esprit qui est le premier instrument de l'oüie, tout ainsi que les nerfs optiques enuironnent dedans l'œil l'humeur crystalline : tellement qu'il y a en tout vne tres-grande vnion & societé entre l'esprit influant & le nerf & le principe interne & profond du sentiment, donc en cét air reside la faculté d'oüir, qui veritablement reçoit les sons & qui en discerne les differences.

L'instrument ou l'organe propre de l'odorat ne reside pas hors le crane, il est euident & manifeste en tous les animaux qui respirent, & il est du tout situé dedans les extremitez du cerueau, qui abboutissent au haut du nez ; d'où l'on peut dire que ces cinq sens sont pour ce appellez externes, non pas par ce qu'ils se produisent & se manifestent au dehors, mais parce qu'ils reçoiuent la connoissance des choses externes par le moyen de leurs propres organes ; en ce lieu là est mise la faculté de l'odorat, qui par les conduits des narines reçoit coniointement auec l'esprit, les odeurs exhalées des choses odorantes, qui sont sa matiere suiette en laquelle elle a accoustumé de s'occuper.

En apres la faculté gustatiue ou du goust reside principalement dedans ces nerfs que nous auons dit estre respandus en la langue, au palais & dans la region du gosier, qui iuge & discerne les saueurs par le moyen & auec l'aide d'vne chair spongieuse, dont la langue est faite & pourueuë.

Enfin la faculté du tact ou de l'attouchement n'est point renfermée dedans vn propre & particulier organe ou instrument, car d'autant que le sens du tact estoit tres-necessaire à la vie de l'animal, il a esté dispersé & respandu également par tout le corps, mais il reside principalement dedans les nerfs qui estant desia deuenus fort durs, se respandent au dedans & au dehors, par le moyen desquels elle sent & reconnoist les qualitez tactiles de tous les corps; & lesquelles l'on ne peut nommer d'vn seul nom comme les couleurs, les saueurs, les odeurs, ou les sons: car elles sont differentes en beaucoup de contrarietez, dont les principales & extremes sont la chaleur & le froid, l'humidité & la secheresse, la mollesse, la dureté, l'aspreté, la politesse, la pesanteur & la legereté: delà plusieurs ont fait plusieurs differences d'attouchement, ayant consideré separement ces differences, comme si le nombre & la quantité des sens se prenoit de la diuersité des qualités obiectées: mais il faut compter & nombrer les facultez de la difference des organes, or il n'y a qu'vn organe de l'attouchement; en apres ce sens est

different d'auec les autres, d'autant qu'il ne sent pas entierement tous les obiets, par ce que tous ceux qu'il rencontre estre semblables à son temperament, il ne les sent pas, d'autant qu'il n'est point affecté par iceux, or est-il que le sens ne peut point estre fait, sinon par vne certaine passion; & les autres sens sentent toutes les qualitez qui tombent & qui se rencontrent dessous eux, & souffrent passion d'icelles, parce qu'elles sont toutes dissemblables.

C'est vne chose commune à tous les sens d'estre tels & semblables par puissance, à ce qu'ils doiuent receuoir & sentir en effet, car l'obiet estant au dehors touche, meut & excite le sens, & si le sés est affecté par la chose qui luy est suiette ou obiectée, il faut necessairement qu'il y aye quelque certaine ressemblance ou dissemblance, sçauoir dans les commencemens du mouuement de la ressemblance, & sur la fin d'iceluy de la dissemblance; il sera plus amplement expliqué en son lieu, comment cela se fait: en apres c'est vne chose qui leur est commune que chacun reconnoist tant les choses qui luy sont suiettes, que leurs priuations, comme aussi leurs excez excessifs & immoderez, mais par vn moyen & vne façon bien differente; puis qu'estant doucement meus, ils sentent & reçoiuent leurs propres & conuenables obiets, & leurs priuations sans aucune interruption, & sans en estre lassez & fatiguez par aucune impulsion: Mais ils

ne peuuent pas souffrir leurs excez & leurs surabbondances sans en estre lesés & offensez : d'où vient qu'estant fascheuses & violentes, plusieurs sont estimez ne les point sentir: C'est pourquoy tous les sens sont differens entr'eux, & leurs facultez sont beaucoup differentes & separées, non seulement de la nature de la chose qui est comprise & sentie, mais aussi par le propre & particulier instrument ou organe d'vn chacun : à cét vsage est propre l'humeur aqueuse & transparante, car l'œil est remply d'vne grande quantité d'humeur naissante & procedante du cerueau, qui est le plus humide, & le plus froid de toutes les parties : à l'oüie l'instrument est aërien; à l'odorat l'instrument est de feu, tout de mesme que l'odeur est vne certaine exhalation fumeuse & ignée, au tact ou à l'attouchement il a esté donné vn instrument ou vn organe entierent terrestre, & au goust (d'autant que c'est comme vn certain attouchement) son organe est aussi terrestre, mais qui participe aussi de quelque humidité.

CHAPITRE VIII.

Des facultez internes de l'ame sensitiue.

L'Ame sensitiue à deux facultez de cognoistre, l'vne externe qui est diuisée dans les cinq sens comme dedans ses especes, & l'autre interne, l'interne comprend la faculté commune de cognoistre ou le sens commun, la faculté imaginatiue, & la faculté de la memoire ou de la ressouuenance, & certainement il est euident par ce que nous auons dit & enseigné de la difference des parties & des facultez, que toutes les vertus sont en effet des facultez & non pas des parties d'vne seule ame, il faut cy apres monstrer comme elles sont differentes, & comme elles procedent d'vne mesme essence.

L'ame sensitiue & cognoissante est totalement mise & posée dedans le corps du cerueau. comme dedans son Chasteau ou sa forteresse & son propre & particuliere siege, qui est delà appellé le propre & principal organe du sentiment: l'on l'a aussi nommé le premier sens, d'autant que les autres sens externes sont tous tres proche de luy, dedans lesquels & dedans tout le corps sont respandus des reiettons de nerfs, par le moyen desquels l'ame

produit ses vertus & ses facultés : car comme de la circonference on tire des lignes égales & pareilles ainsi que des raysons dedans le centre; de mesme dedans les sens il y a de certains passages & conduits ouuerts, par lesquels les images tirées des choses se rendent & affluent en iceluy comme dedans leur forteresse & leurs refuge ; desquelles ce sens principal est le iuge l'arbitre & l'estimateur, & que l'on appelle aussi le sens commun & interne : la vision seule peut discerner le noir d'auec le blanc, & la seule faculté du tact le chaud d'auec le froid : mais celle qui distingue le doux d'auec le blanc, & qui iuge les differences des choses qui sont suiettes à plusieurs sens, il faut necessairement quelle soit vne certaine faculté qui soit plus excellente que les autres facultés : car il n'y a aucun sens externe qui puisse iuger & distinguer le doux d'auec le blanc, d'autant qu'il n'y a pas vn seul & mesme sens qui les sent : tout de mesme que si ie connois vne chose, & vous vne autre separement, certainement ces choses differentes ne seront point connuës d'aucun de nous : d'autant donc que non seulement les hommes, mais aussi les bestes brutes connoissent la matiere suiette à plusieurs sens, il est necessaire qu'il y aye vne certaine commune & confuse faculté qui reçoiue leurs differentes images & qui iuge & distingue celles qui sont semblables d'auec celles qui sont dissemblables ; & c'est là cette faculté interne qui connoist & qui di-

ſtingue, & que le ſens commun & interne faits paroiſtre la premiere: il eſt auſi la ſubſtance de l'ame ſenſitiue & le principe qui fait & qui cõſtituë tout le genre des animaux, & en vertu duquel tous les animaux, meſme ceux qui ſont du plus bas ordre, ſçauoir les inſectes, ſont nommez ſenſitifs ; ce ſens comme le Roy & le principal de tous a ſon ſiege ferme & ſtable, & ſon domicile certain dans le corps du cerueau, duquel comme d'vn lieu eſleué: il conſidere les images de toutes les choſes qui luy ſont apportées du dehors par les ſens ſes miniſtres & ſes enuoyez ou meſſagers, & qui luy ſont propoſées deuant luy ; & il remarque & obſerue toutes les actions des ſens, & c'eſt par ce ſens que nous reconnoiſſons que par la veuë nous voyons, & par l'oüie nous entendons ; c'eſt luy qui fait ou qui reconnoiſt les differences des images, & qui donne ſon iugement ſur iceux, d'où l'on reconnoiſt que ce ſens commun & interne, eſt en quelque façon vn & ſemblable auec les cinq ſens externes, & qu'ils ſont deriuez de luy comme de leur fontaine, & que cette premiere faculté du ſentiment eſt reſpanduë du cerueau dedans les inſtrumens des ſens, & qu'elle ſe ſert de leur aide & de leur aſſiſtance : & d'autant que ces choſes ſe font diuerſement, & qu'elles s'accommodent en pluſieurs façons aux vſages d'vn ſeul & vnique operateur, c'eſt pourquoy il eſt à propos d'eſtablir cinq ſortes de

de facultez des cinq sens externes; mais dont il n'y aura qu'vne seule & vnique substance auec le sens principal; donc la seule & vnique faculté du principal, sens est celle qui discerne, qui cognoist, & qui iuge de la difference des choses externes.

Il y a vne autre vertu ou faculté qui est la vertu & la faculté conseruatrice qui reçoit, qui retient, & qui conserue les impressions & les images des sens, car quand le sens externe s'occupe sur sa matiere suiete ou sur son obiet, en mesme temps il s'y porte aussi la faculté interne & principal du sentiment qui reçoit & qui sent conioinctement la chose: & les sens estant meus par les obiets externes reçoiuent les images & les especes qui en prouiennent, qui puis en apres meuuent la faculté interne du sentiment, qui retient & qui conserue dedans soy les especes & les images des choses enuoyées par les sens; lesquelles choses estant passées & ostées, leurs especes & leurs images subsistent plus long-temps, & demeurent comme estant grauées & taillées, ce qui se voit en ce que ce sens cognoist & sent encores ces choses ostées & soustraites, comme celuy auquel en a esté donné la garde: & ces especes & images des choses grauées & empreintes dedans le cerueau, sont faites l'obiet de la faculté imaginatiue, tout de mesme que les choses externes des sens, car les choses externes meuuent les sens, & ces qualités ou images internes meuuent cette faculté.

Outre ces deux facultez il y en a donc vne certaine autre qui est appellée la phantaisie, & qui est la troisiéme faculté ou le troisiéme sens interne qui sent & qui reçoit les images obiectées; & comme il y a trois choses dedans le sentiment, les choses obiectées ou l'obiet, la faculté sensitiue, & l'action qui est faite par leur concours, de mesme aussi cette faculté imaginatiue consiste en trois choses, en l'obiet, en la faculté imaginatiue, & en l'action mesme par laquelle la faculté s'occuppe & s'arreste sur l'obiet; qui est proprement appellée phantaisie ou imagination, c'est à sçauoir vne motion de la faculté seulement sur les images & les formes des choses, desquelles confuses & meslées ensemble elle forme & compose souuentes fois plusieurs phantosmes & chimeres, qui ne tombent point sous les sens, comme des hõmes volants en l'air, des bœufs ayant des aisles, & en cela elle est differente d'auec la precedente faculté: Ce qui fait qu'estant portée sur plusieurs choses qui n'ont point esté recogneuës par les sens, elle imite en quelque façon la faculté raisonnable appellée par Aristote d'vne large & ample denomination intelligence, car quelquesfois les especes & les images des choses estant legerement grauées & imprimées dans le cerueau, s'euanouissent & disparoissent incontinent, ou estant plus profondement enfoncées, & cachées comme dedans des lieux de reserue ou des Thresors, elles demeurent &

subsistent long temps comme des passions & des habitudes ; & cette conseruation des images dont i'ay cy-deuant parlé, c'est la memoire qui se voit estre foible & debile dedans les petits enfans nouueaux nais & dedans les sens ; en ceux là dautant qu'ils ne peuuent pas retenir & garder les images & les especes des choses, & dans les autres par ce qu'ils ne les peuuent admettre & receuoir ; cette faculté est confirmée & soustenuë par la meditation où la longue reflexion & consideration qui est vne frequente repetition & retour des images, en tant que les images sont emanées d'autres.

Il y a vne autre sorte de memoire, sçauoir quand on regarde & considere l'affection & la ressemblance d'vne autre chose, auec la cognoissance du temps passé auquel a esté faite l'impression d'icelle, car pour lors il est dit se resouuenir, & cette action de regard & de reflexion est la memoire, mais comme i'ay dit d'vne autre sorte & maniere, sçauoir dautant que celle là conserue l'image, & cette autre par l'apprehension de l'image & de l'espece represente la chose, celle là est vne certaine affection & passion, & cette autre vne action ; ou pour mieux dire cette memoire est patiente & souffrante, & cette autre est agente ; d'où l'on peut recognoistre qu'entre les bestes brutes celles là ont de la memoire, qui ont le sentiment & la cognoissance du temps, & qui ayant consideré leur image, peuuent sentir qu'elles ont autrefois cogneu la chose : mesme

en apres c'est vne mesme partie de l'ame qui cognoist le temps & qui se ressouuient, & cette ame est l'ame sensitiue; toutesfois elle ne sent pas proprement & de soy le temps, mais en tant qu'elle cognoist la motion & l'effection qu'elle a receu en quelque temps, on la pourroit donc ainsi definir, la memoire est la representation de la chose absente par le regard ou la consideration de son image auec la cognoissance du temps passé : car elle se fait, cette faculté estant meuë & excitée par l'image, en tant qu'elle est l'image & qu'elle en est l'exemplaire.

Pour nombrer & compter donc en tout toutes les facultez & les fonctions internes de l'ame sensitiue, les images des choses externes prises des sens passent dedans le sens premier & interne; par leur moyen le premier sens cognoist, distingue & iuge des choses externes, & par cette fonction de discerner & de distinguer cette faculté se produit & se fait paroistre; & si l'impression des images est faite plus profonde, lors c'est la memoire conseruatrice, dont l'on peut recognoistre qu'elle & combien grande elle est de la constitution du cerueau; & le sens commun s'arrestant sur les images & les especes des choses, s'il les regarde & les considere separement & de sorte qu'il ne remarque aucune autre chose externe, alors il est dit feindre, & cette action de sentiment est la phantaisie ou l'imagination, qui est exprimée, par la propre faculté de la phan-

taisie & de la ressouuenance, mais s'il les considere non en elles seules mesmes, mais comme estant des images & des especes des choses externes, alors il est dit se resouuenir, & cét acte, est la memoire, parfait & accomply par sa propre faculté de la ressouuenance.

Toutes ces facultez sont dedans le premier sens; & la phantaisie ou l'imagination n'est pas vn effet d'vne autre partie de l'ame ou du cerueau, & la memoire d'vne autre partie; mais elles sont en vn mesme suiet, & elles sont les fonctions d'vne mesme partie de l'ame; d'où l'on recognoist que ceux là se sont esloignés de l'ancienne & celebre Philosophie, qui ont mis cette faculté de la phantaisie en la partie anterieure du cerueau, & la memoire en la partie posterieure, car toutes deux sont toutes au cerueau, dans tout le corps duquel est respanduë la faculté principale de l'ame sensitiue, mais cy-apres nous parlerons plus amplement de ces choses.

Semblons nous pas auoir assez nombré & compté toutes les facultez de l'ame sensitiue, & y en a il d'autres outre les susdites, par le moyen desquelles nous dormons & il nous suruient des songes en dormant? Il est du tout constant que l'on donne & attribuë aux animaux le sommeil & les songes, comme leurs propres fonctions & actions, & neantmoins pour les faire il ne leur est point donné d'autres facultez, car le sommeil & les veilles sont beaucoup differentes entr'eux, & veritable-

ment opposés, car les veilles sont comme vn acte & le sommeil est comme sa priuation, partant ils sont receus & subsistent comme dedans vn mesme sujet, & ils procedent d'vne mesme faculté, & quiconque a le sentiment il a aussi & la veille & le sommeil, car la veille est l'excitation & la motion du sentiment, & le sommeil est comme son lien, sa prison & son immutabilité; mais ils ne sont pas les effets d'vn seul & d'vn particulier sens, ains du premier sens ou du sens commun, lequel estant assoupi il faut de necessité que les autres sens demeurent aussi assoupis, & qu'ils soient comme ses ministres & satellites obeissans à ses affections : C'est pourquoy dés aussi-tost que le premier organe ou instrument du sens a sçauoir le cerueau est fait & rendu impuissant, & qu'il ne se peut pas contenir par lassitude ou longues veilles, toutes les autres facultez demeurent conioinctement lasses & fatiguées, il faut necessairement que le sommeil vienne, pendant lequel tous les sens sont comme en vacance & ferie, d'autant que leurs facultez ne peuuent pas durer, & subsister pour l'ouurage : c'est pourquoy il est necessaire à tous les animaux, & il leur a esté donné pour leur santé, leur salut & leur repos.

Les songes sont presque d'vne semblable nature & maniere, car le songe est cette vision & cette image prouenuë & enuoyée par les sens, qui est obiectée & representée aux ani-

maux pendent le sommeil, il doit estre fait par la mesme partie de l'ame & par le mesme instrument que le sommeil: & par la mesme partie que l'animal dort, par la mesme partie il songe & resue: or il dort & sommeille par le moyen du premier sens ou du sens commun, donc il songera par le moyen d'iceluy, non pas en effet en tant qu'il est sensitif, mais en tant qu'il forge & forme par la phantaisie ou l'imagination, & qu'il est meu & prouoqué par des images flottantes & vagantes; la faculté de la phantaisie est meuë & prouoquée par la motiō & l'impulsion des images obiectées, & ce principallement pendant la nuict, & en dormant, pendant lequel temps les sens estans abattus & estant comme en vacance de leurs actions & fonctions, les moindres & les plus petits vestiges des especes & des images viennent & accourrent en abondance par le moyen de la faculté imaginatiue ou de la phantaisie, lesquels pandant les veilles, les sens estant detenus par des differens ouurages, & l'esprit estant accablé de viues pensées, sont offusqués & supprimés.

CHAPITRE IX.

De l'appetit & de la faculté mouuante.

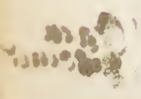
OVtre les facultez de ſentir & de cognoiſtre, il y a vne certaine autre faculté d'appeter & de deſirer, que l'on appelle l'appetit, qui ſe produit & qui ſe manifeſte par vne certaine euidente & apparante action & fonction car il n'y a aucun animal qui ne ſoit quelquesfois meu & excité auec impetuoſité & trouble, & qui ne deſire & ſouhaitte quelque choſe auec chaleur & auec ardeur; & cette agitation interieure & ce mouuement de l'ame eſt en effet vn appetit, qui eſt appellé par les grecs *orme* c'eſt à dire appetit: lequel n'a aucune ſocieté & communication auec les autres facultez internes, mais qui eſt differente de chacune d'icelles, du ſens commun, de la memoire & de la phantaiſie, encores bien qu'il les ſuiue par vn certain naturel inſtinct, & ſur tout la phantaiſie; C'eſt pourquoy la faculté qui le produira ſera differente des autres, elle les accompagnera comme leur ſuiuante, & elle ſera la ſupreme & la principale faculté de l'ame ſenſitiue, qui ſera comme la fin & le principe des autres.

Il y a non seulement dedans les hommes, mais aussi dedans les bestes brutes & dedans les plantes & les choses inanimées vn certain appetit, tellement qu'il n'y a du tout aucune chose qui puisse estre dedans la nature, qui ne soit meuë & poussée par la faculté appetitiue, mais d'vne tres grande & tres differente sorte, d'autant que les plantes attirent leur aliment, & toutes sortes de choses inanimées sont agitées par vn certain mouuement qui leur est propre, estant meuës & poussées par vn naturel appetit, & par iceluy mesme chaque petite particule du corps, estant quelquesfois vuide, tire des veines ce qui luy est propre & familier & le change & conuertit en son aliment, & en sa nourriture; Cette faculté reside principalement dedans le foye, duquel comme de sa source & de son principe estant respandu par tout le reste du corps il conserue & soustient les forces de toutes les parties.

Cét appetit naturel est autre que l'appetit commun sensitif, qui est mis & posé dedans le cerueau, duquel toutesfois en sont aussi respandus des reiettons dedans toutes les autres parties, car la nature a ietté de tres-grands feux & embrasemens dedans les testicules & les parties honteuses, & dedans l'orifice du ventricule ou de l'estomach, sçauoir dedans les testicules & les parties honteuses de la concupiscence (car elle est ainsi proprement appeliée, encores bien que quelquesfois elle soit

appropriée à toute sorte de concupiscence) & en l'estomach l'appetit de manger & de friander; elle a ietté vne allumette où vn appetit dedans le cœur, qui est l'autheur & le principe de l'ambition & de la colere, & d'autant que ces deux appetits sont situés en des lieux distincts & separés, l'vn de la concupiscence, & l'autre de la colere, ils sont neantmoins regis & gouuernés par vn seul & mesme appetit, qui est l'appetit sensitif & animal.

Tout le genre donc des animaux est regi & gouuerné par ce commun appetit sensitif, lequel pour ce l'on appelle animal, car il contient l'accomplissement & la perfection de tout le desir de l'animal & de la beste brute, & tout ce qui est doüé de ce sentiment, est meu & excité à l'appetit de la chose qu'il a cognu par le sentiment, pour en apres par le moyen d'iceluy la poursuiure ou la fuir: quiconque voudra, pourra de la maniere de sa naissance le diuiser en plusieurs sortes & especes, tellement que l'vn sera celuy qui sort de la vertu & de la faculté du foye, & qui estant respandu dedans les parties honteuses & l'orifice de l'estomach, reçoit de là son appetit & son esmotion; & l'autre qui procede de l'impetuosité & de l'ardeur du cœur, & enfin vn autre sçauoir le sensitif qui est meu & excité par les obiets externes, & tous sont en effet appetits animaux, mais qui naissent de diuers & de differens principes.



Outre ces deux appetits il y en a vn troisiesme qui est dit raisonnable, lequel desire auec raison ce qu'il appete & souhaitte, qui obeit au conseil & à la volonté de l'esprit & de la raison qui commande & qui tient la bride aux tres-grandes, fascheuses, importunes & brutales ardeurs, & c'est la volonté libre qui est propre & particuliere à l'homme & qui est la Reyne & la souueraine de tous les autres; toutes les choses qui semblent estre bonnes ont accoustumé d'aiguiser & d'exciter l'appetit animal, encores bien qu'en effet elles ne soient peut estre pas telles, mais il n'y a seulement que les choses qui sont en effet & veritablement bonnes qui peuuent mouuoir & exciter l'appetit raisonnable, & il ne peut estre touché & excité que par le seul desir du vray bien; c'est pourquoy comme il n'y a en tout que trois parties de l'ame, s'il doit y auoir à chacune partie son appetit, il y aura aussi trois ordres ou sortes d'appetits, le naturel qui est propre aux plantes, l'animal ou le brutal qui est particulier aux bestes brutes, & le troisiesme raisonnable qui est propre & particulier aux hommes; & l'homme est principalement doüé de cét appetit, encores qu'il soit aussi participant des autres sortes d'appetits: en apres l'appetit animal est ou la concupiscence, sçauoir la paillardise ou la friandise, ou la colere, ou le desir des choses apperceuës & cogneuës par les sens: c'est assez auoir parlé de l'appetit, il faut maintenant

traitter de la faculté mouuante & de la progression.

L'on peut monstrer & prouuer delà que tout animal se meut & marche, & qu'il à vne certaine fin de sa progression & de sa demarche, pour raison de laquelle il se meut, par ce qu'il y a vne certaine fin establie dedans toutes les choses qui doiuent estre faites ; l'animal entreprend sa motion & sa progression, pour embrasser la chose qui semble estre bonne & agreable, ou pour fuir celle qui est iugée triste, facheuse & contraire, partant la fin c'est ce qui est facheux ou agreable pour laquelle l'animal se meut poursuiuant ou fuyant ; & l'on arriue à ce qui est dernier, & ce qui est premier est ce qui incite & qui prouoque au mouuement, & qui luy donne son commencement ; car l'obiet estant immobile, il meut premierement le sens, en apres le sens premier & interne, puis la phantaisie, laquelle ayant recognu la chose obiectée comme agreable & plaisante, l'appetit suiuant incontinent il la desire & souhaitte, & lequel s'il est prompt & efficace, l'animal s'efforce incontinent ou au mouuement ou à l'action ; d'où vient qu'Aristote semble auoir tres-bien monstré cette chose comme plusieurs autres, sçauoir que la cognoissance & l'appetit sont les principes & les causes de l'action & de la progression des animaux, & que par iceux les animaux sont meus & excités au mouuement : mais il ne semble pas auoir assez clai-

rement expliqué en particulier, pourquoy il estime que l'appetit est la cause prochaine qui meut & qui trouble l'animal, & pourquoy il ne met point aucune autre faculté du mouuement, qui aye principalement cette fonction; car certainement la faculté mouuante est differente de la faculté sensitiue, & de l'appetit.

Premierement dautant que c'est vne chose vulgaire & commune, sçauoir qu'il y a d'autres organes & instrumens, & d'autres nerfs pour les sens, & d'autres pour le mouuemēt, d'où vient que le mouuement d'vn mesme membre comme de la cuisse ou du bras perit, le sens du tact & de l'attouchement qui est respandu par toute la peau demeurant sain & entier, & au contraire que le tact est aboly & perdu le mouuement restant sain & entier.

En second lieu la motion est recogneuë estre vne certaine autre chose differente de la fonction du sentiment, & tout sens a accoustumé d'estre fait par certaine passion & affection receue, & le mouuement n'est point fait & accomply sinon par vn certain effort & vne certaine contention des forces ; ce qui fait clairement cognoistre que non seulement les instrumens du sentiment & du mouuement, mais aussi leur vertus & facultez efficientes sont de beaucoup differentes; ce qu'estant il sensuit incontinent l'appetit animal qui est conduit par les sens & par l'imagination, & qui les accompagne continuellement, est entierement different de la faculté mouuante.

Et maintanant examinons chaque chose en particulier;les animaux imparfaits qui viuent ayant seulement le sens du tact, comme les conches, les huistres, ils ont le sens de la douleur & du plaisir, comme aussi la phantaisie & la cogitation, bien qu'obscure & resserée, & pareillement l'appetit animal ; toutesfois encores bien qu'estant picquez ils se resserent & se renferment en vn lieu plus petit & plus estroict, neamoins il est manifeste & euident qu'ils ne marchent point & qu'ils n'ont point les organes & instrumens du mouuement, & s'ils ne peuuent point marcher,ils n'ont point la faculté mouuante, car pourquoy cette faculté leur seroit elle donnée sans nerfs, sans muscles, & sans aucuns organes correspondans à proportion aux instrumens, qui sont du tout necessaires au mouuement ? quoy la nature faisant vn manquement en de si grandes choses l'auroit elle engendrée par hazard & en vain, oiseuse, faineante & sans aucune action ou fonction ? c'est pourquoy donc toute la faculté appetitiue qui est en iceux n'est en façon quelconque mouuante, partant il est plus a propos de diuiser la faculté mouuante de la faculté appetitiue & sensitiue, qui sont tousiours coniointes & compagnes, & non iamais separables, d'autant que des animaux qui ont le sentiment, aucuns ont la faculté mouuante, & d'autres n'en sont point pourueus.

En apres ce qui estant ioint à ces raisons nous contraint necessairement de nous persuader, ce sont les accidens qui ont accoustumé d'arriuer aux plus parfaits animaux, & aux hommes mesme tombés & affligés de paralysie, car en iceux le mouuement perit, encores bien que les facultez internes de l'ame soient entierement parfaites & constantes, comme aussi l'appetit mesme, & le contraire leur arriue estant surpris de fureur & delire, car pour lors ny l'esprit, ny la memoire, ny l'appetit, ny mesme aussi les sens ne sont point sains & en leur entier, & bien que toutes les fonctions internes de l'ame soient offensées & lesées, neãtmoins pour l'ordinaire & la faculté mouuante & la demarche est tres forte & tres puissante, & la force des muscles est tres-vigoureuse, ferme & constante; d'où il est tres-éuident & manifeste que la faculté mouuante est faite, regie & gouuernée d'ailleurs que par la faculté appetitiue, & qu'elle est differente d'icelle; enfin elles sont situés en des lieux & parties distinctes & separées, car la faculté mouuante est située dedans tout le corps du cerueau, & principalement en la partie posterieure que les grecs appellent *Parencephalida* c'est à dire ceruellet, duquel naist la mouelle de l'esprit du dos comme vne queuë, comme aussi plusieurs nerfs motifs, & la faculté sensitiue & appetitiue reside dedans la partie de deuant du cerueau, qui constament iette & respand des nerfs sensitifs, &

iceux mols dedans les organes des sens ; Ie ne voudrois toutesfois pas estimer que cette faculté mouuante que i'ay diuisée, de lieu & de siege de la faculté sensitiue fut aussi differente de substance, comme estant vne partie differente de l'ame, mais c'est vne supreme & derniere faculté de tout l animal sensible, qui est mise & située à part, comme la veuë & l'oüie; & cette faculté comme toutes les autres facultés externes du sentimét est suiete à la puissance de l'appetit, par le commandement duquel estant meuë & excitée, elle incite & prouoque incontinent toutes les parties de se porter où elles sont commandées ; cy apres il faudra expliquer par quelle raison il se peut faire, que cette faculté qui meut, soit vne faculté de l'ame sensitiue

CHAPITRE X.

Quel lieu & quel siege chaque facultê de l'ame sensitiue a, quel instrument pour agir, & que toutes ne sont pas dedans toute sorte d'animal.

IL a esté cy esté cy-dessus moſtré en general que les facultez sont distinguées de leurs actions & fonctions, & qu'elle ont chacunes

chacunes leur propre organe ou instrument de leur action propre, & disposé pour faire leurs particulieres fonctions; mais en particulier le propre siege, & le propre instrument de l'ame sensitiue, c'est le cerueau qui est caché, renfermé & disposé pour faire toutes sortes de fonctions externes, mais en vne bien grande & differente façon & maniere; la substance molle ou dure du cerueau est le siege de la memoire, & l'organe ou l'instrument pour receuoir les images des choses, son temperament, sa quantité & sa figure conjointement auec l'esprit naturel seruent & s'accommodent proprement aux facultez de discerner ou du sens commun, de la phantaisie ou de l'imagination, & de la memoire ou ressouuenance; car dedans l'appetit le cerueau saute de ioye, & estant respandu il se resioüit, les conduits, les passages, les espaces & les capacitez ou ventricules internes, en tant qu'ils sont les reseruoirs des esprits, ils sont destinés pour estre les organes & les instrumens du sentiment, & du mouuement, sçauoir les deux de deuant pour le sentiment, celuy du milieu & le dernier pour le mouuement, auquel seruent les apophyses mammillaires, appellées gloutia, & le conduit vermiforme, ainsi que nous dirons cy-apres: mais dautant que les facultez font paroistre au dehors leurs fonctions, elles ont aussi besoing d'aides externes, mais deriuées de la source & fontaine commune sçauoir le cerueau.

La veuë, l'oüie & le goust d'autant qu'ils sont au dehors, ils ont des nerfs concaues par lesquels passe & coule leur faculté; l'odorat en a aussi de semblables, encores qu'il soit au dedans, lesquels sont tous mols naissans de la partie du deuant du cerueau; le sens du tact a des nerfs plus durs, prouenans de la sixiesme coniugaison, qui sont respandus aux visceres ou entrailles internes, & au dehors à la peau, & qui ne sont point causes d'aucun mouuement: & en apres les nerfs qui sont fort durs & qui sont dits mouuans, encores bien qu'ils ne façent pas le mouuement volontaire, toutesfois ils portent la faculté mouuante dedans les muscles, qui sont les propres instrumens du mouuement: Arrestons nous vn peu en iceux, & examinons de prés qu'elle raison il peut y auoir, pourquoy entre les nerfs dont la structure est semblable, les vns sont mouuans ou motifs, & les autres sont sensitifs, & afin que quelques-vns ne disent point que les vns procedent du cerueau, & les autres du ceruelet & de la moëlle de l'espine du dos, mettons & establissons à vn chacun d'iceux vne mesme source & origine: car pour qu'elle raison donc ceux qui naissent du cerueau ne sont pas propres & destinés au mouuement, & les autres pour le sentiment: l'origine est pareille aux vns & aux autres, l'esprit influant en iceux est semblable, & Galien fait leur composition pareille, qu'elle est donc cette diuersité, & qu'elle est

donc la raison de cette difference ? les plus durs, dit il, sont ceux qui font le mouuement, & les mols le sentiment, or les nerfs qui naissent de la sixiesme coniugaison, qui sont respandus dedans les visceres ou les entrailles, la peau, & les extremités du corps, qui seruent à l'attouchement sont beaucoup plus durs, que ceux qui sont enuoyés de la seconde coniugaison dedans les yeux pour faire leur mouuement; & ce non seulement pour la longueur de la vie, mais des a l'instant de la naissance, pour auoir pris leur origine plus tard que les autres; c'est pourquoy il ne faut pas raporter la cause de cette si grande difference à leur molesse ou à leur dureté; quoy donc la raporter d'ailleurs ? à la composition; & quelle est la raison de leur composition ? ie le diray en peu de mots, & l'expliqueray amplement.

Le corps du cerueau est agité d'vn continuel mouuement, toutesfois il n'a aucun sentiment, & au contraire les meninges qui l'enuelloppent sont d'elles mesmes immobiles, & sur tout la plus dure & épaisse, & nonobstant elles ont vn sentiment tres exquis & tres-subtil : toutes lesquelles choses comme elles sont confirmées par la doctrine de Galien, elles nous sont aussi manifestes & euidentes, quand nous les touchons, le crane estant blessé & ouuert; & l'euenement des maladies le monstre encores plus amplement, dautant que dedans le delire & la phrenesie (qui est vn

phlegmon dans la substance du cerueau) pour l'ordinaire, il n'y a aucune douleur qui tourmente & qui offense le malade, & encores bien moins dedans l'Apoplexie & la lethargie, qui est toutesfois accompagnée de pourriture ; mais si par la moindre petite accasion il s'esleue & il monte aux meninges vne humeur ou vne vapeur vn peu acre, cela cause vne tres-sensible & griefue douleur, ce qui fait veoir la differente nature du cerueau & des meninges ; or l'espine & tous les nerfs reçoiuent du cerueau la moëlle enuellopée des meninges, qui ont chacun la nature & la vertu telle qu'ils ont receu de leur principe, c'est pourquoy il faut necessairement que la moëlle dedans l'espine & les nerfs (encores bien qu'elle & non le cerueau soit agité du mouuement) reçoiue la vertu & la faculté seulement mouuante ou du mouuement, & ses membranes la faculté sensitiue, ou de l'attouchement, & les donne aux autres parties : car si le corps du cerueau est sans sentiment, la moëlle qui est dedans l'espine & les nerfs, l'est encores bien dauantage ; car d'où, & par quel moyen auroit elle receu vne nouuelle vertu ? ou bien comment le corps du cerueau luy donne il le sentiment qu'il n'a pas ? c'est pourquoy tous les nerfs qui ont la vertu & la faculté du sentiment & du mouuement, sont instrumés des deux fonctions ; mais toutesfois bien diuersement & differement, ceux qui sont dits sensitifs sont seulement Autheurs

de l'attouchement, & non d'aucun mouuement, duquel genre ſont ceux qui naiſſant de la ſixieſme coniugaiſon, ſe reſpandent dedans les viſceres internes, & dedans les extremitez de la peau; ces nerfs, bien qu'ils ne naiſſent pas ſeulement des meninges, ainſi que quelques-vns ont autresfois eſtimé, toutesfois ils en ont receu beaucoup de leur ſubſtance, & peu du cerueau; car ſi-toſt qu'ils ſont ſortis de la meninge tendre & deſliée, & qu'ils ſe ſont ioints à la meninge dure & épaiſſe, ils en reçoiuent vn grand accroiſſement de force & de vertu, c'eſt pourquoy ils operent ſeulement le ſentiment ou l'attouchement, & non le mouuement: & au contraire ceux qui ſont nais de l'eſpine ils ſont recognus auoir & contenir de leur principe vne grande quantité de moëlle, donc la partie de deuant du cerueau eſt le principe & le ſiege du ſentiment, & celle de derriere du mouuement, & les meninges l'origine de l'attouchement, & le cerueau enuellopé de ſes meninges, eſt le principe & la cauſe efficiente de toutes les fonctions animales: les nerfs qui ſont remplis de beaucoup de moëlle, ſont les inſtrumens du mouuement, & de l'attouchement ceux qui ſont nais en leur plus grande partie des meninges: s'il en faut parler plus exactement, le propre organe ou inſtrument du mouuement volontaire, eſt le muſcle lequel bien qu'il ſoit compoſé de chair, de veine, d'artere, & de nerf, toutesfois il prend

& reçoit toute sa force & sa vertu du nerf, qui tient le dessus sur les autres, & lequel a principalement receu la fonction du mouuement, & qui s'insere au commencement du muscle, que l'on appelle la teste, & se respand premierement en des petites parties, & puis en apres en autres parties, & enfin iusques dedans les fibres les plus desliées, puis se ramassant & s'unissant ensemble en la fin du muscle, le nerf est fait pareil qu'il estoit au commencement, lequel est aussi inseré ou dans vn tendon, ou dans vn os, ou dedans vne membrane.

Ces choses estant ainsi supposées & establies touchant la nature des organes ou instrumens, il sera aisé & facile de guerir les playes dont nous auons vn peu cy deuant parlé; c'est pourquoy si la faculté du mouuement a vne mesme substance que celle du sentiment, & si ce ne sont point parties separées de l'ame, pourquoy donc tous les animaux qui ont le sentiment, comme ils ont vne certaine apprehension & vn certain appetit des choses, n'ont ils pas aussi la faculté de la progression ou de marcher? dautant dis-je qu'il n'ont par les organes & les instrumens du mouuement, lesquels manquant il faut necessairement qu'il leur manquent leurs facultez & leurs fonctions, partant encores bien que tout les animaux qui ont le sentiment, d'autant que luy seul est sur tout necessaire pour leur salut & leur conseruation; & qu'i-

celuy estant osté l'animal ne peut pas fuir les excez des qualités tactiles, en la rencontre desquelles s'ensuit incontinent la mort: ils ne sont pas toutesfois doüez des autres sens, qui sont d'vne certaine bonne & plus excellente qualité, qui ne sont point faits pour la seule necessité; bien plus quelques fois l'homme en est priué, tant par le defaut de naissance, que par le vice de la maladie, quand il est priué des organes ou instrumens propres & conuenables: quelques animaux ont seulement l'attouchement: quelques autres ont encores le goust, & enfin quelques autres ont encores aussi d'autres sens; & d'autant que les facultez interieures demandent vne nature moins differente d'instrumens, plusieurs animaux, comme ie l'ay dit cy deuant, en sont doüez: mais quelques-vns plus obscurement, & quelques autres plus apparamẽt & plus efficament; mais il n'y a seulement que ceux la qui ont la faculté de progression ou de marcher, qui ont vne moëlle en l'espine du dos, ou quelque chose de semblable.

Il ne faut pas en ce lieu refuter auec dissimulation, mais il faut entierement destruire & renuerser l'opinion absurde & ridicule de presque tous les plus ieunes & modernes qui met & place la memoire au derriere du cerueau, & la phantaisie, c'est à dire la faculté de penser, mediter & de feindre au deuant, cette opinion est premierement venuë des Arabes, mais qui n'est point establie &

confirmée par aucunes raisons, ains qui est en partie vne fiction puerile & enfantine, & en partie aduancée temerairement, & ainsi puis en apres elle s'est respanduë parmi le peuple, mais par les raisons que nous auons cy dessus deduites: il a esté monstré euidemment que les facultez de la memoire, & de la phantaisie, ou de l'imagination sont contenuës en vne mesme essence, & placées & constituées en vn mesme lieu & siege, qu'elles sont occupées sur les mesmes obiets & images, & qu'elles se seruent d'vn mesme organe ou instrument corporel, encores que leur façon d'agir soit bien differente, dautant que cela se fait souuentes fois comme par vne seule cause efficiente, qui se seruant d'vn mesme instrument produit neantmoins des differens effets, & ce dautant qu'elle s'en sert diuersement pour faire son ouurage, & qu'elle se sert de ses forces & vertus d'vne sorte & maniere differente: si l'attouchement le peut faire, comme il a esté enseigné cy-dessus, a plus forte raison le premier sens interne le fera beaucoup plus aisement & facilement, lequel encores qu'il soit dans vn organe corporel, neantmoins il fait des fonctions occultes & cachées plus tost par vne forte application de l'esprit, & vne soigneuse & attentiue obseruation des choses, que non pas par le moyen & auec l'aide & l'assistãce des organes; car toutes les fonctions sont en sa puissance, & lesquelles il produit quand bon luy semble;

ce que les facultez externes ne peuuent pas ainsi faire, parce qu'estant au dehors, & n'estant pas libres, elles dependent necessairement des instrumens. C'est pourquoy il ne faut pas separer & diuiser ces facultez occultes & internes de sieges ou lieux & d'instrumens : Et s'ils ne veulent pas se rendre aux raisons d'Aristote & des peripateticiens, qu'ils escoutent au moins tous les Medecins grecs, qui estant tous appuyées sur des mesmes principes, la memoire estant offensée & blessée, ordonnent d'appliquer des remedes non seulement au derriere de la teste, mais aussi sur tout le cerueau, tenāt pour chose constante & certaine, que la partie de l'ame *Phantasticen* c'est à dire imaginatiue quelle quelle soit, elle mesme & se ressouuient & conserue les impressions ou images des choses ; ie n'en dis pas dauantange, dautant qu'il semble que leur inclination est entierement portée à l'obstination ; car comment ce pourroit il faire que ces facultez estant en vn mesme lieu & place, que l'action de quelqu'vne fut empeschée, les autres demeurant saines & en leur entier, , ce qui sera plus clair & plus euident par ce que nous enseignerons cy-apres des fonctions.

CHAPITRE XI.

Des facultez de l'intelligence.

L'Esprit & l'intelligence est la principale partie & la reine de toutes les parties de l'ame, de laquelle l'homme estant doüé il excelle par dessus tous les autres animaux ; car l'intelligence est la cause efficiente & l'operatrice de toutes les actions les plus excellentes qu'il fait, par son moyen & son assistance l'homme seul de tous les animaux connoist les notions & les formes vniuerselles des choses separées & nuës de toute sorte de matiere, d'où l'on reconnoist incontinent que son essence est simple, indiuiduelle, separée & disjointe de toute sorte de matiere & de corps, & qu'elle n'a en apres besoin de l'aide & de l'assistance d'aucun instrument corporel, autrement elle seroit participante de la matiere & du corps ; & par ces choses quelle est sur tout differente des sens : car maintenant si l'intelligence n'a point besoin d'instrument corporel, certainement & elle n'est point meslée & confuse auec iceluy, & elle n'est point touchée par les qualités, & elle est du tout renduë impassible ; partant l'intelligence est simple, incorporelle, separée, impassible, immortelle & eternelle, & approchant de l'es-

ſence diuine, qui eſt donnée à l'homme diuinement & du dehors; neantmoins toute ſorte d'action & de connoiſſance qui ſe fait dedans nous (que nous auons auſſi accouſtumé d'appeller intelligence) eſt tirée des choſes qui tombent ſous les ſens, par cette raiſon, que celuy qui eſt aueugle & ſourd de naiſſance, il ne peut pas enſeigner la Geometrie, ny auſſi celuy qui dés ſa naiſſance eſt priué de l'odorat, ou du gouſt, il ne peut pas conceuoir en ſon eſprit aucune notion ou connoiſſance des odeurs & des ſaueurs, & celuy qui n'a aucun ſentiment, il ne peut point apprendre, ny comprendre aucune choſe: c'eſt pourquoy il faut neceſſairement que les premieres & ſimples notions de l'intelligence procedent des obiets & des images des choſes externes, leſquelles eſtant deſpoüillées de toute matiere ſont contenuës & conſeruées dedans le ſens commun.

Comme les qualitez des choſes externes ſont la matiere ſuiete des ſens, de meſme auſſi leurs images conceuës dedans le ſens interne & commun, ſeparées & purgées de toute tache corporelle, ſont les obiets de l'intelligence, celle-là s'occupant ſur ces images, produit ſes intelligences, & par icelles elle connoiſt beaucoup de choſes, qui ne peuuent pas toucher ny tomber ſous les ſens, qui ſera toutesfois premierement meuë par les images, tout ainſi que les ſens par les choſes ou les obiets externes; partant puis que les images pures

sont les obiets de l'intelligence, s'il en doit estre d'icelles tirées des certaines formes, il faut necessairement qu'il y ait vne faculté, qui les reçoiue du tout exemptes & despoüillées des taches & ordures de la matiere, & qui les conserue comme des thresors.

Les Peripateticiens ont accoustumé d'appeller cette intelligence patible ou patiente, qui est presque sousmise comme le suiet ou le sein destiné pour receuoir les formes & les notions; & d'autant que tout ce qui est & consiste dedans la nature, elle le conçoit enfin excepté la matiere l'effection & la perfection, sans laquelle elle naistroit temerairement & par hazard, il faut necessairement que l'intelligence patiente soit perfectionnée par vne certaine autre intelligence, qui estant en quelque façon plus noble & plus excellente, est appellé l'intelligence agente, laquelle est du tout meslée & confuse auec l'intelligence patiente, & desquelles en est faite vne mesme chose comme de la matiere & de la forme; c'est pourquoy l'ame sensitiue est sousmise comme vne certaine matiere à l'intelligence patiente, & celle-là est faite la matiere de l'intelligence agente, qui doit estre proprement & principalement estimée l'espece, & la simple forme des formes; à laquelle la nature estant arriuée, ne passant pas plus outre elle s'arreste & finit de receuoir, ne pouuant point rencontrer aucune autre forme plus excellente & plus noble, l'esprit ou l'intelligence consiste, & est

faite de deux natures cõme de la matiere & de la forme, elle est en effet incorporelle, impassible, & immortelle, & elle nous est du tout diuinement donnée.

Ie desirerois que cecy fut mieux entendu, sçauoir d'autant que par le concours de l'intelligence agente il n'est point faite aucune composition, mais qu'elle & l'intelligence patiente est vne mesme chose, & que d'icelles est faite vne chose simple, qui toutesfois contient la nature de deux choses ; en effet l'intelligence patiente ne precede point de temps l'autre intelligence agente, car en mesme temps qu'elle a receu les notions des choses, elle connoist par le moyen d'icelles ; mais comme la nature & la façon de receuoir & d'agir est differente, de mesme la nature de ces intelligences est diuerse & differente : toutes & chacunes des images & notions des choses que l'esprit reçoit par le moyen de l'intelligence patiente, puis en apres les examinant & considerant par le moyen de l'intelligence agente, il les connoist, & en effet premierement singulieres, & incontinent apres il fait d'icelles des formes vniuerselles : & maintenant l'on remarque & l'on reconnoist icy deux facultez de l'intelligence, l'vne patiente, & l'autre agente.

Mais dautant que l'intelligence agente comprend non seulement les simples notions des choses, mais aussi (comme nous l'experimentous en nous mesmes) qu'elle en assemble plusieurs en vne, & delà qu'elle en approuue

quelques vnes, & en improuue quelques autres, il faut establir vne troisiesme faculté de l'intelligence qui face ces choses, laquelle on appelle la faculté de composition; l'enonciation estāt faite & composée nous auons alors accoustumé de iuger en apres, & de discerner ce qui est vray ou ce qui est faux, ce qui est bon & honneste, ou ce qui est mauuais & pernicieux, ce que la faculté de iuger ou du iugement fait tout, & delà liant & vnissant les vnes aux autres, nous concluons plusieurs choses par leur composition & vnion, & de cette sorte nous acquerons par l'induction ou par la ratiocination la science ou l'opinion, & ce par le moyen & l'assistance de la faculté que l'on appelle ratiocination; & au dessus de toutes ces facultez, la faculté contemplatiue paroist & excelle, qui est portée & meuë du desir de la cognoissance de la sagesse & des choses eternelles; & quiconque n'estant pas assez alleché & attiré par son amour, sa douceur & sa suauité conuertit, & porte sa faculté de la ratiocination ou sa raison en la consideration des choses caduques & perissables, & qui employe tout son soing & son estude en la recherche des biens & commodités humaines, celuy là au lieu de la contemplation se sert de la faculté de l'action; & s'il doit faire quelque chose de bien, il se sert encores d'vne autre faculté de consultation & de deliberation; & estant ainsi instruit & informé, s'il a quelque science, ou quelque opinion, il

l'employe par vn bon aduis & par vn bon conseil à la conduite & au gouuernement des affaires domestiques ou ciuiles, comme delà il a accoustumé d'estre dit prudent, de mesme aussi il se sert alors principalement de la faculté de prudence : sinon s'il s'occupe à vn ouurage plus vil & à la construction d'vn artifice, & s'il s'acquiert vn art ou mestier, il se sert de la faculté artificielle.

Icy est la volonté qui n'est pas certainement simple & temeraire mais libre, & laquelle par l'opinion d'vn certain bien conduite auec conseil choisit & élit ce qui est bon & vtile, d'où vient qu'elle a accoustumé d'estre appellée par quelques vns élection, laquelle est nommée par les grecs *proairesis* & de nous la faculté de conseil, elle differe de l'intelligence, non de suiet ou d'essence, mais seulement de cogitation & de nature de definition; nous poursuiuons chaque chose de conseil & de propos deliberé, si elle semble bonne & vtile, mais si l'on l'improuue comme mauuaise, nous la fuyons; & de la naist la faculté efficiente qui fait & accomplit les efforts du conseil, & par laquelle nous sommes meus & poussez de poursuiure quelque chose, & cette faculté est la derniere de toutes les facultés de l'intelligence; les facultez de la memoire & de la ressouuenance, ne sont point mises premierement & de soy dedans l'intelligence, mais dedans le sens commun, & seulement par son interuention elles peuuent ap-

partenir à l'intelligence, comme nous l'expliquerons cy apres plus amplement dans ce que nous enseignerons des fonctions ; & afin que ie ne semble pas outre passer les limites certains & determinés de mon dessein, apres auoir sommairement expliqué ces choses qui appartiennent proprement à vn Philosophe, ie passe aux facultez de la seule ame vitale.

CHAPITRE XII.

De la faculté vitale qu'Aristote a estimé estre vne mesme que la naturelle.

DEsirant expliquer la substãce & l'excellence de nostre faculté vitale, il se presentent à moy plusieurs choses fort cachées & tres difficiles, sur lesquelles des excellens Philosophes appuyés sur l'authorité d'Aristote, soustiennent qu'il n'y a aucune faculté en nous qui soit separement placée & scituée; car iceluy nombrant l'vne apres l'autre toutes les parties & les facultez de l'ame, il l'a obmis, comme n'estant point du tout a part, sçauoir mettant & nombrant la premiere de toutes la faculté naturelle, & la commune de toutes les choses viuantes, laquelle mesme il appelle sans aucun different nom, tantost la faculté

faculté nutritiue, & tantost la faculté vitale ; car par son heureuse faueur & presence la nutrition & la vie demeure dedans tout chacun, & elle perit quand sa bonté & sa benignité se retire ; en effet il definit la vie par la nutrition & l'accroissement, dautant que tant que la vie dure, la nutrition persiste, & icelle manquant, la vie pareillement est ostée ; c'est pourquoy si par elle la vie & la nutrition sont vne mesme chose, comme aussi viure & estre nourri, toute faculté qui nourrit & qui soustient le corps, celle là mesme aussi conserue la vie. La faculté vitale n'est point differente de la faculté naturelle, bien plus la chaleur naturelle par le moyen & l'assistance de laquelle la nature cuit toutes choses & nourrit le corps, & sans laquelle les animaux, ny mesme aussi les plantes ne peuuent pas subsister, il l'appelle la chaleur vitale, dautant que delà prouiennent la naissance de tous les choses viuantes, & la durée de la vie, & dautant qu'icelle manquant, toutes choses perissent ; & encores qu'il attribue a cette chaleur la cause de toute la vie receuë, & de la mort, laquelle delà il a accoustumé d'appeller vitale & salutaire, neantmoins il ne met aucune faculté en icelle, qui soit differente de la naturelle, mais comme il met celle là comme la premiere de toutes en cette chaleur vitale, de mesme aussi il soubstient qu'auec iuste raison elle doit estre dite vitale, car cette chaleur n'est pas l'operatrice des fonctions du corps, mais

elle est le vehicule & l'instrument de l'ame & de ses facultez, sans laquelle elles ne peuuent point cuire & digerer l'aliment ou les viandes, ny faire aucune autre chose, & non pas mesme subsister.

Delà l'on cognoist que la faculté est en tout lieu où la chaleur est recogneuë estre, or est il que les sens confirment qu'elle est tres-abondante & puissante dedans le cœur, & delà où elle est plus abondante & copieuse, elle sort & elle se respand comme d'vne certaine source & fontaine par tout le corps ; laquelle estant constante, asseure fortement que la vie & la faculté, qui est tousiours conioinctement auec la perfection & l'integrité de cette chaleur, soustient & maintient en effet tout le corps, mais qu'elle s'est toute escoulée du cœur comme d'vne certaine source, & d'vn certain principe, dautant qu'il est le premier siege, & la premiere origine, tant de la faculté vitale que de la faculté naturelle.

Ce qui declare amplement la dignité & l'excellence du cœur, c'est qu'il est le premier viuant de tous, & le dernier mourant, en apres il est situé au milieu du corps, qui est la place & le lieu le plus noble, & il est seurement caché dessous la poitrine, où la forteresse tres-commode de la vie deuoit estre construite & placée ; & puis en apres dans le prnicipal lieu du corps, & dans la partie du lieu, où est le principe de la chaleur naturelle & vitale, doit estre mise & placée l'ame naturelle & nutri-

tiue, qui est en effet la premiere de toutes; car elle ne peut pas sans l'aide & l'assistance de la chaleur ou cuire & digerer l'aliment, ou les viãdes, ou nourrir le corps: c'est pourquoy la vie & la premiere faculté nutritiue ne peuuent pas estre separées de cette continuelle fontaine de chaleur; de ces choses il s'ensuit en apres que le cœur est la premiere & la principale officine de la confection du sang, & que d'iceluy naissent des veines, ainsi que des arteres, qui se respandent par tout le corps; toutes les forces que le cœur a receu dedans les animaux parfaits, il les faut aussi recognoistre dedans les animaux exangues ou qui n'ont point de sang, en quelque partie, qui respond à proportion au cœur, & dedans les plantes en ce qui est mis au milieu entre la racine & le tronc.

En apres il met en iceluy mesme le siege de l'ame sensitiue, à ce porté seulement par cette raison, que tout animal par le moyen dequoy l'animal est viuant, & qu'il ne se peut pas faire que ce qui fait qu'il est animal ne luy conserue pas aussi la vie; c'est pourquoy il conclud que par le principe qu'il est animal, par le mesme aussi il est viuant, & ce ne sont point deux principes differens & separés; autrement comme chaque animal auroit deux principes, il auroit aussi deux ames, & l'vn ou l'autre par quelle cause que ce soit estant mort & esteint, l'animal par l'aide & l'assistance de l'autre ne laisseroit pas d'estre, de

ſubſiſter & de viure, d'où il infere que c'eſt par vne meſme & ſemblable ſubſtance par le moyen de laquelle il eſt & viuant & animal, encores que cela ſe face d'vne differente ſorte, maniere & raiſon; car il n'eſt point animal par la meſme raiſon qu'il eſt viuant; c'eſt pourquoy ſi on met la fontaine & l'origine de la vie dedans le cœur, ou dedans vn autre partie qui luy ſoit a proportion ſemblable, là meſme eſt le principe du ſentiment, par le moyen duquel tout animal ſubſiſte.

Et en apres dedans lequel lieu eſt le ſentiment dedans le meſme lieu eſt le plaiſir & la douleur, & le reſſentiment de ce qui eſt agreable, & de ce qui eſt faſcheux, deſquels naiſt la concupiſcence & l'appetit; puis apres du ſentiment vient la phantaiſie ou l'imagination & d'icelle & de l'appetit, la progreſſion & la marche de l'animal; d'où il eſt manifeſte & euident que du cœur procedent toutes les facultez du ſentiment, de l'imagination, de l'appetit, & du mouuement, & que les ſens externes poſés & ſitués en la teſte ont reçeu leur origine du cœur, & que tous les nerfs tant motifs que ſenſitifs ſont deriués de luy comme de leur premiere ſource & fontaine: donc l'ame doüée de ces facultez reſide en effet principalement dedans le cœur, duquel toutesfois elle ſe reſpand également par tout le corps, & adhere en chaques parties; ce que les parties des animaux inſectes eſtant diſſequées monſtrent manifeſtement & clai-

rement, comme aussi les branches coupées & retranchées des arbres ; car elles viuent & retiennent aussi leurs premieres fonctions, & elles les conserueroient tres-long-temps, si les instrumens de la nutrition ne leur manquoient point, ce qui se recognoist entierement & clairement en ce que ces parties ont autant de forces & de vigeur qu'elles auoient, quand elles estoient autrefois en leur entier ; or les animaux parfaits & les hommes n'ont pas vne condition, & vne sorte de vie plus vile & plus abiecte, que les plantes & le genre des insectes ; d'où vient que chaque animal entier & parfait n'a qu'vne seule ame, qui est toute contenuë & comprise dedans tout le corps.

Si lors qu'il est diuisé en plusieurs parties, chacune des parties est regie & gouuernée par son ame propre & particuliere, alors il sera fait plusieurs ames d'vne qui estoit auparauant seule & vnique ; c'est pourquoy l'on dit en effet qu'il n'y a actuellement qu'vne ame dedans le corps entier, mais plusieurs en puissance, dautant que d'icelle plusieurs en peuuent estre faites.

Et l'ame vnique & simple qui est dedans nous, pour ce peut faire & operer plusieurs differentes & tres-dissemblables fonctions, dautant qu'elle dispose & accommode plusieurs facultez differentes, & des temperamens dissemblables des parties pour les faire & operer ; tout ainsi qu'vn mesme Artisan,

fait & compose plusieurs ouurages, & pour l'ordinaire beaucoup dissemblables par le moyen de plusieurs differens instrumens, voylà donc qu'elle est l'opinion d'Aristote touchant les parties de l'ame, & ses facultez, & de leur commun lieu & siege, qui a esté tirée & puisée de la doctrine de tous les Philosophes, mais qui est certainement tellement en soy vnie & conuenable à ses principes, que l'on ne la peut point renuerser ny destruire par aucuns argumens, ny par aucune dispute que ce soit de toutes choses.

CHAPITRE XIII.

Que les Medecins suiuant Platon, ont separé la faculté vitale des autres.

ENfin si nous examinons soigneusement & diligemment chaques choses, dedans lesquelles il y a vne tres-grande & tres-certaine force de demonstration, certainement il ne se rencontrera pas peu de choses qui destruiront entierement toutes ces choses, & qui monstreront amplement qu'outre les deux parties de l'ame, que l'on tient pour certaines & asseurées, il y en a vne troisiesme vitale, qui est diuerse & differente, & qui est

située & placée dedans le cœur; car il se voit dedans nous vne perpetuelle & constante motion du cœur & des arteres, par la continuation de laquelle il se fait vne perpetuelle generation des esprits, & par quelle faculté estimons nous qu'elle se face? ce ne sera pas par le moyen de la faculté animale, dautant que tout son mouuement est volontaire, qui demeurant las & fatigué s'appesantit petit à petit, & cesse enfin, mais il n'est pas en nostre puissance que le mouuement du cœur & des arteres nous obeïsse, ains estant continuel il ne peut estre lassé & fatigué par la force & la violence d'aucune cause, & il ne peut iamais estre interrompu; & deplus il n'est point regi & gouuerné par la faculté naturelle, comme estant destinée & attachée à la nutrition du corps, & elle n'a point accoustumé de faire & d'operer des mouuemens si manifestes & si apparans; ou bien si elle les fait dedans nous, pourquoy és ce qu'elle n'en fait point de semblables dedans les plantes, dedans lesquelles toutesfois on ne voit point chose semblable? & enfin la chaleur naturelle n'est point vne operatrice d'vne si grande motion, tant pour les raisons que i'ay tout maintenant desduites, comme aussi dautant qu'estant de soy vne simple qualité, elle ne peut pas estre la cause efficiente de la motion, autrement nous la recognoistrions pour vne nature.

Il semble certainement qu'Aristote a tres-bien dit, quand il a dit que cette motion estoit faite par vne certaine necessité de matiere & de rafraischissement; en apres que cette necessité pouuoit bien estre estimée incitante & prouocante seulement, & non pas la cause efficiente, mais qu'il failloit necessairement en rechercher vne autre superieure & plus excellente: il y aura donc dedans la chaleur vitale du cœur, vne certaine vertu & faculté de ces motions, & des autres que ie diray cy-apres estre l'operatrice des actions, qui est aussi appellée vitale, & qui est entierement differente de la faculté naturelle & sensitiue: dedans lesquelles choses peut estre ayant tres-profondement penetré, tous ceux qui sous la conduite d'Auerrhoës leur capitaine, ont iuré de se tenir dans cette opinion d'Aristote, & qui estant contraints par cette diligente & exacte obseruation des choses, pour introduire & receuoir cette faculté vitale, mais qu'ils (pour ne pas violer leur serment) ont plus veritablement inuenté en songeant par vn moyen qui ne se peut pas comprendre, qu'ils ne l'ont pas pensé, ont compris dedans la faculté nutritiue & naturelle: c'est pourquoy il en font deux sortes, l'vne vitale, & l'autre nutritiue, & ils estiment que la vitale a esté adioustée à la nutritiue pour estre son aide & son secours Ils semblent apporter quelque probabilité à ce songe controuué, mais toutesfois ils offensent la doctrine d'Aristote,

qui a accoustumé d'appeller la mesme & vnique faculté, tantost nutritiue, tantost naturelle, & tantost vitale.

Mais pour moy ie ne veux point contester auec ceux qui sont desia contraints, de conuenir auec nous qu'il y a dedans nous trois facultez, la naturelle, la vitale & l'animale, par le gouuernement & la conduite des quelles la nature & l'integrité du corps est maintenuë & est conioínte & vnie ensemble : & maintenant il faut monstrer que ces trois facultez sont non seulement par la pensée, mais en effet & de leur essence differentes entr'elles, dis-iointes & separées ; car elles sont toutes tellement disposées, que chacune d'icelles peut estre offensée ou abbatuë, ou du tout & entierement perduë & abolie, les autres demeurant constantes & entieres : elles sont diuisees & separées, & elles ne font & n'accomplissent pas vne mesme substance ; or est il que dedans l'os, dedans le cartilage, lequel de sa nature est ferme & stable, il n'y a aucun sentiment, ny aucune faculté de sentiment, neantmoins les facultez vitale & naturelle y sont, par le moyen desquelles il est nourri & il est viuent ; la lethargie assoupit tous les sens & tous les mouuemens, & elle rend toute la faculté de l'ame sensitiue stupide, toutes les autres facultez demeurant saines & en leur entier : la paralysie quelque partie qu'elle aye surpris, elle la priue du sentiment & du mouuement, les autres facultez demeurant, qui ne permet-

rent pas que la partie deuienne seche & aride: & ainsi la faculté sensitiue peut estre en plusieurs sortes & du tout offensée, ou quitter quelque partie, les autres n'ayant receu aucune lesion ou offense; enfin dedãs l'atrophie ou la maigreur extreme, il est manifeste & euident que par le defaut de la nutrition la faculté nutritiue est offensée & lesée, & toutesfois les autres facultez n'en sont point offẽsées ny esbrãslées: certainement il ne manque pas de se trouuer des personnes qui iugent & estiment que la nutrition & le sentiment de quelque partie est entierement renuersée & exterminée, la vie restant seulement, c'est à sçauoir quand estant fonduë & liquifiée elle est du tout amaigrie & atrophiée, & qu'il ne luy reste seulement que la faculté vitale, qui conserue & maintient son integrité, & qui empesche qu'estant consommée de pourriture elle ne soit dissipée. Car la pourriture est contraire à la vie, & il n'y a rien autre chose que la vie, qui empesche que la partie ne perisse & ne meure, tout ce qu'il y a donc la nutrition ostée & soustraite, qui reste en son entier, & qui ne se pourrit point, cela certainement est viuant, & est soustenu & maintenu par la faculté vitale, d'où vient que ie remarque, que cõme par gaillardise, de mesme aussi tres-bien & tres à propos il a esté autresfois dit, que cette faculté auoit esté donnée au corps pour sel, afin qu'il ne pourrit point, d'autãt qu'elle seule peut empescher, reprimer & chasser toute la corruption & la mort;

car c'est sa principale action. non pas de faire que le corps se nourrisse, & qu'il ne sente pas la rencontre des obiets, mais afin qu'il conserue sa vie & son integrité.

Dauantage quand quelqu'vn est mal heureusement attaqué & tourmenté d'vne fievre pestilentielle, & qu'il est affligé d'vne douleur de cœur, d'vn vomissement, d'vne syncope ou euanoüissement, & quand on reconnoist que le pouls est obscur, caché & foible, qui est ce qui peut douter que la faculté vitale qui est dedans les cœur, de laquelle sont ces actions & ces fonctions, est beaucoup offensée & blessée, les autres en effet n'estant ou point du tout, ou beaucoup moins agitées & tourmentées? car les autres sortes de maladies ont accoustumé d'offenser & blesser les autres facultez, si elle est sur tout pestillentielle elle assiege, combat & renuerse la faculté vitale: c'est pour quoy chaque faculté peut souffrir de l'indisposition & de l'incommodité, les autres n'estant point encores ou non egalement lesées & offensées; & pourquoy non peut estre la faculté animale ne peut-elle pas perir par vne maladie en quelque partie du corps que ce soit, & conjointement auec icelle la faculté naturelle, la faculté vitale restant toute seule, de toutes lesquelles choses noüs en dirons cy-apres plus amplement les raisons; d'où l'on peut clairement & entierement reconnoistre que ces trois facultez sont diuisées & separées non seulement de pensée [& comme l'on a ac-

coustumé de dire] par raison, mais en effet par leur propre substance,

---

CHAPITRE XIV.

Que les trois facultez de l'ame sont diuisées & separées de sieges & de lieux.

IL n'y a aucune faculté de l'ame principalement qui soit astreinte au corps, qui puisse faire aucune chose sans l'aide & le secours de quelque organe ou instrument, & quand ou l'organe, ou l'instrument de l'ame, ou son domicile aura receu quelque offense, certainement il faut necessairement ou que la substance de sa faculté soit aussi offensée & lesée si elle a pris de là son origine, ce que plusieurs asseurent ou certainement (ce qui se fait dedans les artifices ou ouurages externes, que ses actions soient faites de trauers & renduës plus mauuaises, & que ses fonctions soient empeschées; c'est pourquoy si le cœur est le seul siege de toutes les facultez, toutesfois & quantes qu'il receura quelque indispo. sition ou incommodité, necessairement toutes ses facultez seront également lesées & offensées; or il est manifeste & euident que ce sont choses fausses & ridicules, par ce qui se

voit arriuer dedans fieures pestilentielles, & dedans les autres maladies contagieuses; c'est pourquoy les trois facultés qui sont dedans l'animal, sont non seulement differentes & separées d'essénce, mais aussi de sieges & de lieux, où elles dominent & paroissent le plus, & elles ne peuuent pas consister & resider en vn seul lieu & place ; & si nous considerons auec grand soing & diligence leurs operations, & leurs effets ou actions, il ne sera peut estre pas difficile d'assigner à chacune son propre lieu & son propre siege.

Nous voyons euidemment que le boire & le manger coulent & tombent dans les parties qui sont situées & placées au dessous du diaphragme, & principalemét dedans le ventricule ou l'estomach, où estant premierement cuits & digerés, & estant puis en apres conuertis en sang, par la vertu & la faculté du foye, ils sont rendus propres & conuenables pour nourrir le corps.

Qui és ce aussi qui ne voit pas que le cerueau estant comme le commun principe du sentiment est enuironné de tous les sens? & qu'iceux pendant le sommeil, le cerueau estant pris, sont tenus liés & comme enchaisnés, & qu'iceluy estant libre quand il est éueillé, ils sont aussi éueillés, & font chacun leurs actions & leurs fonctions? mais le cœur pendant le sommeil est tousiours meu & agité, & iamais il ne s'arreste & ne se repose pendant aucune intermission, & si cela est dedans

les sens la premiere cause efficiente, pourquoy donc leur fonction & leur action n'est elle pas perpetuelle & continuelle ? le cerueau estant esbranlé & comprimé auec grande violence, l'animal est continuellement assoupi & sans aucun sentiment & mouuement; le cerueau estant offensé se font les maladies suiuantes, l'oubliance de toutes choses, la folie, le delire, l'apoplexie, par lesquelles les actions & les fonctions tant principales que des sens sont empeschées, & les remedes qui guerisent ces maladies sont ceux qui sont appliquez sur le cerueau, & non sur le cœur : & le foye estant offensé le corps est mal & difficilement nourri, aucunes-fois il est rendu sec & aride par l'atrophie ou par vne maigreur extreme, & aucunesfois il est rendu froid & glacé, le foye estant corrompu: & quand on appliquera des remedes pour guerir ce viscere malade, en fortifiant la faculté nutritiue on remettra tout le corps dedans sa premiere santé. Il n'y a aucun qui soit si mal aduisé & si insensé qui dedans ces maladies veuille ordonner & appliquer des remedes sur le cœur, ou si peut estre il le fait, qu'il ne se trompe & ne s'abuse, & qui ne deçoiue & ne frustre son dessein, & son attente; c'est pourquoy les actions & les fonctions des sens se font & paroissent d'auantage, & sur tout en la teste, les naturelles dedans les parties qui sont au dessous le diaphragme; & en quel lieu elles paroissent & esclattent d'auantage, il est bien a propos &

conuenable que leur vertu & leur faculté effectrices domine & reside,& tienne son principal lieu & siege; car Aristote aussi meu & porté par cette raison met & place dedans le cœur le principe de la vie, dautant qu'il est le premier viuant de tous,& le dernier mourant; donc de leurs propres actions & fonctions, & de la methode de la cure & guerison, il semble qu'il faut mettre & placer la faculté nutritiue & naturelle dedans le foye, l'animale ou la sensitiue dedans le cerueau, & l'autre vitale dedans le cœur.

Et maintenant qu'il me soit permis de confirmer cette chose par les conduits & les canaux, qui seruent d'aide & d'assistance aux facultez, pour faire leur propres & particulieres fonctions, sçauoir les veines à la naturelle, les nerfs à l'animale, & les arteres à la vitale; & certainement tout ainsi qu'Aristote a dit & enseigné que toutes ces facultez naissoient du cœur, ne s'esloignant en rien du tout de sa pensée, & de soy mesme, estimant tres-bien que là deuoit estre mise & placée la faculté & la partie de l'ame, d'où son organe & son instrument naistroit, & ses conduits seroient deriués; c'est pourquoy estant sur tout conuenable que les arteres naissent & procedent du cœur, & que delà elles en reçoiuent toute leur pulsation, si de plus ie monstre que les nerfs ont pris leur premiere origine du cerueau, & les veines du foye, ie sembleray aussi auoir clairement fait veoir

que celuy là est le domicile & le siege de la faculté animale, & cét autre de la naturelle.

Tout ainsi que dedans les arteres, & dedans toutes les sortes de plantes, les choses les plus grandes sont les principes des plus petites, & que le tronc qui est le plus grand & le plus ample de toutes les autres parties, iette en bas ses racines, & respand en haut ses branches & ses rameaux, lesquels puis en apres se iettent & se font plus petits, & enfin se respandent & se prouignent de tous costez, iusques en des tres-petites feüilles & reiettons; delà selon le sentiment de tout le monde, on met & on establit leur principe dedans le tronc; & la faculté qui regissant & gouuernant l'arbre ou la plante, attire l'aliment & le distribuë à toutes & chacunes des parties; de mesme aussi certainement il semble qu'il en faut dire de mesme des veines & des nerfs.

Premierement la veine caue au lieu où elle est iointe & inserée dedans le cœur, elle est beaucoup plus petite & desliée, qu'au lieu d'où elle sort de la partie concaue du foye, bien plus elle se fend là en deux rameaux, dont l'vn & l'autre est deux fois plus grãd, plus ample & plus gros, que celuy qui sort & qui s'esleue du cœur en haut; ce qui monstre manifestement & clairement que les veines tirent, & prennent leur premiere origine non du cœur, mais du foye.

En second lieu le foye iette de ses parties caues, & de sa face & superficie interne vne

veine aux veines portes, qui serpentant par plusieurs & differens contours entortillés, & errans respand plusieurs ruisseaux ou rameaux, ainsi que des racines dedans le ventricule ou l'estomach, l'omentum & le mesentere : & le cœur n'a aucune societé & communication auec ces rameaux [encores que ce soient des veines] & n'y mesme aussi auec les veines qui sont nées & sorties de la partie caue du foye ; c'est pourquoy suiuant l'exemple des plantes, il faut dire que le foye est l'origine des veines : d'où l'on recognoist que la partie qui est dedans les plantes interposée entre la racine & le tronc, qu'Aristote a comparé au cœur, ressemble bien plus tost au foye qu'au cœur, comme estant celle en laquelle reside la faculté naturelle, monstrant entierement celle qui est & qui reside dedans le foye.

Enfin comme il a esté remarqué dedans les animaux parfaits, que les arteres naissoient, & sortoient du ventricule gauche du cœur, ainsi il a esté adiousté aux animaux terrestres, & qui ont de la voix vn ventricule droit, & en iceluy il y a esté inserée vne veine caue, afin que delà le sang sortant & estant respandu les poulmons en fussent nourris & substentés ; & les animaux muets, comme tous les poissons, n'ont point de ventricule droit au cœur, ce qui est confirmé par la raison & les sens de tout le monde, dautant que les animaux aquatiles n'ont point de poulmons, ny de voix, &

qu'ils ne respirent point, & neantmoins ils sont nourris du sang qui est dedans leurs veines, & leurs veines sont toutes tellement attachées au foye, que l'on voit manifestement qu'elles en sont nées & deriuées ; & elles ne peuuent point estre inserées & naistre du ventricule droit du cœur, dautant qu'ils n'en ont point; quoy donc puis que la veine arriue à peine iusques au cœur dedans les poissons, peut elle de la naistre d'où elle est plus loing distante & esloignée.

La force & le poids de ces raisons est presque semblable dedans la naissance des nerfs, que l'on voit manifestement n'atteindre point iusques au cœur, n'y auoir aucune communication ny vnion quelconque, tellement que pour cette raison personne (si ce n'est quelque aueugle dedans la consideration des choses] n'estimera point qu'ils naissent du cœur comme de leur principe: & mesme si l'on considere diligemment & attentiuement auec l'esprit & les sens la structure du cerueau, il sera manifeste & euident que delà naissent les nerfs sensitifs, & que d'iceluy ils prennent les premiers commencemens de leur naissance ; si on regarde leur substance l'on recognoistra que se sont comme des reiettons des parties d'vn arbre, mais qui estant aduancées vers les extremités du corps, tant par la longueur du chemin, que par la secheresse des lieux, par lesquels ils ont passé, se sont merueilleusement endurcis; pareillement l'espine du dos qui est

vne veritable propagation de la ſubſtance du cerneau, & qui eſt en effet tres-large & tres-ample au lieu d'où elle ſort du cerueau, & qui deuient plus graile & plus deliée, plus elle s'en eſloigne ; d'icelle ainſi que du tronc d'vn arbre ſortent & ſe reſpandent manifeſtement, & euidemment de toutes parts pluſieurs nerfs, de ſorte que ſi on veut faire perdre la foy & l'authorité des ſens, l'on ne peut pas doubter ny heſiter que tous les nerfs ſoient nais & ſortis, ou prochainemẽt, ou par le moyen de la moëlle, de la ſubſtance du cerueau.

Cà eſté autrefois vne ancienne opinion, qu'a cauſe de leur dureté, ils naiſſoient & procedoient des meninges qui enuellopent, & le cerueau & la moëlle de l'eſpine, d'icelles peut eſtre tous les nerfs qui ont receu quelques membranes qui les enuelopent, neantmonis l'on attribuë à la ſubſtance du cerueau l'origine de la moëlle, qui eſt au dedans, ainſi que celle qui eſt dedans les branches des arbres ; car la premiere & la principale partie du nerf c'eſt celle, qui eſtant & ſubſiſtant, tout mouuement ſe fait, & qui eſtant bleſſée & offenſée, ceſſe & ſe perd : partant de la proprieté des fonctions, de la ſituation des organes ou inſtrumens, de la naiſſance & propagation des conduits, l'on doit promptement & a l'inſtant recognoiſtre par les yeux où la veuë, que la vertu ou faculté animale eſt comme dedans ſon propre lieu & ſiege dedans le foye, la ſenſitiue dedans le cerueau, &

l'autre vitale qui reste dedans le cœur : d'où aussi i'estime qu'elles sont non seulement des simples facultez, mais aussi qu'elles sont situées & placées en diuers lieux & sieges.

CHAPITRE XV.

La refutation des raisons proposées par les aduersaires.

MAis maintenant ie vois vne troupe plus veritablement de Sophistes que d'Aristoteliques, qui criaillent contre ces raisons, lesquels encores qu'ils voyent bien entierement que les fonctions naturelles se font dedans le foye, les animales dedans le cerueau, tout ainsi que la chylification dedãs le ventricule ou l'estomach, & la vision dedans l'œil, neantmoins ils ne veulent point aduoüer qu'ils soient le siege de leurs facultez, comme aussi pareillement que les nerfs procedent du cerueau, & les veines du foye : quelle est donc la cause & la raison, qui les fait estre d'vne telle opinion ? & pour ce dautãt, disent ils, que nous ne iugeons pas de ces choses par l'estimation des sens comme les Medecins, mais seulement par la seule raison demonstratiue ; comment ? par ce que leur Prince Auicenne a laissé par escrit, que les Philosophes qui mettent & placent toutes les facul-

tez dedans le cœur, ont consideré toutes choses plus profondement, & ont examiné les raisons les plus importantes & necessaires: & les Medecins qui ont suiui seulement ce qui meut les sens, ont separé & diuisé de lieux & de places ces facultez. O la folie incroiable! car c'est le propre de l'arrogance sotte & folle, de preferer la necessité de la raison à l'authorité des sens. Mais que dis-ie la necessité, puis qu'ils ne peuuent pas estre portés & conduits à cette opinion par aucune necessité de raison, mais non pas mesme par vne raison assez probable? car peut on renuerser par aucune raison ce qui a esté recogneu par les sens? & leur obstination dedans l'opinion d'vn seul est si grande, qu'ils aiment mieux errer, & demeurer perpetuellement dedans la controuerse & la dispute, que prendre & recognoistre la sincere & pure cognoissance des choses, & comme ils deuroient esclaircir les choses douteuses par des raisons claires & manifestes; ils taschent d'abolir les choses claires & manifestes par des doubtes & des difficultez: car quelle est leur raison si ferme & si constante? que c'est le cœur est le plus noble & la fontaine de la vie, partant il est le siege & le principe de l'ame, & de toutes ses facultez, & le cerueau, le foye, le ventricule, & toutes les autres parties sont seulement leurs organes ou leurs instrumens, & que toutes sont enracinées dedans le cœur auec de tres profondes racines, mais que

leurs fonctions & leurs actions se font paroistre en d'autres parties;donc disent ils le cœur est le principe, qui contient & conserue dedans soy & dedans son sein toutes les facultés, mais non pas le principe de l'action & fonction qui doit estre faite, & qui doit paroistre; par le moyen de laquelle interpretation que plusieurs reçoiuent & admirent comme ayant esté dite & venant du trepied des sages, ils estiment concilier l'obseruation de Platon & des Medecins, auec les raisons d'Aristote, & auoir ainsi resoud toute la dispute & la controuerse; mais combien cét effort & ce trauail est vain & inutile, de vouloir accorder ceux qui sont esloignés d'vn mesme dessein? le cœur disent ils, est l'origine de toutes les facultez, par ce qu'il est le plus noble: comme si le Roy qui est le plus noble de tout le Royaume, contenoit & comprenoit en soy tout seul les forces & les facultez de tous ses suiets, & par ce qu'il a toute la puissance de la vie & de la mort, pour ce ses suiets n'ont pas leurs propres & particulieres vertus, par le moyen desquelles ils recherchent & poursuiuent les choses qui leur sont necessaires & conuenables.

Examinons & pesons plus diligemment & attentiuement toute cette dispute & cette controuerse plaine de dissension entre les plus doctes; si le foye & le cerueau ne sont pas les premiers & les principaux sieges, & s'ils ne sont seulement que des instrumens,

ont ils seulement cela de leur conformation & de leur figure, ou bien aussi de leur temperament ? ie pense que les plus fins & aduisés respondront qu'ils l'ont des deux, mais du temperament plus efficacement que de la conformation ; car le sang est engendré dedans le foye, & l'esprit animal dedans le cerueau, de la proprieté de la substance & du temperament, plus-tost que de la conformation : dautant donc que du temperament il naist vne certaine vertu & faculté, qui est la cause efficiente dedans chaque partie comme le temperament, ainsi de mesme il faut qu'il y aye quelque faculté naturelle qui soit l'operatrice de ses fonctions, ce qu'ils confessent aussi certainement comme vne chose qui s'ensuit entierement, voyant que l'esprit vital sort du cœur & est porté par les arteres carotides dedans le rets admirable, & dedans les ventricules du cerueau, & qu'il est là conuerti & chãgé en esprit animal, & cette conuersion & ce changement d'où & de qui est il prouenu ? n'est-ce point de quelque vertu & faculté qui luy est naturelle & particuliere, & qui y reside proprement ? ils ne desaduoüent point cela : il faut donc necessairement que cette mesme vertu & faculté naturelle qui engendre l'esprit animal, aye aussi l'esprit animal, car commẽt conceurons nous qu'il se pourra faire qu'elle engendre vne autre chose dont elle n'aura point la vertu & la faculté ? certainement plusieurs disent que ça esté le senti-

ment d'Auicenne, pour ne pas dire son subterfuge, que la substance de tous les esprits, comme certainement aussi de toutes les facultez est vne & semblable ; & qu'estant l'esprit vital dedans le cœur, la part & portion qui est portée dedans les ventricules du cerueau, reçoit vne certaine temperature & moderation propre & disposée pour faire les fonctions animales ; neantmoins que cét esprit n'acqueroit point en ce lieu aucune vertu & faculté, qu'il n'auoit point auparauant, & qu'il n'a point esté changé en substance, mais seulement en qualité, & d'vne nouuelle disposition, qui disposant & preparant cét esprit vital autrement qu'il n'estoit pas auparauant, fait qu'il est rendu propre & disposé pour faire les fonctions auimales, & que pour lors la faculté animale se fait premierement paroistre ; car premierement la substance de cette faculté estoit en cét esprit, quand elle estoit encores dedans le cœur, & qui toutesfois ne se produisoit pas encores faisant ses fonctions, d'autant qu'elle en estoit empeschée, & qu'elle n'estoit pas encores ornée & doüée des dispositions conuenables & qui aident à ce faire.

Certainement cette obseruation est ingenieuse & subtile, mais toutesfois elle est trop fausse, comme aussi l'opinion, & le sentiment qui en est tiré, car l'esprit quand il a changé dedans le rets admirable & dedans le cerueau son propre & particulier temperament, n'a-

il point aussi pareillement changé sa substance & son espece ? & s'il a changé son espece, n'a-il pas changé aussi sa faculté? car autremét il n'y aura dedans tout le corps aucune distinction & aucune espece differente des esprits; ce que s'il aduoüent, il n'y aura point aussi certainement aucune distinction ny aucune differente espece d'humeurs, mais le sang, le laict & la semence seront seulement differens d'accident ; & toutes les viandes que l'on mangera ne souffriront point autre changement dedans le ventricule, dedans le foye, dedans les veines & dedans tout le reste du corps, qu'en leur qualité : & en toutes choses sera vne mesme & semblable substance & espece, non seulement dans les choses qui sont contenuës dedans le corps, mais aussi dedans les parties mesmes; ce que qu'es-ce autre chose, sinon d'oster les especes & les differences des choses? de mettre & de faire toutes choses d'vne mesme & semblable substance ? de bannir de la nature & du monde la generation & la corruption des choses ? & enfin de mettre toutes choses en trouble & en confusion ? & si les parties du corps sont differentes en espece ; & les humeurs qui sont changées par icelles, pourquoy les esprits aussi ne seront ils point entre eux differens de substance & d'espece, lesquels on voit manifestement estre beaucoup plus subtils & desliés & plus faciles a estre changez, de sorte que plus promptement ils peuuent estre changez

& conuertis en la vertu, & condition des parties ou ils seront residens, que non pas les humeurs ? c'est pourquoy il est beaucoup plus à propos & plus conuenable que le cerueau soit different d'espece & de substance du cœur, de mesme aussi l'esprit animal de l'esprit vital, & qu'ils ayent plusieurs differentes facultez.

Tous ceux qui s'efforceront de soustenir le contraire, estant liez & garrotez de plusieurs liens, ils seront reduits & conduits à tel point d'imprudence, qu'ils ne voudront pas; c'est pourquoy Alexandre Aphrodisæus, encores bien qu'il fut tres-fort attaché à la doctrine d'Aristote, il a beaucoup mieux & plus à propos qu'eux attribué au cerueau, au foye, au ventricule & aux autres parties leurs propres & particulieres vertus & facultez, lequel les ayant diuisé les vnes en seruantes & ministrantes, & les autres en principales & comme maistresses & gouuernantes, il a estably le siege principal de l'ame dedans le cœur, & leurs facultez qui luy seruent comme luy estant suietes, il les place dedans des differentes parties du corps ; car tout ce que nous auons raporté pour monstrer la faculté animale, l'on le peut presque aussi de mesme approprier & accommoder à la faculté naturelle, & aux autres facultez.

Quiconque donc uoudra conseruer aux Medecins la contemplation des choses naturelles, quittant & deposant tout desir & en-

uie de dispute & de controuerse, qu'il diuise les trois facultez de l'ame, la vitale, l'animale, & la naturelle, d'essence, de siege & d'organes ou d'instrumens; car celuy-là qui les confondra ensemble, ne comprendra & ne monstrera iamais rien de clair, de certain & auec raison dedans la Medecine; d'où vous voyez qu'Alexandre, & presque tous les autres interpretes d'Aristote, ont diuisé & separé la faculté vitale de la faculté naturelle, que quelques-vns ont attribué & assigné à des membres des certaines facultez seruantes & ministrantes, quelques autres ont donné non pas vne mesme & semblable origine aux organes ou instrumens, mais vne du tout differente & diuerse, cette si grande diuersité d'interpretations est vn signe certain d'vne opinion vacillante & flottante, car encores bien qu'Aristote estant doué d'vne admirable science & iugement, doiue estre presque seul suiuy en toutes autres choses, & estre de nous honoré, neantmoins il a en ce lieu temerairement rompu & brisé l'authorité de l'ancienne doctrine, & pour en inuenter & faire vne nouuelle, il a offensé & peruerti ces parties de l'ame, que Platon auoit merueilleusement bien enseigné & expliqué. Mais il craignoit que s'il les admettoit auec Platon, qu'il ne fut contraint d'auoüer & de reconnoistre plusieurs ames dedans l'homme, & qu'iceluy ne fut plusieurs animaux, dedans lesquels accidens & precipices si Platon est

tombé; Aristote ne les pourra pas aussi fuire ny euiter par aucune fuite quelconque, ayant estably en l'ame deux parties, l'vne immortelle, & l'autre mortelle & caduque : delà Themistius enseigne qu'il y a de la difficulté en l'vne & en l'autre opinion, dautant qu'il dit qu'il en est faite non vne ame simple, mais vne composée de parties : mais vn peu cy apres nous enseignerons plus amplement ce qu'il faut sçauoir & estimer de ces choses, quand nous expliquerons la substance & l'integrité de l'ame.

CHAPITRE XVI.

Comment la faculté vitale est plus excellente que les autres, & ce quelle leur donne, en quelle partie elle est & reside, en quel ordre elle est, & ce que c'est que la vie.

Certainement c'est vne chose vulgaire & commune dedans tous les discours des plus idiots & ignorans, que les plantes viuent, que les animaux viuent, & que les choses celestes viuent, & ceux là en effet par leur seul esprit, les autres par leur sentiment, & les autres enfin par la nature, car comme

l'homme seul est doüé de la nature du sentiment & de l'esprit, & la vertu & la faculté nutritiue de la nature est dedans le foye, & les autres dedans le cerueau, qui és ce qui fait donc que nous ne sommes pas assez bien gouuernés & conserués par l'vnion & le concours de ces deux parties, & de leurs mutuelles fonctions; si la cause de toutes les fonctions de la vie est estimée estre raportée à icelles, pourquoy donc le cœur nous a il esté donné de plus? par quelle necessité mouuante a il esté fait & construit? qu'elle est son action que le foye & le cerueau ne font pas? donc ou il est du tout inutile & superflû, ou il est le premier siege & lieu de toutes les facultez; & ce sont choses, que quelques-vns ont dit estre inexplicables, & qui n'ont point encores esté entendues, lesquelles toutesfois nous tascherons d'expliquer & de mettre clairement au iour.

Le genre des animaux a en effet la vertu & la faculté naturelle & vitale commune auec les plantes, & icelle située dedans le foye; mais qui est toutesfois d'vn ordre & d'vne dignité plus noble & plus excellente, car les animaux font & accomplissent la fonction nutritiue d'vne certaine maniere & façon plus excellente & plus parfaite: l'Aliment de la plante est vn suc impur & immonde tiré & succé de la terre; mais à l'animal son aliment est preparé & disposé par plusieurs changemens, comme les legumes, les fruits, la

chair. Les plantes ſont nourries & ſubſtantées par vne facile & prompte coction, & par vne certaine legere mutation d'aliment, mais les animaux ne le ſont point, ſi non par vne coction bien differente de l'aliment vtile, par le moyen de laquelle il eſt changé par vne longue ſuite de changemens en ſang, & enfin en la ſubſtance de leur corps : dautant donc que dedans les animaux la coction eſt faite en differentes façons & manieres, & que l'aliment eſt fait & rendu dans vne perfection telle qui ne ſe fait point dedans les plantes, il faut neceſſairement que dedans les animaux il y aye vne vertu & vne certaine faculté plus excellente, que dedans les plantes qui fait la nutrition, & qu'elle ſoit d'vn certain genre plus noble & plus excellente, ou qu'elle ſoit aidée par des vertus & des facultez receuës d'ailleurs.

Pour cette raiſon il a eſté donné aux animaux plus parfaits vn cœur, la chaleur, la vertu & la faculté duquel ſeroit reſpanduë par tout le corps, & principalement au foye & au cerueau, & qui accompliroit & feroit les offices & les fonctions de toutes les parties; mais aux plantes qui viuent & ſubſiſtent par le ſeul benefice de la nature, il ne leur a eſté ſeulement donné que la faculté nutritiue, maintenuë & conſeruée par cette chaleur qui en eſt le ſuiet ainſi que la matiere : & laquelle eſt en effet languiſſante, obſcure, & reſpanduë par toute la ſubſtance des plantes, & qui

ne peut pas estre facilement resoluë & dissipée; ce qui se voit en ce que les rameaux ou les branches des arbres estans rompuës, coupées & separées viuent encores quelque temps, & qu'elles peuuent estant enteés ou plantées reprẽdre vie & porter du fruit: ainsi certainement les animaux exangues ou qui n'ont point de sang, qui estant d'vne nature douteuse sont adherans aux rochers, & qui y font leur demeure ferme & stable comme les conches ou les huistres; & ceux qui sont de leur propre, interne & volontaire mouuement portés confusement çà & là, comme la mouche, la fourmi, les vers, & tout le reste des animaux insectes; dont nous voyons les parties estãt coupées & separées se remuer & se mouuoir; lesquels tous ont en effet vne bien petite chaleur naturelle & vitale, respanduë également par tout le corps, & dedans lesquels il n'y a aucune partie, lieu & siege qui soit veritablement bien comparée au cœur, & de laquelle aussi cette chaleur coûle & se respande par toutes les parties, car autrement estant ainsi disposés, les parties coupées & separées ne pourroient pas viure, se remuer ny se mouuoir: Au contraire les parties des animaux plus parfaits, estant coupées & separées d'ensemble, sont incontinent priuées de vie, ce qui est vn signe qu'elles ne sont pas maintenuës & soustenuës d'elles mesmes, mais par le moyen des vertus & des facultez qui procedent d'ailleurs, &

qu'elles ne sont point regies & gouuernées seulement par leur propre chaleur ainsi que les plantes, mais aussi par vne chaleur qui leur vient d'ailleurs, & qu'outre la vertu & la faculté naturelle du foye, il y en a vne autre vitale qui leur est enuoyée du cœur.

En apres la faculté vitale seconde aussi & aide à la faculté animale, dautant qu'elle luy sert comme d'aliment & de matiere, de laquelle en est puis en apres engendré l'esprit animal, d'où vient que quelques vns ont estimé que la faculté vitale auoit esté principalement faite pour la faculté animale, parce qu'elle sẽble luy seruir & aider plus que la faculté naturelle, & ce dautant qu'outre la matiere qu'elle luy fournit, elle luy donne aussi vne force & vertu par le moyen de laquelle elle est meuë & excitée à faire ses fonctions & ses actions, de telle sorte & maniere que sans son aide & son assistance, toute sorte de faculté animale engendrée de la semence, demeureroit languissante, oiseuse & inutile : c'est pourquoy elle est tres bien mise & establie la derniere de toutes ; laquelle pendant que le fœtus est dedans la matrice, se fait lors obscurement paroistre, & semble estre tres-peu necessaire ; mais quand l'enfant est desia né, faisant esleuer & baisser la poitrine, elle attire & pousse l'air au dehors, & lors elle ne sert pas peu au cœur.

Enfin cette faculté vitale non seulement accomplit & perfectionne toutes les autres facultez

facultez estant encores imparfaites & commenceantes, mais aussi elle les maintient & les conserue tant que l'animal est viuant & elle les pousse & meut a faire leurs actions & leurs fonctions ; ce que les arteres font tres-bien veoir quand elles sont bouchées ou comprimées par des liens, ou par toutes autres causes, car par ce moyen l'aspiration du cœur estant empeschée, tout en vn instant l'animale tombe comme estant du tout abbattu ; en la Syncope ou dans l'euanouissement pendant quelque peu de temps que la vertu & la faculté vitale ne se respand point dedans les parties du corps, toutes les autres facultez souffrent pareillement de l'intermission; mais incontinent qu'elle est remise & qu'elle s'est ramassée, toutes les autres en estant aussi comme remises retournent & reuiennent : & ce seroit vne chose absurde & ridicule d'estimer que pendant ce peu de temps les parties du corps soient priuées & destituées de tout leur vertu & faculté ; dedans lequel inconuenient toutesfois Auicenne est tombé, & tous ceux qui estiment que toutes les facultez procedent du cœur : donc pendant ce temps là il y a dedans les parties des vertus & des facultez propres, particulieres & naturelles tout ainsi que dedans le cœur, mais lesquelles toutesfois ne sont point meuës & poussées par aucune vertu ou faculté principale, & neantmoins si la faculté vitale est bien long-temps absente & ne se respand point (comme il ar-

riue quand vn homme est tout soudainement suffoqué & mort par vne Syncope tres-grande & tres violente suruenuë tout à coup) ie ne veux pas soustenir qu'enfin les facultez des parties ne perissent & ne s'abolissent, & que l'animal ne meure du tout; car la necessité de la faculté vitale est si grande, que sans son aide & son assistance les autres ne peuuent pas rien faire n'y subsister vn moment; d'où vient que l'on luy a plustost tres bien donné le nom de faculté vitale, que non pas à la faculté des plantes, dautant qu'elle reluit & esclatte d'vne maniere & d'vne façon de vie beaucoup plus noble & plus excellente, & qu'elle contient & maintient ensemble la fermeté & la stabilité de toutes les autres parties : Elle prouient & coule du cœur auec l'esprit & la chaleur naturelle ; & la mort est l'extinction de la vertu & de la faculté vitale & de toutes les autres facultez; les definitions desquelles choses Aristote a enseigné, & a non seulement approprié aux animaux, mais aussi aux plantes, afin qu'elles s'estendissent bien loing : enfin cette faculté vitale n'est point vne partie de l'ame, dautant qu'elle n'est point toute seule en aucune part, & parce que par son aide & son assistance il n'y a rien qui viue estant separé & diuisé, mais c'est vne certaine faculté tres-grande & principale de toute l'ame, qui l'accomplit & la perfectionne, qui la maintient & qui la conserue, & qui enfin l'vnit & l'assemble comme estant son vnion & son lien.

CHAPITRE XVII.

De l'accord & vnion des facultez & de leur ordre & excellence.

ENcores que dedans l'animal parfait, les trois facultez de l'ame soient separées & diuisées de substance, d'instrumens ou organes & de siege, toutesfois il ne se peut pas faire, qu'apres qu'elles ont esté vnies & assemblées en vn mesme corps, que puis apres elles en puissent estre du tout separées & diuisées, car elles sont vnies & disposées de telle sorte & maniere entre elles par vn mutuel concours que chacune d'icelles, ne subsiste point sans l'aide & l'assistance de toutes les autres: mais il se peut bien faire que la faculté animale de quelque petite partie perisse les autres demeurant, ou que conioinctement la faculté naturelle perisse auec la faculté animale, la seule faculté vitale demeurant & persistant, comme il se fait quand dedans vne partie il y influë & coule la faculté & l'esprit vital par le moyen des arteres, & que du cerueau & du foye il n'y arriue & n'y decoule aucune chose, donc encores bien que cependant que l'animal est en vie, qu'il soit vray & constant qu'il se nourrit tousiours, il n'est pas toutesfois necessaire que cela se face dedans

toutes les parties, la seule faculté vitale perfectionne & conuertit toutes les autres facultez, & elle est aidée & secondée par leurs mutuels offices & assistances. Car la faculté naturelle luy fournit de matiere & d'aliment & la faculté animale mouuant la poitrine & les poulmons, elle fait & son aliment & son rafraischissement : en apres les deux autres facultez seruent de matiere à la faculté animale, & la faculté vitale estant respanduë par les arteres conserue & augmente la faculté naturelle, & icelle faculté vitale a continuellement besoing de la faculté animale ; d'où il se voit qu'elles sont maintenuës & conseruées par vn indissoluble accord & vnion, & qu'aucune ne peut subsister sans l'aide & l'assistance des autres, & que chacune d'icelles venant a perir toutes les autres aussi pareillement perissent & meurent.

Mais d'autant que leurs sieges sont differens & separés, par l'indisposition desquels sont offensés, tant les esprits que la chaleur naturelle & la substance des facultez, il se pourra en effet bien faire que chacune d'icelles receura quelque petite offense, les autres n'estant point encores lesées ny offensées, mais qui demeurant vn peu plus long temps, gaignera & se iettera dedans les autres, & sera faite enfin commune à toutes ; elles perissent en cét ordre, celle-là perit la premiere qui a esté la premiere offensée & lesée, puis apres celle qui a plus grande affinité & con-

nexion auec icelle. & enfin celle qui en a le moins. Car la faculté vitale est premierement offensée & blessée par la faculté animale, & puis en apres la naturelle, & l'animale par la vitale, comme estant celle qui luy fournit sa matiere & sa forme de vie, & enfin la naturelle, la vitale par la naturelle, puis l'animale, la raison & l'euenement des choses nous ont enseigné cét ordre toutesfois & quantes qu'vne seule partie principale est malade; & si chacune des facultez peut perir les autres n'estant pas encores lesées & offensées, il faut necessairement que la cause estant fort puissante qu'vne perisse plutost que les autres, & qu'elles ne perissent pas toutes en vn mesme moment de temps, bien que peu de temps apres elles perissent toutes; c'est pourquoy de la mutuelle affection d'icelles nous en establissons cét ordre, mais dedans l'action & dedans l'administration du corps, il y en a vn autre bien different : car veritablement la faculté nutritiue est la premiere de naissance, puis la faculté vitale, & enfin la faculté animale, là premiere & la principale de toutes en excellence & en noblesse est la faculté animale, puis apres la faculté vitale, & la troisiéme la moins noble & la moins excellente est la faculté nutritiue, car celle-là est commune aux plantes viles & abiectes; la vitale a esté donnée aux anmaux, parce qu'elle perfectionne & accomplit les fonctions & les actions de la faculté nutritiue, & certainement elle semble

estre plus noble & plus excellente, mais aussi moins considerable & inferieure à la faculté animale, comme estant celle pour laquelle principalement elle a esté faite, & la fin à laquelle les autres tendent, est plus illustre & plus considerable en splendeur & en excellence : comme aussi les fonctions animales sentir, mouuoir, ratiociner, contempler, viure auec sagesse & prudence, d'autant que ce sont des actions d'vn degré & d'vne dignité plus haute & plus eminente, que non pas seulement de viure simplement, elles monstrent clairement que la vertu & la faculté qui les fait & qui les produit est la premiere de toutes & tient le premier ordre & le premier rang.

Dedans la necessité de la vie & des actions, la premiere de toutes est la faculté vitale, dautant non seulement qu'elle sert & fournit de matiere aux autres, mais aussi qu'elle les excite & les perfectionne, & qu'elle les maintient & conserue par vn mutuel concours, car si la moindre petite partie doit auoir le mouuement & le sentiment, ou si elle doit receuoir le benefice de la nutrition, il faut necessairement que la vertu ou la faculté & l'esprit vital y influë & y soit portée, laquelle si elle est offensée, incontinent la fonction de l'vne & de l'autre sera lesée & blessée, comme concourrant conjointemét en l'ouurage de l'vne & de l'autre ; c'est pourquoy les autres ayant besoin de son aide & de son assistance, & non pas au contraire, il y en aura vne de toutes qui sera

principalement iugée eſtre ſur toutes neceſſaire à la vie.

CHAPITRE XVIII.

Que l'ame qui eſt contenuë & compriſe en ces parties eſt ſimple, & que de là les raiſons des Ariſtoteliciens ſont refutées & reſolues.

L'Ame qui regit & qui regne dedans les plantes eſt celle que l'on appelle naturelle & nutritiue, comme eſtant celle par le moyen & l'aſſiſtance de laquelle ſeulement elles viuent, les beſtes brutes l'ont auſſi, & de plus vne autre dite ſenſitiue; & d'icelles par l'interpoſition & le moyen de la faculté vitale, eſtant bien vnies & bien diſpoſees, eſt faite l'ame du tout, à laquelle eſt donné le nom de la partie qui eſt la plus noble & la plus excellente: toutes ces parties ſont dedans l'homme auſquelles eſt adiouſtée vne troiſieſme qui eſt appellée l'eſprit, ou l'ame raiſonnable, qui a certainement vne ſi grande familiarité auec ces facultez, que du concours mutuel d'icelles eſt faite vne ſeule ame qui a de l'intelligence & de la raiſon, mais elle n'eſt pas faite d'icelles comme de parties differentes & ſeparées, par ce qu'il n'y a qu'vne ſeule for-

Ame

Ame Raisonable

me du tout, qui est exempte de toute sorte de composition & de structure, mais qui est née d'icelles comme les dernieres figures de Geometrie sont nées des premieres. Car si le triangle est proprement conioint à vn autre triangle. il se fera vn quandrangle, non pas certainement en effet vne figure composée, mais vne figure simple, & estant ioint & approprié à vn autre triangle il sera fait vn pentagone, qui sera en effet & actuellement simple, mais en puissance composé ainsi presque de mesme cependant que l'enfant est fait & formé dedans la matrice, la faculté naturelle se produit, & se fait premierement paroistre, puis en apres par le moyen & l'assistance de la faculté vitale l'ame sensitiue se manifeste & se monstre, & laquelle bien qu'elle soit simple dedans les bestes brutes, retient toutesfois auec soy la faculté naturelle, qui ne peut pas estre pour lors dite estre l'ame permanente, afin que nous ne soyons pas contraints d'auoüer & de reconnoistre en vn mesme & seul corps ou plusieurs ames, ou vne composée: il y a donc pour lors seulement vne sienne certaine partie & faculté, tout ainsi que la forme qui est dedans l'os, ou qui est dedans la chair, quand toute l'espece est toute faite & accomplie, il y aura en icelle certainement non pas en effet & actuellement, mais comme vne preparation & vne faculté ministrante ou seruante à la forme qui doit suruenir; dont nous parlerons plus am-

plement en vn autre lieu au liure premier des dialogues.

Enfin quand l'ame du conseil & de la raison viendra, l'ame qui auoit esté sensitiue, ny demeurera & n'y residera plus en effet & actuellement, mais elle sera comme vne sienne certaine faculté & comme vne preparation d'icelle plus noble & plus excellence; il y a de certains Philosophes qui s'eschauffant en ce lieu par la difficulté & l'obscurité des choses, estiment qu'il ne se peut pas faire que nostre ame soit simple; car nostre ame & nostre intelligence est censée eternelle & immortelle, & qui nous a esté donnée du dehors, & l'ame sensitiue est mortelle & caduque, comme ayant esté produite & engendrée du corps: celle là, comme estant separée & simple, n'est point meslée auec le corps, mais elle y est seulement assistante & residente comme vn pilote dedans vn nauire; & cette autre est entierement plongée & confuse auec le corps, duquel elle ne peut iamais estre separée & diuisée; celle-là enfin pour penser, mediter, contempler & entendre, n'a point besoin de l'aide & de l'assistance du corps, & cette autre ne peut rien faire sans la disposition propre & conuenable du corps & de son organe, dont elle est certainement vne certaine perfection & accomplissement.

Par la consideration donc de ces raisons ils estiment & concluent qu'il ne se peut pas faire que des natures si differentes & si dissembla-

bles, puissent estre vnies & assemblées par vne vnion & societé commune dedans vne seule & simple substance, c'est pourquoy soit que l'on reçoiue ou l'opinion de Platon ou celle d'Aristote ils soustiennent qu'il y a cét inconuenient en chacune opinion, que l'ame n'est pas simple, mais qu'elle est faite & composée de differentes parties ; & ainsi donc estans troublez & embarassez par de tres fortes raisons ils demeurent & restent en des doutes, & difficultez tres-espineuses

Mais quiconque considerera auec soin & attention d'esprit ce que nous auons rapporté pour esclaircir cette dispute & cette controuerse il estimera que l'ame qui est dedans nous raisonnable & intelligente, n'est pas composée des autres comme de ses parties, mais qu'elle est simple & comme la reine (quand elle a esté infuse) de toutes les autres, elle obscurcit le rang de toutes, & domine seule comme estant la plus excellente, qui contient & qui comprend les vertus & les facultez de toutes les autres, tout ainsi qu'vn Pentagone contient & comprend dedans soy l'angle simple : car celle qui est la plus noble & plus excellente a dedans soy toutes les vertus de celles qui luy sont inferieures : d'où vient qu'icelle estant simple & singuliere, elle peut seule faire dedans nous toutes choses & mesmes dissemblables; mais en effet quelques-vnes par elle mesme, & quelques autres auec l'aide & l'assistance des facultez corporelles,

car comme noſtre ame eſtant libre & ſeparée du corps penſe, ratiocine, & ſe reſſouuient, elle fait ainſi les meſmes choſes dedans nous ſãs eſtre aidée ny aſſiſtée d aucun inſtrument ou organe corporel, icelle eſtant libre & exempte des liens du corps elle ſent & cognoit toutes choſes, & ce purement, clairement, & telles que chaques choſes ſont, mais l'autre qui eſt meſlée & liée auec les liens terreſtres du corps, elle ne connoiſt point les obiets externes ſinon par le moyen des cinq organes ou inſtrumens des ſens ; & elle meſme ſe ſeruant des facultez naturelles nourrit tout le corps, & ſe ſeruant des facultez vitales elle conſerue & maintient la vie de l'homme.

Elle eſt donc à tous la fontaine & le principe du mouuement d'autant qu'elle ſe meut de ſoy meſme & elle n'eſt point meuë par aucun autre; pour cette raiſon ſur tout l'on peut tres-bien reconnoiſtre qu'elle eſt de condition immortelle, comme auſſi d'autant quelle prend connoiſſance des choſes innombrables, & qu'elle en retient la memoire, & qu'elle examine & penetre les choſes occultes & cachées & ſeparées de tout ſens & corps,& enfin de ce qu'elle fait & opere de ſi grandes choſes ſans aucun aide n'y aſſiſtance du corps: car cette ame qui eſt doüée de ces vertus & de ces facultez, ne peut eſtre en façon quelconque compoſée d'vne nature terreſtre & mortelle, & elle ne peut admettre rien de meſlé, rien de compoſé & rien d'aſſemblé & fait de

plusieurs parties ; c'est pourquoy estant simple elle ne peut point estre ny dis-iointe, ny diuisée, ny separée, & partant donc elle ne peut mourir;d'où l'on reconnoist enfin quelle est tousiours exempte de tout mouuement trouble & agitation, & qu'elle n'est point esmeuë ny offensée ny par la douleur ny par la maladie

Mais il y a plusieurs choses dedans le corps qui aident & qui aiguisent leurs fonctions & leurs actions, & plusieurs autres qui les destournent & qui les empeschent ; car le corps estant abbattu & consommé par vn changement acre & violent d'estat, elle est contrainte incontinent de sortir & de s'enuoler, & quand ces maux sont presens, qu'est-ce qui est la cause pourquoy elle ne fait pas ses fonctions & ses actions ? est-ce qu'elle a perdu sa propre substance ? or elle ne peut point estre ny offensée ny abbatuë, son instrument ou son organe est offensé & blessé ? or est-il que nous ne luy en donnons ny accordons aucun que reste-il donc? que le corps qui est son propre domicile est empesché & offensé : car tout ainsi qu'vn artisan estant muny d'instrumens propres & conuenables, s'il est enfermé dedans vne chambre ou dedans vn lieu obscur, tenebreux & estroit,il ne peut pas faire les ouurages de son mestier ; de mesme l'ame estant renfermée dedans vn corps vicieux & defectueux, qui est comme son domicile, elle ne peut pas faire ses fonctions & ses actions;

car elle veut estre maintenuë & conseruée dedans vn corps bien disposé & temperé, & si elle est tant soit peu alterée & changée elle sera empeschée de faire ses fonctions & ses actions, & si ce n'est pas beaucoup toutesfois ayant en haine & en auersion, & ne pouuant pas souffrir vne si grande alteration, discordance & des vnion elle sort & s'enuole du corps.

CHAPITRE XIX.

Des facultez morales.

IL y aussi dedans l'homme vne autre sorte & genre de facultez, sur lesquelles on dit que les mœurs sont occupées, estant conduites par les vertus : & en effet ce genre est du tout l'appetit, qui est aussi diuisé en autant de differences que les facultez de l'ame sont diuisées & separées, de lieux & de sieges : car il a esté cy-dessus tres clairement monstré & enseigné que chacune d'icelles n'estoit point meuë & excitée pour agir que par son propre & particulier appetit ; c'est pourquoy comme l'vne des parties de l'ame appetitiue est raisonnable, & l'autre ne l'est pas ; car les mœurs des enfans, qui se faschent & qui s'eschauffent & bruslent de colere, bien qu'ils ne iouïssent pas encores de la raison, font veoir

apetit

que ces appetits sont diuisés & differens, bien plus les ieunes Adolescens qui sont doüés de prudence, bruslent d'vn desir fascheux & importun de plusieurs choses, que la raison suruenant & s'opposant tasche de dissuader & de changer, & de là bien souuent il se fait vn tres grand combat, ce qui monstre manifestement & entierement qu'il n'y a pas vne seule faculté, mais qu'il n'y en a du moins deux, l'vne qui obeït à la raison, & l'autre qui est amie du plaisir & de la volupté; & quand la raison est par hazard vaincuë & surmontée dedans le combat, celuy qui a ainsi succombé par les plaisirs & les voluptez des vices. se faschant puis en apres il se reprimende & se corrige soy mesme; & pour lors la raison estant secondée par la colere comme son aide & son secours, elle deffend & soûstient son parti, pour combattre les ardeurs & les impetuosités de la concupiscence.

De toutes lesquelles choses l'on peut recognoistre qu'il y a dedans nous non seulement deux, mais trois facultés morales, l'appetit raisonnable, appellé la volonté qui desire & qui souhaitte toutes choses auec constance & auec prudence, & l'autre qui n'est point raisonnable consiste en deux parties, qui sont la concupiscence & la colere celle-là est dedans le foye & l'autre dedans le cœur: & en apres les parties de la concupiscence sont la lvxure & la faim ou l'appetit de manger, celle-là est respanduë dedans les testicu-

les & l'autre dedans le ventricule ou l'estomach : Il sera clair & manifeste que les facultez de l'appetit sont diuisées & situées dedãs les lieux & sieges, que i'ay dit & enseigné, par leurs propres & particulieres alterations, troubles & mouuemens qui sont tels Le trouble ou la maladie de la luxure est la conuoitise des femmes, & au contraire son degoust & son auersion, est la *Misogenia*, c'est à dire la haine des femmes ; & la faim ou l'appetit de manger a ses troubles, ses alterations ou ses maladies : au regard des viandes sont la gourmandise & la friandise, & au regard du vin c'est l'iurognerie, ses maladies sont le degoust & l'insensibilité du boire & du manger, de laquelle celuy qui en est affecté ne sent & ne gouste point les viandes : & la mediocrité des deux est la temperance.

La faculté de l'ame qui est & qui reside dedans le cœur comme elle est portée par son appetit vers diuers obiets & matiere qu'elle iuge vtiles, & desquels toutesfois elle ne peut pas ioüir (car elle est meuë & excitée par ces deux causes, par la priuation & l'vtilité) ainsi elle est troublée & agitée de plusieurs troubles, passions & mouuemens ; desquels est l'ambition qui recherche & qui pourchasse la gloire & les honneurs, l'auarice qui desire & conuoite les richesses & les biens, la colere qui desire punir & venger l'iniure la crainte qui esmeut & qui trouble par l'apprehension du mal futur ou adue-

nir:mais pour lors qu'il ioüit desia de ces biés, l'esprit & le cœur saute de ioye & de plaisir, mais s'il est arriué des mal-heurs, il est affligé & touché de douleurs.

Mais maintenant si nous examinons diligemment & attentiuement chacunes des parties qui sont agitées & troublées, ie pense qu'il sera certain & constant en quel lieu & siege chaque faculté est & reside; car il est conuenable & a propos que chaque faculté soit mise & située principalement en cette partie comme dedans son siege, qui est recogneuë estre plus euidemment & manifestement agitée & combattuë de ses troubles passions, & mouuemens; or est-il que quand nous sommes attaqués & touchés de colere, de douleurs, de ioye, de crainte & des autres passions de cette sorte, l'on voit manifestement & euidemment que le cœur est dedans nous oppressé & dilaté, & en celuy qui est tres fort tourmenté & consommé de faim & de soif, on voit que les parties du Diaphragme sont retirées par vne certaine triste & facheuse langueur, qui est incontinent renduë plus douce, aussi tost que l'on a mangé & beu quelque peu; comme aussi les femmes grosses estant tourmentées d'vn desir & d'vn appetit extraordinaire de manger des choses estranges & sales comme de la boue, & des charbons, elles en sont a l'instant deliurées & liberees si on purge leur estomach & leur foye, par quelque potion ou medecine que ce soit

soit : dedans le delire, l'oubliance & la folie, comme cette tres-excellente lumiere de la raison est esteinte, de mesme aussi le cerueau est tres griefuement blessé & offensé, & l'on applique selon l'vsage & la pratique sur iceluy & non pas sur le cœur des remedes bons & salutaires. Ces choses estant claires & manifestes à vn chacun, l'on ne doit point du tout doubter que l'appetit raisonnable est mis & placé dedans le cerueau comme dedans sa forteresse & son propre lieu & siege : & l'appetit de colere, & qui est appellé par les grecs *Tumosis* c'est à dire colere, est & reside dedans le cœur, qui seul d'entre tous les visceres brusle d'vne tres-grande chaleur, afin qu'il puisse enflammer & allumer ces impetuosités ; & la derniere qui est nommée la concupiscence, est située & placée au dessous du diaphragme, & principalement dedans le foye.

Et dautant que les deux derniers appetits sont agités & troublés de diuerses passions & emotions, ils sont certainement passibles, & suiets à la passion, & s'ils sont passibles ils sont aussi moraux & caduques, car il faut necessairement qu'ils soient abattus & abolis par la longueur de la durée des passions, mais le premier qui obeït à la raison, comme il n'est point agité par aucuns flots des passions, & qu'il n'est point accablé & opprimé par aucuns troubles, mouuemens & tempestes des vices, ainsi de mes-

me il doit estre estimé estre du tout impassible & immortel : delà l'on peut recognoistre que cette vertu & cette faculté appetitiue est incorporelle estant de la condition de l'ame tres-haute & tres-excellente, & que les autres sont & confuses & meslées auec le corps, & qu'elles nous sont communes auec les bestes brutes.

Et encores qu'elle soit contenuë auec les autres facultez de l'intelligence en vne mesme & seule substance, neantmoins il ne la faut pas confondre auec icelles, mais il faut soigneusement examiner & distinguer la nature de chaque faculté : & ainsi il faut prendre garde & preueoir de ne pas confondre la vertu & la faculté de la colere, que nous auons mise & placée dedans le cœur auec la faculté vitale, comme n'en faisant qu'vne, car bien qu'elles soient situées en vn mesme lieu & siege, & qu'elles soient contenuës & comprises en vne mesme substance ; neantmoins la difference & la diuersité de leurs effets & de leurs actions, fait voir & monstre que ce sont des facultez diuerses & differentes : & ainsi presque de mesme la concupiscence qui est mise dedans le foye, est beaucoup differente & distincte de sa faculté nutritiue, encores bien qu'elles soient d'vne mesme substance : car la vertu & la faculté appetitiue est par tout & en tout lieux, premierement que celles qui l'accompagnent, lesquelles elle meut & excite ainsi que leur aiguillon

pour agir & faire leurs fonctions & leurs actions : voilà ce qui estoit & ce qui se presentoit premierement à dire & à expliquer touchant les facultez de l'ame, & maintenant dedans le liure suiuant nous traitterons & enseignerons par vne mesme suite de paroles & de discours, leurs fonctions & leurs actions.

Fin du 5. Liure des facultez de l'ame.





LIVRE VI.

DES FONCTIONS ET DES HVMEVRS.

CHAPITRE I.

De la coction de l'aliment dedans le ventricule ou l'estomach.



ES fonctions sont vnies & conioinctes auec les facultez d'vne si grande affinité & connexité, & d'vne vnion si constante, que l'on doit apprendre la cognoissance des vnes de la cognoissance des autres, & qu'il nous a esté necessaire de traiter cy-dessus conioin-

tement des vnes & des autres, pour en monſtrer entierement toutes les differences; c'eſt pourquoy maintenant voulant parler derechef des fonctions, ie ne pretends pas certainement faire veoir qu'elles ſont dedans nous, ny auſſi nombrer & compter leurs differences, dautant que ie les ay deſia cy-deuant tres-clairement & tres-amplement deſduites & enſeignées; mais ie deſire d'vne façon & d'vne maniere contraire, par le moyen des facultez comme des cauſes, monſtrer & enſeigner ſeparement & diſtinctement, par quelle façon & maniere & par quel ordre, ſe ſeruant de leurs eſprits, de leurs parties & de leurs temperamens, comme de leurs inſtrumens, elles font & accompliſſent toutes leurs fonctions & toutes leurs actions, tellement que delà toutes les commodités & les vſages de toutes les parties du corps humain ſe monſtrent & ſe font paroiſtre en meſme temps; premierement nous examinerons & expliquerons en particulier toutes celles qui ſont dedans l'homme deſia né, parfait & accompli en toutes ſes parties, & puis en apres en celuy qui s'engendre & qui ſe met au monde, & auſſi en iceluy nous conſidererons premierement les fonctions naturelles, puis apres les animales, & enfin les vitales.

La premiere & la principale fonction naturelle, c'eſt la nutrition qu'elle fait & accomplit dedans l'aliment pris & receu, car c'eſt toute ſa matiere, ſur laquelle elle s'occupe

entierement, & laquelle traittant & disposant diuersement, elle le purge & nettoye, elle le change & conuertit, & elle le respand & conduit par ses propres conduits & passages dedans toutes les plus petites parties du corps; & toute sorte d'aliment qui est beaucoup dur & solide, elle le masche brise & incise auec les dents qui sont dedans la bouche, & là il ne reçoit pas vn petit & leger changement, & elle se sert aussi en quelque façon des qualités animales; desorte qu'à peine elle retient sa premiere nature, forme & espece. Ce qui est principalement fait, tant par la forte & soigneuse incision & fraction, comme aussi par la pituite qui est respanduë dedans la bouche, qui n'a pas peu de vertus & de facultez pour plusieurs autres choses, & par la chaleur de la bouche, & enfin par le moyen de l'attouchement de ses tuniques ou membranes, qui est commune & continuë auec celle du ventricule ou de l'estomach. L'aliment estant desia masché & disposé pour la nutrition, il est chassé & poussé en bas par les frequens mouuemens & agitations de la langue, & il est receu dedans l'estomach qui est la voye, l'orifice & le passage commun, par lequel il tombe dedans le ventricule; qui est là le receptacle & le reseruoir du boire & du manger, lequel il attire du gosier par le moyen de ses fibres droites situées dedans sa tunique ou membrane interne, & par le moyen aussi d'icelles le gosier l'attire de la bouche,

tout ainsi que si l'on disoit que l'estomach prend les viandes de la bouche par le moyen du gosier comme auec la main : & cette action semble estre aidée par les fibres transuerses qui sont dedans la tunique externe du gosier, car quand nous chassons & poussons de la bouche quelque chose ou seche ou humide, les fibres transuerses qui sont au dessous s'eslargissent, & celles qui sont au dessus se resserrēt, & ce tellemēt bien que pour l'ordinaire l'air qui estāt attiré en mangeant, encores qu'il soit tres-subtil, estant pareillement enuoyé & poussé en bas a peine peut il resortir : c'est pourquoy l'enuoy & le chassement des viandes dedans le ventricule, se fait en partie par l'attraction du ventricule, & en partie par le poussement du gosier ; l'appetit aiguise & excite l'attraction du ventricule, & en ceux qui ont vne extraordinaire faim & appetit, le chassement & le poussement des viandes dedans le ventricule se fait bien plus promptement & plus vistement ; car quand il y a vne grande excessiue faim, l'estomach arrache bien souuent les viandes encores qu'elles n'ayent pas esté bien entierement maschées auec les dents dedans la bouche, & mesme aussi contre leur gré les maschant encores, afin de rassasier la faim qui crie : & les choses qu'il a attiré à soy il les reçoit dedans son sein, & les retient par le moyen de sa faculté retentiue ; & par l'aide & l'assistance de ses fibres obliques, & les enserre, embrasse & contient

dessus & dessous & de tous costés, & tellement serrées, qu'il semble en estre enuironné & leur estre du tout adherant & attaché, & qu'il n'y laisse point de vuide ; & ce dautant qu'il agit & se comporte selon sa nature & sa disposition, & comme il est a propos & conuenable ; car autrement les viandes flottantes deçà & delà dedans vne si grande capacité & estenduë, & n'estant point renfermées & resserrées par les parois & costés du ventricule, elles ne se pourroient point du tout cuire & digerer : & pour lors donc on voit le pylore fermé & du tout cacheté & scellé, desorte que non seulement il empesche les viandes les plus grosses & épaisses de passer, mais mesme aussi les plus liquides & coulantes : & certainement il enferme & retient de sorte les choses qu'il a receu, qu'il n'en laisse point sortir & escouler chose quelconque auparauant le temps prescrit & ordonné par la nature, si ce n'est quand il est lassé & fatigué par vn trop grand poids, ou qu'il est excité & piqué par l'acrimonie d'vne qualité acre & mordicante.

Le temps certain & limité de la coction est celuy qui dure tant qu'il se soit fait & accōply l'entiere & parfaite coction : pendant lequel temps la faculté concoctrice change & conuertit tout le boire & le manger, & certainement sans aucune aide ny assistance des fibres, mais par sa propre & particuliere chaleur naturelle & son esprit inné, qui luy sert comme vn feu qui est mis dessous vn grand pot ou

chauderon: de mesme aussi les parties prochaines luy seruent, sçauoir le foye, la ratte, le cœur, le diaphragme, la veine caue & l'omentum qui renferme & conserue seulement sa chaleur: enfin la propre substance du ventricule parfait & accomplit sa coction, & ce non seulement par le moyen des qualités manifestes & euidentes, mais aussi par sa propre occulte & cachée proprieté; c'est pourquoy le ventricule estant aidé & secondé par toutes ces choses comme par ses aides & ses ministres, il ramasse en effet premierement les alimens, & puis il mesle les vns auec les autres, les secs & arides auec les humides & liquides, & puis il les coupe, & les brisant, il les tranche & les rend petits & menus, tellement que toutes les parties peuuent sembler auoir receu vne certaine egalité de substance: & lesquelles choses cependant qu'elles sont ainsi parfaictement meslées, sont necessairement meuries, tant par la mistion que par la disposition & preparation de la nature, & ayant quitté & disposé tout l'excés de leurs qualités, elles sont faites & reduites à vne certaine mediocrité, & il s'est fait vne substance d'vne seule & semblable nature, qui ressemble en quelque façon à de la cresme: & c'est la premiere action & le premiere ouurage de la faculté concoctrice, de changer & de conuertir les viandes en façon & maniere de cresme, ce qui se croit estre fait par la seule chaleur naturelle du ventricule & des prochaines parties; mais il ne faut pas estimer ce-

la estre encores la coction, dautant que l'art seul nous en monstre souuentesfois vne semblable, mais seulement vne certaine preparation & disposition à la coction ; en apres cette cresme prend en ce lieu vne qualité & vne substance propre & conuenable pour nourrir l'animal, & alors elle est parfaictement changée & conuertie, & ce changement & cette conuersion faite en chyle est la coction que nous descriuons & definissons.

La coction n'est pas seulement faite par la force, la vertu & l'ardeur de la chaleur, mais aussi par le moyen de toute la substance du ventricule, & par la proprieté naturelle occulte & cachée que nous auons dit ; de cette sorte & maniere l'Austruche cuit, digere & brise le fer, ce que ne fait pas le lion qui est tres-chaud, & ce que ne fait pas mesme l'ardeur & la chaleur du feu ; ainsi les petits oyseaux cuisent & digerent les grains & semences tres dures & tres seches & arides, & tous changent & digerent toute sorte de choses cruës, qu'à peine l'homme oseroit-il penser de faire ; ainsi la caille digere & cuit l'Ellebore, qui nous est du tout contraire & mortel, & que nous ne pouuons en façon quelconque digerer & nous approprier ; car toute sorte d'aliment propre & conuenable que le ventricule aura receu, il le change & le digere puis apres, & il luy communique ensuite toutes ses qualitez & toutes ses vertus & ses facultez naturelles ; & lequel estant desia

entierement cuit & digeré, encores bien qu'il semble n'auoir aucun goust, neantmoins il est bon, conuenable & salutaire en puissance & par ses vertus & facultez : & c'est là la coction, sçauoir le changement & la conuersion en la propre & particuliere qualité de celuy qui en est nourri.

Aristote l'appelle aussi *Epsesis*, c'est à dire, pour vser du terme des modernes, elixation, car la coction est faite en chose humide, ou elle rend la chose humide & liquide, quelques anciens la mettent faussement au nombre & au rang de la corruption, & ce d'autant qu'ils estiment que les aliments pendant qu'ils sont changez, cuits & digerez dedans le ventricule sont pourris & corrompus, parce qu'ils ne conseruent & ne retiennent pas leur premiere saueur & odeur, & qu'ils sont du tout desaggreables, & qu'ils blessent & offensent les sens tant par leur fascheuse & mauuaise saueur que par leur odeur des-aggaeable & importune ; mais ils connoissent fort peu la bonté & la perfection de la coction, laquelle il faut considerer & estimer non par le goust, ny par l'odeur, mais par l'excellence de ses vertus & par la connexité de sa substance.

Le ventricule en apres prend pour soy vne certaine portion de ce qui a desia acquis vne qualité conuenable & familiere; car ce qui est de meilleur & de plus excellent dedans le chyle, il l'attire & le rauit pour soy, ainsi qu'vne

vapeur, & le suççant il le renferme dedans ses tuniques, & se le ioint & agglutine, dequoy enfin il reçoit du plaisir & du contentement, & demeure en quelque façon rassasié: mais il semble que Galien a enseigné que c'estoit là la nutrition, ce que toutesfois quelques-vns estiment se deuoir seulement entendre de celle de sa tunique interne, & qu'elle estoit maintenuë & conseruée par la vapeur la plus desliée & la plus benigne du chyle, & que la tunique externe prenoit sa nourriture du sang par des veines apparantes & manifestes qui sont enuoyées & qui sont portées du foye iusques en icelle ; mais pour moy i'estime que l'vne & l'autre sont nourries du sang, & ie n'appelle point nutrition veritable celle que le ventricule prend du chyle, mais vn certain plaisir, contentement & rassasiement semblable à la nutrition veritable qu'il prend d'vne connexité & ressemblance de qualité. I'aduouë bien que plusieurs animaux exangues, comme sont les conches ou les huitres, ou les vers sont nourris d'vn suc, qui n'a pas vne veritable ressemblance auec le sang, mais delà il ne faut pas incontinent inferer qu'il arriue la mesme chose dedans les animaux qui ont du sang, d'autant que rien autre chose ne peut estre conuertie en leur substance ; c'est pourquoy il ne se peut pas faire que le chyle soit le prochain aliment du ventricule ; et afin que cette mienne opinion ne semble pas estre vaine et ridicule, ce qui me

la cause, c'est que cependant que l'enfant est dedans le ventre de sa mere, tout son ventricule, & sur tout sa tunique interne est nourrie de sang pur & vray, n'y ayant point pour lors en aucun part aucun chyle ; maintenant donc qu'il à besoin & qu'il desire d'estre plus amplement & plus parfaitement nourri, à plus forte & meilleure raison il est pareillement nourri de sang, & il en doit prendre son augmentation & son accroissement, & mesme aussi les os qui sont bien plus esloignez de la nature du sang que le ventricule, nous confessions qu'ils sont nourris de sang donc combien plus dauantage les membranes du ventricule demanderont & requeront elles du sang pour la conseruation & soustien de leur nature? comment donc se fait-il, direz vous, que l'aliment renfermé dedans le ventricule appaise & rassasie la faim & l'appetit, s'il ne repaist & ne nourrit point le ventricule? car la faim & l'appetit animal est de tout le ventricule, & principalement de son orifice, qui est pour lors sur tout meuë & excitée, quand la capacité du ventricule estant extraordinairement vuide, ses costez tombent & s'abbattent de debilité & de foiblesse, & que les entrailles voisines sont fortement retirées & bandées, & quand les parties les plus cachées & les plus internes sont comme dessechées & ridées leur humeur propre & naturelle estant consommée & épuisée, & pendant cét espace de temps le ventricule desire

& souhaitte de se remplir & de se farcir & sa capacité, & renfermer dedans ses parties les plus internes & les plus profondes quelque peu de chose du meilleur & du plus vtile suc.

C'est vn signe euident & manifeste qu'il est agité & affecté de ces deux appetits, d'autant qu'il n'a point accoustumé d'estre rassasié du peu d'aliment qui enduit seulement sa membrane interne, si sa capacité interne n'est pas aussi remplie : comme aussi d'autant que durant la faim, quand quelqu'vn prend de la nourriture, son appetit n'est pas aussi-tost qu'il est descendu dedans, mais quelque peu de temps apres appaisé & rassasié, sçauoir quand le ventricule prenant & rauissant vn suc tres-vtile dedans sa tunique ou membrane, l'embrasse auec tres-grand plaisir, & se le ioint & appose à soy mesme, tout ainsi comme s'il en estoit vrayement nourri. Mais certainement ce n'est pas la vne veritable & propre nutrition, ains ce suc remplissant les espaces vuides de la membrane, estant reduit & fondu en vne vapeur, il est subtilisé & enfin il s'enuole & s'euanoüit, & il chasse la faim plutost par sa qualité que par sa substance, i'appelle la faim l appetit animal, mais il n'y a seulement que la substance du sang, qui est respanduë dedans le corps du ventricule, & la masse de tout le corps, qui puisse rassasier le naturel, sçauoir quand il est changé en sa nature, mais l'appetit animal est non seulement appaisé par le sang, mais aussi par tout

ce qui est enuoyé & ietté dedans le ventricule estant doüé de quelque certaine bonne & agreable qualité.

CHAPITRE II.

Comment se fait la distribution de l'aliment du ventricule, par les intestins & les veines mesaraïques dedans le foye.

APres que le ventricule a parfaitement & entierement cuit & digeré les viandes, & qu'il s'en est plainement rassasié, l'orifice inferieur nommé le pylore s'ouure, & reiette dehors tout ce qui reste des viandes, comme estant superflu & fascheux, c'est pourquoy la faculté retentiue estant pour lors oisiue & en repos, la faculté expultrice suruenant puis apres, & faisant son office à son tour, & resserant les fibres transuerses, elle restrescit le ventricule, met & iette hors de soy le chyle qui est desia fait, & le pousse par le pylore dedans les intestins ou les boyaux; mais comme le ventricule est du nombre des instrumens ou organes naturels. il faut aussi bien prendre garde, que nous ne le produisions pas comme vn animal doüé de raison & d'intelligence, par ce qu'il a soing aussi par

vne certaine prouidence & diligence du salut des autres parties ; car il ne cuit & il ne digere pas là les viãdes pour les preparer afin de nourrir les autres parties, mais cependant qu'il les retient dedans son sein & sa capacité & qu'il les embrasse de toutes parts, trauaillant à sa propre & particuliere conseruation & plaisir, il les cuit & change necessairement: D'où vient qu'estant desia rempli d'vne portion conuenable d'aliment & de nourriture, ce qui reste il le chasse & iette dehors, tout ainsi qu'vn poids & vn fardeau inutile, non pas qu'il pretende & tasche d'en donner aucune chose aux autres parties, & qu'il employe toutes ses forces & vertus pour ce faire.

Par ce moyen donc & en cette façon toutes les fonctions du ventricule, sont faites, pourueu qu'il soit sain & parfait, & qu'il ne soit point offensé par aucunes indispositions, qui le piquent & l'excitent ou par leur trop grand poids, ou par l'acrimonie de leur qualité, lesquelles fonctions comme aussi celles qui seront cy apres enseignées ont accoustumé d'estre certainement recogneuës, tant par les actions iournalieres de la nature, que par la dissection des animaux viuans & morts: l'aliment donc qui est sur abondant dedans le ventricule, est chassé & enuoyé dedans les intestins, & estant receu [car ils ne l'attirent point, & les intestins n'ont point a cét effet des fibres droites] il est incontinent transporté

porté par la faculté expulsiue, qui est tres-grande & tres-forte dedans les intestins, pour laquelle action & fonction chaque tunique à des fibres transuerses & faites en rond.

Et dautant que dedans les intestins il y a vne tres grande circonuolution, & detours, l'aliment n'y tombe & ny coule pas facilement, donc dans vne si grande longueur de chemin, tout ce qu'il y a de cuit, de bon & de salutaire dedans la matiere qui tombe & qui coule, peut estre transporté tres-bien & tres a propos dedans le foye par le moyen des veines mesaraïques; car il ne se peut pas a peine faire que dedans vn si grand & si long-traict il ne s'escoule aucune portion n'y aucune du suc, qui ne vienne & qui ne tombe pas enfin en l'orifice de quelque veine, & que si la premiere fois il outrepasse peut estre son circuit, à la seconde ou à la troisiéme fois ou bien enfin en vne autre suiuante, il ne soit pris succé & attiré, & ce qui passe ce detour, & qui n'est pas raui & attiré par les veines du mesentere, il est chassé & ietté dedans les gros intestins comme inutile & superflu, où si-tost qu'il est arriué, il est dit & nommé excrement, & d'vn mot ou terme plus honneste les restes de l'aliment.

veines lactees

Ces restes sont enfin, les intestins tãtost se resserãt & tantost se relaschãt, chassés & iettés dedans le ventre, dedãs lequel ils demeurent cõme dedãs vn reseruoir iusques à ce qu'ils soiẽt mis & iettez dehors: à l'extremité du ventre

est le fondement, lequel est fermé & bouché par le muscles phincter qui l'enuironne & l'entoure ainsi qu'vne bourse, & qui ne laisse passer aucune chose que la raison & la volonté ne le commande, & lors qu'il est ouuert & relasché par le commandement de la volonté, les intestins aussi poussant naturellement, & quelquesfois le diaphragme & le ventre aidant aussi, les excremens sont mis & iettez dehors : d'où l'on peut bien entierement connoistre que cette deiection & expulsion est naturelle, & que la retention est volontaire, qui est faite & accomplie par le muscle sphincter. Car encores bien que les viandes ne sortent pas plutost du ventricule, qu'elles n'ayent esté changées par vne entiere & parfaite coction, neantmoins elles reçoiuent aussi en passant par les intestins vne entiere & parfaite elaboration & perfection ; dautant que la faculté alteratrice & commutatrice qui est en iceux ne peut pas iamais demeurer oisiue & inutile : & en mesme temps dedans ce passage, & cét escoulement, les intestins succent quelque suc qui leur est vtile & conuenable, & ils se l'apposent, & duquel enfin ils iouissent & se contentent, tout ainsi qu'il a esté cy-deuant dit du ventricule, mais leur veritable nutrition se fait par les veines du mesétere qui y reportent le sang du foye, tout de mesme qu'elles y transportent pareillement le chyle : car comme les plus petites racines d'vn arbre attirent le suc de la terre, ainsi les ori-



fices des veines qui sont dans chaque intestin ou boyau, puisent & absordent autant qu'il y a de chyle cuit & digeré & separé du reste des viandes; & ces plus petites veines le transportent dedans les plus grandes, iusques enfin qu'il soit porté aux veines portes du foye, en laquelle region l'entrée se fait par plusieurs & diuers conduits tres-petits & tres-estroits: les veines preparent le chyle pour le foye, & luy donnent comme vn certain commencement rude & imparfait de forme de sang, & tel que l'on a accoustumé de veoir quand on en fait la dissection; & ce dautant certainement qu'elles prennent leur origine du foye, dont pour ce elles ont de la ressemblance à leur nature; & si les arteres qui sont portées & qui arriuent dedans les intestins, attirent aussi des viandes quelque peu d'humeur, cela doit estre du tout bien peu de chose, d'autant qu'il y a là vn suc plus crasse & plus épais, & qu'il y a des arteres qui sont propres & destinées pour attirer des esprits & des vapeurs. Et celuy qui se seruira des sens pour iuges il estimera que les veines du mesentere sont destinées pour la nutrition du ventricule & des intestins, & non pas pour la distribution des sucs, dautant que l'on les voit tousiours estre remplies d'vn suc rouge, & non iamais blanc, & dautant qu'elles sont inserées en la substance du ventricule & des intestins, & qu'elles ne sont point ouuertes en leur capacité interne: Mais dautant toutes

fois qu'il n'y a point en aucun lieu d'autres voyes & conduits qui aillent des intestins dedans le foye, par lesquels l'aliment coule & passe, la raison beaucoup plus que les sens nous monstre & nous conuainc qu'elles sont aussi apportées & destinées pour la distribution

Il se presentera à l'instant vne question qui n'est pas peu difficile & épineuse, qui a esté beaucoup & souuentes-fois mise sur le tapis, sçauoir si tant la nutrition que la distribution est faite par chacunes des veines du mesentere, ou bien plus si les vnes sont destinées & disposées pour la nutrition, & les autres pour la distribution, certainement elles sont toutes communement de condition & de nature seruantes, & il n'y a aucune diuersité & distinction d'action qui les diuise & qui les distingue; mais il a esté donné à chacune l'vne & l'autre fonction, tant de transporter le chyle dedans le foye, que d'iceluy prendre & respandre le sang dedans les intestins, & ce non pas par vne certaine vicissitude de temps & de fonctions, ains en mesme temps & par vn mesme concours d'humeurs; car encores bien que dedãs ces veines le chyle & le sang soient meslés ensemble, la nature & les appetits des parties qui attirent, sont causes qu'estant differentes & diuerses elles attirent & separent des choses differentes & diuerses, tout ainsi que nous le remarquons euidemmẽt qu'ils se fait ainsi dedans les purgations du ventre.

Mais pour ce il faut bien sçauoir, que les veines superieures qui sont enuoyées & qui sont inserées dedans le ventricule & les intestins grailes, sont certainement moins destinées & disposées que les veines inferieures pour purger les humeurs des veines & du foye. Car dedans la dysenterie & encores plus manifestement dans le tenesme : il tombe & coule dedans les gros intestins vne humeur acre & mordicante, pendant lequel les veines superieures pour l'ordinaire ne souffrent aucune indisposition ny incommodité quelconque ; mais elles retiennent & distribuent les alimens cuits & digerés, encores bien toutesfois que le bas ventre estât irrité & prouoqué, chasse & iette continuellement dehors des humeurs, & quand il est meslé quelque purgatif auec les alimens, il se fait la nutrition en vn mesme & pareil moment de temps, & l'excretion ou la purgation de l'humeur vicieuse & corrompuë; laquelle est chassée par les veines inferieures dedans le ventre & est mise dehors, & l'aliment est porté & enuoyé par les veines superieures dedans le foye.

L'aliment donc est porté & enuoyé dedans le foye de cette façon & maniere ; sçauoir & les veines du mesentere l'attirent, & le foye aussi par le moyen des veines ; or ils attirent principalement à cause d'vne connexité & vnion d'vne certaine faculté qui leur est conuenable; mais toutesfois il y a plusieurs causes

qui aident & qui ſecondent la promptitude du tranſport, la grandeur & l'eſtenduë des vaiſſeaux, la ſubtilité du ſuc, auec l'impetuoſité du tranſport, & la vigeur de la faculté attractiue : car de l'affinité & reſſemblance de leur qualité, le vin eſt plus viſtement beu & auallé que l'eau, mais la ſubſtance ſubtile & la vertu de penetrer, eſt cauſe que le vin blanc paſſe plus promptement dedans le foye que le vin rouge, gros & auſtere; d'autant que celuy-là a vne vertu attractiue plus grande & plus prompte.

Et ſi la diſtribution, ainſi qu'elle a eſté tout maintenant expliquée, eſt ſeulement faite & accomplie par l'attraction, comment conceurons nous dedans noſtre eſprit que l'habitude du corps & que ſes veines ſont remplies outre meſure? ce qui ſe voit arriuer par l'vſage, & ce qui a eſté dit de l'habitude des athletes : car il n'y a point dedans les parties qui ſont plainement raſſaſiées aucun appetit, qui excite & qui prouoque le deſir d'attirer. Si donc elles n'ont point d'appetit, certainement auſſi elles n'attireront point l'aliment; en apres chaque partie attire pour ce à ſoy l'aliment, afin d'en ioüir, & ſi deſia elle en ioüit plainement, il n'y a point de cauſe pour laquelle elle ſoit meuë & exitée d'vn deſir nouueau; ny auſſi pourquoy elle ſe prepare & ſe diſpoſe à l'attirer à ſoy; mais l'impure intemperance, de ceux qui comme des goulus & des gourmands s'eſbattent à boire & à man-

ger le plus, & qui enfin sont abbattus à force de boire, fera voir la verité de cette chose; car encores bien qu'ils boiuent & qu'ils vuident plusieurs bouteilles de vin, neantmoins les restes des viandes, ou les excremens qu'ils rendent & iettent dehors, n'en sont point plus liquides, ce qui est certainement vn signe, que tout le vin qu'ils ont beu, a passé tout entierement par les veines; Bien plus si le vin qu'ils ont beu est subtil & tres fort, & si les conduits qui vont & tendent au foye sont libres & ouuerts, & s'il n'y a point en aucune partie aucune obstruction qui retarde ou qui empesche la distribution, on verra sortir ce qui aura esté beu, presque tel qu'il aura esté auparauant, & à peine changé en aucune de ses parties : d'autant que si quelqu'vn attribue toute cette distribution à la faculté attractiue, & que le vin, pour subtil qu'il l'estime, ne passe point par les veines, s'il n'est attiré; que celuy-là, ie vous prie, enseigne & monstre clairement par quel moyen plusieurs medicamens passent par des conduits & des passages tres-estroits, & par des veines tres-petites & desliées, & ne passent point par aucune partie du corps; & qu'il ne luy soit pas permis d'auoir recours à la faculté attractiue, & de la traitter mal, ne luy estant rien laissé en ce lieu; car il n'y aucune affinité entre les medicamens & les parties du corps, au contraire bien plutost ils ont vne haine naturelle entre eux, & ils ont plusieurs dissemblances & a-

uersions tacites & occultes, qui sont entierement contraires & ennemies de la nature: c'est pourquoy la vertu & la faculté attractiue ne sera point meuë & excitée en icelles: & en apres par son mouuemét la faculté attractiue ne paroistra point pour attirer ces choses si diuerses & differentes dedans les veines & le corps: enfin les cures & les obseruations des medecins ayant monstré depuis plusieurs siecles, que ces choses se respandant de toutes parts, passent & trauersent par tout; car ie vous prie, qu'elle autre cause probable peuton apporter de cela, sinon dautant que ces choses penetrent dedans les parties internes du corps, ou par la subtilité de leur substance, ou par quelqu'autre vertu qui leur est propre & naturelle? Si cela est, qui est ce, ie vous prie, qui empeschera, que plusieurs alimens d'vne substance aussi fort subtile & doüez d'autres vertus & facultez, ne le puissent faire, par le moyen des quelles estant meus & poussez ils ne soient point portez & ne passent point plus promptement par le corps? quând quelqu'vn s'est rempli mediocrement & tout son saoul, il est cru auoir rassasié tout l'appetit & du ventre & des autres parties, si son estomach ou son ventricule estant crud, le lendemain il se saoule à regorger, l'humeur ne sera-elle pas plutost enuoyée & poussée dedans les veines, que non pas attirée par la vertu & la faculté attractiue des parties? si elles se sont rassasiées & saou-

lées, pourquoy s'opprimer & s'accabler par le poids de plusieurs & d'vne grande abondance d'humeurs ? mais, disent-ils, il y a vne faculté appetitiue qui est naturelle à l'orifice du ventricule ou à l'estomach, laquelle ressentant par vn certain sens tres-grand & tres-exquis la fascherie & l'indisposition de l'indigence & de la plenitude, peut estre en effet rassasiée, mais les autres parties sont priuées de cette si pressante faculté du sentiment, & d'autant qu'elles ne sont point oppressées par aucune satieté, elles attirent l'aliment des veines par vn certain naturel appetit ainsi que les plantes, sans aucune intermission de temps, & il ne se peut pas faire que s'il y a de la matiere suffisante, que quelquesfois elles ne cessent pas d'attirer.

Mais il me semble que cette raison est plus delicate, & pour parler ainsi plus molle que la vertu, le poids & la grauité d'vn Philosophe le requiert : car si les parties attirent continuellement, elles sont remplies insatiablement, & leur appetit naturel est insatiable ; & cela qu'es-ce autre chose, sinon que les parties sont affectées d'vne maladie perpetuelle & insatiable ? sinon de confondre la maladie auec la santé, & de troubler toutes choses ? car nous disons que la boulimie ou l'excessiue faim, & la diabetes ou l'ecoulement de l'vrine sont des affections outre nature, dautant qu'elles excitent & prouoquent d'vn desir continuel d'attirer, & elles n'ont point aucune

moderation d'agir; pareillement donc dedans nous encores que nous nous portions bien, si les parties n'ont point aucune moderation d'attirer, elles doiuent estre censées infirmes & malades. Or maintenant quant à ce qui est de ceux qui disent que les parties du corps n'ont aucun sentiment d'indigence & de plenitude, qu'elle des-faicte estimerons nous que l'on y puisse trouuer : tous tiennent cela pour certain & constant, que lors que les veines & l'habitude du corps sont remplis outre mesure, ils sont oppressez & opprimez par la masse de la plenitude comme par vn certain poids, & delà que plusieurs maladies en naissent & en proceddent, ce qu'Hippocrates considerant il commande & ordonne de resoudre & de diminuer cette habitude sans retardement, ce que souuentesfois la nature commence de faire, quand estant opprimée par son fardeau & estant comme morte & esteinte, elle chasse hors de soy par des efforts merueilleux sa masse & sa pesanteur par les narines, par la matrice, ou par les hemorroides ; & en apres il a esté cy-deuant confirmé par plusieurs raisons qu'il y a dedans les parties vn certain naturel sentiment de la qualité qui leur est conuenable & contraire, & que par iceluy l'appetit naturel estoit meu & excité, ce qu'estant pourquoy non n'y aura-il pas aussi le sentiment du poids & de la pesanteur fascheuse & incommode ? & maintenant s'il y en a aucun, comme certainement il se voit,

quand les parties sont mediocrement remplies, leur appetit & leur desir naturel doit estre rempli & rassasié : c'est pourquoy s'il arriue qu'elles soient remplies au dessus de la mediocrité, il faut necessairement que cela soit fait non seulement par le desir & l'appetit de la faculté attractiue, mais sur tout par le moyen de ces causes que i'ay cy-dessus desduites.

CHAPITRE III.

De la generation du sang & des humeurs dedans le foye.

LE suc dont nous sommes nourris estant separé du reste des viandes des intestins & du ventricule, il passe & coule au foye par de certains conduits & passages conduits & dirigez de là iusques aux veines portes du foye, car l'on appelle ainsi la grosse veine qui est à l'entrée du foye, à laquelle abboutissent les petites veines du mesentere ; là le chyle tout fait & desia cuit est transporté, lequel toutesfois estant incontinent derechef respandu est dispersé par tout le foye. Car les veines que la nature auoit assemblé en vne aux veines portes, sont diuisées derechef incontinent dedans le corps du foye, & d'autant qu'elles sont tres-deliées & tres-estroittes, le

ſuc apporté ne peut pas facilement & promptement paſſer & couler par icelles par l'effort & l'impetuoſité de la diſtribution; c'eſt pourquoy il demeure fort long-temps dedans le foye, & il s'arreſte dedans ſon paſſage ; & ſon tranſport eſt tardif au lieu de la retention & du retardement, qui eſt neceſſairement deu à la coction entiere & parfaite : d'autant donc que les veines, qui ſont diſperſées dedans le foye, ſont ſi petites, tout le ſuc eſt prochainement ioint à ſa chair & à ſa propre ſubſtance, de laquelle il eſt attiré de toutes parts ; & à cauſe de cette longue demeure, & de ſon attouchement exquis dedans le foye, le chyle eſtant diſtribué par petites parcelles, il acquiert plus promptemẽt & plus parfaitement la forme de ſang, que s'il eſtoit renfermé dedans vn grande capacité telle qui eſt celle ou du cœur ou de ventricule : à quoy ne contribue pas peu, que les veines qui ſont dedans le foye, ont des tuniques du tout tres-minces & deliées.

Le chyle donc qui eſt preparè par l'aide & le moyen des veines du meſentere, & que le foye a receu, eſtant deſia informé d'vne certaine forme rude & imparfaite de ſang, il eſt poli & perfectionné pendant cette demeure & cét attouchement, & il luy eſt donné la veritable & parfaite forme de ſang, duquel ouurage toutes ſes parties ſans chois ne ſont pas la cauſe efficiente, mais ſeulement ſa propre chair & ſubſtance, bien que toutes les autres

parties ayent pour cét effet quelque certain vsage & commodité· cependant que sa chair, qui est sa substance, respand le sang amassé & condensé, il tasche de conuertir insensiblement le chyle qui a esté transporté du ventricule, en sa propre nature, & se l'assimiler du tout, (car il y a en cela vne intention à laquelle chaque partie dirige & porte l'action de sa chaleur) il le rend premierement crasse, epais & de couleur rouge, & quand il est desia arriué à vne certaine mediocrité, il est & est appellé vn sang naturel & veritable, & autant esloigné de la substance du foye, qu'autant qu'il excelle le chyle du ventricule ; d'où l'on peut reconnoistre que la confection du sang est accomplie & parfaite non seulement par par le benefice de la chaleur, mais principalement par la proprieté naturelle du foye.

Et pour moy ie suis d'aduis qu'à proportion d'iceluy, il faut iuger des autres humeurs, qui sont engendrées dedans les autres parties, comme le laict & la semence, tellement que la coction ne soit point autre chose, sinon vne certaine imparfaite & cõmencée assimilation, ou vn certain degré & entrée à l'assilation, & le foye se ioint, s'agglutine & s'assemble vne certaine bonne & familiere portion du sang qui est desia engendré, qu'il change, non pas, ainsi que le ventricule & les intestins font le chyle, en sa propre & particuliere nature; mais par vne parfaite & entie-

re nutrition, & il laisse escouler l'autre part & portion qui luy est surabbondante & qui luy est superfluë dedans la veine caue, de laquelle elle est dispersée & distribuée par tout le corps ; & certainement par vn tres-grand nombre de veines qui abboutissent à toutes les parties du corps.

Mais auparauant de parler de cette distribution, prenant vn peu de plus haut la generation du sang, examinons qu'elles & combien il y a d'humeurs qui ont accoustumé d'estre engendrées du sang; nous obseruons que le moust ou le vin nouueau fait & pressé des raisins, puis ietté dedans des tonneaux, se cuit, se change & bout par le moyen de sa chaleur naturelle, dont les choses superfluës qui estoient auparauant confuses & meslées paroissent, & pour lors premierement par la force & vertu de la coction, elles sont separées & iettées dehors, & ce qui est le plus pesant & le plus terrestre, & qui tombe au fonds on l'appelle la lie, & l'autre partie qui est plus legere & plus aerienne est celle qui surnage au dessus, & qui a accoustumé d'estre appellée la fleur du vin : Et certainement par mesme raison le chyle qui est respandu dedans le foye, estant vne certaine humeur liquide, elle bout & se cuit en quelque façon, & enfin il paroist quelque chose de crasse & d'épais, qui ressemble à la lie, comme aussi il y a quelque chose de subtil & de leger qui ressemble à la fleur : nous appellons cette chose la bile, &

cette autre l'humeur melancholique ; & certainement ces choses superfluës n'estant point du tout propres & conuenables pour nourrir le corps ; il n'estoit pas bon n'y conuenable que les alimens du corps fussent meslés auec le sang pur ; C'est pourquoy la nature les separant, enuoye & place la bile iaune dedans son propre & particulier vesicule, qui est situé au dessous de la partie caue du foye, & la melancholie dedans la rate ; d'où vient que la vesie du fiel attire du foye la bile iaune par son propre conduit & passage, & icelle pure, & nullement gastée n'y corrompuë, tant a cause que le conduit estant estroit elle ne laisse point passer la plus crasse & épaisse, comme aussi principalement dautant que cette attraction est meuë & excitée par la familiarité, la Sympathie & la conuenance de l'humeur : & encores bien que cette humeur soit acre & mordicante, elle n'est pas toutesfois facheuse & contraire à son propre receptacle ou reseruoir, mais elle luy est amie & agreable par son affinité & connexité mutuelle, d'où elle reçoit du plaisir & du contentement: mais elle n'en est point nourrie, d'autant qu'elle est beaucoup amere, & qu'elle n'est point remplie d'aucun bon suc, n'y vening, ains du sang qu'elle reçoit par le moyen d'vne veine apparente & manifeste, qui vien des veines portes du foye, & qui est respanduë & inserée dedans son col; quand la bile s'enfle outre mesure par sa trop grande abondan-

ce, elle s'en descharge par le moyen de ce qu'elle iette & enuoye dedans les intestins, & ce par vne autre voye & passage qui aboutit en sa plus grande partie dedans le boyau ieiunum; cette excretion iette & enuoye dedans les intestins, & cause la deiection plus prompte & plus viste des excremens, comme aussi elle les teint d'vne couleur iaune.

En apres de la partie caue du foye, il y a vne veine qui naist & qui est conduite des veines portes du foye à la rate; par le moyen de laquelle elle purge le foye de l'humeur crasse & melancholique; car elle l'attire & la serre dedans soy par sa faculté & vertu naturelle, en ce qu'elle luy est douce & agreable, la respandant par des petites veines; & puis par vn continuel soing & trauail elle la cuit, l'incise & la iette dehors, & enfin la change & conuertit en vn suc le plus subtil qu'il est possible; se seruant pour faire cette action tant de la force & vertu de la chaleur naturelle, comme aussi de la continuelle pulsation des arteres, qui sont en ce lieu là grosses & en grand nombre. Le sang qui est attiré dedans la rate surpasse en crassitude & épaisseur celuy qui est contenu dedans le foye; mais apres qu'il a esté elabouré dedans ses veines & ses arteres, alors non pas tout, ny sa portion la plus crasse & épaisse, mais seulement sa plus subtile est faite sa nourriture & son aliment, & elle est insensiblement changée & conuertie en sa chair; & lequel encores qu'il soit subtil,

neantmoins il n'eſt pas rouge;tout ainſi que le ſang qui nourrit le foye eſt craſſe & rouge; car il eſtoit ainſi conuenable qu'vn chacun fut nourri d'vne humeur qui luy fut propre, familiere & conuenable. Et la portion la plus craſſe & épaiſſe de l'humeur melancholique, qui n'a pas pû eſtre ramollie & domptée par la vertu de la rate, comme n'eſtant pas propre pour nourrir, elle eſt iettée, comme par vne façon de deſgorgement, par vn propre & particulier conduit dedans l'orifice de l'eſtomach: & laquelle eſtant en effet auſtere & acerbe, reſſerre le ventricule, & le rend plus eſtroit, afin que delà toute ſon action en ſoit faite plus forte & plus ferme, & puis en apres elle retombe dedans la capacité du ventricule, d'où elle s'eſcoule conioinctement auec les alimens, & enfin dautant qu'elle eſt inutile eſtant attaché & adherante auec les excremens, elle eſt iettée & miſe dehors auec eux; car elle n'eſt point delà derechef tranſportée dedans les veines & dedans le foye, comme auſſi la bile iaune qui a deſia eſté depuis long-temps miſe dehors, elle teint les excremens du ventre.

Il faut derechef reprendre la comparaiſon du vin, ſi nous deſirons cognoiſtre & conceuoir dedans noſtre eſprit la naiſſance & la ſubſtance de la pituite; quand il eſt encores nouueau de deux mois, bien qu'il ſoit purgé de l'eſcume & des ordures & immondices, neantmoins on le ſent au gouſt eſtre vn peu

crud, austere & astringeant, d'autant qu'il est rempli de parties cruës que l'on ne voit pas; & que la chaleur du vin surmonte & cuit auec le temps, ce qui se recognoist en ce que goustant d'vn vin d'vn an ou de deux ans, on le sent & on l'apperçoit estre meur, doux & plain de chaleur & de force: ainsi de mesme dedans le sang duquel l'vne & l'autre bile est separée, il y a vne certaine humeur cruë qui y est meslée & confuse, pour laquelle purger la nature n'a destiné aucun organe ny instrument, dautant qu'elle ne deuoit point estre separée n'y iettée dehors; car c'est comme vn aliment à demi-cuit, lequel estant dedans les veines est coniointement attiré auec le sang dedans icelles; afin que pendant la faim & le defaut des viandes, il soit changé dedans le temps & cuit parfaitement, & qu'il soit fait & rendu vn sang bon, vtile & salutaire. Il ne fut pas estimer cette pituite estre superfluë ainsi que l'humeur melancholique susdite, ou la bile iaune, dautant qu'elle est bonne & propre pour seruir de nourriture; & de plus elle n'est point semblable à la moruë, qui sort & coule par les narines, ny aussi à la pituite lente & crasse qui est dite necessairement estre engendrée dedans le ventre & dedans les intestins; car celle là est consommée par la coction du ventricule, desorte qu'il n'y a point du tout aucun suc, & celle dont nous parlons icy, est vn suc engendré d'vn chyle bon & parfait; nous expliquerons vn peu cy-apres

plus amplement les differences, tant de la pituite que de la bile.

CHAPITRE IV.

Que toutes les humeurs ſont engendrées enſemble, & par vne meſme & ſeule chaleur.

LA nature des humeurs eſtant en ſi grand nombre & ſi differente ; ce peut-il faire que toutes n'ayent qu'vne generation, & qu'elle ſoit faite par vne meſme chaleur ? l'on dit que le ſang eſt engendré par vne chaleur mediocre & temperée, & les autres humeurs par vne chaleur exceſſiue, ce que l'on taſche de confirmer par pluſieurs raiſons tirées & puiſées des natures des hommes, des aages, des genres de vie, des ſaiſons de l'année, de la region & de l'eſtat & diſpoſition du temps; car de ces choſes celles qui ſont plus inclinées à la chaleur engendrent la bile, & celles qui ſont plus penchées vers le froid, font la pituite, ainſi que celles qui ſont mediocres engendrent le ſang. Si en cela conſiſte toute & la principale cauſe de la generation des humeurs, puis qu'en chacun homme la chaleur eſt d'vne meſme ſorte & ſimple, il ne ſera ſeulement engendré qu'vne ſeule humeur, & celuy qui en

aura vne plus acre, de toute sorte d'aliment sans aucune difference tant chaud que froid, il n'engendrera rien autre chose que de la bile, & au contraire celuy qui aura vne chaleur languissante & dormante de sa nature ou par le cours de l'aage, encores bien que les alimēts soient des plus chauds il n'engendrera que de la pure & vraye pituite : or est-il que ce sont choses qui sont de soy & euidemment fausses & tres fort repugnantes entr'elles, qui sont refutees & renuersées tous les iours par les effets & les euenemens, d'autant que toutes sortes de differentes humeurs sont engendrées dedans nous, en toutes sortes de natures, d'aages, de saison & de disposition du temps, de toutes sortes d'alimens : car quand l'aliment par la commutation ou la coction prend la forme du sang, les autres humeurs sont pareillement engendrèes; c'est pourquoy d'autant que la chaleur de l'homme est simple & d'vne mesme nature, il s'ensuit qu'il faut attribuer cette difference d'humeurs non à la chaleur, mais aux aliments, & afin que i'explique cela plus clairement, i'examineray iusques au fonds les lieux d'où en sont prises les raisons & les argumens.

Il n'y a rien du tout qui subsiste & qui soit conduit par la commune nature des choses, qui ne soit rempli & accompli par ces quatre vulgaires premiers commencemens des choses par vne certaine moderation & temperature de mistion, & sur tout principa-

lement les choses qui sont appellées alimens, qui sont composés d'icelles dans vne certaine mediocrité; de là vient que le chyle qui est fait & engẽdré de l'aliment, encores bienqu'il semble à le voir qu'il soit simple & d'vne mesme sorte, neantmoins toutesfois il a esté fait & composé de differentes parties par vne mutuelle mistion & meslange, dont les vnes sont chaudes & subtiles, & les autres froides & terrestres, & aucunes d'icelles sont froides & humides, & les autres excellent en chaleur & en humidité: quand donc la mesme & seule chaleur du foye agit sur le chyle si different & de si differentes sortes, qu'elle difficulté d'estimer & de iuger que delà plusieurs differentes humeurs en sont engendrées, quand sur tout il a esté enseigné par les interpretes de la nature, que d'vne cause efficiente simple plusieurs choses bien differentes en sont engendrées, à cause de la difference & disconuenance qui est dedans la matiere? comme il ne peut pas y auoir aucune sorte d'aliment ou de chyle qui soit du tout simple, de mesme il ne se peut pas faire, non pas mesme par vne tres-grande maladie, que toutes les parties du chyle soient changées & conuerties en vne mesme & simple humeur, car si quelqu'vn mange du miel, des aulx, des porreaux ou des oignons, & boit du vin tres-fort & tres-bon, & s'il est d'vne nature fort chaude, & en vn aage florissant, pour cela seulement il n'engendrera pas de ces choses de la bile, encores bien

qu'il en produise & face beaucoup, & aussi vn sang chaud:celuy qui aura de sa nature vn foye temperé . il engendrera & fera du sang de la portion du chyle qui est temperée & d vne mediocre substance, & de celle qui est chaude & subtile de la bile iaune, & de la froide & humide de la pituite, de la froide & terrestre l'humeur melancholique: & en effet elles auront toutes vne certaine mediocrité en leur genre Mais si l'aliment ou le foye ou tout les deux sont chauds, il en sera produit de la bile en plus grande abbondance, & icelle plus chaude, tout ainsi que le sang, & l'humeur pituiteuse ou melancholique sera moins froide , dautant que chaque humeur est bornée & terminée dedans vne certaine latitude de temperament, dedans laquelle elle peut s'estendre; du miel il est non seulement engendré vne plus grande abbondance, mais aussi vne bile bien plus chaude que des laictues ; & celuy qui a le foye chaud , il amasse bien plus de bile, & bien plus chaude d'vn pareil & semblable aliment,que celuy qui tend sur le froid. Il y a donc du sang qui est plus chaud ou plus froid qu'vn autre , & vne bile plus chaude qu'vne autre bile, & vne humeur pituiteuse ou melancholique plus froide que l'autre, & il n'y a point vn degré exactement determiné pour vne chacune; d'où on recõnoist que toutes les parties qui sont dedans l'aliment disposées pour estre changées en bile, ne sont pas egalement conuerties en bile dedans tous les

corps, & toutes celles qui sont propres pour engendrer de la pituite, ne sont pas tousiours changées en pituite, mais il y aura vne grande difference causée de la vertu de la chaleur efficiente, & de la matiere de l'aliment, dont la iuste proportion determinera l'espece de l'humeur qui deura estre engendrée.

En apres toute sorte de bile iaune n'est pas faite par vne chaleur excessiue, mais aussi d'vne chaleur temperée vne autre en est engendrée, & vne autre d'vne chaleur foible & debile; car il doit sembler estre chose ridicule & impertinente, si quelqu'vn dit que le foye temperé ou froid n'engendre point du tout de la bile, & que des alimens vn peu froids, n'en engendrent point quelque peu, & ce que l'on a accoustumé d'obiecter que la bile est seulement faite par vne nature, vn aage, vne region, & vn aliment plus chaud, n'est pas en toutes façons veritable, dautant que cela prouient aussi d'autres causes, toutesfois par ces causes il est sur tout fait vne certaine abbondance & plenitude de bile outre la mediocrité, tout ainsi que si le foye & l'aliment sont beaucoup froids, la pituite surabbondera, & s'ils sont temperez, il y aura abbondance de sang, si la chaleur est temperée & l'aliment est terrestre, l'humeur melancholique sera en plus grande abbondance, enfin il n'est pas simplement necessaire que chacune des humeurs prenne sa naissance seulement de causes semblables, d'autant, comme i'ay dit, que toutes

sont engendrées d'vn mesme chyle par l'aide & le benefice d'vne seule & mesme chaleur.

Mais maintenant il me semble bon & à propos d'expliquer vne chose qui est enueloppée par plusieurs obscuritez enigmatiques, comme les quatre humeurs sont engendrées toutes ensemble en vn mesme espace de temps, & en effet la seule & vnique chaleur du foye agit egalement sur tout le chyle, & trauaille sur iceluy de toutes parts d'vne force & d'vn effort pareil, neantmoins toutes ses parties ne reçoiuent pas vne pareille & semblable façon & maniere de changement, & ce d'autant que la constitution de toutes n'est pas semblable, de la vient que les humeurs qui en sont faites differentes & diuerses, se monstrent & se font paroistre en vn mesme temps : car la pituite est faite de la portion froide & cruë du chyle, la bile de la chaude & subtile, le sang de la mediocre, & l'humeur melancholique de la froide & de la terrestre : dautant donc qu'vne mesme & semblable chaleur penetre egalement dedans toutes les parties, & les touche & affecte, & qu'en tout temps de la mediocre portion elle en engendrera du sang, & en mesme temps elle produira d'vne plus chaude la bile, de la cruë la pituite, & de la terrestre l'humeur melancholique : car toutes ayant esté egalement elabourées, il en viendra & naistra necessairement vne si grande diuersité d'humeurs. .

Mais disent-ils la pituite est plus froide &

plus cruë, de laquelle si elle est plus parfaitement cuite, il en sera engendré du sang, duquel puis apres par la force & l'excés de la chaleur sera faite la bile, ainsi ils soustiennent qu'il faut necessairement que chaque chose soit premierement cuite legerement que parfaitement, & ainsi que de degré en degré elle paruienne & arriue à sa plus grande perfection, & certainement par ces raisons ils pressent & piquent comme auec des aiguillons, mais lesqu'elles toutesfois il est permis de refuter.

Car encores bien que la pituite soit dite estre vn sang legerement & vn peu cuit, ou bien vn commencement rude & imparfait du sang, qu'elle est perfectionnée par la vertu de la chaleur, & enfin qu'elle est faite sang, neantmoins toutesfois au contraire il ne faut pas necessairement que tout sang vn peu cuit soit dit pituite, ou qu'il soit proceddé d'icelle; desorte qu'il aye premierement receu la forme & l'espece de pituite auparauant que celle de sang, car par cette raison tout ce que c'est à dire, ce dont nous sommes nourris, soit les viandes, soit tout le chyle, deuroit estre dit pituite, parce qu'il n'a pas encores atteint & receu sa coction plaine & entiere : bien plus si tout le sang est engendré de la pituite, & d'iceluy puis apres la bile iaune, & enfin la bile atre ou noire, il y aura seulement dedans nous vne seule humeur, & il n'y en aura pas plusieurs conioinctement ensemble; en second

lieu dautant que toute humeur est condensée par la coction, & qu'elle est renduë plur crasse & plus épaisse, la bile flaue ou iaune sera faite plus crasse & épuisse que le sang, il n'y aura aucune humeur melancholique, si elle doit estre faite & engendrée de l'ardeur de la bile, & l'on ne pourra point rendre aucune raison des humeurs qui doiuent estre separées & iettées dehors, & tout ce qui a esté estably par les preceptes & la doctrine des anciens, touchant leur naissance & leurs differences, est entierement d'estruit & renuersé. Nous ne iugerons donc pas des generations des humeurs & de leurs differences de la vertu & du degré de la chaleur seule, ou de leurs seules qualités, mais aussi de leur propre & particuliere matiere, qui est propre, familiere & conuenable à chacune des humeurs. Car le sang à vne autre matiere, & l'humeur melancholique vne autre, & la bile flaue ou iaune vne autre. Et il ne se peut pas faire que du sang pur il en soit produit, & engendré la bile, mais il faut necessairement que chacune soit engendrée d'vne portion propre & conuenable du chyle, & ce coniointement par la vertu & l'ouurage d'vne seule & mesme chaleur efficiente.

CHAPITRE V.

Comme le ſang s'eſcoulant du foye eſt reſpandu & diſtribué par la veine caue dedans toutes les parties du corps.

APres que le ſuc, que nous auons moſtré eſtre fait dedans le foye, & d'iceluy prendre ſa naiſſance, a eſté purgé de ſes ſuperfluités, eſtant pour lors rouge & pur, il eſt reſpandu dedans la veine qui eſt ſituée en la partie caue du foye, & qui eſt appellée la veine caue, & en ce lieu là le ſang eſt rempli d'vne humeur aqueuſe & ſubtile, & par le moyen enfin duquel vehicule il eſt facilement & promptemẽt reſpandu dedans les petites & tres-eſtroites veines, tant du meſentere que du foye, cette humeur d'autant qu'elle eſt tres-peu propre & commode pour nourrir le corps, ayant fait & accompli ſa fonction de vehicule, & eſtant puis en apres inutile pour autres choſes, elle eſt ſeparée de la partie caue du foye, & attirée dedans les reins, d'où elle eſt incontinent iettée dedans la veſie; car pour ce les veines ſont appuyées des deux coſtès ſur les reins, & en meſme temps miſes & ſituées au deſſous du foye, afin qu'elles

facent plus facilement & plus promptement cette fonction, enfin elles n'attirent pas toute cette humeur, d'autant qu'il conuient qu'elles en retiennent quelque chose, par le moyen de laquelle le reste du sang soit transporté dans toutes les parties du corps, par les veines qui y aboutissent; c'est pourquoy les reins attirent l'vrine par le conduit des veines emulgentes, estant à cela excitées par la mutuelle & commune vnion & societé qui est entre elles, à peine se peut il faire que par cette vaste estenduë des passages & conduits, qu'elle soit attirée pure & sincere, mais il y est transporté auec icelle, & beaucoup de bile iaune & non pas peu de sang humide & du plus subtile.

L'vrine en effet & la bile la plus subtile qui est auec elle, peut tomber & s'ecouler par des petits passages estroits qui sont dedans la tunique succingente, dans la capacité interieure des reins, & dedans la vesie, mais le sang, parce qu''ils est plus crasse & plus épais qu'elles, il est là conserué & retenu, lequel puis apres, estant respandu comme vne rosée, est premierement apposé aux reins, delà il y est attaché & fait adherant, & enfin il est assimilé & conuerti, & changé en leur substance; l'vrine quand elle a esté iettée & expulsée des reins dedans la vesie par des conduits & passages tres-longs & fermes, elle ne peut pas retourner en arriere, dautant que l'insertion des conduits est oblique. Et elle est là amassée

& contenuë comme dedans ſon propre reſeruoir, afin que nous ne ſoyons pas contrains de la rendre & reietter inceſſament & hors de temps, mais par ſon abondance la veſie s'enfle, ou bien par ſon acrimonie, elle eſt meuë & excitée à la rendre & la reietter, & reſſerant ſes fibres qu'elles contient dedans ſoy elle met dehors l'vrine, & ce en relaſchant ſelon noſtre volonté le muſcle rond, qui eſtant mis & ſitué au col comme vne certaine ſentinelle, empeſche que l'vrine ne tombe & ne coule de ſoy meſme, & par ſon propre mouuement & impetuoſité; les muſcles du ventre n'aident pas peu à faire cette expulſion, principalement quand eſtant reſſerrez vers le bas ventre, ils pouſſent en dedans, & preſſent fortement: de plus ce muſcle qui eſt en ſentinelle au col de la veſie, quand il ſe reſtraint & ſe reſſerre ſur la fin de l'emiſſion de l'vrine, ils pouſſe & met dehors tous les reſtes de l'vrine qui ſont dedans le col, mais ſur tout quand ces reſtes ſont faſcheux & incommodes ou par leur acrimonie, ou par leur ſable ou petites pierres: l'vrine ne nourrit point la veſie, mais le ſang qui y coule par des veines propres & particulieres qui ſont inſerées des deux coſtez dedans ſon col, tout ainſi certainement qu'il eſt conſtant & que la matrice & que la veſie du fiel ſont nourries: Voilà toute la nutrition des viſceres inferieurs, & la ſeparation & excretion de leurs ſuperfluitez, maintenant il faut expliquer le reſte auec vne pareille briefueté.

Quand le foye qui est certainement l'officine & le principe du sang, duquel il estoit conuenable comme d'vne source & fontaine qu'il sortit & coula l'aliment, & qu'il fut d'iceluy respandu par tout le corps, afin que par vne certaine mediocrité de iustice le sang fut distribué à chacune des parties, il estoit conuenable qu'il en sortit & procedda des veines comme des ruisseaux d'vne fontaine pour porter le sang : car si elles eussent manqué toutes les parties qui sont les plus prochaines du foye, eussent esté noyées & suffoquées par l'excessiue abbondance du sang, & celles qui sont distantes d vn plus grand interualle, en ayant faute & indigence elles seroient demeurées languissantes, seches & arides, & ce d'autant qu'il n'auroit point esté respandu & transporté en icelles; tout ainsi donc que ceux qui taschent d'arrouser vn iardin auec vn tres-grand soin & artifice, conduisent de la fontaine mesme, ou de quelque grand & ample ruisseau, plusieurs tuyaux separez & distincts tant en grandeur qu'en espace, par tous les lieux & parties du iardin, estimant qu'ainsi on peut plus commodement attirer & faire venir de toutes parts de l'humidité, & ainsi certainement par le moyen des productions & reiettons des veines du foye, toutes les parties du corps sont remplies d'vne iuste mesure & quantité de sang, & non pas que le sang coule par les veines, ainsi que l'eau par les ruisseaux de soy-mesme & de son mouuement,

mais & il est enuoyé & poussé par la vertu du foye, & il est attiré par la parties prochaines de la veine, laquelle puis en apres le pousse & l'enuoye dedans les autres qui suiuent puis apres; & de cette sorte est faite la distribution facile & commode du sang par toutes les parties & extremitez du corps, sçauoir les premieres & les plus proches poussant, & celles qui suiuent puis apres attirant, à quoy ne seruent pas peu les vertus propres & particulieres de chacunes des parties; lesquelles estant incitées & prouoquées par l'appetit naturel, attirent du sang qui coule, ce qui leur est bon, familier, & aggreable de toute sa substance, & ce par le propre conduit de la veine qui y abboutit, & les espaces qui sont entre le milieu des veines, encores bien qu'ils n'ayent point de conduits qui y abboutissent, ils reçoiuent neantmoins leur aliment, & non point bien peu, comme quelqu'vn le pourroit penser, mais abbondament; car il tombe & il est attiré en vne espece & forme de vapeur par des passages petits, occultes & cachez des veines prochaines; & non pas des seules orifices & emboucheures des veines, mais aussi, comme dit Aristote, au liure 2. de la generation des animaux chapitre 4 leur aliment coule & se respand par des trous trespetits & estroits des veines, & tombe sur la chair & les autres parties, & sa distribution n'est point plutost finie, qu'il n'aye esté porté par toutes les partiesdu corps vne qualité d'vn substance nutritiue.

Mais pendant cét espace de temps les plus grandes & grosses veines trauaillent beaucoup plus exactement, & perfectionnent le sang qu'elles contiennent dedans elles, car elles ne demeurent iamais en repos, ny oisiues, & ce ou par le moyen de leur vertu & faculté qui leur est naturelle, ou par le moyen de celle qu'elles ont receu & qui leur est venuë du foye, car c'est vne chose confirmée par le commun consentement des Medecins, que le sang acquiert dedans les veines son souuerain degré de perfection.

Et le sang si-tost qu'il est tombé des plus grandes & grosses veines dedans les plus petites, que la nature a donné à chacunes des parties, estant attiré quasi par vne certaine deriuation & escoulement, il est insensiblement remplitant de toute la qualité, que de toute la proprieté de la partie qui l'enuironne, & par ce changement prenant la nature de la partie, il est fait la premiere des quatre humeurs secondes dont nous auons parlé cy-deuant au liure 4. chap. 5. & delà en apres il tombe par toute la substance de la partie, par les orifices & les petits trous cachez des petites veines, en forme de rosée par vne cheute erratique & en plusieurs façons, & estant respandu par tous ces espaces il est beu & absorbé, & ainsi est fait l'apposition de cette humeur, que qui que ce soit n'appellera point mal à propos rosée, encores bien qu'elle ne soit point semblable à l'eau, mais bien vn peu plus crasse que la

precedente, & estant desia apposé il est là incessament changé par la continuelle chaleur des parties, & par la coction il est rendu & fait plus espais, & puis en apres estant condensé, il est agglutiné & adherant à la partie : & cette humeur est la troisiéme des humeurs secondes, qui arriue à la qualité & au temperament de la partie, mais non pas encores à sa parfaite substance, & enfin par la force & la vertu de la nature & par toute la substance de la partie, il est tellement figé & condensé, & il reçoit vn si grand changement, qu'il luy est enfin parfaictement & de toutes parts assimilé ; & par cét ouurage que la veritable nutrition nous monstre & nous enseigne, il se fait vne certaine substance charneuse de la partie, laquelle nous auons mis au quatriéme rang dans le nombre des humeurs secondes : c'est pourquoy aussi-tost que le sang est conduit & attiré dedans les petites veines des parties, il est insensiblement conuerti par le changement en leur substance, & en leur temperament, iusques à ce qu'il soit parfaictement assimilé, & qu'il ressemble entierement à leur parfaite nature, & ce par le moyen de la nutrition qui est la fin de toute la coction, & l'entier accomplissement de toute la fonction naturelle;d'où vient que le sang, qui doit nourrir les os, les cartilages, les ligamens, les membranes, & les nerfs, blanchit pour lors en quelque façon, dit Actuarius, dedans les extremitez des veines petites

& desliées ; mais quand il tombe entre les fibres de ces parties, & au milieu de ces espaces, il est certainement plus plainement changé & conuerti, & il a quelque ressemblance à la partie : ainsi de mesme la moëlle qui est dedans les petits creux des os (car celle-là, & non pas celle qui s'est amassée & epaissie dedans les plus grandes capacitez, est l'aliment prochain de l'os) est manifestement & clairement desia changée en la nature de l'os, & il y a quelque chose semblable à la morue qui enuironne le cartilage,& l'on voit vne certaine humeur lente & gluante aux enuirons des ligamens, des membranes & des nerfs.

Il y a aussi quelque chose de semblable qui est le prochain aliment de chaque partie, qui est desia apposée,& qui puis en apres estãtplus amplement cuite & epaissie par la chaleur est aggultinée & adherante à la partie, & qui est enfin changée en la nature, & ce par la propre vertu & faculté de la partie, qui est proprement la faculté assimilatrice, & qui neantmoins est appellée alteratrice, elle est autre dedans l'os, autre dedans le nerf, & enfin autre dedans les autres parties, de sorte qu'il y a en chacune sa vertu & sa faculté propre & particuliere.

La chair est nourrie par vne du tout semblable façon & maniere,& par autant de changemens interposez, non seulement celle des muscles, mais aussi celle du foye & des autres visceres. Car quand le sang tombant des

orifices des veines en la chair, luy est apposé estant changé par la chaleur ; il prend vne semblable substance à celle de la partie, & il ne se peut faire que presque au milieu du temps du changement, estant desia fait & rendu plus epais, il ne luy soit figé & adherant : mais en cela les changemens sont plus promptement faits, de sorte que pour ce à peine l'on les peut apperceuoir par les sens, & à peine l'on pense qu'ils se facent : car la substance du sang est fort proche de celle de la chair, de sorte que, pour ce par le moindre changement, elle en peut estre nourrie, & non pas ainsi que les os, les cartilages, les ligamens & les membranes comme estant choses desquelles la substance du sang est fort esloignée.

Les veines & les arteres sont nourries d'vne façon & maniere qui n'est pas differente, lesquelles encores bien qu'elles contiennent dedans elles du sang fort proche, duquel elles sont nourries, elles ne peuuent pas neantmoins en vn petit moment le conuertir & le changer en leur substance, mais la portion qui est la plus proche de leurs membranes, premierement estant changée deuient blanche, & incontinent apres elle est attirée ainsi qu'vne rosée dedans les petits trous des veines & des arteres, ausquelles estant entierement & profondement apposée, & renduë plus crasse & plus epaisse, elle leur est iointe & annexée, & enfin assimilée.

CHAPITRE VI.

Combien il y a de sortes de coctions, & qu'elle est l'humeur propre de chacune, quel est l'excrement.

LA nutrition est donc la premiere & la plus excellente de toutes les fonctions, qui sont faites par la nature, qui en est la conductrice & la maistresse. Car elle est faite par la nature, qui par l'aide & l'assistance de la chaleur naturelle & des esprits, prepare continuellement l'aliment, car il est comme la matiere subiete sur lequel elle s'occupe & trauaille, & sur lequel elle exerce ses fonctions, iusques à ce que plainement & entierement il soit conuerti en la substance du corps; mais cette conuersion n'est pas faite tout en vn instant, ains apres vne longue & continuelle suite de choses; car il est changé & conuerti par l'aide & l'assistance de plusieurs choses qui concourrent diuersement, il est nettoyé & purgé, il est distribué par tout le corps, & enfin il luy est assimilé. En cette longue distribution il s'y rencontre plusieurs coctions, il s'engendre plusieurs humeurs, comme aussi plusieurs superfluitez & excremens : c'est pourquoy encores bien que l'ali-

Excrem^t

ment pris soit changé en tout, & qu'il reçoiue du changement en toutes les parties du corps [dautant que chacune des parties du corps trauaille à cela par sa propre chaleur naturelle, & s'y employe comme si elle la cultiuoit ou la élabouroit] toutesfois en tout lieu que ce soit, il n'y a personne qui dise auec iustice & raison qu'il s'y cuise ; car toute sorte mesme de leger changement d'aliment, par lequel il est ou brisé, ou ramolli, ou changé d'odeur ou de saueur, ains seulement la conuersion parfaicte de la substance, qui est faite dedans l'aliment par le moyen de la chaleur naturelle, est la veritable coction. Et la coction parfaite qui doit estre faite, n'est pas faite & accomplie en peu & brief temps, mais auec pose & retardement, c'est pourquoy c'est vne chose qui doit estre ferme & constante, qu'elle est seulement faite en ce lieu, ou l'aliment demeure & arreste bien long temps, & où la faculté retentiue est forte & puissante, & ou conjointement la faculté concoctrice y coule, & y est en abbondance par le moyen d'vne tres-grande chaleur.

Or nous voyons que cette faculté & fonction a esté seulement donnée à trois parties, dont aussi il y a trois sortes de coctions, la premiere dedans le ventricule, la seconde dedans le foye, & la troisiéme en chacune des parties, il y a en chacune vne preparation qui precedde, & vn acheuement qui suit, & à chacune son aliment, qui est comme sa matie-

re subiette, son humeur naturelle, & son excrement : c'est pourquoy la premiere de toutes est la chylification, qui est faite & accomplie dedans le ventricule par la grande force & vertu de la chaleur, & l'aliment different est changé en plusieurs sortes de façons en vne certaine mesme substance, qui est certainement blanche, & semblable à la cresme de ptisane. Il se fait premierement vne certaine preparation d'icelle dedans la bouche, dedans laquelle les viandes sont non seulement brisées & ramoliés, mais aussi elles reçoiuent vne legere mutation & changement, tel que nous voyons manifestement dedans le vin rougeatre, qui ayant esté vn petit moment dedans la bouche, quitte & laisse son ardeur & sa rougeur : & la fin & perfection est faite dedans les intestins, qui ont vne mediocre faculté concoctrice, ainsi que le ventricule, car encores bien que du ventricule qui est bon, fort & en bonne santé, il n'en sorte aucune chose, qui n'aye receu sa pleine & entiere coction, d'autant qu'elle estoit en effet propre & disposée à cela, toutesfois parce que la chaleur naturelle des parties n'est iamais oisiue, ny en repos, il faut necessairement que toutes les choses qui tombent dedans les intestins, soient en quelque façon plus parfaictement ramolies & cuites

La seconde coction est faite dedans le foye, elle est appellèe par les grecs *aimatosis*, c'est à dire sanguinification, car par icelle le chyle

qui est tiré du ventre, par la propre & particuliere vertu & faculté du foye, qui reside principalement dedans sa substance, est changé & cõuerti en vne veritable forme & espece de sang, estant constant qu'elle est entieremẽt diuerse & differẽte du chyle non seulement en chaleur, mais aussi en toute sa substance: il en a certainement pris & receu premierement quelque certain premier traict & commencement dedans les veines du mesentere, dedans lesquelles on le voit desia rouge, mais il est perfectionné dedans la veine caue, & dedans les autres plus grandes veines, dedans lesquelles il coule, sortant & tombant du foye; car les veines ont des vertus & des facultez non seulement de contenir & de distribuer le sang, mais aussi de le cuire, & elles prennent & tirent ces vertus & ces facultez du foye, qui est le principe de leur origine & comme leur source & fontaine, tout ainsi que les intestins du ventricule.

La troisiéme coction se fait dedans chacune des parties, par le moyen de laquelle le sang estant apposé & adherant, & s'esloignant déia de sa premiere nature, est changé & conuerti en vne substance propre & conuenable pour nourrir la partie, il prend quelque rude & imparfait commencement dedans les petites veines, dedans lesquelles nous auons cy-deuant dit que le sang estoit desia changé par la nature & la chaleur de la partie; & son accomplissement & sa perfection est la parfaite

assimilation & nutrition, & la fin de toutes les coctions.

Les deux premieres coctions sont destinées pour la commune commodité & vsage de tout le corps, mais la troisiéme est propre & particuliere à chaque partie, & elle n'a aucune partie qui la prepare & qui la dispose, afin d'accommoder & de profiter à quelque autre partie, mais seulement à soy mesme. En effet les mammelles & toutes les glandes qui sont dedans icelles, sont nourries du sang qu'elles ont succé & attiré, le conuertissant en leur nature, mais en outre elles engendrent le laict par la trop grande abbondance de leur fonction, duquel l'enfant est nourri; ainsi les testicules se nourrissent, ayant par le moyen des vaisseaux spermatiques attiré, changé & conuerti le sang, lesquels ayant tres-grande force & vigueur dedans les adultes ou les ieunes gens, font & engendrent de la semence, de laquelle puis en apres se fait la generation & la conseruation du genre & de l'espece: car encores bien que ces parties, par leur action s'aident & s'assistent elles mesmes, il y a aussi d'autres parties qui les aident & qui les assistent, toutesfois d'autant qu'elles sont hors le corps, & qu'elles ne sont pas sous son pouuoir & commandement, elle ne doit pas estre dite certainement la generale, mais seulement la particuliere coction.

Il faut establir autant de differences de particulieres coctions, qu'il y a de differentes

parties dedans le corps humain, & l'humeur de cette premiere generale coction, propre & conuenable pour la nutrition, qui est engendrée dedans le ventricule, est appellée du nom propre de chyle, & c'est le premier aliment qui paroist dedans le corps, & dont l'excrement est le fien ou la merde, appellée par les grecs *Vpochorema & scaton*, lequel estoit en effet confus & meslé dedans le ventricule auec la bonne & vtile substance, mais quand puis apres la part & portion la plus subtile du chyle a esté attirée du ventricule, & des intestins superieurs & grailes dedans le foye, celle qui reste la plus crasse, la plus épaisse, & la plus impure & qui ressẽble à de la boüe, est iettée dedãs le boyau *cæcum ou colon*, & incontinent apres elle est poussée & enuoyée dedans l'anus ou le fondement, ou elle a accoustumé d'estre premierement dite l'excrement du ventre.

L'humeur vtile de l'autre coction c'est le sang, ou si nous voulons les comprendre toutes ; toute humeur quelle que ce soit qui est appellée par les grecs *Chymos*, c'est à dire humeur, est nommée par nous suc, par lequel nom nous entendons & comprenons non seulement le sang pur & sincere, mais aussi les humeurs naturelles qui sont engendrées auec le sang, & qui sont certainement destinées pour la nutrition, ses excremens ou ses superfluités sont l'vrine, qui est attirée du foye & des veines dedans les reins, & qui est

iettée & respanduë dedans la vesie; pareillement l'humeur melancholique, que la rate attire à soy, est faite de la portion crasse & terrestre du chyle, qui n'a pas pû estre cuite par la nature, n'y estre changée par la vertu & la faculté du foye; son troisiesme excrement c'est la bile flaue ou iaune qui est contenuë & reseruée dedans la vesie du fiel; & de la plus chaude & subtile portion du chyle (laquelle est pour l'ordinaire douce & grasse) est faite la bile bruslée & aduste, ayant pris comme vne acrimonie ignée, c'est pourquoy c'est veritablement vn excrement du tout superflu, & qui n'est point propre pour nourrir le corps: & l'humeur qui reste purgé de ces excremens est vn pur & mediocre suc, & le second aliment de l'animal, qui est distribué & dispersé dedans toutes les parties du corps.

L'ouurage de la troisiesme coction c'est vn suc vtile & qui est en tout du genre de ces humeurs que nous auons autresfois dites & appellées humeurs secondes, au nombre desquelles nous mettons & plaçons la premiere, celle qui est dedans les petites veines des parties, la seconde celle qui ainsi qu'vne rosée tombe & coule sur les parties, & qui leur est apposée, la troisiesme celle qui est figée, & la quatriesme celle qui est desia changée en la substance de la partie & qui luy est assimilée; ses superfluités sont toutes les vapeurs qui s'exhalét par les pores de la peau, & celles qui sót plus crasses & plus épaisses sont les ordures

Excrements

& saletés qui s'attachent au dessus de la peau, & les sueurs, qui comme les restes de l'humeur sereuse ; sont là esleuées & portées, & meslées d'vne bile subtile. Car si le corps est ouuert & si la peau n'est pas condense & épaisse ,elles coulent pour l'ordinaire mediocrement, & ce volontairement & naturellement : mais celles qui sortent & qui fluent outre mesure, elles coulent d'vne certaine humeur inutile outre nature, & l'on ne les peut pas mettre au nombre des excremens naturels, comme aussi la sortie du pus, n'y de la sanie, n'y des tumeurs. En apres les sueurs qui proceddent des causes externes & manifestes, comme par le moyen des bains, ou par vn exercice immoderé, ou par des trop grandes chaleurs, attirent & dissipent non seulement cette sorte d'excrement ; mais aussi l'humeur bon & vtile, & quelquesfois quelque peu du sang le plus pur & subtil.

Ces excremens sont en effet des excremens communs, & qui sortent confusement de toutes les parties, sur tout des muscles, & des autres parties qui sont aux enuirons ; mais outre ces excremens l'on en voit quelques autres, qui sont propres & particuliers à chacune des parties, tout ainsi que les cheueux & les ongles sont les excremens des parties solides : & des reins & de la vesie, ceux qui sont vuidez auec l'vrine : de la rate ceux qui sont respandus en l'orifice du ventricule ou de l'estomach, des poulmons les crachats ordi-

naires. L'excrement du cerueau est. ce qui coule tant par le palais que par les narines, & que l'on mouche, & ce qui a accoustumé d'estre appellé par les grecs *Blenna & myxa*, c'est à dire la morue, ou *Croysa*, c'est à dire distillation: car c'est vn reste comme inutile de la nourriture du cerueau, qui retient vne sienne certaine constitution froide & humide, & quand il s'est amassé en tres-grande abbondance de tout le corps du cerueau dedans ses ventricules grands & amples, il est puis en apres de là ietté & mis dehors par le palais & les narines; car encores bien qu'il semble auoir pris le temperament de la pituite, neantmoins toutesfois il n'est point vne veritable pituite, d'autant que celle là n'est point engendrée que dedans le foye seul, & elle est censée estre du nombre des sucs bons & vtiles, & celuy-là est entierement vn excrement du cerueau; celle-là peut estre changée & conuertie en sang par la coction, & cette autre iamais, mais par la vertu & la force de la chaleur elle est dessechée, & condensée en façon de nœuds, celle qui a accoustumé d'estre engendrée & produite dedans le ventricule & les intestins luy ressemble, car ce n'est pas de la pituite, ny aussi du tout vn suc; ains c'est vne crudité de la premiere coction qui n'a pas pu estre domptée & cuite, & qui s'est condensée & espaissie, ou par le moyen de la nature crasse & gluante des viandes, ou par la foiblesse & la debilité du ventricule & des

intestins ; comme aussi parce que la substance du ventricule & des intestins , est exangue & membraneuse, il a esté necessaire que leurs propres excremens (car l'excrement du ventre est le commun excrement) fussent blancs, froids & gluants.

CHAPITRE VII.

Du sang , & comme il est contenu dedans les veines.

ENcores que le sang qui sort, & qui se respand du foye dedans les veines , soit pur & purgé de toute humeur superfluë, toutesfois il n'est pas du tout simple & d'vne mesme sorte & façon ; mais nostre naissance & la necessitéque les parties ontd'estre nourries,nous monstre qu'il est composé de diuerses & differentes substances ; car l'on voit & l'on reconnoist que d'icelles l'vne est plus chaude, & l'autre plus froide, en apres l'vne est plus molle, l'autre plus dure, lesquelles comme elles ne naissent pas toutes d'vne mesme & semblable substance , de mesme aussi elles ne peuuent pas estre nourries & substantées d'vne mesme substance. Il est clair & manifeste que la matiere de la semence, de laquelle nous sommes engendrez , n'est pas du tout d'vne mesme sorte & façon , mais qu'il y a en icelle

des differentes parties, & qu'vne portion plus crasse & plus epaisse est iointe à des parties solides, vne partie molle à des parties plus molles, vne chaude à des plus chaudes, & vne froide à des froides : & quand puis en apres les parties du corps sont nourries du sang, il se voit que chacune est nourrie & augmentée d'vne certaine semblable & propre matiere, tellement que pour ce le sang n'est pas simple, mais meslé & composé mesme de dans les veillards.

Car comment les natures des parties qui sont si diuerses & si fort differentes entr'elles, conserueroient - elles commodement leur vie d'vne seule & du tout mesme matiere ? les semences iettées dedans terre, comme aussi les plantes ne sont pas toutes maintenuës & conseruées par vn seul aliment, mais l'vne tire de la terre pour son aliment vn suc doux, l'autre vn salé, l'autre vn amer, & enfin chacune ce qui luy est bon, familier & aggreable, duquel si elle est par hazard priuée, elle se desseche incontinent, & meurt. La nature auroit - elle seulement donné ce benefice & ce priuilege aux plantes, & l'auroit-elle desniée aux hommes ? & dans vne si immense & si grande diuersité & difference d'hommes & de temperatures, seront ils tous satisfaits & contens d'vne mesme & semblable viande ? si vne mesme substance d'aliment ne maintient & ne conserue pas tous esgalement, certainement aussi vne simple & pure sorte de suc, ne pourra pas suffire pour

nourrir tant & de si differentes parties qui doiuent estre nourries dedans nous ; c'est pourquoy le sang qui est sorti du foye & qui est renfermé dedans les plus grandes veines, ne peut pas estre parfaictement vn & pur; & cela se voit clairement en celuy qui est sorti d'vne saignée faite en vn corps bien sain ; car outre le serum ou la serosité dedans le reste qui est pris & figé, on y voit des parties entierement dissemblables : l'vne en effet est subtile, rougeatre & boüillante ,qui surnage au dessus, l'autre au fonds est grasse & épaisse, noiratre & vrayement terrestre, vne autre qui consiste au milieu de la mediocrité des deux susdites, parmi lesquelles est respandu vne certaine quatriesme portion ou partie qui est la plus cruë, tout ce qui paroist en vn amas, les Medecins ainsi que les Philosophes, l'appellent le sang, qui d'vn commun consentement estiment que toutes les parties du corps sont nourries du seul sang, c'est à dire des quatre humeurs meslez & temperez ensemble.

Pourquoy donc [direz-vous] le sang vicieux, & tres-pur sera il contenu dedans nous ? car s'il doit estre composé de differentes parties pour nourrir ; il semble qu'il ne faut point procurer ny faire en sorte qu'il soit engendré dedans nous vn pur & syncere, mais il faut amasser dedans nous des sucs differens par l'vsage des alimens.

Cela est (& ie l'aduoue certainement) necessaire, mais toutesfois il ne faut pas pour

cela rechercher des alimens qui les produisent differens, ils proceddent aussi tous du meilleur & du plus pur, car à peine aucun regime de viure n'y aucune faculté, fait qu'il soit amassé dedans les veines vn sang pur & sincere, lequel toutesfois s'il est tel, ne causera point aucun mal ny incommodité. Et en apres tout ce qui est contenu dedans les veines, qui doit estre changé & conuerti en la substance des parties du corps, nous disons cela estre le sang.

Il est distingué par cette difference des autres humeurs qu'estant separé d'icelles, & estant tombé des veines au dehors, ou dedans le ventre, ou dedans la vesie, ou dedans la matrice, ou dedans les intestins, ou dedans la capacité du thorax, ou soit qu'il tombe enfin dedans vne autre partie, il se prend & se fait en grumeaux, ce que ne font point toutes les autres humeurs; Or la prochaine & la continente cause de sa concretion ou caillement ce sont les fibres, qui sont contenuës & confuses dedans le sang de tous les animaux; car ie n'osteray & n'excluray point de ce nombre les cerfs n'y les daims (comme a fait Aristote) dedans lesquels estant esgorgés nous voyons que le sang encores bien qu'il ne se caille point beaucoup, toutesfois il se prend & se fige Et s'il ne se pouuoit point du tout cailler n'y prendre, il n'auroit point aussi la vertu & le pouuoir de nourrir le corps, & de le changer & conuertir en vne substance plus solide.

Les

Les fibres sont si exactement & si soigneusement confuses auec le sang,& tellement meslées, que dedans vn sang chaud l'on ne les peut point du tout recognoistre auec les sens, n'y en celuy qui est desia caillé & congelé par le froid; Toutesfois on a accoustumé de les diuiser & separer de cette façon & maniere, ou en le passant par vn linge chaud & tiede, ou en le remuant par vne frequente agitation auec vn baston ou auec la main tant qu'il soit refroidi, tout de mesme que les femmes ont accoustumé de faire & composer le boudin. Et mesme aussi quand on a incisé la veine malleole du pied, on a accoustumé de laisser couler le sang dedans vn bassin plain d'eau tiede, incontinent qu'elle est refroidie, & qu'elle a esté vn peu de repos, elle est toute teinte de la plus pure portion du sang, & ces fibres tombent au fonds estant du tout adherantes & blanches : lesquelles ont fait tomber plusieurs en erreur par la ressemblance qu'elles ont à la pituïte amassée ensemble : & toutesfois & quantes qu'elles en auront esté ostées & soustraites, le reste du sang sera de beaucoup esloigné de se cailler & de se prendre, à quoy il seroit autrement porté de soy & de sa nature, comme aussi de l'excellente vertu & faculté de pouuoir nourrir.

Le chyle contracte dés la premier coction des fibres du ventricule, lequel estant presque tout nerueux, il luy communique en quelque façon sa substance, & telle que nous le

voyons en plusieurs choses qui sont renduës par le vomissement & dedans les propres & particulieres excremens du ventricule & des intestins, c'est à sçauoir en ceux qui tres-fort pituiteux, lents & gluants; & en apres le chyle estant tombé dedans le foye, il acquiert la veritable substance & couleur du sang; c'est pourquoy le sang tire du ventricule la vertu & la faculté de se prendre, & de se cailler, par l'erreur & le vice duquel tout le corps deuient presque pour l'ordinaire tout sec & aride, le sang estant priué & distitué des fibres: d'où vient que nous voyons plusieurs personnes toutes des-faites & toutes amaigries, dans lesquelles toutesfois il y a vne grande abondance de sang, & bien temperé; & d'autres qui ont vne habitude, vne complexion, & vne masse du corps grosse & grasse, encores bien qu'elles ayent vn sang tres-chaud: c'est donc vne tres-grande & admirable vertu & faculté, qui est dedans les veines, qui ne laisse iamais cailler & figer le sang contenu dedans icelles, si ce n'est peut estre par vne certaine cause rare, occulte & cachée, ce que nous auons veu en vne personne morte, apres auoir vescu long-temps en langueur, en laquelle le sang s'estoit figé & caillé dedans les veines, desorte que puis apres on en ostoit le sang en forme de branches de corail: donc la vertu & la faculté de conseruer le sang n'est pas donnée aux veines par la tiedeur de la chaleur, ainsi qu'Aristote a enseigné, d'autant que tout le reste du corps est

tiede, mais d'vne certaine vertu & faculté naturelle & familiere, qui fait certainement qu'elles sont le naturel & la legitime lieu de la demeure du sang; & s'en est vn signe euident & manifeste en ce que le sang estant refroidi dedans les veines des corps morts, il ne se prend & ne se caille pas, & en ce que neantmoins tombant dedans les intestins, ou le ventricule, ou la vesie, leur tiedeur n'empesche point de se prendre, & de se cailler, donc tout ce que les veines renferment & contiennent dedans elles, soit qu'il soit crasse, & noir, & tel qu'il ressemble à la poix liquide, ou flaue, ou entierement blanc ou liuide, & enfin de quelle substance ou chaleur que ce soit, si incontinent qu'il est sorti d'icelles, il durcit & se prend nous comprendrons tout cela sous le nom de sang, encores bien qu'il ne faille pas estimer que tout cette sorte de sang soit selon la nature, & qu'il n'est point gasté ny corrompu.

CHAPITRE VIII.

Que le sang contenu dedans les veines est meslé non de trois, mais des quatre humeurs, & combien il y en a de differences.

LE sãg quel qu'il soit, il est apellé chyme c'est à dire suc, qui est quelquesfois bon, cõme

dedãs l'euchymie, c'est à dire dedans la bonne complexion, & quelquesfois mauuais, cóme dedans la cacochymie, c'est à dire la mauuaise complexion, & d'autant que l'vn & l'autre estant respandu dedans la substance des parties par le moyen & la vertu des fibres il se caille & se prend, il est dit nourrir· Mais lequel est bon & tel qu'il est dedans la bonne, & mesme aussi dedans la complexion des Athletes, & mauuais comme dans l'vne & l'autre iaunisse, & dans la leucophlegmatie: en apres le sang qui est bon & loüable, il est composé de parties differentes en substance, en temperament & en couleur, que l'on appelle des sucs bons, ausquels on a donné ce nom à cause de la certaine ressemblance & affinité du temperament des humeurs superfluës; car la tres-subtile & tres-chaude portion du sang est aussi appellée, la bile, & le suc melancholique, la partie qui est crasse, froide & seche, la pituite, celle qui est froide & humide, & celle-là qui seule consiste en vne mediocre substance & qualité, est appellée du nom propre de sang.

Il y en a quelques vns qui ont estimé que tout le sang estoit composé non de quatre, mais seulement de trois sucs meslez ensemble, lesquels ne pensent point que le sang soit autre chose, qu'vne mistion ou vn meslange mediocre & temperé de trois humeurs, & qu'outre iceux il n'y a pas vn quatriéme

ſang pur contenu dedans les veines, & meſme ils ſouſtiennent que cela ne ſe peut pas conceuoir dedans noſtre eſprit, eſtant ſur tout appuyez ſur cette raiſon, que les trois humeurs ſont ſeparement miſes & diſpoſées, & qu'il n'y a aucun ſang pur. Ils adiouſtent que quand le ſang ſe corromp, il ſe change & conuertit du tout en ces trois humeurs, & qu'il n'y a aucun ſang qui ſubſiſte à part; & quand donc ces trois ſucs ſont egalement augmentez, ils diſent que le ſang domine en ce temps là, & quand ils ſont inegalement engendrez, celuy qui ſurmonte les autres, ils veulent que d'iceluy le tout ſoit ſeulement dit, ou pituiteux, ou bilieux, ou melancholique. Enfin qu'il en eſt de meſme que dedans le laict, qui eſt ſeulement compoſé de trois ſubſtances, outre leſquelles, il n'y en a point vne quatriéme qui ſoit deſignée & appellée du nom de laict, mais tout ce qui eſt compoſé de ces trois ſubſtances bien temperées, prend le nom de laict.

Mais ſi nous conſiderons attentiuement des yeux & de l'eſprit les parties du chyle, & ſi nous obſeruons & leur ſubſtance & le meſlange de leurs qualitez, il y en aura non ſeulement trois, mais quatre differences, dont auſſi prouiendront quatre ſortes de ſucs: bien plus ſi l'on examine la diuerſité des parties qu'ils doiuent nourrir, comme il s'en rencontrera quelques-vnes auſquelles les

trois autres humeurs peuuent estre accommodées & appropriées, de mesme il s'en trouuera d'autres chaudes & humides, comme la chair, d'autres temperées comme la peau, qui ne peuuent pas estre nourries sinon du plus pur sang ; c'est pourquoy il est du tout necessaire, qu'outre les trois autres sucs, il y aye aussi dedans les veines vn pur sang, & lequel surpasse de bien loing & de beaucoup les autres humeurs : il faut donc estimer la comparaison du sang auec le laict sotte & ridicule, & quand le sang se corromp toute sa substance ne se change & ne se conuertit pas en bile iaune ou noire, mais aussi il y en a vne certaine partie qui demeure, ou qui n'est pas encores corrompuë, ou qui ressemble au sang corrompu ; c'est pourquoy le sang qui est renfermé dedans les plus grandes veines, est rempli de ces quatre sucs, mais en cette proportion, que dedans la constitution temperée & mediocre le pur sang surpasse beaucoup & domine sur tous les autres, puis en apres la pituite, parce qu'elle est douce, & qu'elle peut estre changée & conuertie en sang, & qu'elle est necessaire à nourrir plusieurs parties, en troisiéme lieu le suc melancholique, & celle qui est en la moindre quantité de toutes est la bile iaune, tant à cause des raisons presentement desdüites, comme aussi dautant que l'on remarque dedans nous que son receptable & son reseruoir, est plus grand & plus ample, & que si

apres la ſaignée, on garde le ſang, il tombe au bas & au deſſous plus de bouë & d'humeur terreſtre & melancholique, qu'il ne ſurnage pas au deſſus de la bile ; & telle eſt certainement la miſtion & le meſlange des quatre ſucs dedans le ſang.

Mais il n'eſt pas encores aſſez clair ſi ces humeurs ſont des pures & veritables humeurs, & telles que nous les conceuons & voyons eſtre pures par la raiſon & les ſens dedans leurs reſeruoirs ou receptacles, ou ſi elles approchent ſeulement à leur forme & reſſemblance : & c'eſt en effet vne tres-grande diſpute & plaine de controuerſe, d'autant qu'il eſt difficile de connoiſtre, comme les humeurs ſont pures & veritables dedans les veines, car, par exemple, celle qui eſt dite proprement & vrayement bile, eſt iaune de toutes parts, & du tout amere, & elle n'eſt point en façon quelconque propre & conuenable pour nourrir le corps, c'eſt à ſçauoir parce qu'elle n'eſt point veritablement l'aliment de ſon propre veſicule, par lequel elle eſt attirée auec vn tres-grand plaiſir & volupté ; car ſa ſubſtance eſt au deſſus toute la médiocrité du ſang, & elle s'eſt tellement eſloignée de la benignité nutritiue, qu'elle ne peut iamais eſtre reduite par aucune force ny vertu de la chaleur, n'y par aucune coction en vn bon, familier & aggreable aliment.

Et il ne faut pas que quelqu'vn dise qu'icelle estant pure & sincere, elle ne nourrit pas le corps, mais estant meslée auec le sang, car si elle excedde en toute sa substance & en tout son genre la nature de l'aliment, en quelque sorte que ce soit qu'elle soit remplie de la temperature des alimens les plus benings, elle retiendra du tout sa premiere & entiere nature, & les alimens les plus benings seront peut estre changés & conuertis en la substance du corps, & quant a elle certainement iamais; tout de mesme que la poudre la plus subtile & la plus desliée d'vne pierre ou d'vn fer, bien qu'elle soit tres-bien & tres-parfaitement meslée auec le pain, elle n'acquiert point la vertu & la faculté de pouuoir nourrir: c'est pourquoy cette bile que nous disons estre contenuë dedans le sang, & dedans les veines, elle n'est point du tout vraye, & elle n'a point la forme ny la ressemblance à celle qui est reseruée dedans la vesie ou la bourse du fiel, principalement si le corps est parfaitement sain.

Par cette raison & par ce sentiment nous prouuons qu'aucune partie des animaux [& non pas meime le poulmon, que l'on asseure toutesfois en estre seul sur toutes les autres parties nourri] estant mangée ne sent point aucune amertume de bile, bien plus tout le sang est doux dedans les personnes saines, lequel toutesfois s'il estoit rempli de la bile amere, il seroit infecté de sa saueur, tout de mes-

me que si vous iettés vn petit de fiel dedans vne grande abondance de laict. En apres s'il est transporté dedans le corps vne vraye bile auec le sang, comme dedans la iaunisse, le corps est teint & salli d'vne couleur iaune, or il n'arriue rien de semblable dans les personnes qui sont saines, Et l'on peut presque par ces mesmes raisons monstrer, & que la bile noire, & que la pituite superfluë ne peuuent point estre faites & renduës vn propre & conuenable aliment pour aucune partie du corps.

De toutes ces choses l'on recognoist que les quatre humeurs, qui sont contenuës dedans le sang des personnes saines, ne sont pas pures & sinceres, & qu'elles ne ressemblent pas à la nature des choses qui sont iettées & enuoyées dedans la vesie du fiel, & dedans la rate, mais neantmoins nous ne doutons point que par vne trop grande chaleur, vn violent exercice, par le moyen des bains chauds, & par la rencontre excessiue des causes les plus chaudes, la partie la plus subtile du sang est changée & conuertie en bile iaune & amere, tout ainsi de mesme que les autres parties du sang durant l'effort des causes semblable, est changée & conuertie en vne humeur qui luy est connexe & semblable.

Il arriue presque la mesme chose quand par vne grande obstruction il est suruenu vne grande pourriture, qui s'est respanduë dedans la masse du sang; c'est donc pourquoy par le moyen de ces causes; il s'engendre du

sang des autres humeurs outre nature. Et dauantage pour l'ordinaire elles sont respanduës dedans icelles, par le vice des autres parties ; c'est à sçauoir la bile iaune quand le foye est buslé & eschauffé d'vne excessiue chaleur, ou quand la vesie du fiel est bouchée, ainsi que dedans la iaunisse ; le suc melancholique, quand la rate estant ou bouchée ou renduë plus foible & imbecille par quelque cause que ce soit, ne peut pas attirer la lie du sang, la pituite, quand à cause d'vne tresgrande intemperie froide il s'ensuit vne grande crudité tant du ventricule ou de l'estomach, que du foye, comme dedans la l'eucoplegmatie, donc par ces causes les humeurs pures & corrompuës sont meslées auec le sang dedans les veines, desquelles nous les voyons enfin sortir au dehors par dessous la peau dedans plusieurs sortes de maladies.

Mais le corps qui est du tout sain & parfait, de quel temperament qu'il soit doüé, s'il n'est point lesé ny offensé par le vice des alimens, ou par d'autres iniures ou incommoditez des causes externes, il n'a point aucunes humeurs pures & synceres dedans les veines meslées auec le sang, mais seulement en la maniere & façon que i'ay maintenant expliquée ; peut-il sembler qu'Hippocrates aye enseigné le contraire ? au liure qu'il a escrit de la nature humaine, il dit, que cependant le temps que l'homme ioüit de la vie, il

contient toutes les humeurs dedans soy, le sang, la pituite & l'vne & l'autre bile, car prenant vn medicament propre pour purger la pituite, l'on purge la pituite, & prenant celuy qui euacuë la bile iaune, la bile, & celuy qui purge la bile noire, on purge la bile noire, & si l'on reçoit vne playe, le sang s'escoule & sort, & l'on a remarqué que cela arriuoit le iour & la nuit, l'hyuer & l'esté, veritablemēt Hippocrates a enseigné ces choses, neantmoins ces choses que l'on tire du corps, l'on ne les tire pas necessairement des veines, mais aussi d'aillieurs, sçauoir la bile du foye & de son propre vesicule, la pituite (si veritablement cette puituite doit estre dite pituite) du ventricule & des intestins, l'humeur melancholique de la rate, dedans lesquels l'abbondance de ces humeurs ou plutost leurs excremens ont accoustumé d'affluer & d'abbonder. Il a aussi pour ce estimé, qu'en ceux qui ioüissent d'vne incorruptible santé, les purgations estoient difficiles & fascheuses, d'autant qu'y ayant manque d'humeurs semblables & propres pour estre attirées par le medicament, il fond & liquefie le sang & les chairs, pour en attirer l'humeur propre. Par lesquels termes il monstre & enseigne que les corps sains & qui sont en bonne santé, n'ont point actuellement dedans les veines d'autres humeurs auec le sang, mais seulement en puissance, parce qu'il se peut faire que la force & la violence du medicament,

ou des autres causes que i'ay dit emeuue & attire des differentes humeurs des differentes parties du sang

L'on peut maintenant delà establir & expliquer les differences du sang naturel, sçauoir que l'vn est d'vne substance mediocre & de couleur rouge, qui est appellé tres-beau & tres-bon, l'autre plus iaune & de consistence legere, & l'autre plus crasse & plus noir, & enfin l'autre plus liquide & plus blanc : or quand il s'esloigne de sa premiere nature, il est gasté & corrompu par quelque vice, il est desia sorti de ses bornes & limites, & il est dit non naturel ; car il souffre de l'excez en deux façons, aucunesfois il est quelque peu changé & conuerti à cause d'vne petite & legere intemperie ou d'vn changement de substance en aucune de ses parties dans vne autre sorte d'humeur, & pour lors aussi il est veritablement sang, mais toutesfois il n'est point du tout naturel ; aucunesfois il est beaucoup changé, quand il est ou taché par son propre vice, ou qu'il est rempli d'vne humeur estrangere, & celuy-là n'est pas simple, mais il est composé de plusieurs humeurs. Cecy sera dit du sang, il faut maintenant parler des differences des autres humeurs.

CHAPITRE IX.

Les differences de la pituite & de l'vne & de l'autre bile.

LE nom d'humeur encores que proprement chez les Latins il ſignifie ſeulement vne qualité, qui eſt appellée par les Grecs *ygrotes*, c'eſt à dire humidité, les Medecins toutesfois donnent & approprient auſſi ce nom à toute ſorte de ſubſtance liquide & coulante, de ſorte que ce que les grecs appellent proprement *ygron*, c'eſt à dire humide, eſt humeur & tout ce qui paroiſt dedans le corps liquide & coulant, ſoit que cela ſoit chyle, ſoit morue, ſoit crachat, ſoit vrine, ſoit ſueur, ſoit ſang, ſoit pituite, ſoit bile iaune ou noire, mais quand l'on diuiſera tout ce genre en ſes eſpeces, l'on en mettra les vnes au nombre des humeurs du tout ſuperfluës, [leſquelles i'ay compris cy-deſſus dedans le genre des excremens] & les autres au nombre de celles, qui ſont propres & conuenables pour nourrir & ſubſtenter le corps.

Il y a deux ſortes de genre de ces humeurs, le chyle & l'humeur, cettuy-là eſt peut eſtre la creſme, & cét autre ſera tres-bien appellé par nous le ſuc, il eſt en effet chyle dedans le

ventricule, mais suc engendré dedans le foye, & propre & disposé pour la nourriture du corps; des sucs les vns sont premiers & precedens, & les autres sont seconds & subsequens, desquels premierement nous expliquerons briefvement la nature

Il y a en nombre quatre premiers sucs, le sang, la pituite, & la bile iaune & noire, chacuns d'iceux en particulier tout ainsi que les seconds, ont receu vne disposition & constitution propre & conuenable pour nourrir le corps, encores bien quelquesfois ils ne le facent pas, & qu'ils n'arriuent pas à leur fin; c'est pourquoy des sucs l'vn est naturel, qui est entierement vtile, l'autre est non naturel, qui ne peut pas assez bien nourrir. Pareillement des excremens l'vn est naturel, qui se fait dedans vn corps bien sain selon les loix de la nature, l'autre est outre nature: du naturel l'vn est vtile, qui apporte quelque vtilité ou vsage au corps, comme la bile dedans la vesie du fiel, & la melancholie qui est dedans la rate: l'autre est du tout inutile, comme les excremens du ventre, l'vrine de la vesie, & la sueur; le non naturel est celuy qui a accoustumé d'estre engendré contre les loix de nature par des causes outre nature.

La pituite donc & l'vne & l'autre bile est entierement de trois sortes, l'vne est propre & conuenable pour nourrir qui est appellée alimentaire, l'autre est superfluë, qui est ou

naturelle, ou outre nature ; la bile alimentaire c'eſt la plus ſubtile part & portion du ſang, qui eſt diſtribuée dedans les veines, tant afin de nourrir les parties qui ſont ſemblables à ſa nature, que pour aider à la promptitude du tranſport du reſte du ſang, qui à cauſe de ſa craſſitude ou epaiſſeur ne ſeroit pas tranſporté & reſpandu dedans les veines ſans beaucoup de peine & de difficulté, & ce qu'ayant fait, s'il en reſte quelque choſe de moins vtile & ſuperfluë, elle ſort & s'eſcoule dehors conioinctement auec les ſueurs.

bile superflue

La bile ſuperfluë eſtant ſeparée du ſang cõme vn excremẽt, eſt iettée dedans la veſie de la bile, d'où puis en apres s'eſcoulant dedans les inteſtins par vn propre & particulier canal, elle excite & prouoque la deiection des excremens, d'où vient qu'eſtant teints par icelle ils paroiſſent de couleur iaune, & elle nettoye & detache la pituite lente, gluante & adherante aux inteſtins, laquelle autrement eſtant exceſſiuement accruë & augmentée cauſeroit de tres-faſcheuſes maladies & incommodités.

La bile iaune naturelle eſt preſque ſemblable, & elle a vne certaine mediocrité tant en ſa ſubſtance qu'en ſa chaleur, de laquelle l'vne, par le meſlange d'vne certaine humeur ſubtile, eſt engendrée d'vne couleur plus paſle, & d'vne ſubſtance plus ſubtile, & encores bien que l'vne & l'autre ſoit ſuperfluë, elle eſt toutesfois naturelle, & elle

est contenuë dedans nous selon les loix de nature.

Il s'engendre aussi quelquesfois de la bile outre nature de quatre sortes, l'vne est vitelline, appellée par les grecs *lecithoides*, c'est à dire bile vitelline, qui est faite de la bile iaune qui s'esloigne de sa nature, quand elle est bruslée par vne chaleur non naturelle, desorte que de couleur iaune elle est changée en couleur de feu, & par la resolution sa substance subtile est conuertie en vne substance plus crasse & plus épaisse, qui ressemble entierement en couleur & en épaisseur aux iaunes des œufs cruds, dont elle en a pris le nom. Il me semble qu'Auerrhoës a tres bien accusé d'erreur Auicenne lequel comme il manque en plusieurs autres choses, il a tres-lourdement failli en son opinion de la bile vitelline, c'est à sçauoir soustenant qu'elle se fait, quand vne portion de la pituite ou de la melancholie est meslée auec la bile iaune; delà il fait mention des excellentes sortes de plus grande & de moindre qui se rencontrent dedans la bile, qui tiennent plusieurs merueilleusement (pour ne pas dire ridiculement) embarassés & empeschés à distinguer les differences des fieures; car par cette opinion on renderoit la bile vitelline plus froide que la iaune & la naturelle, dont toutesfois il est tres-constant qu'elle est entre toutes beaucoup plus chaude & plus ardente. Adioustés a cela que voulant nombrer & compter les differences

differences des humeurs simples, estant comme inconstant, & certainement ne se souuenãt pas de soy mesme, il tasche de leur meslange de faire & d'innouer de certaines & inouies sortes de biles simples.

Les trois differentes sortes de bile dont nous auons iusques à present parlé, sont toutes engendrées dedans le foye & dedans les veines, & outre icelles il y en a vn pareil nombre d'autres, qui naissent & qui prennent leur origine pour le plus souuent des parties qui sont au dessous du diaphragme, l'vne est porracée, & apellée par les grecs *Parasoeides*, l'autre est semblable à la roüille dite *Iodes*, c'est à dire erugineuse, la troisiesme est nommée *Isatodes*, c'est à dire semblable au pastel de couleur d'azur, ou cerulée, quelques certains alimens vicieux & de mauuais suc, sont non seulement l'occasiou, mais aussi la cause qui les engendrent & produisent, comme sont les aulx, les porreaux, les oignons, le nasitort, & la moustarde, & sur tout leur feüilles: cat quand ils ne peuuent point estre cuits & digerez dedans & par la chaleur du ventricule ou de l'estomach, ny estre changez & conuertis en chyle, & qu'ils retiennent en leur plus grande partie leur couleur, il s'en fait premierement la porracée: laquelle si elle demeure plus long-temps fixe & adherante, la chaleur du ventricule persistant, sera chanpagée en erugineuse, & enfin en celle qui paroist estre teinte de couleur de pastel, mais en

effet moins verde que les precedentes,& aussi d'autant plus mauuaise qu'elles, selon qu'elle approchera le plus de la couleur noire, ces sortes & genres de bile s'engendrent quelquesfois dedans les veines & dedans le foye, & dans des maladies fascheuses & tres-ardentes, qui par vne grande ardeur de chaleur bruslent la bile vitelline, qui cause des maladies en effet du tout pernicieuses & mortelles, & enfin d'icelles est faite celle, qui est tres-fort bruslée, & qui se voit estre la bile noire, qui est la pire & la plus pernicieuse de toutes les humeurs.

Il y a aussi plusieurs differences de melancholie l'vne en effet qui est plus douce en ces qualitez, qui se respandant auec le sang dedans les veines, est propre pour nourrir le corps. Les plus excellens Medecins l'ont appellée, *melana calein chymon*, *ou melainan cholen*, c'est à dire vn suc noir, non vne bile noire, ainsi de mesme pour l'ordinaire le suc melancholique, ou le sang melancholique, non pas la bile noire; la superfluë est celle, que la rate purgeant le sang, attire du foye & renferme dedans soy, celle-là ainsi que celle qui est dedans la vesie du fiel, est l'excrement en effect du sang, & non pas du corps, & ce dautant qu'elle ne sert pas peu & à la rate & au ventricule; c'est pourquoy elle est naturelle, & non pas encoree bile noire, mais elle doit estre appellée humeur noire, & autant d'icelle qui a contracté vne qualité acide ou

acerbe, ou vne acrimonie, se pourrissant ou par adustion, ou par la force d'vne chaleur non naturelle, (car la pourriture a accoustumé de faire la mesme chose que fait vne violente ardeur) & ce qui est presque changé & reduit en cendre, il le faut appeller bile noire, qui est du tout outre nature.

Il y en a de trois sortes, l'vne est engendrée du suc ou de l'humeur melancholique, qui est changée & conuertie comme en cendre par l'ardeur ou de la pourriture, ou de la chaleur; car celle là en effet chaude, est acre & mordicante, qui est distinguée de la naturelle superfluë par cette difference, telle qu'est la lie bruslée de la non bruslée: celle que i'appelle cendre ie ne l'estime pas pareille à celle, qui demeure apres que le bois a esté bruslé, car les humeurs ne peuuent pas estre despoüillées de toute leur liqueur; mais ie la dis vne tres-grande siccité d'humeurs, & autant grande qu'elles peuuent receuoir dedans le corps par l'ardeur & la violence de la chaleur.

L'autre espece est faite de la bile que l'on appelle vitelline, car celle-là par adustion est premierement changée & conuertie en porracée, en apres en erugineuse, puis en cerulée, & en dernier lieu en atre ou noire qui est la pire & la plus pernicieuse de toutes, & laquelle certainement est reconnuë dautant plus maligne, qu'autant que la bile est plus acre que la melancholie, car c'est elle qui estant terrestre & condensée, & qui ainsi

qu'vn leuain s'eschaufant & boüillant comme par vne certaine ardeur, l'agite & la secouë, & qui par son epaisseur & crassitude s'attachant & adherant à la partie, la ronge & l'vlcere & qui enfin estant iettée dehors est vn tres-pernicieux signe, encores bien que l'autre participe aussi en quelque façon de tous ces vices.

Il ne s'engendre point immediatement du sang aucune bile atre, car si nous supposons que le sang soit bruslé & torrefié dedans les veines ou par vne grande ardeur, ou par pourriture, il faut necessairement que premierement qu'vne partie d'iceluy soit changée & conuertie en bile iaune, & vne autre partie en melancholie, desquelles ne se sont pas pû faire d'autres differences de bile atre, que les deux cy dessus mentionnées, car quand le sang sera tombé des veines dedans le ventre, dedans les intestins, ou dedans vne autre capacité plus interne, là premierement il se fige & se fait en grumeaux, & enfin il se pourrit Il est pour lors ietté dehors plus noir que de la poix liquide, ayant contracté vne qualité maligne & presque veneneuse, toutesfois different de nom & d'effect de la bile atre, d'autant qu'estant hors des veines, & s'esloignant de sa nature, il n'est pas changé & conuerti en d'autres humeurs, mais il deuient vne humeur qui s'espaissit & se congele entierement, & qui pour lors ne peut pas estre vne humeur; mais vn grumeau

corrompu La bile noire n'est pas aussi fait de la pituite douce; car celle qui coule & qui distille du cerueau, ou qui s'amasse dedans les poulmons, le ventricule ou les intestins, elle s'endurcit par la trop grande chaleur comme il sera incontinent plus clair & manifeste, & elle n'est iamais changée en vne autre espece d'humeur, c'est pourquoy d'icelle la bile atre n'en peut estre engendrée; mais la pituite salée dautant qu'elle participe d vne certaine chaleur outre nature, si elle est du tout bruslée & torrefiée auec plus de chaleur, elle engendre vne bile acre & noire qui est la troisiesme espece; d'où l'on peut recognoistre que la bile atre n'est pas toute produite de l'humeur melancholique ou bilieux

En apres la pituite qui doit estre vrayement & proprement dite telle, est vn suc alimentaire, & la portion la plus cruë de tout le sang, qui a accoustumé d'estre appellé vn sang demi-cuit; elle coule dedans les veines, tant afin de nourrir les parties froides & humides, comme le cerueau, qu'afin que s'il se rencontre quelquesfois defaut ou disete de sang, estant changée & conuertie en iceluy, elle nourrisse les autres parties: & pour acquerir plainement la forme de sang, il n'est point necessaire qu'elle retourne dedans le foye, car les veines ont assez de force, de vertu & de chaleur pour faire cét ouurage. Enfin l'vne n'y l'autre bile n'est point changée & conuertie par aucune force ny vertu en la na-

ture mediocre & benigne du sang ; car encores bien qu'elle soit quelquesfois tellement refroidie, qu'elle contracte par rencontre la temperature mediocre de ses qualités, elle ne peut pas toutesfois receuoir la benignité & bonté de sa substance. Et elle est certainement la pituite douce alimentaire, de laquelle sont produites deux autres outre nature.

L'vne est appellée acide, qui est en effet tres-cruë, & qui n'a point receu outre la premiere coction du ventricule, à peine aucune autre, ou vne bien petite dedans le foye & les veines; Il y a en icelle vne chaleur qui est bien petite, & qui est tres-facilement dissipée & resoluë, & pour lors la pituite se congele & se fige par vne certaine necessité ; car la raison & la nature est vne mesme & semblable que dans plusieurs sucs des fruits, lesquels s'ils ne sont point doüés de beaucoup de chaleur naturelle apres qu'ils ont bien boullù deux mesmes, incontinent apres ils se prennét & se figent, & ceux qui ont vne plus grande chaleur naturelle, ceux là, comme le tres-bon & le tres fort vin, durent & perseuerent plus long temps en leur entier.

L'autre espece de pituite est apellée salée, qui est faite de la pituite douce de sa nature qui se pourrit, car quand apres que quelques vnes de ses parties ont esté cuites & bruslées par la force & vertu de la pourriture, les autres sont meslées auec la pituite douce, elles contractent cette saueur salée, ce qui voit estre fait

dedans l'eau de la mer. Les trois especes de pituite sont dedans les veines, la premiere est en effet naturelle, & les deux autres outre la nature, la matiere de toutes lesquelles a esté prise & a tiré son origine du foye, & la qualité s'est d'ailleurs introduite par des causes outre nature.

La pituite superfluë ou excrementitielle est hors les veines, dont il y a quatre differences. L'vne est la pituite subtile & aqueuse, telle que celle qui distille & qui coule bien souuent du nez, ou du cerueau dedans plusieurs autres parties, l'autre est semblable à la morue, qui a esté epaissie & condensée par la chaleur du corps en consistence & epaisseur de morue de ladite subtile & liquide pituite par le moyen d'vne petite lenteur dont elle participe, & laquelle si elle l'a contractée par la vertu & le concours de la chaleur auec vne si grande epaisseur & crassitude, & telle qu'estant renfermée dedans les parties, elle puisse y estre adherante, elle sera pour lors appellée vitrée, qui est la troisiesme sorte & genre. Et enfin quand par la concretion & la congelation elle sera de sorte endurcie, qu'elle ne soit pas beaucoup esloignée de la dureté, de la pierre ou du plastre, lors la quatriesme espece paroistra, laquelle plusieurs appellent gypsée. Nous la voyons souuentesfois, dedans les poulmons & dedans les iointures des doigts, ayant en effet pris son principe d'vne defluxion ou d'vne distillation, auoir acquise &

contracté la dureté d'vn tuf, ou d'vne pierre, & voilà certainement l'explication entiere & parfaite des humeurs, dont l'on peut recognoistre celles qui ont pris leur source & leur origine des excremens, & celles qui ont esté engendrées des sucs des veines: Mais il faut passer au traicté des fonctions animales.

CHAPITRE X.

Des fonctions animales.

TOut ainsi que la faculté nutritiue, ou bien plus tost toute la partie de l'ame naturelle, est du tout occuppée sur l'aliment seul du corps, & qu'en cela elle employe toutes ses fonctions, de mesme l'autre partie de l'ame qui est appellée sensitiue, est occupée sur les choses externes qui sont aux enuirons de nous, & elle s'employe entierement afin d'en prendre la cognoissance, & de comprendre dedans soy, par le moyen des sens qui sont ses Ministres & ses Messagers, les notions de toutes choses, c'est son occupation, sa fonction, & son employ, par laquelle elle est continuellement excitée & prouoquée: nous tascherons d'expliquer par ce qui suit la façon & la maniere qu'elle a accoustumé de faire & d'accomplir ces choses. L'ame sensi-

tiue quelque degré de ſubſtance qu'elle aye, à eſleu & choiſi le corps du cerueau comme ſa propre fortereſſe, & ſon domicile natu rel, qui comprend dedans ſoy & dedans ſon ſein toutes les vertus & les facultez que i'ay cy-deuant expliquées, elle les monſtrent & fait veoir par de certaines propres fonctions & actions, auſquelles elle prepare & diſpoſe pluſieurs inſtrumens.

Le premier des inſtrumens c'eſt l'eſprit animal, premierement fait & engendré de l'eſprit vital qui eſt porté & eſleué dedans le rets admirable par les arteres du cerueau, & puis en apres changé & conuerti en eſprit animal par la vertu & la force naturelle du cerueau dedans l'autre rets interne du cerueau, qui eſt nommé le ſecond; là brillant & doüé d'vne nouuelle forme, eſpece & dignité, il acquiert les vertus & les facultez de l'ame ſenſitiue, & par cette ſplendeur & cét éclat il ſe prepare & ſe diſpoſe à faire toutes ſes fonctiont, & ſes actions, les ventricules, & les conduits internes du cerueau, ſont d'iceluy beaucoup remplis, d'où d'vne fontaine viue & abondante par les organes ou les inſtrumens des ſens & dedans les muſcles moteurs. Et quand il eſt deſia en quelque partie, il en reçoit par hazard vne autre forme & eſpece de la nature & diſpoſition d'icelle, à laquelle il eſt particulierement attaché, & du tout employé à ſon ſeruice. Ce qu'eſtant, il n'y a pas vn meſme eſprit pour veoir, ouir, odorer, gou-

ster & toucher, & celuy qui est destiné pour le mouuement est beaucoup esloigné d'iceux.

L'autre sorte d'instrument est composé d'vn corps plus crasse & plus terrestre, comme estant celuy dedans lequel doiuent estre conserués & cét esprit, & les images des choses externes, il n'est pas doué en tout d'vne mesme substance, n'y d'vne mesme sorte & façon, mais il est different & de plusieurs sortes. Le corps du cerueau est l'instrument des mouuemens internes, lequel il dispose & employe par sa differente & de plusieurs sortes de conformation pour faire toutes les fonctions, actions & mouuemens de l'ame, l'œil pour la vision, & les nerfs qui y abboutissent, l'oreille pour l'ouie, les narines & les mammelles du cerueau pour l'odorat, pour le goust la langue, pour le tact ou l'attouchement les nerfs tactiles, comme pour le mouuement les nerfs durs & les muscles dedans lesquels ils se respandent, ils aident & seruent. Ces instrumens corporels sont differens, & les esprits qui sont en iceux sont dissemblables & differens; & ainsi leurs facultez, qui ont receu deux toute leur vertu & maniere d'agir, ne sont pas peu diuersement distinguées. Et ils ne peuuent faire chose quelconque sans leur aide & leur assistance, encores bien que la substance de tous soit vne & de mesme nature. Donc les organes qui sont ainsi disposés afin qu'ils ayent vn certain esprit familier dedans leur matiere suiette & conformée, &

dedans cét esprit vne faculté, qui est l'espece & la forme de l'organe, & ainsi sont certainement faites des actions propres & conuenables à leurs fonctions. I'expliqueray maintenant ensuite particulierement comment ces choses peuuent estre faites & accomplies.

Quelques vns des sens externes font leur fonction en touchant, comme le goust & l'attouchement, qui ne sentent point si les choses ne leurs sont iointes, quelques autres par le moyen & l'interposition d'vn certain corps au milieu, comme la veuë, l'ouie & l'odorat, & ce corps qui est au milieu, ou c'est l'air, ou l'eau, car toutes sortes d'animaux terrestres qui marchent ou qui rampent sur la terre sentent & cognoissent les couleurs & les sons par le moyen de l'air; & les aquatiles par le moyen de l'eau; donc quand des corps durs & solides s'entre-touchent fortement les vns & les autres, ou dedans l'air ou dedans l'eau, ils font vn son & vn bruit, c'est à dire sourd & obscur dedans l'eau, & clair & apparent en l'air, & sur tout si ce sont corps legers, concaues & vastes, qui s'entre-touchent par de grãds & de frequents coup; l'air qui est cõtenu entre les corps durs qui s'entre touchent les vns & les autres tout à coup auec impetuosité, fait premierement le son, & iceluy n'est point delà separé, pour estre transporté à l'oreille, mais il meut l'air qui luy est proche & continu, & iceluy tout à l'instant vn autre, iusques enfin successiuement & contine-

ment le mouuemét soit porté à l'oreille ; ainsi que l'on voit dedãs les riuieres qu'vn mouuemét pousse l'autre, lequel estant poussé, pousse puis en apres l'autre qui suit. Delà vient que tout en mesme tẽps que l'entre touchemét des coups est fait, ou quelque peu apres le coup, le son s'entend, & premierement de celuy qui est proche, que de celuy qui est esloigné. Ainsi de mesme l'air externe estant agité & frappé, est porté par les conduits sinüeux & tortus des oreilles par vn tres-doux mouuement sans aucune confusion, & il passe & penetre iusques a cét air interne, qui est renfermé en la membrane qui est tenduë, & qui est naturellement née dedans les oreilles, & estant en cette membrane, il la frape & touche doucement, tellement qu'estant meuë par cette agitation, elle fait bruit & resonne toute. Et pour lors en apres l'air externe est rendu continu & adherant auec l'air interne & par son interuention & moyen, il est porté à l'esprit auditif, qui est impliqué & meslé auec iceluy, & enfin par cette sentinelle & ce ministre l'image ou l'espece du son receuë est transportée au principe du sentiment.

Mais ces choses seront plus clairement iugées & recogneuës en l'explication de la nature de l'odorat. Car le cedre, l'encens & les autres choses odorantes estant eschauffées & bruslées rendent vne odeur douce, suaue & agreable, qui consiste en vne fumée presque seche, qui s'esleuant & se respandant monte

insensiblement au trauers d'vn corps qui est entre deux & au milieu, & ce corps qui est au milieu, c'est ou l'air, ou l'eau, car les poissons & toutes sortes d'animaux aquatiles, encores bien qu'ils ne respirent pas, toutesfois il est constant qu'ils ont de l'odorat. Et encores bien que pour lors l'odeur arriue plus proche des narines, neantmoins toutesfois elle ne pourra pas premierement mouuoir & toucher le sentiment de l'odorat dedans les animaux qui respirent, qu'auparauant les conduits, qui sont depuis les narines & qui passant par en haut & par les meninges arriuent au cerueau, ne soient ouuerts, & que l'odeur puisse penetrer, ensemble auec l'air pris & attiré ainsi que dedans les poulmons, de mesme dedans le cerueau & l'odorat : mais ceux qui ont l'odorat prompt & ouuert, & qui n'est point bouché d'vn couuercle, ainsi que d'vne barriere, comme les mouches & les insectes (ainsi les Autheurs latins Modernes les appellent, & non pas mal a propos) sentent de bien loing, & sans aucune respiration, & les odeurs mesmes sans estre attirées & respirées, touchent & frapent leur sens & leur odorat, ce qui arriuent aux poissons & dans les animaux qui viuent en lieux humides, car sans respirer & attirer l'air, l'on voit quils ont l'odorat.

La vision se fait ainsi a leur exemple, car la couleur ou la lumiere esclairant le corps qui est au milieu & qui est clair, tombe sous la veuë & l œil, ce corps c'elt l'air, ou l'eau, ou

vne vitre, ou vne corne, ou autre chose sébla-ble, & si ces choses sont propres pour la veuë, il faut qu'elles soient fort luisantes, & qu'elles soient claires & lumineuses, or la lumiere n'est point corps, n'y chose quelconque qui procedde & qui vienne du corps, autrement elle ne pourroit pas eclairer tout le corps qui est aux enuirons en vn moment de temps: mais petit a petit, n'y aussi penetrer entierement vn corps fort clair & transparant: c'est pourquoy la lumiere est l'acte & la perfection d'vn corps clair & transparant, en presence d'vn corps lumineux. Tout ce qui doit mouuoir la veuë, si c'est vne simple couleur, il le faut mettre dedans vn milieu clair & illuminé; mais s'il est clair & luisant comme vn champignon, vn bois bien sec & pourri, comme vn vermisseau, & tout ce qui luit pendant la nuit, cela ne se peut pas veoir pendant le iour, parce que sa petite lumiere est offusquée par vne plus grande lumiere, or dedans les tenebres chacune de ces choses est veuë & frape le sens, d'autant qu'elle eclaire legerement l'air qui est proche & qui l'enuironne, afin de se garantir sur tout des tenebres. Mais le feu d'autant qu'il est d'vne nature douteuse, il est veu & dedans les tenebres & dedans la lumiere, car pendant la nuit il éclaire de sa lumiere l airqui est proche, de sorte que non seulement il peut estre veu, mais aussi on peut veoir autres choses, & pendant le iour il meut le corps qui est au milieu

comme vne certaine couleur. La viſion ſe fait quand la couleur ou l'image de la choſe touche l'air clair & lumineux qui eſt au milieu, & puis apres quand l'air eſtant reſpandu iuſques à l œil meut & excite la veuë, & pour lors l'image de la choſe qui peut eſtre veuë eſt receuë par la prunelle dedans l'humeur cryſtalline, delà enfin l'eſprit ſe portant plus auant, elle eſt tranſportée par les nerfs optiques dedans le cerueau & le principe commun du ſentiment, ou le ſens commun. La viſion eſt diſtinguée de l'oüie & de l'odorat par cette difference, en ce que dedans l'oüie & l'odorat le ſens eſt touché & frapé non pas tout ſoudain, mais petit a petit par des corps qui ſont au milieu Et dans la viſion l'eſpece de la choſe touche & meut en vn inſtant la veuë, non pas par progreſſion ou pas a pas, mais tout ſoudain l'air qui eſt au milieu eſtant changé, tout ainſi qu'a l'abord & a l'arriuée de la lumiere; d'où l'on peut recognoiſtre que la viſion ne ſe fait pas par le moyen de certains rayons enuoyés de la choſe veuë à l'œil, par ce qu'incontinent que la choſe eſt obiectée, elle ne ſeroit pas veue, & elle ſe produiroit & ſe feroit veoir premierement dedans le lieu proche que dedans celuy qui eſt eſloigné. Adiouſtez à cela qu'vne ſi grande couleur ou vne ſi grande eſtendue de l'image ne pourroit pas eſtre receue dedans l œil qui eſt ſi petit. Et en apres la viſion ne ſe fait pas par vne lumiere qui eſt veuë, qui ſort au de-

hors, & qui se ioint & vnite auec vne autre, n'y par le moyen d'vn rayon de l'esprit qui sort de l'œil par le milieu sur la chose obiectée, qui reialissant d'vn angle pareil est reporté dedans la veuë : car comment pourroit il estre produit si grand, & tel qu'il fut à l'instant porté iusques aux cieux, & qu'estant si grand il peut remplir tout l'air qui est interposé ? ce que l'on a accoustumé d'apporter pour confirmer cette chose du basilic, ou de la femme dont les purgations menstruelles coulent, c'est chose du tout inutile & sans consideration, car le basilic ne tüe point l'homme, & la femme dont les purgations menstuelles coulent ne gaste & ne tasche point vn mirroit sur tout s'il est d'airain, non pas que l'esprit visüel sorte de l'œil, mais par ce qu'vne certaine mauuaise & cruelle vapeur sort de mesme de la bouche & de tout le reste du corps, comme aussi des yeux.

La nature & la maniere de ces sens est qu'ils ne comprennent point leurs obiets que par l'interposition d'vn certain milieu ; mais le goust & l'attouchement n'ont point besoing d'vn corps metoyen, ains ils font leurs fonctions par vne certaine conionction & vn certain contre-touchement, car si la saueur tombe sur le nerf du goust, ou si la chaleur ou vn poinçon aigu touche le nerf de l'attouchement à nud & à descouuert on ressent vne douleur tres-grande & tres sensible, encores qu'il n'y aye point de chair au milieu.

milieu· Mais si vous mettés deuant la prunelle de l'œil vne chose blanche, ou si vous inculqués ou faites entendre vn bruit dedans l'air qui est né dedans les oreilles, ou si vous envoyez au fond des conduits des narines vne odeur, il ne sera point fait du tout aucun ou bien peu de sentiment, c'est pourquoy la saueur meslée auec vn suc ou vne humeur, ou si vous aymés mieux dire mise & constituée dedans l'humide [car c'est vne sienne certaine affection & qualité] aussi-tost qu'elle est mise & posée sur la langue, estant respanduë auec vne humidité, elle exeite le goust, & incontinent son espece & son image par la vertu de l'esprit est portée au premier sens, ou au sens commun; & si par rencontre la saueur est dedans vn corps dur & epais, comme dedans le sel, elle ne pourra pas premierement toucher & mouuoir le sens, qu'elle n'aye esté espanduë liquefiée & dissoute par la chaleur, & tout ce qui ne peut pas couler & se respandre par sa mollesse, cela ne touche & n'affecte point du tout le sens, tout ainsi que celuy qui par maladie à la langue bruslée, seche, aride & ridée, ne peut pas estre bon iuge des saueurs.

Enfin il est constant que le tact se fait si les qualités tactiles qu'elles qu'elles soient, sont prochainement apposées au nerf de l'attouchement sans interposition ou de la chair, ou bien aussi d'aucun corps; Galien au liure 7. des opinions d'Hippocrates & de Platon,

soustient que le tact se fait prochainement dedans les parties extremes ou dedans les extremitez du corps, sans qu'aucune qualité soit portée par le moyen des nerfs dedans le principe de l'ame sensitiue, & que le nerf est vne partie du cerueau, comme vn reietton est vne partie de l'arbre, & que dedans iceluy est contenuë toute la vertu du cerueau qui discerne & qui distingue les affections des qualitez tactiles, & qu'en cela consiste la faculté du sentiment; dedans lequel en effet reside le sentiment de la douleur ce que certainement se faisant, il faut en dire de mesme aussi des autres sens, desquels certainement les nerfs sont mols, & fort proches de la nature de la substance du cerueau, de telle sorte que pour ce ils doiuent plus prochainement approcher de sa nature que les nerfs de l'attouchement: en apres les interceptions & les obstructions qui arriuent aux nerfs de l'attouchement, ostent aux parties suietes le sentiment & le mouuement, ce qui monstre fort clairement que la vertu & la faculté de l'attouchemét n'est pas naturelle aux nerfs, mais qu'elle coule & prouient continement du cerueau ainsi que les autres parties, & que le tact ou l'attouchement qui se fait aux extremités du corps ne peut pas iuger des qualités des choses, mais qu'il est seulement l'instrument de sa faculté, qui reside principalement dedans le cerueau, & que là il faut rapporter le sentiment de toutes choses.

Il me ſemble qu'Hippocrates a aſſez bien cõfirmé toutes ces choſes par deux aphoriſmes en l'vn deſquels il dit ceux qui ont mal en quelque partie du corps, s'ils ne ſentent point du tout la douleur, ceux-là ont l'eſprit malade, en l'autre, quand il y a deux douleurs qui n'occupent pas vn meſme lieu, celle qui eſt la plus grande & violente offuſque la plus petite & la plus legere, c'eſt donc le ſentiment commun, qu'en ſouffrant on ſent: car premierement tout ſens eſt affecté par les qualités du corps ſuiet, & eſt changé, & ce changement n'eſt pas encores le ſentiment, mais ſon apprehenſion & ſa connoiſſance qui en eſt faite: car quand la vertu & la faculté principale du ſentiment eſtant reſpanduë par les nerfs dedans chaque ſens, ſentira les affections qui luy ſeront ſuruenuës, pour lors en quelque façon elle ſera eſtimée ſentir plus groſſierement, & pour lors proprement quãd elle les rapportera au cerueau dedans le commun principe du ſentiment, & il ne faut pas entendre que le ſens ſoit ainſi proprement affecté & changé par les qualitez externes, tellement que la precedente qualité eſtant expulſée, il en reçoiue vne nouuelle, car l'œil n'eſt point rendu blanc par la couleur, ny l'ouie n'eſt point renduë aiguë ny peſante & ſourde par le ſon, & le palais n'eſt point rendu doux par la douceur, mais ainſi qu'vn ſceau ou vn cachet d'or imprime dedans la cire, non pas l'or, ains l'image, ainſi preſque de meſme les obiets externes

mouuent & touchent le sens par leur seule forme , & leurs especes & images arriuent au sens sans matiere , lesquelles y estant venuës du dehors, il les reçoit dedans soy pour les cacher & les retenir bien profondement : mais nous ne iugeōs pas de l'impression des images, que le sens est dit receuoir, par l'excellence des parties , comme celle qui est faite & imprimée par vn sceau , ou par vn cachet, car qu'elle figure donneroit - on à la couleur , à la saueur & à l'odeur ? il ne souffre donc point aucun changement ny mutation , & il ne quitte point son premier estat , bien plutost quand il s'occupe en la connoissance & au iugement des choses , en agissant il polit , perfectionne & accomplit l'estat qu'il auoit auparauant.

CHAPITRE XI.

Des fonctions du sens interne.

LEs images qui sont ainsi communement portées dedans tous les sens par les obiets externes , non seulement elles sont & existent tant que les sens sont dedās leur action & leur fonction , mais aussi quand les obiets estant retirez, ils cessent d'agir & qu'ils sont en iceux quelque demeure ; car ainsi si quelqu'vn se retirant du Soleil entre dedans vn lieu sombre & obscur , estant offusqué d'vne tres grande

lumiere il ne voit premierement rien, en apres il apperçoit quelque blancheur ou verdeur, qui paroist incontinent iaune, & en suite de couleur de pourpre, puis en apres d'autres couleurs, & enfin de couleur noire, laquelle enfin disparoist. S il a veu quelque chose rouge ou verde, tout ce qui sera puis en apres mis deuant ses yeux, paroistra de mesme couleur. Si on iette les yeux dedans vn fleuue fort rapide, à cause du tournoyement de teste, toutes les choses qui sont sur le riuage sembleront se mouuoir : en apres dedans les autres sens, apres des sons forts, grands & puissans, il reste vn bruit, & apres vne tres grande & puante odeur, il demeure pendant quelque temps vne puanteur en l'odorat, & ainsi est fait dedans les autres sens. Et pour lors par les instrumens ou les organes des sens, ces formes receuës, & ces images des choses passent incontinent par les capacitées, & les conduits des nerfs dedans le cerueau, estant portées par l'esprit sensitif, tellemēt que quād le sens externe est meu & excité par la rencontre des choses & des obiets externes, le sens interne est pareillement touché & affecté par leur images & leurs especes; car elles sont les obiets du sens interne sur lesquelles il s'occupe, tout ainsi que les sens externes s'occupēt sur les choses & les obiets externes, c'est pourquoy ces images des choses ou des obiets sont portées par les sens externes, & passent iusques dedans le mesme & commun principe dedans lequel est située la premiere ame sensi-

tiue , chaque sens par le moyen de ses fonctions & de ses actions rapporte en iceluy toutes choses portées par l'esprit, lesquelles, estant posées deuant luy, il connoist & comprend par sa premiere vertu & faculté de connoistre. Et sa fonction est la perception & la connoissance , laquelle si elle est fixe , attentiue & longue , a accoustumé d'estre dite cogitation ou meditation , laquelle encores qu'elle soit incorporelle , indiuiduelle & vnique , toutesfois d'autant qu'elle contient plusieurs choses en puissance, elle connoist plusieurs & differentes choses , elle en discerne les differences , & enfin elle en iuge ; mais elle ne les vnit & ne les conioint pas ensemble, de sorte qu'elle en establisse quelque chose de faux ou de vray , ou qu'elle en conclue quelque argumentation ou raisonnement, car c'est là vne fonction & vne action qui appartient seulement à l'esprit & à l'intelligence , dont il sera tout maintenant parlé : Mais toutes les images & les choses simples & indiuiduelles quelle aura compris, ou elle les distingue separement , ou estant confusement assemblées, elle les amasse & elle en fait vn entassement sans aucune liaison ny composition quelconque , ce qui fait que cette action , par laquelle la poulle reconnoist premierement ses poussins, puis les discerne & les distingue , ou que la brebis apprehende le loup son ennemi, doit estre plutost estimée vne separation, qu'vn iugement ou vn raisonnement.

En apres suit la faculté conseruatrice d'icelle qui fait sa forction & son action, & qui embrasse & retient les images receuës par les sens, & qui les graue & les consigne tant par sa propre vertu, faculté & puissance, que par leur aide & leur assistance dedans le corps du cerueau sans aucun vestige de matiere, car elle y demeure bien long temps apres que toute la connoissance des choses a cessé, & en effet leur conseruation est vne certaine memoire, qu'vne frequente meditation establira & fortifiera. Les images grauées & retenuës dedans le cerueau se monstrent & s'exposent à l'ame sensitiue quelquesfois plus ou moins, selon qu'elles ont esté plus clairement ou plus obscurement grauées & imprimées.

Pendant les veilles donc que le premier sens ou le sens commun n'est pas beaucoup distraict par la rencontre d'vne grande quantité d'obiets externes, pour lors estant agité par les attaques des images, il s'occupe tres-fortement sur icelles, & se seruãt lors de la faculté du ressouuenir & de feindre, qui est appellée par les Grecs *phantasia*, c'est à dire la phantaisie, laquelle certainement considere de soy les images comme elles sont, aucunesfois simples & telles qu'elles ont esté grauées & imprimées, aucunesfois meslées & confuses sans aucune composition ou liaison, elle ne feint pas seulement ces images, mais d'icelles elle en forme & forge des nouuelles formes

images, ou phantosmes, qui n'ont iamais esté apparceus par les sens, & forme bien souuent des choses qui n'ont iamais esté dans l'ordre de la nature, comme des sphinx, des hyppocentaures, des hommes a trois testes, & ainsi plusieurs sortes de monstres innombrables, & s'esleuant & se portant plus auant, quelquesfois (comme la brebis ayant veu vn loup) ensuite des images se representant quelque phantosme horrible & espouuantable, elle conçoit & produit vne inimitié ou vne auersion d'vne chose qui n'a point esté apperceuë par les sens, mais si elle conçoit auec contentement quelque chose plaisante, comme la brebis ayant veu le berger doux & aggreable, elle en conçoit & produit de l'amitié & de l'affection, toutesfois elle se ressouuient & elle assemble ainsi toutes ces choses sans aucune composition conuenable, dont l'on en puisse inferer le vray ou le faux, & sans aucune composition de raison, qui par vne certaine suite des choses & des iugemens assemble & vnit quelques choses des autres, & ce sont là en effet les fonctions les plus excellentes des bestes brutes, qui ont en quelque façon quelque rapport à celles que la raison & l'intelligence opere dedans nous; neantmoins il sera clair & manifeste par ce qui sera dit cy-apres, combien celles-là sont differentes & esloignées de celle cy, celles-là sont differentes des autres par les fonctions & les actions de la faculté de discernement & de distin-

ction, & elles sont separées par cette difference, en ce que celles-là sont des certaines comparaisons & conferences des choses qui ont esté apperceuës & puisées des sens, & celles cy sont des nouuelles fictions des formes qui sont au dessus des sens tirées des choses qui sont quelquesfois tombées & qui ont esté apperceuës par les sens.

Et maintenant quand il arriuera que le premier sens considerera ces images, ainsi delaissées & conseruées, de sorte qu'il ne les contemple pas seulement de soy, & que d'icelles il n'en forme pas des nouuelles images, mais s'estant serui d'icelles par l'aide & l'assistance de la faculté de la memoire, il se remette les choses externes, dont en ont esté produites ces images, & que conjointement il reconnoisse les auoir autresfois conneu, pour lors il se ressouuiendra de ces choses, & son action sera la memoire mesme, non pas à la verité celle qui est dite patiente, mais entierement celle qui est dite agente, ce sont là en effet toutes les fonctions que ce premier sens mesme compliqué opere & exerce pendant qu'il est eueillé par l'aide & l'assistance de ses facultez, mais comme il ne se peut pas faire que les sens soient perpetuellement agitez, & qu'il est necessaire d'autant que par les veilles, les esprits sont outre mesure dissipez & perdus, que la force & la vigueur de l'agitation passe & prenne du repos, & cesse, & pour lors sans doute quelconque il suruient vn

sommeil fort profond, mais quand il sera porté vne grande quantité de vapeurs corporelles vers le premier sens par la force de la chaleur sorties du vin ou des viandes, ce qui arriue presque aux enfans & aux yurongnes; ou quand vne tres grande abbondance d'vne humeur froide & vne grande quantité de ses superfluitez aura rempli les parties superieures, ainsi que dans la lethargie, en laquelle le premier sens est offusqué comme par vn certain lien & empeschement de sorte qu'il ne s'en peut desbarasser en façon quelconque, le sommeil suruient & arriue certainement, & toutes les fonctions estant abbatuës demeurent du tout assoupies

S'il arriue vn sommeil tres-grand & tres-profond non seulement les sens externes, mais aussi les facultez internes demeurent assoupies, tellement qu'elles ne peuuent point du tout ny discerner & distinguer ny feindre ny se ressouuenir de chose quelconque, & l'abbord confus des images & phantosmes n'a aucune force sur icelles. D'où vient qu'il ne se fait & ne se rencontre point aucun songe; & pour cette cause & cette raison les animaux ne songent point, dormant incontinent apres auoir mangé, ny pareillement aussi des qu'ils sont nez, comme les enfans; si au contraire s'il arriue, que quelqu'vn dorme legerement, & qu'vne grande abbondance & quantité de vapeurs ou d'humeurs ne lient & n'abbattent pas les vertus & les facultez du discer-

nement & du ressouuenir; encores bien que pour lors peut estre plusieurs visions & plusieurs motions se presentent, nous ne les disons point toutesfois estre des songes. d'autant que le sommeil qui est bien peu different de la veille, n'est pas vn veritable sommeil. Car comme pour lors & en cét estat la vertu & la faculté du discernement est libre, entiere & parfaite, elle connoist & descouure toutes les images qui touchent & qui agitent alors la faculté imaginatiue, & elle n'est point attirée par leur erreur; mais quand les phantosmes de la nuit viendront & se presenteront, elle reconnoistra pour lors qu'elle dort, & que toutes les choses qu'elle voit sont des songes, & elle n'y donnera pas son consentement tout ainsi qu'à des choses veritables. Ceux qui pendant vn doux & non profond sommeil, entendent des abboyemens des chiens, ou des chants des poulles, sont presque du tout de mesme affectez, desquelles choses aussi pour lors il forgent des songes.

Enfin quand par la mediocrité & la moderation des causes, il suruient & se glisse vn sommeil, tellement doux & moderé, & de sorte que la faculté du discernement est en effet offusquée, & que la faculté imaginatiue est libre, & nullement liée comme auec les liens, des choses qu'estant eueillée elle aura fait, senti & conneu, il y aura plusieurs images qui pendant le repos seront meuës & agitées, lesquelles dormant elle regardera & considere-

ra comme choses vrayes, car la faculté du discernement, estant pour lors liée & garrottée, ne fait aucune resistance, & pour ce en dormant elle donne son sentiment aux visions, comme si elles auoient esté receuës par les sens, ou si elles estoient veritables, ne scachant pas dormir Et vn songe, c'est proprement vne vision qui se presente en dormant, & qui est estimée comme veritable, l'on peut rendre presque la mesme raison des choses qui paroissent aux malades de phrenesie ou delire.

Mais pourquoy & d'où arriue-il, qu'il se presente vne si grande & inoüie quantité de visions, & d'où en peut estre tirée & prise vne si grande abbondance : l'on ne les peut pas certainement rapporter qu'à l'affection & à la disposition du corps & des humeurs, & à leur differente confusion, car l'affection & la disposition est cause que dedans les songes, les resveries & delires. quelques vns agitent dedans leur esprit des choses effroyables, horribles, & plaines de terreur, & quelques autres des certaines querelles furieuses & sans mesure, & les autres des plaisirs & des voluptez plaines de contentement. Ainsi de mesme le trouble & la confusion, qui arriuera au corps, ou aux esprits ou aux humeurs, est entierement la cause qui fait que les especes & les images des choses estant agitées auec plus de violence, paroissent non pas telles qu'elles sont veritablement, mais de trauers, tout au

rebours, monſtrueuſes & eſpouuantables, ce qui a accouſtumé d'arriuer ſouuent dans les yurongnes, & en ceux qui ſont trauaillez de fievre. Et ceux dedans leſquels toutes choſes ſont tranquilles & paiſibles, & non point flottantes ny exceſſiuement agitées, les images receuës par les ſens s'offrent & ſe preſentent fermes & entieres, & il leur arriuent des ſonges diſtincts & bien digerez & diſpoſez, & faits ſelon la verité.

CHAPITRE XII.

Comment ſe font l'appetit & les actions Morales.

L'Appetit eſt vn mouuement & vne certaine agitation interne par le moyen de laquelle on recherche ce qui eſt bon & vtile, & toute ainſi que d'ame, il y en a en tout de trois ſortes, celuy qui eſt dit naturel, qui eſt né enſemble auec toutes choſes, & qui eſtant à iamais inſeparable eſt touſiours reſident en icelles, & les autres ne ſont pas de meſme; celuy qui eſt dit ſenſitif & animal, ſe fait quand l'appetit eſt pouſſé ou quand les choſes internes, ou les choſes externes ſe preſentent. Les choſes internes ſont l'ardeur & l'aiguillon venerien qui prouient & qui naiſt de la ſemence qui eſt dedans les parties honteuſes; l'exi-

nanition & l'excessiue secheresse du ventricule & sur tout de l'estomach, le sang ou la bile boüillans dedans les ventricules du cœur. Les choses externes sont toutes choses qui sont subiettes aux sens, qui les attirent & qui les arrestent par les plaisirs, & les douceurs des voluptez: c'est pourquoy s'il y a vne grande quantité de semence amassée dedans les parties honteuses, elle cause premierement vn certain prurit & titillation naturelle, & puis en apres elle meut le sens, & à la l'instant la faculté interne du sentiment, non seulement cependant que nous sommes eueillez, mais aussi bien souuent quand nous sommes endormis: & en apres l'appetit ayant esté meu & excité par la consideration de la chose aggreable, & plaisante, cette chose qu'il souhaittoit peu auparauant ardamment, & iceluy mesme pour lors se changeant en la nature d'vne chose qui pique & qui aiguillonne, engendre la luxure, qui est la propre concupiscence & l'appetit venerien.

Quand l'estomach, estant outre mesure épuisé, est affecté d'vn certaine triste affection, cette faculté interne comprehensiue, estant piquée & irritée, embrasse le boire & le manger, & elle s'en represente les images, qui estant puis apres presentées à l'appetit, l'inuitent & l'excitent, lequel estant ensuite excité & épris par la douceur & la suauité des choses, est porté à les desirer, & transporté en

l'auidité de manger, qui est la faim, & pareillement l'estomach, étant rendu plus sec & plus aride, la soif est allumée, qui est vn appetit de l'humide & du froid ; l'vn & l'autre appetit, ie dis, la soif & la faim, comprend vn genre, qui est l'appetit & la faim.

En apres la bile ou le sang boüillant aux enuirons du cœur, l'enflamme de telle sorte, qu'il obiecte au sens commun les images de haine, d'inimitié ou de vengeance, lesquelles estant apprehendées, l'appetit animal est excité, lequel par l'esmotion du cœur estant meu & excité, il tombe dedans vne perturbation interieure de l'esprit, comme dedans vn certain bien, tout ce genre d'appetit est appellé par les Grecs *tumosis*, c'est à dire colere. Quand puis apres cette vertu & cette faculté interne de l'apprehension est excitée par les blandices & les caresses des choses ou des obiets externes, elle induit à l'instant l'appetit commun du sentiment à les desirer, qui estant enflammé par vn appetit & vn desir ardent & violent d'vne chose vtile, incontinent apres excite & attire vn certain particulier appetit, comme son assistant & son aide, afin que par le concours & l'operation commune des deux il en prouienne l'appetit.

Toutes choses qui nous sont obiectées sous la forme & l'espece du bien ou du mal, si nous les suiuons ou fuyons auec raison, alors l'appetit participe de la raison, mais quand nous sommes inuitez tres-fortement

& auec violence contre la raison, & que la force du plaisir & de la volupté est plus grande que celle de la raison, pour lors l'appetit qui est sans raison est attiré & alleché contre le decret de la volonté. Premierement donc la raison de l'esprit & de la vie tranquille est excitée & enflammée par ces obiets d'vn mouuement turbulent & du tout ennemi & contraire, & comme ces obiets se presentent souuentesfois auec inconstance, de sorte qu'ils troublent l'estat de l'esprit, il se fait des troubles & des perturbations, desquelles estant desia depuis long-temps inueterées, & ayant comme residé dedans les veines & les moëlles, il en naist pour lors des maladies & des indispositions, dont la fontaine & comme son genre est l'intemperance. Car tout de mesme que quand il suruient vn grand desir & appetit de boire du vin, & que la raison prise & consultée en ce rencontre, ne le guerit & ne l'esteint pas, alors l'appetit & la concupiscence du ventricule & de l'estomach, se saoule & s'enyure, ce que faisant souuentes fois, il en naist enfin l'yurongnerie, & celle-là certainement est vne maladie & vne affection permanente, & cette autre vne perturbation mouuante; pareillement les autres maladies d'intemperance ont accoustumé de naistre, de s'attacher, & d'estre profondement inserées; ainsi de mesme par la veuë & le regard d'vne tres belle femme, & par l'incitation de cét appetit commun & confus, il se fait vn esmotion

tion dedans les testicules & les parties honteuses, & vn escoulement de semence & d'esprits : d'où vient qu'encores qu'il n'y eut point auparauant aucune autre cause interne, neantmoins pour lors la luxure est allumée & enflammée, & de cette façon non seulement les hommes, mais aussi les cheuaux & les bestes brutes, ayant oüi le son des trompettes & le bruit du cliquetis des armes, s'enflamment & sont emportez par l'impetuosité de leur esprit. Ainsi de mesme quand quelqu'vn a esté offensé par vne iniure, par l'apprehension d'icelle la vertu & la faculté irascible du cœur, qui est son appetit, & qui est appellée par les Grecs *tumosis*, c'est à dire colere, est excitée, laquelle desirant venger, & n'estant point adoucie par la douceur de la raison, brusle pour lors de colere, & si elle cesse incontinent, elle est dite courroux, si elle est ineuterée, elle est dite haine, si elle est tres-cruelle, discorde, si elle obserue & attend le temps de se venger, inimitié ; le defaut de toutes ces choses est la modestie qui leur est contraire : quand l'opinion du desir des richesses est violente, l'appetit du cœur n'estant pas reprimé par la liberalité de la raison. Il est porté à l'auarice, dont le defaut se rencontre dans le prodigue; & quand enfin il se rencontrera des grands honneurs, & qui seront estimez tres-bons & tres-excellens, cette faculté eschauffée par leurs aiguillons & motifs, sera attirée & portée à l'ambition, à laquelle l'humilité &

la submission de l'esprit est contraire, & la mediocrité est la magnanimité. Ainsi certainement de mesme les desirs ont accoustumé d'estre excitez par l'opinion du bien futur ou aduenir; en apres l'apprehension du mal futur si elle est tellement violente, que l'esprit ne demeure pas dans sa force & sa constance, surmontant & mesprisant le commandement de la raison, alors il est troublé par la crainte, laquelle, si le mal est proche, sera dite crainte, si elle dure peur, s'il y a crainte du trauail, paresse, si elle esbranle fort, terreur, si elle meut & change l'esprit de sa place, espouuante, si elle passe plus outre, euanoüissement, ainsi par ces moyens la conuoitise ou l'appetit concupiscible à accoustumé de fuyr les choses qu'elle iuge mauuaises & contraires.

Et quand les maux seront desia fort proches, ou que les biens esperés n'arriueront pas, il suruiendra & se fera lors des maladies dedans l'esprit, sçauoir vne douleur affligeante & cruelle, vne langueur pressante, pleurs & deüil de la mort, tristesse auec des larmes, lamentation auec cris & hurlemens, ennuy & misere auec trauail, affliction auec tourment du corps, sollicitude auec pensée, fascherie permanente, desespoir sans aucune attente de choses meilleures : mais au contraire s'il ioüit du bon-heur des choses fauorables & aggreables, ou s'il est sans aduersité, il ioüira du plaisir & du contentement,

lequel s'il est tranquille & constant, sera dit ioye, s'il est diffus vain & inutile, liesse, s'il est plus mouuant & s'il s'esleue & paroist auec insolence & petulence, iactation ; desquelles choses on reconnoist que l'appetit animal est vnique & seul, qui est appellé concupiscible & conuoitise, mais selon qu'il s'accommode à vn chacun, il fait plusieurs differences de concupiscences & d'appetits, des desirs & ambitions d'honneur, de gloire & de richesses, qui sont raportez à la faculté dite par les Grecs *tumosis*, c'est à dire impetuosité d'esprit, laquelle Platon dit naistre du cœur, & quand elle procure & recherche les biens du corps, elle reueille la faim ou l'appetit, & la luxure, & ce premierement du foye : d'où vient que les studieux de la sagesse ont establi trois sortes de biens, les vns du corps, les autres de la fortune, & les autres de l'esprit, & comme tout appetit est pour vn certain bien vray ou apparant, & est raporté à iceluy, l'appetit qui s'esleue & qui est excité du foye, se porte seulement vers les biens du corps, & celuy qui sort du cœur s'arreste & s'occupe sur les biens de la fortune, la seule volonté, est la reine & la maistresse des appetits, suit & embrasse les bieus de l'esprit, dont il sera tout maintenant parlé en particulier.

CHAPITRE XIII.

De la progreßion & de l'attouchement.

DAutant que le seul appetit excite les animaux à se mouuoir, estant choses prochaines il faut que nous examinions & traittions à present de la progression & de l'attouchement. Les facultez de ces fonctions ou actions consistent en vne mesme essence, qui est placée dedans le corps du cerueau, mais qui toutesfois s'estant seruie de plusieurs instrumens, dispose & accommode neantmoins à chaque fonction, & à chaque faculté son particulier organe propre & conuenable; car il n'eut pas esté seur que cette essence de l'ame placée dedans le cerueau comme dedans vn chasteau, fit ses fonctions & ses actions dedans des parties esloingnées & dans les extremitez du corps, sans se seruir de ministres & satellites qui fussent comme les messagers & les enuoyez de ses vertus & de ses facultez: c'est pourquoy l'ame enuoye dedans tous les sens externes, & dedans toutes les parties du corps, qui sont situées & placées dehors ce chasteau, & dehors le crane, des esprits comme ses ministres & porteurs de ses vertus & facultez qu'elle enuoye & qu'elle respand de

ſoy meſme, pour faire leurs propres & particulieres fonctions.

Or elle fait & accomplit entierement ſes fonctions & ſes operations internes ſans aucun aide d'eſprit, c'eſt pourquoy il faut eſtimer, que cét eſprit doit eſtre veritablemẽt cenſé le premier inſtrumẽt de l'ame, qui eſt diſpoſé & accommodé par faire les fonctions externes, en apres les nerfs, puis les organes des ſens & les muſcles, & d'autant que dedans les mouuemens & les ſentimens, il ſe fait vne tres grande diſſipation des eſprits, il a eſté neceſſaire qu'il en fut contenu dedans ce chaſteau vne grande quantité & abbondance La matiere d'iceux eſt continuellement enuoyée du cœur par les arteres carotides, & preparée dedans le rets admirable, & puis en apres dedans le choroide, par la vertu du cerueau qui l'enuironne, elle eſt changée & conuertie en eſprit animal, qui remplit entierement les uentricules de deuant; d'où il eſt preſque ainſi de cette façon diſtribué dedans les ſens & les muſcles.

Le corps du cerueau eſt meu d'vne continuelle & conſtante agitation, ainſi que le cœur, de ſoy meſme & de ſon propre mouuement, tantoſt s'eſlargiſſant, & tantoſt ſe reſſerant, c'eſt pourquoy la nature à laiſſé entre les meninges vn eſpace vuide ſuffiſant autant qu'il eſtoit conuenable pour la dilatation du cerueau; en ce mouuement quand le cerueau ſe reſſerre, preſſant ſes coſtez, il eſtreſcit les

sinüositez internes, & il respand des esprits des ventricules de deuant, puis dedans ceux de derriere & dedās les organes ou les instrumens des sens, & quand il s'ouure & s'eslargit plus amplement, il attire & l'esprit vital des replis des arteres, & l'air des narines, pendant ce temps là le passage ou le canal qui va du troisiéme ventricule dedans le dernier, s'vnit & se ioint entierement, & il est fermé & bouché par l'epiphyse prochaine nommée vermiculaire, qui tombe & qui s'abbaisse entre les apophyses mammillaires appellées *glout*ι*a*, afin que l'esprit ne puisse point du tout retourner de ce dernier ventricule dedans le milieu : il se fait tout au contraire dedans la contraction du cerueau, car cette epiphyse estant esleuée, & ces apophyses mammillaires s'estant plus amplement eslargies, le passage est plus libre & plus ouuert, par lequel l'esprit passe & s'escoule du troisiéme ventricule dedans le quatriéme : donc autant que les valuules seruent au cœur, autant l'epiphyse vermiculaire & les apophyses mammillaires seruent au cerueau, & de cette sorte les esprits estant respandus & dispersez, ils arroussent & remplissent les instrumens des sens, & ainsi ce dernier ventricule est tousiours rempli d'esprit, qui ayant receu vne certaine legere mutation & changement, tombe & coule dedans cette capacité ou cauité qui s'estend du long de l'espine du dos : car cette moëlle est toute caue & creuse

au milieu & en son canal interne, & les nerfs les plus gros qui naissent d'icelle, sont aussi en leurs sorties & commencemens, creux & caues ; c'est pourquoy l'esprit animal coulant de la moëlle est aussi respandu en iceux, & puis en apres dedans les dernieres, les plus esloignées & les plus desliées fibres des nerfs, encores bien qu'à cause de leur petitesse elles ne soiét pas creuses & caues, & qu'elles n'ayẽt point aucune production du canal & passage.

Icy donc en ce lieu plusieurs mettent en question & dispute, & demandent, sçauoir si la substance mesme de l'esprit animal passe dedans les nerfs quand le mouuement & le sentiment se fait : certainement elle coule iusques-là tant que la capacité de la moëlle & des nerfs est manifeste & ouuerte, ce qui à la verité est clair & euident, & dont aussi il est constant selon le sentiment de tous, mais bien peu se sont persuadez & ont esté de cét aduis, qu'elle passa plus auant dedans les autres parties. Pourquoy ? d'autant disent-ils qu'elles ne sont point creuses ny caues, comme si l'esprit qui est tres subtil auoit besoin en tout lieu d'vn passage & d'vn canal ouuert & manifeste, & s'il ne pouuoit pas arrouser les nerfs se coulant petit à petit. Si l'aliment qui nourrit & qui substente les nerfs, s'insere & penetre en leur substance, si vne humeur crasse & lente, si l'huile grasse distillé entre & penetre iusques au fonds d'iceux, pour quelle cause & raison, l'esprit animal qui est en effet subtil &

celeste, ne pourra il pas penetrer de toutes parts toute leur substance ? tout ainsi donc que le sens iuge qu'il coule & se respand dedans les nerfs optiques des yeux, & dedans la capacité ou la cauité de la moëlle & dedans les origines des nerfs, de mesme aussi ces raisons confirment, qu'il penetre dedans le reste de leur substance.

Adioustez à cela qu'à peine peut-on conceuoir par quel moyen il se puisse faire la distribution conuenable des vertus & des facultez, sans vn esprit qui leur serue de vehicule. Quand l'esprit vital est changé en esprit animal, il prend & s'acquiert du cerueau & de ses meninges vne nouuelle forme & des nouuelles vertus & facultez, lesquelles puis en apres il porte auec soy comme les operateurs de ses actions dedans les nerfs sensitifs, motifs, & tactiles, & il est tousiours present en iceux, d'autant que cette continuelle agitation, dont i'ay parlé, le respand & le distribuë sans cesse. Encores que cét esprit soit tousiours dedans les nerfs tant qu'ils sont sains, neantmoins il ne fait pas necessairement le mouuement, mais seulement il deffend & maintient la force & la fermeté des nerfs & des muscles; quelle autre chose donc outre cét esptit donnera la motion & le sentiment ? y a il rien de plus excellent que cette chose ? il la faut expliquer plus plainement & plus amplement.

Les instrumens des sens, tous les nerfs & tous les muscles sont confimés par la conti-

nuelle influxion & abbord des esprits & des facultez animales, & ils prennent conioinctement vn establissement & vne certaine preparation pour faire leurs fonctions, & certainement par cette raison dautant que les passages estant bouchés & estant interceptés par vne certaine obstruction, comme dedans la paralysie, non seulement l'esperance du sentiment & du mouuement est perduë, mais aussi toute leur force estant du tout dissipée & resoluë, ils sont en langueur. Mais quand l'esprit estant retourné, les parties seront remises en leur estat & dans leur force & vigeur, elles seront bien disposées & preparées pour faire leurs fonctions qu'elles feront lors entierement, mais d'vne façon du tout bien differente. Car le sens externe cognoist par vne certaine passion, quand il est changé & affecté par les qualitez incidentes des choses suietes Le mouuement n'est pas de mesme, mais il est acheué & accompli par la seule action, aucune chose externe suruenant, car aussi-tost que l'appetit ou la volonté a commandé a la faculté mouuante qui est respanduë dans les nerfs & dedans les muscles auec l'esprit, en quelle part qu'elle aura incliné, incontinent sa faculté motiue, estant excitée, fait son mouuement & obeit au commandement qu'il luy a esté fait. Ce commandement de la volonté est en effet quelquesfois prompt & euident, mais pour le plus souuent il est tellement obscur & subtil, qu'il nous

eschape entierement, comme dans le mouuement des yeux & des paupieres, & en plusieurs gestes de la teste, & des mains, dans les respirations & les iactations du corps de ceux qui dorment, ausquelles actions nous semblons n'estre point du tout ou bien peu attentifs. Mais quand la paralysie occupe les membres, d'autant que pour lors les nerfs sont priuez de l'esprit & de la faculté, nulle & non pas mesme la plus efficace volonté, ne peut pas faire le mouuement. D'où l'on peut recognoistre que la principale cause du mouuemēt despend plus tost, de l'esprit & de la faculté, que de l'appetit, & qu'il le faut raporter à iceux, & qu'outre l'appetit & la volonté il y a vne autre cause du mouuement plus prochaine & plus coniointe.

En apres ce commandement de la volonté semblera estre du tout peu efficace, s'il ne s'y ioint vn certain effort & vne certaine attētion d'esprit pour compagne. Car si quelqu'vn desire ou contourner les yeux en plusieurs lieux & façons, ou mouuoir toutes les parties ensemble, ou cognoistre quelque chose conjointement & parfaitement auec tous les sens, il ne fait pas toutes ces choses en vn instant, encores bien que les organes & les instrumens soient en leur entier & se portent bien; dont certainement la seule & vnique cause est que l'esprit ne peut pas cognoistre toutes choses ensemble, n'y estre attentif à chaque chose en particulier; donc la volonté

n'est pas seule suffisante, ains il est aussi necessaire qu'il s'y rencontre vne certaine attétion de l'esprit, qui reueille & qui excite à l'ouurage, la faculté qui est dedans la partie, qui seroit & demeureroit autrement assoupie & languissante.

Ces choses font le mouuement, la faculté animale, qui est portée du cerueau par l'esprit en chaque partie par le moyen du nerf, quand elle sera meuë & excitee par le commandemet de la volonté & l'effort & l'attention de l'esprit & premierement lors qu'elle fera estendre le nerf le muscle, & qu'elle le fera retirer dedans soy plus fortement, elle attirera pareillement la partie dedans laquelle il est inseré, soit que ce soit vn os, ou vne membrane car quand la faculté estend & resserre, elle meut ensemble l'os en la teste duquel il est inseré, & tout le membre auquel il sert de fondement, donc ce retirement, & cette contraction est la propre fonction du muscle, & l'extension & la relaxation ou la remission, En est aussi vne certaine fonction, & cellelà est la contraction des muscles opposés.

Le muscle trauaille beaucoup toutesfois & quantes ou qu'il est retiré, ou qu'il est estendu, & le membre ne peut pas estre beaucoup & long temps estendu ou retiré sans se peiner & se lasser, & cette figure & constitution seule, qui est exactement moyenne entre les extremes, & en laquelle tous les muscles estant comme resolus & abbatus ces-

sent & se reposent, est du tout exempte de douleur & de lassitude : c'est pourquoy quand le membre est estendu & retiré auec violence, comme en l'estenduë du bras, lequel encores qu'il soit pour lors peut estre fixe & arresté, & qu'il ne sort pas de son lieu ny de sa place, neantmoins nous disons qu'il se meut, d'autant qu'il trauaille & qu'il opere, & ce pour le plus souuent auec douleur. Et mesme aussi la figure qui est dit moyenne, si elle est tenuë immobile auec estendement de tous les muscles, d'autant qu'enfin toutesfois elle cause douleur, elle n'est pas en repos, mais elle est trauaillée du mouuement & de douleur: le mouuement qui à accoustumé d'estre appellé tonique est de mesme sorte, lequel est semblable à l'effort & tire des ailes par lequel vn oiseau, estant comme appuyé en vn mesme lieu, se soustient, & demeure bien long temps immobile.

CHAPITRE XIV.

Des fonctions de l'esprit.

Toutes les fonctions de cette partie de l'ame qui est doüée de la raison & du conseil, sont tellement & si profondement cachées, qu'elles ne se monstrent & ne se manifestét iamais au dehors, & elle n'a point besoin

de l'aide ny du ſecours d'aucun inſtrument externe ou interne , mais comme elle eſt exempte de toute matiere elle s'occupe ſeulement ſur les choſes qui ne ſubſiſtent point dedans la matiere. Car les images des choſes que i'ay cy-deſſus dit eſtre conſeruées dedans le premier ſens , & qui ſont les veritables notions des choſes receuës per les ſens, luy ſeruent de ſuiet, & d'obiet, car certainement elles ne peuuent pas penetrer plus profondement dedans l'eſprit & l'intelligence, car encores bien qu'elles ſoient incorporelles, elles reſſentent toutes-fois, & elles ont quelque choſe d'impur & de materiel , mais l'eſprit qui eſt composé de deux intelligences agente & patiente , quand par ſa vertu & ſa faculté agente , il les conſidere, il en forme des notions de chaques choſes pures, indiuiduelles & ſimples, que puis en apres l'intelligence patiente conſerue & retient, & certainement elles ne ſont point les images & les formes des choſes ou des obiets externes, mais bien des certaines autres notions de l'eſprit tirées & extraićtes d'icelles, car la notion eſt vn aćte de l'eſprit & de l'ame tiré de l'image ſuiete: c'eſt pourquoy l'intelligence agente eſt comme vn certain architećte & operateur des notions, elle les reçoit libres & deſpoüillées de toute matiere ; & l'intelligence patiente les conſerue, toutesfois elle ne ſouffre & ne patit aucune choſe par le moyen d'icelles, mais elle paſſe en quelque façon en leur matiere.

Dautant donc qu'elle deuoit receuoir les notions de toutes les choses, pour estre capable de toutes sortes de formes, elle n'a point aucune forme particuliere, afin que cette seule & vnique forme ne ferma le passage aux autres formes comme estrangere & aduentitielles : d'où vient que l'on a appellé l'ame ou l'esprit la plus excellente & la plus parfaite de toutes les formes, d'autant qu'elle seule connoit & reçoit toutes les autres.

En apres elle ne s'occupe & ne s'arreste pas seulement sur icelles singulieres & particulieres, mais estant entrée comme dedans la forest des notions, elle receüille & ramasse des notions particulieres des certaines notions vniuerselles, & d'icelles non seulement, mais aussi des choses & des obiets particuliers qui se presentent, elle separe & despouille de la matiere les formes vniuerselles, & elle distingue & discerne la propre essence de chacunes de ces choses, & la nature des notions simples tant singulieres qu'vniuerselles, est telle qu'il n'y a point en icelles de verité ny de fausseté, & puis apres quand l'esprit occupera & employera sur icelles sa faculté de composition, y interposant la conionction du temps, il composera & assemblera plusieurs choses tres-parfaitement, dans lesquelles il s'y rencontrera pour lors de la verité ou de la faussété, & puis de ces choses composées & vnies ensemble, il fera vn iugement entier & parfait, disant que cette chose est bonne, &

que cette autre n'est pas honneste, dedans lesquels iugement, comme il en fait de certains qui sont tres bien, ainsi de mesme bien souuent quand il prend des choses de trauers & fausses pour des choses vrayes, il tombe en erreur & faute de iugement : tellement que comme l'on peut appeller cette fonction action du iugement l'on l'a peut aussi appeller action du discernement, mais qui toutesfois est beaucoup plus excellente, que celle qui est faite par le sens commun.

Enfin s'esleuant & se portant à ratiociner il assemble & recueille d'iceux plusieurs choses par vne libre & admirable liaison, ou par induction ou par argumentation. Car des choses particulieres il infere & induit premierement comme de certains exemples, des theoremes ou maximes generales & vniuerselles, & des sommaires communs des choses & des genres, & d'iceux en apres par le moyen de l'argumentation il compose plusieurs choses, dont on a science ou opinion. Si l'argument est fait & conclud de principes & de theoremes necessaires, il en est fait vne science, qui est seulement composé, & produite par des choses & des principes necessaires & eternels, sinon s'il est fait de principes & raisonnemens probables il s'en suit l'opinion.

Nostre esprit & nostre intelligence ayant acquis ces cognoissances, il ne passe pas plus outre, mais estant bien arresté en la conseruation & en la contemplation de ces choses, il

demeure & s'arreste la comme en son dernier terme, considerant ce qu'il y a de vray ou de faux en icelles, se rassasiant des viandes des bonnes pensées. Et c'est là l'intelligence que l'on appelle contemplatiue, qui s'occupe principalement & seulement sur des choses vniuerselles, necessaires & eternelles, qui sont aussi admirables, difficiles & diuines. L'habitude & la faculté par le moyen de laquelle il fait ces choses, est la sagesse, & sa fonction est l'estude de la sagesse, & ceux qui la recherchent & qui l'estudient sont appellés sages, dautant qu'abbandonnant leurs propres biens & commodités, ils viuent dans la contemplation des choses eternelles Mais quand nostre intelligence & nostre esprit est attiré & porté par vne certaine suite & conduite dans la cognoissance des choses caduques & casuelles, s'il n'y est pas du tout arresté, & s'il n'est pas du tout occupé en la contemplation & en la consideration d'icelles, mais ayant desia recognu & tenu pour certain & constant qu'elles peuuent changer, il cherche & examine, & tasche de les rapporter à quelque commodité & vsage des hommes, certainement pour lors ce sera vne intelligence practique, qui est du tout employée & occupée en l'action, & qui dirige & conduit tout le profit du raisonnement pour l'vtilité & la commodité des hommes, comme à sa derniere & principale fin.

Et comme des biens humains & temporels, il

il y en a quelques-vns qui sont plus nobles & plus excellens, comme la conduite & le gouuernement des biens domestiques, ou du public, il y en a d'autres, qui sont plus vils & plus abiets que ceux-là, de mesme la faculté intelligente s'occupe autrement sur ces choses que sur les autres. Car par la faculté de la prudence elle traite des choses plus nobles & plus excellentes, & elle les rapporte pour la commodité & l'vtilité des hommes, lesquelles choses comme elles sont changeantes, & d'opinion douteuses, elles prend sur icelles conseil, elle en consulte & elle en delibere; & si elle n'est pas hebetée, mais doüée d'adresse & de subtilité (qui est vne certaine prudence bien aduisée & preuoyante) elle est éprise du desir & de l'appetit du bien & de l'honneur, & elle poursuit, non pas auec promptitude & vistesse comme par vne certaine seule coniecture, mais auec vne tres-bon raisonnemēt & vne soigneuse & exacte recherche & cōsideration, apres vn grand & long-temps, toutes sortes de biens qu'elle a bien & meurement consideré & consulté: & cette consultation est bonne, qui a esté produite par vne prudente adresse & subtilité, & mauuaise s'il arriue quelque chose au contraire. Celuy qui sera propre & habile pour bien consulter par quel moyen il pourra augmenter & gouuerner ou le bien public, ou le bien particulier, priué & domestique, celuy là sera du tout censé prudent, & au contraire

celuy là sera estimé imprudent, qui ne pourra pas par vn bon conseil considerer & poursuiure vne bonne fin : enfin quand cette intelligence agente & pratique rapporte les theoremes & les principes qu'elle a conçeu & cogneu, non pas pour bien & heureusement viure, mais à quelque ouurage & artifice plus vil & plus abiet, si elle le fait auec vn bon & meur conseil & vne droite raison, elle le fait en effet auec art, qui enseigne & qui prescrit vne certaine reigle & moyen de faire l'ouurage.

Qu'és ce qu'enfin il s'ensuit ? apres que l'intelligence pratique de la prudence a deliberé par vne bonne & meure consultation qu'il faut faire cecy ou cela, par ce qu'il est bon & vtile, ou bien qu'elle a resolu par vn conseil de l'art qu'il faut entreprendre & suiure vn certain ouurage, par ce qu'il est vtile, pour lors certainement elle meut & attire l'appetit raisonnable ou la volonté ; laquelle puis apres élit & choisit tout ce qui est estimé & censé bon, & ce non par vne simple & pure volonté ; mais par vne volonté confirmée par bon conseil & deliberation. Laquelle est d'vne si grande efficace, que tout ce qu'elle à esleu & choisi de faire & d'agir sous apparence de bien, elle le poursuit & l'accomplit à l'instant, & pour ce elle peut sembler estre la seule cause & principe de toute l'action & de tout l'effet : au contraire tout ce qu'elle a reietté & desapprouué comme nuisible & pernicieux incontinent elle le fuyt.

Donc quand il se presente quelque chose qui nous plaist & qui nous est aggreable, si ainsi que les bestes brutes nous sommes incótinent attirés par son attrait & son allechement, sans auoir auparauant pris sur ce aucun conseil & deliberation, cette volonté est simple, laquelle si nous ne nous pouuons pas contenir, est pour le plus souuent surmontée & abbattuë par l'appetit brutal qui predomine, mais si apres auoir pris conseil & deliberation nous vnissons & assemblons ensemble plusieurs choses, & les conferons les vnes aux autres, dont nous inferons, qui si cecy ou si cela se fait, qu'il en arriuera plusieurs maux, pour lors certainement nous fuyons & euitons ce qui d'abbord nous paroissoit estre bon & aggreable. Voilà toutes les fonctions de l'esprit & de l'ame intelligente, qui ont esté expliquées à l'exemple de celles qu'auoit produit l'ame sensitiue.

Que dis-ie toutes? quoy ne se ressouuient elle point & n'a elle point à present de memoire? certainement elle se ressouuient & elle rapporte à sa memoire & met aussi en vsage ses notions vniuerselles, qui sont receués dans l'intelligence & l esprit. Car il ne peut point y auoir aucunes images & especes des genres & des formes, qui ne soient gardées & conseruées comme endormies dedans l'esprit ou dedans le sens commun, & qui quelquesfois puis apres ne mouuent & excitent derechef l'esprit & l'intelligence mesme,

mais seulement il naist & prouient des notions des genres & des formes, qui mouuent & excitent tousiours l'intelligence, & qui subsistent dans la seule attention de l'esprit. Mais les images comme celles qui sont seulement produites des choses particulieres & indiuiduelles, sont conseruées toute l'attention & l'action de l'ame estant en repos, & l'ame se reposant entierement.

L'esprit & l'intelligence se ressouuient de cette sorte, quand les notions des genres, s'estant aucunesfois perduës s'euanouissent, les images des choses particulieres & singulieres, desquelles elles auoient esté tirées & conceuës, & que le sens commun retient & conserue, incitent & mouuent derechef l'intelligence, desquelles elle produit en vn autre temps des semblables notions des genres. Et quand elles viennent dedans l'esprit, si nous considerons le temps passé, l'esprit recognoist pareillement, qu'il les a premierement tenuës & cogneuës, & cela est certainement la memoire de l'intelligence; c'est pourquoy l'esprit ou l'intelligence ne se souuient pas de soy & premierement, mais par le moyen & l'assistance du premier sens, dedans lequel, comme dit Aristote, au liure de la memoire. La memoire est de soy & premierement, ce qui n'est pas ainsi de mesme dedans l'esprit; c'est pourquoy tant que l'image de la chose ou de l'obiet externe sera claire &constante, venant du principale sens tou-

cher & mouuoir l'esprit, elle pourra exciter la memoire de la chose, dont elle aura esté tirée, & si elle n'est pas du tout retenuë, mais si par la longueur du temps, ou par maladie, ou par quelque indisposition elle est en partie abolie, & s'il n'en reste qu'vne si petite partie, & telle qu'elle ne puisse pas mouuoir l'esprit, ny entierement representer vne chose ou vne image externe, pour lors certainement nous dirons que la memoire en a esté perduë & abolie: en apres si cette petite partie comme estant vne certaine origine, & vne certaine source peut tant soit peu mouuoir & exciter, elle passera incontinent par vne certaine suite & continuation, en vne certaine chose prochaine & semblable, & à l'instant en vne troisiesme chose, puis en apres en vne autre, iusques à ce qu'enfin par vne admirable suite & continuation des choses, elle prenne sa premiere cognoissance.

Et ainsi de cette sorte l'esprit se ressouuient, & son action est la ressouuenance, & le rapel de la memoire perduë; partant donc elle est propre & conuenable à l'homme seul, & non point aux bestes brutes, dautant qu'elle n'est point faite ny accomplie que par la liaison & la connexité des choses, & que par vne certaine ratiocination; & proprement aussi les bestes brutes n'ont point de memoire, dautant qu'elles n'ont aucune cognoissance du temps passé & futur, sans laquelle nous ne nous pouuons pas ressouuenir; car

elles recognoissent bien en effet les biens & les maux qu'elles ont bien souuent ressenti, mais comme si elles estoient presentes, sans aucune obseruation du temps passé, car les mouches, & les fourmis, qui pensent & qui aduisent à receuillir & à se resseruer des alimens pour l'hiuer, ne considerent pas le temps futur & aduenir; mais c'est vne certaine seule operation inconsiderée, & nullement premeditée de la nature.

Et dans nous mesmes estans morts, la memoire de toutes les choses que nous auons cognu estant en vie, est abolie dautant qu'elle dependoit du sens commun, qui est en effet passible, & qui meurt auec nous, c'est pourquoy l'ame immortelle en estant separée, & estant priuée de son aide & de son assistance, ne se peut pas souuenir des choses passées, & c'est en ce sens qu'Aristote au 3. liure de l'ame, appelle par vne ample & large denomination le sens commun intelligence, & qu'il dit qu'elle est passible, & qu'elle meurt. Nous ne nous ressouuenons pas dit-il, du passé, par ce que l'intelligence qui est passible, est esteinte, & sans elle l'ame impassible & immortelle separée d'icelle ne cognoist aucune chose, & en vn autre lieu, au liure 1. de l'ame, il dit, aimer, hair sont des affections de l'ame contenante, qui ne sont pas d'elle entant qu'il est tel, par ce que luy qui contient estant corrompu & aboli, il ne se souuient point, & il n'ayme point, par ce que ce n'estoient pas

des affections qui luy estoient propres & particulieres, mais au sens commun, qui est pour lors perdu & aboli.

Nostre esprit & nostre simple intelligence estant sortie du corps, & ayant perdu la nature & la disposition d'estre patiente, conseruera seulement son autre vertu & faculté agente ; car pour lors elle n'aura point besoing de l'aide & de l'assistance des sens, & elle ne prendra pas d'iceux les notions des choses par le moyen desquelles elle cognoistra, mais considerant toutes choses par soy mesme, elle ne sera rien autre chose qu'vn pur acte, ayant cela de sa simple nature, que pour lors elle se cognoistra & toutes les autres choses, & qu'elle sera cogneuë de soy mesme, elle ne compose & elle ne diuise point aussi chose quelconque, & elle n'arriue point à la cognoissance des choses par aucune vnion ou connexion, mais contenant dedans soy les formes & les especes de toutes choses elle comprend & cognoist toutes choses par vne seule comprehension, d'où vient qu'elle cognoist tousiours & qu'elle est cogneuë de soy mesme, & qu'elle n'est iamais fatiguée & lassée, & qu'elle est du tout eternelle & immortelle.

CHAPITRE XV,

Que les principales facultez de l'esprit ne sont pas distinctes de lieux n'y de sieges.

IL nous faut icy enfin affranchir & liberer de la parolle que nous auons cy-dessus donnée, quand nous auons promis d'expliquer cette question, sçauoir si les fonctions de la phantaisie, de la ratiocination, de la memoire sont tellement distinctes, que chacune d'icelles peut estre offensée & lesée, sans que les autres soient le moins du monde lesées & offensées; certainement plusieurs par vne certaine simple & seule raison, qui n'a pas esté bien plainement entenduë & comprise, ont estimé que cela se pouuoit du tout bien faire : car ils disent que ceux qui sont fort trauaillés & tourmentés de fieure, arrachent & tirent quelquesfois des floccons & des pailles, il se representent des visions monstrueuses,& pensent qu'il y a en icelles la comprehension des images, & que la faculté mesme de la phantaisie est offensée, la raison & le iugement estant bon, ferme & constant, par le moyen duquel ils cognoissent & iugent qu'elles sont fausses & menteuses, ou trompeuses ; tout

ainsi que ceux qui dorment, iugent souuent que le choses qu'ils voyent dans leurs songes, ne sont pas veritables, mais que ce sont des mensonges des songes. En ces rencontres donc la faculté imaginatiue & la phantaisie est lesée & offensée, la raison & la memoire estant lors saine, entiere & constante. Quelques-vns estant tombés en delire ou resueries iugent & ratiocinent tres-mal, qui toutesfois recognoissent leurs domestiques, leurs parens & leurs amis, & toutes les choses qui leur sont presentées, & qui se souuiendront assez bien des choses passées, dedans lesquelles choses il est constant que la raison est troublée, les deux autres fonctions estant saines & entieres. De ces choses ils concluent à l'instant que ces choses ne peuuent pas arriuer, si les facultez effectiues d'icelles ne sont point separées & diuisées de lieux & de sieges.

Cette raison estant la plus forte de leurs raisons, voyons & esprouuons si nous pourrons en esbranler les cornes ou les fondemens, afin que par cette petite dispute, ce qu'il y a en cela de verité soit clair & manifeste. Ie vois que c'est vne chose qui est constante, & celebre par l'authorité de quelques certains Philosophes, qu'il y a dedans tous les hommes vne pareille & semblable, & bien plus vne mesme essence d'ame, & qu'il ne s'en rencontre pas en aucun vne plus parfaite en celuy là qu'en cét autre, d'autant qu'elle est entierement simple, & indiuiduelle,

à laquelle l'on ne peut rien adiouster ny diminuer, sans changer son espece : mais neantmoins cette ame simple monstre & fait paroistre des facultez plus parfaites en celuy là qu'en cét autre, & elle fait & accomplit aucunesfois plus promptement ses fonctions & aucunesfois plus lentement & tardiuement : & ainsi donc nous obseruons que quelques-vns excellent de leur nature en imagination & en esprit, lesquels ont la memoire & le raisonnement foible & debile. Et quelques autres sont doüés d'vne excellente memoire des choses & des lettres, lesquels n'ont point ou bien peu de raisonnement & de iugement, & enfin que quelques autres sont d'vn iugement solide, bon & naturel, qui n'ont pas vne si prompte imagination, n'y aussi vne memoire si ferme & si constante. Ce n'est pas l'essence de l'ame qui fait ces facultez differentes, mais la differente constitution & disposition du corps, & de ses instrumens ou organes, qui a esté contractée du temperament & de la conformation ; car les facultez & les mœurs de l'ame suiuent leur condition & leur nature, dautant que non seulement nostre constitution & disposition naturelle, mais aussi l'accidentelle, change les facultez & les mœurs de l'ame, ou de l'esprit : & dedans vn corps pur & exempt de toute impureté, les mœurs sont simples & candides, & les vertus & les facultez de l'ame bonnes & vigoureuses, & dedans vn

corps impur & rempli d'ordures, les mœurs sont desreglées & les vertus & les facultez de l'ame sont pesantes & stupides Ce qui fait qu'il ne faut point rechercher d'ailleurs pour quelle cause les esprits des hommes sont en si grand nombre & si differens, & que leurs mœurs sont si dissemblables, que quelques vne sont sobres, quelques autres yurongnes, que de la naturelle & accidentelle constitution & disposition du corps.

Et puis en apres si le corps est affligé d'vne tres-forte maladie, qui doutera que le siege & le domicile de l'ame estant ocupé & empesché, que ses vertus & ses facultez soient fortement empeschées ou troublées ? si le corps & l'ame sont esbranlés auec grande violence, ainsi que dedans les grandes chaleurs des fievres, l'ame ne peut pas estre ferme & constante, mais estant esbranlée, elle est emeuë d'vn mouuement violent & turbulent, & si le corps est abbatu de maladie, les vertus & les facultez de l'ame seront pareillement languissantes, & elles ne peuuent pas estre en leur force & vertu dedans vn corps malade, & ainsi ces choses estant supposées & establies sur ce suiet, il ne sera pas difficile de resoudre les opinions des aduersaires.

Quand l'ame est ainsi esbranslée par des causes violentes & turbulentes, nous auoüons bien aussi nous mesme que toutes ses facultez ne sont pas egalemẽt lesées & offensées, sémble-il pour celà, qu'il soit necessaire de les sepa-

rer & de les diuiser de lieux & de sieges ? nullement. D'où vient donc cette diuersité d'affections ? toute sorte de faculté qui est de sa nature ou par son defaut ou son vice infirme & debile, les causes suruenantes, elle resiste moins, & elle est plus promptement offensée, mais celle qui est saine, & forte, elle reçoit moins d'offense & de perte, quand donc les troubles, & les violences du delire seront plus doux & legers, celuy qui aura la faculté imaginatiue & de la phantaisie foible & debile, celuy-là souffrira des resueries & delires dedans l'imagination & la phantaisie, & il s'imaginera plusieurs choses estranges, & celuy qui aura le iugement foible & debile, celuy là fera des iugemens & des raisonnemens tout au rebours & ridicules ; mais quand il suruiendra vne tres-grande & violente resuerie & delire toutes les principales facultez seront conioinctement troublées & renuersées, tantost d'vne perte pareille, & tantost dissemblable.

La raison n'en est pas differente dedans les autres facultez, car quand il suruiendra egalement en icelles vne force & vne violence contraire, celle qui sera la plus foible & debile, sera certainement abbatuë, & celle qui sera plus forte & plus constante, resistera à l'iniure qui sera suruenuë, encores bien qu'elles soient residentes en vn mesme lieu & siege, c'estpourquoy ceux qui ont separé & diuisé de sieges & d'organes ou d'instrumens, la phan-

taisie ou l'imagination, la ratiocination & la memoire, ont conclud leur argument & leur raisonnement d'inductions legeres, & qui n'estoient pas entierement bien conneuës. Il estoit indigne de la grauité & de la fermeté d'vn Philosophe d'affirmer sans aucun doute, ce qui n'auoit pas esté assez bien exactement apperceu & reconneu, c'est assez auoir parlé des fonctions animales, il faut maintenant traiter des fonctions vitales, ausquelles assistent le pouls & la respiration.

CHAPITRE XVI.

Que nostre chaleur naturelle à besoin d'vn continuel rafraischement, aliment, & purgation, qu'autrement elle s'esteint & deuient languissante.

LA noble & l'illustre nature des choses a ainsi ordonné que toutes choses qui se nourrissent & qui croissent, contiennent dedans elles la vertu & la faculté de la chaleur, sans laquelle elles ne pourroient pas se nourrir & croistre ; & entre ces choses les animaux dont le genre de vie deuoit estre

beaucoup plus parfait que celuy des plantes, en ont receu vne plus grande quãtité &abondance, par le moyen du temperament de laquelle tout l'estat de leur vie fut conserué. En apres dedans les animaux, tous ceux qui ont du sang, ils en sont pour cela plus grands, plus gros & plus gras, que ceux qui n'en ont point, & nostre chaleur naturelle encores bien qu'elle soit celeste, elle desire & appete toutesfois l'abbord ou le rafraischessement de l'air froid, par le defaut duquel elle est incontinẽt du tout esteinte: car comme la flamme defaille dedans des courges medecinales, ou estant renfermée dedans vn bien petit lieu estroit & resserrée, ainsi de mesme quand on bouche, ou quand l'on estrangle le gosier à vn animal, & que l'on estoupe tous les pores de la peau, il s'ensuit tout aussi-tost l'extinction de la chaleur.

Il y a certainement trois causes de cela, sçauoir que le rafraischissement est osté & denié, que l'aliment propre & counenable manque, & qu'il n'y a point d'air espandu dedans lequel les excremẽs fuligineux du feu & de la chaleur soient poussez & sortent: car par ces trois sortes de causes s'ensuit l'extinction & la mort de la chaleur naturelle, dautant qu'elle a necessairemẽt besoin de l'aide & de l'assistance de ces trois choses contraires, & c'est pour cette raison que la chaleur naturelle qui nous gouuerne & qui nous conserue, est languissante & abbatuë dedans les

bains, dedans les estuues & dans les grandes & violentes chaleurs, parce qu'elle n'est point du tout rafraischie par l'abbord & l'accez de l'air froid, d'autant que la chaleur qui nous enuironne, si elle est excessiue & immoderée, elle attire au dehors & dissipe entierement nostre chaleur naturelle, tout de mesme que la flamme d'vne chandelle, n'y laissant rien ou certainement bien peu de reste, d'où vient que nos forces sont affoiblies & abbatuës, que nous deuenons secs & arides & enfin que nous mourons: au contraire le froid moderé & egal comme il conserue & empesche que la flamme soit resoluë & dissipée, de mesme aussi il maintient & empesche que nostre chaleur naturelle soit affoiblie & dissipée; neantmoins si le froid est tres-grand & immoderé, & s'il dure bien long-temps faisant rentrer dedans sa matiere la flamme & la chaleur, il oste & rauit la vie, tout ainsi que la chaleur contraire & ennemie La chaleur qui nous enuironne ne cause pas seulement du dommage, en ce qu'elle dissipe & resout nostre chaleur interne, mais aussi d'autant qu'elle ne nous rafraischit point du tout, mais mesme qu'elle enflamme & eschauffe d'autant plus nostre cœur & nos entrailles, dont leur propre substance est consommée. & mise en ruine. L'air chaud & bruslant estant long-temps attiré & inspiré cause plus manifestement vn certain & pareil accident semblable. Pour cette cause & raison nous sommes suf-

foquez estant continuellement & sans cesse dans vn petit & mesme air, tout de mesme que les poissons estant mis dedans vn peu d'eau. Car l'air qui est petit est facilement eschauffé par l'haleine et le souffle rendu, de sorte que puis apres il ne peut pas apporter aucun rafraischissement, comme aussi vn exercice ou vn mouuement beaucoup violent, vne chaleur pareille à celle des bains, respand et dissipe nostre chaleur naturelle, et vne moderée la conserue et la reueille, et le sommeil l'assoupit et la rend paresseuse et faineante, tout ainsi qu'vne mediocre euentilation augmente et accroist la flamme, et vne trop grande la resout et la dissipe.

Enfin nostre chaleur ne mãque pas d'alimét dedans les bains, ny dedãs les grãdes ardeurs & chaleurs du soleil, mais elle est esteinte, & elle se meurt par cette seule & vniq; cause, qu'elle n'est point rafraischie & recrée par l'abord & l'accez du froid; car comme nostre corps à plus grand besoin & necessité de la respiration que de la transpiration, ainsi de mesme la commodité & l'vtilité du froid que l'on attire, est beaucoup plus grande, que de celuy qui nous enuironne Ce qui fait que ceux qui tire l'air chaud d'vn chaudron, encores bien que le reste du corps soit enuironné d'vn air froid, sont bien plus promptement esteints & morts, que ceux qui estant dedans vn poëlle, attirent l'air froid par la bouche & par les narines.

En

En apres celuy là pert la vie faute & manque d'aliment, auquel ou bouche & on estoupe la bouche, les narines ou le gosier, car non seulement le defaut de rafraischissement; mais principalement la disette de son aliment l'oppresse, lequel conserue la substance de la chaleur, ce qui nous est plus clairement monstré dans toute sorte de corps, qui est plongé dedans l'eau tres foide, car il est incontinent suffoqué & mort, s'il n'est aidé & secouru par l'air & la respiration, non pas à cause du rafraischissement, mais à cause qu'il est priué & denué de l'aliment propre & conuenable à la chaleur & à l'esprit.

Et quand quelqu'vn a attiré beaucoup d'air froid, s'il le renferme tout & de telle sorte dedans ses poulmons, qu'il n'en expire rien puis en apres, il faut necessairement qu'enfin certainement il perisse & meure : non pas faute d'aliment, lequel y est en tres-grande abbondance & quantité, & non pas aussi par ce que le refraischissement est empesché, d'autant qu'il a esté attiré vn air froid, qui a pû mesme excessiuement rafraischir les poulmons & le cœur : qu'elle cause donc reste-il de sa mort ? c'est à sçauoir que les excremens fuligineux de la chaleur naturelle & de l'esprit naturel n'ont point esté expulsez & mis dehors, & tout ainsi que la flamme par la trop grande quantité d'vne fumée crasse & epaisse, de mesme le cœur est opprimé & suffoqué par vn trop grand & excessif amas de

ces excremēts, ce qui se voit & ce qui en est vn signe & vn indice, est que ceux qui sont ainsi fortement & violement affligez, sont soulagez & recreés par l'expiration, qui leur est pour lors leur seule & vnique medecine, laquelle iette & pousse dehors les excremens fuligineux & les fumées qui les suffoquoit.

L'air qui nous enuironne contient seul dedans soy ces trois causes destinées pour la conseruation de la chaleur naturelle, & de tous les animaux terrestres, s'il a receu & s'il est doüé d'vne certaine mediocrité de substance & de qualité. L'humidité de l'eau & non de l'air conserue les animaux aquatiles, d'autant qu'elle leur sert d'aide & d'assistance, si ce n'est lors qu'estant trop bruslante elle les affloiblit, & leur oste toutes leurs forces; ils attirent de l'humidité quelque vapeur & quelque air pour la nourriture de leur chaleur, & de leurs esprits, dedans lequel ils reiettent commodement les excremens fuligineux de leur chaleur. La diuersité de la chaleur naturelle a produit cette difference entre les animaux, car comme il y a dedans les animaux terrestres beaucoup de sang & du plus pur, comme aussi vne tres-grande abbondance & quantité de chaleur vitale, ils ont aussi besoin d'vn prompt rafraischissement, & de nourriture, ce que certainement l'air donne facilement, par ce que par sa legereté subtile il penetre promptement par tout le corps, & il est incontinent present &

assistant en toutes les parties ; mais les poissons, qui ont beaucoup moins de chaleur & de sang, comme ils n'ont pas tellement besoing & si promptement d'vn si grand rafraischissement, ils sont suffisamment conseruez par le seul attouchement & accez de l'eau.

CHAPITRE XVII.

L'vsage du pouls & de la respiration.

LA nature gouuernante, & comme la maistresse des animaux, a mis vne vertu & vne faculté connoissante & agissante par des mouuemens continuels en cette partie qui est boüillante par vne tres-grande force & violence de chaleur & d'ardeur, dont toutesfois les autres parties du corps moins chaudes, ressentent l'impetuosité, comme estant celles dans lesquelles elle a accoustumé d'estre respanduë & diffuse Cette vertu & cette faculté est celle, qui agitant l'air propre & conuenable par ses mouuemens, l'attire à soy, & qui chasse dehors les excremens d'iceluy, qui sont plains & abbondans en fumées, venant du cœur & passant par le corps des arteres, elle les estend, les esleue & les abbaisse, afin que les parties dans lesquelles elle est distribuée, soient fortifiées par le froid, ou le rafraischis-

sement ; & que leurs excremens soient poussez & mis au dehors, donc tant que la chaleur naturelle de toutes ces parties sera moderée, & qu'elle sera petite, le pouls des arteres que la nature a fait & fabriqué merueilleusemét pour ce suiet, semblera la conseruer suffisamment : car la vertu & la faculté, qui prenant son origine du cœur, est enuoyée & qui coule par les tuniques des arteres, les esleue & les abbaisse par mesme moyen & en mesme temps que le cœur, quand elles s'esleuent & s'estendent, elles & leurs orifices s'ouurent, & elles attirent de toutes parts l'air qui nous enuironne, & la plus subtile portion du sang qui est proche, car il y a en icelles des passages communs par les anastomoses & les orifices des arteres, les vns dans la peau, les autres dedans les entrailles & les intestins ou boyaux, les autres dedans les veines, ce qui se voit en ce que la grande artere estant coupée tout le sang se pert & se respand, & quand elles s'abbaissent & se resserrent, les excremens fuligineux & fumeux, qui prouiennent des humeurs & des esprits bruslez sont poussez & iettez dehors par la peau, & par les autres parties. Tellement donc que nostre corps est transpirable, & les arteres par leur pouls & de toutes parts attirent, afin de conseruer nostre chaleur naturelle, & elles la transportent dedans toutes les parties du corps, afin de le nettoyer & de le purger de toutes sortes d'ordures.

En apres le cœur, qui brusle d'vne grande flamme & d'vne grande chaleur, ne peut pas estre assez conuenablement conserué par le pouls des arteres, mais il auoit besoin d'vn certain plus grand secours, & instrument qui luy seruit comme de soufflet, comme sont les poulmons dedans les animaux, qui ont grande quantité & abbondance de sang & de chaleur, & comme les ouyes dedans les poissons. Car quand le cœur brusle par la flamme de l'ardeur & de la chaleur, & qu'il ne peut pas assez auoir & s'attirer du rafraischissement par sa pulsation & son agitation, pour lors il presse & pique les poulmons & la faculté mesme du sentiment, & il fait par vne certaine necessité, que la faculté mouuante esleue & abbaisse souuent le diaphragme & la poitrine, & les poulmons qui y sont attachez de costez & d'autres, & quand les poulmons s'esleuent, l'air est attiré dedans iceux comme dedans vn soufflet, & il est rendu & poussé dehors, quand ils s'abbaissent & se resserent, de cette sorte donc l'air froid, qui est attiré au dedans par l'inspiration, penetre tres promptement iusques au plus profondes & intimes parties, & il y apporte la commodité & l'vtilité du rafraischissement; car comme le pouls des arteres, tempere la chaleur des autres parties, l'inspiration modere l'ardeur du cœur, & l'expiration le purge & le nettoye, poussant dehors les excremens fuligineux, c'est pourquoy on adapte fort bien le diasto-

le à l'inspiration, & le systole à l'expiration.

Il a donc esté donné aux animaux la respiration & le pouls pour l'vsage d'vne mesme & seule cause, ils sont en cela seulement differens que celle-là procede de la faculté animale, & cét autre de la faculté vitale : celuy-là est pepetuel & nullement interrompu, hors toute la puissance de nostre volonté, & celle-là bien souuent cesse par nostre bonne & libre volonté, & elle est en nostre puissance: & il est bien euident & bien manifeste que celle-là est & se fait par vn mouuement volontaire, & qu'elle est sousmise à nostre volonté, parce que nous pouuons mouuoir & exciter la respiration quand nous voulons, & la rendre plus prompte ou plus rare, plus tardiue ou plus frequente, & au contraire l'appaiser & l'empescher quand nous voulons, ce que nous ne pouuons pas faire de mesme, à l'esgard du mouuement du cœur & des arteres, lequel nous ne pouuons pas ny exciter, ny appaiser, & non pas mesme le changer en vne autre sorte & maniere, encores que nous le voulions. Il est d'abbord bien difficile et penible d'arrester & d'empescher du tout la respiration, et si nous le pouuons faire pendant vn peu de téps ou auec vne certaine mesure, neantmoins toutesfois nous ne le pouuons pas faire perpetuellement. C'est pourquoy elle n'est pas du tout mise en nostre puissance & volonté, de mesme que la

pourmenade & la parole, mais elle est conduite & incitée par vne certaine necessité d'affection.

Dans les mouuemens volontaires, il y en aura aucuns qui seront du tout & absolument libres, lequels nous excitons & faisons toutes & quantes fois & autant que nous voulons, sans qu'il y aye aucune necessité, qui nous y contraigne; & quelques autres qui seront en effet libres & volontaires, mais qui seront excités & poussés par quelques affections du corps, du genre desquels sont la respiration & la retention de l'vrine & des excremens du ventre; car elles se font par la faculté animale, & par le moyen, l'aide & l'assistance des muscles, d'où vient qu'ils sont dits estre faits par nostre volonté; mais par ce que plusieurs accidens troublent & empeschent bien souuent ces actions & ces fonctions, & qu'ils les prouoquent par vne grande necessité, nous ne les pouuons pas faire & accomplir autant & de telle façon que nous voulons; c'est pourquoy encores qu'elles soient libres & volontaires, elles ne le sont pas toutesfois absolument, ains elles sont subietes aux affections du corps.

CHAPITRE XVIII.

De qu'elle façon se font la respiration & le pouls.

LE pouls fomente la chaleur du cœur & des autres parties, mais la respiration conserue la chaleur du cœur, pour laquelle les poulmons sont entierement disposés, & destinés par la nature, & sa cause efficiente, est la faculté libre & volontaire, à laquelle seruent d'instrumens, le Diaphragme, & le thorax ou la poitrine meuë & agitée par plusieurs & differens muscles, tant par ceux qui sont dits intercostaux, que ceux qui sont dits succingens, & quelquesfois par ceux du ventre. L'aspre artere est le passage & le conduit de la respiration, & le poulmon est le receptacle de la matiere, que nous attirons en dedans, & la matiere est l'air qui est attiré par la bouche & par les narines C'est pourquoy la faculté mouuante & volontaire, quand elle est piquée & irritée par la necessité de la chaleur, comme par vn aiguillon, par l'aide & l'assistance des muscles, elle estend & eslargit la poitrine, & pareillemét par vne certaine suite les poulmons, qui suiuent aisement & facilement de quelque costé que l'on les conduise, estant legers

& rares ; & estant eslargis & dilatés ils se remplissent necessairement d'vn certain corps leger & coulant, qui passe par l'aspre artere, tel qu'est principalement l'air qui nous enuironne. Et le thorax ou la poitrine estant comprimée les poulmons s'abbaissent pareillement, & l'esprit ou l'air superflu qui y est dedans, est ietté dehors par l'artere; & si nous ne sommes que bien peu contrains de respirer, pour ce faire certainement le Diaphragme est seul suffisant, lequel estant poussé en bas & attirant auec soy les poulmons, s'esleue legerement. & estant reduit, les comprime, & les presse : mais si nous sommes beaucoup contrains de respirer, outre le Diaphragme, la poitrine sera mediocrement esleuée par l'aide & le moyen des muscles intercostaux internes, & elle sera abbaissée tombant par sa propre pesanteur, & se reduisant en vne mediocre & naturelle situation. Et quand il se fait vne tres-grande inspiration à toutes ces choses, seruent les muscles qui sont appuyés en dehors sur la poitrine, & principalement ceux, que nous auons dit, qui descendoient des espaules aux parties superieures de la poitrine, & par l'effort & l'impetuosité de tous ensemble, le thorax ou la poitrine est beaucoup estenduë & dilatée : & elle est beaucoup abbaissée & comprimée dedans vne grande & vehemente expiration, telle qu'est celle qui est dite ésoufflement, les muscles intercostaux internes compri-

mant le thorax beaucoup plus que sa situation naturelle, leur aidant aussi les muscles qui couurent en dehors les parties inferieures de la poitrine.

Par l'vne & l'autre action donc de ces muscles la respiration est faite & accóplie par deux façons, sçauoir par l'inspiration & l'expiration. Par l'inspiration l'air qui nous enuironne & qui entre par la bouche & les narines dedans l'aspre artere, non seulement remplit les rameaux qui sont respandus dans la substance du poulmon, mais presque aussi toute son estenduë, tellement que le poulmon esleué & enfleué d'air, occupe toute la capacité de la poitrine; l'air qui a esté attiré & humé prend & reçoit sa premiere élaboration ou preparation dedans le poulmon, & là il est cuit & preparé par la vertu & la faculté de sa chair, qui est entierement legere, molle & aërée, desorte qu'il semble principalement estre la cause de cette ouurage, tout ainsi que la chair, du foye, est la cause de la confection du sang Car l'air externe, rude, froid & impur, & qui est tout presentement attiré, ne peut pas estre fait l'aliment propre & conuenable de l'air interne, mais il faut necessairement qu'il soit petit à petit changé, & qu'il reçoiue par vne plus longue demeure vne qualité familiere à l'air naturel: & puis en apres l'air estant soigneusement élabouré & preparé, est attiré dedans le ventricule gauche du cœur, duquel y arriuant aussi, la

vapeur du ſang, qui s'eſt eſcoulée du ventricule droit, eſt engendré, comme dedans vne fournaiſe, l'eſprit vital, par la vertu & la faculté naturelle du cœur, & de ſon eſprit naturel, & de la grande ardeur de la chaleur, qui eſtant puis en apres reſpandu par le moyen des arteres par tout le corps, luy donne & luy communique vne chaleur bonne & ſalutaire

Les vapeurs bruſlées qui ſe font par cette coction, ſont iettées & pouſſées dehors tant par le pouls du cœur & des arteres que par l'expiration du poulmon ; quand donc le thorax s'eſleue les arteres aſpres des poulmons ſont remplies par l'inſpitation, & conioinctement les arteres legeres ou veneuſes ſont auſſi remplies d'excremens fumeux, qui ſont chaſſés & pouſſés du ventricule gauche du cœur, afin que par leur malignité, ils ne nous ſuffoquent & étouffent pas : les veines arterieuſes ſont eſtenduës par vn ſang ſubtil, qui eſt enuoyé du coſté droit du cœur pour nourrir les poulmons ; & quand le thorax eſtant deprimé, les poulmons s'abbaiſſent, tous ces vaiſſeaux eſtant en quelque façon comprimés & reſſerrés, il ſe fait l'expiration de l'excrement fuligineux par les arteres aſpres. & par les legeres, que nous auons dit eſtre appellées veneuſes, l'air, eſtant preparé & preſque cuit & digeré dedans le poulmon, eſt enuoyé dedans le ventricule gauche du cœur, & le ſang ſubtil, qui eſt dedans les vei-

nes ne retourne point du tout par la compression du poulmon dedans le ventricule gauche du cœur, mais il est poussé dedans sa chair, pour luy seruir d'aliment, y estant attiré par vne certaine familiarité & ressemblance par toutes les parties; mais toutesfois ces veines, qui sont composées de deux tuniques ou membranes, ne peuuent certainement pas estre que bien peu comprimées & resserrées par l'expiration, comme aussi estre dilatées par l'inspiration, donc sur tout les arteres font ces mouuemens, qui sont les propres instrumens & organes de l'esprit

Ces trois sortes de vaisseaux sont disposés en cét ordre, l'aspre artere se voit de tous costez estre au milieu & située entre l'artere veneuse & la veine. Et celle-là aussi n'est pas continuë aux extremes, n'y l'air qui est dans l'aspre artere, n'est pas à l'instant transporté dans l'artere veneuse, mais comme les extremitez de toutes leurs fibres sont respanduës dedans toute la substance du poulmon, tout ce qui a esté retenu dedans elles, s'escoule & se respand tout dedans la substance du poulmon. Par icelle (par ce qu'elle est molle & tres-rare) l'air passe facilement & l'excrement fuligineux, & par l'expiration il retombe dedans des vaisseaux propres & conuenables; & quand le sang est tombé des veines dedans la chair, il est changé & conuerti en sa substance, & il ne peut pas (si ce n'est à cause d'vn vlcere tel qu'est celuy de la phti-

sie ou de l'extreme maigreur) retourner dedans les aspres arteres, encores que les excremens qui sont iournellement engendrés de la nourriture du poulmon, soient rendus & reiettés par icelles ensemble auec les crachats.



La respiration du poulmon fait la distribution de chaque matiere, à laquelle le mouuement du cœur, & le pouls donne & adiouste vne tres-grande force. Car le cœur par le diastole attire l'air preparé du poulmon par les arteres veneuses dans son ventricule gauche, & de la veine caue le sang dans son ventricule droit, & ce toutes les valuules de ces vaisseaux estāt ouuertes, & par le systole il respand de son ventricule droit par la veine arterieuse le sang dedans les poulmons, & de son ventricule gauche il enuoye l'esprit vital, qui est desia tout fait & preparé dedans la grande artere (qui est dite aorte) & ensemble dedans les plus petites, pendant lequel temps il faut necessairement qu'elles soient toutes dilatées.

Partant donc encores que leur mouuement resséble, par vne certaine proportion de grādeur, de vistesse & de frequence, au pouls du cœur, tellement qu'en les touchant l'on peut coniecturer du mouuement du cœur, toutesfois elles se dilatent dans le systole du cœur, & elles s'vnissent & se ioignent dans le Diastole car elles sont dilatées, quand le cœur estant comprimé, nuoye dans icelles l'esprit

vital, mais elles ne ſont pas remplies par la quantité & l'abbondance du ſeul eſprit influant& du ſang attenué & reduit en vapeurs, car il ne ſe pourroit pas pour lors faire qu'en vn meſme moment de temps elles fiſſent toutes leur pulſation, dautant que l'eſprit ne pourroit pas penetrer & paſſer en vn momét de temps par les arteres dans toutes les extremitez du corps : quand donc on voit qu'elles font toutes enſemble leur pulſation, toute cauſe, qui fait ces mouuemens de Diaſtole & de ſiſtole, eſt certainement celle qui meut le cœur. Elle eſt miſe & ſituée dedans le corps des arteres, mais qui toutesfois tire ſon origine, ou qui certainement tient ſa conſeruation du cœur.

En apres la vertu & la faculté, qui eſt dans le cœur, & qui fait le pouls, n'eſt point aucunement la faculté vitale, qui engendre en iceluy l'eſprit vital & la chaleur vitale, car celle là eſt miſe & reſide ſeulement dedans le cœur, & cette autre eſt conioin̄te & commune aux arteres & au cœur; cette faculté vitale reſpand ſes vertus & ſes facultez dedans les os, dedans les cartilages, la chair, & enfin dedans toutes les parties, auſqu'elles elle donne & confere la vie & la chaleur ſalutaire & naturelle, au contraire quand elle eſt ſortie du cœur & des arteres, l'on ne voit point du tout aucune partie, qui ſoit meuë & agitée du pouls & du mouuement, ſi ce n'eſt peut eſtre qu'il ſemble qu'il faut mettre en leur

rang le cerueau. Desquelles choses l'on voit certainement que cette vertu & cette faculté du pouls est beaucoup differente de la faculté vitale, & qu'elle est comme la petite seruante & ministre pour aider à la distribution de son esprit & de sa chaleur, comme aussi pour apporter quelque certaine moderation à la chaleur naturelle, & afin qu'il soit gouuerné & regi auec vne certaine reigle & mesure. Par mesme moyen & raison la faculté vitale, est differente de ces facultez qui mouuent & qui excitent la colere & les autres passions de l'ame, des actions & operations desquelles ayant desia cy-deuant plainement & amplement parlé, i'estime qu'il ne reste plus aucune chose, qui semble deuoir estre adioustée à ce traité.

Fin du sixiéme Liure des fonctions & des humeurs.

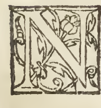




LIVRE VII.

DE LA GENERATION DE L'HOMME ET DE LA SEMENCE.

PREFACE.



OVS auons desia cy-deuant expliqué la constitution de tout le corps, la situation, l'vsage, la figure & la composition des Elemens de

chaque partie, & de quelles vertus & facultez l'homme estoit doüé & orné pour faire chacune de ses fonctions, mais dautant que nous n'auons point dit, que les Elemens, & que les temperamens qui en prouiennent, estoient les causes de ses vertus & de ses facultez, maintenant l'ordre & le lieu demande & requiert que nous recherchions qu'elles en sont les causes, c'est pourquoy il faut examiner auec grand soing & particuliere attention, s'il y a quelque certaine autre particuliere vertu & puissance, outre la composition des Elemens, & la commune generation de toutes les choses, qui contiennne dedans soy les causes des facultez, car par ce moyen, nous penetrerons enfin, par cette suite plusieurs fois repetée, & prise d'vn peu plus haut, des choses qui sont suietes a nos sens, dans des

causes plus occultes & plus cachées. C'est pourquoy quand nous mettrons en auant la naissance & la generation de l'homme, & quand nous expliquerons qu'elles vertus a la faculté generatiue, comment, & en quel ordre sont conformées toutes les parties, & comme le fœtus ou l'enfant est regi & gouuerné dedans la matrice, pour lors pareillement la principale cause, & la raison de toutes les choses, que nous auons enseigné dans les liures precedens, sera claire & manifeste, dautant certainement qu'il ne s'est pas pû faire, que la generation de l'homme fut premierement comprise & entendue, qu'auparauant il ne fut cognu & entendu dans toutes ses parties; & quiconque suiura vn autre ordre de Doctrine, il faudra necessairement qu'il demeure enuelopé dedans plu-

ſieurs difficultez obſcures & inexplicables, car premierement, dit Ariſtote, il faut cognoiſtre & ſçauoir ſi la choſe dont on veut parler & traitter eſt ; puis en apres ce que c'eſt, & en troiſieſme lieu d'où & de qui elle eſt : c'eſt pourquoy nous auons differé iuſques en ce lieu la generation de l'homme, encores bien que peut eſtre quelques-vns eſtimeroient qu'il ſeroit mieux & plus a propos de commencer l'art de la Medecine par ce traitté, & puis de paſſer en l'explication des autres choſes.

CHAPITRE I.

D'où prouient la distinction des sexes, & ce qu'Aristote a enseigné de la semence.

LES choses qui sont les plus belles & entierement diuines, ont cette préeminence & ce priuilege de diuinité particuliere sur toutes les autres choses, qu'elles sont certainement eternelles & immuables, & nullement suiettes à aucun effort des passions & des affections. Et comme c'est vne certaine tres-grande perfection, & que c'est vn tres-excellent & vn tres-souuerain bien de bien viure, & de mener vne vie tres-ioyeuse & paisible, à tres bon droit & raison les choses qui sont engendrées d'vne condition mortelle, tendent à ce point, & souhaittent d'estre & de viure telles de leur nature. Et encores bien qu'il ne se puisse pas faire, qu'elles arriuent du tout & parfaitement à cela, elles ont toutesfois recouuert ce bon heur, qu'elles sont en quelque façon eternelles, non pas certainement en nombre, mais en espece, qui subsiste tousiours & qui est eternelle. C'est pourquoy les naissances & les generations des choses viuantes sont perpetuelles

par vne immutable eternité, desorte que ce qui ne s'est pû conseruer dans sa substance particuliere, persiste au moins dans son espece. Car c'est vne chose qui est dans l'vsage commun, que chaque indiuidu se sentant mortel & perissable, desire & souhaitte mettre en sa place quelque autre chose, qui luy soit semblable, dans laquelle il transfere en quelque façon sa vie languissante & declinante, & par laquelle, par le moyen de la generation retournant quasi comme en enfance & renouuellé, il est fait en quelque façon perpetuel & eternel.

C'est là la concupiscence de la generation, qui a esté donnée par la nature à toutes les choses viuantes, afin que l'espece fut à iamais conseruée, saine & entiere; car les plantes l'ont aussi receuë, estant constant & manifeste qu'elles engendrent, comme aussi qu'elles se nourrissent, & qu'elles croissent; Et comme elles sont iointes & adherantes à leur aliment estant attachées dans la terre auec des tres-profondes racines, & qu'elles ne sont pas disposées à se mouuoir, elles engendrent dedans elles mesmes, sans le congrés & la compagnie d'aucun autre, pour cette cause la nature a donné aux plantes le sexe de masle & de femelle confus & meslé, afin qu'elles eussent les vertus & les facultez du masle & de la femelle perpetuellement meslées & confuses : Mais les animaux, d'autant que non seulement ils s'occupent en la generation &

en la nutrition, & de plus qu'ils ont dés sens & de la cognoissance, & qu'ils sont destinés pour faire des autres actions & fonctions plus nobles & plus excellentes, sont distingués & differens en sexe de masle & de femelle, car ainsi ils se portent beaucoup mieux à faire & à produire de certaines autres plus excellentes actions & fonctions de cognoissance, & n'estant pas entierement attachés à l'aliment & à la nourriture, ils se iettent auec toute impetuosité en la generation.

Si donc quand ils doiuent engendrer il est necessaire qu'ils se meslent & se conioignent ensemble, & comme dit Aristote, que de deux animaux il s'en face vn animal, il ne se peut pas donc faire ou que le masle de soy mesme, ou que la seule femelle de soy mesme aussi engendre parfaitement vn animal, encores que bien souuent elle produise vne certaine mole rude & imparfaite, ce que nous remarquons dans la mole, & dans les œufs des poulles que nous appellons ardés, car ils sont steriles & infeconds, par ce qu'il faut, pour estre bons & feconds, qu'ils soient faits auec la compagnie du coq.

En apres toute la vertu & la puissance d'engendrer n'est pas mise dans le masle, comme n'ayant point de lieu propre pour la generation, c'est pourquoy dedans les plantes & dedans les animaux il est necessaire qu'il y aye l'vn & l'autre sexe, la femelle qui fournisse le corps & la matiere, & le masle qui

Masle Femelle

donne l'ame & l'espece, car le masle est ce dont prouient l'origine du mouuement & de la generation, & la femelle est-ce qui fournit la matiere, c'est pourquoy le masle est vn animal qui engendre dedans vn autre, & la femelle est vn animal qui engendre dedans soy; pour ces causes & raisons le masle & la femelle sont beaucoup differens entr'eux de puissance & de faculté, & en certaines parties du corps qui sont destinées pour la generation & le congrez: d'où vient qu'Aristote a estimé que les principes de la generation estoient distincts de faculté; car quand ils s'occupent en la generation, il ne se peut pas certainement faire qu'ils se meslent & se confondent entierement ensemble, comme aussi leurs principes, car il n'est pas engendré vn nouuel homme du masle & de la femelle confus & meslez ensemble ou morts, ainsi que l'on dit que d'vne vieille cicade, ou d'vn phœnix il en naist vn nouueau. Mais dautant qu'ils engendrent par vn embrassement & assemblage, il faut necessairement qu'il soit au moins ietté & qu'il decoule vne certaine matiere de l'vn & de l'autre, dedans laquelle soit contenuë leur vertu & leur puissance, & que leurs principes & leurs facultez secondant comme leurs vicaires & leurs instrumens, il en soit engendré vn certain tiers.

Cette matiere est la semence de l'vn & de l'autre, dedans laquelle encores bien que le masle & la femelle ne soient pas aucunement

ectuellement & en effet, ils y sont toutesfois n vertu & en puissance, comme il se verra clairement tout maintenant ; c'est pourquoy vn chacun la tres-bien estimée & establie le veritable & le prochain principe de nostre generation. La semence donc est ce dont proceddent premierement les choses qui sont selon la nature, non pas en effet, comme de leur matiere, mais comme du principe efficient du mouuement. Aristote au liure 1. de la generation des animaux chap. 18. voulant approfondir la nature & l'essence premiere de la semence, monstre clairement qu'elle n'est point partie de nostre corps, ny aliment, ny aussi quelque certaine humeur fonduë & liquefiée, concluant pour cela qu'elle est entierement dans les restes & les excremens. Il appelle excrement les restes de l'aliment, qui sont certainement ou inutiles & du tout aucunement propres pour seruir de nourriture, ou qui sont en effet vtiles, & qui surabbondent en leur seule quantité ; or est-il qu'il est de là certain & constant que la semence n'est point vn excrement inutile, en ce que dans ceux qui se portent tres-mal par l'aage, ou par quelque maladie, il y a vne tres-grande abbondance d'excrement inutile, & aucunement point, ou certainement bien peu de semence, & s'il est ietté quelque chose par les vaisseaux seminaires, c'est vne matiere du tout sterile & infeconde, & qui ne peut engendrer chose quelconque à cause

des ordures qui sont meslées ensemble ; donc dit il, la semence est vne certaine portion d'vn certain excrement vtile, & le plus vtile & le plus pur de tous & le dernier, duquel desia chaque membre prend sa nourriture & est substenté. Or il n'en reste que bien peu d'vne grande quantité d'aliment, quand donc le sang le plus pur & desia fait est distribué dedans les membres, & leur estant approché, leur est assimilé, l'aliment vtile de la derniere coction comme aussi de la nutrition surabbondant & superflu, nous l'appellons aussi excrement, est la matiere de la semence. La semence donc est l'excrement & le reste de l'aliment vtile & dernier. Aristote estime que c'est du sang, par ce signe que si elle est renduë auec force & auec grande violence, n'estant point encores entierement changé & conuerti par la vertu & la faculté des testicules, (comme il arriue en ceux qui s'addonnent par dessus toute mesure à la generation) elle sort pour l'ordinaire toute rouge & sanglante ; & mesme aussi l'on la voit & rencontre pour le plus souuent rouge & sanguinolente dedans les vaisseaux spermatiques.

Aristote dit que la semence a pour ce tres-grande vertu & puissance, dautant qu'estant approchée des parties du corps, elle contracte vne semblable substance & faculté que l'aliment prochain, car l'vn & l'autre a desia receu la nature, la vertu & la faculté de la partie ; c'est pourquoy il conclud que la semence

ou de la main ou de la face, ou bien auſſi de tout l'animal, eſt la main indefinie, ou la face, ou tout l'animal indefini, & que la ſemence peut eſtre faite telle qu'eſt deſia en effet vn chacun d'iceux Il faut expliquer icy plus amplement comme elle eſt vne certaine portion du dernier aliment, & comme elle eſt engendrée en chacune des parties ſolides.

CHAPITRE II.

Que la matiere de la ſemence eſt engendrée dans les parties ſolides, et comme elle eſt ſeparée d'icelles par la vertu des teſticules.

IL a deſia eſté dit cy-deſſus, & il a eſté confirmé par bonnes raiſons, que toutes les parties du corps ſont nourries du ſang, duquel chaque partie du corps (car il n'eſt pas ſimple & tout d'vne ſorte) attire à ſoy ce qui luy eſt conuenable & familier, ce qu'eſtant attiré ſous l'eſpece d'vne vapeur, incontinent chaque partie le change, le conuertit, & le conduit & reduit enfin en ſa nature. & ainſi de cette façon chaque partie accomplit ſa nutrition, tant qu'elle aye parfaictement aſſimilé en ſoy meſme, & changé en ſa propre nature & ſubſtance, l'aliment qui luy eſt

appoſé, & de telle ſubſtance donc qu'eſt chaque partie, tel ſera entierement ſon aliment, or la ſubſtance des parties ſolides eſt faite & engendrée de la ſemence, comme il ſera cy-apres plus clair & plus manifeſte, donc toute la ſubſtance de leur aliment, ſera faite & changée en la nature & en la matiere de la ſemence, les parties ne ſont point engendrées d'vne matiere, & elles ne prennent point leur aliment & leur vie d'vne autre matiere : or eſt il que toutes les parties ſolides tirent leur origine & leur naiſſance de la ſemence, donc elles ſont toutes nourries de la ſemence. En apres chaque partie ſpermatique quand elle ſe nourrit, elle engendre quelque choſe ſemblable à elle meſme, & elle repare ce qui a eſté diſſipé & reſolu ; or eſt-il qu'il a eſté diſſipé & reſolu quelque matiere ſpermatique, donc ce qui ſera mis en ſon lieu ſera ſpermatique, & cela eſt ſon prochain aliment, & la portion la plus pure & la plus cuite & élabourée du ſang. Il faut eſclaircir cecy plus amplement par la conſideration des obſeruations.

Les vaiſſeaux ſpermatiques qui abboutiſſent auec pluſieurs ſinuoſitez & entortillemens dedans les teſticules, ſi l'on les conſidere attentiuement & ſoigneuſement, l'on reconnoiſtra qu'ils contiennent du ſang qui commence deſia vn peu a blanchir, qui toutesfois n'eſt pas encores arriué aux teſticules; lequel n'eſtant point là retourné des teſticules, c'eſt ſigne que ces vaiſſeaux cuiſent & font

en quelque façon la semence, qu'ils ont bien long-temps retenu dans eux mesmes, & quand ils taschent de changent & de conuertir le sang en leur nature, ils le changes premierement en semence, c'est pourquoy ils sont doüez d'vne certaine vertu & faculté de faire la semence. Or est-il que les vaisseaux spermatiques sont du nombre des veines, & ils ont auec icelles vne commune substance, partant donc dedans les autres veines respanduës par tout le corps, la nature, la vertu, & la faculté de pouuoir engendrer de la semence n'y manquera pas, & s'il y auoit en quelque autre region du corps, des veines qui fussent pareillement sinueuses & tortueuses, ainsi que ces vaisseaux, l'on pourroit plus facilement remarquer en icelles vne semblable humeur. Et certainement il y a dedans toutes les veines vne certaine humeur qui est vrayement semblable, qui estant inserée dedans leurs tuniques, est leur proche aliment.

Maintenant donc si les veines ont receu de la nature cette fonction & cette dignité d'engendrer de la semence, certainement à plus forte & meilleure raison il y aura vne mesme vertu & faculté dedans les arteres, les nerfs, les membranes & les os, dautant qu'ils sont plus spermatiques que les veines. Mais afin que quelqu'vn peut estre ne s'efforce pas dans la chaleur de la dispute de resoudre & renuerser les raisons que i'ay proposé, & ne dise pas que les parties spermatiques ne sont pas

nourries de vraye semence, & que ce qui est renfermé dedans les vaisseaux spermatiques n'est pas vne veritable semence, car par ces raisons ie ne pretendois point establir aucune chose semblable, mais que cela seulement, quoy que ce soit, approchoit bien plus prés à la nature & à la vertu & faculté de la semence, que du sang ; donc soit que cela ne soit pas encores semence, ou soit qu'ils l'appellent vne semence cruë & commencée, i'estimeray auoir assez fait si ie monstre que c'est le seul prochain aliment des parties, lequel Aristote a accoustumé d'appeller vtile & dernier, & la matiere suffisante pour nourrir les parties, & pour engendrer la semence, la portion la plus pure du sang qui est familiere, propre & destinée pour nourrir les parties, comme elle nourrit facilement & vistement, de mesme comme elle est subtile & remplie d'esprits, elle est tres proprement changée & conuertie en matiere de la semence. Il y a tousiours quelque chose de semblable dedans les parties, & il y a tousiours vne humeur spermatique dedans le sang qui y est respanduë en forme de rosée, laquelle bien qu'elle soit vne veritable matiere, n'est pas toutesfois simple & d'vne mesme sorte, mais l'vne a receu vne autre nature & vne autre vertu & puissance, de la differente nature de la partie de laquelle elle a esté changée. Il faut icy dire, & monstrer par quelle sorte & maniere estant separée, elle est transportée dedans les testicules.

Comme dedans la rate il y a vne certaine vertu & faculté attractiue destinée pour attirer l'humeur melancholique, & vne autre vertu & faculté dedans les reins pour attirér l'vrine, de mesme il est conuenable qu'il y aye dedans les testicules vne certaine vertu & faculté par le moyen de laquelle ils inuitent & attirent à eux la matiere de la semence qui leur est certainement tres familiere & conuenable, comme leur propre & prochain aliment, & dautant que cette vertu & cette faculté est en eux tres-grande & vehemente, & qu'elle penetre & se respand dedans tout le corps, (comme il sera tout maintenant tres clair & euident par plusieurs raisons) ils tirent & attirent de tout le corps, vne plus grande abbondance & quantité de matiere, qu'il ne leur est pas necessaire.

Et de mesme donc que le foye attire des intestins par les veines du mesentere vn suc, ainsi les testicules succent de la veine caue par les vaisseaux spermatiques vne matiere, qui est dedans les lombes & les reins, & celle-là de toutes les plus grosses veines qui luy sont voisines & ces autres des plus petites, & qui sont à peine de la grandeur ou de l'espaisseur d'vn cheueul, & qui nourrissent toutes les parties, & cette attraction dure & continue tant que les vaisseaux spermatiques & les testicules soient remplis, & elle ne discontinue & ne cesse point, que premierement les testicules ne soient enflez & rassasiez par leur ab-

bondance, car en estant épuisez ils en attirent & en arrachent auec tres-grande violence, comme la rauissant, des lieux les plus grands & les plus remplis.

L'on peut connoistre & conclure de ces choses qu'Aristote a accusé à tres-bon droit & raison Polybe de fausseté, lequel au liure de la nature de la semence attribué à Hippocrates, a estimé que cette separation ou secretion se faisoit de tout le corps dans le seul congrez, & que la semence mesme estoit comme vne certaine liqueur, qui est separée par le mouuement & l'agitation, & qu'elle n'estoit point pendant quelque temps retenuë & demeurante dedans les vaisseaux spermatiques ou dedans les testicules, afin que par la longueur du temps elle receut quelque changement; & ce sera assez, d'autant qu'il rapporte plusieurs choses fort doctes & sçauantes sur ce suiet, de s'arrester à l'obseruation suiuante, qui les renuerse entierement : car quand on fait l'ouuerture d'vn animal qui s'est long-temps abstenu de la compagnie venerienne, l'on y trouue & l'on y remarque vne tres grande abbondance de semence tres-epaisse, dont les vaisseaux spermatiques, les testicules & les epididymes, sont remplis & gonflez, ce qui ne s'est pas pû faire que par vne vertu attractiue tres-grande des testicules; mais il arriue au contraire, si quelque animal a esté porté d'vne tres-grande, indomptée & desbordée concupiscence venerienne

rienne, aye esté premierement amassée & attirée par la tres-grande & puissante force & vertu des testicules.

Il se rencontre en ce lieu vn autre doute beaucoup plus obscur & plus embarassé, & qui contient dedans soy des difficultés tres-grandes; car plusieurs proposent beaucoup de chose pour persuader, que la matiere de la semence, dont nous auons parlé, estoit engendrée en chaque partie, & que d'icelles toutes elle estoit enuoyée dedans les testicules, autrement qu'elle seroit inutile & nullement feconde, ce que encores bien qu'Aristote aye semblé vouloir destruire par des tres fortes raisons, i'en adiousteray encores d'autres, pour monstrer que cela ne se peut point du tout faire. Car s'il decoule quelque peu de semence de la moindre petite partie, comme il ne peut point estre rien moins qu'vn plus petit, il faut necessairement qu'en vne seule conionction tout le corps se respande en vne semence quasi fonduë & liquifiée. Et d'autant qu'il ne peut pas y auoir aucun fragment de la moindre petite partie, que nous conceuons plus-tost dans nostre esprit que nous ne la cognoissons par les sens, il ne peut point rien decouler d'icelle; pareillement aussi il n'est point separé aucune chose pour la composition de la semence de toutes les parties manifestes ou simples, ou composées, car il faudroit necessairement qu'il s'en amassa vne tres-grande quantité qui fut feconde, & il ne se

pourroit pas faire qu'vne si petite substance, qui est decoulée, eut la vertu & la puissance d'engendrer vn fœtus ou vn enfant, d'autant qu'elle ne peut pas auoir rien receu de chaque partie du corps.

En apres la semence entiere paroist simple & chaque portion d'icelle feconde, comme l'on le peut veoir & remarquer dans les animaux qui dans vne seule conionction & d'vn peu de semence produisent plusieurs fœtus. Donc puisque chaque partie de la semence a la vertu & la faculté du tout, par le moyen de laqunlle elle forme tout le corps, toute la semence n'a pas pû de sorte decculer de tout le corps, que de chaque partie il fut fait vn decoulement d'vne partie semblable; c'est pourquoy Aristote à tres-bien estimé que la matiere de la semence n'e vient & ne decoule point de tout le corps.

Mais neantmoins il faut necessairement qu'elle decoule du cerueau, du cœur & du foye, qui sont les trois principes, & du cerueau grande quantité, ce qui en est en effet vn grand signe, par ce que celuy qui aura receu quelque offense & lesion inportante & fascheuse en l'vne de ses parties celuy là sera rendu sterile, tout ainsi que si la maladie ou l'indisposition est legere, il engendrera vn enfant d'vne constitution debile & infirme; d'ou vient que l'on rend steriles ceux ausquels on a coupé ou bruslé les veines & les arteres qui sont au derriere les oreilles. Il

faut donc deſorte entendre que la matiere de la ſemence deriue & decoule de tout le corps, qu'elle decoule neceſſairement de ſes principes & de ſes principales parties.

Il y en a qui eſtiment qu'elle ne decoule pas ſeulement des principes, mais auſſi de toutes les parties ſimilaires, non pas en effet de chaque os, ou nerf; mais que de quelque os, nerf, membrane, & cartilage il eſt donné quelque matiere de ſemence. Et en apres que ce qui eſt decoulé du nerf, ou de l'os, eſt fait dans la conception, non ſeulement la matiere de cét os, ou de ce nerf, mais auſſi celle de tout le nerf, ou de tout l'os: & partant que d'vn peu de ſemence, ainſi que de la matiere, ſont faites toutes les parties ſimilaires, & ce par le moyen & l'aide de la vertu & de la faculté, qui eſtant dedans la ſemence, forme toutes choſes. Il y en a auſſi qui diſent que la matiere de la ſemence eſt en effet la part & portion ſurabbondante du dernier aliment, qui toutesfois ne decoule pas du tout, mais qui au contraire doit eſtre prochainement aſſimilée au tout.

CHAPITRE III.

Des testicules & de leur excellence.

LA separation & le decoulement de la semence monstre que la vertu & la faculté des testicules est en effet bien grande, par le moyen de laquelle ils en attirent la matiere de tout le corps, mais les vertus & les facultez qu'ils donnent & communiquent à tout le corps, comme aussi la perfection entiere de la semence, la font paroistre estre bien plus grande. Car à ceux ausquels on a coupé les testicules, encores bien que leurs vaisseaux spermatiques, ne soient pas lesés & offensés, cette uertu & cette faculté d'engendrer & de faire la semence perit, tellement qu'encores qu'ils soient en vn aage de puberté & florissant, neantmoins ils ne peuuent point estre meus & poussés du plaisir & de la volupté venerienne, & la faculté & puissance d'engendrer leur est ostée, l'on voit en mesme temps perir leur courage masle & viril, & toute leur verdeur, & la fleur de leur force est coupée & retranchée auec les testicules. Bien plus leur naturelle disposition est changée en vne disposition plus froide, & il ne paroist point en eux vn bon sang, n'y vne couleur aggreable, n'y aussi vne beauté digne & ex-

celléte:leurs arteres ont vn pouls petit & foible comme dans les vieillards, leur corps blanchit, & eſt rendu peſant, pareſſeux, gras, & moins garni de poil, & pour dire en vn mot, il eſt rendu laſche, mol & effeminé. Et l'on reconnoiſt que non ſeulement ils tombét dans le changement de force & de temperament, mais auſſi, que la nature de leur propre ſubſtãce eſt renuerſée, en ce que les chairs des animaux chaſtrez touchent noſtre gouſt d'vne certaine douceur & ſuauité, & les chairs qui ne ſont pas des animaux chaſtrez, ſentent l'odeur & la ſaueur des teſticules, & iettent dehors vne certaine faſcheuſe odeur virulente de leur aigreur. Si les teſticules eſtant coupés, la force, le temperament & la propre ſubſtance de tout le corps eſt peruertie & changée, quand donc les teſticules y eſtoient, ils eſtoient les cauſes efficientes de ces choſes : Et ils ne ſont pas la cauſe & le principe d'vn ſi grand changement & d'vne ſi grande excellence, comme quelques-vns penſent, dautant qu'ils reſpandent par tout le corps la chaleur & l'eſprit qui decoule de tout le corps dedans eux, leur ſubſtance eſtant épaiſſie & condenſée, ainſi qu'vn miroir fait des rayons ; ny auſſi parce que la ſemence qui eſt ramaſſée dans iceux donne au corps vne telle force & vne telle chaleur ; encores bien certainement que de là on remarque qu'elles n'en ſont pas peu augmentées, dautant que quand elle eſt en abbondance & en quantité,

en estant enflez & gonflez, elle trouble le corps par son impetuosité & par son ardeur, & estant iettée & mise hors, il est rendu paisible, doux & tranquille ; car ils ont cette force & cette chaleur d'eux mesmes, & de leur propre vertu & faculté, & ils respandent par tout le corps, ces vertus qui leurs sont propres & particulieres, tout ainsi que le cerueau enuoye aux nerfs, la vertu & la faculté du sentiment & du mouuement, & le cœur aux arteres la vertu & la faculté du pouls ; de toutes lesquelles choses on peut reconnoistre que les testicules apportent grand secours & grande assistance au corps, par le moyen de quoy il meine vne vie plus parfaite & plus saine, & qu'ils sont vtiles pour vne meilleur estat & condition de vie.

En apres leur necessité est tres grande pour la conseruation du genre, de sorte qu'ils sont censez estre du nombre des principales parties, & certainement Aristote, pour cette seule raison, d'autant que quelques animaux, comme tous les serpens & tous les poissons, iettent vne semence feconde, lesquels toutesfois n'ont point de leur nature des testicules, a semblé estre de cette opinion qu'ils ne tenoient pas le principal rang & lieu dans la confection de la semence, & dans la conseruation du genre, si toutesfois il y en a quelques-vns de cette sorte, qui engendrent sans semence, tels que l'on tient estre le genre des insectes, ou qui iettant

de la semence, engendrent sans auoir des testicules, comme les poissons & les serpens. Nous estimons que la maniere de la generation d'eux tous est manque & imparfaite, & ce d'autant qu'elle ne peut pas estre perfectionnée, sinon par vne grande longueur de temps. Et dans les autres animaux qui engendrent d'vne certaine maniere beaucoup plus parfaite, & qui pour la generation, ne demeurent pas bien long temps attachez dessus, toute ainsi, que les insectes & les mousches, il leur a esté donné des testicules, pour élabourer & perfectionner la semence, auec plus de perfection, & afin qu'ils la iettassent dehors, l'experience seule monstre assez, que dans iceux il ne se peut point faire & accomplir aucune generation sans les testicules

Donc non pas ainsi que le porte l'opinion d'Aristote au liure 1. de la generation des animaux chap. 4. les testicules n'ont pas esté seulement faits pour vn meilleur vsage, ny aussi pour faire le mouuement de la semence plus ferme, comme aussi ils ne sont pas adioustez aux vaisseaux spermatiques, ainsi que des poids aux toiles des Tisserans, pour les estendre & les bander. Car il a certainement pensé que pour ce les chastrez ne pouuoient point engendrer, dautant que les testicules estant coupez, les vaisseaux spermatiques se retiroient en dedans, & que leurs passages se bouchoient, par lesquels pour lors la semence ne pouuoit pas passer.

Mais quel ſentiment aura-il de ceux auſquels l'on n'a point coupé ; mais auſquels on a ſeulement froiſſé les teſticules, ou auſquels ils ſe ſont extraordinairement refroidis, ou qui ſont affectez de quelqu'autre intemperie, ou vice ou maladie, comme de la gonorrhée ou chaudepiſſe ? en ceux-là encores bien que tout le reſte de leur corps ſoit d'vne ſanté fermé & incorruptible, & que les paſſages ſoient aſſez bien ouuerts, de ſorte qu'elle puiſſe couler en grande abbondance, neantmoins tout ce qui coule eſt imparfait & nullement fecond ; c'eſt pourquoy les teſticules ſont les premiers autheurs de la confection de la ſemence, les vaiſſeaux deferans la preparent en quelque façon, & les eiaculatoires la perfectionnent ; car dans les animaux qui ſe ſont bien long-temps abſtenus du coit, l'on les voit tous remplis de ſemence, mais qui comme i'ay dit, eſt differente par la diuerſité de la coction, il faut auſſi expliquer & examiner plus amplement par quelle façon & maniere cela ſe fait.

Quand les teſticules ont attiré auec grande force & violence la matiere de la ſemence, qu'ils ont tiré petit à petit de c aque partie, elle s'arreſte & demeure long temps dans les plis ſinueux des vaiſſeaux en vn long paſſage, ainſi l'eſprit s'arreſte & demeure quaſi comme retenu dedans les arteres, qui ſont au deſſous d'iceux par vn certain deſtour, par cette demeure & cette poſe les vns & les autres

vaisseaux taschent de changer petit a petit en vne espece a eux semblable, tout ce qu'ils contiennent dedans eux, comme estant leur aliment & leur nourriture, & de changer de mesme aussi petit a petit entierement tant toute leur substance que leur couleur : quand cette humeur, ainsi preparée a esté attirée & portée dans ces derniers destours qui enuironnent & qui enuelopent les testicules, elle se cuit, & estant disposée elle se perfectionne pour la generation de l'animal, & ce par la force & la chaleur de ces vaisseaux qui enuironnent les testicules, comme aussi par la vertu naturelle des testicules mesmes, car les glandes estant rares comme des esponges enuoyent dans iceux des vaisseaux plusieurs tuyaux ou conduits remplis de semence dans lesquels par leur propre vertu & faculté, ils cuisent l'humeur qu'ils ont receu.

CHAPITRE IV.

Quelle est la composition de la semence, & ce qu'operent les testicules pour sa confection.

NOus estimons donc que c'est vne chose confirmée par la seule foy des sens, que la matiere de la semence est attirée de la vei-

ne caue, & qu'elle reçoit dedans les testicules son parfait changement de chaleur & de substance, mais que dans la semence, qui est feconde, & qui est disposée & propre pour la generation, outre cette matiere il y a vne certaine espece, qui comprend & qui contient la plus grand vertu de l'esprit & de la chaleur, il le faut enseigner & monstrer par argumens & raisons & icelles tirées des secrets de la nature, & de la condition cachée des autres animaux: donc en ces animaux qui ne iettent point de semence (du genre duquel sont principalement les insectes) la femelle insere vne certaine sienne petite partie dans le masle, & elle sert comme d'vne matiere à l'ouurier, dedans laquelle puis en apres le masle iette & enuoye par le moyen d'vne certaine vapeur la vertu & la faculté de la vie. Ces sortes de genre d'animaux sont & demeurent longtemps dans leur assemblage & conionction, iusques à ce qu'il se soit fait quelque chose; car la vertu & la faculté generatiue est si foible & si debile en eux que s'il y arriue entredeux quelque espace de temps, il ne se peut point rien faire, mais il faut necessairement que de soy & prochainement elle face vn animal, & qu'elle forme sans l'aide & l'assistance d'aucune semence ou d'aucun instrument la propre nature de chaque membre, & vn membre à soy semblable dedans vn autre.

Mais dans les animaux les plus parfaits, qui ont non seulement vne generation, mais

auſſi vne connoiſſance plus noble & plus excellente, le maſle eſt doüé d'vne ſi grande force, vertu & faculté, afin que quand il aura ietté de ſoy dedans la femelle vne certaine vertu auec la matiere de la ſemence, il puiſſe eſtant abſent par le moyen de ſa ſemence engendrer vn animal. C'eſt pourquoy toute ſorte de ſemence feconde & vtile, n'eſt pas ſimple, mais elle eſt certainement compoſée, & elle a pour ſa matiere l'excrement du dernier aliment, & dans icelle vne certaine vertu & faculté operatrice qui eſt toute aërée & remplie d'eſprits.

Il ſe voit clairement que cette vertu ne prouient point de la matiere, d'autant que dans ce qui eſt appellé ſemence, qui tombe & qui coule contre la volonté dans vne maladie comme la gonorrhée ou la chaudepiſſe, il n'y aucune vertu ny faculté, mais c'eſt du tout vn excrement, qui n'eſt aucunement propre pour la generation, perſonne ne pourra pas bien nommer cela ſeméce, ſi ce n'eſt peut eſtre par vne homonymie ou reſſemblance tirée d'icelle, tout ainſi que l'on appelle main, la main qui eſt priuée de toute la faculté & la vertu de l'ame, & que l'on aaccouſtumé de nommer homme vn homme mort.

En apres la vertu & la faculté qui eſt dans la ſemence feconde, eſt ce qui agit de ſoy, & ce qui eſt le principe de tout le mouuement, & cette vertu & faculté ſe ſert du corps & de la matiere de la ſemence comme d'vn in-

ſtrument ; tout ainſi que l'ame pour prendre ſe ſert de la main, le Charpentier ſe ſert de la hache, afin de faire du bois vn bel ouurage ſelon l'art : de meſme donc que l'ame meut & pouſſe la main, & elle en apres la matiere dont e le fait quelque choſe : Ainſi dans les animaux qui iettent de la ſemence, certainement elle meut & agit prochainement, mais meuë & incitée par vne certaine propre vertu & energie qu'elle porte & contient dans ſoy, en ceux-là donc qu'on a accouſtumé de mettre quelque vertu dans la ſemence ſeparée, & reſpanduë (car tous comme i'ay dit, n en iettent pas) certainement elle n'engendre pas comme le premier & le naturel principe efficient; mais ce qui engendre, c'eſt ce qui meut premierement Car la vertu & la faculté qui eſt renfermée dedans la matiere de la ſemence donne la vie, & forme les parties; il faut conſiderer ſa faculté grande, non pas de ſa maſſe, mais de ſa vertu C'eſt pourquoy y ayant dans la ſemence deux choſes compriſes & contenuës, la matiere & la faculté, celle-là qui a la vertu patiente, n'eſt pas ſeparée de toutes les parties du corps, mais toutesfois neceſſairement de quelques vnes, & cette autre qui eſt du tout efficiente, vient & decoule de chacune d'icelles meſme de la plus petite, ce que quelques-vns interpretent par ces termes, que la ſemence decoule de tout le corps non pas par ſa maſſe, ou par ſon corps, mais par ſes vertus & ſes facultez.

En apres il faut expliquer par quelle voye & par quelle façon ſe fait, ce decoulement de tout le corps, & comme de ces deux eſt compoſée vne ſeule ſemence, la plus craſſe & la plus épaiſſe matiere de la ſemence, quand elle eſtoit appoſée ſur les parties ſolides, elle ne recherchoit pas d'icelles la vertu & la faculté generatiue, mais ſeulement vne preparation & vne diſpoſition a patir, par laquelle elle peut facilement eſtre conuertie en leur ſubſtance, & quand elle eſt attirée aux teſticules, elle retient auſſi pour lors ſa vertu & ſa faculté, & elle a vne preparation par laquelle elle pourra en quelque temps eſtre miſe en la place & eſtre ſubſtituée en la matiere des parties de ſa nature. La matiere de la ſemence encores bien qu'elle ſoit ſi parfaictement bien cuite par la vertu & la faculté des vaiſſeaux ſpermatiques & des teſticules, qu'elle eſt renduë plus epaiſſe & plus blanche, neantmoins toutesfois la ſemence ne peut pas de là prendre & contracter la nature parfaicte de la fecondité, s'il n'y a vne grande abbondance d'eſprits qui y affluent, & s'ils ne ſont profondement meſlez & confondus auec la matiere, dautant que la cauſe de ces choſes eſt que les arteres qui accompagnent les vaiſſeaux ſpermatiques proceddent de l'aorte, & ſont conduits dans les teſticules d'où l'on peut reconnoiſtre que par ces vaiſſeaux il eſt dõné la matiere à la ſemence, & par les arteres la forme & la faculté, & par icelles il decou-

le dedans les testicules l'esprit vital, & par les veines du foye l'esprit naturel, & par les nerfs du cerueau & de la moëlle de l'espine du dos l esprit animal Et il est croyable qu'il afflue tout à l'instant des autres parties, & de tout le corps quelque peu d'esprit, de vertu & de faculté & ce par la forte agitation & mouuement du corps, qui se fait lors du coit, ce qui en est vn signe, en ce que pour lors vn tres grand chatoüillement cause vn tres grand plaisir en tout le corps. Ces vertus donc & ces facultez, qui sont decoulées auec les esprits de tout le corps & principalement des principales parties, sont enfin dedans la matiere de la semence comme les maistresses & les operatrices de la generation, c'est pourquoy les testicules ne donnent pas la vertu à la semence d'estre feconde, mais elle la reçoit de tout le corps.

Qui a il, direz vous, pourquoy nous auons mis les testicules au nombre des parties principales, & qu'es-ce qu'ils donnent à la semence? non pas la matiere, par ce qu'elle est tirée & épuisée de l'aliment du corps, & non pas ces vertus & ces facultez, dautant qu'elles sont deriuées & decoulées de tout le corps auec l'esprit, qu'elle est donc leur operation? celle-là certainement de cuire la matiere de la semence, & de la changer entierement en vne autre espece, & de luy communiquer conioinctement la forme par laquelle elle est, & elle est appellée semence, tout ainsi que les

mammelles donnent l'espece & la forme au laict Bien plus par leur chaleur naturelle ils meslent soigneusement auec la matiere les esprits qu'ils ont réceu du corps, & ils confondent leurs vertus & leurs facultez auec la semence, & par le meslange de tous ils composent vn tout, & par ce moyen la semence est faite parfaite, accomplie & doüée des vertus & des facultez de tous. Il ne faut donc point mettre dans les testicules la faculté ny l'esprit generatif, mais ce sont proprement des vertus de tout le corps, comme il se voit dans l'exemple de ces animaux qui engendrent par la chaleur & l'esprit de tout leur corps, sans ietter aucune semence. Il n'y a point aussi dans les animaux parfaits qui engendrent par le moyen de la semence, aucun esprit qui merite d'estre dit & appellé generatif; car les testicules, ainsi que le cerueau engendre de l'esprit vital l'esprit animal, n'ont pas vne vertu naturelle par le moyen de laquelle ils changent les esprits decoulez de tous costez en la nature d'vn seul & d'vn simple esprit generatif, mais s'il y a dans nous quelque esprit generatif, c'est vne vnion & vn certain meslange de tous.

Enfin celuy qui voudra par l'effort de la dispute attribuer aux testicules vne vertu & vn esprit generatif, & iceluy fait simple par le concours de plusieurs, à peine peut estre pourra-il estre vaincu par raisons, tout ainsi que s'il dit & aduance que la semence qui est

ſimple & du tout d'vne meſme ſorte, n'eſt pas ramaſſée & aſſemblée par l'vnion & l'adheſion de plusieurs parties de nature diſſemblable, & de quelque ſorte & faço que ces choſes ſoient eſtablies & arreſtées, neantmoins toutesfois les teſticules peuuent eſtre à bon droit eſtimées & cenſées entre les parties principales : non pas parce qu'ils perpetuent la vie de chaque particulier animal, mais (ce qui eſt bien plus noble & bien plus excellent) d'autant qu'ils perpetuent tout le genre, & qu'ils ne permettent pas iamais qu'il periſſe par aucune neceſſité mortelle.

CHAPITRE V.

De la nature de la ſemence, de ſon excellence & de ſes vertus, & qu'elle eſt la cauſe de tous les eſprits & de toutes les vertus & facultez.

ESTant maintenant retournez en la conſideration & en la contemplation de la ſemence, examinons de la maniere de la generation, quelle eſt ſa ſubſtance, & quelle eſt ſa nature, toute ſemence qui eſt parfaitement condenſée & cuite, comme elle eſt renduë de couleur blãche, de meſme elle eſt auſſi renduë de cou-

de substance epaisse, & elle ressemble entierement à la nature des vaisseaux & des testicules, ainsi que l'on la voit pour l'ordinaire sortir d'vn animale en forme de gresle. Mais elle ne s'est pas ainsi que la gresle & la neige condensée & épaissie par le froid, ains par la chaleur naturelle & interne des uaisseaux & des testicules; & toutesfois elle ne se condense, & elle ne s'epaissit pas par la coction, ainsi que le laict, ou vn œuf ou toutes autres choses, qui ont beaucoup de substance terrestre meslées auec elles, dans lesquelles l'humidité estant dissipée par la force de la chaleur, la portion la plus crasse & la plus épaisse demeure. Car il n'y a qui que ce soit, qui soit si ignorant de mettre au nombre de ces choses terrestres, la semence qui est du tout aerée ou plus-tost ignée & celeste; que reste il donc? que comme l'eau meslée auec l'huile, ou le blanc d'vn œuf long-téps battu s'esleue en vne grande enfleure & bourfoufleure d'vne escume épaisse & blanche, l'esprit qui est dedans estant resserré, de mesme presque aussi la semence qui est dedans nous est condensée & blanchie par la chaleur. Car la chaleur des testicules agitant comme par vne coction, mesle de toutes parts l'esprit vital & les autres auec la matiere de la semence, & comme cette matiere n'est pas peu coherante & tenace, elle s'esleue facilement par le moyen de l'esprit qui y est meslé en vne escume, & icelle tres-épaisse, dont toutesfois l'on ne peut

Aaa

point a peine discerner les bouteilles, comme aussi dedans le beure.

Certainement pour cette cause & raison les anciens ont dit dans leurs fables que venus estoit engendrée de l'escume. Et venus est appellée par les Grecs *Aphrodite apo tou aphrou*, c'est à dire escume, ou comme vne deesse escumante, & *Aphrodisiazein*, c'est à dire escumer de luxure. C'est pourquoy encores que la semence soit aerée & remplie d'esprits fort chauds, toutesfois estant par la chaleur changée & conuertie en escume, elle se ramasse, condense & blanchit, & ce qui en est vn signe, c'est qu'estant mise au iour elle se fond & liquefie, & estant desia toute refroidie, & les esprits estant dissipés & euanouis, comme aussi estant renduë plus noire & coulante, elle se respand & s'escoule, car il n'y reste plus que quelque petite portion terrestre semblable à l'eau, que l'on a accoustumé de veoir quand elle est dessechée: de ces choses qui sont confirmées par les obseruations des euenemens, il est euident & manifeste que ce que nous appellons proprement semence, est de sa nature chaude & humide. Il faut maintenant expliquer en ce discours combien les vertus de la semence sont grandes, & ce suiuant l'opinion d'Aristote.

Dautant que l'aliment qui se respand & qui se ioint & colle sur les membres, est semblable à celuy qui est laissé comme superflu, est

la femence ou de la main, ou de la face, ou tout le corps, mais confufement. Car telle qu'eft defia en effet chacune de ces parties, telle peut eftre leur femence, ou en l'epaiffeur de fon corps, ou en la faculté qu'elle contient dedans foy. La femence donc dit Arifte au liure 2. de la gener. des animaux chap. 1. eft telle & elle à vn tel mouuement & vn tel principe, que fon mouuement eftant acheué chaque partie paroift, & eft ornée de mefmes vertus que celles de l'ame. Car toutes chofes qui prennent leur origine ou qui font fabriquées par la nature, ou par l'art, font veritablement faites d'vne chofe qui eft defia, de la matiere qui a vne certaine aptitude, habilité & trait de l'ouurage qui doit eftre fait; & puis en apres quand elles ont acquis leur perfection precife, parfaite & accomplie, elles paroiffent en acte ou en effect, tout ainfi que de la matiere, de la femence iettée dedans la matrice il en eft engendré vn homme, dont il y auoit eu auparauant vne certaine forme & efpece dedans la femence, nous la voyons en effet n'auoir aucune forme des parties du corps, & dautant toutesfois que puis apres dans le temps elles doiuent paroiftre, elle eft doüée & ornée de ces vertus & de ces facultez, & elle a toutes les puiffances de l'ame. Et au chap. 3. Car comme la femence conceuë dedans la matrice d'vn animal vit & fe nourrit tout ainfi qu'vne plante, elle contient dedans foy l'ame ou la faculté

naturelle & nutritiue, pareillement la faculté sensitiue, dont elle prend le nom d'animal, vient auec le cours du temps, quand elle commence a se mouuoir ; & enfin la vertu & la faculté raisonnable, par l'arriuée de laquelle elle merite d'estre dite homme, car elle n'est pas faite ensemblement animal & homme, donc il faut conclure que l'ame naturelle est en puissance & non pas en acte & en effet dedans les semences & les conceptions non encores separées & distinctes : & de mesme auparauant que les semences conceuës qui commencent neantmoins a se separer & se distinguer, attirent de la nourriture, & qu'elles facent les fonctions de cette faculté : car elles semblent toutes viure à la maniere de la vie des plantes La raison en est aussi de mesme & semblable en l'ame sensitiue, & d'autant que ces deux principes ont besoin pour agir, de l'aide & de l'assistance du corps, ils ne peuuent point subsister sans corps. D'où vient qu'ils ne les appellent & ne les reçoiuent point du dehors, & ils n'arriuent & ne viennent point seuls & d'eux mesmes, dautant qu'ils ne peuuent point estre separez du corps, ny aussi estre appuyez de quelque corps qui soit different de la semence. Il reste donc qu'il faut qu'ils soient tousiours en puissance dedans la semence, & non pas iamais separez. Mais l'esprit ou l'ame qui est simple, & qui n'est point aucunement meslée & qui n'a point besoin d'aucune masse corporelle & ter-

restre, vient seule du dehors, & elle est seule diuine, car son action n'a aucune communication auec l'office du corps, car toute la vertu & la faculté de cette ame participe d'vn autre corps qui est beaucoup plus diuin, que les corps que nous appellons elemens.

Mais d'autant qu'incontinent & des le commencement de ce liure, nous auons proposé de monstrer les causes de toutes les facultez qui sont dedans nous, des choses susdites l'on peut desia monstrer comme par vne certaine demonstration, que les esprits & les facultez qui paroissent dedans nous, ne sont point n'y la premiere temperature des elemens, ny qu'ils ne prennent point leur origine d'icelle, mais de la semence seule. Car encores bien que les quatre elemens conuiennent entr'eux d'vne tres bonne temperature, & qu'ils se reduisent en vne bonne temperie, neantmoins ils ne produiront point aucun animal ou aucune plante sans semence, qui y soit ou en effet & actuellement ou seulement en puissance, ie dis en puissance à cause des plantes, qui sortent d'elles mesme de la terre, & à cause de ces animaux qui prouiennent par la force & la vertu des matieres pourries, car dans les vns & les autres l'on y remarque la vertu de la semence qui n'est pas petite, ou de la chaleur qui a sa puissance. Aristote au liure 2. de la generation des animaux chap. 1. a enseigné à la posterité les vertus & la nature cette chaleur. Les qualitez dit-il dures, molles,

lentes, rigides, & tous autres effets qui sont dans les parties viuantes, peuuent estre faites par la force & la vertu de la chaleur & du froid ; mais la raison par laquelle elles sont chair ou os, ne peut pas estre telle, ains elles sont faites par le mouuement, qui prouient de celuy qui a engendré, dautant qu'elles sont telles en acte ou en effet, qu'est en puissance ce dont elles sont engendrées, desquelles choses il est clair & euident, que toutes choses qui sont au nombre des choses viuantes, prennent leur origine & leur naissance non pas des premiers elemens des choses ; mais de la semence.

Vous obiecterez peut-estre icy que la semence est composée des quatre elemens, & qu'elle a receu toute sa force & sa vertu d'iceux, certainement cela n'est pas en toutes façons veritable, mais elle prend sa force & sa vertu d'vn principe plus diuin & beaucoup plus excellent, encores qu'elle soit composée des elemens ; car, dit Aristote au chapitre 3. la vertu, ou la puissance de l'ame paroist participer d'vn certain autre corps, & bien plus diuin que ceux que l'on appellent elemens, mais tout ainsi que les ames sont entre elles differentes en noblesse & en bassesse, de mesme la nature de leur corps est differente. Car la semence contient dedans soy la cause de toute sa fecondité, à sçauoir sa chaleur, qui n'est point du tout ignée ou de feu, & qui n'a point aucune faculté de cette sorte, mais

les eſprits qui ſont renfermez dedans la ſemence ou ſon corps eſcumeux, & la nature qui eſt dans cét eſprit correſpond à proportion à l'element des eſtoilles. C'eſt pourquoy le feu n'engendre point aucun animal, & il ne ſemble point eſtre faité aucune choſe par les qualitez denſes, humides ou ſeches. Mais la chaleur du Soleil & des animaux, non ſeulemét celle qui eſt contenuë dedans la ſemence, mais meſme auſſi s'il y a quelque excremét, encores qu'il ſoit different de nature, neantmoins toutesfois il a auſſi vn principe vital. Enfin il eſt manifeſte de ces choſes que la chaleur qui eſt contenuë dedans les animaux, n'eſt point feu, & n'a point tiré ſon origine du feu ; par le moyen donc de cette opinion d'Ariſtote, il eſt tres facile de connoiſtre les cauſes de toutes les facultez & des eſprits, à laquelle opinion certainement ie me range & me ſoucris entierement.

Faiſant digreſſion de l'homme à tous les autres choſes qui ſont auſſi engendrées, ie veux ſçauoir que la premiere conſtitution de toutes les choſes engendrées prouient des elemens, & que toute la matiere, tout lẽ temperament, & ces affections qu'Ariſtote a appellé ſecondes qualitez, mol, dur, rare, eſpais, craſſe, mince ; & ſemblables choſes en ſont deriuées. Mais la propre raiſon & eſſence de chaque choſe, par laquelle elle eſt telle qu'elle eſt dite eſtre, ne prouient point aucunement des elemens. Car tout ainſi que

l'essence & la raison ou la nature de l'homme, l'ame qui est en iceux a vne origine plus diuine que celle qui prouient des elemens; ainsi l'essence & la raison de la chair par laquelle elle est chair, ou de l'os par laquelle il est os, ne prend point sa nature des elemens iceux estans condensez & congregez· mais elle prend de l'element des estoilles vne nature entierement celeste, & cette nature consiste en vn certain esprit, & cét esprit est dans la semence, par laquelle elle est donnée au tout qui est engendré : presque à la mesme façon que la propre & particuliere nature tant de tous les autres animaux, que des plantes, est engendrée d'vne origine celeste : de la ils ont des certaines facultez plus occultes & cachées que l'on appelle aussi celestes, qui ne sont point du tout prouenuës du temperament des elemens.

Apres auoir consideré toutes choses & pesé toutes ces raisons ie fais cét abbregé de la semence. La matiere de la semence est vne certaine portion vtile & pure de cét aliment qui est attribué aux parties solides, laquelle par la vertu attractiue des testicules, est decoulée ayant esté separée de chaque partie du corps, d'icelle les testicules & les vaisseaux spermatiques aussi doüés de leur chaleur engendrent la semence, laquelle toutesfois n'est point du tout estimée estre feconde & fertile, s'il ne decoule de tout le corps vne grande abbondance d'esprits, qui soient exactement

meslez auec icelle, & la semence feconde qui est engendrèe en ce meslange est en substance crasse & escumante, de couleur blanche, de poids leger, de nature aërienne, de temperament chaud & humide, sa substance & son espaisseur sont composés du temperamẽt des elemens, & outre ce elle a vne certaine chaleur diuine & celeste, qui ne participe point du feu, ny d'aucun autre element, dans laquelle consiste & demeure toute sa vie, & dans laquelle deplus il y a la faculté & la puissance tant de l'ame naturelle, que de celle qui a le sentiment, le mouuement & l'appetit; pendant que cette chaleur est viue & boüillante les facultez qui estoient en icelle cachées & muettes, sortent en acte ou en effet, & se font paroistre par leurs vertus & puissances; la semence a contracté tous les premiers traits de ces facultez, non pas de la mistion & du meslange des elémens, mais du corps des parens, dans lequel consiste toute la vertu & la puissance: d'où l'on peut connoistre que cét homme, qui ayant ietté sa semence engendre, produit aussi conioinctement toutes les facultez corporelles. Enfin il ne donne point aucunement l'esprit & cette partie de l'ame qui est la principale, & qui est appellée esprit, dautant que l'esprit estant different de la nature du corps, il n'accompagne point sa substance, mais il est enuoyé de dehors en iceluy comme vn diuin present.

CHAPITRE VI,

De la semence des femmes.

L'On peut principalement monstrer & enseigner par cette raison que les femmes iettent de la semence, dautant qu'elles ont des testicules & des vaisseaux spermatiques entortillez de plusieurs plis & destours, tout ainsi que ceux qui sont nez dans les masles, toutes lesquelles choses si la nature ne les a pas faites en vain, elle leur a donné pareillement la faculté d'engendrer de la semence, & ils ont esté faits pour cette cause la verité de cette chose est confirmée & prouuée par le témoignage des sens Car ouurant les corps des femmes qui se sont long-temps abstenuës du coït, l'on voit dedans leurs vaisseaux de la semence qui y est decoulée, & qui commence desia à blanchir, ainsi que dans les masles; & dans les testicules mesmes de la semence plus crasse, plus espaisse & plus parfaite; bien plus elles aduoüent qu'en dormant elles iettent quelquesfois de la semence, non pas auec moins de plaisir que dans le coït. Aux veufves & dans celles qui se sont long-temps retenuës de la compagnie venerienne, il leur sort, de mesme par le chatoüillement de leurs parties honteuses qu'en dormant, vne tres-

grande abbondance de ſemence tres eſpaiſſe: ces choſes eſtant confirmées par l'inuiolable foy des ſens, il n'en faut point cercher d'ailleurs des raiſons, pour monſtrer qu'il y a de la ſemence dedans les vaiſſeaux ſpermatiques des femmes, & qu'elles la iettent dans le coït auec tres grand plaiſir. Et elle n'a point eſté donnée aux femmes pour ſeulement leur donner vn appetit comme vn aiguillon, afin de les exciter aux embraſſemens veneriens, mais auſſi par ce qu'elle ſert à pluſieurs choſes, dont vn peu cy-apres nous parlerons.

L'on reconnoiſt qu'elle a vne vertu generatiue & formatrice en ce qu'elle n'a point receu vne autre origine en icelles que dans les maſles, à ſçauoir des teſticules & des vaiſſeaux ſpermatiques, comme auſſi d'autant que la femme qui eſt affectée du mal caduc, de la grauelle, ou de la goutte, engendre des enfans ſujets à ces maladies; en apres dautant que l'enfant reſſemble bien ſouuent à la mere, toutes leſquelles choſes le ſang maternel ne ſçauroit pas faire, mais la ſemence qui a eſté iettée par elle. Donc la ſemence qui eſt decoulée des parties ſimilaires de la femme à quelque certaine vertu pour la compoſition & la formation des parties ſimilaires, encores que certainement elle ſoit moindre & plus foible & debile, que celle qui prouient de la ſemence du maſle. Les œufs que l'on appelle ardez ou faits ſans coq monſtrent quelle & combien eſt grande cette vertu, & les mo-

les imparfaites que quelques fois les femmes conçoiuent par la force & la vertu de leur propre semence sans aucune compagnie de l'homme : car dans ces choses, il y a quelque traict & quelque ombre de la generation, & la concretion d'vne matiere rude & imparfaite, laquelle, si la semence masculine y eut esté conioinctement auec toutes ses vertus, elle eut paracheué & accompli bien plus parfaitement en toutes les parties & en toutes ses vertus & ornemens. Neantmoins toutesfois elle ne perfectionne point son ouurage de soy toute seule, mais seulement estant meslée auec la semence feminine,

Aristote soustient le parti contraire par plusieurs raisons, pour monstrer que les femmes n'ont, & ne iettent point de semence, il auoit certainement assez bien remarqué cette humeur qui se voit manifestement dedans les vaisseaux des femmes, & que quelques-vnes iettent auec tres grand plaisir dans les embrassemens veneriens. Mais, dit-il, cette humeur n'a point l'estre & la nature de la semence, car c'est vne humeur qui est propre & particuliere du lieu, & c'est vne certaine effusion de matiere sortant de la matrice, telle que bien souuét elle sort de soy-mesme aux hommes qui sont du tout infeconds & steriles : c'est pourquoy ayant auparauant defini la semence dont sortent premierement les choses qui sont faites selon nature, il n'a point appellé cette humeur semence, par ce qu'elle

n'eſt pas propre pour la generation. Et au liure 2. de la generation des animaux chap. 4. il eſtime que l'humeur que les femmes iettent auec plaiſir, ne ſert de rien pour la generation dautant, dit il, que bien ſouuent elle eſt conceuë ſans ce plaiſir qui a accouſtumé d'arriuer aux femmes pendant le coït, ſi le lieu eſt gonflé, & ſi la matrice deſcend plus prés. Il y en a quelques vns qui par le moyen de cette interpretation appellent cette humeur de la femme ſemence, mais qui n'eſt pas feconde, & les raiſons par leſquelles il luy oſtent la fecondité ſont telles.

En la generation de toutes choſes il y a quelque choſe qui eſt comme l'agent & quelque choſe qni eſt comme la matiere, leſquelles choſes encores bien qu'elles ſemblent dans les plantes eſtre vne meſme choſe, neantmoins toutesfois elles ſont de beaucoup differentes en leur forme & en la dignité de leur eſtre & nature. Car dedans les animaux plus parfaits comme ces facultez paroiſſent eſtre diſtinctes & differentes dans les ſexes, de meſme les natures & les corps de l'agent & du patient ſont differens ; c'eſt pourquoy le maſle eſtant l'agent, & la femelle le patient, celle là ne donnera pas pour la generation vne veritable ſemence, mais ſeulement la matiere. Car en ceux dans leſquels le maſle eſt different & ſeparé de la femelle, la nature n'a point meſlé les principes de la generation, mais elle les a entierement ſeparés & diſioints

de vertus ainsi que de sieges. Si la femme a de la semence feconde, contenant aussi l'autre principe à sçauoir la matiere, elle pourra sans la compagnie de l'homme engendrer de soy seule vn enfant, & si cela se peut faire, l'hom-sera crée en vain. Or ces choses sont du tout desraisonnables, donc la semence de la femme n'est pas feconde, & elle ne peut point faire aucune chose, les œufs que les poulles font sans le coq sont imparfaits & infeconds, dans le genre des poissons quand la femelle a deposé ses œufs, le masle puis apres les arrouse de sa semence, tous ceux qu'elle touche prennent vie, & les autres sont steriles & infeconds, & estant priués de la chaleur du masle, ils se desechent & se fannent. De toutes lesquelles choses ils veulent, que s'il y a quelque semence dedans la femme, qu'elle n'a aucune vertu & faculté agente & generatiue, mais qu'elle est soubmise à la semence du masle comme sa matiere, laquelle toutesfois excite & meut la femme par vn aiguilon d'ardeur au coït, & qui pareillement prepare & dispose la matrice pour conceuoir. Et la semence du masle ayant & la matiere & vne vertu & faculté tres-grande, est l'agent & l'autheur de la generation. C'est pourquoy le masle y apporte la forme & le principe du mouuement, & la femme le corps & la matiere : ils taschent de plus d'establir & de confirmer ces choses par cette forte raison. Dans le genre des animaux les plus parfaits la fe-

melle porte & nourrit long-temps le fœtus qu'elle à conceu, or elle ne peut point faire cela, si elle n'amasse vne grande abbondance d'humeurs superfluës par le moyen de son temperament froid & humide, donc la femelle estant de cette sorte elle ne peut point faire n'y engendrer vne semence en abbondance, n'y crasse & épaisse, n'y chaude, & partãt aussi n'y feconde. Ce qu'Aristote ayant examiné & remarqué plus exactement, il adiouste incontinent, si c'estoit de la semence, ce ne seroient pas des menstruës; or pour ce la semence manque, dautant que ces menstruës y sont. C'est pourquoy la semence feminine n'a point l'elaboration, n'y les esprits vitaux, n'y enfin les vertus & facultez qu'a la semence masculine, encores bien qu'elle aye receu vne semblable maniere en son origine. Delà ils estiment qu'il faut establir qu'on ne la doit point appeller semence, ou s'il semble qu'il la faille dire & nommer semence, par ce qu'elle n'est pas feconde, & qu'elle est peu differente de la nature du sang menstruel, que l'on fait vne homonymie, c'est à dire vne ressemblance

Mais si nous examinons toutes ces choses plus profondement, l'on les pourra en effet resoudre, encores bien qu'elles semblent estre appuyées sur des raisons qui sont tirées des Theoremes de la Philosophie, toutesfois elles font & monstrent seulement que la semence masculine est plus excellente & plus fecon-

de que la feminine, mais toutesfois elle n'a pas toute seule la vertu & la faculté agente, & elle n'est pas du tout infeconde & subiete comme sa matiere Car il semble que c'est vne fable & vn conte semblable a ceux des vieilles femmes, que la seule semence du masle engendre quelque chose de parfait du sang maternel sans aucune aide n'y assistance de la femme, & certainement il ne faut point adiouster foy au dire de ces femellettes, qui affirment auec tres-grande asseurance qu'elles ont conçeu dans leur matrice sans auoir ressenti aucun plaisir dans le coït. Car comme nous sçauons tres-bien que les œufs que les poulles engendrent sans le coq, ainsi de mesme les petits œufs que les coqs engendrent, sont steriles & infeconds. Il faut donc necessairement que les semences d'eux deux se ioignent & se meslent ensemble par le moyen d'vne familiarité & d'vn accord mutuel, s'il en doit prouenir vne parfaite & accomplie generation.

Nous n'appellons pas pour ce la semence feconde, dautant que seulement elle engendre quelque chose du sang, par ce qu'ainsi la semence masculine ne seroit pas aussi estimée feconde, mais dautant que quand elle se mesle & se confond auec vne autre, elle sert à la generation & maintenant qui peut monstrer, que la semence feminine ne sert point à la semence masculine? s'il nous est permis d'accorder icy l'opinion d'Aristote, cette raison

raison certainement bien que prise & tirée de nostre aduersaire le fera entierement, & le munira comme auec quelque mur de deffense. Car il dit que la nature a meslé dedans les plantes l'vn & l'autre sexe de masle & de femelle, dautant que la seule vertu masculine (bien que la terre luy donne la matiere) ne seroit pas assez suffisante pour faire la generation dedans les plantes, & si elle ne se peut pas faire en icelles, ie l'estime beaucoup plus dedans les animaux, qui sont dans vn ordre bien plus excellent. Il reste donc que les vertus du masle & de la femelle se coniöignent, non pas seulement dautant que la femelle fournit la matiere, mais par ce que les vertus des deux estant iointes, confuses & meslées ensemble, il en prouient vne seule semence des deux qui est propre pour la generation. Et icelle estant doüée de ses vertus & facultés entieres & parfaites, elle s'employe comme l'ouurier sur sa matiere suiette. Ce qui sera dit de la semence principe de la generation humaine: maintenant il faut traitter du sang maternel.

CHAPITRE VII.

Du sang menstruel.

LE sang menstruel est vne certaine portion non pas ainsi que la semence, du dernier aliment, mais du sang, ce qui en est vn signe,

dautant que les hemorroides, le flux du sang du nez, les varices, ny quelqu'autre chose semblable n'ont point ordinairement accoustumé d'arriuer, tant que ce flux de sang menstruel dure; si quelqu'vn de ces accidens paroist, la purgation menstruelle en est renduë plus mauuaise; par ce que sa matiere estant attirée ailleurs est dissipée. Il faut necessairement que les femelles de ces animaux qui portent des fœtus ou des enfans viuans, ayent du sang menstruel en abbondance, afin de nourrir & de sustenter entierement le fœtus qu'elles portent dedans leur ventre iusques en vn certain temps limité, & afin que la nature fornit cette abbondance d'aliment, elle a cré la femelle plus foible & plus froide que le masle, & celuy là d'autant qu'il abbonde en grande chaleur, tout l'aliment qu'il prend, il le digere & le cuit parfaitement, & s'il y a quelque chose de surabbondant, il le dissipe puissament. Mais la femelle, qui n'est pas peu differente du masle, qui est parfaitement chaud, cuit & fait assez d'aliment, toutesfois elle a vne chaleur beaucoup foible & debile, & en telle quantité qu'elle peut digerer & resoudre ce qui y est en trop grande abbondance, c'est pourquoy de sa froide & imparfaite nature, il luy est venu l'vtilité du sang menstruel.

Tous les animaux qui produisent & engendrent des œufs, & qui ne contiennent point dedans eux leur fœtus viuant, n'ont

point de purgations menstruelles, car ils ont bien peu de sang, & les oyseaux dautant qu'ils sont fort secs, & les poissons par qu'ils abbondent en tres grande humidité, cette seule raison fait, que dans le genre des autres animaux la femme iette grande abbondance de sang menstruel. Car sa constitution est chaude & humide, & elle n'a point de poils, de cornes, d'ongles, & autres parties, dans lesquelles la masse superfluë a accoustumé de se changer dans les autres animaux; en apres tous les animaux qui se soulent le plus, & qui meinent vne vie faineante & oisiue, d'autant que faute d'exercice & manque de chaleur, il se dissipe peu de sang superflu, en ont en tres-grande abbondance : donc le seul sang superflu & surabbondant est fait dans les masles la matiere premiere de la semence, & dans les femelles du sang menstruel.

Comme donc dans les masles, de mesme aussi dans les femelles il arriue vers l'aage de puberté vn grand changement dans tout le corps, & pour lors la chaleur naturelle croissant & estant renduë plus forte & plus robuste, la puberté paroist, les mammelles s'enflent, le corps est chatoüillé de luxure, le sang surabbondant estant comme attenué par la chaleur, est respandu, & il est à peine retenu dedans ses reseruoirs, il se prepare vn passage par lequel il s'escoule & s'euade, c'est pourquoy Hippocrates a enseigné qu'aux masles les flux de sang du nez arriuent & aux

filles leurs purgations menstruelles, dautant qu'en iceux les veines qui sont aux narines, & en icelles les veines qui sont dans la matrice, & qui sont inserées dans son col, sont plus facilement & plus promptement ouuertes & élargies. C'estpourquoy le sang qui surabbonde dedans la veine caue, tombe dans les veines de la matrice; lesquelles il ouure les eslargissant par sa chaleur & par son abbondance, afin que distillant de ses orifices ou cotyledons il sorte, & s'escoule des parties honteuses, & l'abbondance estant diminuée & & retranchée, les veines retiennent ce qui est de reste & ce qui est necessaire au corps; & quand il ne sort plus de sang menstruel, les orifices des veines qui abboutissent à la matrice, se ioignent & se bouchent d'eux mesmes. Il s'en amasse & croist autant pendant le cours d'vn mois, qu'il s'en estoit autant escoulé, & du tout d'vne mesme façon, il est ietté dehors par la matrice par le moyen de l'impetuosité de la nature.

Il ne faut pas que quelqu'vn pense que cette surabbondance de sang soit seulement la cause de la purgation periodique des mois, dautant que dans celles aussi qui n'ont amassé que bien peu de sang, encores qu'il soit en petite quantité, neantmoins il coule aux periodes & aux temps arrestez; mais la cause de ce retour doit estre attribuée ou à la coustume de la nature qui fait toutes choses par de certaines reigles, & en de certains perio-

des de terminez; ou aux perpetuels & immuables cours de la lune, laquelle ſelon la diuerſité de ſa lumiere tantoſt croiſſant, & tantoſt decroiſſant, meſure le mois, & ainſi regit & gouuerne les humeurs de l'homme; & certainement toutes les autres choſes d'vne certain ordre ferme & conſtant: En apres afin que quelqu'vn n'eſtime pas que le ſang menſtruel ſoit comme vne affluence & vne ſurabbondance du ſang le plus vtile, & du tout ſemblable à celuy qui eſt dedans les veines pour ſeruir de nourriture, ie deſire certainement en faire icy vne plus ample mention,

Ariſtote au liure 3. de l'hiſtoire des animaux chap. 19 dit qu'il s'en fait vne tres-grande abbondance dedans les femmes, & que celuy qui s'eſcoule en de certains periodes arreſtez, eſt d'vn certain genre de ſang uicieux, & comme maladif. Car il eſt ſeparé du plus pur ſang par le moyen de la nature, principalement au decours, ou en l'abſence de la lune. Ce ſang s'eſcoulant ſi vne ieune vigne en eſt touchée, elle en eſt pour iamais offenſée, les fruits & les graines en eſtant touchez en ſont rendus ſteriles, & eſtant ſemez ils meurent, & les bourgeons des iardins en ſont bruſlez; ſi vne femme eſtant bien groſſe paſſe par deſſus les menſtruës d'vne autre femme, ou ſi elle en eſt frottée, elle auorte, & à celle qui n'eſt pas groſſe, l'eſperance eſt oſtée de la deuenir, les eſprits & les va-

peurs qui sortent de la bouche des femmes qui ont leurs purgations obscurcissent les miroirs & la blancheur de l'iuoire Les chiens ayant gousté de ce sang deuiennent enragez, & quant aux hommes il les afflige de tourmens estranges, il leur cause le mal caduc, la cheute des cheueux, & plusieurs autres vices & maladies de l'esprit c'est pourquoy il a esté par les anciens mis au nombre des venins, & il est estimé auoir autant de malignité que le sang beu d'vn lepreux. D'où vient quand il est supprimé en la femme, & qu'il ne se purge pas en ses temps arrestés, il cause aussi à celle à laquelle il est propre, & à laquelle il doit estre familier, des incommodités & maladies tres grandes & fascheuses: des obstructions des entrailles, la phtisie ou l'extreme maigreur, le chancre, le mal caduc, & plusieurs autres de cette malice & danger.

C'est pourquoy puisque sa malignité est si grande, & que sa vertu & puissance est si pestifere, à peine me puis-ie persuader qu'il se puisse faire, que l'enfant qui est dedans la matrice en prenne nourriture; bien plus la femme a pour lors accoustumé de tres-bien conceuoir dedans sa matrice, quand elle a esté nettoyée & purgée de cette vilaine & sale ordure & immondice, & quand la matrice est nettte & pure, & le reste du sang qui est dedans le corps, duquel puis en apres le fœtus est nourri. Et encores que tout le reste du temps il s'amasse & s'accroisse pareillement

vn sang vicieux & mauuais comme auparauant toutesfois l'enfant n'est point contenu & ne vit point d'iceluy, & il ne l'attire & ne se l'assimile point pour son aliment & pour sa nourriture ; mais bien le sang le plus pur & le plus aggreable qu'il peut. Ou va donc dans les femmes grosses ce sang corrompu, que nous auons appellé menstruel? la plus petite partie demeure dedans les veines aux enuirons de la matrice, & la plus grande partie est meslée dans le reste du plus pur sang. D'où vient que dautant que la vertu & la force de la nature ne peut pas vaincre & surmonter toute sa malignité, il arriue aux femmes grosses plusieurs maladies & incommodités, pesanteur de corps, vne mauuaise couleur en la face, des enfleures de rate, des varices, la maladie dite malacia, c'est à dire enuie de manger des choses estranges, & pour dire en general, par la retention d'iceluy elles sont plus enclines a toutes sortes de maladies, que celles qui ne deuiennent point grosses,

La nature aussi le retient au dedans, crainte que s'il sortoit au dehors, l'aliment vtile du fœtus ne s'escoula coniointement auec iceluy. C'est pourquoy la nature pouruoyant à la generation d'vn nouueau fœtus met bien souuent la mere en danger de la vie, donc le fœtus n'est point nourri du sang menstruel, si par ce nom nous entendons ce sang corrompu, qui est la purgation & l'excrement du plus pur ; mais d'autant que par ce nom

pour le plus souuent les anciens ont entendu signifier toute sorte de deiection de sang faite par la matrice, il se fait presque que nous disons, & que le fœtus est nourri du sang menstruel, & que le laict en est engendré. C'est assez auoir traité de la semence & du sang menstruel, ce qu'ils sont, d'où & de qu'elle matiere, & comment ils sont engendrés, il faut maintenant parler de la generation de l'homme.

CHAPITRE VIII.

De la conception de la semence, & de la premiere composition de l'homme.

D'Autant que dans le genre des animaux il estoit conuenable que le masle & la femelle fussent distingués & separés, la nature des choses sage & preuoyante, afin de les prouoquer & inciter quelquesfois à la propagation du genre, & afin que tout le genre ne perit pas, elle a ietté en l'vn & en l'autre vne concupiscence comme vn aiguillon par l'ardeur de la semence, & aux parties honteuses des allechemens & un desir admirable du congrés, pour confondre en vn leurs semences, qui seroient autrement du tout inu-

tiles. C'est pourquoy outre les testicules, dont la fonction est d'engendrer la semence, les parties honteuses ont esté faites, & en icelles sont inserés deux tres-grands & gros nerfs d'vn sentiment tres-exquis, qui abboutissent dans les hommes dedans la verge qui est le siege de la volupté venerienne ; quand donc le nerf de la verge qui est creux ou caue, est remply d'vne grãde abbondance d'esprits, il esleue la verge, & eslargit les conduits par lesquels nous eiaculons directement & auec impetuosité nostre semence. Et vne tres-grande volupté, s'en estant ressentie, prouoque & irrite les vaisseaux spermatiques & les testicules ; d'où vient que la semence estant merueilleusement meuë, excitée & enflée par vne grande abbondance d'esprits, elle se peut à peine contenir dedans ses vaisseaux, mais elle est contrainte de sortir dehors causant vn tres-grand plaisir, sortant aux hommes comme en sautant à cause du contour & de la longueur du passage, & aux femmes plus lentement, & comme toutes les causes sont plus grandes dedans les hommes que dedans les femmes, ainsi de mesme il est constant qu'ils ont & ressentent vn plus grand plaisir dans le coït que les femmes, encores qu'elles reçoiuent du plaisir en plusieurs façons, sçauoir quand leur semence sort, comme aussi quand la matrice reçoit & embrasse auec auidité la semence de l'homme, d'où vient que Tiresias Poëte que l'on feint auoir experimenté

l'vn & l'autre sexe, à semblé tenir le party des femmes.

En apres l'emission de la semence ne se fait pas dans le col de la matrice, dautant que son orifice interne a accoustumé de se coller & de se fermer, mais elle tombe dans le fond du col à l'orifice de la matrice, d'où plusieurs ont enseigné que les vaisseaux spermatiques & les testicules estoient deriuez, en ce lieu là les semences de l'homme & de la femme s'assemblent; & de là, comme dit Aristote au liure 2. de la generation des animaux chap. 4. elles sont auidement attirées dedans la matrice en vn lieu estroict, l'emission, dit il, de la semence n'est pas faite en dedans, comme quelques vns le pensent, car l'orifice de la matrice est estroict, mais deuant, auquel lieu la femme enuoye cette vapeur qui est l'excrement de quelques vnes: car le masle iette aussi sa semence au mesme lieu qu'il l'a respandu, & ou la semence eiaculée demeure au mesme lieu, ou elle est attirée au dedans par la matrice, si elle est chaude & mediocrement temperée: & vn signe de cette chose, c'est que ce lieu qui peu auparauant estoit moite & humide, est apperceu à l'instant estre desseché.

Ainsi oribasius dit que la matrice a deux orifices l'vn interne, l'autre externe dans lequel la semence genitale de l'homme est receuë & cachée, en effet elle n'entre pas en iceluy, mais la matrice attire à soy la semence

toute ainſi qu'vne cucurbite. Il ſemble auoir expliqué la meſme choſe plus amplement en vn autre lieu, tout ainſi que le cerf attire des profondes cauernes les ſerpens par l'inſpiration des narines, de meſme la matrice attire la ſemence de l'homme de ſon col.

Ie m'eſtonne que Galien aye eſté d'opinion contraire à ces choſes & à la verité, & aye eſtimé que la femme iettoit ſa ſemence par les cornes dans le ſeul fond de ſa matrice. Quand eſtant deſia groſſe elle viendra peut eſtre à auoir derechef la compagnie de l'homme, en quel lieu enfin cette ſemence eſtant receuë dedans le col de la matrice ira-elle? car pour lors l'orifice interne de la matrice eſt tellement fermé qu'aucune choſe pour petite qu'elle ſoit ne peut entrer n'y tomber dedans. Si elle eſtoit retenuë au dedans iuſques au temps determiné pour l'accouchement, eſtant du tout inutile & oyſeuſe elle ſe pourriroit, & elle cauſeroit neceſſairement de tres-grandes maladies & incommodités d'eſprit & du corps. Auicenne eſtant peut eſtre eſtonné par cette raiſon, a inconſiderement enſeigné qu'vne femme groſſe ne peut point par aucuns efforts ietter de la ſemence ayant la compagnie de l'homme.

La matrice donc attire de cette façon la ſemence, dautant qu'elle eſt forte & vuide, & qu'elle appete la compagnie venerienne: Et s'il ſe doit faire conception, la femme ſent que ſa matrice ſaute a cauſe d'vn tres-grand

La Matrice attire la ſemence

plaisir qu'elle à ressenti, & estant poussée d'vn desir & d'vn appetit merueilleux de la semence elle descend & s'aduance toute dans les parties honteuses, afin d'aller au deuant & de la receuoir ou plus-tost de l'arracher par son orifice comme auec la main Apres l auoir receuë elle là retient auec vne tres-grande auidité, & la serre dedans ses cellules & capacités, de sorte certainement que l'embrassant de toutes parts, elle ne laisse point au-dedans aucune espace vuide, bien plus se resserrant & la renfermant dedans soy, elle ferme & clost de telle sorte son orifice, qu'il n'y a point non pas mesme la moindre petite ouuerture : or l'orifice du col qui est dans les parties honteuses est tousiours ouuert. Car Hippocrates au liure 5. des Aphorismes Aphor 51. a enseigné que les femmes grosses auoient l'orifice de la matrice clos & fermé, & par ce tesmoignage que si les sages femmes, ayant insinué le doigt dedans les parties honteuses des femmes, sentent que l'orifice de la matrice est clos & fermé, elles asseurent qu'elles sont grosses.



En apres si la matrice est foible & debile, ce qui arriue dedans les indispositions mauuaises, ou si elle a moins d'appetit de la semence comme dans les femmes grosses, & en celles dans lesquelles l'ardeur de la luxure s'est éuanouie, & celles qui sont desia rassasiées de la compagnie venerienne; la semence de l'hôme ayant demeuré quelque temps dedans le co

de la matrice, tombe & coule incontinent dehors. Et la femme feconde la receura & la retiendra facilement, si elle est en bonne santé, si quelque peu de temps auparauant elle a esté nettoyée & purgée de ses mois, & si pareillement elle iette la sienne conioinctement auec l'homme ou quelque temps apres. Car si de cette sorte elle iette sa semence en vn mesme instant que l'homme, ou si vn peu auparauant, l'ardeur de la concupiscence ayant desia esté beaucoup allumée, la matrice l'attire & la cache dedans soy auec tres-grand plaisir & auidité. Et au contraire si l'homme iette la semence ou beaucoup auparauant, ou beaucoup apres que la femme a ietté la sienne, à sçauoir dautant que pour lors, l'impetuosité de la concupiscence n'ayant pas encores commencé, ou ayant desia cessé de s'allumer dedans la femme, la matrice ou elle n'attire point la semence, ou certainement elle ne la retient pas; & si elle ne la retient pas elle n'est pas renduë vtile, par ce qu'elle est trop long-temps priuée de la semence feminine, & tous les esprits sont éuanouis & dissipés.

Certainement la conception n'est point l'attraction n'y la retention de la semence, encores bien que la raison du nom le semble indiquer, car souuentesfois la matrice auide a attiré la semence, qu'elle n'a pas pû long-temps retenir, mais qu'elle a laissé escouler deux ou trois iours apres. Comme il se voit quand elle la retient trop long-temps inutí.

lement, comme dans la mole, qui n'est point vne veritable conception, car elle est opprimée & renduë malade par sa masse & son fardeau, tout ainsi que l'estomach par des viandes pesantes, qui ne se peuuent pas digerer, & lesquelles il a attiré toutesfois & qu'il retient. La conception est donc l'action propre & particuliere de la matrice par la proprieté de laquelle la vertu & la puissance de la semence est reueillée, & elle fait & accomplit en effet son office & sa fonction naturelle. Car tout ainsi que la terre qui porte & qui est fertile fomente & entretient par la chaleur la semence qu'elle a receuë, puis apres elle la fait leuer, la meut & la pousse pour engendrer, de mesme la matrice feconde par sa vertu naturelle, qui n'est point accordée à aucune autre partie, reueille la vertu de la semence qui est assoupie, & la puissance qui est cachée dedans elle, & elle l'aiguillonne & la prouoque pour agir, afin qu'elle soit faite & dite acte ou effet. Pour lors la semence commence de trauailler a son ouurage, ce qu'auparauant elle n'eut pû aucunemét faire, car autrement le masle seul engendreroit dedans soy. C'est pourquoy la puissance de la semence paroist en acte & est reueillée par la uertu de la matrice, & par icelle ce reueillement ou cette viuification des semences est la conception.

Avicenne & ceux qui suiuent sa Doctrine ont mal a propos estimé que la puissance de

la semence se produisoit en acte par cette agitation qui se fait dedans le congrés. Premierement donc la matrice attire la semence, estant attirée elle la retient, estant retenuë elle la concoit: tout ainsi que l'estomach cuit & digere l'aliment qu'il a attiré & qu'il à retenu: car comme la coction est la propre action du ventricule ou de l estomach, de mesme la conception est la propre action de la matrice, de ces choses chacun peut recognoistre, qu'elles choses sont necessaires pour la bonne & la parfaite conception.

Premierement il est necessaire que la semence du masle soit directement & tout à coup iettée . qu'elle soit feconde, qu'elle ne soit point subtile comme vne humeur sereuse . ou comme l'eau, qu'elle ne soit petite en sa masse ou en son corps, mais qu'elle soit telle qu'elle est renduë par les hommes bien temperés, & qui ne s'addonnent pas auec excés à la compagnie venerienne. En apres il faut que la matrice soit purgée, qu'elle desire & appete la semence, & qu'elle la tire auec auidité de son col. En troisiesme lieu qu'ayant attiré la semence, elle l'embrasse & la contienne de toutes parts, son orifice se serrant & se fermant entierement Apres cela que la matrice soit feconde, & telle qu'elle soit propre & disposée à la conception. Et c'est celle-là, dit Hippocrates, qui a & qui participe de la mediocre temperature de toutes, c'est à sçauoir qui n'estant point renduë trop épaisse par vn

trop grand froid, ne refroidit point la semence du masle, & qui ne bouche point les orifices des vaisseaux ; & qui par vne grande abbondance d'humidités n'esteint point comme la terre marescageuse la fecondité de la semence : & qui n'estant point trop seche n'empesche point l'abbondance de la nourriture, & qui n'estant point trop chaude ne brusle & ne rostit point par sa trop grande ardeur la semence mesme. En somme tout il faut que toute imtemperie excessiue ne s'y rencontre point.

Et ceux qui sont mediocrement intemperés engendrent tres-bien & facilement, s'ils sont accouplés auec des personnes intemperés d'vne pareille surabbondance qui soit au contraire ; car ils se temperent l'vn & l'autre & ils se moderent auec vne certaine mediocrité & raison. Et s'ils se meslent & conioignent auec leurs semblables, ils ne peuuent point engendrer du tout. Toutes ces choses donc concourrant generalement, la conception se fait selon les loix da la nature. Et s'il en manque aucune, il ne se peut pas faire que la conception paruienne iusques à sa perfection. Les causes de la sterilité ou de la conception empeschée, ne sont pas de ce lieu, dautant que maintenanr nous n'auons point dessein, sinon d'expliquer seulement les choses qui sont produites par la nature qui en est la conductrice & comme la Maistresse.

CHAP.

CHAPITRE IX.

La premiere conformation animale.

ORſus maintenant que la ſemence feconde eſt conçeuë dedans la matrice, il faut expliquer ce qu'elle fait & opere puis en apres. Il y a quelques animaux qui ne ſont point engendrés de la matiere de la ſemence; toutesfois tous les animaux ſanguins prennent & reçoiuent leur naiſſance de la ſemence, & ils ſont engendrés d'icelle eſtant iettée par le maſle dedans la femelle, quand la ſemences fecondes du maſle & de la femelle, ſeront conuenuës & meſlées enſemble à propos, auec vne certaine conuenable moderation, elles ſe ioindront en effet & ſe meſleront veritablement enſemble d'vne vnion ſi grande & auec vne certaine familiarité, afin que des deux il en ſoit faite vne ſeule & vnique vertu & vne meſme nature. Incontinent apres cette vertu cachée dedans la ſemence eſtant reueillée, ſepare diuerſement ſa matiere, & diuiſe ſes parties, car elle n'eſt pas parfaitement vne, & de toutes parts ſemblable. C'eſt pourquoy auſſi-toſt des le premier ou ſecond iour les parties de la ſemence

les plus subtiles, les plus chaudes, & qui abbondent d'auantage en esprits, se retirent au dedans & au milieu de toute la masse; & les parties crasses & épaisses, & les plus terrestres les enuironnent & les enuellopent tout à l'entour, d'esquelles, estant deuenuës plus dures & resserrées par l'attouchement & la chaleur de la matrice, sont faites les membranes qui enuellopent le fœtus.

La membrane qui est faite la derniere & la premiere de toutes est l'allantoïde, ainsi appellée par ce qu'elle ressemble à vne andoüille ou saucisse, elle est en effet desliée & foible, & plus estroite que celle qui enuironne & qui enuelloppe tout le fœtus qui est conceu, & qui toutesfois est estenduë par des contours longs & estroits de l'vn a l'autre bout, par le moyen d'icelle la membrane dite chorion, est attachée aux cornes de la matrice. Dessous elle toute la partie de la semence la plus externe & la plus terrestre (car la semence se resserre tousiours dedans soy à l'estroit, & elle a & tient ses plus grandes forces & vertus au milieu) par laquelle elle enuironne la matrice, croist & s'espaissit en vne autre membrane que les latins appellent secondine, & les Grecs Chorion. Car dautant que la semence est gluante & coherante de toutes parts, elle est par la chaleur faite & renduë plus épaisse, & elle est plus condensée, & pour ce sa face externe & derniere se fait en consistance de membrane; & d'autant

qu'elle est legere, elle est attachée & adherante a la matrice par les orifices des vaisseaux qui abboutissent dedans la matrice; & ces orifices par lesquels la semence attire à soy la nourriture, sont dits cotyledons, car la membrane est percée, comme estant encores molle & fraischement épaissie & condensée: outre ces membranes il y en a vne certaine troisiéme engendrée & appellée Amnios ou Agnelette, qui enuironne & qui enueloppe de toutes parts tout le fœtus, qui certainement est forte & qui doit estre le receptacle ou le reseruoir de l'vrine, changeons nostre discours de ces choses, & parlons de ce qui reste à expliquer en la semence.

Ce qui est le plus subtil & renfermé au dedans, est aussi par la chaleur beaucoup plus estendu, delà incontinent apres conceuant de l'esprit, il s'enfle & s'esleue dit Hippocrates. Pendant ce temps toute ce qu'il y a de subtil dedans la semence, se conuertit & deuient esprit, mais qui en effet n'est pas rempli de vent & de flatuosité; car pour lors la matrice n'est pas enflée & gonflée de flatuosités, elle n'est pas tourmentée par son extension, & il ne sort point auec aucune effort des vents ou des flatuosités par le col de la matrice; mais nous pensons qu'elle se conuertit de sorte en esprit, que cét esprit qui est le moderateur de la chaleur & de toutes les facultez & puissances, & le premier Autheur de la generation, se ramasse au milieu de la

semence : car (comme plusieurs interpretent Aristote) il ne s'enuanouit ou il ne s'enuole pas de la semence, mais il demeure en icelle estant le formateur & l'ouurier de toutes les parties, dans lesquelles adherant radicalement & profondement, se fait la premiere nature de toutes les parties, & quand il les aura formé, puis en apres y assistant tousiours, il les conserue pendant toute la vie le plus long temps & le plus sainement qu'il luy est possible. C'est pourquoy cét esprit non seulement est le premier vehicule & instrument de la faculté generatiue (car dans iceluy est mise & située cette tres grande & diuine vertu formatrice) mais aussi toutes les autres facultez naturelles par lesquelles nous sommes nourris & accreus, & luy seul contient & comprend dedans soy toutes leurs vertus auxiliaires, desquelles choses il est clair & euident que les esprits & que toutes les facultez prennent leur origine & leur commencement de la semence.

Par ce moyen la semence qui a esté quelque peu auparauant iettée par les parens, prend l'estre & la raison de la nature, ou si vous aymés mieux dire & expliquer cela plus intelligiblement, la vertu & la puissance de la nature qui estoit auparauant assoupie, & comme interdite dedans la semence, est pour lors reueillée pour agir, quand premierement elle fait cette fonction & cette operation qui luy est naturelle, laquelle nous auons dit estre

& estre appellée la conception. Car c'est vne chose douteuse, sçauoir si l'on peut appeller la semence oy siue nature, tout ainsi que nous auons accoustumé de bien appeller vn musicien qui dort, Musicien.

Enfin cét esprit ayant dedans soy les facultez, & estant l'instrument de la nature, il bastit & forme trois bouteilles au milieu de la semence comme trois gouttes tres claires & transparantes, qui pour lors se monstrent estre prochainement des certains traits & principes des trois principales parties, sçauoir du cœur, du foye & du cerueau. Neantmoins toutesfois cét esprit n'est pas en icelles comme fixe & adherant, mais il vague par tout le corps de la semence, tantost se portant aux parties externes, & tantost assistant à la membrane qui est desia renduë & faite vn peu crasse, & puis retournant au milieu de la semence, comme il a esté remarqué par Hippocrates.

Il n'y a aucune partie de la semence qui soit exempte de son attouchement, bien plus cét esprit se respand de toutes parts conioinctement auec la nature, & entraine tout. Car il est le vehicule & l'instrument de la nature, qui forme toutes & chacunes parties. Et dautant qu'il les forme toutes au dedans, si l'opinion d'Aristote est veritable, que toute action est faite & accomplie par l'attouchement, il faut necessairement qu'en effet il les touche toutes au dedans, & non pas seule-

ment au dehors. Comme l'ouurier des statuës, qui ne touchant point du tout au dedans les parties internes de la matiere, & n'y mettant point la main, les laisse du tout rudes, & imparfaites. Mais ie retourne maintenant à mon propos.

CHAPITRE X.

Comme il y a en effet tres-grande dispute de la principauté des parties du corps, de mesme aussi de l'ordre & du rang de leur formation.

ARistote enseignant que le cœur est l'origine des veines tout ainsi que des arteres, & le principe du mouuement & de la faculté nutritiue, il ne soustient pas mal a propos, voulant s'arrester à son opinion & à ses principes, qu'il est formé le premier & qu'il consiste à part dans les animaux qui ont du sang. Car il faut necessairement que cette partie soit & existe la premiere, de laquelle vient aux autres parties leur accroissement & leur mouuement, c'est pourquoy, dit-il, s'il y a quelque chose telle, qu'il est necessaire qu'elle soit dedans les animaux, dans laquelle consiste le principe & la fin de toute la nature, il faut necessaire ment qu'elle soit cer-

tainement faite & formée auparauant toutes les autres. Il dit que le cœur est aussi de cette sorte, & qu'il est le premier apperceu par les sens. Et il adiouste qu'en la mort le cœur est le dernier mourant, & partant aussi qu'il est le premier viuant. Car il est à tous commun, que ce qui a premierement reçeu naissance, & que ce qui a esté premier fait & formé, deffaille & perisse le dernier, comme si la nature retournoit sur ses pas, & du lieu de la fin de sa course, au lieu d'où elle l'a commencé. Et ce qui est premierement engendré, est le siege de la vie & de l'ame, apres celuy là tous les autres membres sont puis apres formés chacun en leur ordre. A quoy quelques-vns adioustent vne interpretation plus moderée, que la chaleur estant fixe & stable dedans le cœur, se respand dedans la matiere de la semence, dont elle forme toutes les parties.

Les Medecins ne reçoiuent point ces principes, & ne tombent point d'accord que le cœur soit l'origine des veines, qu'il soit aux parties similaires & dissimilaires le principe de leur mouuement & de leur faculté nutritiue, & qu'il soit engendré auparauant les autres parties. En apres qu'en la mort il soit le dernier mourant, encores que peut estre il semble estre esbranlé par le mouuement, estre chaud, & contenir dans soy les fonctions vitales. Le premier genre de vie que l'on appelle naturel, l'on l'estime estre dans

l'homme en vn ordre plus parfait que dans les plantes. Celles là dautant qu'elles se nourrissent & croissent, viuent en effet, mais non pas par cette chaleur & cét esprit vital, qui dans les animaux prouient du cœur, c'est à sçauoir d'autant qu'elles n'ont n'y cœur n'y chose quelconque qui luy corresponde à proportion Le fœtus nounellement formé de la semence vit par le benefice du foye, tout ainsi que le genre des plantes. Et c'est sa premiere & sa simple maniere de vie, laquelle dautant qu'elle n'est pas assez suffisante pour conseruer la vie des animaux, acquiert par le cours du temps vne certaine perfection du cœur, qui rend cette action par la grande abbondance de la chaleur & de ses esprits, plus vigoureuse & plus parfaite & accomplie. Pour lors elle a acconstumé d'estre appellée la vie des animaux, & sa vertu mesme & son esprit vital, c'est à sçauoir par ce que par leur arriuée l'animal conceu vit d'vne maniere & d'vne façon de vie bien plus parfaite & plus excellente que la plante. Certainement par ces raisons ils soustiennent & monstrent que le foye est le premier viuant & le premier formé, & non pas le cœur; l'on à ainsi certainement accoustumé de disputer diuersement de ces choses par des raisons probables de part & d'autre.

En apres s'il faut iuger des choses obscures non seulement par la force & la subtilité de nostre esprit, mais aussi par l'obseruation,

nous remarquerons que la ſemence conceuë n'eſt iamais oyſiue, mais qu'auſſi-toſt dés le commencement toutes ſes parties s'employent chacunes à leur ouurage, que toutes les parties du fœtus reçoiuent également vn certain traict & vn certain commencencement rude & imparfait de leur formation, encores qu'elles n'acquierent pas toutes enſemble leur entiere & accomplie perfection. Car de la plus pure & de la plus forte & vigoureuſe portion de la ſemence qui ſe va rendre au milieu de la matrice, la matiere des parties ſolides eſt reueillée & faite par la chaleur tiede du lieu, qui eſt le ſiege de l'eſprit & de toutes les vertus & les facultez comme auſſi de noſtre eſprit formateur & ouurier. Cét eſprit ſe leue incontinent comme s'il ſortoit d'vn aſſoupiſſement, & ſe met à trauailler & à faire ſes fonctions propres & particulieres. Et premierement eſtant enflé & bourſouflé par vne grande quãtité d'eſprits il ſe reſpand & s'eſtend, & partant par tout, il ſepare les differentes praties qui ſont dans la ſemence (car elle n'eſt pas ſimple, & d'vne meſme nature, encores qu'elle paroiſſe eſtre telle) les chaudes des froides, les ſubtiles & deſliées des craſſes & terreſtres, afin que chacunes retournent enfin en leur propre nature, & qu'elles ſeruent à former les parties, dont elles ſont autrefois deſcenduës.

Les portions de la ſemence qui ſont découlées des trois principes des parens, pa-

roissent premierement au milieu de la semence comme diuisées en trois bouteilles remplies d'esprits & de facultez, ces bouteilles sont les premiers commencemens du foye, du cœur & du cerueau: & pour lors aussi la faculté generatiue, change & conuertit la matiere de la semence, & la rend propre & disposée pour la formation : & c'est pour cela que quelques parties paroissent estre vn peu crasses, qui doiuent estre conuerties en os, & quelques autres subtiles & liquides, desquelles sont faits les nerfs, les veines & les membranes, ainsi est faite vne certaine preparation & disposition de toutes les parties pour leur formation future.

Dés le septiesme iour l'on peut desia voir quelque chose de cet ouurage, mais bien manifestement au quinziesme, quand dans la semence les parties sont desia apparentes & manifestes & separées de substance & de situation. Apres ce temps la faculté formatrice ayant commencé son ouurage d'vne matiere propre & disposée, fait premierement les principes & les premiers commencemens rudes & imparfaits, & elle separe en leurs propres lieux le cœur, le foye & le cerueau, & puis elle les orne & polit de leur propre figure & espece, & conioinctement les membranes qui enueloppent le fœtus deuiennent fortes & épaisses. Et incontinent apres toutes les veines & arteres sont faites & conduites au nombril du fœtus, dont les orifices ou les

bouts sont attachez aux cotyledons de la matrice, ainsi que les polypes. Pour lors il sort du foye & la veine porte & la veine caue en plusieurs petits reiettons, & du cœur l'artere, du cerueau la moëlle de l'espine en façon de queuë, de laquelle sortent les nerfs plus deliés que des toiles d'araignées, le ventricule, les intestins ou les boyaux, la vessie, l'enucloppoir du cœur, la merbane hypezocos c'est à dire pleure ou succingente, & le peritoine, les deux meninges, & enfin toutes les membranes sont estenduës auec force & fermeté. La peau croist par dessus, elle est aussi faite de la semẽce, & elle couure tout le corps, & elle n'est pas faite comme quelques-vns ont enseigné d'vne chair tres-fort dessechée. Les os acquierent leur figure & petit à petit leur dureté de la semence bien resserrée & condensée; apres les os tout ce qu'il y a, qui coule par la force & la vertu de la chaleur en façon d'escume, est mis en partie aux enuirons des os, pour la formation des ligamens, & en partie se repand aux enuirons & en long, afin que la membrane appellée par les Grecs perioste soit faite. Et au vingt-septiesme iour toutes les parties paroissent en quelque façon desia disposées & formées, mais parfaitement dans les masles au trentiesme iour, & dans les femelles au trente-sixiesme.

Iusques à present paroist la seule formation des parties solides faites de la pure semence, laquelle, tant peu que ce soit qu'il en

aye esté conceu des parens des le commencement sans estre augmentée ny sans estre aucunement amplifiée, est suffisante pour former toutes les parties, puis en apres il est attiré du sang de la matrice, qui premierement s'amassant aux enuirons des fibres spermatiques & le commencement imparfait de foye, forme & compose toute la masse & sa substance Nous l'auons ainsi souuentesfois certainement obseruée en vn fœtus, ietté dehors au quarantiesme iour, de la grandeur d'vn demy doigt (ou comme dit Aristote) d'vne fourmy vn peu plus grandelette, vrayement & entierement formé, & dont on voyoit toutes les parties blanches & spermatiques excepté le fo, e. La teste estoit semblable à vne auellaine, & plus grosse qu'il n'estoit pas conuenable pour tout le reste du corps, les yeux paroissoient ainsi que des yeux de cancres, le nez, les oreilles, les bras les mains, les cuisses, les pieds, & en iceux des doigts distinguez & separez, la verge estoit apparente sous laquelle se voyoient les bourses de la grosseur d'vn millet, les parties superieures estoient plus grandes que les parties inferieures, sans aucune force d'os, mais flexibles en tel lieu que l'on les vouloit porter, Il estoit tout couuert d vne peau tres-deliée & claire, au trauers de laquelle on voyoit les intestins, le tout estoit en effet blanc, fibreux & semblable à la semence, sans estre aucunement rouge de sang ou de chair, le foye seul toutesfois estoit rouge,

large & frais, ſemblable au ſang amaſſé, dedans lequel, de l'arrierefaix par le nombril, des veines eſtoient portées & remplies de ſang pour nourrir puis apres le fœtus.

Depuis le trentieſme ou le quarantieſme iour les parties ſolides eſtant formées elles commencent à ſe nourrir, & à eſtre garnies & appuyées de chair, & ce par l'aide & le moyen du foye qui fait & fournit l'aliment à toutes les parties La nature remplit donc petit à petit ces eſpaces & ces capacitez de chair, qui ſont entre les fibres ſpermatiques. A l'exemple du peintre qui crayonne premierement ſon tableau de lineamens rudes & imparfaits, & qui incontinent apres le polit & le perfectionne de pluſieurs belles differentes couleurs. La chair donc mucueuſe & gluante en chaque partie s'amaſſe, & du ſang maternel par le moyen des fibres, elle eſt faite, ſoit dans les muſcles, ſoit dans les autres parties, l'aliment qui tombe en icelles, s'eſtant condenſée par la vertu & la force du froid, mais d'autant qu'il y a grande difference entre les parties tant en leur excellence, qu'en la vertu & en la force de leurs facultez, il ne ſe peut pas du tout faire, que la nature qui eſt la gouuernante de toutes, les aduance toutes eſgalement, mais quand elle employe generalement ſur toutes ſes vertus & ſes facultez, il arriue que quelques parties acquierent plutoſt leur forme, & les autres plus tard, & qu'elles paroiſſent faites & formées ; & pour

lors premierement nous auons accoustumé de dire par vn certain vsage que la nature a creé ces parties. C'est pourquoy s'il y a quelque ordre proposé par les Anciens en la formation des parties, il n'est pas de la nature agente, mais de l'ouurage qui a esté fait. Ainsi à la verité le tres excellent Hippocrates a parlé de ces choses.

Les membres sont faits & formés tous ensemble & prennent accroissement, & il n'y en a point aucun qui soit premier ou dernier qu'vn autre, toutesfois les plus grands de leur nature paroissent auparauant les plus petits. Donc ils ne sont pas tous ornez & perfectionnez en pareil temps, mais quelques vns plutost, & quelques autres plus tard, selon que chacun d'iceux ont du feu & de la nourriture. Si donc vous considerez & obseruez quelque ordre & quelque rang dedans le genre de la generation, cette partie est premierement engendrée, c'est à dire paroist estre engendrée, qui est la plus digne, & qui a dedans soy le principe du mouuement, car elle est doüée de la plus puissante faculté tant generatiue, que proprement agente. Et apres celle là les autres, qui luy sont vtiles, & qui existent à cause d'elle. Ainsi donc les parties superieures paroissent estre engendrées auparauant les inferieures, les internes que les externes, & les spermatiques que les sanguines, & entre icelles celles, qui sont les plus nobles & excellentes, sont premieres que les

autres, encores que l'on les voye souuēt estre accomplies & parfaites les dernieres. Car ainsi les trois principales parties, le cœur, le foye & le cerueau prennent les premiers commencemens de leur generation auparauant le nombril & toutes les autres parties, encores que le nombril soit de toutes les parties le premier fait. Et par cette façon & maniere il faut rechercher ce qui est fait puis apres.

CHAPITRE XI.

De l'accomplissement & de la perfection du fœtus.

LE fœtus estant seulement orné de l'espece & de la forme, il est tout tendre & fluet, & il est de toutes parts gluant à cause d'vne trop grande & excessiue quantité d'humiditez, dont il abbonde, comme aussi réply de mucositez, & pour ce moins propre & disposé à faire aucune action, le reste du temps, iusques à ce que par la force de la chaleur, il soit continuellement rendu plus sec & plus aride, toutes ses parties s'affermissent, les membranes, les nerfs & la peau, les ongles aux bouts des doigts, & les cheueux iettent leurs racines en la teste. Et le fœtus est doüé de la faculté sensitiue ou du sentiment vers le trente-

sixiesme iour. Et quand le masle est desia arriué au troisiesme mois, & la femelle au quatriéme, les os estant affermis & estant rendus vn peu plus durs, il commence, dit Hippocrates à se mouuoir, & à donner des coups de pieds. Et certainement soit que ce soit vn masle, ou vne femelle qui soit dedans le ventre de sa mere, quelques femmes grosses le sentent tousiours mouuoir d'vn lieu à vn autre au quarante deuxiesme iour, quelques autres à trois mois, & quelques autres non, sinon au milieu du cours de la grossesse. Comme aussi la mesme femme grosse obserue les premiers coups de ses mouuemens, tantost au quarante-deuxiesme iour, tantost au quatriesme mois, quand elle sent l'escousse ou le chatouillement comme d'vne mousche qui volle.

La cause d'vne si grande difference ne doit point estre attribuée au sexe, mais ou á la bonne constitution du fœtus, ou à la nature de la femme grosse, encores qu'en ce temps là chaque petite partie paroisse estre formée, neãtmoins toutesfois elle n'estpas entieremẽt perfectionnée & affermie. Ce'st pourquoy elles ne sont pas toutes en particulier accõplies & perfectionnées qu'au neufiéme mois, auquel temps le fœtus a accoustumé de naistre & de venir au monde. Et quand puis en apres le fœtus à acquis cette grandeur & cette force, qu'il se peut gouuerner soy mesme, cuire & digerer l'aliment pris par la bouche,

estant

estant fait plus grand, & recherchant vne plus grande nourriture, & vn plus grand aïr, lequel il attire auec son haleine pour le rafraichissement de sa chaleur naturelle, il se fait & prepare son passage & sa sortie.

Estant dedans la matrice il est tout courbé, reserré & ramassé, il a ses talons appliqués à ses fesses, il prend ses genoux auec les mains, sur lesquelles il baisse de sorte sa teste, que ses yeux sont comme attachés & collés sur les poulces de ses mains, & son nez est couché entre ses genoux. La partie de deuant de son corps est tournée vers le ventre de la mere, & la partie posterieure vers son dos, si elle est grosse d'vn garçon, car les filles sont situées d'vne situation contraire.

Et le fœtus est nourri de cette maniere dedans la matrice. A chaques cotyledons ou orifices tant des veines que des arteres, qui abboutissent à la matrice, il y a d'autres vaisseaux ioincts & appuyez de chair respandus au milieu des secondines, qui enfin s'assemblent au nombril, desquels le fœtus attire continuellement du sang & des esprits. Car l'on voit au nombril deux arteres inserées dans les rameaux de la grande artere; qui sont sous les lombes, il y autant de veines qui sortent du nombril qui s'assemblent en vne, & qui vont abboutir en la veine caue du foye, afin que le sang qui est attiré par icelles des veines des secondines, comme de ses racines (car le fœtus est nourri selon le dire d'Hippo-

crutes (comme toutes les choses qui naissent de la terre) reçoiue derechef sa perfection dedans le foye du fœtus, & se le rende comme par vn nouueau changement vn aliment propre & familier. Delà estant respandu par la veine caue, il porte la nourriture à toutes les parties du corps, car delà toutes les parties prennent leur nourriture.

Par la coction du foye qui est vne certaine plus parfaite *Aimatosis*, c'est à dire sanguinification, quatre sortes de differentes humeurs s'engendrent dedans le fœtus, tout ainsi qu'en des persõnes plus aagées, & encores qu'il y aye bien peu d'vrine, elle est attireé dedans les reins & la vesie (car le sang dont le fœtus est nourri, a desia esté en grande partie purgé de l'vrine dedans la mere) delà elle s'escoule non pas comme dedans nous par le col de la vesie, mais par le canal qui est inseré dedans le fond de la vesie, elle regorge dedans le nombril, & delà elle se respand sous la membrane allantoide, où estãt ramassée, elle est gardée iusques au temps de l'accouchement.

L'autre excrement de tout le corps, qui est la sueur est receuë sous la membrane amnios ou agnellette, & d'icelle le fœtus est enuironné, tellement qu'elle touche sa peau de toutes parts. Entre la membrane allantoïde & le chorion, il ne tombe rien, mais elles sont comme continuës. Le fœtus ne iette point aucun excrement de son ventre, veu qu'il ne

prend point ſa nourriture par la bouche, & qu'il ne cuit & ne digere point dedans ſon ventricule: encores bien qu'eſtant nouueau né, il ſorte de ſon ventre quelque matiere ſemblable à vn ſang craſſe, épais, noir & fangeux, lequel eſt l'excrement du foye, des parties caues duquel il eſtoit tombé dedans les inteſtins, dedans leſquels il a eſté gardé iuſques au temps de l'accouchement. Ainſi donc en cette maniere le fœtus eſt nourri, accreu, accompli & perfectionné.

Enfin enuiron le neufiéme mois le fœtus eſtant fait & deuenu plus grand, & ayant, comme i'ay dit, beſoing d'vne plus grande & abbondante nourriture, & d'vne plus grande quantité d'eſprits, il ne peut pas ſouffrir d'eſtre plus long-temps renfermé. C'eſt pourquoy premierement il ſe tourne, & penchant ſa teſte il la preſente dans les parties honteuſes, eſtendant en haut ſes cuiſſes & ſes autres membres, & quelquesfois il fait cét effort vn mois auparauant le temps de l'accouchement. Et ſe tournant ainſi il ne rompt rien, d'autant que le nombril eſt fort laſche, & pour l'ordinaire long d'vn pied & demy, ayant pluſieurs nœuds, & ceignant & entourant le fœtus de pluſieurs tours, le temps de l'accouchement eſtant proche le fœtus pietinant, rompt premieremét la membrane amnios par pluſieurs coups & efforts qu'il fait des pieds & des mains, & pour lors l'vrine ſe meſle auec la ſueur. Et puis en apres

se tournant & se roulant auec de plus grands efforts, il rompt plusieurs cotyledons, pendant lequel temps la mere souffre de grandes douleurs & tourmens dedans le ventre, & il s'escoule du sang dedans la capacité de la matrice. Ensuite les secondines sont destachées des cotyledons, & les autres membranes sont rompuës, & pour lors les eaux percent & s'escoulent de la matrice, & quand le fœtus ne tient plus à rien, il tombe comme vn fruict meur d'vn arbre, sa queuë estant de soy mesme destachée. Et le fœtus fait en effet ces choses & ces efforts.

Mais la matrice qui pendant l'espace de neuf mois continus a eu son orifice clos & fermé, contenant auidemenr le fœtus, l'ouure pour lors petit à petit, & premierement elle l'entre-ouure certainement de telle sorte, que les sages femmes peuuent y insinuer le petit doigt, & puis en apres beaucoup plus, tellement que les sages femmes peuuent sentir la membrane allantoïde. Et les eaux qu'elles appellent se presentent en la matrice. Apres ces choses l'orifice de la matrice estant assez ouuert pour la cheute ou la sortie du fœtus, le fond de la matrice se resserre de tout son possible vers l'orifice, & chasse & met dehors le fœtus · à laquelle aident & assistent les autres parties qui sont aux enuirons. Et la femme mesme aussi ne s'aide pas peu, & elle employe fortement toutes ses forces pour mettre & ietter dehors l'enfant, & les muscles

du ventre se resserrant & s'efforçant, l'Enfant estant tombé en l'orifice de la matrice, fait passage à son corps auec la teste, & il se pousse dehors par son col lubrique, comme ayant esté humecté par vne grande abbondance d'eaux & d'humidités qui se sont escoulées: plusieurs choses donc se rencontrent dans vn ouurage & vne action si difficile & si penible, le foetus ou l'enfant, la femme & la matrice, laquelle nous auons nous mesme veu pousser & ietter dehors l'enfant auec tant d'impetuosité & de violence, qu'elle tomboit conioinctement dehors.

Galien ne sçait par quel moyen l'orifice de la matrice s'entre-ouure de telle sorte, que l'enfant sorte par iceluy, & il ne peut point faire autre chose sinon d'admirer. Avicenne est de cette opinion, qu'il estime que pour lors les os pubis se disioignent necessairement & que leur commissure estant comme dissoute s'entre-ouure, ce qui toutesfois ne se peut point faire en façon quelconque, & l'on ne l'a point recognu par l'vsage; neantmoins il est constant que l'intestin ou le boyau rectum & l'anus sont tres-fort pressés. Et ainsi certainement le foetus est mis au monde par les loix de la nature, sçauoir les garçons ayant la face tournée vers le dos de la mere, & les filles vers les parties honteuses, dautant que dans la matrice leur situation est aussi contraire.

L'enfant par l'estrecissement du lieu de sa

sortie se depoüille de ses secondines, & les renuerse, lesquelles suiuant incontinent le fœtus, sont veuës auoir au dehors le nombril. A peine l'enfant est il né qu'il s'escrie, & sans aucun maistre, la nature le conduisant, succe du laict des mammelles, qui y a esté amassé par grande preuoyance : car le sang qui auoit accoustumé de s'escouler tous les mois, s'arreste non pas en effet en la matrice (car il se cailleroit là en grumeaux) mais dans les grandes veines. Iceluy regorgeant par tout le corps est dist ibué en trois parties.

La premiere est celleque le fœtus par sa force attire par les cotyledõs pour sa nourriture, & cette portion est la partie la plus pure & tres-excellente, non seulement du sang menstruel, mais aussi de tout le sang maternel, comme nous le croyons & le tenons d'Auenzoar; l'autre portion du sang qui n'est point aussi tachée d'aucun vice, des aussi tost que le fœtus se meut, monte dans les mammelles, afin qu'estant changée & conuertie en laict par les changemens de la nature, elle serue & fournisse de nourriture familiere & conuenable à l'enfant nouueau né. La troisiesme partie s'escoule des veines par la matrice au tẽps mesme de l'accouchement, & beaucoup de temps apres en grande abbondance. Ces trois portions sont contenuës dedans le sang superflu des femmes, & elles sont iettées dehors tous les mois par l'effort de la nature, & de là elles ont pris le nom de menstruës. Tou-

tesfois cette seule portion, qui estãt reseruée, est iettée dehors au temps de l'accouchement, est vn vray sang menstruel, qui n'est pas propre pour nourrir, & qui est nuisible & pernicieux, non seulement par l'abbondance de sa masse, mais aussi par sa qualité.

Nous auons cy-dessus dit que si la femme n'estoit pas bien purgée dans son accouchement, sa vie estoit en danger. Hippocrates estant meu par cette raison, a enseigné que n'y vingt, n'y vingt & cinq iours n'estoient pas assez pour purger vne femme, mais qu'il falloit en tout quarante & deux iours, ou certainement trente. Tous les accidens qui arriuent aux femmes grosses vers le temps de leur accouchement, & principalement la maladie dite Malacia, c'est à dire vn appetit dereiglé de manger des choses estranges, la douleur de cœur, la perte de l'appetit, sont causés par cette veritable humeur menstruelle.

L'on a remarqué par la longue obseruation des anciens que la femme, qui par rencontre aura conçeu, ses menstruës s'escoulant, enfante vn enfant suiet à la lepre, & il a esté determiné par quelques-vns en qu'elle année de son aage elle deuoit paroistre. Ils disent que sa cause est, qu'en ce temps le fœtus necessairement s'augmente & s'accroist du sang mẽstruel du tout vicieux & corrompu, lequel iettant des racines de sa malignité, fait enfin paroistre sa malice. Mais si la femme à con-

ceu non pas beaucoup de temps auparauant que les mois ont accoustumé de couler, dautant qu'il y a desia quelques peu de ce sang menstruel dedans les veines, il naist vn enfant certainement suiet à plusieurs maladies. Et cét enfant naistra heureusement & en bonne santé, lequel la femme aura conçeu estant depuis peu purgée de ses menstruës, si ce n'est qu'il contracte d'ailleurs quelque vice des parens comme par heritage. Maintenant il faut traiter de la figure & de la ressemblance de l enfant.

CHAPITRE XII.

Pour quelles causes les enfans sont faits semblables ou dissemblables à leurs peres & meres.

L'Examen& la recherche de cette question est enueloppée de tant & de si grandes obscurités, que tous les anciens qui s'y sont occupés sont en different de la cause, & afin de l'expliquer briefuement & sommairement, laissant à part l'opinion d'Aristote touchant ces choses, i'obserueray premierement qu'il y a trois sortes de genre de ressemblance, l'vn en l'espece, l'autre au sexe, & le troisiéme en l'image ou effigie. La ressemblance qui

est en l'espece prouient sur tout de la matiere suiette : delà vient que ce qui est engendré du meslange des animaux de diuers genre, approche de plus prés à l'espece de la femelle que du masle, ainsi que d'vne brebis & d'vn bouc, il en est engendré vne brebis auec des poils durs & longs ; & au contraire d'vne cheure & d'vn belier, il en est faite vne cheure ayant des poils plus mols, & la mesme proportion sera gardée, si vne chienne & vn renard, ou vn asne & vne cauale s'accouplent ensemble. Lequel euenement est vn signe que la femelle fournit bien plus grãde abbondance de matiere que le masle. Car comme le masle ne donne rien autre chose que la semence, il s'ensuit que la semence mesme est aussi la matiere suiete du fœtus, autrement le fœtus ressembleroit du tout à la mere, & auroit toute sa forme & son effigie, ce qui est manifestement faux & impertinent.

En apres la sexe prouient de la temperature & de la moderation des agens & des principales qualitez qui sont dedans les semences. Car si la semence du pere & de la mere excelle beaucoup en chaleur & en secheresse, il sera engendré vn masle ; au contraire si le froid & l'humide predomine & surabbonde, vne femelle. La difference du sexe est considerée non seulement des parties honteuses, mais aussi presque de tout le reste du corps, de la barbe, de la grandeur & estenduë des parties & de la voix. Donc des parens forts, robu-

stes, & chauds, s'ils s'exercent auec certaine moderation en l'action venerienne, il est presque tousiours engendré vn masle, & de plus de la semence du testicule droict. Les garçons sont situés dedans la matrice au costé droit, & les filles au costé gauche,

Galien raporte la ressemblance de la forme & de l'effigie, à la forme de la faculté formatrice qui est l'ouurier dedans la semence. Mais afin que quelqu'vn n'infere point qu'il faut tousiours qu'il soit engendré vn enfant semblable à son pere, dautant que la semence du pere est plus forte & robuste que celle de la mere, il dit que la semence feminine preuaut & excelle quelquesfois, par ce qu'il reçoit pendant l'espace de neuf mois beaucoup de vertus du sang menstruel, & delà il dit que quelquesfois les enfans ressemblent à leur mere, ou quelquesfois qu'ils ressemblent en vne partie à leur mere, & en vne autre partie à leur pere, quand l'vne n'y l'autre semence n'a point du tout surmonté le reste.

Cette opinion est à peine de soy constante & certaine, dautant qu'elle attribué la faculté effectrice & formatrice non seulement à la semence feminine, mais mesme aussi au sang menstruel. Mais il ne trouuera pas par ces raisons pourquoy l'enfant bien souuent a la forme & la ressemblance d'vn autre incognu, lequel n'a rien contribué à la generation. Comme aussi quand il naist vn enfant masle qui ressemble à la forme & à l'effigie de la

mere, il en attribue la cause & la raison en ce qu'en l'vne & l'autre semence la chaleur & la secheresse predominent ; qui font sortir au dehors les parties honteuses, & font paroistre les autres parties, qui sont propre au sexe masculin, mais toutesfois, dit-il, dans la semence feminine la vertu & la faculté formatrice domine. Mais si cette faculté (comme luy mesme le soustient auec tres-grande opiniastreté) suit le temperament, comment se pourra il faire que la semence masculine soit d'vn temperament plus puissant, & qu'elle aye vne faculté formatrice plus foible & plus debile ? ou bien d'où pourra-il arriuer qu'il y aye vne si grande vertu & faculté formatrice dedans la semence feminine, puis que neantmoins il affirme auec grande asseurance qu'elle est creuë, froide, aqueuse, & tousiours plus foible & plus debile que la masculine.

Il est donc bien plus probable que cette vertu & faculté qui forme le fœtus est conduite & gouuernée par la forte apprehension & la ferme imagination des femmes grosses. Car de celle, sur tout qui est donnée aux hommes, la vertu & la puissance est si grande & si forte, que comme pour l'ordinaire elle change le corps de celuy qui s'imagine quelque chose, ainsi de mesme elle communique sa force & sa vertu en la semence qui est conceuë. Par ce tesmoignage, dautant que quand l'on iette dedans le sein d'vne femme, qui a conçeu & qui est deuenuë grosse depuis

peu de temps, ou vne cerise ou vne fraise, ou du vin, si ayant ressenti cela auec tres-grande auersion, elle l'apprehende fortement dedans son imagination, il en est au mesme lieu graué la marque. Il en est de mesme des choses qui arriuent dans la maladie dite Malacia, c'est à dire vn appetit de manger des choses estranges, si la femme grosse ne ioüit point du tout de la chose qu'elle a fort desirée, l'enfant en porte le signe. Il est aussi remarqué dans les histoires des anciens qu'vn femme blanche accoucha d'vn enfant noir, pour cela seulement qu'elle auoit regardé & tenu bien long temps ses yeux & son esprit fort fixes & arrestés sur l'image ou le portrait d'vn Æthiopien. Si quand le paon couue sur ses œufs, il est couuert de linges blancs, il engendrera des petits paons tout blancs, & non pas de couleurs diaprées : tout ainsi de mesme la poulle engendrera des poussins de differentes couleurs, si elle couue des œufs peints de differentes couleurs.

Ces choses estant confirmées par l'obseruation de plusieurs, peut sembler estre la veritable cause de la ressemblance qui estoit dans l'effigie, dont Pline au liure de l'histoire naturelle chap. 1. fait mention, qui est tirée d'vn certain Autheur celebre. L'image, dit-il, apprehendée à l'heure de la conception est reputée estre la cause de la ressemblance. Car l'imagination de l'vn ou de l'autre des parens passant & volant promptement dedans l'ef-

prit, est estimée grauer la ressemblance. Delà nous voyons des enfans naistre ressemblans aux ayeuls, & d'autres à leurs peres : quelquesfois des parens blancs engendrer des enfans noirs comme des Æthiopiens. Il y a dedans l'homme ainsi que dedans tous les autres animaux plusieurs differences, dautant que la legeretè des imaginations, la prõptitude des pensées & la diuersité de l'esprit imprime plusieurs marques & figures ; dautant qu'en tous les animaux les esprits sont immobiles & semblables à tous, & en chacun d'iceux dans son genre. Et c'est là tout ce qu'il dit, à quoy ie consens entierement, & pour parler en verité, ie me persuade du tout que la vertu & la faculté formatrice de la forme est conduite par l'imagination, & qu'elle est gouuernée par elle seule. Et c'est tout ce qu'il y a a dire des causes des ressemblances, dans lesquelles ie ne desire point comprendre n'y les affections vicieuses, n'y monstrueuses qui sont outre nature. Il est maintenant temps que nous traitions briefuement des gemeaux.

Si quelque semence éiaculée par l'homme, & à l'instant qu'elle est tombée, se diuise également dedans les deux capacités de la matrice, & si y estant renfermée elle y est fomentée, y affluant aussi la semence de la femme, ils s'en engendrent des gemeaux, selon Hippocrates, encores qu'Aristote en rapporte vne autre cause, si la diuision n'est pas egale, il arriue qu'il y a vne mole auec vn enfant.

Les gemeaux qui sont d'vn mesme sexe sont enueloppés dans les mesmes secondines ou membranes, ou arrierefaix, & sont seulement separés d'vne simple membrane, ils ont toutesfois chacun leur nombril, & leurs propres veines, & arteres. Et ceux qui sont de sexe different, ont aussi des differentes secondines ou membranes, & du tout destachées. Donc la distinction des lieux dans lesquels la semence sera separement tombée, designe & fait le nombre des fœtus: lesquels (encores qu'il y en ayt plusieurs) ont esté faits & engendrés en vn mesme congrés. Car si puis apres en vn autre congrés il est conçeu vne autre semence, ce qui arriue tres-rarement en la femme, mais plus souuent dans les chiennes, & dans plusieurs autres animaux, il ne s'engendre point des gemeaux, mais il se fait vne superfœtation qui a accoustumé d'estre appellée telle. Car ces fœtus ne sont point engendrés en vn mesme temps, mais en vn nombre de iours interposé.

L'on rapporte la masse du corps à la bonté & à l'abbondance de la nourriture & du sang maternel, l'estenduë des parties solides à l'abbondance de la semence paternelle, & la grandeur à sa nature, car pour l'ordinaire elle estend les membres à vne iuste & égale grandeur, & la mesme femme enfante d'vn petit homme vn petit homme, d'vn grãd vn grand, rarement toutesfois l'homme engendre de diuerses femmes des enfans de differente grandeur.

CHAPITRE XIII.

D'où & en quel ordre les facultez de l'ame, eſtant comme engendrées arriuent au fœtus conceu, & de plus qu'il ne faut point douter, ſçauoir ſi la ſemence eſt faite partie du fœtus conceu.

APres auoir expliqué toute la generation du fœtus, il eſt à propos qu'en dernier lieu nous traitions des vertus & facultez de l'ame, & de leur naiſſance, qu'elle qu'elle ſoit. Il faut repeter les choſes que nous auons monſtré eſtre dedans la ſemence, ſçauoir qu'elle eſt feconde, qu'elle contient dedans ſoy l'ame, tant naturelle que ſenſitiue, & ce en puiſſance & non pas en effet & en acte, car perſonne ne dira pas que la ſemence a deſia l'ame, comme auſſi certainement qu'elle eſt vn animal, toutesfois qu'elle a la puiſſance & la vertu de deuenir & eſtre animal. Car elle eſt doüée d'vne chaleur diuine & celeſte, qui n'eſt pas dans les Elemens, mais dans vn certain eſprit aerien & diuin. Car cét eſprit eſt le ſiege & le vehicule & le premier inſtrument d'agir de l'ame ſenſitiue, & il eſt

profondement plongé dedans tout le corps de la semence, & luy donne la fecondité. Cét esprit est inseparable du corps, & il ne peut de soy seul subsister, comme aussi l'ame dont il est le siege, que si l'ame n'est iamais separée de la matiere, elle n'est pas aussi venuë de Dieu, n'y d'ailleurs du dehors. C'est pourquoy comme dans tout le genre de l'animal le masle donne la principale substance de la semence, de mesme aussi certainement il donne des à l'instant & des le premier commencement la vertu de l'ame ensemble auec l'esprit. Toutesfois estant premierement caché dedans la semence, nous ne l'apperceuons point par les sens, & l'on ne le voit point en grande partie au temps auquel il est dit estre en puissance, mais dans le progrés du tẽps, il est reueillé par la vertu de la matrice, & il se manifeste par son ouurage. Car incontinent & si tost que la semence est conceuë, la vertu & la faculté formatrice se leue, que quelques-vns disent estre comme vne certaine image & l'idée de celuy qui engendre: cette faculté si tost qu'elle a formé tout le fœtus, meurt & s'euanouit estant du tout superfluë & inutile, selon l'opinion de plusieurs. Mais dautant que puis apres elle engendre & fait naistre les dents dans les enfans vn peu plus auant dans l'aage, i'estimerois bien plus-tost qu'elle est conseruée, & qu'elle est pour ce oysiue par ce qu'elle manque de matiere.

La

La faculté nutritiue perpetuelle suit en apres, qui ne laisse iamais l'animal viuant. Cette faculté decoulante du pere, ne perit pas dans le fœtus, comme l'a pensé Auicenne, afin qu'incontinent il en soit mise vne autre plus forte & plus vigoureuse en sa place, mais comme raieunissant, elle est faite perpetuelle, tout de mesme que celle qui est dedans les semences des plantes. Il en est de mesme de la faculté sensitiue, laquelle estant reintegrée dedans le fœtus, est cependant en repos, oysiue & assoupie iusques à ce que le fœtus soit rendu & fait plus parfaict. Et puis en apres elle se produit & elle se met à l'ouurage, & fait paroistre ses actions & ses fonctions, & apres icelles enfin vient la faculté motiue.

Enfin cette principale partie de l'ame, qui est appellée esprit, & qui excelle en la dignité de raison, veu qu'elle est separable du corps, elle n'est point aucunement contenuë en la matiere par puissance, de laquelle elle puisse enfin sortir auec la cours du temps, Car autrement estant plongée & meslée auec le corps, & ayant tousiours besoing de son aide & de son assistance, elle ne pourroit pas n'y ratiociner n'y entendre, n'y faire aucune autre chose sans l'organe du corps; estant premierement crée par le souuerain Autheur de toutes choses, elle passe & vient en vn moment de temps dans tout le corps preparé & formé de l enfant. Et l'on tient que cela se fait au quatriéme mois, auquel temps le

cœur & le cerueau sont desia tout parfaits & accomplis. Enfin par l'abbondance trop grande des humeurs, estant assoupie comme dans l'yurongnerie, ou dans la lethargie, elle ne peut pas pour lors faire ses fonctions.

Si cét esprit dans lequel ces tres-doctes, anciens Philosophes ont estimé, qu'il y auoit quelque chose de celeste & de diuin, n'estoit pas aucunement adherant en puissance dans la matiere de la semẽce, qu'elle raison y auroit-il pourquoy elle ne viendroit pas aussi semblablemét dans les fœtus des cheuaux, des chiens & des autres bestes brutes, ainsi que dans ceux des hommes? dautant qu'ainsi le souuerain autheur de toutes choses l'a ainsi accordé par sa singuliere bonté qu'il porte au genre des hommes. Mais toutesfois si nous considerons plus profondement la raison de la nature, certainement nous recognoistrons amplement qu'il est fait dedans le fœtus humain vne certaine preparation du cops, vne certaine temperature & composition des parties par la vertu formatrice, qui ou attire à soy ce diuin esprit & cette vertu & faculté de ratiociner, ou qui du moins la reçoit & la conserue, comme estant conuenable & propre pour faire toutes ses fonctions. Car encores bien que (comme dit Aristote) l'action corporelle n'aye rien de commun auec son action; toutesfois le corps estant mal dispoſé, ou n'estant pas conuenablement bien formé & orné, l'on apperçoit son action estre deprauée.

Les parties de l'ame donc parroiſſent dedans le fœtus en cette ordre de ſucceſſion ſelon l'opinon de Platon, qui a ſeparé ces trois vertus & facultés de ſituation & de ſubſtance: mais n'eſtimés point du tout que l'ame ſenſitiue ſuruenant, l'ame nutritiue perit, & quand cette ſouueraine & principale ame raiſonnable eſt arriuée & qui eſt eſtimée cõtenir la vertu de toutes, que les autres meurent & s'euanoiſſent. Car ces ames ou ces facultés luy ſont touſiours aſſiſtantes, diſtinctes & ſeparées d'eſſence & de ſieges. Ariſtote dit au liure 2. de la generation des animaux chap. 3. que par ce meſme ordre des facultez vn meſme n'eſt pas fait enſemble animal & homme; mais à la verité premierement animal, & puis en apres homme, & enſuite auſſi cét homme.

Quand premierement dans le fœtus eſtoit l'ame naturelle ſimple & ſeule, elle n'eſtoit pas certainement cette plante, & quand l'ame ſenſitive eſt ſuruenuë, ce particulier n'a pas eſté auſſi certainement vne beſte brute. Car tout ce qui vit en la façon & maniere des plantes, il ne le faut pas eſtimer & prendre pour vne plante, dautant que deſia ſouuentesfois nous auons aduerti, que cette partie naturelle, eſt en quelque façon eſtimée eſtre plus parfaite dedans les animaux que dedans les plantes, & que celle qui eſt dedans la ſemence, contient dedans ſoy cette vertu & puiſſance du ſentiment: comme auſſi ce qui a

vne mesme vie auec l'animal, n'est pas à l'instant animal, n'y aussi s'il est animal, il n'est pas incontinent vne beste brute, vn boeuf, ou vn lion, ou vn chien, ou quelqu'vne des choses que nous voyons viure & sentir par elles mesmes. Et encores bien comme nous auons dit ailleurs, que les parties de l'ame qui sont desia en vn animal parfait & accompli, soient tellement annexées & iointes ensemble qu'elles ne peuuent point estre separées n'y diuisées, & qu'aucune ne puisse pas perir, les autres estant saines & sauues, neantmoins toutesfois elles peuuent estre engendrées, & paroistre en acte, ou en effet dans l'ordre que nous auons dit. Car elles perissent bien d'vne autre façon qu'elles ne sont pas engendrées, car elles ne retournent pas par leur perte & leur mort dedans la semence d'où elles sont sorties C'est pourquoy la perte où la mort de toutes les facultez se fait en vn moment tout ensemble.

Enfin si nous suiuons l'opinion & la doctrine d'Aristote qui semble approcher plus prés de la verité, ces facultez & ces parties de l'ame n'ont pas esté produites de la crasse & épaisse matiere de la semence, mais de la chaleur & de l'esprit celeste & diuin, dans lequel nous auons monstré que toute la vertu & la puissance consistoit Car, dit Aristote, il y a dedans l'esprit & la chaleur vne vertu & vne faculté qui n'est pas encores en effet agente, mais en puissance, & son instrument est l'es-

prit, & le siege & la matiere de l'vn & de l'autre, est la partie crasse & terrestre de la semence. Cette puissance donc de la semence, & la vertu qui est cachée dedans l'esprit, est toute changée & conuertie dans les facultez du fœtus, l'esprit est changé & conuerti en esprit, toute ainsi que sa matiere terrestre en la substance des parties solides & spermatiques.

De ces choses l'on peut recognoistre que ceux-la ont pris & interpreté de trauers, ou mal a propos, ou auec iniure l'opinion d'Aristote, qui disent, qu'il a enseigné que la semence a l'estre & la raison de seul ouurier, & non pas de matiere suiete. Car souuentesfois au liure 1. de la generation des animaux chapitre dernier par le mot & le terme de semence il a designé cette faculté, qui consiste en l'epaisseur & crassitude terrestre; il monstre qu'elle n'est pas faite partie du fœtus, mais qu'elle tient lieu & a la vertu d'estre l'ouurier. Car, dit il, tout masle ne iette pas de la semence, & dans les masles qui en iettent, elle n'est point la partie du fœtus, tout ainsi qu'il ne tombe rien du menusier pour la matiere des bois. Par lesquelles choses & raisons il n'a point certainemét tasché de conclure autre chose au liure 3. chap. 1 sinon que l'ouurier en tant qu'il est ouurier, n'est point partie certaine & constante de l'ouurage; or il a donné au fœtus le corps de la semence pour matiere suiete. Les os, dit il, en la premiere

composition & formation sont faits de l'excrement de la semence. Et vn peu apres, les nerfs sont aussi faits de la mesme façon que les os, & du mesme excrement de la semence.

Mais donc si la semence masculine est faite partie du fœtus formé, à bien plus forte raison la semence feminine est faite partie d'iceluy, car d'icelle est faite la membrane dite allantoïde, comme aussi elle est faite l'accroissement de la semence masculine, d'où la matiere aussi des parties solides est fournie Car (comme dit Aristote au liure 3. de la generation des animaux) dans les œufs qui sont de deux couleurs, l'animal prend la matiere de sa naissance du blanc, & sa nourriture du iaune (car l'origine du poullet est dans le blanc, & il prend sa nourriture du iaune par son nombril) & tout deux prouiennent de la poulle; & la semence du coq qui est dans l'œuf, estant reueillée par vne chaleur tiede, forme le poullet, & fait du blanc toutes les parties, & elle les nourrit du iaune. Et presque en la mesme façon & maniere, selon le mesme Aristote, dedans les femmes, & dedans les animaux qui enfantent des fœtus viuans, la semence masculine estant accreuë & augmentée par la feminine fait les parties solides, qui sont puis apres nourries du sang menstruel. Car le iaune d'vn œuf est le sang menstruel de la poulle, & le blanc correspond à proportion à la substance terre-

ſtre de la ſemence. Il me ſemble maintenant auoir dans ces choſes compris & expliqué toute l'origine & la naiſſance de l'homme, & partant donc toute la Phyſiologie, qui contient la conſtitution & la nature de l'homme, cependant qu'il eſt en bonne ſanté. Il faut donc traiter cy apres dans le prochain liure, quels ſont les affections outre nature qui luy peuuent arriuer, & qu'elles en ſont les cauſes.

Fin du ſeptiéme Liure de la Phyſiologie de la generation de l'homme.

Astrologie en la preface Fol 15

La Physiologie, La Prognostique
La pathologie, Hygeine, La
Therapeutice . Leurs definitions
en la preface . Fol 20. 21

Que l'home peut Exprimer ses
pensees par la parole au c livre
de la preface Fol. 7

La Concupiscance 676.

Congres signifie Compagnie 676

Definitions Fol 7. 8
Definition de la Medecine f. 8

325 La chaleur naturelle

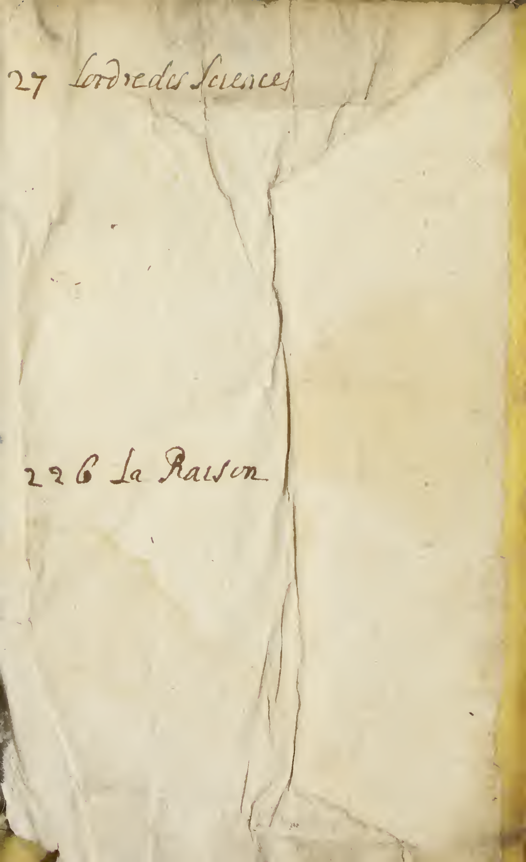
325 de la chaleur diuine qui est dans l'home

Coeur allumemt - - 667

343 L'humide Radical

Fol. 268 Auicene Repris
271 . 494

Fol. 5 En La Preface Que les matematiques sont des Sciences que platon a estimé moyenes entre les Sciences diuines Et Naturelles


27 Lordre des Sciences
226 La Raison